



LES DYNASTIES D'EUROPE

LES DYNASTIES D'EUROPE

HÉRALDIQUE ET GÉNÉALOGIE DES FAMILLES IMPÉRIALES ET ROYALES

TABLEAUX GÉNÉALOGIQUES ET DESSINS HÉRALDIQUES PAR
Jiří LOUDA

TEXTES DE
Michael MACLAGAN

ÉDITION FRANÇAISE DIRIGÉE PAR
Roger HARMIGNIES



Préface de
SON ALTESSE IMPÉRIALE ET ROYALE L'ARCHIDUC
OTTO DE HABSBURG-LORRAINE

Introduction
D'ARNAUD CHAFFANJON

BORDAS

SOMMAIRE

Notes à propos des tableaux	/6
Préface par Otto de Habsbourg	/7
Introduction par Arnaud Chaffanjon	/8
1 Initiation à l'héraldique	/10
2 L'Angleterre médiévale	/14
3 Grande-Bretagne	/24
4 Ecosse	/36
5 Danemark	/43
6 Norvège	/55
7 Suède	/60
8 Pays-Bas et Luxembourg	/71
9 Belgique	/82
10 L'Espagne médiévale	/87
11 Espagne : les Habsbourg et les Bourbons	/99
12 Liechtenstein	/108
13 Monaco	/113
14 Les relations dynastiques	/117
15 La France médiévale	/123
16 La France moderne	/134
17 Napoléon	/142
18 Bourgogne	/146
19 L'Autriche des Habsbourg	/150
20 L'Autriche moderne	/158
21 Bohême	167
22 Hongrie	/172
23 Brandebourg, Prusse et Allemagne	/178
24 Bavière et Palatinat	/188
25 Brunswick et Hanovre	/195
26 Saxe	/199

27 Wurtemberg et Bade	/206
28 Brabant, Thuringe, Hesse et Lorraine	/211
29 Mecklembourg et Oldenbourg	/219
30 Le Saint Empire romain	/223
31 Portugal	/228
32 Savoie, Sardaigne et Italie	/238
33 Deux-Siciles	/246
34 Les duchés italiens	/253
35 Pologne	/261
36 Russie	/269
37 Grèce	/281
38 Les royaumes balkaniques	/286
Index	/300
Liste des tableaux	/306

CARTES

L'empire de Charlemagne au traité de Verdun de 843	/126
Les pays bourguignons, 1363—1477	/147
Les pays héréditaires des Habsbourg en 1740	/159
L'Europe centrale vers 1786	/189
L'unification de l'Italie	/245
L'expansion de la Russie en Europe, 1300—1796, et les partages de la Pologne, 1772—1795	/270
Les Balkans au XIX ^e siècle	/293.

Le présent ouvrage a été réalisé
avec la collaboration de

Claude de Gossoncourt
pour la coordination générale,

Gérard Colson
pour la traduction,

Bernard Fasbender
pour la coordination technique.

*A ma femme, Jara, pour les innombrables soirées et week-ends de
silence au cours desquels ce livre a été conçu.*

Jiří Louda

Remerciements

L'auteur est infiniment reconnaissant à Michael Maclagan CVO, ancien héraldiste au College of Arms à Londres, historien distingué et héraldiste de talent, d'avoir rédigé le texte relatant ce que ses tableaux ne pouvaient exprimer ; sans sa collaboration, ce livre ne serait pas ce qu'il est.

Il remercie les nombreuses personnes dont l'aide généreuse, désintéressée et infatigable lui a permis, durant des années, de rassembler dans les différents pays, les matériaux de sa vaste entreprise, spécialement les regrettés J. Meurgey de Tupigny, ancien président de la Société française d'Héraldique et de Sigillographie, C. G. U. Scheffer, ancien chambellan et roi d'armes de Suède, R. P. Graham-Vivian MVO MC, ancien roy d'armes Norroy et Ulster, le prince Charles de Schwarzenberg à Vienne, ainsi que J. P. Brooke-Little CVO, actuel roy d'armes Norroy et Ulster à Londres, Don Pottinger LVO, héraldiste à Edimbourg, et Robert Pye à Porto.

L'auteur rend grâce aussi aux éditeurs habiles et enthousiastes, en particulier Martin Heller, qui ont réalisé la version originale de cet ouvrage, ainsi qu'à Roger Harmignies, de l'Académie internationale d'Héraldique, à Bruxelles, qui a bien voulu se charger de la lourde tâche d'établir la présente version française.

Sources iconographiques

Les éditeurs remercient les institutions et personnalités qui leur ont fourni les illustrations des pages suivantes : Ampliaciones Reproducciones Mas, Barcelone, 66 (Musée du Prado, Madrid), 90 (Patrimonio Nacional, Madrid) ; BBC Hulton Pictures Library, Londres, 82, 116, 136 ; Bibliothèque nationale, Paris, 13 ; Bibliothèque Royale Albert I^{er}, Bruxelles, 226 ; Bildarchiv Preussischer Kulturbesitz, Berlin, 204 (Gemäldegalerie, Dresde), 215 ; British Library, Londres, 28, 129, 146, 173, 232, 233, 249 ; Caisse nationale des Monuments historiques, Paris, 11 ; Collection Viollet, Paris, 205 (Gemäldegalerie, Dresde) ; collections du Prince régnant de Liechtenstein, 112 ; Giraudon, Paris, 141 (Musée Condé, Chantilly) ; I. G. D. A., Milan, 257 (M. Carrieri) ; Kunsthistorisches Museum, Vienne, 154 ; Collection Mansell, 103 (Musée du Prado, Madrid), 122 en haut, 122 en bas, 244, 281, 296 ; ministère danois des Affaires étrangères, Copenhague, 48 ; musée de l'Armée, Paris, 143 ; Det Nationalhistoriske Museum, Frederiksborg, 59 ; Österreichische Nationalbibliothek, Vienne, 39 ; Popperfoto, Londres, 35, 206 ; reproduits avec la gracieuse autorisation de S. M. la reine Elizabeth II, 54, 198 ; Rijksmuseum, Amsterdam, 76 ; Staatsarchiv Schwerin, Berlin, 219, Statens Konstmuseer, Stockholm, 277 ; Svenska Porträttarkivet, Nationalmuseum, Stockholm, 61 ; Universitätsbibliothek, Heidelberg, 214.

Cet ouvrage est la version française d'un livre édité en langue anglaise par Little, Brown, de Londres, sous le titre : *Limes of Succession - Heraldry of the royal families of Europe*.

© 1981 Little, Brown and Co. Ltd, Londres.

Pour l'édition française
© 1984 Bordas, Paris

Nouvelle édition :

© 1995 Bordas, Paris

ISBN 2-04-027115-5

Dépôt légal : septembre 1995

Achevé d'imprimer en juillet 1995 par Neografia, Martin (Slovaquie)

« Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, du texte et/ou de la nomenclature contenus dans le présent ouvrage, et qui sont la propriété de l'Éditeur, est strictement interdite. »

NOTE A PROPOS DES TABLEAUX

Les tableaux se succèdent par aire géographique, les monarchies subsistantes ayant la préséance, et non pas suivant les dynasties, dont le nom est d'ailleurs clairement indiqué. Tous les anciens royaumes sont traités en détail ; tous les grands-duchés allemands et italiens et même quelques duchés font au moins l'objet d'un aperçu général ; les petites principautés sans importance historique ont été omises. Le XI^e siècle a été pris en général comme point de départ le plus reculé.

Les noms cités constituent nécessairement une sélection. Les personnages qui n'ont joué aucun rôle dans l'histoire ne sont pas cités : princesses célibataires, princes non héritiers décédés en bas âge, alliances sans importance dynastique. En revanche, les enfants des princesses mariées sont cités s'ils jouent un rôle dans la succession au trône. Les tableaux détaillés sont précédés d'un aperçu général reprenant pratiquement tous les mâles de chaque Maison dans chaque pays. L'ascendance directe du souverain actuel ou de chef de Maison est indiquée par un trait rouge. Les souverains régnants sont repérés par une petite couronne symbolique devant leur nom. Les descendance illégitimes sont signalées par un trait ondulé.

Outre les tableaux généalogiques usuels, un autre type de tableau décrit l'arrière-plan généalogique d'événements importants (guerre de Cent Ans, union de Calmar, etc.) D'autres tableaux encore donnent les huit quartiers

généalogiques de princes importants ou intéressants, c'est-à-dire les huit ancêtres dont ils descendent par trois générations.

Dans la présente édition, nous avons francisé les prénoms partout où cela était possible, exception faite pour certains prénoms mieux connus sous une autre forme. Il en est de même pour les noms géographiques, qui sont généralement donnés en français. Pour l'Europe centrale, nous avons utilisé la forme traditionnelle antérieure aux bouleversements des deux guerres mondiales, et que l'on retrouve plus aisément dans les manuels d'histoire.

Il n'a pas été possible d'inclure les armoiries de toutes les personnes citées. Les blasons de presque tous les conjoints des souverains sont reproduits et les armes des souverains eux-mêmes sont représentées chaque fois qu'elles ont été modifiées. Dans les pays où les brisures de cadet sont en usage, une sélection aussi vaste que possible de ces brisures a été donnée. Les tableaux avec aperçu général sont illustrés de deux types d'armoiries. En haut, les simples armes d'origine du pays ou de la dynastie ; en bas, la dernière forme des armoiries de la monarchie, avec la couronne appropriée et l'Ordre de chevalerie le plus élevé. Les autres accessoires héraldiques sont reproduits éventuellement en tête de chapitre.

Jiří Louda

ABREVIATIONS ET SYMBOLES

abd.	abdique	m.	marié (e) à
AD.	archiduc, archiduchesse	Ms.	marquis, marquise
Arch.	archevêque	Mgv.	margrave
ass.	assassiné	nat.	naturel(le) [illégitime]
B.	baron, baronne	O.	ordre
Bgv.	burgrave	Pal.	palatin(e)
C.	comte, comtesse	Patr.	patriarche
cr.	créé(e)	pf.	petit-fils, petite-fille
D.	duc, duchesse	Pr.	prince, princesse
décl.	déclaré(e)	Pr. H.	prince héritier
dém.	démis	Pr. I.	prince impérial
div.	divorcé(e)	Pr. R.	prince royal
El.	électeur	procl.	proclamé
Emp.	empereur	R.	roi, reine
Emp. rom.	empereur romain	R. Rom.	roi des Romains
ét.	éteint	rest.	restauré
Ev.	évêque	S.	seigneur
ex.	exécuté(e)	suic.	suicidé
f.	fil, fille	t.	tué
gd.	grand	tit.	titulaire
GD.	grand-duc, grande-duchesse	V.	vicomte, vicomtesse
GM.	grand-maître	v.	veuf, veuve
gouv.	gouverneur	☐	souverain régnant
ill.	illégitime	==	marié à
Imp.	impératrice	(1)	numéro d'ordre du mariage
Inf.	infant(e)	*	né
L.	lord	†	décédé
Lgv.	landgrave	x	mort au combat

PRÉFACE

par Otto de Habsbourg

Dans la vie des peuples et des collectivités régionales le passé joue un rôle capital. Il y eut un temps, pas si éloigné de nous, où certains s'imaginaient honnêtement pouvoir faire abstraction des événements passés, sous prétexte de se concentrer exclusivement sur l'avenir. Cela conduisit à de grands malheurs politiques et économiques. Bien des erreurs de notre siècle auraient pu être évitées si les responsables avaient eu une connaissance plus adéquate de ce dont nous résultons.

Dans la vie politique, seul le passé offre des certitudes. L'avenir laisse toute latitude à la fantaisie. On peut y bâtir des châteaux en Espagne à volonté, car il n'y a pas de preuve, ni dans un sens ni dans l'autre. Seul ce qui s'est déjà produit permet de dire que certaines actions conduisent à certaines conséquences. C'est pourquoi l'Histoire est le seul fondement valable pour une politique digne de ce nom.

Une des fautes impardonnables de notre temps a été de priver notre jeunesse de la connaissance du passé. Dans presque toutes les écoles d'Europe, l'importance de l'Histoire a été sous-estimée, au point que, parfois, son enseignement a été supprimé. On a ainsi ôté à la population, au moment où elle doit assumer les responsabilités inhérentes au système démocratique, l'instrument qui lui eût été essentiel pour former ses jugements.

De bons livres d'histoire sont donc indispensables. Ils doivent être objectifs, c'est-à-dire montrer des faits tangibles, car la connaissance du passé n'est pas une science abstraite.

Le champ est vaste, d'où la multiplicité des disciplines spéciales. Parmi celles-ci se trouvent la généalogie et l'héraldique. Cette dernière est instructive, car son symbolisme montre souvent les grandes idées qui motivèrent les hommes qui ont fait de notre continent ce qu'il est. Il ne faut pas, comme le font les matérialistes, sous-estimer l'importance des symboles. Au contraire, ils ont une portée bien plus grande que celle qu'on leur attribue en général. C'est là le langage des drapeaux, des hymnes et des signes, qui sont intelligibles à tous.

L'héraldique est le livre illustré de l'Histoire. Les signes, les couleurs rappellent les faits et gestes de ceux qui nous ont précédés. Ils sont un défi pour le présent et l'avenir. Ceux qui ont des ancêtres dont ils sont fiers ont toujours, consciemment ou inconsciemment, le sentiment qu'ils n'ont pas le droit d'être inférieurs aux hommes et aux femmes dont ils ont hérité le nom et les signes extérieurs. Cela ne s'applique pas seulement aux écussons des familles de la noblesse; il y a aussi la noblesse paysanne et le "Verdienstadel" des serviteurs de l'Etat, notamment dans les régions alpines. Tous sont un facteur de continuité.

C'est là le vrai sens le l'œuvre de Jiří Louda et de Michael Maclagan. Ce n'est pas un livre d'héraldique ou de généalogie abstraites. Nous y trouvons l'histoire de l'Europe à travers ses dynasties. L'art y sert la compréhension du passé et est à son tour appuyé par les textes. Le livre combine donc l'agréable à l'utile, grâce notamment à la qualité artistique du peintre. Il présente d'une façon bien vivante ce qui fut la réalité de jadis.

A cela s'ajoute un cadre qui dépasse les frontières nationales. Nous y trouvons une perspective plus large, qui embrasse cette communauté européenne qu'il s'agit de rétablir après les errements de l'époque nationaliste. Le lecteur le réalisera: l'Europe existe depuis longtemps dans les esprits.



INTRODUCTION

Ce serait une banalité que d'écrire une fois de plus que la généalogie est une science auxiliaire de l'histoire, si la chose n'apparaissait pas aujourd'hui de moins en moins évidente. On ne fait plus l'Europe à coup d'alliances, mais avec des dollars ; on n'agrandit plus le « pré carré » à force de mariages, on est au siècle du divorce et de la décentralisation. On en vient à vouloir fédérer l'Europe pour en faire des « Etats-Unis », alors que l'Europe existe depuis des siècles. Jadis, en effet, le concept de nationalité n'existait pas comme aujourd'hui : on pouvait circuler sans problèmes à travers les frontières et dépenser une même monnaie — l'or — sur les foires et les marchés de l'Europe entière.

On connaissait l'Europe des familles, puisque c'est grâce à toutes les alliances contractées au cours des siècles pour des raisons de politique et d'intérêts que toutes les maisons royales d'Europe sont alliées entre elles et que le célèbre « mon cousin » dont se saluaient entre eux les monarques (et qui est toujours en vigueur de nos jours) n'était pas un vain mot.

C'est bien ce que réussit à démontrer ce livre en établissant, d'une manière claire et simplifiée, les liens nombreux qui unissent entre elles les différentes dynasties qui ont gouverné l'Europe, de l'an mil à nos jours. Il ne reste plus aujourd'hui qu'une dizaine de pays monarchiques tenus par les mêmes dynasties depuis leur origine, ou à peu près : les liens familiaux sont aussi forts entre elles qu'autrefois. Liens qui n'empêchèrent d'ailleurs jamais les guerres de conquêtes ou d'intérêt au cours des siècles. Pendant la Grande Guerre de 1914-1918 ne vit-on pas s'affronter George V d'Angleterre, Guillaume II d'Allemagne et Nicolas II de Russie, qui étaient pourtant cousins germains ?

La généalogie des familles royales n'est plus aujourd'hui pour beaucoup qu'une science auxiliaire de l'histoire du passé, mais elle nous aide à mieux comprendre les événements ; elle apporte un élément important de réflexion à la philosophie de l'histoire. C'est là un de ses atouts. Par la suite, vient se greffer le phénomène non négligeable de la glorification des individus au moyen de leurs ancêtres. Tout homme a cru se grandir et accroître ses mérites en faisant étalage de ses aïeux, et ceci depuis l'origine des temps.

Mais il faut se garder de tomber dans de semblables pièges en consultant cet ouvrage qui s'est fixé un objectif plus noble et plus culturel. Les archives sont la mémoire des hommes, et la généalogie — tirée de ces archives — est devenue, grâce à Dieu, depuis quelques années, une science à la portée de tout un chacun. Nous avons tous deux parents, quatre grands-parents, huit arrière-grands-parents et ainsi de suite aussi loin qu'il est possible de remonter, soit par les mathématiques, soit par les recherches d'archives. Beaucoup de Français, qui se chiffrent aujourd'hui par millions, peuvent remonter jusqu'à saint Louis, leur légitime ancêtre. C'est ce qu'avait prévu Montherlant dans *La Forêt de Brocéliande*. Ne dit-on pas aussi que la France entière peut descendre logiquement et mathématiquement de Charlemagne ? Le prouver reste plus problématique parce que les archives n'ont pas été conservées partout et que les documents nous font défaut, souvent dès le xvi^e siècle, voire le xvii^e, selon les régions dévastées par les guerres ou les révolutions.

La difficulté vient, dans la majorité des cas, du fait que les familles moins notables ne se sont guère attachées, soit par ignorance, soit par insouciance, à conserver des archives familiales, des pièces à conviction, ni même de simples actes civils ou religieux, aujourd'hui difficiles ou impossibles à retrouver.

Parallèlement, celles qui, au cours des siècles, ont voulu se donner quelque importance et jouer au bourgeois-gentilhomme, ont trouvé plus facile, à défaut d'archives bien tenues, de faire fabriquer ou falsifier des actes par des généalogistes peu scrupuleux, et la chose s'est produite tout autant au siècle de M. d'Hozier qu'au xix^e, si riche en fausse noblesse et fertile en familles dont l'origine, disait-on aimablement, « est si ancienne qu'elle se perd dans la nuit des temps... »

La grande chance des familles royales et régnantes est due à leur importance, qui leur a permis d'avoir — de

tout temps et dès leur origine — des archives admirablement tenues, des historiographes désireux de tenir à jour la petite et la grande histoire, des chroniqueurs pointilleux et soucieux de maintenir ce principe qui était celui de leur propre survie : l'authenticité de leur filiation, puisque tout le système sur lequel se fondaient leur pouvoir et leur autorité reposait sur la transmission héréditaire.

A partir de ce système, des ouvrages ont été publiés à travers toute l'Europe et tout au long des siècles : ils donnaient la généalogie de chacune des familles régnantes, infiniment plus nombreuses qu'aujourd'hui. Car, en dehors des grandes maisons qui se trouvaient à la tête des principales nations, il fallait compter avec les familles princières et duciales de tous ces pays, reliées entre elles aussi depuis des siècles et puissamment imbriquées par le jeu des alliances.

On a toujours su ainsi qui était parent de qui et de quelle manière. On cousinait beaucoup, fort loin et avec raison. C'est ainsi que l'on savait comment Charlemagne, Guillaume le Conquérant et saint Louis se trouvaient parmi vos ancêtres. Par la suite, on sut qui descendait, et comment, de l'Electeur de Hanovre, de Pierre le Grand, de Louis XIV, puis de Victoria, de Christian IX, de Louis-Philippe, de Joséphine de Beauharnais, de Bernadotte ou des maréchaux de Napoléon. Chaque siècle apportait ainsi ses pierres à un édifice qui se bâtissait curieusement à l'envers, le personnage intéressant — dont il était flatteur de descendre — se trouvant au sommet de la pyramide.

Cette façon de procéder s'était maintenue et perpétuée tout au long des âges et, dans les cours royales et princières, on apprenait sa généalogie en même temps que son alphabet et son catéchisme. L'*Almanach de Gotha* faisait le lien indispensable et entretenait avec bonheur cet état de choses de 1764 à 1944.

Alors, dès le moment où le goût de la science généalogique s'est popularisé et a pu franchir, ces dernières années, les limites des cours royales, des maisons souveraines ou des associations européennes de noblesse, l'utilité d'un ouvrage comme celui que nous vous présentons devenait évidente. Il est bien certain que les historiens professionnels ou amateurs des générations actuelles ne pouvaient se procurer tous les ouvrages de référence que nous évoquions plus haut, du fait de leur rareté due à leur ancienneté. Par ailleurs, ils n'avaient pas toujours la possibilité d'aller les consulter dans les bibliothèques car ces ouvrages ne sont conservés que dans les capitales, les universités ou les grandes villes de province, sinon dans quelque collection de particulier amateur ou spécialiste de ces questions.

Ce livre vient donc à point pour faire la synthèse de tous ceux que nous avons évoqués. Avec clarté, précision et qualité, enrichi de notices historiques, de blasons des familles traitées et de leurs alliances mises à jour (car l'héraldique est une autre science auxiliaire de l'histoire, inséparable de la généalogie), voici enfin toute l'histoire généalogique de l'Europe royale et princièrre mise à la portée de chacun d'entre nous : chercheur, professionnel, amateur ou profane. En un coup d'oeil, toutes les clés sont données, tous les petits mystères de ces parentés illustres sont ici dévoilés. Toute cette histoire nous démontre comment, en près de mille ans, par le ciment du sang et par le jeu des alliances, ont été bâtis des provinces, des royaumes et des empires qui formaient déjà ce que l'on voudrait appeler aujourd'hui les « Etats-Unis » d'Europe, comme nous l'évoquions plus haut. Et cela, parce que cette Europe était au départ une grande famille, à tous les échelons de la société, et que sa survie repose encore maintenant sur ces fondements. Et si la généalogie et l'héraldique peuvent donner cette vision des choses à ceux qui veulent construire l'Europe de demain, cet ouvrage n'aura pas été inutile. Nous pourrions alors faire nôtre ce proverbe chinois : « Oublier ses ancêtres, c'est être un ruisseau sans source, un arbre sans racines. »

Arnaud CHAFFANJON



Chapitre 1

INITIATION A L'HÉRALDIQUE

C'est au milieu du ^{xii}e siècle que l'héraldique, telle que nous la concevons aujourd'hui, devient pratique courante en Europe occidentale. Elle consiste dans la décoration du bouclier au moyen de motifs picturaux à la fois définissables, reconnaissables et transmissibles par héritage. Deux facteurs principaux se sont trouvés probablement à l'origine de son développement. En premier lieu, le casque ou heaume avait pris de plus en plus d'importance, couvrant pour ainsi dire tout le visage du combattant, celui-ci devenant donc difficile à identifier dans une mêlée. Ensuite, l'usage de plus en plus répandu de documents écrits imposait l'emploi d'un moyen visuel d'authentification ; à une époque où, à quelques exceptions près, seuls les clercs savaient lire et écrire, le sceau était bien plus commode que la signature. Reproduire sur le sceau le même dessin que sur le bouclier allait de soi et l'on ne se fit pas faute de recourir à ce procédé.

La majeure partie de nos connaissances relatives aux débuts de l'héraldique provient des sceaux. En Angleterre, on connaît des sceaux héraldiques datant de 1140 environ. Les armes de Savoie (tableau 120) remontent à 1143, celles du comte de Provence, identiques à celles d'Aragon (tableau 45), remontent à 1150, celles d'Henri le Lion, duc de Saxe, à 1144 (tableau 99). D'innombrables autres sceaux anciens ont disparu, mais les quelques exemples connus prouvent à suffisance que l'héraldique constituait déjà à ce moment-là un phénomène international. La France en fournit un exemple fameux, le plus ancien de nature non sigillaire : il s'agit du célèbre émail du Mans, où apparaît l'écu armorié de Geoffroy Plantagenêt (†1151) (tableau 2).

Il ne fait aucun doute que les progrès de l'héraldique ont répondu à un besoin général dans la société féodale du ^{xii}e siècle. Par ailleurs, les similitudes constatées dans différents pays sont probablement les conséquences plus ou moins lointaines de rencontres faites sur les routes des croisades ou en Terre Sainte même. Les combats sous le climat torride de Palestine ont nécessité, la chose est certaine, le port d'un survetement de toile, ou surcot, par-dessus la cotte de mailles chère aux armées occidentales de l'époque. Rien ne fut plus facile, même pour le moins inventif des chevaliers, que de reproduire sur le

surcot le motif décorant le bouclier ; de là, l'expression anglaise *coat-of-arms* (cotte d'armes) pour désigner les armoiries en général.

Lorsque nous décrivons ainsi les débuts de l'héraldique, nous ne pouvons cependant oublier que des sceaux marqués de l'un ou l'autre motif ont été en usage depuis des siècles, et que des emblèmes représentant dans de nombreux cas un animal ont été associés à des formations militaires ou à des peuples entiers — ainsi le lion de la tribu de Juda, l'aigle des légions romaines ou le croissant de l'Islam. D'autre part, très tôt après l'apparition de l'héraldique — on ne peut parler de son établissement définitif qu'au moment où de nombreuses familles emploient depuis plusieurs générations le même blason distinctif — les hommes de cette époque se mirent à inventer des armoiries pour les attribuer à des personnages ayant vécu dans un passé lointain, à des personnages de la Bible, à des rois ou des saints, tel Edouard le Confesseur (tableau 66), ou aux héros des romans de chevalerie, Arthur, Charlemagne ou Godefroy de Bouillon.

Certaines lois de la science héraldique sont communes à tous les pays. Les coloris employés appelés „émaux“ comprennent les „métaux“ et les „couleurs“. Les métaux sont l'or et l'argent, souvent représentés, comme dans cet ouvrage, par le jaune et le blanc. Les couleurs sont le *gueules* (rouge), l'*azur* (bleu), le *sable* (noir), le *sinople* (vert) et le *pourpre* (violet) ; les trois premières sont de loin les plus fréquentes. Une troisième catégorie, plus limitée regroupe les „fourrures“, où domine l'hermine (tableau 67 : Bretagne). Lorsque le fond d'un écu, appelé *champ*, est de métal, les figures géométriques ou autres portées sur cette surface, les pièces et les meubles, doivent être de couleur, la même règle jouant en sens inverse. Couleur ou métal peuvent l'un comme l'autre être posés sur une fourrure et inversement. Toutefois ce principe n'est pas et ne fut jamais intangible ; il a été violé délibérément en hommage à la sainteté de la ville lorsqu'il fallut créer un blason pour le royaume de Jérusalem (tableau 113 et ailleurs). Il existe d'autres infractions du genre, particulièrement en Europe orientale (tableau 137 : Narichkine ou Razumovski, tableau 118 : Douglas). Une convention



Geoffroy Plantagenêt, comte d'Anjou, d'après une plaque émaillée au musée du Mans, un des plus anciens témoignages héraldiques — XIII^e siècle.

très ancienne considère indifféremment comme couleur ou métal un champ où se côtoient ces deux émaux (tableau 2 : Le Maréchal, tableau 86 : Luxembourg). Les personnes physiques ou les familles n'étaient pas les seules à porter armoiries ; l'usage s'en étendit aux pays, aux villes, aux évêchés et, plus tard, aux compagnies marchandes, aux ordres religieux et à n'importe quel corps constitué.

Le langage héraldique français a été forgé peu à peu par les héralts à partir d'un vocabulaire en usage aux XII^e et XIII^e siècles. Comme en Angleterre, à cette époque, les classes supérieures parlaient le franco-normand, les héralts anglais blasonnaient (décrivaient les blasons) dans cette langue. Le langage héraldique anglais ne se délivra pratiquement jamais de cette emprise française. La tendance à l'ésotérisme de la langue du blason n'a fait que progresser aux XVI^e et XVII^e siècles, en raison des

préoccupations des héralts, aussi prompts que le médecin, l'avocat ou l'ingénieur à se forger un jargon propre, inaccessible au commun des mortels. Dans les pages qui suivent, nous essayerons autant que possible de rendre compréhensible cette terminologie spécialisée, qui a l'avantage d'offrir toute la précision souhaitable pour l'expert. Citons en guise d'illustration la description de deux blasons du tableau 86 : l'écu de Moravie est d'azur à l'aigle éployée échiquetée d'argent et de gueules, membrée et couronnée d'or ; l'écu de Bourbon est, pour sa part, d'azur semé de fleurs de lis d'or, à la bande de gueules brochant. Il apparaît donc qu'une bande est une pièce délimitée par deux lignes parallèles obliques descendant de gauche à droite pour le spectateur, alors qu'une barre descend de la droite vers la gauche ; de même, une pièce similaire placée verticalement est un *pal*, mais horizontalement c'est une *fascé*.

Dans de nombreux cas, on ignore comment telle ou telle famille a reçu ou s'est choisi ses armoiries. La chose doit s'être faite plus d'une fois par simple caprice ou accident. Un certain nombre de figures géométriques de base sont manifestement autant de survivances des bandes de bois, de fer ou de cuir fixées sur le bouclier pour le rendre plus solide. Ainsi la bande des Bade (tableau 106) et peut-être les fascés d'Oldenbourg (tableau 112). Beaucoup d'autres blasons sont la représentation graphique d'un jeu de mots, ce sont les armoiries *parlantes*. Les blasons des Bowes-Lyon (tableau 9) ou de Castille et de Léon (tableau 47) en sont des exemples aisément compréhensibles. D'autres encore reflètent parfois certaines modes régionales ou féodales. On note une forte concentration d'armoiries au lion sur champ fascé ou de lions burelés dans les territoires de l'ancienne Lotharingie (Luxembourg, Hesse, etc.) Le *trescheur*, avec ses fleurs de lis, est plus fréquent en Ecosse que partout ailleurs (tableau 13). Parmi les symboles pris dans le monde animal, l'aigle et le lion passent pour régner l'un sur les oiseaux, l'autre sur les quadrupèdes, et leur fréquence dans l'armorial est donc à l'avenant. L'aigle devint d'autant plus prestigieuse (aigle est toujours féminin en héraldique !) qu'elle fut associée à l'Empire, mais des familles fort modestes l'ont mise aussi sur leur écu. Dès l'origine, le lion a été représenté dans deux positions de base : il est dit *rampant* lorsqu'il se dresse sur un patte dans l'attitude de l'attaque, *passant* lorsqu'il marche dans le champ de l'écu vers la gauche du spectateur, le plus souvent par groupe de trois superposés (tableau 1 : Angleterre, tableau 15 : Danemark). Au Moyen Age, l'animal debout fut appelé tout simplement *lion* ; en marche et la tête tournée vers le spectateur il devint un *léopard*. Une variante à queue double est apparue très tôt (tableau 2 : Montfort, tableau 85 : Bohême). Il convient encore de noter qu'en décrivant la partie gauche (*senestre*) ou la partie droite (*dextre*) d'un écu, on se met toujours dans la situation du chevalier qui porte le bouclier et non pas dans celle de celui qui lui fait face.

LES COMBINAISONS D'ARMOIRIES

L'héraldique était encore à ses débuts, que se faisaient déjà sentir des problèmes posés par les alliances, les héritages et le trop grand nombre d'enfants dans une

même famille. L'une des premières solutions fut le mi-parti, c'est-à-dire la division (ou *partition*) de deux écus selon leur axe vertical et la réunion des deux moitiés différentes dans un même champ (tableau 86 : Dépolt ; tableau 133 : Kujavie) ; mais ce procédé pouvait conduire à des résultats curieux et à des confusions. Une méthode plus simple le remplaça très tôt : on réunit toujours les deux blasons dans un même écu, mais celui-ci, de mi-parti qu'il était à l'origine, devint *parti*, portant sur chacune de ses moitiés des armoiries intactes (tableau 133 : Hongrie et Anjou). Le plus souvent, les armes de l'époux étaient figurées à dextre. Cette disposition est courante en France et en Angleterre, où même les évêques réunissaient parfois leurs armes à celles de leur diocèse ; en Allemagne toutefois, l'écu parti indique souvent l'union de deux domaines plutôt qu'une véritable union conjugale, et les évêques sont plus nombreux à partir leurs propres armoiries avec celles de leur siège épiscopal. En fait, les combinaisons adoptées sont susceptibles de varier d'un pays à l'autre. Mais la pratique générale voulait que, héritant de deux territoires l'un lui venant de son père, l'autre de sa mère, un souverain *écartèle*, c'est à dire divise son écu en quatre parties pour placer le blason paternel aux 1er et 4e quartiers, tandis que les armes de sa mère décoraient les 2e et 3e. Les armes combinées de Castille et de Léon (tableau 47) constituent le plus ancien exemple connu de cette façon de procéder.

Au fur et à mesure qu'une famille acquérait une importance réellement dynastique, elle contractait des alliances flatteuses et arrondissait ses possessions territoriales. Un écu à quatre quartiers ne suffisait donc plus. Il n'y a pas de limite au nombre de divisions que peut comporter un même écu. En Angleterre, il est courant de parler d'armoiries „écartelées“ de six, huit, ou même soixante-huit quartiers, alors que les Continentaux spécifient la nature des divisions. Autre particularité de l'Angleterre : la représentation des armoiries d'une héritière (donc une femme n'ayant pas de frère) est chose courante, alors qu'en Ecosse et ailleurs en Europe on n'accorde peu d'importance à de telles armoiries sauf si l'intéressée apporte des territoires en dot. En Allemagne surtout, les écus à multiples quartiers ont pour objet de symboliser l'accumulation des possessions territoriales (tableau 95) et, dans ce cas, les armes originelles de la famille sont représentées sur un écusson placé au milieu de la composition, *sur le tout*, *en cœur* ou *en abîme*. D'autre part, en Europe continentale, les expressions *seize quartiers* ou *trente-deux quartiers* ont pris une signification bien particulière. Cela ne veut pas dire qu'un gentilhomme est issu d'un tel nombre de familles ou qu'il possède ce même nombre de fiefs, mais bien que tous ses ancêtres masculins et féminins sont de noble extraction depuis cinq ou six générations. Le lecteur trouvera à maintes reprises, dans les tableaux qui suivent, des séries de huit écus aux armes des arrière-grands-parents d'un souverain. Les lois très strictes qui régissaient les mariages dynastiques en Allemagne et en Autriche (chapitre 30) rendaient une telle ostentation héraldique beaucoup plus fréquente qu'en Angleterre ou même en France, où les barrières sociales se franchissaient avec une relative facilité.

Tout naturellement, une certaine forme de contrôle des blasons et de leur usage s'avéra rapidement essentielle. La responsabilité finit par en incomber, après une lente évolution continue tout au long des xive et xve siècles, aux *héralds*, petits fonctionnaires employés jusque-là dans des missions diplomatiques et dans l'organisation des tournois. C'est ainsi qu'est apparu le terme général d'*héraldique*. L'un des rôles principaux du héraut était de veiller à ce qu'un même blason ne soit pas porté par deux familles différentes. Une cause célèbre dans l'Angleterre de Richard II mit aux prises les Scrope et les Grosvenor, revendiquant également l'écu d'*azur à la bande d'or*. Le fait que les comtes de Thun de Hohenstein en Bohême (tableau 55) portaient ces mêmes armes montre bien que les arguments présentés par les deux familles manquaient de pertinence. En sens inverse, on pourrait trouver surprenant que les princes de Ligne en Hainaut et les souverains de Bade (tableau 106) portent également aujourd'hui et depuis le Moyen Âge d'*or à la bande de gueules*, sans que cela ait suscité la moindre contestation.

Les différents pays ont trouvé chacun leur solution au problème posé par le frère cadet ou le fils puîné. Une charge dénommée *lambel* (fine ligne horizontale munie de 3, 4 ou 5 pendants posée à la partie supérieure de l'écu) était d'ordinaire réservée aux membres les moins représentatifs de la famille. Il est presque certain qu'il s'agissait à l'origine d'un cordon portant des rubans que l'on pouvait détacher au besoin. En Angleterre (tableau 3) et au Portugal (tableau 116), les lambels sont devenus d'une extrême complexité. Mais d'autres cadets de grande famille employaient plutôt la *bordure* ou une bande diminuée (*cotice*) pour indiquer la *brisure*. La cotice fut sans doute plus répandue en France qu'en Angleterre. La bâtardise est parfois indiquée par une barre ou un filet en barre, bien que cette figure puisse être totalement dépourvue d'une telle signification.

LES DIFFÉRENCES NATIONALES

La distinction est fort difficile à faire entre l'héraldique de France et celle d'Angleterre, car toutes deux proviennent d'une source commune. Le blason français n'est pas passé par la phase d'extrême complexité qu'a connue le blason anglais au cours du xvie siècle et ne s'est jamais permis une telle surabondance de quartiers dans un seul écu. D'autre part, l'héraldique des Bourbons a été coupée net par la Révolution, pour faire place ensuite au système napoléonien, bien structuré mais artificiel (chapitre 17). L'Ecosse peut prétendre à la réglementation héraldique la plus logique et la plus systématique du monde ; elle reste, sur ce plan tout au moins, à cent lieues de l'Angleterre. Les Ecosais font un grand usage de la bordure comme brisure, souvent chargée de petits meubles.

Dans la péninsule ibérique, l'écu lui-même prend le plus souvent une forme presque carrée. Aussi un schéma de six meubles se répartit-il en trois paires (tableau 115 : Castro) plutôt que d'adopter la disposition plus usuelle de 3, 2 et 1 (tableau 130 : Parme). On fait un usage intensif de bordures fort élaborées (tableau 47 : Molina, tableau 52 : Moscoso), de même que de lettres (tableau 118 : Mendoza). La combinaison de deux écus en un seul

au moyen d'une croix en diagonale ou *sautoir* est le plus souvent d'origine hispanique. Parmi les meubles typiquement espagnols, on notera spécialement le chaudron (tableau 48 ou 119 : Guzman) qui apparaît dans maintes armoiries nobles. Dans un premier stade, cet humble ustensile était marque de noblesse car il montrait que son porteur était à même de nourrir un contingent militaire. Si actuellement les animaux qui semblent se glisser hors de la marmite se blasonnent comme des serpents, ces animaux sont sans doute en réalité des anguilles mieux faites pour régaler la troupe. Une autre pièce très caractéristique d'Espagne est la bande *engoulée* par deux têtes de lion ou de loup (tableau 48).

En ses premiers temps, l'héraldique allemande montre une certaine prédilection pour des figures nettement géométriques (tableau 91 : Hohenzollern, tableau 56 : Liechtenstein, tableau 96 : Bavière, tableau 98 : Preysing). La popularité de l'aigle a provoqué le développement d'un accessoire placé sur sa poitrine (le *Kleestengel*), sorte de croissant aux extrémités tréflées, qui pouvait lui-même recevoir une charge ; à l'origine il s'agissait sans doute d'une interprétation artistique du bréchet de l'aigle.

L'héraldique des pays germaniques se caractérise par l'étalage d'un grand nombre de quartiers représentant les fiefs détenus par la famille ; d'ordinaire il s'agit des territoires qui donnaient à leur possesseur une voix à la Diète d'Empire. Les armes de la famille elle-même figurent dans un écusson placé au centre du grand écu, ce sont souvent les armes du domaine le plus ancien ou de celui d'origine, mais il existe quelques exceptions (chapitre 29 : Mecklembourg). L'un des quartiers de l'écu est parfois rouge uni (*de gueules plain*) : c'est la *régale* (tableau 101 : Saxe) qui symbolise les prérogatives régaliennes concédées personnellement par l'Empereur au moyen du *Blutfahne* (drapeau du sang). Dans cette partie de l'Europe, les animaux placés dans des quartiers à dextre sont généralement *contournés*, tournés vers l'axe de l'écu de façon à faire face à ceux occupant les quartiers de sénestre ; cet usage est pratiquement inconnu en France et en Angleterre.

L'Italie était une telle mosaïque d'Etats, qu'il n'est guère aisé de décrire son héraldique de façon cohérente. L'influence espagnole se fait sentir à Naples, ce qui n'a rien de surprenant. L'arbre est peut-être un meuble plus fréquent que partout ailleurs. Autre meuble fort typique, le mont, souvent de trois coupeaux, à la base de l'écu, également caractéristique des armoiries dites de Hongrie moderne (tableau 88). Les familles italiennes affichaient souvent leurs sympathies guelfes ou gibelines en ajoutant un *chef* (partie supérieure de l'écu) d'Anjou ou d'Empire.

En Pologne apparaissent plusieurs meubles originaux, qui dérivent parfois des runes scandinaves : croix et flèche pointant d'un fer à cheval ou d'une figure géométrique (tableau 123 : Krasinski, tableau 131 : Wisniowiecki). L'héraldique russe n'est pas née et ne s'est pas développée spontanément ; on y trouve donc des signes d'une invention laborieuse, les emblèmes militaires abondent, comme on peut s'y attendre dans une aristocratie née du service armé (tableau 137 : Apraxine ou Razumovski).



Un héraut d'armes de Bretagne, au tabard d'hermine, armoiries de son duc, présente un rôle d'armes au duc de Bourbon assis sur un trône recouvert d'un tapis à ses armes. Ms de 1460-1465.

Dans tous les tableaux qui suivent, l'accent est mis exclusivement sur l'écu, car son contenu est l'élément héraldique principal. Mais dès les premiers temps, les chevaliers ont également employé, surtout dans les tournois, un *cimier*, simple objet fixé d'une façon ou l'autre au sommet du casque. L'héraldique étant devenue peu à peu affaire de prétention, plusieurs types de casques et de couronnes ont fait leur apparition pour marquer les divers degrés de la hiérarchie nobiliaire. L'emploi de *supports*, placés de part et d'autre de l'écu comme pour le soutenir, s'est répandu très rapidement. Sous l'écu, vient parfois se placer une devise et, au-dessus de l'écu, un cri de guerre. Cet ensemble héraldique est généralement appelé „grandes armoiries“ quand elles concernent les Maisons souveraines, chez qui ces armoiries sont souvent placées sous un manteau ou un pavillon d'apparat. De telles compositions figurent en tête de plusieurs chapitres qui vont suivre. Si l'ostentation héraldique faisait certes partie de la pompe du pouvoir souverain, elle est aussi une sténographie très vivante et très précieuse de l'histoire dynastique.



Chapitre 2

L'ANGLETERRE MÉDIÉVALE

*„Hé quoi, s'étendrait-elle, la lignée, jusqu'au
bruit détonant du Jugement ?“*

Macbeth, IV, 1

traduction de Pierre-Jean Jouve

Les royaumes d'Angleterre et d'Ecosse ont connu plusieurs dynasties. Le tableau 1 retrace schématiquement le lignage de la reine actuelle, depuis Duncan, roi d'Ecosse, et Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre, les deux pays s'unissant en la personne de Jacques I^{er}. Les rois d'Ecosse, à gauche du tableau, descendent de personnages que l'on retrouve dans le *Macbeth* de Shakespeare. Les souverains anglais, eux, sont issus de Guillaume, duc de Normandie, qui s'attribua la couronne et le pays en 1066, à la bataille décisive de Hastings. Ni Duncan ni Guillaume n'ont laissé de descendance mâle en ligne directe, mais leur sang s'est transmis jusqu'à Elizabeth II grâce à un certain nombre de maillons constitués par des femmes qui ont porté sur le trône, soit d'un pays soit de l'autre, soit des deux réunis, diverses familles : les Stuarts, les Plantagenêts, les Tudors et d'autres.

L'histoire d'Angleterre remonte bien au-delà du règne de Guillaume I^{er}. La partie de l'île située au sud du mur d'Hadrien fit partie de l'Empire romain avant d'être submergée — ou presque — par des envahisseurs de race germanique venus du nord de l'Allemagne. Ces „barbares“, les Angles et les Saxons, repoussèrent vers l'ouest une grande partie des premiers habitants, des Celtes, et firent main basse sur les riches plaines du sud et de l'est de l'Angleterre, des territoires qui, depuis toujours, ont suscité la convoitise. Tout d'abord, plusieurs royaumes anglo-saxons s'y côtoyèrent, mais, de temps en temps, quelques chefs d'envergure parvenaient à se tailler une brève suprématie. Ethelbert de Kent, le premier roi chrétien à la fin du vie siècle, et Offa de Mercie, à la fin du viii^e siècle, étaient de cette trempe. Le processus d'unification de l'Angleterre fut accéléré par une nouvelle vague d'invasions de Vikings quittant leurs villages de Scandinavie pour mettre à sac et, ensuite, coloniser les côtes d'Angleterre et de France.

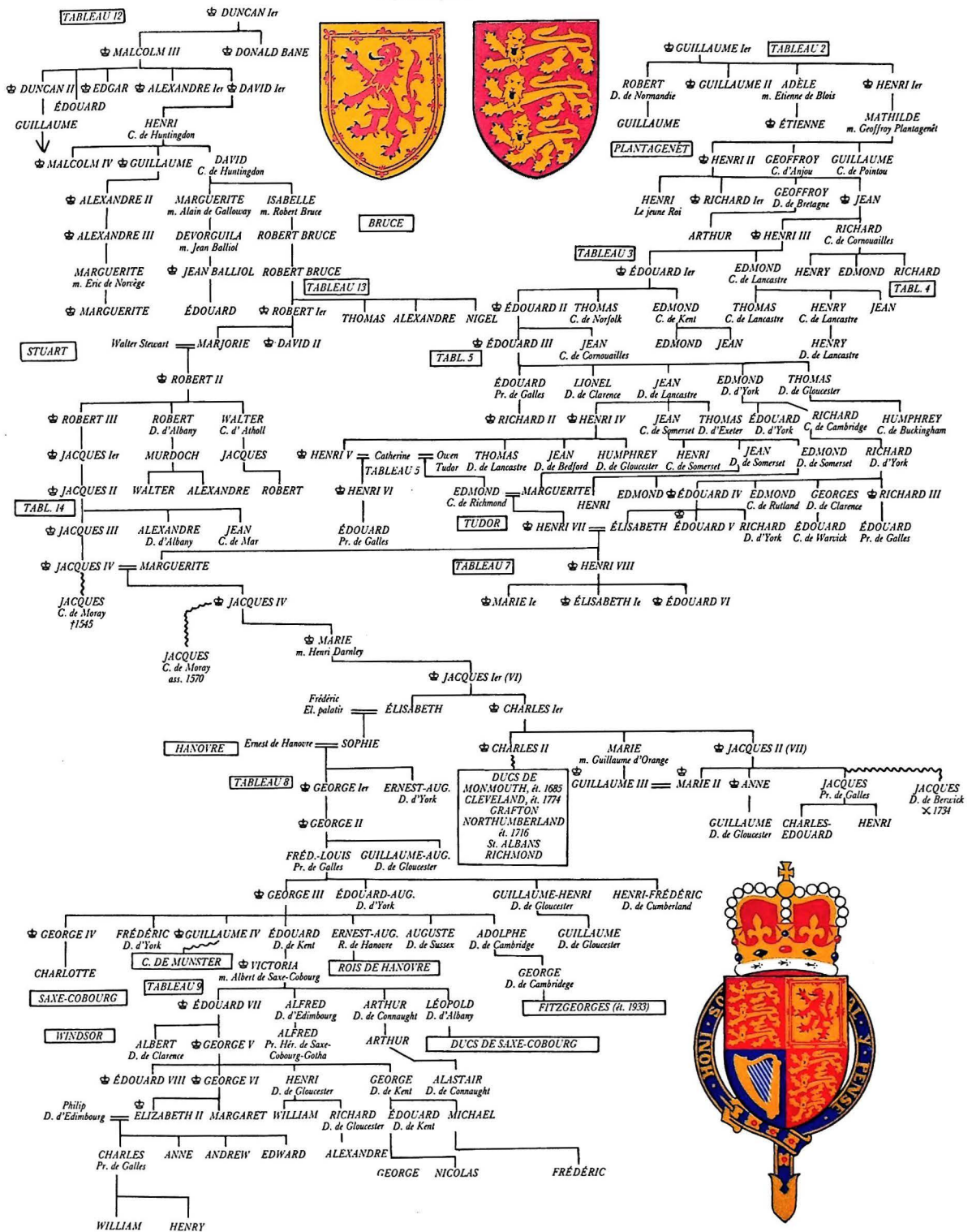
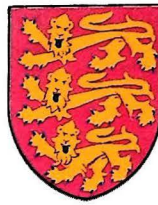
A la fin du ix^e siècle, la résistance à ces envahisseurs

trouva son chef en la personne d'Alfred, roi du Wessex, une région située au sud de la Tamise. Ses descendants régnèrent sur l'Angleterre pendant tout un siècle, mais dès le début du x^e siècle, le pays retomba dans une période de troubles. Le trône passa aux mains de rois danois ou saxons sans aucune règle de succession. Modèle de piété, mais piètre souverain, Edouard le Confesseur mourut sans descendance, laissant le champ libre à de nouveaux prétendants. Puis, ce fut Hastings et la défaite de l'Anglais Harold devant le duc de Normandie.

Depuis cette époque, six familles ont régné sur l'Angleterre et aucune d'elles n'était anglaise à l'origine. Aux Normands succédèrent les Plantagenêts qui venaient de l'Anjou. A la fin de la guerre des Deux Roses, le dernier Plantagenêt fut renversé par un Gallois, Henri Tudor. Sa famille ne put se maintenir sur le trône que pendant trois générations et, en 1603, succédait à Elizabeth I^{re} son cousin écossais Jacques I^{er} (d'Angleterre) [Jacques VI d'Ecosse]. Depuis lors, l'Angleterre et l'Ecosse ont eu le même souverain. En 1714, arriva d'Allemagne Georges I^{er}, électeur de Hanovre, et ses cinq successeurs sont donc de sang germanique. La reine Victoria épousa un prince de Saxe-Cobourg et Gotha, autre famille allemande de sang royal. Elizabeth II, la reine actuelle, a épousé le duc d'Edimbourg qui descend, en ligne masculine, de la dynastie danoise (tableau 143). Rien d'étonnant donc si le peuple britannique s'est fait très vite à l'idée que la couronne pouvait se transmettre par les femmes et revenir à celles-ci en héritage ; un principe qui fut toujours jugé inacceptable en France et dans d'autres pays.

Les débuts de l'histoire d'Ecosse sont noyés dans un épais brouillard. Le nord était habité par les Pictes, dont l'origine est encore matière à controverse. Dans le sud, le plus gros de la population était celte, mais à ces indigènes étaient venus se joindre des colons scandinaves et anglo-saxons venus de l'est, ou des Irlandais arrivant de l'ouest. Une ironie de l'histoire a voulu que le nom même de „Scot“ (Ecossais) vienne d'une tribu initialement installée dans l'actuelle Ulster.

Les deux écus en tête du tableau 1 sont ceux d'Ecosse



et d'Angleterre. Nous traiterons leur évolution en détail plus loin. Réunis en 1603 seulement, ils devaient en outre rester liés pour deux siècles encore aux armes de France. La harpe, symbole de l'Irlande, fit également son apparition dans les armoiries royales en 1603, bien que les rois d'Angleterre aient, depuis le ^{xii}e siècle, porté le titre de „seigneur d'Irlande“. Le pays de Galles, conquis par Edouard I^{er} d'Angleterre, n'a jamais été représenté dans les armoiries royales, mais il apparaît évidemment dans celles du prince de Galles (tableau 9). Dans le bas du tableau 1, le blason de la reine Elizabeth II, dont l'écu est entouré de l'insigne de l'ordre de la Jarretière, tel qu'il a été porté par tous les souverains britanniques depuis 1837, représente les armoiries du pays tout entier plutôt que l'emblème personnel de la reine. Cependant, en Angleterre, cette marque mise en bannière flotte partout où réside la souveraine. En territoire écossais toutefois, cet emblème est un peu différent : le lion d'Ecosse y figure deux fois, au premier et au quatrième quartiers, alors que les trois léopards d'Angleterre n'apparaissent que dans le deuxième quartier.

L'INVASION NORMANDE

C'est donc en 1066 que le duc Guillaume de Normandie conquiert l'Angleterre. Il prétendait être l'héritier de son cousin Edouard le Confesseur et, à ses yeux, Harold n'était qu'un usurpateur. Le nouveau roi joua donc sur les deux tableaux, puisant dans les deux traditions. Il conserva les institutions les plus éprouvées de l'ancien gouvernement anglais, notamment la division territoriale en *shires*. Mais, d'autre part, sa politique provoqua un bouleversement presque complet sur le plan de la propriété foncière. Avides de terres, les hommes qui avaient suivi le duc Guillaume dans son expédition remplacèrent bientôt les propriétaires anglo-saxons ou danois. Presque du jour au lendemain, le paysage anglais dut s'accommoder du spectacle de chevaliers normands chevauchant par les chemins, et de leurs châteaux, perchés sur des buttes de terre élevées à cet effet.

Mais qui étaient ces Normands ? Leur famille ducale et le plus clair de leur aristocratie descendaient de Danois implantés dès 911, sous les ordres de leur chef Rollon, près de l'embouchure de la Seine. La farouche résistance du roi Alfred avait probablement découragé de nombreux envahisseurs vikings, qui s'étaient alors détournés de l'Angleterre pour se battre sur les côtes de France, moins bien défendues. De toute manière, un fort contingent d'„hommes du Nord“ donna bientôt son nom à la province de Normandie et ces Vikings ne furent pas longs à se doter d'un vernis de chevalerie et de langue françaises.

Guillaume le Conquérant fut un roi sévère et puissant. Féru de chasse, il fit évacuer une bonne part du Hampshire pour créer la „Nouvelle forêt“ (*New Forest*). Une rébellion dans le nord fut sauvagement réprimée et toute la région dévastée. Vers la fin de son règne, il fit établir un relevé complet de son royaume, village par village, comté par comté. Le résultat de ce travail, le *Domesday Book*, est un document historique qui reste sans égal aujourd'hui. Guillaume légua la Normandie à son fils aîné Robert et l'Angleterre à son puîné Guillaume

Rufus, ainsi surnommé à cause de son visage rubicond.

Comme nous l'avons dit dans le chapitre 1, l'héraldique n'existait pas encore à cette époque. Les deux lions de Normandie, le lion d'Aquitaine tout comme le gironné de Flandre furent des créations du ^{xiv}e siècle, que les héralds de cette époque ont attribuées à des personnages défunts depuis longtemps. C'est en ce sens qu'il faut les comprendre dans le tableau 2. Le blason d'Henri I^{er} nous est inconnu. Celui de son gendre Geoffroy Plantagenêt est basé sur le merveilleux émail conservé au Mans, émail sur lequel le bouclier apparaît de profil, de sorte que le spectateur ne peut en voir la totalité. On ne peut donc pas dire avec certitude combien de lions comptaient ces armoiries, mais on sait que l'un des fils illégitimes d'Henri II portait un écu à six lions semblables.

Henri I^{er}, monarque plein de dynamisme et de talent, parvint à réunir l'Angleterre et la Normandie sous son sceptre mais, après la mort de son fils unique par noyade, il lui fut impossible de convaincre ses sujets d'accepter pour héritière sa fille Mathilde. Celle-ci était pleine de morgue et son second mari, Geoffroy Plantagenêt, était à peine plus populaire, de sorte qu'à la mort d'Henri I^{er}, les barons d'Angleterre, appelés à choisir leur souverain, préférèrent Etienne à Mathilde. Mais le règne d'Etienne ne fut qu'une suite de guerres civiles dans lesquelles le nouveau roi consuma une bonne partie de son temps et de ses forces. Un moment, Mathilde fut proclamée reine, mais son couronnement n'eut jamais lieu. En fin de compte, il fut décidé que son fils monterait sur le trône à la mort d'Etienne. C'est depuis lors que la couronne d'Angleterre s'est transmise en ligne directe.

Henri II, fils de Mathilde et héritier reconnu d'Etienne, eut un règne long et superbe. En Angleterre, son intérêt se porta surtout sur la justice, et les réformes qu'il décida enracinèrent un système juridique uniforme applicable aux quatre coins du pays. Ce système, qui comportait l'institution de juges itinérants, fonctionne encore de nos jours. Par ailleurs, Henri II gouvernait bien plus que l'Angleterre. L'Anjou lui était naturellement venu en héritage, et il avait repris la Normandie avant de passer en Angleterre. Seigneur d'Irlande, il avait en outre réalisé un beau mariage en épousant Aliénor, l'héritière du duc d'Aquitaine. Il régna ainsi sur un territoire s'étendant de la Tweed aux Pyrénées. Cependant, en dépit de l'étendue de ses biens en France (Anjou, Normandie et Aquitaine), Henri II était, pour ces fiefs, le vassal du roi de France, non un souverain indépendant. Cette situation ambiguë provoqua de nombreuses complications et fit que durant quatre siècles le sort de l'Angleterre fut lié à celui de la France.

Les célèbres armoiries d'Angleterre sont apparues pendant le règne de Richard I^{er}, personnage romantique mais d'une grande instabilité, et qui résida fort peu dans son île. Le premier sceau de Richard ne montre qu'une partie de l'écu royal, où se dresse un unique lion rampant. L'écu entier réunissait peut-être deux animaux semblables se faisant face. Toutefois, sur son second grand sceau (1198), l'écu tout entier est clairement visible et l'on y découvre trois lions passants, la tête tournée vers le spectateur, ce qu'on appelle en héraldique française des *léopards*. Ceux-ci figurent toujours dans les armes d'Angleterre.

A la mort de Richard, son frère cadet Jean s'empara du trône alors que certains barons eussent préféré leur neveu Arthur. Il est presque certain que Jean, méfiant, fit assassiner Arthur. Le nouveau roi était un souverain compétent, mais incapable d'inspirer la sympathie. Vers la fin de son règne, un groupe de notables, exaspérés par ses caprices et par une fiscalité écrasante, forcèrent Jean à sceller la *Magna Carta* (Grande Charte), la plus fameuse charte de libertés jamais octroyée dans l'histoire du peuple anglais.

Le fils de Jean, Henri III, conserva les trois léopards comme armoiries. Il avait pour frère cadet Richard, comte de Cornouailles, riche et ambitieux, qui chercha vainement à se faire élire empereur. Richard se composa un blason personnel au lion de gueules (rouge) dans une bordure de sable (noire) parsemée de disques d'or (ou *besants*, d'après les monnaies byzantines). Le lion rappelle peut-être le premier sceau de Richard I^{er}; quant aux disques d'or (appelés aussi *poix*), ils seraient une allusion au Poitou, dont Richard était le comte. Comme nous l'avons déjà montré, de nombreuses armoiries ont eu pour origine un jeu de mots de ce genre.

Comme son père, Henri III fut incapable de rester en bons termes avec ses sujets. Son règne dura toutefois très longtemps mais, vers la fin, son beau-frère, Simon de Montfort, mena une vive opposition. La lutte fut âpre et, finalement, en 1265, Simon parvint à réunir ce qui fut sans doute le premier parlement anglais. Montfort portait dans son écu un lion à double queue : le lion était déjà devenu un meuble si répandu qu'il faisait l'objet d'ingénieuses variations.

Le règne d'Edouard I^{er} (tableau 3) est important pour plusieurs raisons. Ce prince fut l'un des plus vigoureux et des plus puissants souverains du pays. Il mena la conquête du pays de Galles à bonne fin, puis il donna aux Gallois—comme la légende veut qu'il en ait fait la promesse—un prince qui ne connaissait pas un mot d'anglais : son fils en bas âge, Edouard, premier prince de Galles. Le roi chercha, mais en vain, à conquérir l'Ecosse. Il mena de longues guerres contre le roi de France pour reprendre tout l'héritage d'Henri II, dont Jean et Henri III avaient perdu de considérables portions. Avec l'aide de ses conseillers, le roi donna à l'Angleterre une législation aussi copieuse qu'utile, ce qui, s'ajoutant à ses rudes campagnes, lui valut le surnom de „Justinien anglais“. Les mesures prises sous sa direction pour organiser l'institution parlementaire ont encore une importance capitale. Sur ce plan, il retint beaucoup d'idées prônées par son oncle Simon.

Edouard II épousa Isabelle, fille unique de Philippe IV de France. Les armoiries de cette princesse offrent un exemple de combinaison d'armoiries sous forme de „mi-parti“. Philippe eut trois fils, mais aucun petit-fils. Isabelle devint donc finalement son héritière (tableau 65). Faisant état des droits de sa mère, Edouard III entreprit de revendiquer le trône de France. Jamais roi d'Angleterre n'avait mis tant de vigueur et d'audace dans une politique visant à reconquérir les provinces perdues par ses ancêtres. En 1340, Edouard symbolisa sa revendication en écartelant les armoiries de France avec celles d'Angleterre. En hommage à la France, il plaça les fleurs de lis d'or sur azur au premier et au quatrième

quartiers de son nouvel écu, les léopards d'Angleterre aux deuxième et troisième. Depuis lors, et jusqu'en 1801, les rois d'Angleterre continuèrent à se donner le titre de roi de France et à porter les fleurs de lis dans leurs armoiries...

LA GUERRE DE CENT ANS

L'entreprise d'Edouard III débuta sous d'heureux auspices. A la grande victoire de l'Ecluse (1340), succédèrent de véritables triomphes à Crécy (1346) et à Poitiers (1356). Le roi fonda l'ordre de la Jarretière, un des plus prestigieux ordres de chevalerie qui survive encore. Sa devise, *Honi soit qui mal y pense*, peut certes faire allusion à la légendaire comtesse de Salisbury—bien qu'à l'époque les femmes portaient rarement la jarretière—mais il est plus probable qu'il s'agit d'une allusion aux visées royales sur le trône de France. Presque au même moment, une peste terrible, la „Mort noire“, s'abattit sur l'Europe. Le chiffre des pertes en vies humaines (plus du tiers, sans doute, de la population anglaise périt dans l'épidémie) allait, ainsi que d'autres facteurs, semer le désordre dans la vie sociale et provoquer la révolte des paysans durant le règne suivant. Les campagnes militaires en France perdirent beaucoup de leur dynamisme et le roi, frappé d'une complète sénilité, mourut dans une atmosphère de profond malaise national, au terme d'un règne très long et parfois glorieux.

Le tableau 3 illustre de façon très claire le problème de l'identification héraldique des cadets dans une famille royale. En Angleterre, le lambel et la bordure sont les brisures les plus fréquentes. Jusqu'à Edouard III inclus, les fils aînés du souverain semblent avoir utilisé le lambel d'azur à trois pendants. Par voie de conséquence, les autres fils, tel Thomas de Brotherton, pouvaient employer le lambel d'argent. Edouard (*le Prince noir*), fils aîné d'Edouard III, passa lui-même au lambel d'argent en 1340, sans doute parce qu'un lambel d'azur aurait manqué de relief sur le champ également d'azur des armoiries de France. Cet exemple devint tradition car, depuis lors, le fils aîné porte un lambel d'argent jusqu'à la mort du souverain (voir l'écu du prince Charles dans le bas du tableau 9). Le Prince noir, ainsi nommé d'après la couleur de son armure, ne monta jamais sur le trône. Son bouclier, son casque et son surcot se trouvent toujours à Canterbury au-dessus de sa tombe, et ces trois pièces, considérées comme originales, sont autant d'exemples de l'extraordinaire talent des artistes du xive siècle.

Trois des frères puînés du Prince noir portaient des lambels de dessins différents, mais le quatrième et cadet, Thomas, duc de Gloucester, se distinguait par une bordure simple. D'autres princes royaux avaient auparavant choisi la bordure, et l'écu de Jean d'Eltham, figurant sur son effigie à l'abbaye de Westminster, est considéré comme l'un des chefs-d'œuvre de l'art médiéval. Parfois, lambel et bordure étaient également nécessaires, et tel fut le cas pour les armoiries de Richard, comte de Cambridge, fils cadet du duc d'York (tableau 4). Il n'en faudrait point conclure qu'un homme portait les mêmes armoiries durant toute son existence. Vers la fin de sa vie, Jean de Gand, revendiquant le trône de Castille du chef de sa femme, abandonna son lambel d'hermine pour

ANGLETERRE Les Normands et les premiers Plantagenêts

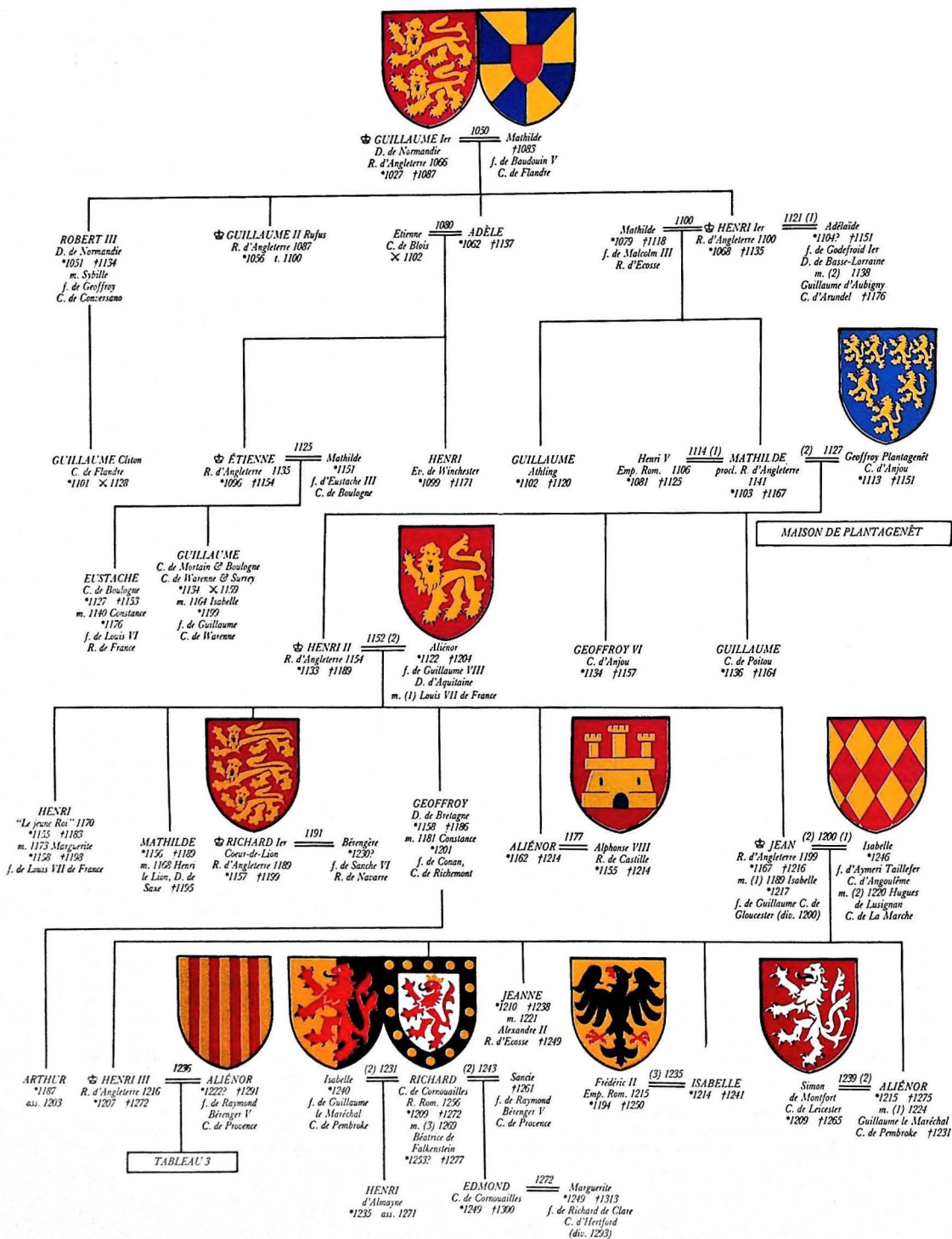
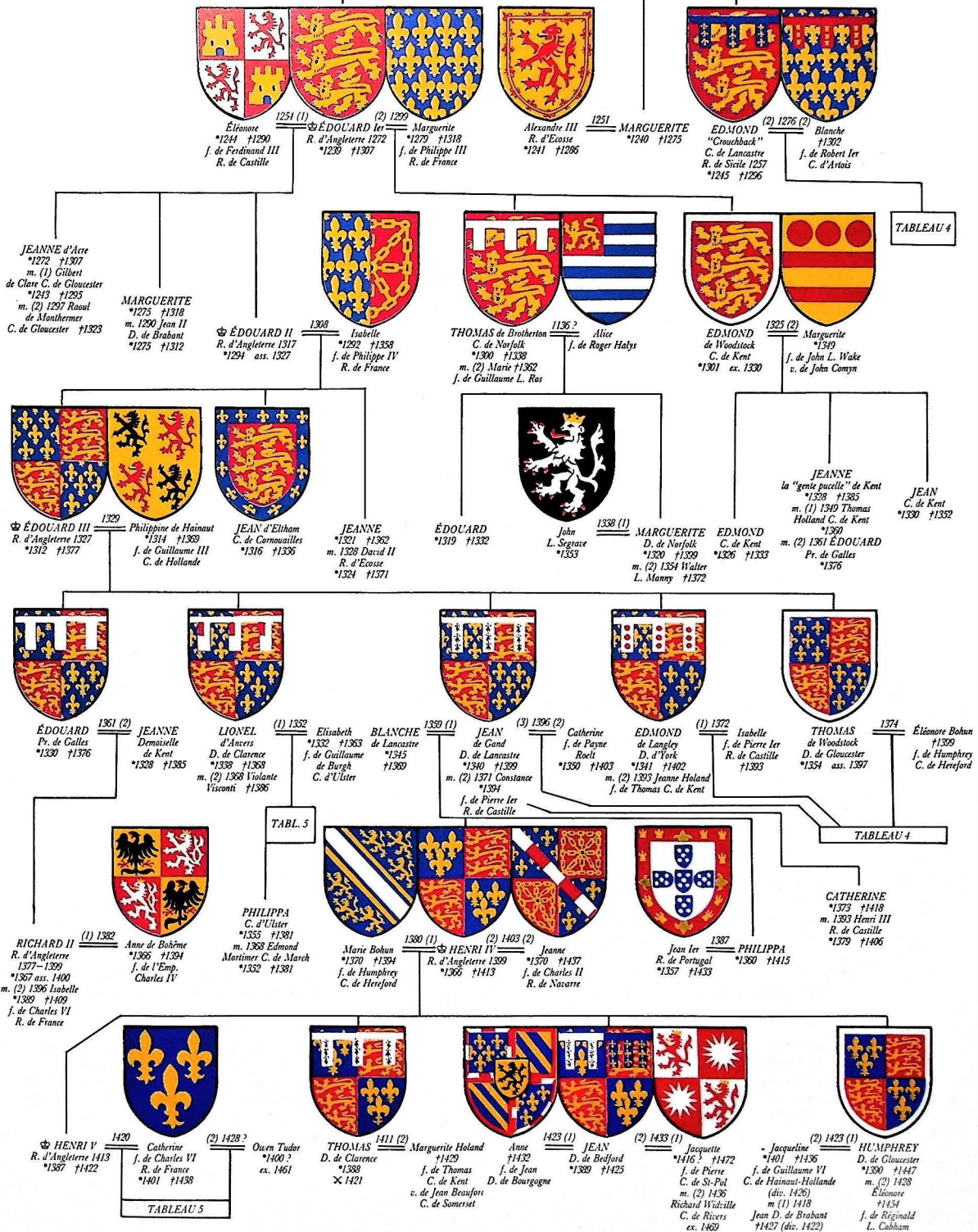


TABLEAU 3

ENFANTS D'HENRI III (TABL. 2)



ajouter à ses propres armoiries celles de Castille et de Léon. Richard II, fils du Prince noir, monarque doué d'un tempérament d'artiste, mais moins doué en politique, s'offrit un caprice plus original : il réunit sur son écu, à parts égales, ses propres armoiries et le blason mythique attribué à Edouard *le Confesseur* (lequel avait vécu bien avant l'apparition de l'héraldique). En outre, Richard permit à certains de ses parents—notamment Thomas Mowbray—de se parer du même privilège. Cette belle composition héraldique de Richard figure dans le tableau 66. A la fin de son règne, Richard II, inventeur présumé du mouchoir de poche, montra des signes de déséquilibre mental et de pure tyrannie. Son cousin Henri en profita pour envahir le pays et fut couronné sous le nom d'Henri IV.

Mais le nouveau souverain ne devait son accession qu'à un acte de violence. Les descendants de Lionel de Clarence prétendirent, eux aussi, au trône d'Angleterre. Plusieurs fils d'Edouard III avaient en effet épousé de riches héritières anglaises et fondé des familles puissantes. Par ailleurs, la vie privée de Jean de Gand portait en germe d'autres complications. Du vivant de sa deuxième femme, il eut plusieurs enfants de sa maîtresse Catherine Roelt. Il finit par épouser celle-ci, mais leurs descendants — qui portaient le nom de Beaufort (tableau 4) — n'en étaient pas moins des bâtards. Ils furent légitimés par la suite, mais, dans l'acte, il était bien spécifié que ce changement de statut ne les rendait pas successibles au trône. Après leur légitimation, ils prirent les armoiries d'Angleterre avec une bordure composée, divisée en sections alternativement d'azur et d'argent. L'écrivain Geoffroy Chaucer était le beau-frère de Catherine Roelt. Son plus beau poème, les *Contes de Canterbury*, écrit durant les dernières années du xive siècle, nous rappelle qu'un des effets de la guerre contre la France fut le remplacement graduel du français par l'anglais au sein des classes dirigeantes de son pays.

On notera que les armoiries de France, telles qu'elles sont représentées sur les deux rangées inférieures du tableau 3, ne comportent que trois fleurs de lis. Dès le début de son règne, Henri IV, suivant en cela l'exemple de Charles V de France (tableau 66), diminua le nombre des fleurs. Petit à petit, d'autres membres de la famille royale anglaise allaient copier cette façon de faire, de sorte que le „semé de lis“ finit par disparaître.

Henri V reprit les hostilités contre les Français et remporta en 1415 la victoire d'Azincourt, au cours de laquelle les archers anglais infligèrent de terribles pertes à la noblesse française. Parmi les victimes anglaises se trouvait Edouard, duc d'York (tableau 4). En 1420, Henri épousa la fille du roi de France et fut proclamé héritier du trône. Le monde semblait donc à ses pieds, mais, en 1422, il mourut aussi subitement que prématurément de dysenterie...

Le fils d'Henri n'avait pas encore un an. La condition de prince mineur était toujours dangereuse au Moyen Âge et la minorité d'Henri VI fut une période difficile. Certaines factions de l'aristocratie se lancèrent bientôt dans la lutte pour le pouvoir réel. Au premier rang de ces trublions venaient les descendants Beaufort de Jean de Gand et un groupe mené par le duc de Suffolk (les armes de son fils se trouvent au tableau 6). Petit à petit,

Richard, duc d'York, sortit du lot et devint le plus redoutable opposant à la couronne. Lui-même descendait du quatrième fils d'Edouard III et, mieux encore, sa mère, Anne Mortimer, venait en représentation de Lionel, duc de Clarence, ce qui donnait à Richard de meilleurs droits au trône que l'infortuné Henri VI (tableau 5). En 1454, Henri perdit la raison et York fut nommé Protecteur du royaume. Toutefois, le roi retrouva ses esprits en 1455 et York fut alors démis de ses fonctions.

Plus le temps passait et plus se dégradait une situation qui finit par dégénérer en guerre civile. Après certaines hésitations, York tenta de s'emparer de la couronne, mais se fit tuer avant d'avoir atteint son but. C'est son fils qui monta sur le trône en 1461, sous le nom d'Edouard IV.

LA GUERRE DES DEUX-ROSES

Les conflits auxquels, par tradition, on donne le nom de Guerre des Deux-Roses, furent épisodiques et dépourvus de réel enjeu politique. C'était le simple affrontement de ceux qui se trouvaient au pouvoir et de ceux qui auraient aimé les remplacer. La couronne n'était pas assez riche, pas assez puissante, et l'aristocratie l'était trop. Dans l'ensemble, la guerre eut peu d'effet sur les villes et les campagnes, qui souffrirent moins des opérations militaires que de l'absence d'un gouvernement fort et d'une justice sûre.

En 1471, Edouard infligea une très nette défaite à une coalition groupant son cousin Warwick — surnommé *le faiseur de rois* — et Marguerite d'Anjou, l'épouse d'Henri VI (tableau 5). Son règne fut dès lors paisible jusqu'à sa mort prématurée en 1483. Mais les batailles et les décisions judiciaires qui suivirent décimèrent les descendants mâles d'Edouard III. Sept furent tués au combat et cinq autres exécutés ou assassinés ! Après la mort d'Edouard IV, son frère Richard s'empara du trône, poussé par l'ambition, mais aussi par la crainte d'une autre minorité. On dit que pour renforcer sa propre position, Richard provoqua la mort de ses deux neveux, les „enfants d'Edouard“, emprisonnés dans la Tour de Londres. Ce fut un acte horrible, mais bien dans le ton d'une époque toute de brutalité. Deux ans plus tard, Richard fut lui-même tué à la bataille de Bosworth par Henri Tudor, comte de Richmond.

Rien ne démontre mieux l'importance des ravages subis par le parti de Lancastre que l'accession au trône d'Henri VII. Celui-ci était le seul adulte vaguement rattaché à la lignée de Jean de Gand ou d'Henri V. Certes, sa mère, Marguerite Beaufort, était l'arrière-petite-fille de Jean de Gand, mais les termes de la légitimation accordée aux Beaufort excluaient de façon expresse — nous l'avons dit — toute prétention à la couronne. Le père d'Henri, Edmond Tudor, était le rejeton de la curieuse alliance contractée par Catherine de France avec un hobereau des plus obscurs appelé Owen Tudor. La grande majorité des historiens tiennent pour acquis le mariage de Catherine et d'Owen, mais aucun document ne nous livre le lieu ou la date de la cérémonie. Quoi qu'il en soit, Henri VII entreprit de consolider sa position en épousant la fille aînée d'Edouard IV. La rose rouge de Lancastre et la rose blanche d'York s'unissaient donc de

façon symbolique dans la rose Tudor, aux pétales des deux couleurs.

Cependant, les souverains de la famille Tudor ont toujours regardé avec suspicion ceux qui avaient dans les veines du sang Plantagenêt, fût-ce par les femmes. Le tableau 6 montre le nombre de descendants d'Edouard III ayant péri — ou failli périr — sur les échafauds des Tudors. Thomas Howard, la dernière victime portée sur la liste, fut exécuté en 1572 pour acte de trahison impliquant la reine d'Ecosse, Marie Stuart. Mais, dans les huit autres cas, l'appartenance à la lignée des Plantagenêts fut certainement l'une des raisons de la mise en accusation. Les juges allèrent jusqu'à alléguer contre le comte de Surrey qu'il portait un écu mettant en relief sa parenté avec Richard II et indiquant ainsi des prétentions au trône.

Comme on le voit, l'héraldique de cette époque devenait de plus en plus complexe et prenait une place de plus en plus importante. Au combat, les hommes employaient encore un bouclier tout simple — ou même s'en passaient. Richard Neville, autre *faiseur de rois* (tableau 5), portait sans aucun doute sur le champ de bataille le blason fort simple de son père : un sautoir d'argent sur champ de gueules (rouge), brisé d'un lambel d'azur et d'argent, donc aux émaux de la bordure des armes de sa mère, une Beaufort. Mais sur son sceau, sur les vitraux de ses églises, sur d'autres objets encore, il ajoutait toujours les fiers quartiers des familles Clare, Despencer, Montagu, Beauchamp et autres, dont les héritages constituaient les fondements de sa richesse et de sa puissance.

Les blasons de deux reines vivant à cette époque illustrent bien cette complexité. Marguerite d'Anjou (tableau 5) était la fille du roi René (chapitre 28) qui revendiquait les trônes de Hongrie, de Naples et de Jérusalem, ainsi que les duchés de Lorraine et de Bar. Les six quartiers de son blason, y compris le quartier d'Anjou, démontrent ses prétentions. Le troisième quartier est aux armes de Jérusalem et semble violer l'une des lois fondamentales de l'héraldique avec ses croix d'or sur champ d'argent. Mais cette transgression aurait été délibérée pour honorer le royaume qui avait vu vivre et mourir le Christ. Le cinquième quartier est aux armes de Bar et illustre un jeu de mots, les poissons qui y sont représentés étant des bars...

Lorsqu'elle épousa Edouard IV, un roi issu des York, Elisabeth Widville (ou Woodville) n'était que la veuve d'un petit chevalier du parti de Lancastre. Toutefois, sa mère était une étrangère de bonne naissance. Durant les brèves années de son premier mariage, Elisabeth se contenta d'allier les armes — fort simples — de son père à celles de son mari, John Grey. Mais lorsque la jolie veuve eut conquis Edouard IV et fut couronnée reine, cet écu faisait bien piètre figure. Elle s'empressa donc de reléguer aux sixième quartier les armes paternelles (tableau 4) et de donner la place d'honneur aux armoiries étrangères de sa mère (auxquelles, en droit strict, elle ne

pouvait prétendre car sa mère n'était pas héritière). Une étude des diverses brisures royales montre que certaines marques distinctives commençaient à s'associer étroitement à certains titres bien particuliers. Ainsi Humphrey, duc de Gloucester, reprenait la bordure d'argent de son grand-oncle Thomas, lui aussi duc de Gloucester (tableau 3). Ce dernier étant mort sans laisser de fils, cette transmission héraldique devenait possible. De même, Georges, duc de Clarence et frère cadet d'Edouard IV (tableau 4), employait le même lambel que Lionel d'Anvers, duc de Clarence et deuxième fils d'Edouard III.

Mais l'Angleterre du xve siècle vivait des événements plus importants que les querelles d'aristocrates factieux organisées autour d'un roi tombé dans la démence (roi qui, toutefois, avait fondé Eton et pris part à l'édification de cette merveille architecturale qu'est le *King's College* de Cambridge). En effet, l'influence de la Renaissance italienne et de la démarche humaniste dans les arts et les lettres gagnait progressivement l'Angleterre. De magnifiques églises commençaient à se dresser dans les régions les plus prospères du pays. Les châteaux fortifiés cédaient la place à des manoirs bâtis plus pour le confort que pour des motifs militaires. A l'exception de Calais, toutes les possessions anglaises en France avaient été perdues avant l'avènement d'Edouard IV, et l'Angleterre était donc délivrée d'un héritage devenu un fardeau. Mais, plus que tout autre, un événement fut lourd de conséquence : le retour en Angleterre, en 1476, d'un artisan, William Caxton, qui avait appris à l'étranger son métier d'imprimeur et installa sa presse à Westminster. Ce faisant, Caxton allait déclencher en Angleterre, dans le domaine de la communication humaine, une révolution plus importante que ne le fut plus tard l'invention de la télévision.

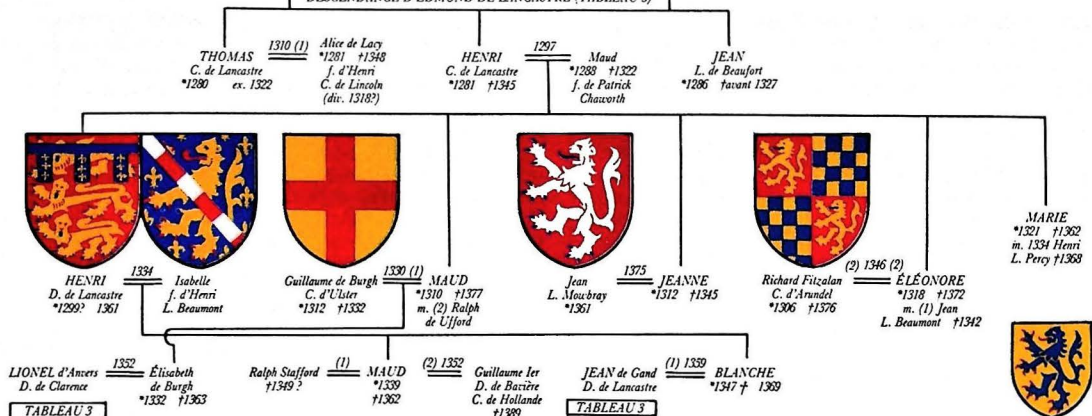
Une autre révolution bouleversa au xve siècle la pratique des arts de la guerre : l'usage des armes à feu se répandit, à la fois par le développement de l'artillerie et par celui des armes de poing. La force de pénétration d'une balle projetée par l'explosion de la poudre était supérieure à celle d'une flèche, même si la précision était moindre. Dès lors, l'armure complète, couvrant tout le corps, disparut progressivement au cours du xvie siècle, de même que le casque protégeant tout le visage. En conséquence, la fonction pratique, militaire, de l'héraldique cessa d'exister, mais la science des armoiries survécut en tant qu'élément décoratif dans tous les arts, ornant les tissus, les sculptures, la porcelaine, l'argenterie, les reliures et les ex-libris.

Sur le plan politique, la fin de la dynastie des York et l'arrivée des Tudors n'ont pas eu une signification profonde, même pour les Anglais de l'époque. Cependant, les Tudors sont restés en place pendant un siècle, période au cours de laquelle le pays connut un profond changement.

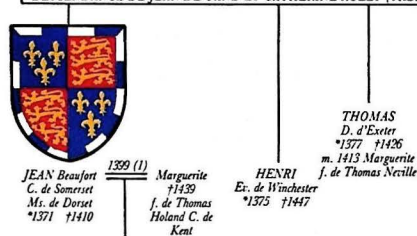
Les Tudors avaient trouvé un royaume médiéval ; ils laissèrent l'ébauche d'un Etat moderne.

ANGLETERRE Les derniers Plantagenêts

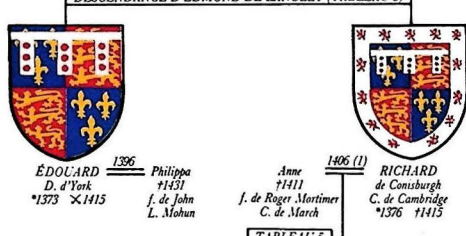
DESCENDANCE D'EDMOND DE LANCASTRE (TABLEAU 3)



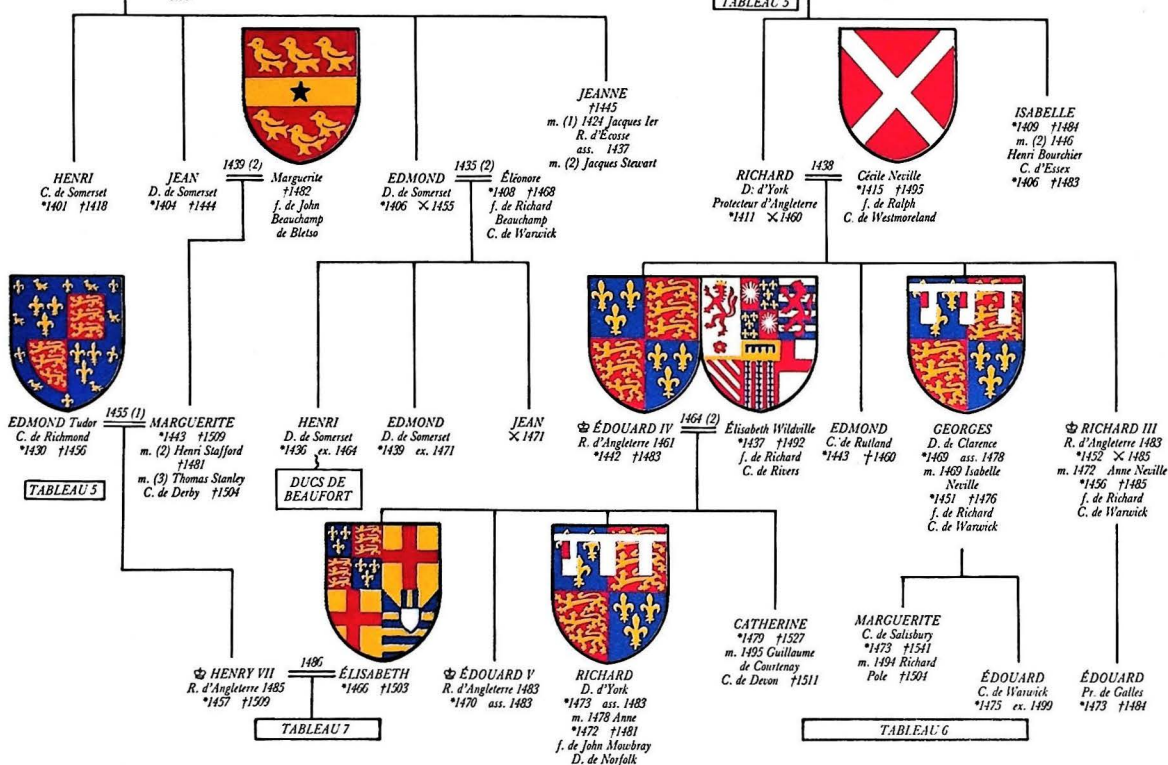
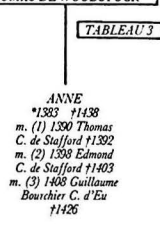
DESCENDANCE DE JEAN DE GAND ET CATHERINE ROELT (TABL. 3)



DESCENDANCE D'EDMOND DE LANGLEY (TABLEAU 3)

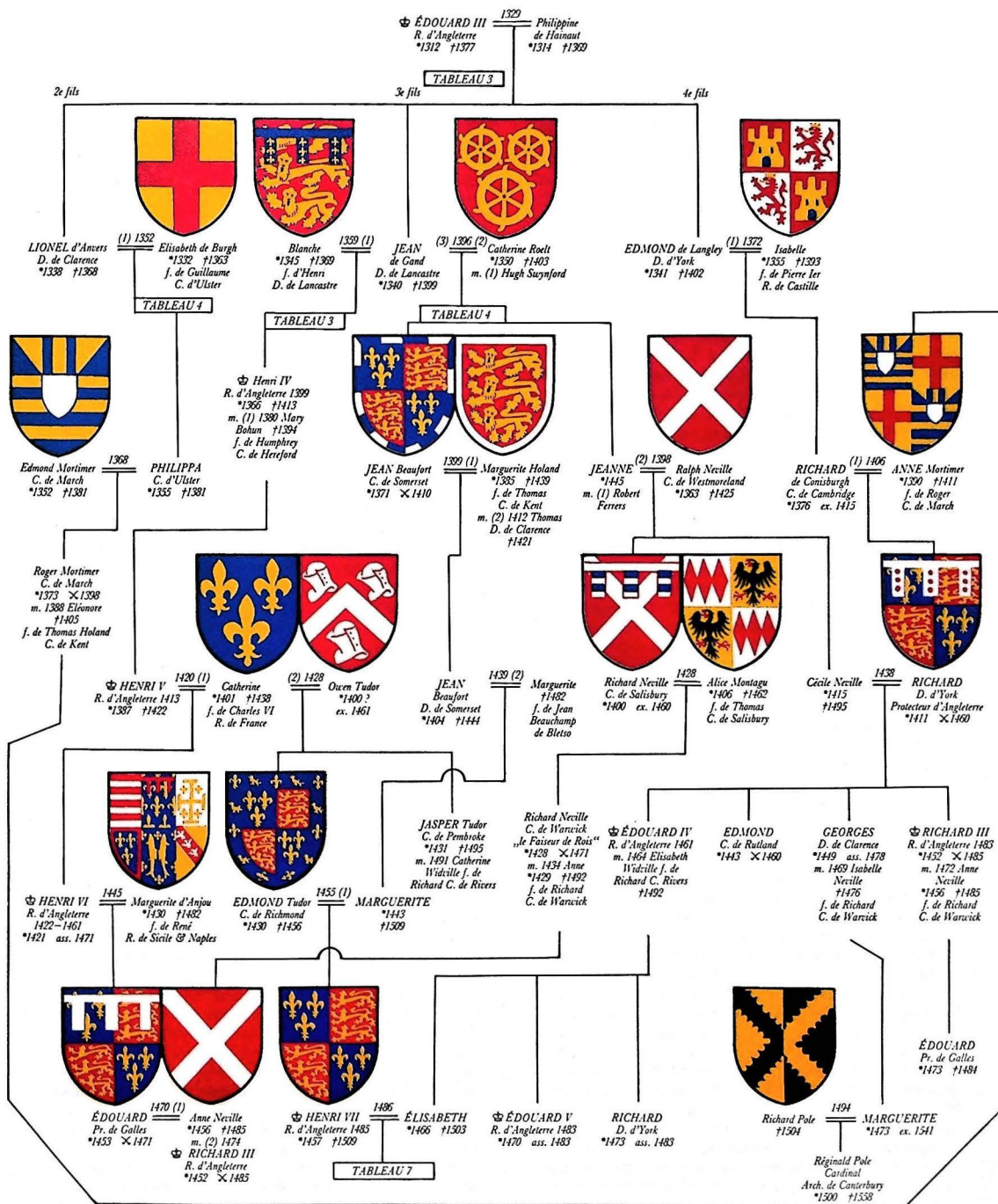


DESC. DE THOMAS DE WOODSTOCK



ANGLETERRE
La guerre des Deux Roses

TABLEAU 5





Chapitre 3

GRANDE-BRETAGNE

A l'issue de la bataille de Bosworth (1485), après que Richard II eut péri courageusement l'épée au poing, on retrouva la couronne d'Angleterre cachée sous un buisson d'aubépines et, sans débotter, les vainqueurs la placèrent sur la tête d'Henri VII. D'une certaine manière, cette reconnaissance par acclamation valait mieux pour le roi que les quelques gouttes de sang lui venant de Jean de Gand, ou que le beau mariage qu'il devait faire par la suite. Mais quel usage Henri allait-il faire de cet honneur ?

Le nouveau souverain se révéla plein de talent et fonda une dynastie qui dura peu, mais se couvrit de gloire. Sa carrière fut un véritable exploit pour un enfant posthume, abandonné aux soins d'une veuve de treize ans sans grandes espérances ! Henri VII se fixa comme premier objectif de renforcer ses positions, en Angleterre comme à l'étranger. En 1487, deux ans seulement après son accession au trône, il se trouvait déjà au pied du mur, face à une rébellion qu'il vainquit à la bataille de Stoke, et dont le chef, le faux prétendant Lambert Simnel, subit un affront pire que la corde : il fut simplement relégué dans un emploi aux cuisines royales... Il faut dire que Simnel ne manquait pas d'aplomb : il s'était fait passer pour le comte de Warwick alors qu'en fait, Henri détenait celui-ci dans la Tour de Londres. Par la suite, un autre insurgé, Perkin Warbeck, qui s'était fait reconnaître par les Ecossais comme le duc d'York, fils d'Edouard IV, fut pendu après sa défaite. Dans le même temps, Henri ordonnait la mise à mort du vrai Warwick, effaçant dans le malheur et dans le sang l'illustre famille des Plantagenêts (tableau 6) en la personne du dernier descendant en ligne masculine de Geoffroy d'Anjou. Henri VIII devait avoir la main encore plus lourde. Dès le début de son règne, il fit décapiter le dernier duc de Suffolk, dont le frère cadet, condamné à l'exil, allait tomber à la bataille de Pavie. En 1539, le marquis d'Exeter et Henri Pole, lord Montagu, montèrent à l'échafaud. Acte encore plus barbare, la mère de ce dernier fut, en 1541, condamnée à la décapitation. La vieille dame refusa de s'agenouiller devant le billot et le bourreau dut remplir son office tandis que la condamnée restait obstinément debout !

Tout à la fin de son règne, la fureur meurtrière d'Henri

VIII se manifesta à nouveau. En 1521, il avait fait exécuter, sur base de chefs d'accusation mensongers, l'un des plus grands personnages de la noblesse, le duc de Buckingham. Par la suite, ses soupçons tombèrent sur le gendre et sur le petit-fils de Buckingham, le duc de Norfolk et le comte de Surrey. Selon les juges, ce dernier avait enlevé le lambel d'argent du deuxième quartier de ses armoiries (lambel qui indiquait sa filiation avec Thomas de Brotherton, fils cadet d'Edouard I^{er} – tableau 3), et arborait donc les armes pleines d'Angleterre. En outre, disait-on, le comte de Surrey, se targuant de sa descendance Mowbray (une famille à laquelle Richard II avait concédé les armoiries d'Edouard *le Confesseur*), avait repris le privilège à son compte. Ces deux initiatives héraldiques furent considérées comme un crime de lèse-majesté. Surrey, brave soldat et poète de talent, connu donc le billot. Quant au vieux Norfolk, il ne fut sauvé que par la mort d'Henri VIII lui-même. La perte pour le royaume était grande, car l'œuvre poétique de Surrey comprenait des expériences sur le vers libre, annonçant la gloire qu'allaient acquérir Shakespeare et Milton dans ce domaine.

Pour en revenir à Henri VII, celui-ci fit preuve d'une grande prudence en matière de politique étrangère. Il s'efforça d'éliminer tout motif de friction avec la France, rechercha la paix avec l'Ecosse et l'alliance avec l'Espagne. Il donna une de ses filles en mariage au roi de France, et l'autre au roi d'Ecosse, ces dernières épousailles portant en germe l'union des deux trônes, en 1603. Son fils aîné, Arthur, prince de Galles, fut marié à la fille du roi d'Espagne, dite Catherine d'Aragon. Ainsi, à pas circonspects, Henri VII établissait un monde de stabilité et d'ordre. Lorsqu'un sujet méritait un châtiment, le roi préférait lui infliger une amende plutôt que la décollation. Le trésor royal était l'objet de tous ses soins, il le couvrait littéralement et n'épargnait aucun effort pour stimuler le commerce, tant à l'intérieur du royaume qu'avec l'étranger. John Cabot reçut un privilège pour assurer, sous les couleurs anglaises, la liaison entre Bristol et Terre-Neuve. A la mort d'Henri, sa fortune avait atteint le chiffre – énorme pour l'époque – d'un million et demi de livres. S'ils se donnaient la peine de

jeter un coup d'oeil en arrière, ses sujets comprenaient aisément que la Guerre des Deux-Roses s'était achevée à Stoke. Henri avait été un grand roi, prudent, économe, pacifique, mais avant tout efficace.

Arthur étant mort du vivant de son père, son frère cadet prit la succession sous le nom d'Henri VIII, ouvrant ainsi un règne tout aussi extraordinaire, mais pour des raisons différentes. D'abord, pour maintenir l'alliance espagnole, le nouveau roi épousa la veuve de son frère, geste diplomatique qui allait produire des effets inattendus. L'événement majeur du règne d'Henri VIII fut l'arrivée du protestantisme en Angleterre, et ce fut un phénomène aussi bien politique que religieux, très étroitement lié à la vie privée du roi, et au destin des reines.

Henri était jeune, bien bâti, beau et dynamique, rompu aux exercices physiques, intelligent et fort désireux de jouer un rôle sur le plan européen. La fortune de son père servit à financer maints tournois et fêtes fastueuses, mais aussi la construction d'une flotte et des expéditions lointaines. A la bataille des Eperons, en 1513, ses armées infligèrent une défaite à la France, et une autre à l'Ecosse, à la bataille de Flodden. Mais Henri s'inquiétait beaucoup de l'incapacité dans laquelle se trouvait sa femme de lui donner un héritier mâle, qui eût assuré sa dynastie. Une seule de ses filles, Marie, née en 1516, avait vécu. Vers 1524 le roi succomba aux charmes d'Anne Boleyn, mais se vit refuser par le pape l'autorisation de divorcer. Le cardinal Wolsey, remarquable ministre sur qui Henri VIII s'appuyait depuis le début de son règne, ne put en effet rien obtenir de Rome et l'échec de sa tentative fit qu'il tomba en disgrâce en 1530. Les quelques années qui suivirent allaient voir Henri rompre avec la papauté et épouser enfin Anne Boleyn en 1533.

Réaction contre la doctrine et le rituel catholiques, le protestantisme témoignait d'un mouvement de révolte intellectuelle qui s'étendait à toute l'Europe, mais, en Angleterre, le rejet de l'autorité pontificale eut pour seul but de permettre le divorce d'Henri VIII ! Depuis sa conversion au christianisme au cours du ^{vii}^e siècle, l'Angleterre apportait sa pierre à l'édification de la chrétienté occidentale, laquelle devait obéissance au pape de Rome. Or voilà qu'Henri VIII se déclarait lui-même chef suprême de l'Eglise d'Angleterre ! Progressivement, la liturgie fut traduite du latin en anglais. Quelques années auparavant, en 1521, par une ironie de l'histoire, le pape avait conféré à Henri le titre de "Défenseur de la Foi" en récompense d'un pamphlet composé contre Martin Luther. Sans la moindre vergogne, Henri garda ce titre après la rupture et ses successeurs l'imitèrent. De nos jours encore, il est frappé sur la monnaie britannique...

La reine Anne Boleyn n'allait donner à Henri qu'une fille, la future reine Elisabeth, et bientôt le roi, toujours aussi désireux d'avoir un fils, tourna ses regards ailleurs. Anne fut condamnée pour adultère (sur base d'un dossier probablement fabriqué de toutes pièces) et décapitée en 1536. Un mois ne s'était pas écoulé depuis l'exécution qu'Henri épousait Jeanne Seymour, laquelle, l'année suivante, lui donna l'héritier tant attendu, mais elle mourut en couches. D'une certaine manière, Jeanne fut la plus heureuse des épouses d'Henri VIII car le souverain

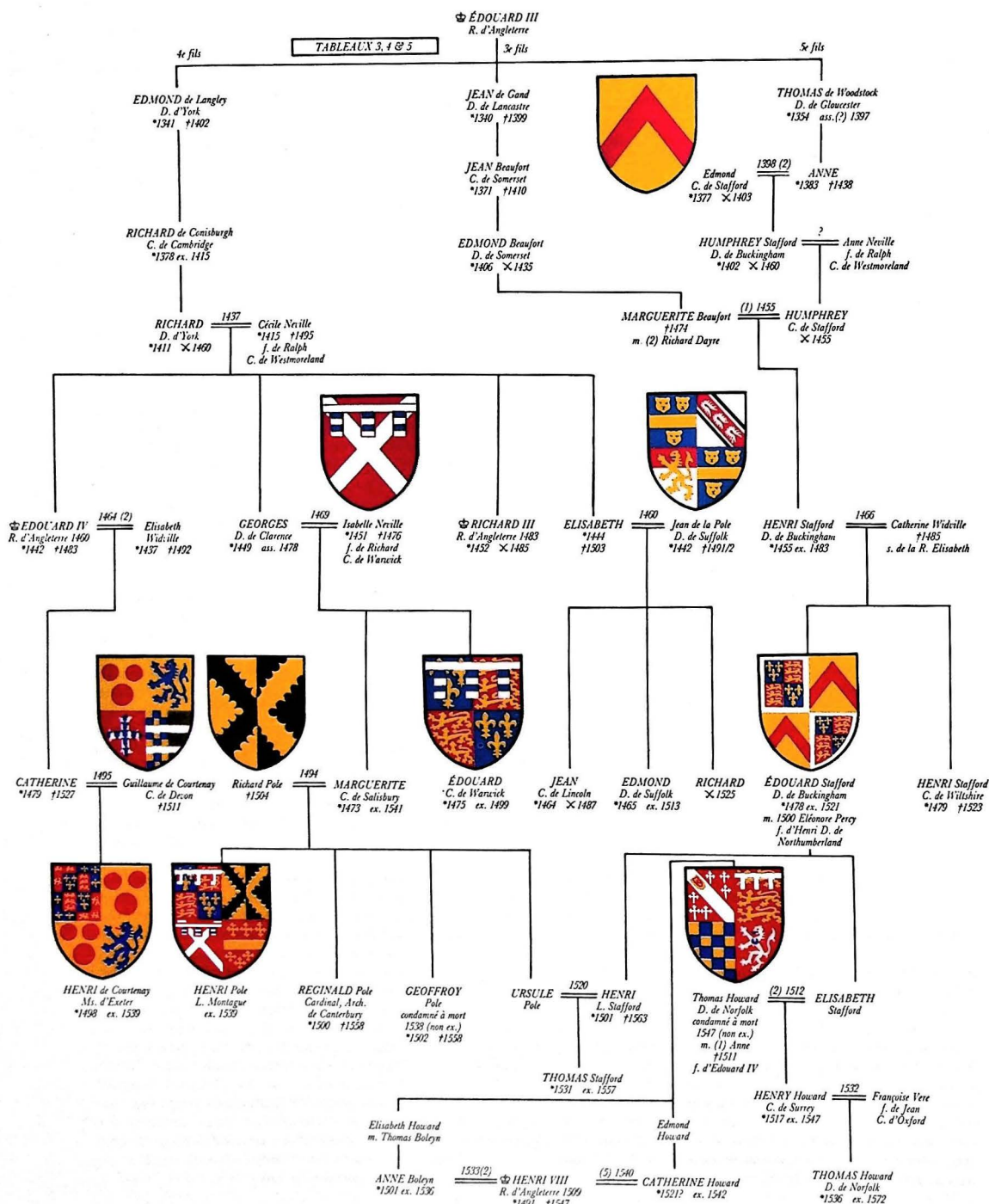
conçut un tel chagrin de sa mort qu'il resta veuf pendant deux ans...

Le roi octroya à toutes ses épouses anglaises l'une ou l'autre distinction héraldique. Deux d'entre elles sont représentées en tête du tableau 7. Pendant sa prime jeunesse, Anne Boleyn avait porté l'écu paternel, très simple, aux trois têtes de taureau (exemple d'armes parlantes basées sur la prononciation du nom de famille — tableau 10, rangée supérieure). Il est évident qu'Henri VIII ne pouvait laisser sa reine en si petit appareil. Un nouvel écu fut dessiné à son intention, avec six quartiers illustrant de façon éclatante son ascendance Plantagenêt par sa mère, une Howard. Selon les règles strictes de l'héraldique anglaise, Jeanne Seymour n'avait droit à aucun d'entre eux. Elle appartenait à une famille plus ancienne, qui possédait ses propres quartiers héraldiques en toute légitimité. Quand elle lui eut donné un fils, le roi ajouta un nouveau quartier (le premier sur son blason représenté dans le tableau 7) comportant les léopards et les lis des armoiries royales.

Sur son lit de mort, Henri VIII se considérait encore comme catholique, même si les vicissitudes de l'existence l'avaient fait entrer en conflit avec le pape. Mais le protestantisme avait pris de l'extension en Angleterre, et, après la mort du roi, la religion nouvelle joua un plus grand rôle dans la direction des affaires, notamment pendant le court règne de son fils, Edouard VI. Après la mort de ce dernier, le duc de Northumberland voulut mettre sa bru, Jeanne Grey, sur le trône. Cette tentative de coup d'état ne recueillit aucun appui populaire et ce fut la fille aînée d'Henri VIII, Marie, qui devint reine. Catholique irréductible, celle-ci épousa son cousin Philippe II d'Espagne, lequel ne fut jamais couronné, mais fut néanmoins reconnu comme roi d'Angleterre, aux côtés de son épouse. Les quelques années du règne de Marie Tudor virent une réaction catholique d'une extrême violence, qui fit notamment périr sur le bûcher trois évêques protestants. Mais après la mort de Marie, sa demi-sœur Elisabeth, fille d'Anne Boleyn, lui succéda sans la moindre opposition.

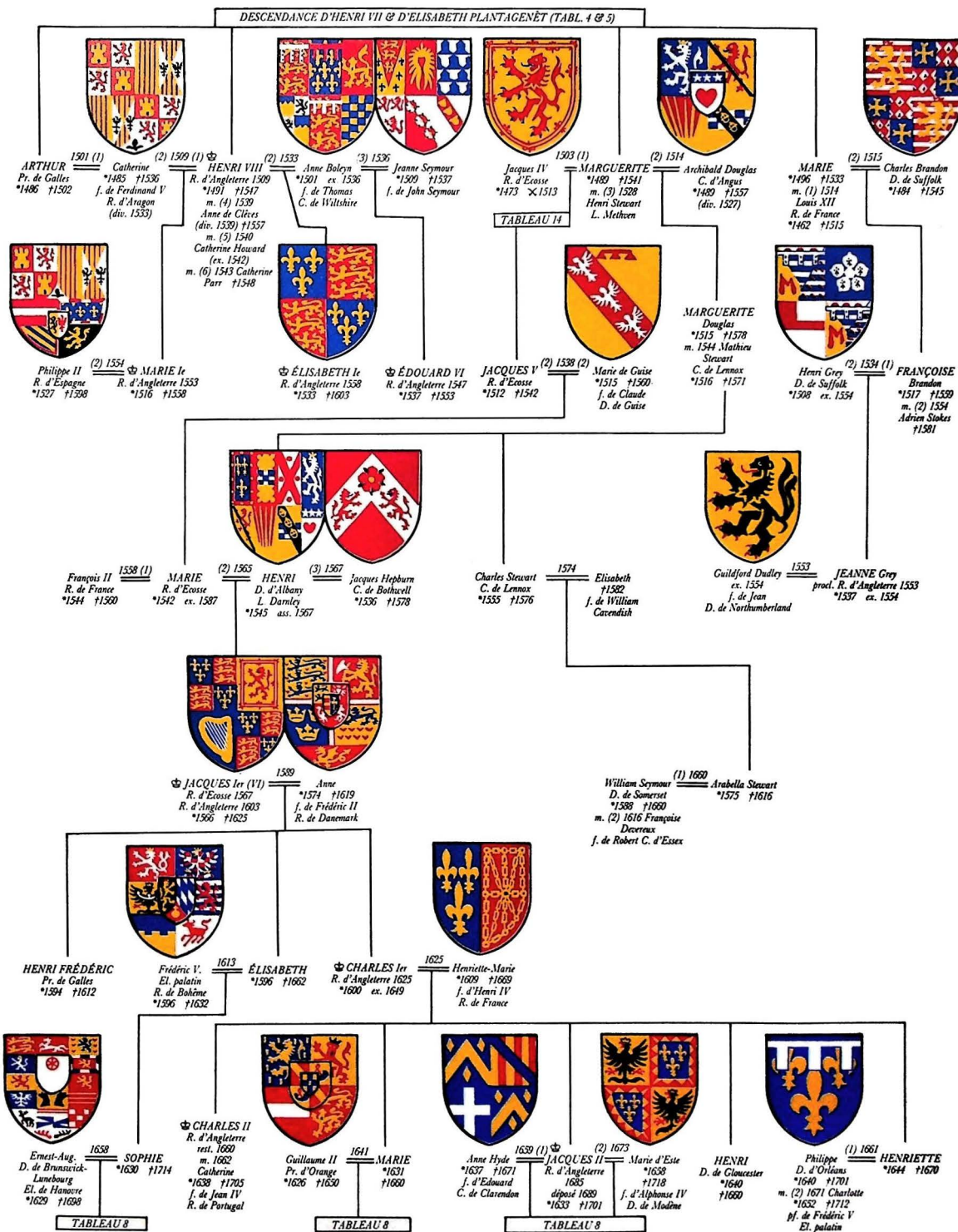
La reine Elisabeth I^{re} fut le troisième grand personnage de la famille Tudor. Ses triomphes furent longs à venir. N'eût-elle passé que vingt ans à la tête du pays, sa gloire eût été peut-être moindre. A force de ténacité, elle parvint à établir la paix religieuse. L'Angleterre fut lancée, sans déviation possible, sur un cap protestant et épiscopalien, excluant tout puritanisme extrémiste. La reine s'habillait richement, mais gérât prudemment les finances publiques. Ses sujets firent transformer de nombreux châteaux pour qu'ils puissent héberger dignement la suite royale. Elle ne se maria jamais, bien que les prétendants ne lui aient jamais manqué. Depuis la mort de Marie Tudor, les relations anglo-espagnoles s'étaient nettement dégradées. En 1588, Francis Drake et ses marins envoyaient par le fond l'*„Invincible Armada“* que Philippe II avait lancée contre l'Angleterre. A cette époque, Drake avait déjà réalisé la circumnavigation du globe (1577), et à plusieurs reprises pillé les colonies espagnoles du Nouveau Monde. Elisabeth I^{re} connut encore bien d'autres satisfactions durant ses dernières années, car l'Angleterre vivait alors une intense activité littéraire avec les Shakespeare ou les Bacon.

ANGLETERRE L'élimination du sang Plantagenêt sous les Tudors



ANGLETERRE
Les Tudors et les Stuarts

TABEAU 7



The Coronation shrouns by which Henry upon which Charles
 second the gift covered to "purple velvet and upon
 talars the representation. The canopy borne by the King.



Les funérailles de la reine Elisabeth I^{re} en 1603. Le corbillard est entouré des porteurs de 12 bannières aux armes de ses ancêtres, d'Henri II (en haut à g.) à Henri VIII (en bas à dr.)

A la fin de sa vie, Elisabeth était sans nul doute devenue „glorieuse“ aux yeux de la plupart de ses sujets. Mais en fait sa popularité personnelle, sa façon d'allier la dignité royale et la prudence en politique, son visage altier, bien qu'un peu flétri par l'âge, et toute cette gloire camouflaient une série de problèmes qui allaient embarrasser ses successeurs. Elisabeth fut le véritable souverain de son royaume et le plus anglais de tous ceux qui en occupèrent le trône. Un seul regard sur sa lignée, décrite au tableau 10, permet de découvrir six arrière-grands-parents anglais, un Gallois et un Irlandais. Aucun autre souverain anglais n'a pu se targuer d'une telle absence de sang étranger.

Le parent le plus proche d'Elisabeth I^{re}, Jacques VI d'Ecosse, lui succéda, sous le nom de Jacques I^{er} d'Angleterre, sans susciter la moindre controverse. Ce fut le premier roi de la famille Stuart. Jacques était protestant et roi d'Ecosse depuis trente-six ans déjà. Son caractère était un curieux mélange de sagesse et de vanité, de savoir livresque et d'un total manque de tact dans la pratique quotidienne de la politique. Cette ambiguïté justifie sans doute son surnom de „fou le plus intelligent de la chrétienté“. Il ne faudrait pas oublier qu'à ce stade, l'union de l'Angleterre et de l'Ecosse ne concernait que les deux couronnes, chacun des deux pays conservant son parlement, sa noblesse, son système judiciaire et ses coutumes. Le nouvel état de choses se refléta dans la nouvelle disposition des armoiries royales. La prétention au trône de France fut maintenue (bien que Marie Tudor eût perdu Calais, dernier lambeau de territoire en France) et, comme cette revendication était anglaise à l'origine, les lis et les léopards se placèrent dans les premier et quatrième quartiers. Les armoiries d'Ecosse occupaient le deuxième, tandis que la harpe d'Irlande — dont c'était la première apparition — venait se loger dans le troisième quartier.

Les Tudors — et c'est là une caractéristique de leurs

divers règnes — avaient gouverné en consultant fréquemment le parlement. La Chambre des Communes avait vu là un encouragement à s'affirmer le plus possible, à revendiquer une extension de ses compétences et privilèges ; à rechercher, en fait, la suprématie sur la couronne. L'affrontement entre le trône et le parlement allait devenir, en Angleterre, le problème central du XVII^e siècle : finances et religion devaient être la source de conflits inévitables. Si, vers la fin de son règne, Elisabeth s'était trouvée quelque peu à court d'argent, Jacques I^{er} ne se trouva pas dans une meilleure situation. D'autre part, une importante minorité catholique subsistait en Angleterre et une clique désespérée tenta, en 1605, de faire sauter le parlement. Sur l'autre flanc, l'Eglise d'Angleterre devait faire face à des puritains radicaux (appelés également „non-conformistes“) rassemblés en un mouvement dont l'action se fit sentir dans le pays comme dans la vie parlementaire.

Charles I^{er}, petit, têtu, confit en dévotion, était peut-être le monarque le plus mal taillé pour affronter de tels problèmes. Pendant la première partie de son règne, il se perdit dans une série de querelles avec la Chambre des Communes. Ensuite, pendant onze ans, de 1629 à 1640, il voulut jouer cavalier seul, ne convoquant plus le parlement et remettant en vigueur des impôts médiévaux complètement tombés en désuétude. Cela déclencha la guerre civile en 1642. D'une façon générale, la noblesse, les catholiques, l'ouest et le nord du pays épousèrent la cause du roi. Par contre, la population orientale de l'île, les commerçants et les puritains appuyèrent le parlement. Ce conflit déchira les familles. Un hobereau „non-conformiste“ du Huntingdonshire, Oliver Cromwell, se révéla le plus brillant stratège de la guerre. Charles I^{er} finit par tomber aux mains de ses adversaires et, après un long et tumultueux débat, un tribunal d'exception le condamna à mort. Le roi subit son sort avec une dignité impressionnante et fut décapité au cours d'une froide journée de janvier 1649.

Corollaire de ces temps troublés, l'émigration vers l'Amérique prit beaucoup d'ampleur. En 1640 déjà, quelque 25 000 insulaires étaient partis s'établir en Nouvelle-Angleterre. Plus tard dans le courant du siècle,

certaines colonies furent spécifiquement réservées à l'installation des adeptes de religions particulières. Ainsi, la Pennsylvanie fut dévolue aux quakers et le Maryland aux catholiques. Les premiers colons eurent à mener une vie très dure, mais tous, de l'une ou l'autre obédience, cultivaient à la fois le sol fécond du Nouveau Monde et une robuste indépendance de pensée dans le domaine politique.

Pendant les quatorze années qui suivirent l'exécution de Charles I^{er}, l'Angleterre fut un „commonwealth“ (équivalent anglais de *res publica*) dont Oliver Cromwell était le Lord protecteur. Sa profonde religiosité en faisait un homme austère, brusque, tout d'une pièce, qui, d'une part, ordonnait à son portraitiste de le peindre tel qu'il était (verruë comprise), et qui, par ailleurs, refusa toujours la couronne que lui offraient ses partisans.

Plusieurs schémas constitutionnels furent proposés, aucun ne faisant l'unanimité. Après la mort de Cromwell, le peuple d'Angleterre n'hésita que peu de temps et accepta la restauration des Stuarts et le couronnement de Charles II en 1660.

LA RESTAURATION

Charles II n'avait rien de son père. De haute taille, bel homme, amusant, aimant la compagnie des dames, un rien cynique à l'occasion, il était bien résolu à ne plus jamais connaître l'amertume de l'exil. Il choisit donc à merveille son chancelier, Lord Clarendon, lequel parvint à dénouer la situation politique par un habile compromis. La monarchie absolue avait vécu, mais le républicanisme aussi. Désormais les impôts devaient être votés par le parlement. Après la pénible période d'austérité vécue sous le commonwealth, les Anglais, à l'exemple de leur roi, jouirent d'une époque où régnait la licence ; un monde fort bien décrit par Samuel Pepys dans son *Journal*. Mais ces années folles avant la lettre eurent aussi des heures sombres. Une terrible peste éclata en 1665, suivie, un an plus tard, par le grand incendie de Londres, catastrophe qui ouvrit de vastes perspectives à Christopher Wren, le plus grand des architectes anglais.

Charles II n'ayant pas d'enfant et son frère Jacques étant catholique, la situation devait forcément provoquer un malaise. Jacques II se montra moins intelligent que son frère, moins tolérant et moins diplomate. Un premier mariage l'avait uni à la fille du célèbre ministre de Charles, lord Clarendon ; son épouse, Anne Hyde, loyale protestante, avait élevé ses deux filles dans cette foi. La seconde épouse de Jacques, Marie de Modène, se révéla d'abord stérile. Le roi n'avait jamais caché à ses sujets son intention de restaurer la religion catholique, de sorte que le jour où Marie mit au monde un fils, le peuple éprouva de fortes craintes. La venue de l'héritier faisait s'évanouir tout espoir d'une succession dans la paix par l'avènement d'un prince protestant. Aussi sept notables appartenant aussi bien au parti *tory* qu'au parti *whig* (on appelait désormais ainsi la „droite“ et la „gauche“) firent-ils appel à Guillaume d'Orange, neveu et gendre du roi.

Guillaume fit face à la situation avec un remarquable courage. Il rassembla des troupes et débarqua en 1688 sur la côte du Devon. Jacques II, désemparé, prit la fuite

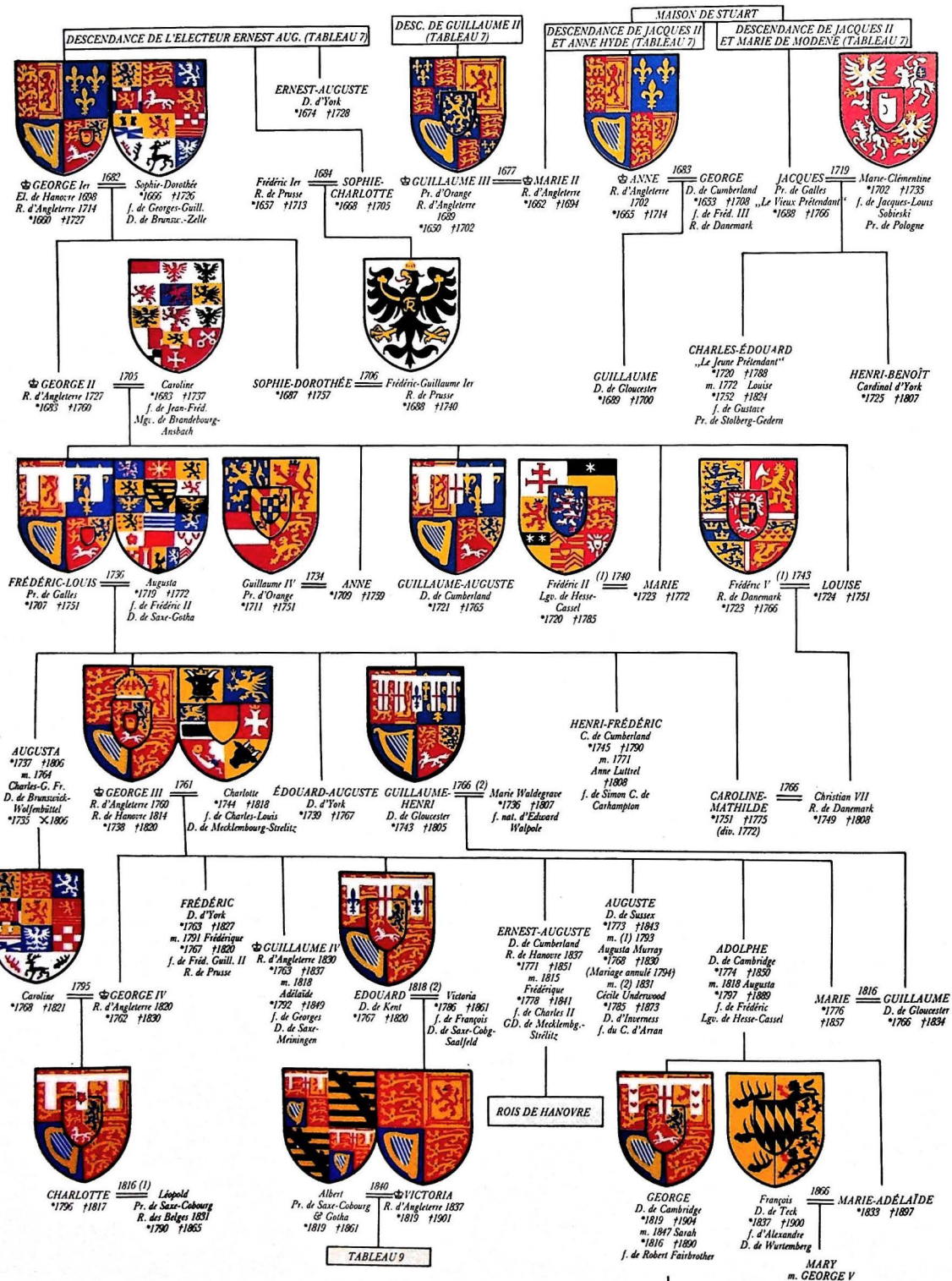
et, dans un geste de dépit, jeta dans la Tamise le Grand Sceau d'Angleterre, qu'un pêcheur s'empressa d'aller récupérer. Guillaume III et Marie II Stuart furent proclamés co-souverains en février 1689. Ce fut le parlement qui leur offrit leur couronne commune. Que le parlement pût décider de la succession au trône ne faisait désormais plus de doute. Cette évolution parvint à un nouveau stade en 1701, l'année où l'*Act of Settlement* (acte d'Etablissement) stipula qu'après Guillaume régnerait Anne (la sœur de sa femme) et, après elle, un prince ou une princesse protestante aussi proche que possible par le sang et disponible pour le trône d'Angleterre. A cette date, l'électrice Sophie de Hanovre remplissait les deux conditions (tableau 7, rangée inférieure). Le véritable triomphe de Guillaume et de ses partisans était double. La Glorieuse révolution de 1688-1689 s'était déroulée sans que fût répandue en Angleterre une goutte de sang, et le règlement politique qui en était la conséquence avait subi depuis lors avec succès l'épreuve du temps. Pour la durée de son règne, Guillaume chargea les armoiries d'Angleterre d'un petit écusson aux armes de Nassau (tableau 8, rangée supérieure).

La reine Anne allait apporter un changement plus significatif. En 1707 était signée l'union définitive avec l'Ecosse, qui donnait aux deux royaumes, outre la couronne commune, un parlement commun de Grande-Bretagne. Le peuple d'Ecosse, aussi jaloux qu'il fût de son indépendance, dut bien s'incliner devant la réalité et admettre que le manque de ressources et l'état toujours primitif de son agriculture ne lui laissaient aucune chance. L'Ecosse tirait de l'union un bénéfice surtout économique par l'accroissement de son commerce et de ses diverses relations avec l'Angleterre. De son côté, celle-ci trouvait dans la fondation du nouveau royaume un avantage essentiellement politique. Toutefois, la reine Anne n'était pas immortelle et une restauration des Stuarts était plus susceptible de se produire au nord qu'au sud de la Tweed. Mais, au cours des années qui suivirent, les Ecossais eurent la possibilité de partager avec les Anglais les fruits de l'expansion outre-mer. Du Canada à Calcutta, des noms écossais se retrouvent encore aujourd'hui dans les archives établissant la liste des grands administrateurs, comme sur les plus humbles pierres tombales. Pour symboliser l'acte d'Union, Anne modifia les armoiries royales. La solidité du nouveau lien entre l'Angleterre et l'Ecosse fut illustrée par la réunion de leurs armoiries dans les premier et quatrième quartiers, alors que la France passait au deuxième, et que l'Irlande occupait le troisième (tableau 8). Guillaume III ayant entraîné l'Angleterre à lutter contre l'ambitieuse politique de Louis XIV, les hostilités allaient continuer de façon intermittente durant plus d'un siècle. Cependant, sous la reine Anne, le conflit apporta des heures glorieuses à l'Angleterre avec Blenheim et d'autres grandes victoires du duc de Malborough, le premier des Churchill à s'illustrer dans la guerre.

LES HANOVRE

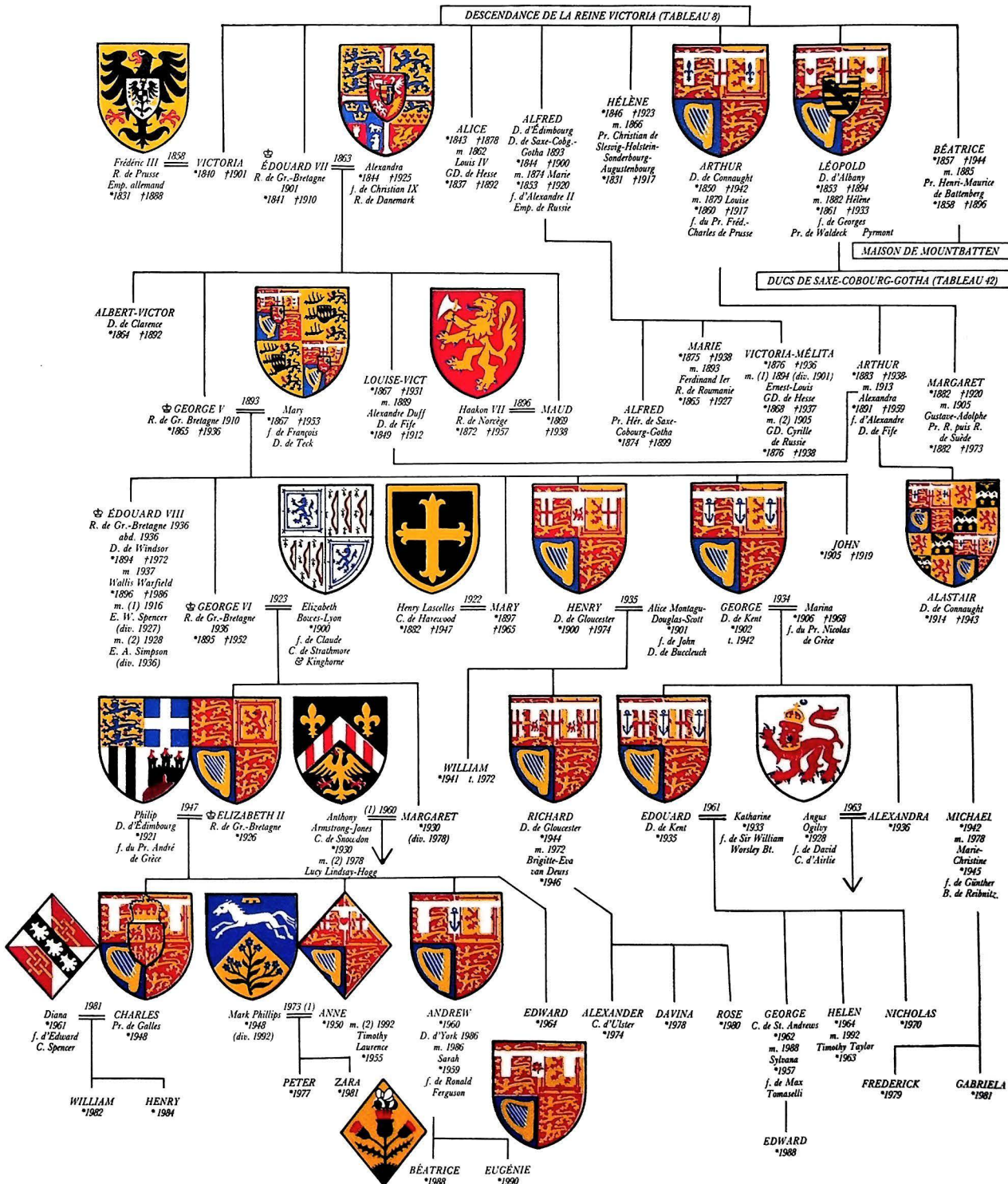
Lorsque Anne s'éteignit en 1714, l'électrice Sophie était morte depuis quelques semaines et le protestant le plus proche dans la ligne de succession était son fils Georges-

GRANDE-BRETAGNE
La Maison de Hanovre



GRANDE BRETAGNE
La Maison de Windsor

TABLEAU 9



Louis, électeur de Hanovre (tableau 99). Il devint donc le roi George I^{er} de Grande-Bretagne. A ce moment, vivaient cinquante-sept hommes, femmes et enfants ayant de meilleurs droits généalogiques, mais tous adhéraient à la foi catholique. Le nouveau roi, robuste et aussi Allemand qu'on peut l'être, se trouvait déjà au seuil de la vieillesse. C'était un militaire qui maîtrisait assez bien la politique et possédait en réalité plus de talents qu'on ne lui en reconnaissait généralement. Les armoiries de sa famille paternelle étaient d'une complexité toute germanique. Il suffit, pour s'en convaincre, de voir le blason de son père (tableau 7, rangée inférieure), ou celui de sa femme, qui était aussi sa cousine germaine (tableau 8, rangée supérieure). Heureusement, George I^{er} ne tenta point d'incorporer dans les armoiries de Grande-Bretagne son impressionnant échiquier héraldique. Il se contenta de prendre les deux lions de Brunswick, le cheval de Westphalie, le lion et les cœurs de Lunebourg, et de caser le tout dans le quatrième quartier. Par-dessus vint se placer un écusson chargé de la couronne de Charlemagne, qui représentait sa dignité d'archi-trésorier du Saint Empire. La lignée du nouveau roi est décrite au tableau 10. De ses huit ancêtres représentés, seul Jacques I^{er} était né sur le sol britannique.

George I^{er} soupçonnait à juste titre nombre de *tories* d'éprouver quelque sympathie pour le fils exilé de Jacques II (le „vieux prétendant"), dont le règne en titre (1701–1766) fut encore plus long que celui de la reine Victoria. Le roi s'appuya donc sur des ministres *whigs*, dont le plus distingué était Robert Walpole, un hobereau du Norfolk, dur, mal embouché, mais témoignant d'une grande habileté politique. Comme le roi était souvent absent, Walpole disposait des rênes du pouvoir et ce fut là le début du système ministériel, le pouvoir véritable allant à un cabinet présidé par le „Premier" ministre. Les partisans de la dynastie Stuart — les Jacobites — firent deux vaines tentatives de restauration, en 1715 et 1745, la seconde, qui fut bien près de réussir, sous la conduite de Charles-Edouard (le „jeune prétendant"), un personnage passé dans l'histoire comme un modèle de charme.

George II connaissait mieux l'anglais que son père, mais le parlait mal. A la bataille de Dettingen (1743), il fut le dernier souverain britannique à conduire en personne ses troupes au combat. Les campagnes qu'il lança sur le continent, de sa propre initiative, furent beaucoup moins importantes que ne le furent les conflits menés outre-mer à la fin de son règne. Pendant la guerre de Sept Ans, William Pitt se révéla aussi fin stratège qu'habile politique et conduisit les armées de Grande-Bretagne à la victoire, tant en Inde qu'au Canada. Il posait ainsi les fondations de l'empire britannique, une tâche que l'on n'aurait pas pu mener à bien sans la maîtrise des mers. En 1757, la bataille de Plassey marqua la fin de la présence française en Inde. En 1759, les armes britanniques triomphaient au Canada, à Minden en Allemagne et dans la baie bretonne de Quiberon. George II mourut donc en pleine gloire militaire.

Son fils Frédéric, prince de Galles, l'avait précédé dans la mort. On remarquera que l'écusson de gueules, au milieu du quartier reprenant les armoiries de Hanovre, est vierge de tout meuble ou charge car le prince n'avait

jamais exercé les fonctions d'archi-trésorier de l'Empire. Il faut noter d'autre part que Frédéric portait l'habituel lambel d'argent du fils aîné. A cette date, la tradition s'était établie d'attribuer au fils aîné du souverain un lambel à trois pendants, les cadets marquant un pendant (ou plus) d'un signe distinctif (voir Guillaume, duc de Cumberland, ou Georges, duc de Cambridge, tableau 8), alors que les petits-fils employaient un lambel à cinq pendants avec, de nouveau, les brisures appropriées (voir Guillaume-Henri, duc de Gloucester). Le tableau 9 nous montre comment s'est perpétuée cette pratique.

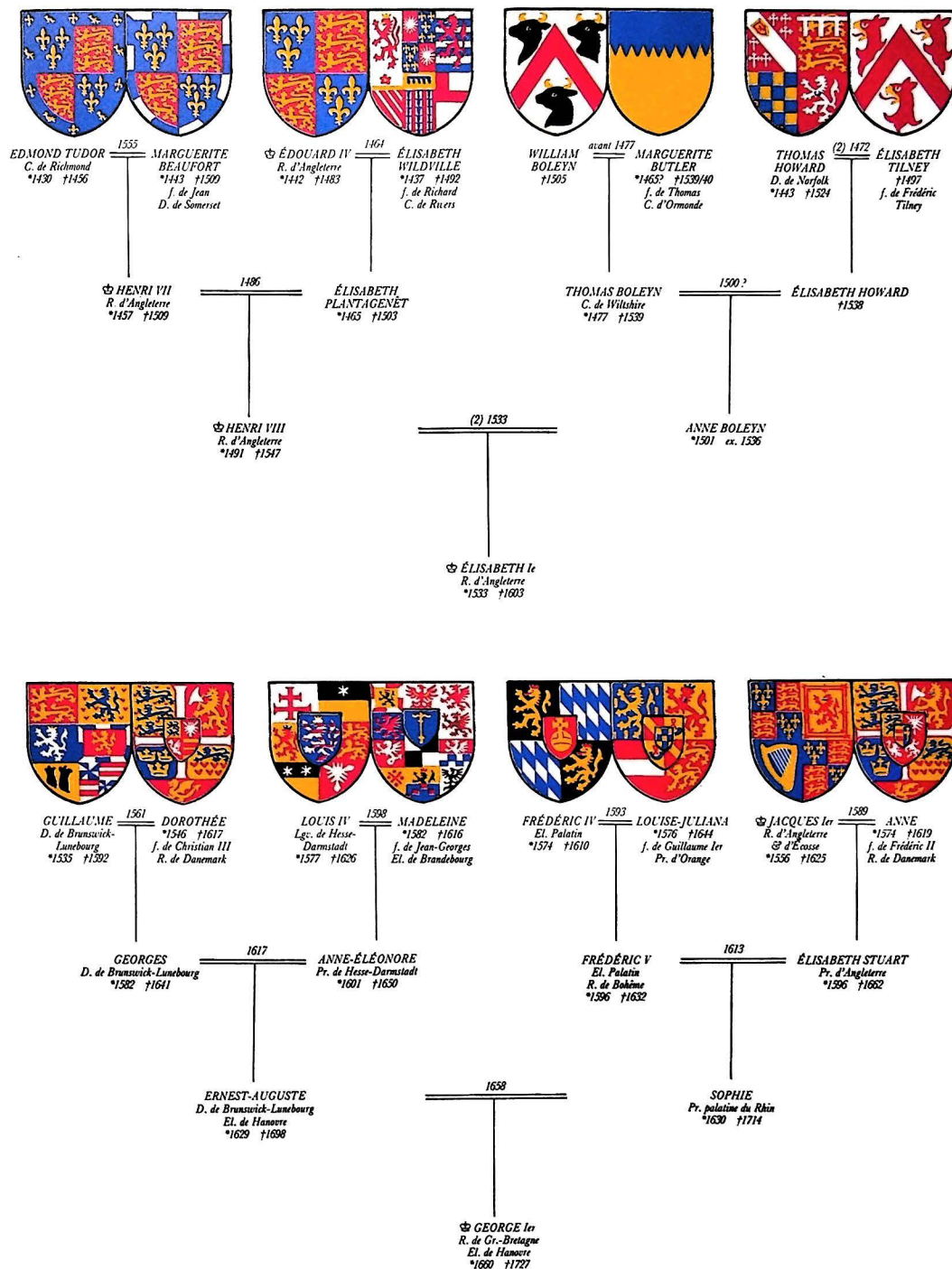
George III reçut une éducation beaucoup plus anglaise que ses prédécesseurs. Son règne de soixante années — plus long encore que celui d'Henri III — connut des changements extraordinaires dans ses diverses possessions. Le cadre de cet ouvrage ne nous permet d'en retracer que les plus significatifs. Le principal bouleversement fut la perte des colonies d'Amérique. Une fois disparu tout danger d'une invasion française, celles-ci affirmèrent avec plus de force leur désir d'autonomie. La métropole traita avec maladresse les griefs des colons et la guerre éclata. En moins d'une décennie, les Américains, sous la clairvoyante direction de George Washington, arrachèrent leur liberté. L'Angleterre connut elle-même une transformation radicale et ce, par un processus plus complexe. Le pays, dont l'économie était toujours, en 1700, fondamentalement agricole, se transforma en une nation industrielle grâce à l'exploitation de vastes gisements de charbon et de fer. La révolution industrielle s'accompagna d'un glissement de population du sud vers le nord — mouvement qui commence seulement à s'inverser aujourd'hui.

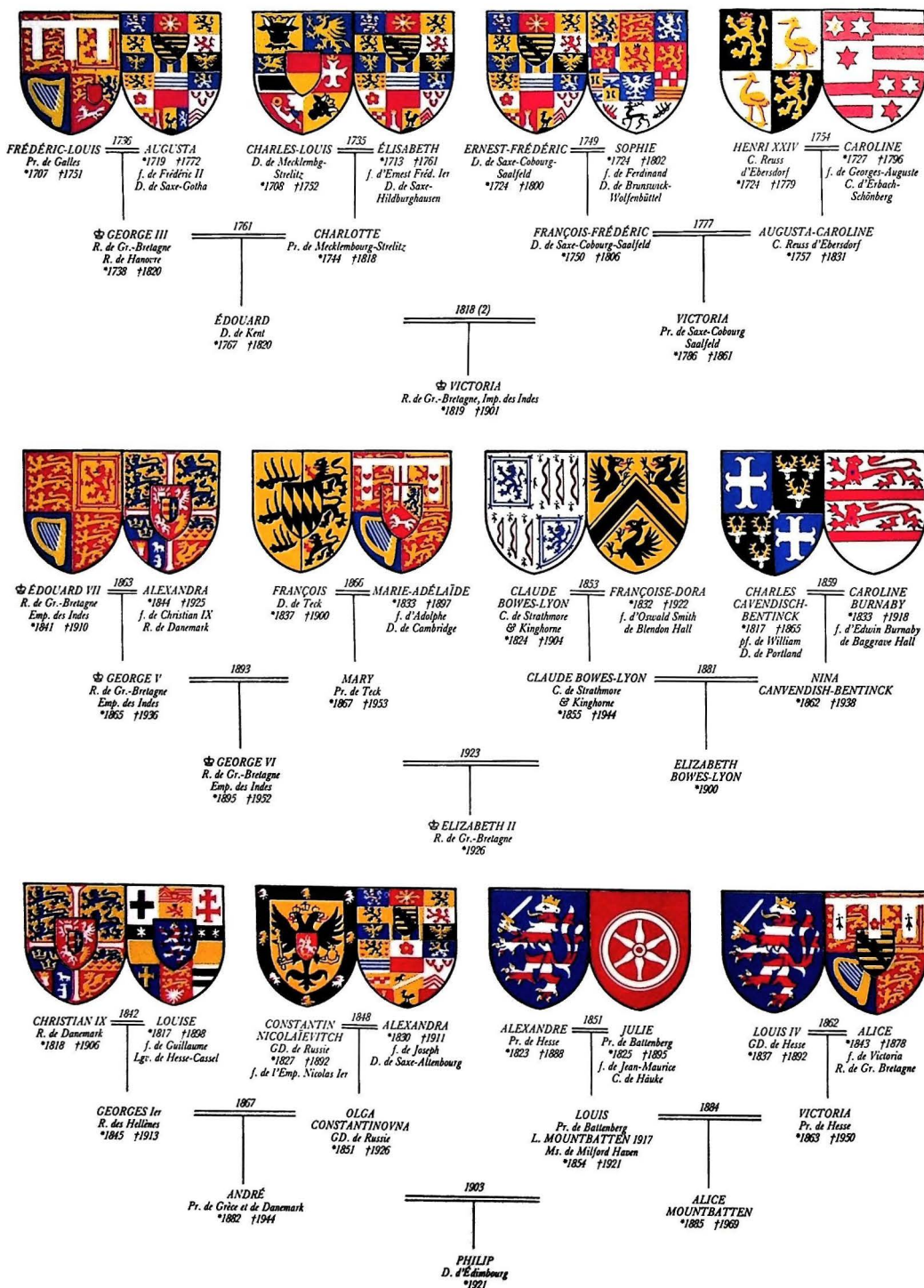
Un autre événement d'importance se produisit sur le plan politique : l'acte d'Union avec l'Irlande, en 1800. Cette mesure amalgamait au parlement de Grande-Bretagne le parlement d'Irlande, jusqu'alors distinct. Les deux îles devenaient ainsi le Royaume-Uni. Dès 1801, les armoiries royales connurent une autre modification. Après 461 années, on abandonnait enfin la revendication de pure forme sur le territoire français (en partie sans doute parce que Bonaparte s'y trouvait alors aux affaires). Les armes d'Angleterre occupèrent entièrement les premier et quatrième quartiers, l'Ecosse le deuxième et l'Irlande le troisième. Les armes du Hanovre, qui n'étaient pas représentées à Westminster, furent placées dans un écusson central surmonté d'un bonnet d'Électeur. En 1814, le Hanovre devint un royaume, et le bonnet fut remplacé par une couronne royale. Ce nouvel écu est représenté dans le tableau 8, au nom de George III. Cette promotion de la principauté allemande était une des conséquences des grandes guerres livrées à — ou par — Napoléon (tableau 72).

Ni George IV, ni Guillaume IV n'eurent d'héritier, si bien qu'en 1837 le trône passa à leur nièce Victoria. Toutefois, le Hanovre étant régi par la loi salique, qui interdisait l'avènement d'une femme, c'est un autre fils de George III, Ernest, duc de Cumberland, qui monta sur le trône du jeune royaume (tableau 100). En conséquence, l'écusson de Hanovre disparut des armoiries royales d'Angleterre, lesquelles prirent la forme qu'elles gardent encore aujourd'hui (bas du tableau 1 ou tableau 8, rangée inférieure). La reine Victoria épousa

ANGLETERRE
Les ancêtres d'Élisabeth I^{re} et de George I^{er}

TABLEAU 10







La future reine Elizabeth II et le prince Philip, lors de leur mariage en 1947, entourés du roi George VI, de la reine Elizabeth et de la reine-mère Mary.

son cousin Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, qui reçut le titre de prince consort et les armoiries reproduites dans la dernière rangée du tableau 8. Les armes de sa famille se trouvent dans la rangée supérieure du tableau 11. Dans ses actes et ses idées, Victoria se montra essentiellement britannique mais, comme en témoigne le tableau 11, ses ancêtres étaient presque exclusivement d'origine germanique.

Son règne, le plus long dans l'histoire de la Grande-Bretagne, commença par une période de paix et de prospérité. Sur son propre sol, la Grande-Bretagne devint l'atelier du monde. Outre-mer, elle acquit d'autres possessions, telles que l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Une caractéristique frappante de l'époque fut la stabilité presque permanente des prix. Cette situation économique favorable s'accompagna d'une croissance démographique considérable. Dans le monde de la politique, les vieux partis *whig* et *tory* se transformèrent respectivement en parti libéral et parti conservateur. A la fin de sa vie, la vieille reine avait tracé le portrait parfait du souverain constitutionnel. Victoria possédait une incomparable expérience du gouvernement et comptait des parents dans de nombreuses familles régnantes (tableaux 59 et 60).

Son charmant fils Edouard VII, parfait cosmopolite, n'eut qu'un règne très court, au crépuscule d'une époque glorieuse. A George V, personnage franc et courageux, revint l'écrasant fardeau de gouverner l'empire pendant la Première Guerre mondiale et durant les années difficiles qui suivirent la fin des hostilités.

A George V succéda Edouard VIII, son fils aîné qui, pas plus que son grand-père, n'allait régner longtemps. Il n'était pas encore couronné lorsqu'il rendit public son souhait d'épouser une roturière, Américaine et divorcée, Mrs Simpson. Le pays et l'empire refusèrent ce triple accroc aux traditions, de sorte que vers la fin de 1936, le roi abdiqua et fut créé duc de Windsor.

Son frère, George VI, à l'instar de George V, avait reçu une formation de marin et, à ce titre, prit part à la bataille du Jutland. Il lui échut de mener ses compatriotes dans la guerre contre les ambitions d'Hitler. Comme nombre de ses parents au cours de ce siècle, George VI se maria en

dehors du monde des princesses étrangères. En conséquence, le tableau 11 montre que les ancêtres immédiats de la reine Elizabeth II ont plus de sang britannique que n'importe quel souverain depuis la première Elisabeth. De même, ce sont les armes de Lord Harewood et d'Angus Ogilvy, tous deux appartenant à d'anciennes familles britanniques, qui remplacent, à côté de celles attribuées aux princesses de Grande-Bretagne, les blasons des principicules allemands auxquels les rois hanovriens fiançaient leurs filles (tableau 9).

La mort prématurée de George VI porta la reine actuelle sur le trône. Son mari, le prince Philip d'Edimbourg appartient à la famille royale de Grèce, qui constitue une branche de celle du Danemark. Ses ancêtres sont, pour la plupart, originaires d'Allemagne mais, depuis 1917, sa famille maternelle, Battenberg, avait anglicisé son nom en Mountbatten. C'est ce nom que le prince a choisi avant son mariage. Les quatre quartiers du blason créé pour lui font respectivement allusion à ses ancêtres danois, grecs et Mountbatten, ainsi qu'à la ville d'Edimbourg, qui lui a donné son titre. Les armoiries de la descendance royale montrent toutes certains traits communs et traditionnels. Pour sa part, le prince de Galles porte en cœur de son blason un petit écusson aux armes de sa principauté, surmonté de sa couronne spécifique. Les blasons personnels de la princesse Anne, de la princesse de Galles et de la duchesse d'York sont mis en losange, forme typique des armoiries féminines, datant au moins de l'époque Tudor.

Le prince Charles est, depuis les noces du futur Jacques II et d'Anne Hyde en 1659, le premier héritier du trône à avoir épousé une Anglaise. Sa tante Margaret, sa sœur Anne et son frère Andrew ont également contracté des mariages non conformes à la tradition dynastique. Les déboires conjugaux de ces quatre princes ont malheureusement suscité de graves problèmes pour la monarchie anglaise.



Chapitre 4

ÉCOSSE

Le nord de la Grande-Bretagne, jadis habité par des peuples préceltiques, les *Pictes*, fut, à partir du *iv*^e siècle, envahi par des pirates venus d'Irlande, les *Scots*, qui établirent leur domination dans la région (l'Argyll et les îles avoisinantes). Au *vi*^e siècle, les *Angles*, originaires du Jutland, occupèrent le sud-est (les Lothians), tandis que les *Bretons*, de langue gaélique et plus latinisés, s'installaient dans le sud-ouest. Après deux siècles de pause, la conquête scote reprit et soumit tout le pays : en 843, le roi Kenneth Mac Alpin réalisa, au profit des Scots, l'unité du pays, qui prit le nom de ses conquérants et en accepta la langue gaélique. Au *ix*^e siècle, le groupement des Pictes, des Scots, des Angles et des Bretons vit son unité renforcée par la lutte contre les envahisseurs scandinaves, qui occupèrent les îles Hébrides, les Orcades, les Shetlands et le nord du pays (Caithness). Mais les Scandinaves s'assimilèrent peu à peu, devenant bientôt de loyaux sujets du roi des Scots.

Kenneth Mac Alpin mourut en 858 et si sa couronne resta dans la famille, elle passa par la suite rarement du père au fils. Le plus souvent, au souverain décédé succédait un frère ou un neveu. Au fil du temps, la coutume voulut que l'on confère la dignité royale à l'une ou l'autre des deux branches formant la descendance de Kenneth. Ce système évitait au pays d'être dirigé par un roi mineur, mais un autre danger se manifestait : celui de voir un candidat à la succession précipiter le cours de l'histoire par l'assassinat.

Ainsi, Duncan I^{er}, qui vient en tête du tableau 12, fut tué par Macbeth, héritier par les femmes et qui régna durant 17 ans avant d'être abattu à son tour par le fils de Duncan, Malcolm III. Des péripéties de ce genre n'avaient rien de surprenant : elles ont ensanglanté le trône d'Ecosse pendant deux siècles et Shakespeare, en écrivant son *Macbeth*, n'a fait que prendre l'exemple qui lui paraissait le plus susceptible d'être transposé sous forme de tragédie théâtrale. Il fallut attendre les descendants de David I^{er} (*xii*^e s.) pour que s'établisse timidement le système de succession héréditaire directe.

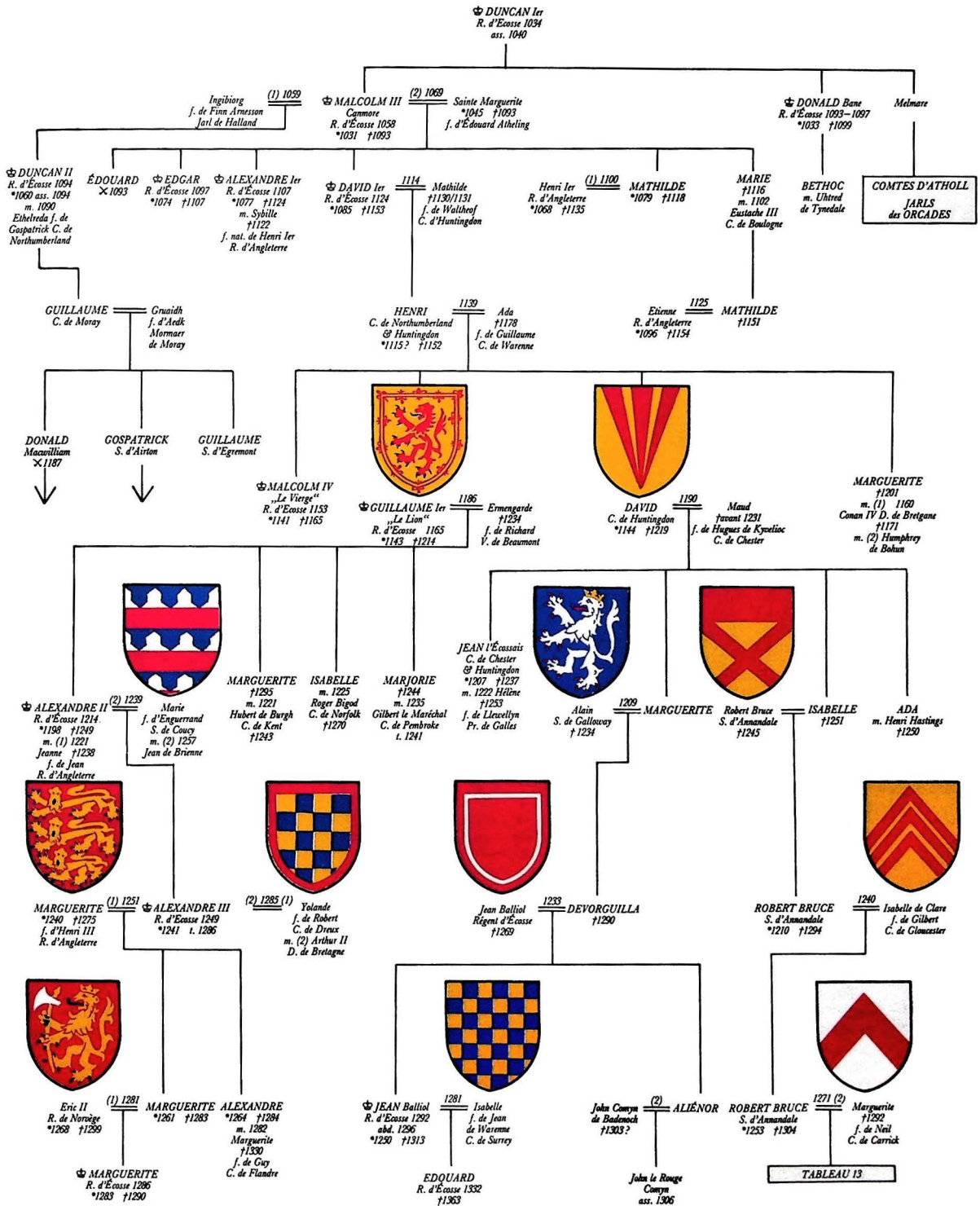
Malcolm III — revenons-y — avait épousé une femme remarquable, Marguerite, future sainte et petite-nièce du dernier roi anglo-saxon Edouard le Confesseur. Confit

en dévotion, Marguerite a laissé son empreinte sur l'Histoire en faisant venir d'Angleterre bon nombre de prêtres érudits ainsi que d'autres personnages présentant des talents divers. Par ailleurs, les splendeurs de la cour entraînèrent l'importation de vins et d'autres produits de luxe, de sorte qu'un commerce s'établit, qui contribua à sortir l'Ecosse de son isolement. David, le fils de Marguerite, tirant profit de l'atmosphère troublée dans laquelle vivait l'Angleterre sous le règne d'Etienne, parvint à occuper Carlisle et Newcastle, poussant ainsi la frontière d'Ecosse jusqu'au mur d'Hadrien et étendant même son autorité jusque dans le Lancashire. En 1149, les territoires situés entre la Tweed et la Tyne lui furent „cédés à tout jamais“. Durant le règne de David, de nombreuses familles normandes, apportant des idées nouvelles, vinrent s'installer dans le royaume, ce qui eut pour résultat la progressive anglicisation de l'Ecosse qui, sortant de son tribalisme, se féodalisa rapidement.

Le puissant roi David céda sa place au juvénile Malcolm IV. De son côté, l'Angleterre vit alors succéder au faible Etienne l'énergique Henri II, lequel, en 1157, força Malcolm à lui rendre les comtés septentrionaux. En 1174, Henri II captura le roi écossais Guillaume le Lion et lui arracha à Falaise un serment de vassalité. Toutefois, en 1189, Richard Cœur de Lion délia Guillaume de ce serment moyennant une somme de 10 000 marcs, dont il avait besoin pour financer sa croisade. L'Ecosse se retrouvait libre de toute entrave et les rois des deux pays, qui rivalisaient en chevalerie, se lièrent d'amitié. Cependant, durant toute sa vie, Guillaume espéra en vain reprendre le Northumberland. En 1237, son fils Alexandre II finit par accepter que la frontière entre l'Ecosse et l'Angleterre fût fixée sur la Cheviot et la Tweed, une ligne qui subsista jusqu'en 1603 et dont il reste aujourd'hui quelques vestiges.

Les armoiries d'Ecosse sont représentées dans le tableau 12, au nom de Guillaume le Lion. Il est fort possible que le roi ait employé le lion comme meuble pour rappeler son surnom. Il n'existe aucune preuve que l'animal ait été, à l'origine, entouré d'un trescheur fleurdelisé, mais ce blason apparaît clairement sur le sceau (1215) de son fils Alexandre II et peut très bien

Les rois jusqu'à l'avènement de Robert Bruce



avoir été porté par Guillaume lui-même. Une tradition bien établie voudrait que les fleurs de lis symbolisent l'alliance qui unissait de longue date l'Ecosse et la France. Certaines légendes font même remonter cette entente au règne de Charlemagne, mais elles manquent de fondement. Peut-être le trescheur n'est-il que la survivance héraldique d'une pièce destinée à renforcer le bouclier ; peut-être le roi souhaitait-il aussi que ses armoiries se distinguent de celles des autres grands seigneurs portant sur leur écu des lions de diverses couleurs.

L'UNIFICATION

Alexandre II mourut en 1249, laissant un fils en bas âge, qui portait le nom de son père et fut confié jusqu'à sa majorité aux soins de plusieurs régentes. Hélas, Alexandre III trouva la mort dans une chute de cheval, en 1286. Comme son fils et sa fille étaient déjà décédés, son unique descendant était sa petite-fille, fille du roi de Norvège, appelée „la belle pucelle de Norvège“. La noblesse d'Ecosse la reconnut pour héritière du trône et lui désigna six tuteurs. Ce fait montre à quel point le principe de la succession héréditaire avait fini par s'implanter. De plus, dès 1290, il avait été convenu avec Edouard I^{er} d'Angleterre que son fils aîné épouserait la petite princesse, unissant ainsi les deux royaumes. Mais le malheur voulut que la jeune Marguerite — c'était le nom de la „belle pucelle“ — prit froid pendant la traversée vers l'Ecosse et qu'elle mourût aux Orcades quelques mois plus tard.

Dès lors, la succession au trône d'Ecosse était ouverte à toutes les convoitises. Pas moins de treize candidats se manifestèrent, descendant pour la plupart d'enfants naturels de Guillaume le Lion. Les principaux étaient Jean Balliol et Robert Bruce. Mais il fallait aussi compter avec Jean Comyn, dont la lignée venait de Bethoc (fils de Donald Bane), et qui était le beau-frère de Jean Balliol. Les nobles écossais demandèrent l'avis d'Edouard I^{er} d'Angleterre, qui, lors de la rencontre, leur fit clairement entendre qu'il était venu rendre sa décision en tant que suzerain de l'Ecosse. Cette prétention était difficilement soutenable, car si Edouard avait vraiment cru détenir un droit féodal sur l'Ecosse, il eût dû assumer la tutelle de la „belle pucelle de Norvège“ dès la mort d'Alexandre III. Mais, qu'il eût tort ou raison, le roi d'Angleterre était à la tête d'une armée considérable, si bien que l'Ecosse en pleine désorganisation dut accepter, non sans protestations, l'arbitrage d'Edouard et les conditions qu'il posait.

En fait, deux des prétendants menaient la course. Jean Balliol était le fils d'un autre Jean Balliol, baron du nord de l'Angleterre, qui avait épousé Devorguilla, l'héritière de grands territoires en Ecosse. Par sa mère, le jeune Balliol était le premier dans la ligne de succession de David, comte de Huntingdon. Quant à Robert Bruce, bien placé lui aussi dans la compétition, il avait également Huntingdon pour ancêtre puisqu'il descendait d'une de ses filles, la cadette, il est vrai. Mais Bruce appartenait à une génération plus proche de celle de David et cela constituait dans la société médiévale un plus grand avantage que ce ne le serait aujourd'hui. A la fin de l'année 1292, Edouard rendit son verdict en faveur

de Balliol, qui devint donc Jean I^{er} d'Ecosse. Presque aussitôt, le peuple écossais retrouva toute sa combativité et se dressa contre Edouard d'Angleterre, devenu à ses yeux un tyran étranger dont Balliol n'était que le fantôme. L'intervention d'Edouard dans les affaires du pays contribua donc beaucoup à l'unification de la nation écossaise. Quatre ans après son accession au trône, le malheureux roi Jean, ayant tenté de se rebeller contre Edouard, fut déchu et emprisonné, tandis que le roi d'Angleterre prenait en main le destin de l'Ecosse, mais sans en recevoir la couronne.

Pendant dix ans, le trône d'Ecosse resta vacant. Tout d'abord, la résistance se cristallisa autour de l'héroïque figure de Guillaume Wallace, dont le corps devait un jour être découpé en morceaux par les Anglais. Puis Robert Bruce, comte de Carrick, petit-fils de l'ancien prétendant à la couronne, reprit le flambeau. En 1306, il assassina Jean Comyn le Rouge (fils d'un ancien prétendant cité plus haut, Jean Comyn le Noir), réveillant ainsi les sanglantes traditions dynastiques du passé. Il fut finalement couronné roi d'Ecosse presque en cachette. L'année suivante, Edouard I^{er}, épuisé par l'âge et les combats, mourait en route vers l'Ecosse, où il comptait en découdre avec le nouveau roi.

Edouard II n'avait ni la vigueur, ni les capacités militaires de son prédécesseur. Robert I^{er} Bruce d'Ecosse put donc rassembler les forces nécessaires pour remporter un triomphe à la bataille de Bannockburn en 1314. L'armée anglaise fut mise en déroute et, tandis qu'Edouard s'enfuyait vers le sud, les Ecossais firent de nombreux et riches prisonniers.

L'INDÉPENDANCE

Quand Robert Bruce mourut en 1329, l'Angleterre avait renoncé par traité à toute prétention sur l'Ecosse. Désormais, le royaume du Nord était libre. David II, fils unique du roi Robert, né sur le tard, vit, durant sa jeunesse, Edouard, le fils de Jean Balliol, débarquer sur les côtes écossaises à la tête d'une armée, et se faire couronner à force d'intrigues. Bien vite chassé, puis remis en place par les forces d'Edouard III d'Angleterre, Edouard Balliol s'empressa de céder à son protecteur les comtés méridionaux de l'Ecosse. De nombreuses années allaient s'écouler avant que les Ecossais ne récupèrent les territoires abandonnés à leurs gourmands voisins. Sur ces entrefaites, David II, qui avait trouvé refuge en France, fut, peu après son retour en Ecosse, capturé par les Anglais (1346) et ne fut relâché qu'en 1357, contre paiement d'une forte rançon. Le pays avait non seulement souffert de ces guerres continues, mais aussi de la Mort Noire (la peste) en 1349–1350, une épidémie qui allait se répéter en 1361–1362. L'Ecosse dut en outre acheter la libération de son roi, lequel mourut sans descendance en 1371, à l'âge de 46 ans. C'est pendant le règne de David II que, pour la première fois, il fut fait mention des trois Ordres composant le parlement d'Ecosse : le haut clergé, la noblesse et les villes.

Depuis longtemps il était établi que Robert Stewart était l'héritier du trône. Sa famille, originaire de Bretagne, était passée en Angleterre où elle avait pris le nom de Fitzalan. Un des cadets, Walter, avait accompagné

David I^{er} en Ecosse et reçu la charge de grand sénéchal. Les armoiries familiales portaient la fasce échiquetée, qui est peut-être un rappel du tissu en damier utilisé à l'administration des finances pour faciliter les comptages. Elles apparaissent pour la première fois sur un sceau daté de 1190. Malheureusement Robert II Stuart (de „Stewart“) ne monta sur le trône que vers la fin de sa vie et manqua de vigueur dans la conduite de l'Etat, de même d'ailleurs que son fils Robert III, lui aussi couronné sur le tard. Bien retranchés dans leurs propres domaines, les nobles en profitèrent pour s'approprier des compétences normalement réservées au roi. Les désordres engendrés par ces initiatives aggravèrent encore le handicap né d'une succession de rois mineurs d'âge, que la mort violente de leurs prédécesseurs avait fait accéder prématurément au trône : Jacques I^{er} à onze ans, Jacques III à six, Jacques III à huit, Jacques V et Jacques VI à un an chacun ! Quant à la reine Marie, on le verra, elle avait tout juste sept jours...

L'Ecosse était depuis longtemps alliée à la France, alors que l'Angleterre et la France étaient en guerre. Les hostilités étaient épisodiques avec, de temps à autre, une véritable campagne. Au xve siècle, l'Ecosse envoya sur le continent quelques détachements qui, aux côtés des Français, combattirent vaillamment l'armée anglaise, si bien que les rois de France allaient garder longtemps une Garde Ecossaise personnelle. C'est ainsi, par exemple, qu'Archibald Douglas, comte de Douglas, devint duc de Touraine (tableau 13). Ses armoiries au cœur de gueules commémorent la mission sacrée de son ancêtre Jacques Douglas, qui fut chargé de porter le cœur de Robert Bruce en Terre Sainte, mais tomba en Espagne, face à l'infidèle. Autre blason intéressant, celui de Jean Lyon, gendre de Robert II : ses armoiries originelles ne comportaient qu'un lion d'azur sur champ d'argent, mais il reçut à son mariage le droit de porter le même trescheur que celui qui entoure le lion d'Ecosse. Ce blason est toujours celui de sa descendante directe, la reine Elisabeth, reine-mère de Grande-Bretagne (tableau 9).

Pendant près de cinquante ans, dans l'histoire d'Ecosse, les premiers rôles revinrent aux ducs d'Albany. Robert, frère de Robert III (appelé Jean jusqu'à son accession au trône), assura la régence à partir de 1388, alors que son père se trouvait dans l'incapacité de remplir ses fonctions, et resta en poste pendant la plus grande partie du règne de son frère. Le titre d'Albany était prestigieux parce qu'il venait de l'ancien nom de l'Ecosse, Alba. En 1406, Robert III envoya en France son fils encore bébé (le futur Jacques I^{er}), mais celui-ci fut pris par les Anglais et retenu en captivité jusqu'en 1423, cependant que les Albany, père et fils, assuraient la régence. Le jour de sa libération, Jacques I^{er} était devenu un jeune homme plein de vie et de force. Il promulgua une série de lois tendant à mettre un terme aux désordres du moment et, s'inspirant de ce qu'il avait vu en Angleterre, il s'efforça, quoique sans succès, d'élargir la représentation au parlement d'Ecosse. Dans sa vie privée, le roi aimait la musique et écrivait des poèmes. Son assassinat, en 1437, mit une fin brutale au règne d'un des meilleurs Stuarts. Le désordre et l'arbitraire s'installèrent à nouveau dans le royaume.

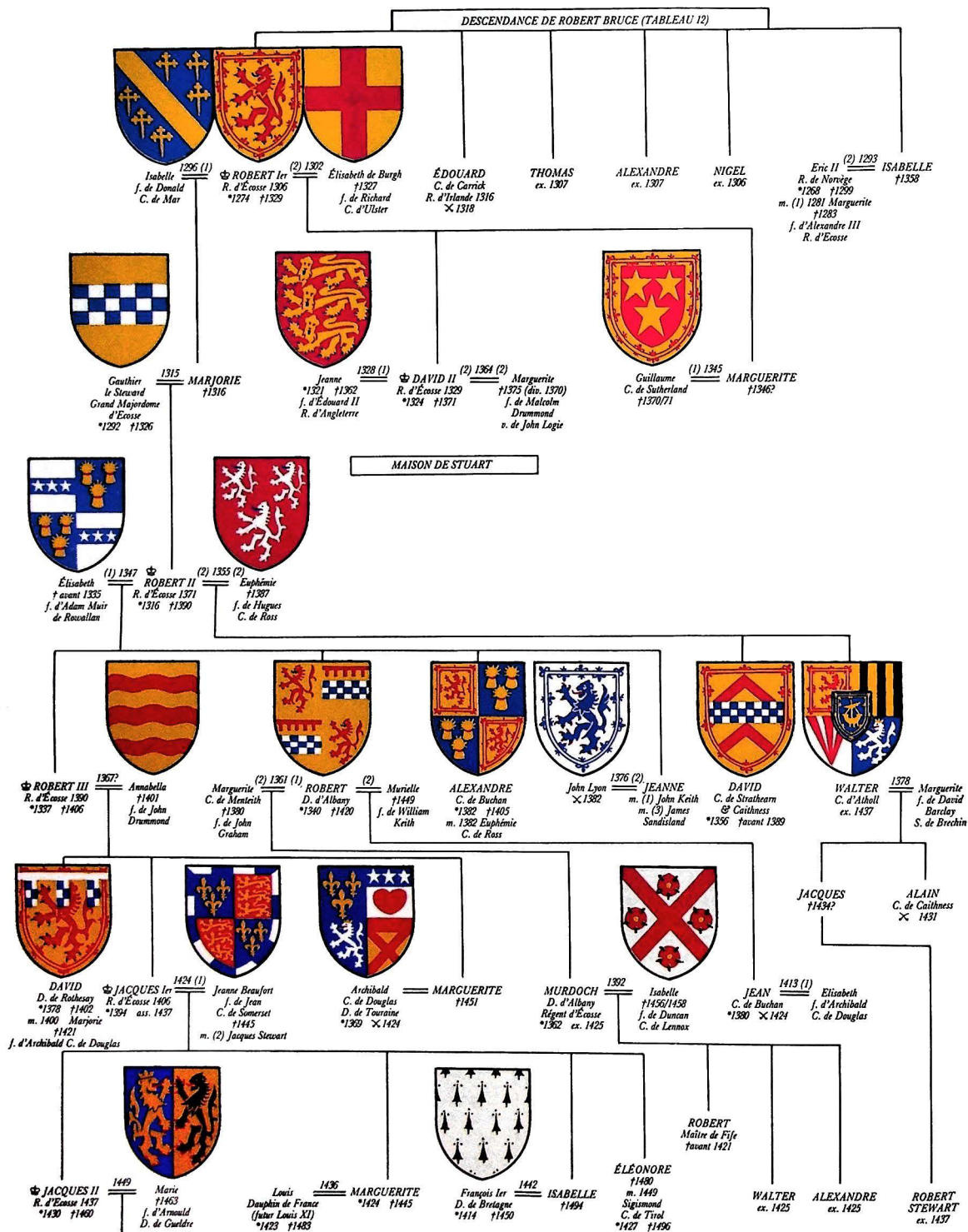
Durant les onze années de son règne effectif, Jacques II



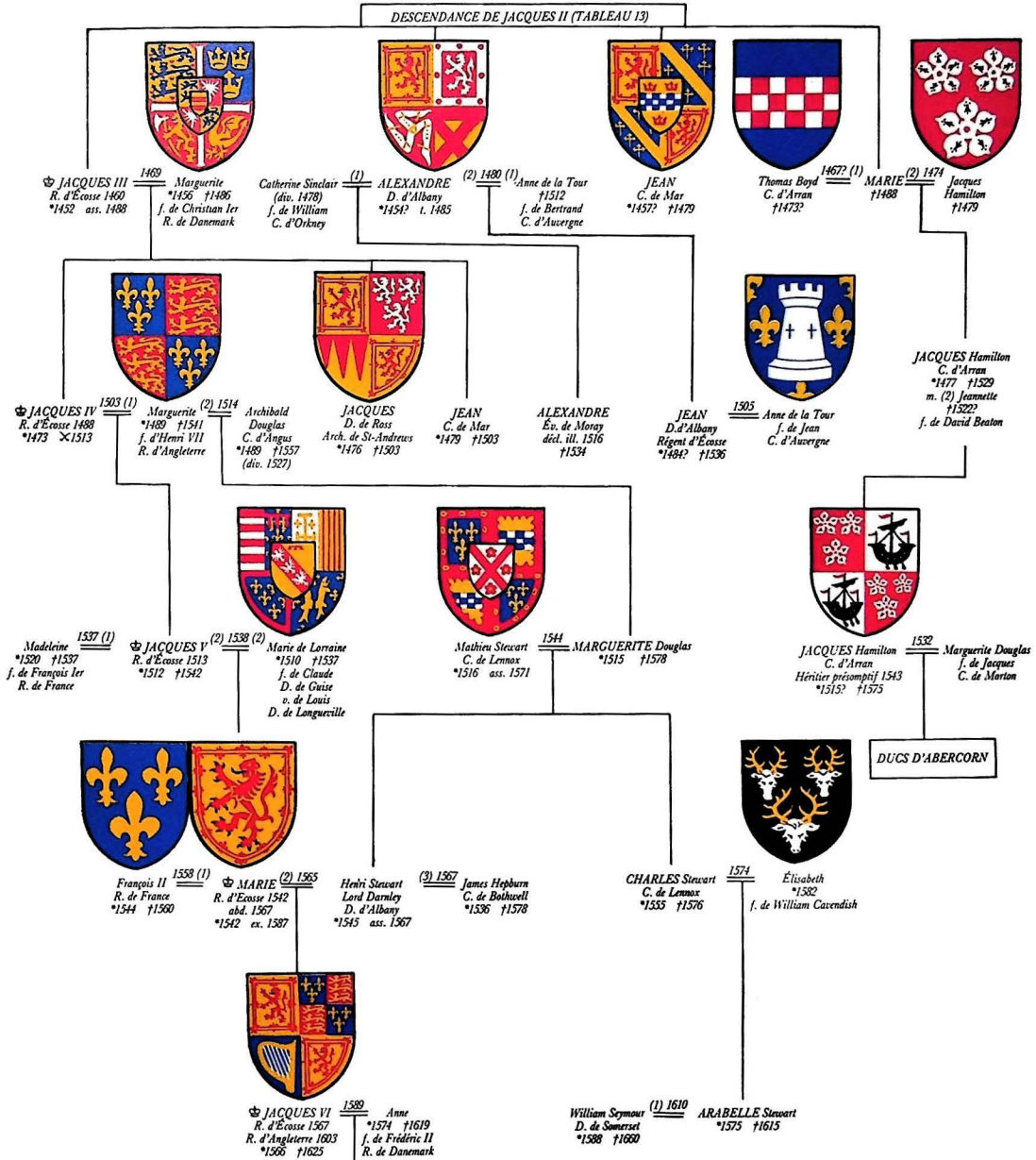
Le roi Jacques IV d'Ecosse (1473–1513), agenouillé devant un autel orné des grandes armoiries de son royaume. Ms du xvie s.

tenta de poursuivre l'œuvre de son père, mais il connut une fin malheureuse au siège de Roxburgh, en 1460, où il fut tué par l'explosion d'un de ses propres canons. A nouveau, un roi mineur monta sur le trône et, lorsque Jacques III (tableau 14) régna effectivement, il se révéla un souverain de peu d'envergure, s'intéressant aux arts, certes, mais se souciant médiocrement des affaires du gouvernement. Il ne cessa de se disputer avec sa noblesse et, en 1488, tomba finalement sous les coups d'un mystérieux assassin. Il serait cependant injuste de trop l'accabler car son règne vit de grandes réalisations architecturales en Ecosse, ainsi qu'une élévation générale du niveau de vie. Toutefois ce progrès alla de pair avec

Les Maisons de Bruce et de Stuart



Les rois Stuarts jusqu'à l'accession au trône d'Angleterre



l'inflation et l'érosion de la monnaie : à l'époque, une livre anglaise valait quatre livres écossaises...

Jacques IV fut, lui, un roi séduisant, talentueux et plein de dynamisme. A son tour, il s'attaqua aux grands problèmes posés par une aristocratie qu'une puissance excessive rendait turbulente. Il n'épargna aucun effort, parcourut le pays de long en large, et établit partout la justice royale. C'est à cette époque que l'imprimerie fit son apparition en Ecosse. Edimbourg devint la capitale, où le roi fit construire le palais de Holyroodhouse. Mais les relations entre Jacques IV et les Tudors d'Angleterre tournèrent à l'aigre. En 1513, l'Écossais envoya ses troupes sur le sol anglais, mais celles-ci se firent battre lamentablement à Flodden. Le roi lui-même fut tué au combat et la noblesse écossaise subit des pertes terribles.

La longue minorité de Jacques V est caractérisée par la crainte de l'Angleterre et un certain manque d'enthousiasme pour la vieille alliance avec la France. Cependant, lorsque Jacques V parvint à maturité, il sollicita successivement la main de deux Françaises. Il rechercha aussi la faveur du pape et l'argent de l'Eglise lui permit de fonder le *College of Justice*, la plus haute instance judiciaire d'Ecosse. Mais Jacques V commit la folie d'envahir l'Angleterre en 1542. Son armée fut complètement défaite à Solway Moss et, lorsqu'on lui annonça la nouvelle, le roi succomba sous le coup ! Il laissait pour unique descendant sa fille Marie, laquelle venait à peine de naître.

LA REINE D'ÉCOSSE

Marie Stuart, reine d'Ecosse, est l'une des figures les plus romantiques et les plus tragiques de l'Histoire. De haute taille — plus d'un mètre quatre-vingts —, d'une grande beauté, dotée de talents multiples, elle manquait certes de jugement, mais se trouva confrontée à une situation politique et religieuse qui eût rendu perplexe un souverain bien plus âgé et bien plus expérimenté. Dès l'âge de 6 ans, on l'envoya chez les vieux alliés français, dont elle épousa le roi. Elle revint en Ecosse en 1561, veuve sans enfant et âgée de 18 ans à peine.

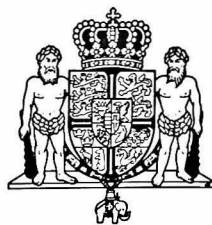
Le pays avait beaucoup changé pendant son absence. La Réforme s'était emparée de l'Ecosse et le parlement avait accepté la religion nouvelle en 1560, abolissant la messe et rejetant l'autorité du pape. Il subsistait bien un parti catholique aux effectifs considérables, mais ce n'en fut pas moins dans un royaume voué au protestantisme que se retrouva cette reine catholique. Elle commit une

erreur en épousant son cousin Henri Stuart, lord Darnley. Mais il est difficile de l'en blâmer : si son époux témoignait d'une grande insolence et d'un penchant pour la débauche, c'était cependant un véritable Adonis. En outre, cette union renforçait les revendications de Marie sur le trône d'Angleterre (tableau 14). La reine, qui avait déjà rendu publique cette prise de position lors de l'avènement d'Elisabeth et alors qu'elle se trouvait toujours en France, donna à ses objectifs une forme concrète en écartelant ses armoiries avec celles d'Angleterre et d'Irlande. Lord Darnley fut proclamé roi d'Ecosse (comme l'avait été François II de France) mais, dès avant la naissance de leur unique enfant, Marie en était arrivée à haïr son mari. Il est toutefois loin d'être établi qu'elle fut pour quelque chose dans son assassinat en janvier 1567, car ce drame est resté entouré de mystère. Ce qui est sûr, par contre, c'est que Marie s'empressa d'épouser le comte de Bothwell, impliqué dans le meurtre, et qu'une telle hâte fut ressentie comme un outrage par l'opinion publique. Quelques mois plus tard, Marie Stuart se trouva donc contrainte d'abdiquer en faveur de son fils en bas âge, puis prit la fuite vers l'Angleterre, où elle alla chercher refuge auprès d'Elisabeth, la „Reine vierge“.

Celle-ci, embarrassée, fit incarcérer Marie, mais le nom de l'Écossaise étant prononcé dans divers complots contre la couronne, Elisabeth dut consentir à contre-cœur, en 1587, à l'exécution de sa cousine. A la fin, la façon dont Marie avait usurpé les armoiries d'Angleterre s'était retournée contre elle.

Le jeune Jacques VI connut une minorité fort mouvementée, ce qui, en Ecosse, n'a rien pour surprendre. Plus il prenait de l'âge et plus il redoutait de tomber sous la domination de l'Eglise réformée. Pour s'en défendre, il se battit longtemps et avec succès pour maintenir l'une ou l'autre forme de structure épiscopale. En politique extérieure, il se rapprocha de l'Angleterre et épousa une princesse danoise de religion protestante. Jacques VI avait bien évidemment en vue le trône d'Angleterre. Sa patience et son don du compromis furent finalement récompensés. En 1603, après 36 ans d'un règne difficile sur l'Ecosse, il put se mettre en route vers cette terre moins rébarbative qu'était le royaume d'Angleterre. Il ne revint en Ecosse qu'à une seule occasion.

Jacques VI (d'Ecosse) [Jacques I^{er} d'Angleterre] réunit donc les deux couronnes sur sa tête, mais il faudra attendre 1707 pour que les deux royaumes soient finalement soudés en un seul royaume de Grande-Bretagne.



Chapitre 5

DANEMARK

Le Danemark a toujours été le plus petit et le plus fertile des trois royaumes scandinaves. Au Moyen Âge, c'était aussi le plus peuplé avec le district de Scanie, à la pointe méridionale de l'actuel territoire suédois, qui lui assurait la maîtrise complète des débouchés de la Baltique. Au ^x^e siècle, Canut le Grand fut, pour un temps très bref, à la fois roi d'Angleterre, roi de Danemark, roi de Norvège et roi de Suède. Ce Canut était l'oncle de Sveyn Estridson, dont le nom figure en tête des tableaux 15 et 16.

La monarchie danoise était élective et au ^{xiii}^e siècle, dans ce pays, on n'accordait guère d'importance à la légitimité de la naissance. Après une période de violence et d'anarchie, Valdemar I^{er} le Grand parvint à établir un semblant d'ordre. Avec ses deux fils, il lança plusieurs campagnes contre les Vendes de Poméranie. La tradition veut qu'une bannière rouge à la croix blanche soit descendue du ciel pendant une expédition de Valdemar II (il est plus vraisemblable qu'il s'agissait d'un cadeau du pape) et que ce soit là l'origine à la fois du drapeau danois et de l'emblème du vénérable ordre du Danebrog.

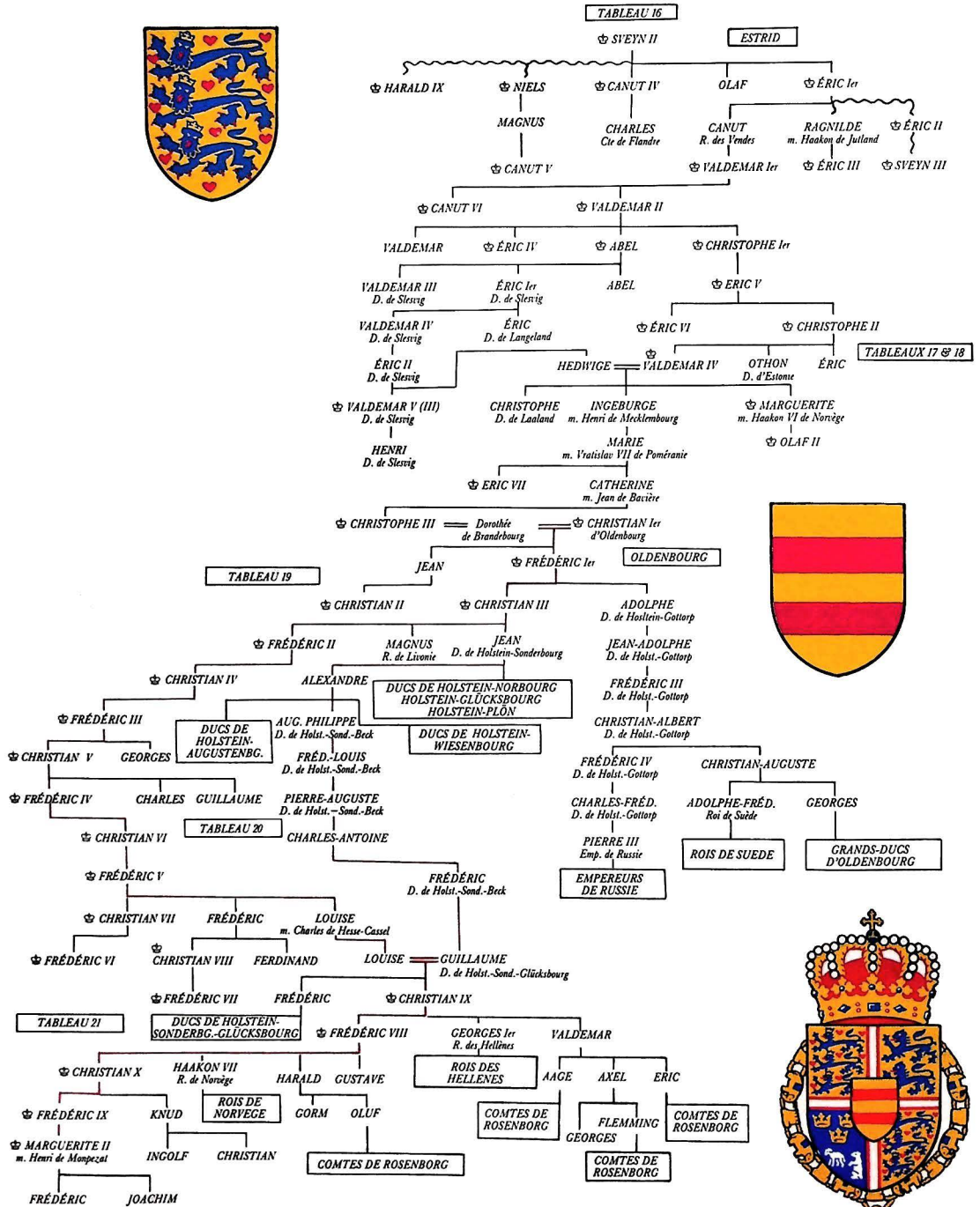
Les armoiries du Danemark, plaisantes à l'œil, apparaissent aux environs de 1190, sous le règne de Canut VI. Elles consistent en trois léopards d'azur sur un écu d'or semé de cœurs de gueules, avec des variantes concernant la position des têtes de ces animaux, couronnés ou non et, surtout, le nombre des cœurs.

Valdemar II termina son règne en prison et le Danemark vécut ensuite une période d'instabilité. Eric IV, surnommé *Ploupenning* (denier de charrue) parce qu'il levait une taxe sur les charrues, fut assassiné par son frère Abel — lequel inversait ainsi le rôle que la Bible attribue à son célèbre homonyme. L'épouse du roi Abel était fille du comte de Holstein. Ce seigneur avait un blason curieux, frappant même, qui doit avoir trouvé son origine dans une forme complexe de bordure denchée. Toutefois, au fil des temps, on se mit à y voir une feuille d'ortie et même une sorte de symbole évoquant l'extrême susceptibilité des gens du Holstein — une région dont le destin fut presque en permanence lié à celui du Danemark. Lorsque Eric V monta sur le trône, ce fut pour recueillir une couronne vacillante, car il était entouré de

parents manifestement hostiles. Il n'était soutenu que par sa mère, une maîtresse reine, connue partout pour ses dons de cavalière. En 1282, le roi fut contraint d'accorder à ses sujets une charte fort généreuse et fonda une assemblée parlementaire (le *hof*), conçue pour contrôler le pouvoir royal. Suivirent Eric VI et Christophe II, de piètres souverains, qui gaspillèrent leurs ressources dans des guerres inutiles. Durant les huit années qui suivirent la mort de Christophe, le Danemark n'eut pas de roi et le pays fut envahi par les comtes de Holstein. En 1340, Valdemar IV, surnommé *Atterdag* („autre jour“) parce qu'il aimait répéter que „demain est un autre jour“, entreprit la reconstruction. Copenhague devint la capitale du Danemark et, après de longs combats, le roi parvint à établir des relations commerciales avec les villes hanséatiques d'Allemagne. Non sans avoir pourtant dû leur consentir une hypothèque sur certaines parties du territoire danois et leur avoir donné un droit de regard sur le choix du souverain de Danemark.

Valdemar *Atterdag* ne laissait aucun fils et ses deux filles avaient épousé respectivement les souverains du Mecklembourg et de Norvège. Le peuple du Danemark offrit le trône au jeune Olaf de Norvège et les villes hanséatiques n'é mirent aucune objection. Marguerite, la mère d'Olaf fut à la fois sa tutrice et son mentor. C'était une femme absolument remarquable, à la fois rusée et pieuse, mais surtout diplomate. Elle s'était fixé pour but l'unification des trois royaumes de Scandinavie (tableau 18). Lorsque son fils Olaf, déjà roi de Norvège et de Danemark, mourut en 1387, elle fut nommée régente des deux pays. L'année suivante, une partie de la noblesse suédoise fit appel à son aide et la reine Marguerite vainquit Albert de Suède, ce qui lui permit d'assurer également la régence de ce troisième royaume. Elle avait déjà choisi comme héritier du trône de Suède son petit-neveu Eric, fils du duc de Poméranie et, en 1397, à Calmar, elle obtint la reconnaissance d'Eric par la Suède et le Danemark. Cette union que Marguerite avait mis tant d'habileté à construire réunissait trois couronnes, mais non des intérêts communs. Elle survécut cependant tant bien que mal jusqu'en 1523.

Eric VII de Danemark (XIII de Suède) ne menait pas



DANEMARK
La Maison d'Estrid

TABLEAU 16

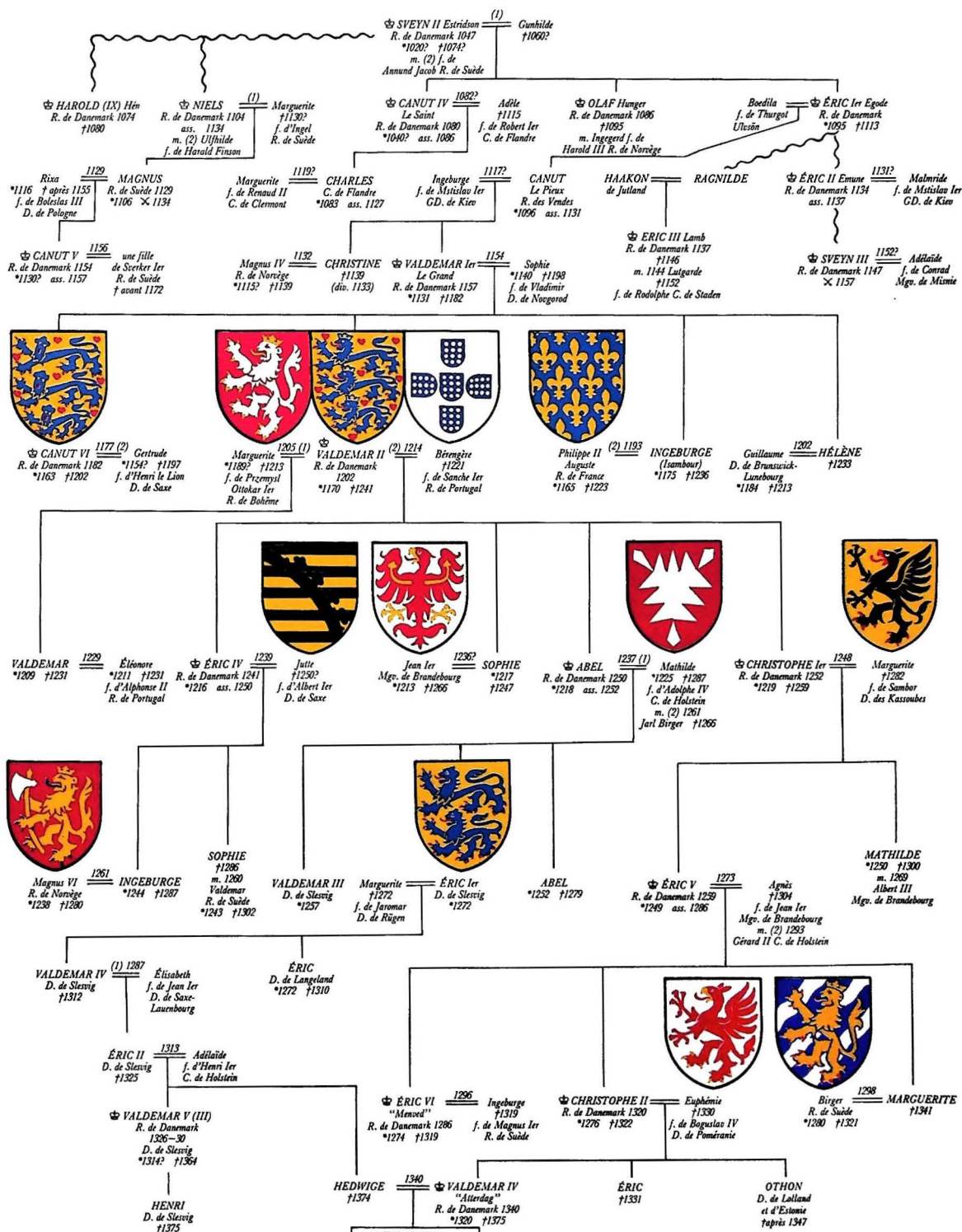
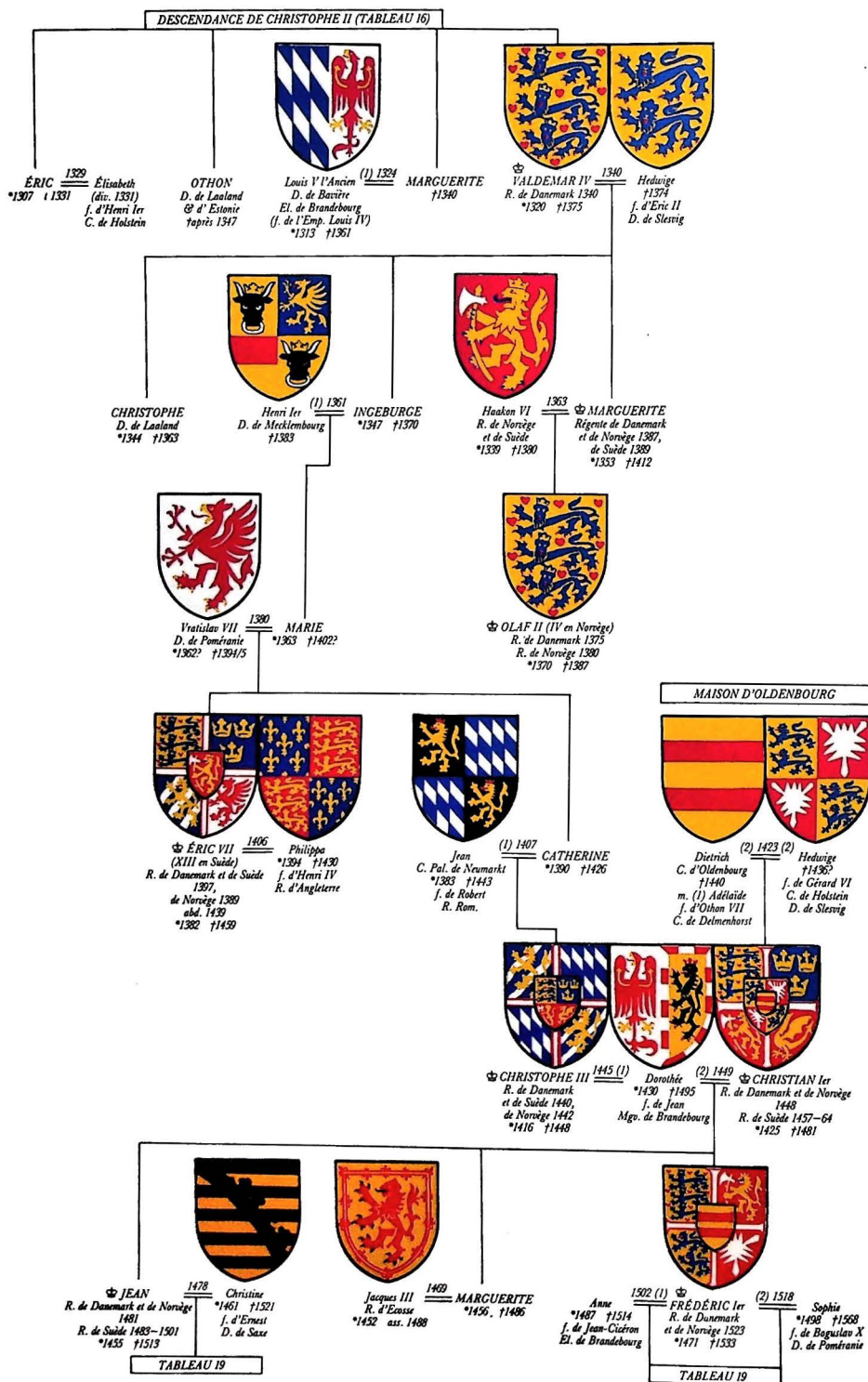
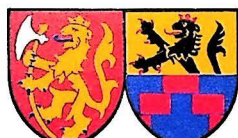


TABLEAU 17



TABEAU 24



HAAKON V
R. de Norvège 1299
*1270 †1319

Euphémie
†1312
f. de Wlslaw II
D. de Rügen

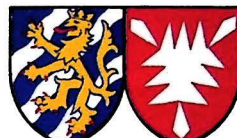
TABEAU 16



ÉRIC V
R. de Danemark 1299
*1249 ass. 1296

Agnès
†1304
f. de Jean
Mgn. de Brandebourg

TABEAU 27



MAGNUS Ier
R. de Suède 1275
*1240 †1290

Hedwige
†1323?
f. de Gérard Ier
C. de Holstein

INGEBURGE
†1301
† après 1360

ÉRIC
D. de Sudermanie
†1318

INGEBURGE
R. de Suède
†1319

ÉRIC VI
R. de Danemark
1286
*1274 †1332

CHRISTOPHE II
R. de Danemark 1320
*1276 †1332

Euphémie
†1330
f. de Boguslaw IV
D. de Poméranie

BIRGER
R. de Suède
1290-1319
*1280 †1321

MARGUERITE
de Danemark
†1341



Albert Ier (II)
D. de Mecklenbourg
*1318 †1379

EUPHÉMIE
*1317 †1370?

MAGNUS II (VII)
R. de Suède 1319-1363
R. de Norvège 1319-1344
*1316 †1374

Blanche
†1363
f. de Jean
C. de Namur

VALDEMAR IV
R. de Danemark 1340
*1320 †1375

Hedwige
†1374
f. d'Éric II
D. de Slesvig

MAGNUS
*1300 †1320



ALBERT
R. de Suède 1363-1389
*1340 †1412



Mathilde
f. de Bernard II
Pr. de Werle-Waren

Henri Ier
D. de Mecklenbourg
†1383

ÉRIC XII
R. de Suède 1366
*1339 †1339

INGEBURGE
*1347 †1370

HAAKON VI
R. de Norvège 1344
R. de Suède 1362-1363
*1339 †1380

MARGUERITE Ie
R. de Danemark et de Norvège
1387
R. de Suède 1389
*1353 †1412



Vratislav VII
D. de Poméranie
*1362? †1394/1395

MARIE
*1363 †1402?

ÉRIC VII (XIII)
R. de Danemark et de Suède
1387
R. de Norvège 1389
abd. 1439
*1382 †1439

Philippe
*1394 †1430
f. d'Henri IV
R. d'Angleterre

Blatrice
†1447
f. d'Ernest
D. de Bavière

Jean
C. Palatin
de Neumarkt
*1383 †1443

CATHERINE
*1390 †1426

CHRISTOPHE III
R. de Danemark et de Suède
1440
R. de Norvège 1442
*1416 †1448

Dorothee
*1430 †1495
f. de Jean
Mgn. de Brandebourg

CHRISTIAN Ier
R. de Danemark et de Norvège
1448
R. de Suède 1457-1464
*1425 †1481

TABEAU 17

les hommes avec la maestria témoignée par la reine Marguerite. En 1439, après un long et décevant conflit avec le Holstein et les villes hanséatiques, il dut abdiquer en faveur de son neveu, le duc Christophe de Bavière (tableau 17). Ensuite, l'ex-roi se fit pirate ! La fatalité voulut que Christophe meure sans descendance à l'âge de 33 ans. La noblesse danoise s'empressa d'élire le jeune comte d'Oldenbourg (tableau 112), qui prétendait descendre d'Eric V et qui renforça sa position en épousant la veuve de Christophe. La personnalité de ce Christian I^{er} suscita moins d'enthousiasme chez les Norvégiens. Quant aux Suédois, ils mirent quelques années avant de l'accepter. La mère de Christian était issue de la famille régnant sur le Slesvig et le Holstein dont le duc, oncle du jeune roi, mourut sans enfant. Christian parvint à prendre sa place et, en 1460, il publiait une déclaration fameuse selon laquelle ces deux duchés seraient à tout jamais unis. Cette promesse comportait un risque implicite en ce que le Slesvig était une province danoise, alors que le Holstein faisait théoriquement partie du Saint Empire. Par ailleurs, les dépenses que Christian dut engager pour soutenir cette expansion vers le sud ne lui gagnèrent pas le cœur de ses sujets suédois qui le qualifiaient de „bourse plate“. Cette impécuniosité ne l'empêcha pas de fonder, en 1462, l'ordre de l'Éléphant.

Jean et Christian II n'abandonnèrent pas le grand dessein de régner sur les trois royaumes, mais le mécontentement montait, en Suède surtout. Christian II était un personnage hors du commun, capable de comprendre vraiment la condition du plus humble de ses sujets, mais capable aussi des vengeances les plus barbares. Il rompit avec le pape et entreprit d'implanter la Réforme au Danemark. En 1523, lorsque Christian, qui s'était aliéné les propriétaires terriens, s'enfuit de son royaume, la Suède fut perdue à jamais. L'Union de Calmar n'était plus qu'un souvenir, mais pendant deux siècles encore, la Norvège et le Danemark allaient vivre sous la même couronne (tableau 19).

A Christian II succéda son oncle Frédéric I^{er}, qui confia son duché de Holstein-Gottorp à son fils cadet Adolphe, dont allaient descendre les empereurs de Russie (à partir de Pierre III), certains rois de Suède et les grands ducs d'Oldenbourg. Christian III était un luthérien avéré et il acheva l'implantation de la Réforme au Danemark. Toutefois, faisant preuve de modération, il traita tous ses sujets avec justice. En 1550, il ajouta à ses armoiries les trois couronnes de Suède car il ne renonçait pas à l'Union de Calmar. Protecteur des lettres et des sciences comme l'avait été son père, Frédéric II accorda sa protection et son amitié à Tycho Brahé, le célèbre astronome danois. Les relations entre Danois et Suédois, déjà mauvaises, devinrent pires encore avec l'accession de Magnus, le frère du roi, au trône de Livonie.

Dans l'histoire du Danemark, le plus long règne fut celui de Christian IV. C'était un homme de très belle allure, d'une grande force physique et doué par surcroît d'une vocation de bâtisseur : durant la longue période de paix qui suivit son couronnement, il fit construire des chefs-d'œuvre d'architecture tels que les châteaux de Frederiksborg et Rosenborg. De 1625 à 1629, il prit part, sans en tirer grand avantage, à la Guerre de Trente Ans



Le roi Christian IV de Danemark (1577–1648), par Karel van Mander, 1640.

en Allemagne. Puis, ce fut l'année 1643, au cours de laquelle la balance pencha franchement du mauvais côté, car le Danemark dut subir l'attaque de la redoutable armée suédoise. Le roi résista vaillamment et perdit même un œil dans une bataille navale, mais le traité de Brömsebro (1645) établit à l'évidence que le Danemark n'était plus que la deuxième puissance dans le Nord. La Suède acquérait les provinces de Scanie et de Halland, établissant ainsi sa frontière naturelle.

Jusqu'alors, le roi de Danemark était élu par la noblesse et contraint de sanctionner le pouvoir de ses barons par les „capitulations“, qu'il accordait une fois en place. Mis le dos au mur, Frédéric III signa une „capitulation“ très favorable à l'aristocratie, dotant celle-ci de vastes pouvoirs par l'intermédiaire d'un Conseil d'Etat. Mais tout allait changer à partir de 1657 lorsqu'éclata une nouvelle guerre avec la Suède. L'hiver qui suivit fut l'un des plus froids de l'histoire, au point que les troupes suédoises gagnèrent les îles danoises en marchant sur la glace ! La géographie politique subit dès lors de notables changements, consignés par le traité de Roskilde (1658) : la Suède renforçait ses positions sur son littoral et acquérait même — bien que de façon temporaire — une partie de la Norvège. Au Danemark, le mécontentement joua en faveur du roi. Une délégation populaire vint, en 1660, proposer à Frédéric de transformer le pays en royaume héréditaire. Le moment était propice, car la noblesse avait positivement les reins brisés et les Etats ne devaient plus se réunir pendant deux siècles. Les principes de cet absolutisme royal furent rédigés sous forme d'une loi valable également pour la Norvège. Malheureusement pour la couronne, il fut impossible d'appliquer cette loi aux duchés de Slesvig et de Holstein, désormais divisés et subdivisés à la suite de

nombreux partages entre les fils et les petits-fils du duc Jean de Holstein-Sonderbourg (†1622). De leur côté, les souverains du Holstein-Gottorp (tableau 15) menaient leur propre politique.

Christian V, dont le frère était l'époux de la reine Anne d'Angleterre, fut à son tour entraîné dans des guerres contre la Suède, mais qui, cette fois, virent le triomphe de la flotte danoise alors en pleine expansion. La paix fut signée en 1679 et les deux royaumes perdirent dès lors un peu de leur antagonisme. La couronne danoise se soucia beaucoup du commerce avec l'Islande, avec les îles Féroë — deux vieilles possessions — mais aussi avec des colonies plus récentes situées dans les Indes et en Afrique. Sait-on que le château d'Accra, au Ghana, a été construit par des Danois ? Sous le règne de Christian V, les classes moyennes prirent une part plus importante dans l'administration du pays, et un nouveau code de lois fut promulgué. Sous Frédéric IV, les Suédois tentèrent vainement de s'emparer de la Norvège mais, paradoxalement, dès la paix revenue, on constata un net rapprochement des puissances septentrionales. Sur le plan privé, Frédéric IV, lassé de sa première épouse, contracta en 1712 un mariage morganatique (et entaché de bigamie) avec Anne-Sophie de Reventlow. Cette union ne put être officialisée que neuf ans plus tard. En 1728, un gigantesque incendie ravagea Copenhague, deux ans avant le couronnement de Christian VI (tableau 20), personnage pieux, affligé d'un esprit étroit et d'une épouse qui suscitait l'antipathie générale. Ce roi peu gâté par les fées connut pourtant un règne exceptionnellement paisible. Cette tranquillité tenait sans doute au rôle effacé joué par les Danois sur la scène européenne en ce milieu du XVIII^e siècle. Christian VI jouait souvent la mouche du coche ou tombait dans la pédanterie. Son fils Frédéric, plus indolent, était par contre d'un commerce plus agréable. Il eut la clairvoyance de choisir des ministres compétents, tel Bernstorff l'Aîné, Hanovrien de naissance, qui sut prendre sur lui le poids du gouvernement et tenir le pays à l'écart de la Guerre de Sept Ans. En 1743, Frédéric V brigua le trône de Suède alors vacant, mais la diplomatie russe mit en place Adolphe-Frédéric de Holstein-Gottorp. Comme le montre le tableau 23, le nouveau détenteur du trône de Suède était un parent de Frédéric V. Les ancêtres paternels de ce dernier provenaient presque exclusivement d'Allemagne du Nord, mais son ascendance du côté maternel remontait à des Franconiens (tableau 22).

Une vie dissolue a peut-être causé la mort prématurée de Frédéric V. Il est par contre certain que les plaisirs, s'ils ne l'ont pas tué, ont brisé la vie de Christian VII qui, croit-on, a souffert de démence précoce. En 1768, le jeune roi subit l'influence de son médecin, lequel réussit une carrière fulgurante, au point de devenir premier ministre et... amant de la reine Caroline-Mathilde, une des sœurs de George III d'Angleterre. Ce médecin abusif était le comte Jean Struensee qui, bien qu'aristocrate, fit preuve de libéralisme en décrétant de nécessaires réformes. Mais d'aucuns, estimant inacceptables ses origines germaniques et son style de gouvernement, provoquèrent une révolution de palais et le firent exécuter en 1772. Bernstorff le Jeune se fraya alors lentement un chemin vers le pouvoir, encourageant une politique de bon

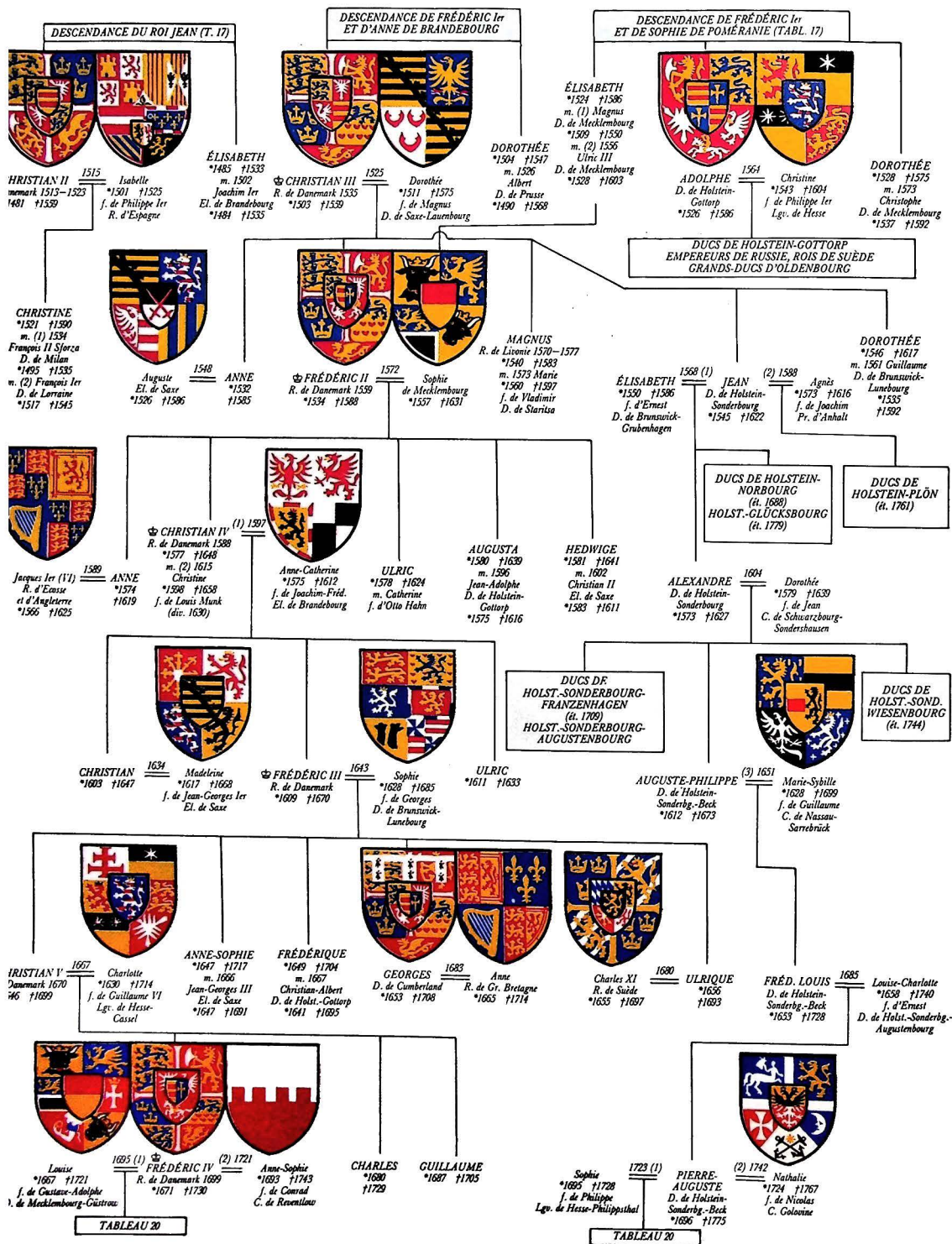
voisinage avec la Russie. Le Gottorp — partie du Holstein et possession du tsar — fut échangé contre les comtés allemands séparés d'Oldenbourg et de Delmenhorst qui, par la suite, furent réunis en un grand-duché indépendant (voir chapitre 29).

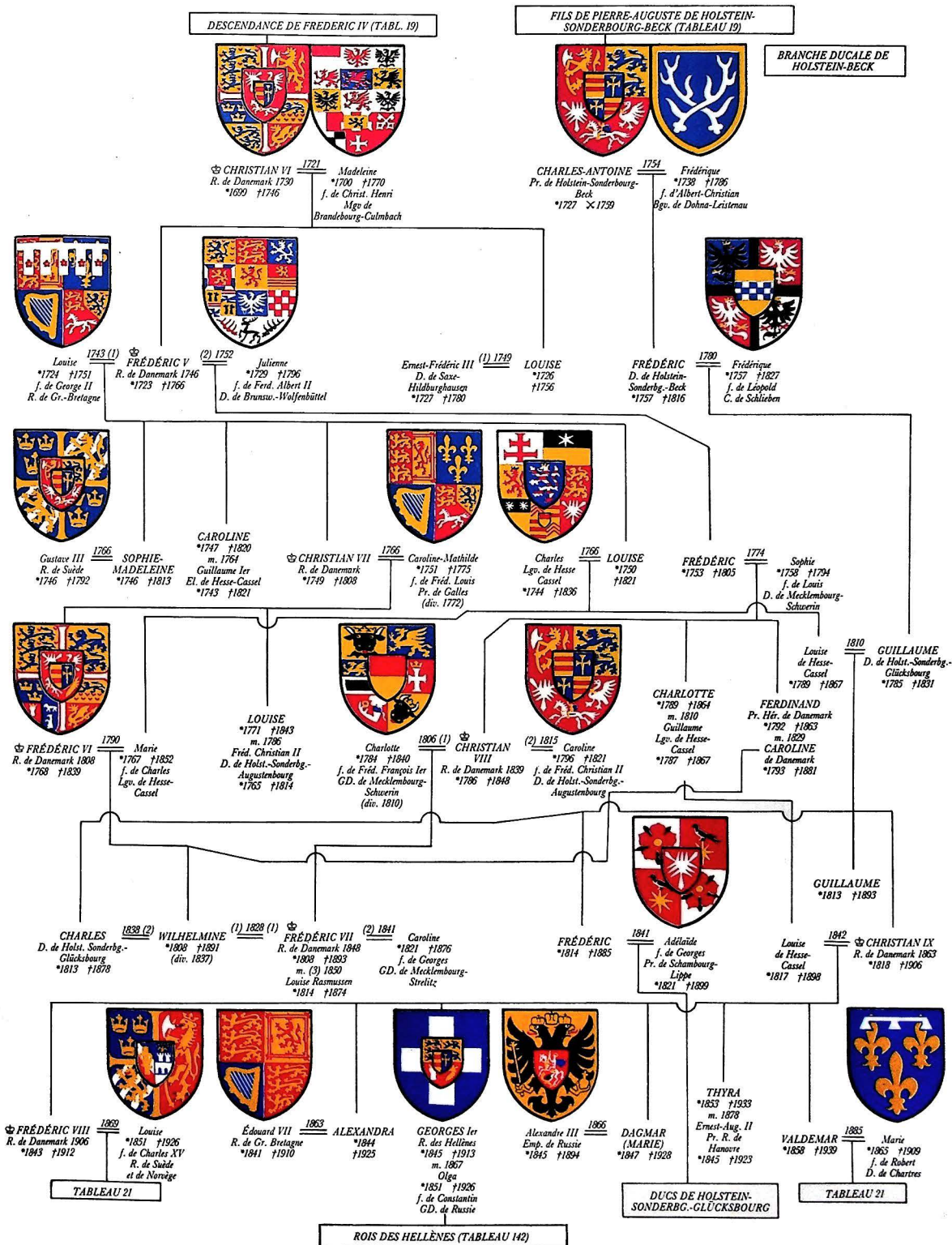
Le futur Frédéric VI exerça la régence pour son père à partir de 1784 et, avec l'aide de Bernstorff, s'efforça de préserver la neutralité danoise dans une Europe en plein bouleversement. Une réforme agraire fut mise en chantier et le Danemark fut la première nation au monde à proclamer l'abolition et la condamnation du commerce des esclaves (1792). Mais le neutralisme a ses dangers : lancée dans un combat désespéré contre Napoléon, l'Angleterre jugea nécessaire pour sa sécurité d'éliminer la puissante flotte danoise. Nelson en détruisit une partie en 1801 et Canning monta une attaque plus puissante encore en 1807, à un moment où la Grande-Bretagne se retrouvait seule devant son ennemi et devait absolument s'assurer la maîtrise des mers. Cet acte arbitraire jeta le Danemark dans les bras de Bonaparte, une réaction que le pays dut payer en 1814 lorsque le traité de paix lui imposa de céder la Norvège à la Suède et Hélioland à la Grande-Bretagne. Après quoi, le Danemark dut affronter l'avenir avec de lourdes dettes et une capitale en ruines.

Frédéric VI avait succédé à son père dément en 1808. Il fut un souverain libéral, aimé de ses sujets. Vers la fin de son règne, il installa quatre diètes (assemblées consultatives), une pour le Jutland, une pour les îles, une pour le Slesvig et une pour le Holstein. Ces deux derniers domaines obtinrent en outre leur autonomie sur le plan judiciaire. Mais, au fil du XIX^e siècle, les habitants du Slesvig et du Holstein, parlant allemand et fidèles à une longue tradition séparatiste, se sentaient de moins en moins Danois et prêtèrent l'oreille aux sirènes de l'indépendance. Christian VIII, dont le fils n'avait pas d'enfant, proclama que le Slesvig devait obéir aux mêmes règles de succession que le Danemark, mais ne dissimula point certains doutes à propos du Holstein. Frédéric VII, lors de son avènement en 1848 — l'année des révolutions — promulgua une nouvelle constitution, qui prévoyait une assemblée unique pour toutes les régions du royaume. En réaction, les ducs de Holstein-Augustenburg proclamèrent leur indépendance et firent appel à la Prusse.

LA QUESTION DES DUCHÉS

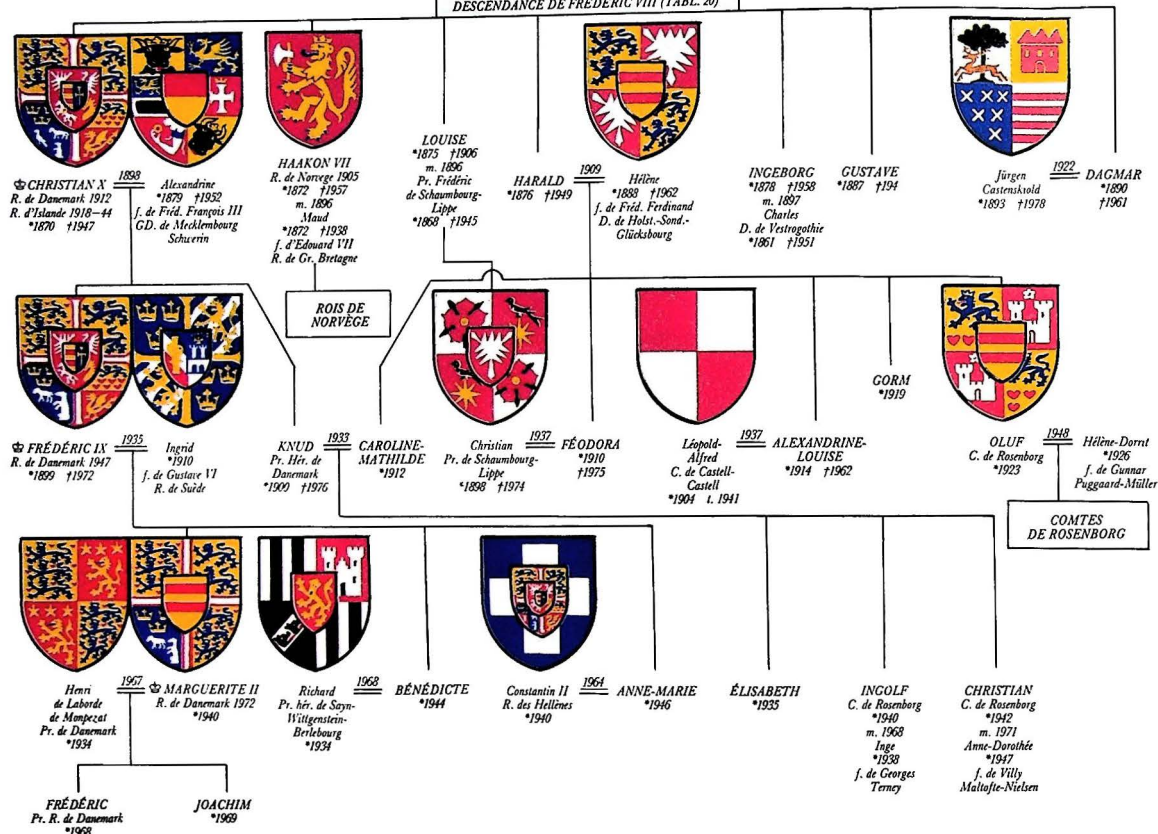
Après quelques campagnes intermittentes, une conférence internationale se réunit à Londres en 1852 et décréta que le duc Christian de Glücksbourg devait être reconnu comme héritier de Frédéric et donc appelé à régner sur le Danemark et sur les duchés. L'héritier le plus proche de Frédéric VII était le prince de Hesse-Cassel, mais il se montra grand seigneur au point de renoncer à ses droits au profit de sa sœur, laquelle se trouvait être l'épouse de Christian. Frédéric VII posa en 1863 son dernier acte de souverain en promulguant une nouvelle constitution qui liait le Slesvig au Danemark et accordait l'autonomie au Holstein. A sa mort, Christian IX monta sur le trône (tableau 20), mais un des Augustenbourg se proclama lui-même duc de Slesvig-Holstein. Le problème dynasti-



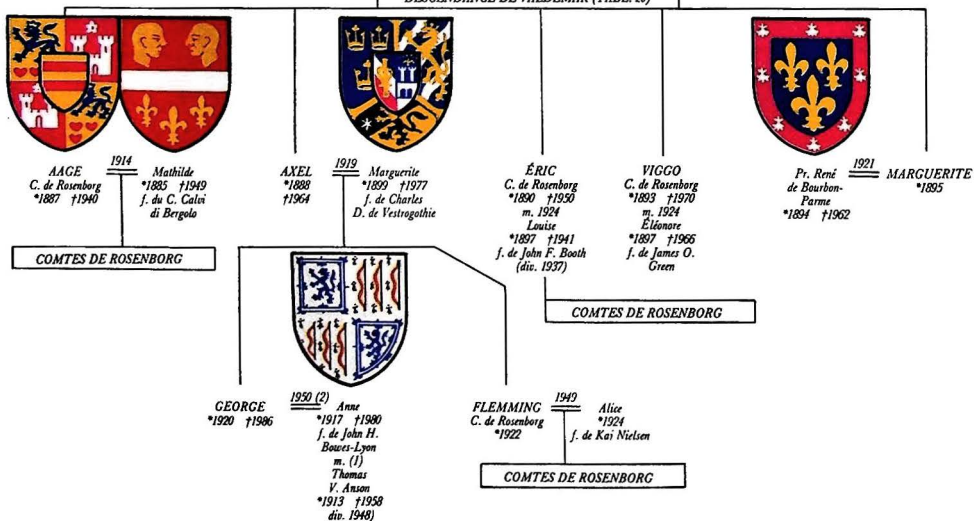


DANEMARK
La Maison de Holstein-Gottorp

DESCENDANCE DE FRÉDÉRIC VIII (TABL. 20)

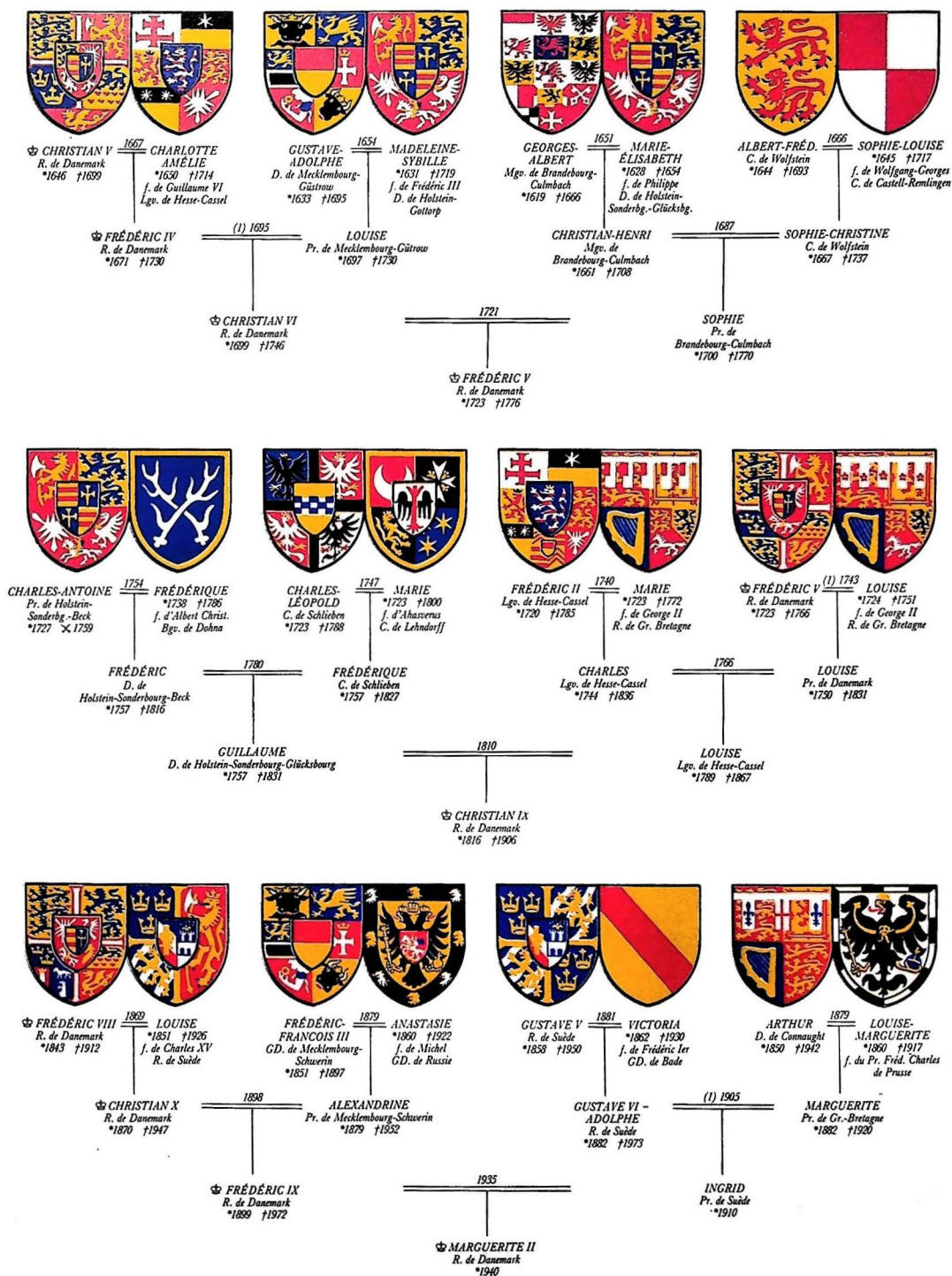


DESCENDANCE DE VALDEMAR (TABL. 20)



DANEMARK
Les ancêtres de Frédéric V, Christian IX et Marguerite II

TABLEAU 22





Le roi Christian IX de Danemark (1816–1906) et la reine Louise, entourés de leur famille, par Laurits Tuxen, 1883.

que posé par les duchés fut un vrai cauchemar pour les diplomates (voir chapitre 29 : Oldenbourg), contraints de démêler l'écheveau diplomatique que constituaient les traités restés plus ou moins lettres mortes. Cette situation remontait de l'accord de Londres (1852) à la déclaration de 1460. Adroitement, Bismarck trancha le nœud gordien en organisant une invasion par des troupes prussiennes et autrichiennes. Le Danemark fut promptement vaincu et soumis à des conditions d'une extrême dureté. Non seulement le Holstein (et le petit duché limitrophe de Lauenbourg), mais aussi le Slesvig durent passer à la Prusse et à l'Autriche, puissances cogouvernantes. Ce régime devait provoquer, quelques années plus tard, l'incorporation de ces régions dans l'Allemagne prussienne.

Le lignage de Christian IX était essentiellement allemand (tableau 22), car le sang britannique était rare parmi ses ancêtres hanovriens. Son royaume avait été brutalement réduit des deux cinquièmes de sa superficie continentale, mais il régna longtemps, consacrant tout son temps à la reconstruction, au développement de l'agriculture, à la production laitière, ainsi qu'aux progrès d'une vraie démocratie parlementaire. Son second fils devint roi de Grèce et sa fille, une reine d'Angleterre, aimée de ses sujets. Son petit-fils fut élu roi de Norvège.

Christian X dut faire face au choc de la Première Guerre mondiale, mais son pays, agissant de concert avec la Norvège et la Suède, parvint à préserver sa neutralité. Des changements considérables se produisirent néanmoins dans la vie nationale. En 1916, le Danemark vendit aux Etats-Unis pour 25 millions de dollars ses îles des Indes occidentales. En 1918, le statut de l'Islande, longtemps matière à controverse, fut provisoirement fixé par l'indépendance du territoire, sous statut de l'union personnelle avec la couronne danoise. En 1944, cette île fit le dernier pas sur la voie de l'émancipation, obtenant la liberté complète et établissant un gouvernement républicain. Mais, entretemps, la Seconde Guerre mondiale s'était abattue comme un cataclysme sur le Danemark. Sans avertissement, les Allemands envahirent le pays en avril 1940 et soumirent une population

éprise de paix à une dure occupation militaire.

Frédéric IX régna de 1947 à 1972 et se rendit célèbre pour l'intérêt profond qu'il portait à la musique et aux choses de la mer. Ses armoiries sont représentées dans le tableau 21. Les quatre quartiers principaux, séparés par la croix de l'ordre du Danebrog, représentent au 1, le Danemark, au 2, le Slesvig, au 3, l'Union de Calmar avec le béliet des Feroë et l'ours polaire du Groenland (la queue de poisson couronnée de l'Islande se retrouve au tableau 11) et, au 4, les royaumes des Goths et des Vendes. A ces quartiers se superpose un écu aux armes du Holstein, de Storman, de Ditmarsie et de Lauenbourg, avec, sur le tout, un écusson parti Oldenbourg et Delmenhorst. Ces armoiries se présentent comme un riche rappel de toute l'histoire de cet antique royaume et de ses voisins.

La constitution du Danemark stipule que les mariages royaux doivent obtenir l'approbation de l'assemblée législative, le *Rigsdag*. Les princes qui se marient en dessous de leur condition reçoivent le titre de comte de Rosenberg. Tel fut le cas pour le prince Aage (tableau 21) qui fut par ailleurs officier dans la Légion étrangère française. En 1953, la loi de succession fut modifiée pour permettre l'accession au trône des filles du roi Frédéric IX. En conséquence, sa fille aînée, Margrete, devint en 1972 reine de Danemark. Elle avait épousé en 1967 Henri de Laborde de Monpezat, un diplomate français, dont le titre officiel est aujourd'hui prince Hendrik de Danemark.

Les armoiries de la reine Margrete, représentées dans le bas du tableau 15, sont une simplification de celles de son père : les armes des Goths et des Vendes ont disparu et seul l'écusson d'Oldenbourg se superpose aux quartiers de base. L'écu est entouré du collier de l'ordre de l'Eléphant. Le prince Hendrik, dont les armoiries sont données au tableau 21, écartèle de Danemark et de ses armes de famille. Les ancêtres de la reine (tableau 22) constituent un parfait échantillon des puissances protestantes d'Europe du Nord.



Chapitre 6

NORVÈGE

Au Moyen Age, la Norvège était le plus vaste des pays scandinaves, mais son territoire sauvage, coupé de nombreux fjords, était fort peu peuplé. Aux IX^e et X^e siècles, les raids de Vikings partis de Norvège et du Danemark semèrent la désolation sur toutes les côtes d'Europe occidentale. Les Vikings créèrent des établissements en Irlande, en Écosse et sur les îles écossaises, en Angleterre et en France. Dans ce dernier pays, les féroces „hommes du Nord“ donnèrent leur surnom au duché de Normandie.

Harald III (Hardrada), qui figure en tête des tableaux 23 et 24, fier guerrier, personnage haut en couleurs, avait bravement combattu dans l'armée byzantine, fait campagne en Sicile, régné sur la Norvège, mais il périt en tentant de conquérir l'Angleterre. La couronne de Norvège passa, non sans effusions de sang, de l'un à l'autre de ses descendants, sans grand respect pour les liens du mariage. Magnus III réaffirma le pouvoir de la Norvège sur les îles qui entourent l'Écosse, mais sa mort ouvrit une période de désordres. En 1152, Nicolas Breakspear („brise-lances“), futur pape et unique souverain pontife d'origine anglaise, réussit à réorganiser l'Eglise norvégienne. A la fin du xii^e siècle, le roi Sverker parvint à rétablir l'unité et la discipline. Haakon IV fit sentir le mors, à la fois au clergé dans la métropole et aux habitants de l'Islande et du Groenland. Son fils, Magnus VI le Législateur (tableau 24), céda les Hébrides à l'Écosse et offrit à la Norvège son premier code de lois.

L'écu de Norvège porte un lion couronné tenant une hache. Au fil des siècles, le manche de la hache a été raccourci. Le lion apparaît pour la première fois en Norvège à la fin du xii^e siècle. Il s'agit peut-être d'une variante du lion d'Écosse car les deux pays étaient unis par des liens étroits et auraient pu ne former qu'un seul royaume si la princesse Marguerite, la „pucelle de Norvège“ n'était pas morte prématurément au moment où elle allait succéder à Alexandre III.

Vint ensuite Eric III qui, à deux reprises, contracta mariage avec une Écossaise. Ce souverain entra en conflit avec les villes hanséatiques qui s'assurèrent une position leur permettant de contrôler les ports norvégiens, prospè-

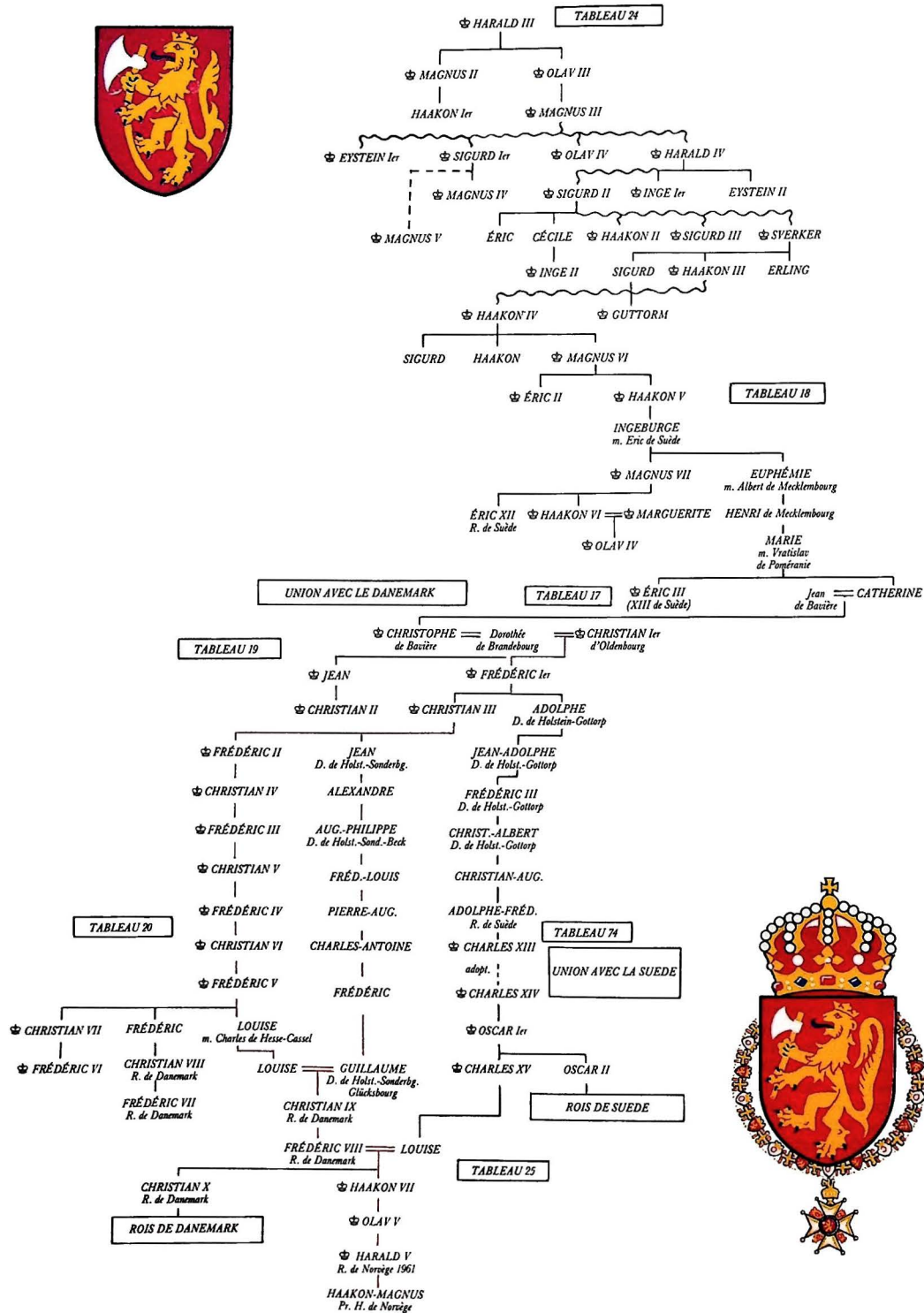
res grâce à la pêche à la morue. Son frère Haakon V laissait une fille unique dont le fils, Magnus, unit les couronnes de Suède et de Norvège (tableau 18). Mais Magnus fut incapable de maintenir cette situation. Les Norvégiens élirent son fils cadet, Haakon VI, tandis que les Suédois donnaient la préférence à son neveu, Albert de Mecklembourg. Le roi Haakon VI de Norvège épousa la femme la plus remarquable de toute la Scandinavie, la très sage et très compétente Marguerite de Danemark. Leur petit garçon fut, pour un temps très bref, roi de Danemark et de Norvège, ce qui laissait présager la longue union des deux pays. Après la mort du jeune Olaf IV (1387), sa mère Margerite réalisa, par de subtiles manœuvres, l'union des trois royaumes scandinaves à Calmar, en 1397.

Lorsqu'en 1448 les Danois élirent Christian I^{er}, les Norvégiens, après quelques hésitations, suivirent l'exemple. Mais ils furent bien mal payés de leur geste, puisqu'en 1468 le roi céda les Orcades et les Shetlands au roi d'Écosse ! Alors que la rébellion agita la Suède, la Norvège se soumit au Danemark. On pourrait même dire qu'elle se mit à genoux et, par la suite, elle progressa plus lentement que les deux autres royaumes scandinaves. Cependant, comme eux, lorsque vint la Réforme, elle adopta la doctrine luthérienne.

Le roi Christian III décréta en 1536 que la Norvège n'avait plus ni la force, ni les ressources nécessaires pour rester un royaume distinct, et qu'elle devait être assujettie au Danemark. Le Conseil de Norvège fut aboli et le pays administré par un gouverneur. En fait, les Norvégiens conservaient une bonne part de leur indépendance. Pendant les fréquentes guerres qui dressèrent l'un contre l'autre le Danemark et la Suède, la Norvège, vulnérable à cause de la longueur de sa frontière terrestre, fut envahie à maintes reprises. Il en résulta qu'en 1658 le traité de Roskilde accorda à Charles X de Suède une large tranche de la Norvège centrale, c'est-à-dire les territoires entourant Trondheim. Ce souverain fut toutefois contraint de les restituer au Danemark deux ans plus tard. En 1665, la couronne de Danemark devint héréditaire et comme cette situation s'appliquait également à la Norvège, cela rehaussa son statut. Mais, pendant tout le

NORVEGE

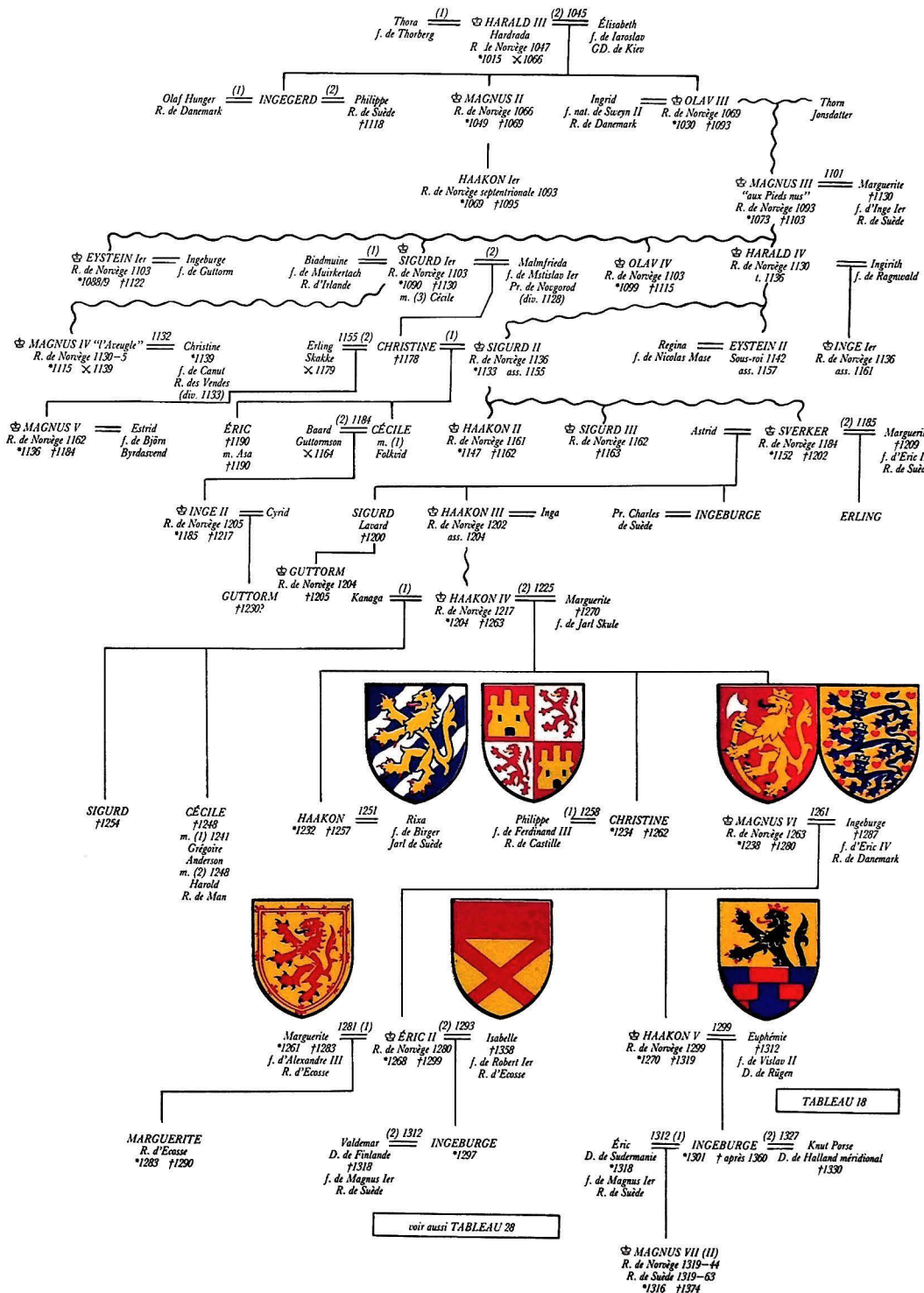
Aperçu général



NORVÈGE

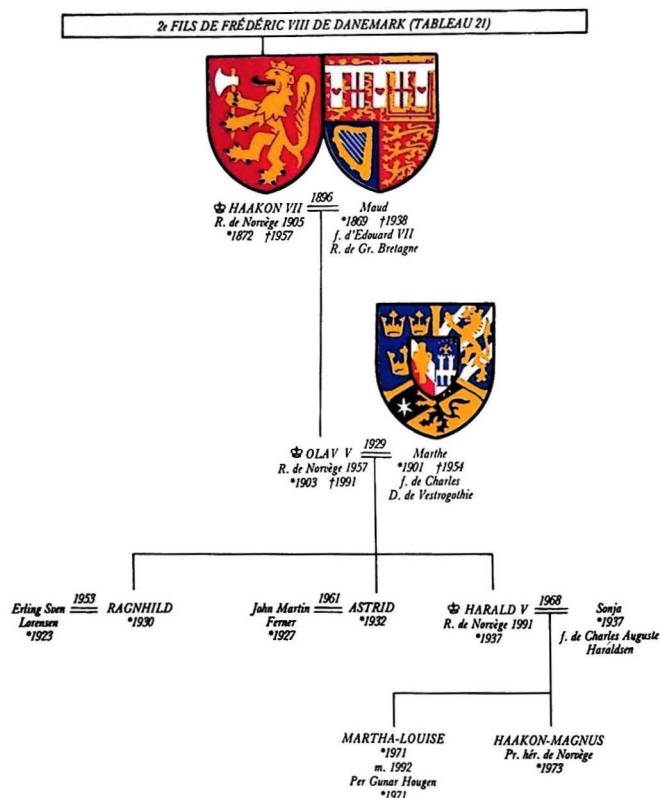
Les premiers rois (Maison d'Yngling)

TABEAU 24

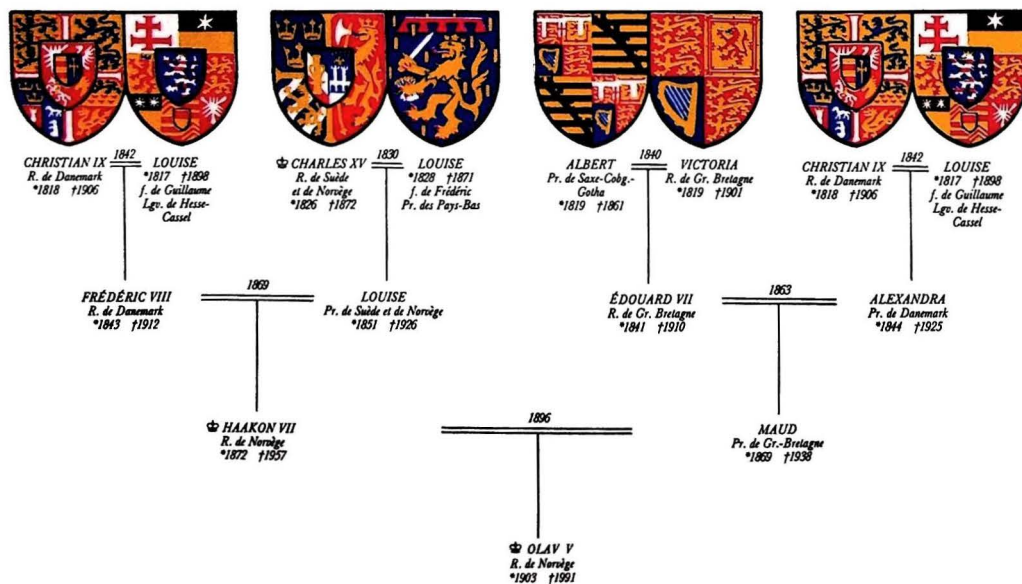


NORVÈGE

Les rois depuis la séparation d'avec la Suède



Les ancêtres d'Olav V





CHRISTIAN DER ERSTE KÖNIG ZV DENNEMARCKEN
SCHWEDEN VND NORWEGEN
HERTZOG ZV SCHLESWIG
HOLSTEIN · K · FRIDERICH
DES ERSTEN VATER ·
DOROTHEA GEBORN ZV
BRANDEN BVRGK VND KÖNIG
CHRISTOFFERS VON BEYREUTH
GELASSENE WIT FRAW
K · FRIDERICHS MOTTER ·

Le roi Christian I^{er} de Danemark, Suède et Norvège (1425–1481) et sa femme, Dorothee de Brandebourg, avec leurs armoiries respectives.

xviii^e siècle, les intérêts de la Norvège furent toujours subordonnés à ceux du Danemark.

L'INDÉPENDANCE COMPLÈTE

En 1814, le Danemark, qui avait aidé Napoléon dans ses entreprises contre les Anglais, fut contraint de céder la Norvège à la Suède. Les Norvégiens conçurent quelque amertume de ce transfert imposé par l'étranger.

Ils prirent donc l'initiative d'élire leur propre roi, mais ils furent vaincus, au terme d'une campagne-éclair lancée

par le prince héritier de Suède, le maréchal Bernadotte, un orfèvre en matière militaire. Ce dernier eut pourtant la générosité d'offrir de bonnes conditions d'armistice.

La Norvège devint alors un Etat distinct, ayant à sa tête le même souverain que celui de Suède, mais le peuple n'acceptait pas cette situation et réclamait, de toutes ses forces, sa complète indépendance.

Vers la fin du xix^e siècle, le *Storting* (parlement de Norvège) se rebiffa de plus en plus souvent contre la prédominance suédoise, réclamant une représentation diplomatique séparée et poussant finalement ses exigences jusqu'à la dissolution de l'union des deux royaumes.

Une crise éclata en 1905 et quelques bruits de bottes se firent entendre, mais le roi de Suède et son gouvernement eurent la sagesse de s'incliner : en juin, la Norvège obtenait enfin sa totale indépendance.

La couronne de Norvège fut offerte au prince Charles de Danemark, un fils cadet de Frédéric III, qui monta sur le trône sous le nom de Haakon VII. Il était déjà marié à une fille d'Edouard VII d'Angleterre (tableau 25). Durant son long règne, Haakon VII et ses concitoyens durent faire face à deux guerres mondiales. Comme les autres puissances scandinaves, la Norvège resta neutre pendant le premier conflit. Lors du second, les circonstances ne lui laissèrent pas le choix.

L'Allemagne envahit la Norvège en avril 1940. Ni la résistance acharnée de l'armée, ni l'intervention de la France et de la Grande-Bretagne, appelées à la rescousse, ne purent empêcher l'occupation du pays. Le roi Haakon VII quitta son royaume pour n'y revenir qu'en 1945, au lendemain de la victoire alliée.

Son fils Olav lui succéda en 1957 et ses armoiries sont représentées au tableau 23, entourées de l'ordre de saint Olav, fondé en 1847 par Oscar I^{er}, roi de Suède et de Norvège.

Son ascendance montre qu'il descend deux fois de Charles IX de Danemark et aussi des rois de Suède de la dynastie Bernadotte ainsi que de la reine Victoria d'Angleterre. Les deux filles d'Olav V ont épousé des roturiers car la monarchie norvégienne se nourrit plus de démocratie que de pompe protocolaire. En 1968, le prince héritier a suivi leur exemple en se mariant, lui aussi, hors de la noblesse, avec Sonia Haraldsen. Il a accédé au trône en 1991.



Chapitre 7

SUÈDE

La Suède est aujourd'hui le plus peuplé des trois Etats scandinaves, mais, au Moyen Age, ce pays du bout de l'Europe était à la traîne du progrès. Il n'avait aucun accès à la mer du Nord et, jusqu'au ^{xviii} siècle, la région la plus méridionale de la péninsule fit partie du Danemark. C'est pourquoi la Suède se tourna vers la Baltique et vers les vastes territoires de Finlande et de Russie, afin d'y étendre son commerce et assurer son expansion.

Au ^{ix} siècle, des marchands et des hommes de guerre suédois se frayaient déjà une route à travers la Russie pour atteindre Constantinople et les riches itinéraires menant à l'Asie. Leur marchandise était principalement constituée d'une grande variété de fourrures. Sur le sol même de la Suède, la famille des Stenkil (tableaux 26 et 27) exerçait une suprématie assez précaire mais, à partir de 1134, les descendants de Sverker et ceux d'Eric IX occupèrent le trône, respectant la règle de l'alternance. Par la suite, la légende allait faire d'Eric un saint ; en fait, le premier archevêché de Suède, installé à Uppsala, fut fondé en 1164. Eric X fut, semble-t-il, le premier souverain suédois à se soumettre à la formalité d'un couronnement en bonne et due forme. Au ^{xiii} siècle, on vit se développer la fonction de *jarl*, dévolue à un noble isolé, mais qui avait un poids politique considérable. En fait, les détenteurs de ce titre jouèrent un rôle plus important que les membres des familles royales, mobilisés par les problèmes relatifs à l'accession au trône. C'est ainsi que le *jarl* Birger commanda l'armée dans les campagnes contre les voisins orientaux de la Suède (les Finnois et les Estoniens), et ces opérations avaient, dans une certaine mesure le caractère de croisades. Par ailleurs, le *jarl* Birger encouragea l'industrie minière et l'immigration de marchands allemands. Après la mort d'Eric XI, c'est le fils de ce *jarl*, Valdemar, que le peuple élut, ouvrant ainsi les portes à une nouvelle dynastie, qui reçut le nom de Folkunga.

Les débuts de l'histoire héraldique des souverains de Suède sont fort complexes. Le sceau d'Eric X représente deux léopards couronnés, mais non sous la forme d'un blason. Son fils, Eric XI, porta les armoiries de sa famille maternelle, la maison royale de Danemark. Canut Johanson le Long, qui déposa Eric en 1229, possédait

déjà des armoiries familiales qui devinrent également le symbole du royaume. Valdemar, successeur d'Eric XI, n'utilisait pas les armes de Folkunga, mais conservait celles de Danemark. Il plaça deux couronnes en pal sur le sceau privé (*secretum*). Toutefois son successeur, Magnus I^{er}, adopta le blason de sa propre famille, d'azur à trois barres d'argent, au lion d'or brochant. Mais il orna la tête de ce lion d'une couronne. Sur son sceau, tout autour de l'écu, figurent trois couronnes, sans aucun doute simple attribut de royauté, sans implications territoriales.

Magnus I^{er} se révéla être un souverain avisé, qui sut se donner le pouvoir nécessaire pour consolider les positions de son royaume et offrir à la Suède son premier code législatif. En outre, pour mieux réaliser ses ambitions militaires et doter l'armée d'un encadrement efficace, il créa une classe de chevaliers, dont les membres étaient exemptés d'impôts.

Toutefois, le règne de son fils Birger perdit tout éclat à la suite de querelles confuses et sanglantes qui l'opposèrent à ses deux frères, Eric et Valdemar. Birger finit par les inviter un jour à dîner, et il profita des agapes pour s'emparer d'eux et les faire assassiner. Il eut à payer ce double crime car il fut expulsé du royaume et, en 1319, Magnus II, encore enfant et déjà héritier de Norvège, réunit les deux royaumes sous son sceptre (tableau 28).

Comme le premier du nom, Magnus II était législateur dans l'âme. D'autre part, voulant pousser les frontières de la Suède vers le sud, il acheta en 1333, pour 34 000 marcs, la province de Scanie. Hélas, la somme dépassait ses possibilités financières et il reperdit la province en 1360.

Les échecs de Magnus II lui valaient de sévères remontrances de la part de sainte Brigitte chaque fois que celle-ci trouvait le temps d'abandonner les charges de l'ordre religieux qu'elle venait de fonder, ou qu'elle suspendait la surveillance attentive qu'elle exerçait sur la conduite des papes en Avignon. De 1356 à 1359, Magnus II fut contraint de partager son royaume avec son fils Eric XII. En outre, il avait déjà dû céder, en 1344, la Norvège à son fils cadet. En 1363, la noblesse, accablée d'une morosité chronique parce qu'elle s'estimait exagérément taxée, fit appel au neveu de Magnus, Albert de Mecklem-

bourg, lequel devint donc roi de Suède. Ainsi finissait tristement la dynastie des Folkunga. Magnus avait épousé Blanche, une fille de Jean de Dampierre, comte de Flandre et de Namur. Celle-ci fut impopulaire et son influence sur son époux plus que déplorable.

Des vestiges en Avignon donnent à penser que Magnus II aurait déjà adopté les trois couronnes d'or sur champ d'azur comme blason personnel. Son successeur en fit également usage et elles sont devenues par là le symbole officiel du royaume de Suède. Albert combina les couronnes à la tête de taureau du Mecklembourg et aux griffons de Rostock et de Schwerin. Il mena le char de l'Etat avec énergie, mais en favorisant exagérément les amis allemands qui l'avaient suivi en Suède. Aussi, en 1389, la noblesse du royaume eut-elle recours au plus imposant personnage présent sur la scène politique de Scandinavie, la reine Marguerite. Déjà régente de Norvège et de Danemark, Marguerite répondit avec enthousiasme à cet appel. Ses troupes boutèrent donc Albert hors du pays et la reine exerça le pouvoir effectif sur les trois royaumes.

Nous avons vu au chapitre 5 qu'elle consolida cette union à Calmar, en 1397, en faveur de son petit-neveu, le duc de Poméranie, qui devint ainsi Eric XIII de Suède et gouverna aussi bien en droit qu'en fait à partir de 1412, l'année de la mort de Marguerite, laquelle resta un modèle de dynamisme et la fondatrice d'une dynastie.

Les mouvements de révolte des Suédois contre la prédominance danoise éclatèrent dès 1434. Au milieu du xve siècle, Charles Knutson était la personnalité dominante dans la vie publique suédoise. Fonctionnaire (maréchal) de la couronne danoise à ses débuts, il fut par la suite trois fois roi de Suède. C'était un homme fort laid, mais un politicien coriace, capable de redresser les situations les plus difficiles. Il imagina pour l'héraldique du royaume une innovation destinée à durer : il plaça ses armoiries familiales (un navire d'or sur champ de gueules) au centre d'un écu portant les armes de Suède et de Norvège, écartelées, selon le modèle danois, par une croix. Cette mince croix pattée figure aujourd'hui encore dans les armoiries royales de Suède.

A la mort de Charles, le pays fut gouverné par une suite de régents. Vint d'abord Sten Sture (1470–1503), puis son homonyme Svante Sture (1503–1512), lui-même suivi par son fils Sten Sture le Jeune (1512–1520). Aucun d'entre eux n'accéda au trône.

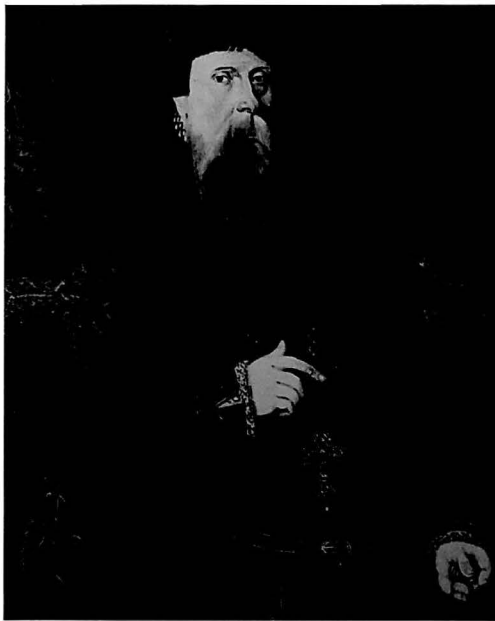
En 1520, Christian II de Danemark lança une offensive victorieuse contre la Suède et reçut la couronne. A la fin de cette même année, il ordonna l'exécution de quatre-vingt-deux partisans de Sten Sture, dont il fit même exhumer et brûler le cadavre ! Parmi les victimes du massacre se trouvait Eric Vasa, un parent de Sten. Son fils Gustave fut détenu en otage au Danemark, mais, étant parvenu à s'évader, il entreprit d'animer un mouvement de résistance. Gustave Vasa, prince digne du théâtre romantique, fut quelque peu aidé par la ville hanséatique de Lübeck et, après une foule d'aventures, parvint à chasser les Danois de Suède et à se faire nommer régent, puis roi, en 1523.

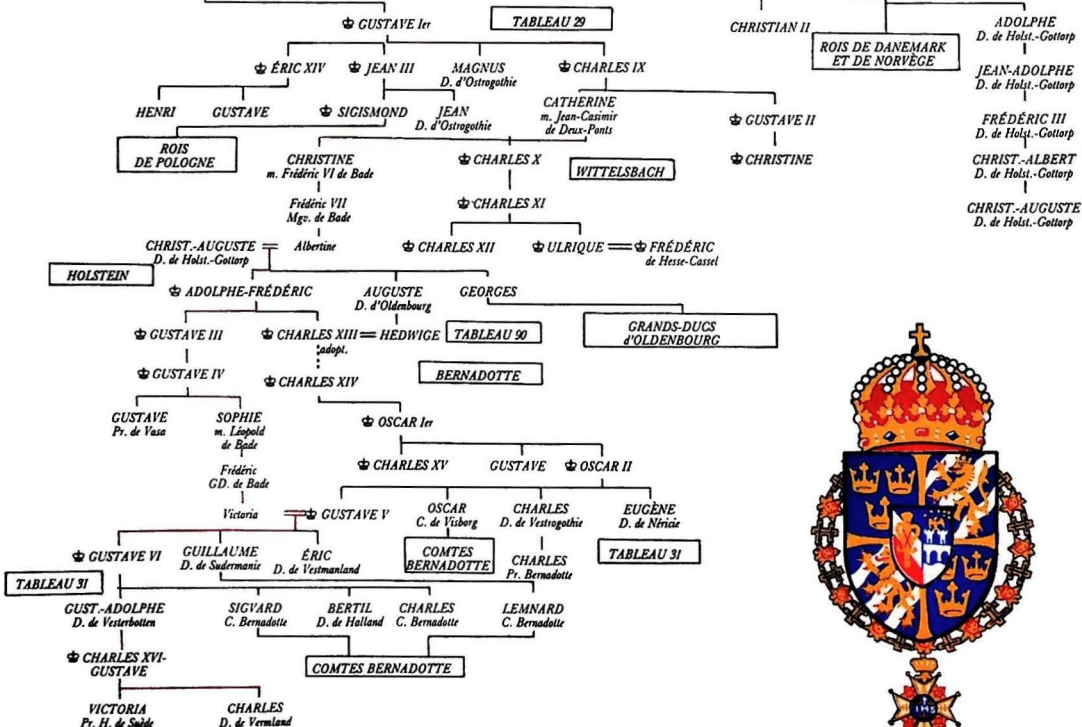
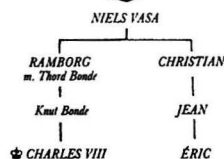
Très séduisant, portant à merveille une longue barbe blonde, Gustave I^{er} était un souverain de grande envergure. Sa conversation brillait à la fois par le sérieux

et par l'esprit. Il n'était pas lié par d'excessifs scrupules et son caractère alliait le goût du travail à une farouche détermination. Au cours de son long règne, il accueillit la Réforme en Suède et ordonna, en 1527, la suppression des monastères. Gustave I^{er} établit l'hérédité de la monarchie en 1544 et institua une armée nationale. Mais, par-dessus tout, il fonda une dynastie de souverains, tous talentueux bien qu'un peu instables. Gustave était le monarque-type du xvie siècle : résolu dans les affaires de l'Etat, réformiste en religion, chef d'une nation fière, mais autocrate dans son gouvernement. Alors qu'en 1522 il était un hors-la-loi pourchassé de partout, à sa mort, en 1560, il était le père de princes pleins de promesses et le héros d'un peuple libre, heureux d'être débarrassé à jamais du joug des Danois. Novateur dans tout le reste, Gustave conserva, en héraldique, les habitudes de ses prédécesseurs. Son écu familial représentait une gerbe (en suédois : *vase*) d'or sur un champ tiercé en bande. Il plaça ces armoiries dans un écusson sur un écartelé des trois couronnes et des armes traditionnelles des Folkunga, une croix pattée d'or brochant sur l'écartelé.

Eric XIV (tableau 29), fils aîné de Gustave, était compétent, mais présentait un caractère instable. Il étendit le pouvoir suédois sur l'est de la Baltique et dota ses navires de guerre d'un nouveau pavillon, bleu à croix jaune. En 1561, le peuple d'Estonie lui proposa de devenir son roi, mais Eric se lança dans une guerre inutile contre le Danemark, épousa la fille d'un soldat roturier et

Le roi Gustave I^{er} de Suède (1496–1560), fondateur de la dynastie Vasa. Portrait du XVII^e s. par un peintre inconnu.





SUÈDE
Les premiers rois et la Maison de Folkunga

TABLEAU 27

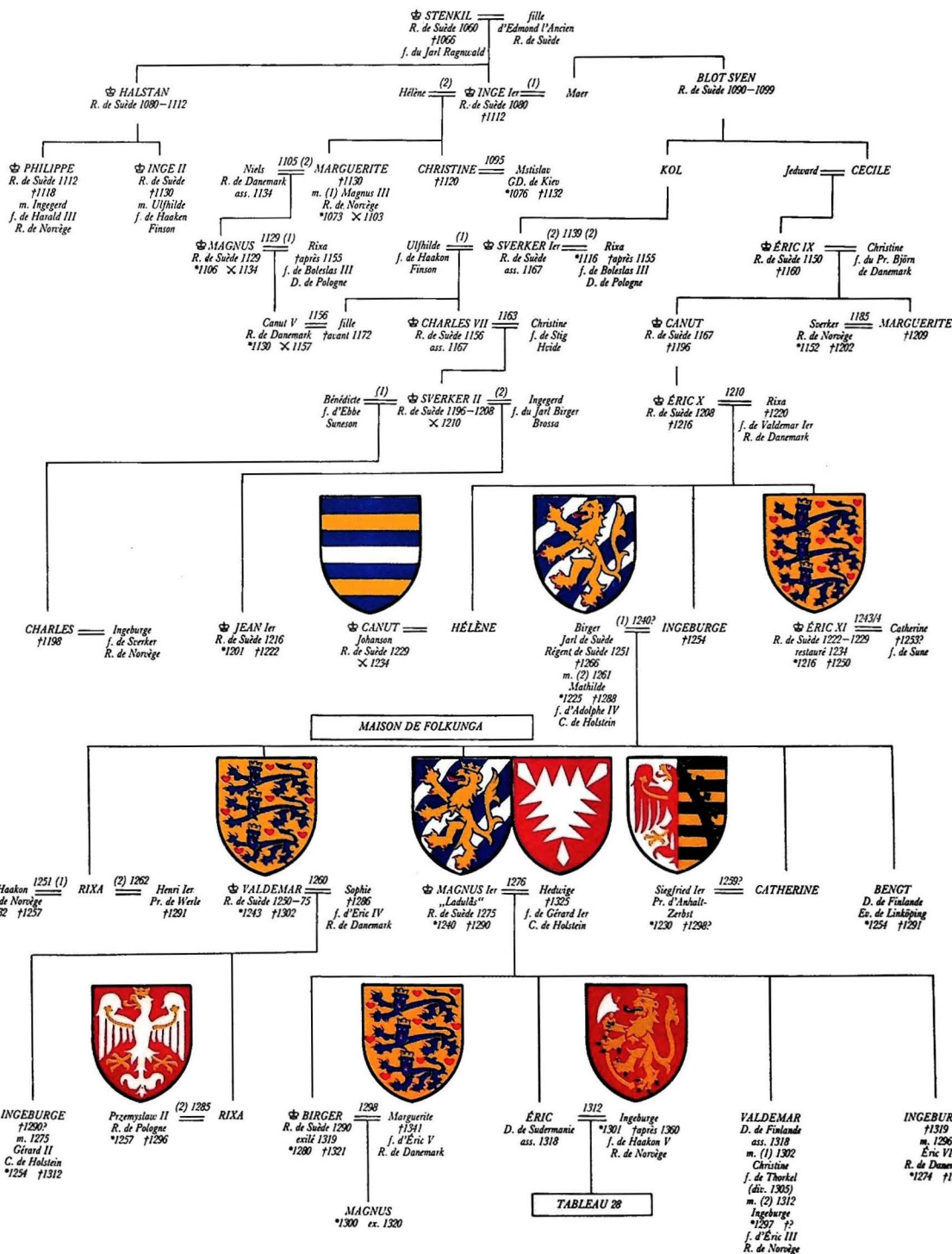
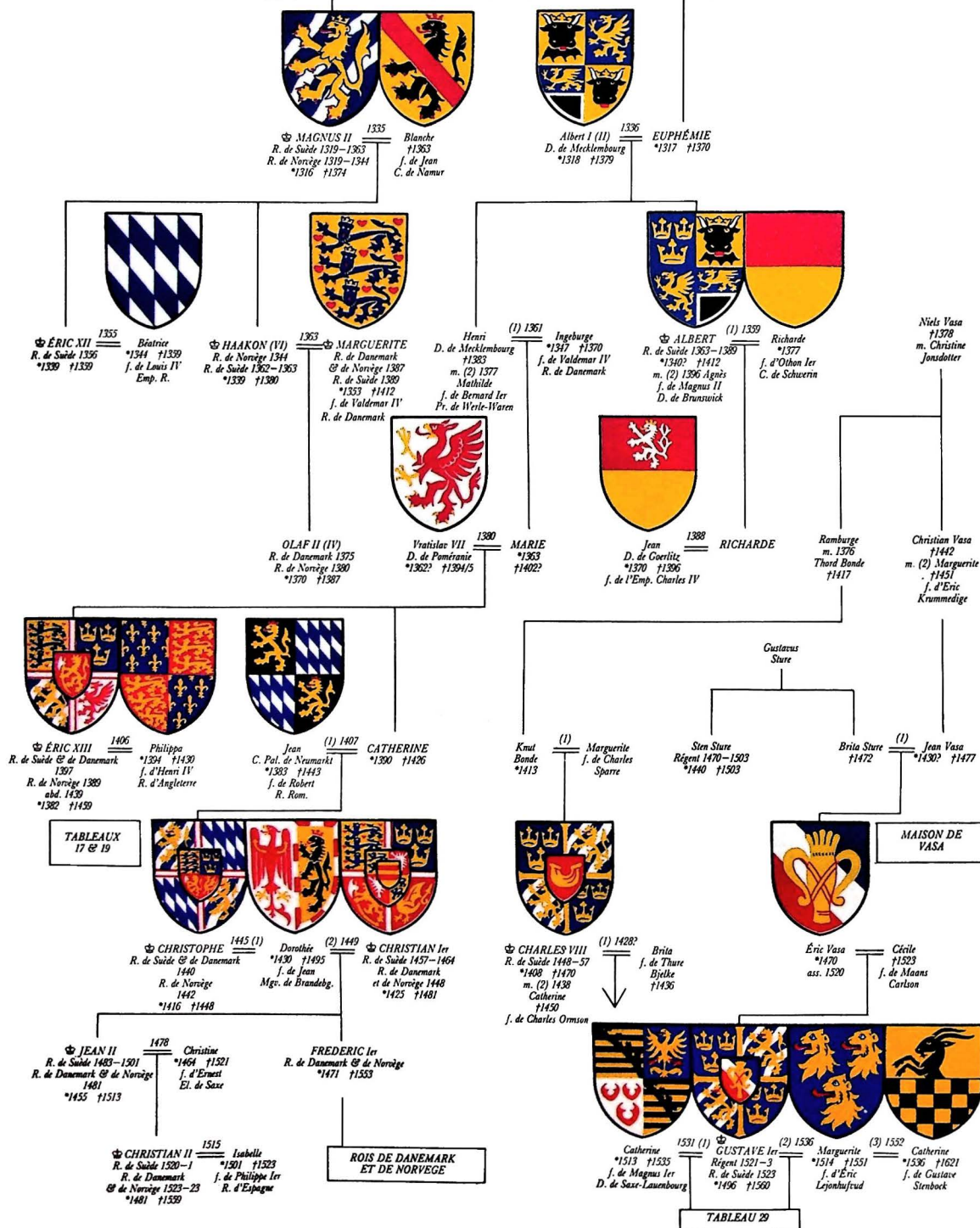


TABLEAU 28

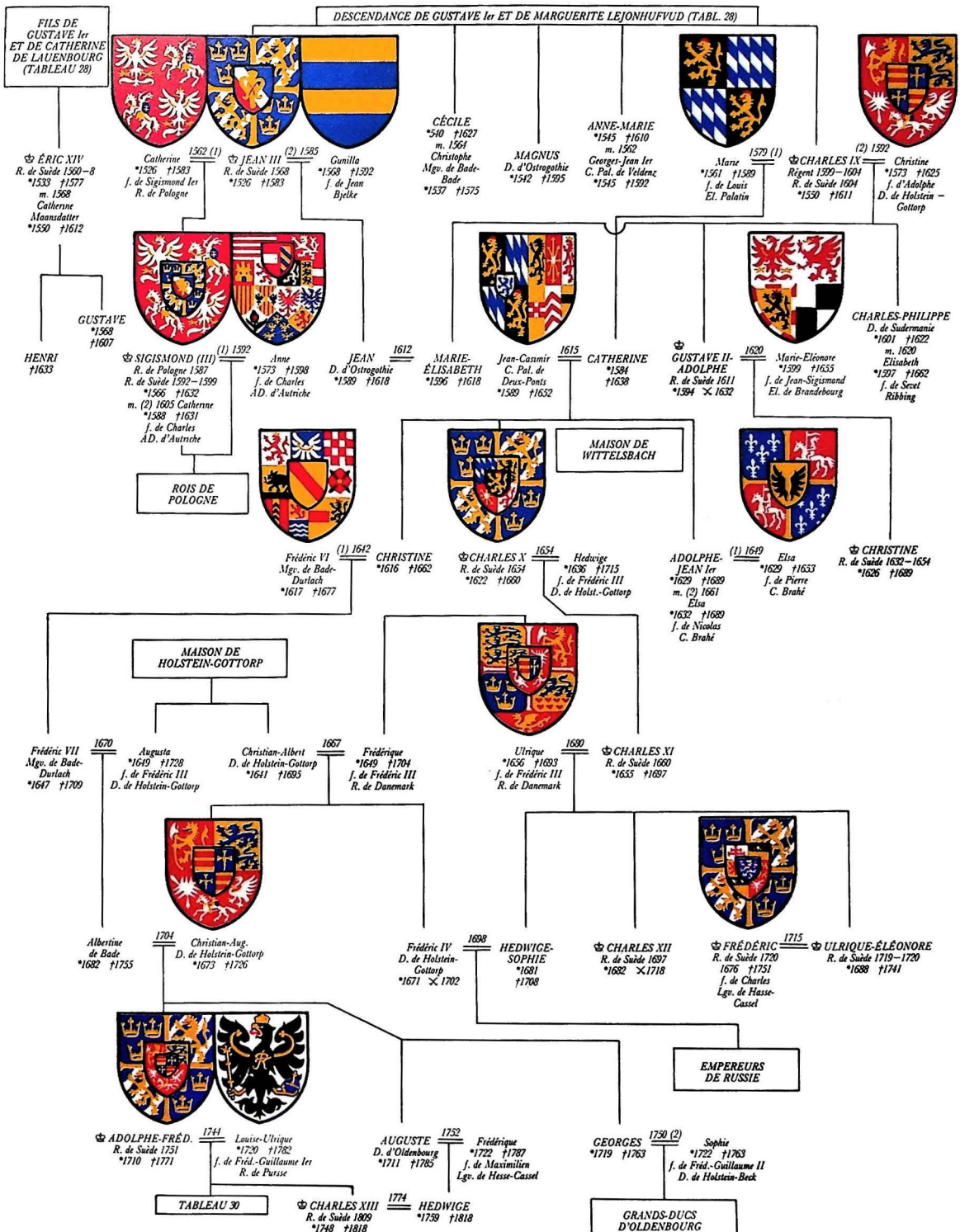
La Maison de Folkunga et l'accession de la Maison de Vasa

DESCENDANCE DU DUC ÉRIC & D'INGEBURGE DE NORVÈGE (TABLEAU 27)



SUÈDE
La Maison de Vasa

TABEAU 29





La reine Christine de Suède (1626-1689), par Sébastien Bourdon, 1653.

se mit à faire tomber les têtes dans les rangs de la noblesse. Aussi fut-il déposé en 1568 en faveur de son frère, Jean III.

Le nouveau roi voyait la religion catholique avec sympathie et avait épousé une héritière polonaise. La Suède resta néanmoins fidèle à la Réforme. Le fils de Jean, Sigismond, catholique et déjà roi de Pologne, voulut ramener la religion romaine dans ses bagages, mais il se heurta une résistance opiniâtre au point qu'il dut finalement céder son trône à son oncle, Charles IX. Celui-ci fut un roi luthérien à toute épreuve, et grand réorganisateur de l'armée. Il chercha surtout à pousser l'influence de la Suède dans l'Arctique et intervint avec succès dans les affaires de la Russie. On lui doit la fondation de Gothembourg (Göteborg).

GUSTAVE-ADOLPHE

Le successeur de Charles IX, le roi Gustave II Adolphe, fut sans doute le plus grand souverain de l'histoire de la Suède. Chef brillant, excellent administrateur militaire, parfait polyglotte, fin diplomate, il avait, comme il se devait, le port royal et le don de réussir dans toutes ses entreprises.

Il se battit aussi bien pour la Suède que pour la religion protestante, avec un égal enthousiasme. Ses premières campagnes contre le Danemark et la Russie lui valurent de vrais triomphes. Gustave-Adolphe s'assura ainsi la maîtrise du littoral Est de la Baltique, mais cet avantage l'entraîna dans un conflit avec la Pologne. Quatre campagnes donnèrent au roi l'occasion d'améliorer l'entraînement de ses troupes, que venaient renforcer des exilés écossais. Elles lui permirent aussi d'affiner ses qualités de stratège. Son armée fut l'une des premières à revêtir un uniforme. En 1630, Gustave-Adolphe débarqua sur la côte allemande de la Baltique et entra

dans la Guerre de Trente Ans en tant qu'allié de la France, donc contre l'Empire.

A Breitenfeld (1631), il détruisit les forces impériales placées sous les ordres de Tilly, un général éprouvé. Mais l'année suivante, il tomba à Lützen, dans une autre bataille victorieuse. Ainsi disparut Gustave-Adolphe et, avec lui, la part d'idéalisme qui, jusqu'alors, animait cette guerre. La politique du roi — qui ne laissait qu'une fille très jeune, du nom de Christine — fut poursuivie par son très habile et très loyal ministre, Oxenstiern. Celui-ci, de noble extraction, reçut l'appui de ses pairs pour le gouvernement du pays et, en contrepartie, il sut promouvoir leurs intérêts.

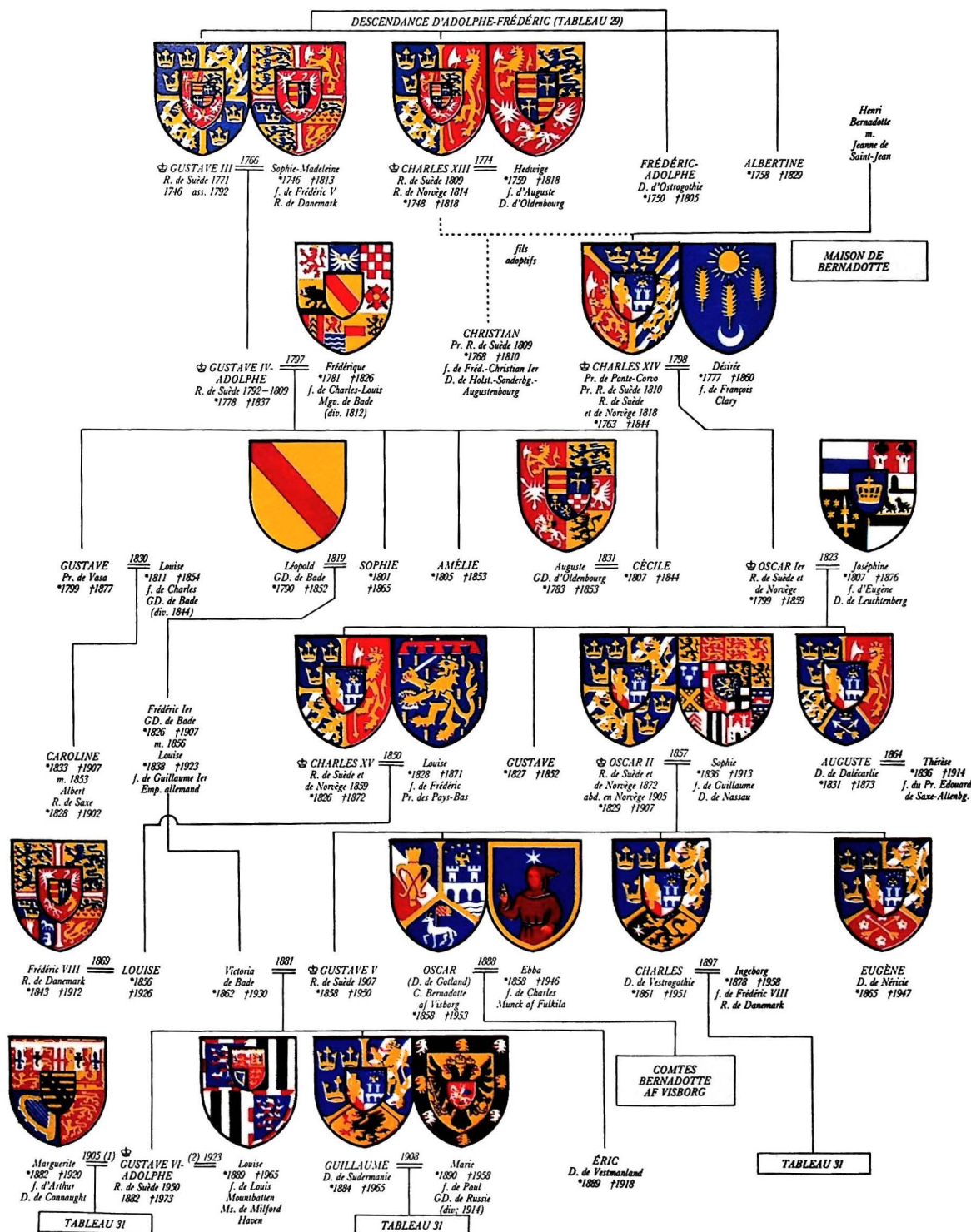
Le XVII^e siècle vit une éclosion de beaux châteaux dans les campagnes et, à Stockholm même, la construction de la splendide „Maison de la Noblesse“ (*Riddarhuset*). A l'étranger, les disciples de Gustave continuaient à gagner des batailles. La Paix de Westphalie, en 1648, donna à la Suède une partie de la Poméranie et le territoire entourant Brême, ce qui représentait deux points d'appui d'une importance stratégique capitale sur le continent.

A tous égards, la reine Christine se montra digne de la glorieuse tradition de sa dynastie. Sans grande beauté, mais dotée d'une intelligence et d'une éducation remarquables, elle recherchait par-dessus tout la paix et elle en vint, petit à petit, à traiter l'ancienne religion avec une certaine sympathie. Une personnalité aussi flamboyante cadrait d'ailleurs mal avec un luthéranisme sévère. Christine regrettait parfois d'être une femme, aussi portait-elle souvent des habits masculins, jurait comme un sapeur et n'avait pas l'habitude de mâcher ses mots. Pourtant, sa cour était la plus cultivée de l'époque. Après avoir abdicé en 1654, Christine embrassa la foi catholique et se retira à Rome, emportant avec elle une partie de sa pinacothèque personnelle. Elle avait déjà installé son successeur, son cousin Charles X qui, soldat dans l'âme, s'embarqua immédiatement dans des campagnes contre la Pologne et le Danemark. Pendant le terrible hiver de 1657-1658, il mena ses troupes sur la mer gelée, du Danemark continental aux îles, puis à Copenhague, où les négociations de paix donnèrent à la Suède ses provinces méridionales et une façade maritime. Le roi dé tint même, pendant deux ans, la région de Trondheim, en Norvège.

Charles XI, par contre, fut un homme de paix, qui consacra ses efforts à la reconstitution des finances nationales et à l'assimilation des nouvelles provinces dans une Suède vraiment unie. Il étendit les domaines royaux jusqu'à ce qu'ils représentent un tiers du territoire global. De ce fait, il retirait à la noblesse une partie de ses terres et une part de son influence politique. Charles XII hérita donc de son père un pouvoir autocratique sur un pays prospère et stable, mais, comme ses prédécesseurs plus lointains, il était fait pour la guerre. Le tableau 32 nous montre que ses ancêtres étaient, dans leur majorité, issus de familles protestantes d'Allemagne, bien qu'il fût lié à la maison de Vasa par son arrière-grand-mère. En ligne masculine ascendante, il était un Wittelsbach (tableau 96).

La puissance de la Suède suscitait la rancœur à la fois de la Pologne et de la Russie, pays auxquels des possessions suédoises barraient l'accès à la Baltique. La

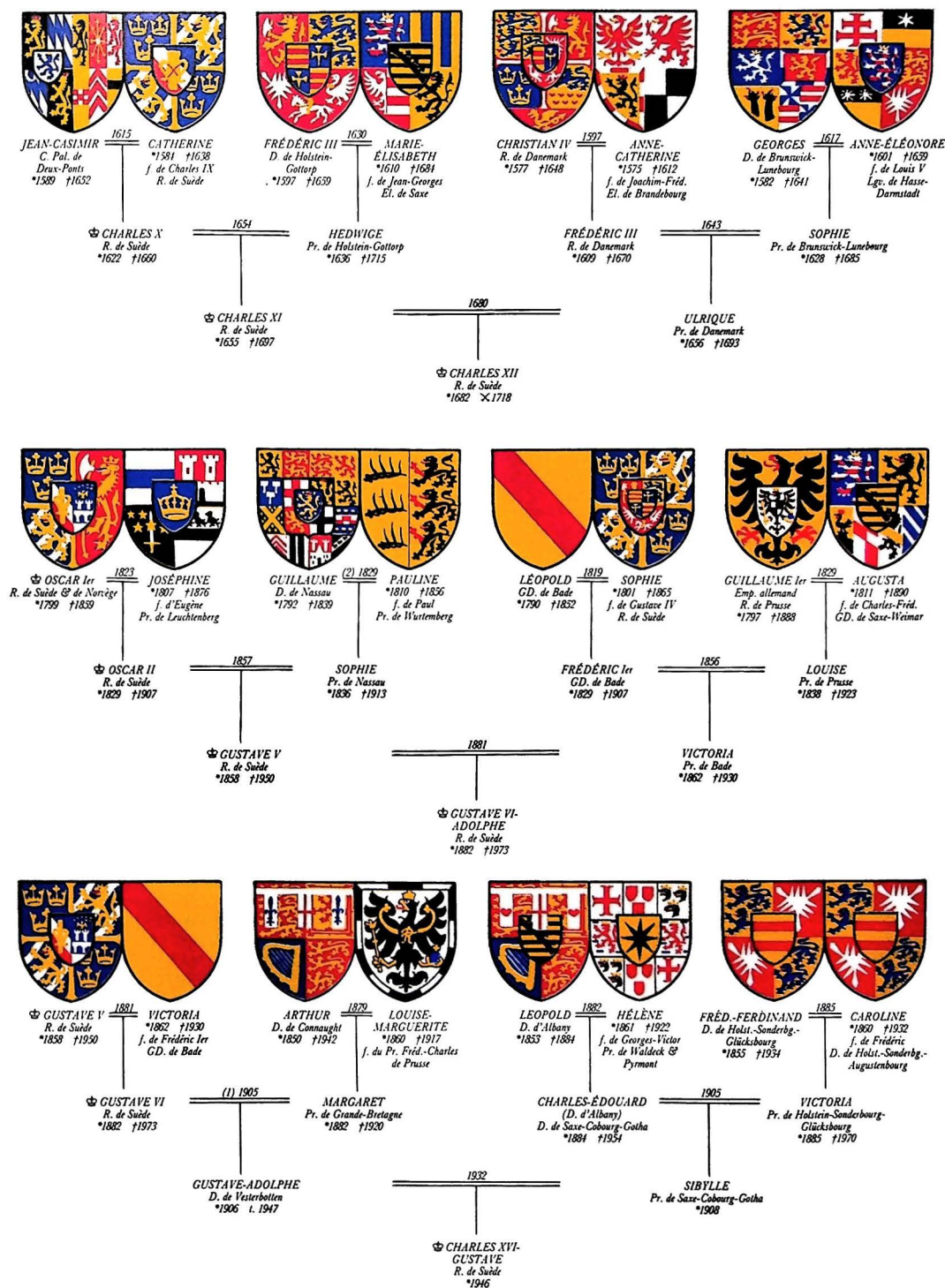
Les Maisons de Holstein-Gottorp et de Bernadotte



SUÈDE
La Maison de Bernadotte



Les ancêtres de Charles XII, de Gustave VI et de Charles XVI-Gustave



guerre éclata donc en 1700. Charles, grand, mince et dur, passait pour inexpérimenté, mais ce n'était qu'une apparence. Sur les champs de bataille, il fit une carrière aussi fulgurante qu'un météore dans le ciel nordique. A Narva, il écrasa l'armée du tsar Pierre le Grand et fit plus de prisonniers qu'il n'avait de soldats ! Ensuite, tout à son aise, il se mit à grignoter la Pologne et parvint à détrôner son roi, Auguste. Cependant, la Russie profita de ce répit pour se réarmer et se réorganiser. Pierre le Grand s'était avancé jusqu'au golfe de Finlande et avait bâti Saint-Petersbourg (l'actuelle Leningrad). En 1707, Charles XII pénétra en territoire russe, mais divers désastres l'empêchèrent d'atteindre Moscou comme il l'avait prévu. Ensuite, il subit une lourde défaite à Poltava, en 1709, et dut se retirer... en Turquie. On ne devait le revoir en Suède qu'en 1714 !

Toutefois, ce génie taciturne et irréductible, toujours aussi populaire parmi la troupe, et croyant en sa belle étoile, mit sur pied des armées fraîches et lança une offensive sur le territoire de la Norvège (alors unie au Danemark). C'est dans ces circonstances qu'il trouva la mort. Les historiens débattent encore aujourd'hui pour savoir si la balle qui le frappa avait été tirée par un ennemi ou par un traître...

En 1721, la Suède fut contrainte de céder à la Russie ses très rentables provinces baltes, et ainsi s'acheva la période où elle compta parmi les grandes puissances d'Europe. L'absolutisme royal prit fin du même coup. A Charles succéda sa sœur Ulrique-Eléonore, qui fit élire comme roi son mari, Frédéric de Hesse-Cassel. Charles X, Charles XI et Charles XII avaient tous trois porté en abîme les armoiries du Palatinat. Frédéric les remplaça par le blason de Hesse-Cassel. Autre innovation : il établit, en 1748, l'ordre des Séraphins (tableau 26), dont la tradition fait remonter l'origine — sans trop de garanties d'ailleurs — au Moyen Âge. La couronne dut accepter une nouvelle constitution qui créait quatre Etats (la noblesse, le clergé, la bourgeoisie et la classe paysanne), mais laissait le pouvoir le plus substantiel aux mains de la noblesse. Deux partis se hissèrent au premier plan : les „Bonnets“ (appelés d'abord „Bonnets de nuit“) et les „Chapeaux“. En 1741, ces derniers laissèrent la Finlande tomber aux mains des Russes, mais ils récupérèrent la plus grande partie de la province en acceptant comme héritier du trône un parent de l'impératrice de Russie, Adolphe-Frédéric de Holstein-Gottorp.

Gustave III (tableau 30) était moins malléable. Le coup d'état de 1772 lui permit de rétablir l'autorité royale. Manquant d'éducation, un rien histrion et parfois indolent, il fut néanmoins assez habile pour réaliser une réforme financière importante. Mais, en 1792, il fut assassiné lors d'une soirée à l'opéra, ce qui mit un terme dramatique à une vie fort théâtrale. Gustave IV, lui, n'avait pas la stabilité de caractère qu'exige le pouvoir. Pour le moins fantasque, il se considérait comme le rival de Napoléon. Ses campagnes déraisonnables lui firent perdre la Finlande et la Poméranie, de sorte qu'il fut déposé sans le moindre égard en 1809. La vieille constitution fut remise en vigueur et, après quelque temps, Charles XIII fut proclamé roi, avec des compétences limitées. Comme il n'avait pas d'enfant, le problème de sa succession fut ardemment débattu.

LES BERNADOTTE

Le premier choix tomba sur un prince de Danemark, Christian, alors commandant en chef en Norvège, mais celui-ci mourut en 1810. C'est alors que, par une initiative presque incroyable, les Suédois offrirent le trône à Jean-Baptiste Bernadotte, un des maréchaux les plus brillants de Napoléon. Ce Gascon costaud et de fort belle mine, doté d'un talent militaire éprouvé, fit un roi populaire et heureux dans ses entreprises. Il dut pratiquement s'atteler à sa tâche le jour même de son arrivée, car Charles XIII, qui l'avait adopté, était alors complètement sénile. Bernadotte n'apprit jamais le suédois, mais sa prestance et son bon sens lui gagnèrent le cœur de ses nouveaux compatriotes. En 1814, il conquiert la Norvège par une campagne éclair et, quatre ans plus tard, il succéda à son père adoptif sous le nom de Charles XIV Jean. Sa politique jeta les bases de la paix continue dont la Suède jouit depuis son règne.

Ses armoiries comportent les lions de Norvège et des Folkunga combinés aux trois couronnes de Suède, avec, en cœur, les armes des Vasa et des Bernadotte, princes de Pontecorvo. Ces dernières étaient une création de Napoléon, puisque Charles XIV Jean était le fils d'un petit avocat de Pau. Son fils, Oscar I^{er}, avait courtoisé le libéralisme dans sa jeunesse, mais il suivit les lignes directrices de la pensée paternelle. Son règne fut marqué par plusieurs réformes en politique intérieure, une campagne contre l'alcoolisme, la promotion de l'agriculture et de l'industrie. Charles XV, sans avoir l'envergure de son prédécesseur, eut la sagesse de se choisir de bons ministres, qui continuèrent à faire progresser le pays dans la paix. Toutefois, la coopération avec la Norvège n'était pas encore complète et, par ailleurs, les Suédois émigraient par milliers vers le Nouveau Monde. A Charles XV succéda son frère Oscar II, qui, sans conflit, réussit à séparer la Norvège de la Suède.

Gustave V régna longtemps et dirigea son pays durant deux guerres mondiales, sans se laisser entraîner dans aucune. Son fils Gustave VI était un archéologue distingué. Le tableau 32 prouve que ses ancêtres étaient surtout allemands, mais il descendait de l'ancienne dynastie suédoise par les ducs de Bade. Le prince Eugène de Leuchtenberg, son aïeul, était le fils que l'impératrice Joséphine avait eu de son premier mariage avec le vicomte de Beauharnais.

Le lignage de son petit-fils Charles XVI Gustave (tableau 32) témoigne d'un apport plus considérable de sang britannique. En 1976, il épousa une roturière d'origine allemande, Silvia Sommerlath, qui lui a donné deux filles en 1977 et 1982, et un fils, le prince Charles-Philippe, en 1979. A cette époque, le pays considérait le petit prince comme l'héritier du trône, mais depuis lors, le parlement suédois a voté une loi de succession par laquelle l'héritier est le premier enfant du souverain, sans distinction de sexe. C'est pourquoi la princesse Victoria a pris le statut de son frère cadet le 1^{er} janvier 1980. Les armoiries des différents cadets royaux comportent outre les couronnes de Suède et le lion des Folkunga, un quartier aux armes de la province (duché) dont ils portent le titre. Ceux qui n'épousent pas une princesse de sang royal deviennent comtes de Visborg.



Chapitre 8

PAYS-BAS ET LUXEMBOURG

L'histoire ancienne du royaume actuel des Pays-Bas se confond avec celle des multiples duchés et comtés d'allégeances diverses, qui formaient ce que l'on appelait les „pays d'embas le long de la mer“ et qui s'étendaient du golfe du Dollart au Nord jusqu'à l'embouchure de l'Aa au Sud. Dans la partie septentrionale, la Hollande, les hommes s'adonnèrent dès les origines à la pêche, combattirent la mer, élevant des digues et creusant des canaux. Cependant que le Sud, les Flandres, développait un commerce de drap prospère faisant la richesse de villes pratiquement indépendantes, telles qu'Anvers, Bruges ou Gand. A la fin du xive siècle, l'invention d'une nouvelle technique de salage du hareng provoqua l'essor des localités côtières. Villes et campagnes commencèrent à se doter d'institutions autonomes traditionnellement hostiles à la tyrannie féodale.

La tendance à l'unification prit naissance avec l'expansion territoriale et politique des ducs de Bourgogne (chapitre 18), qui débute avec le mariage de Philippe le Hardi avec Marguerite, héritière du comté de Flandre. En 1477, lorsque meurt Charles le Téméraire, il ne laisse qu'une fille. Réunies en congrès, les villes et les comtés arrachèrent à la duchesse Marie une charte qui lui interdisait notamment de se marier sans le consentement des Etats (assemblées) des provinces. Marie épousa Maximilien de Habsbourg, qui devint empereur (tableau 79). Leur fils Philippe épousa Jeanne, dite *la Folle*, héritière de Castille et Aragon, liant ainsi le sort des Pays-Bas à celui de l'Espagne. Leur fils Charles Quint fit des possessions des Habsbourg aux Pays-Bas un remarquable ensemble en leur adjoignant certains territoires septentrionaux, dont le duché de Gueldre et l'évêché d'Utrecht. A son abdication en 1556, il donna l'Espagne, l'Amérique et les Pays-Bas à son fils Philippe II et son frère Ferdinand lui succéda à la tête de l'Empire et dans les territoires héréditaires des Habsbourg.

Charles Quint est le dernier souverain des Pays-Bas que l'on puisse qualifier de „prince naturel“ de ces régions en ce sens que son éducation et sa langue se conformaient tout naturellement à la tradition bourguignonne.

Philippe II, paperassier cloué à sa table de travail dans

la lointaine Espagne, n'eut jamais de contact direct avec ses possessions du nord, dont les bourgeois, avides d'indépendance, témoignaient parfois de sympathie pour la Réforme, prophétisée par l'humaniste néerlandais Erasme. C'est à ce moment que la maison de Nassau fit son entrée dans la vie publique agitée des Pays-Bas.

LA MAISON DE NASSAU

Le comté de Nassau se situe en Allemagne, au confluent du Rhin et du Main. Au cours de la seconde moitié du xiii^e siècle, la famille régnante se divisa en deux branches, walramienne et ottonienne (tableau 33). A la première appartenait le comte Adolphe qui s'efforça, de 1291 à 1298, de monter sur le trône du Saint Empire (chapitre 30). Mais la seconde branche entre plus dans notre propos. Les comtes de Nassau-Dillenburg avaient, comme bien d'autres seigneurs allemands, une forte tendance à diviser leurs domaines pour les réunir par la suite, mais Englebert I^{er} eut la bonne fortune d'épouser Jeanne, héritière de Bréda et d'autres biens en Brabant. Son petit-fils, Englebert II, obtint d'autres possessions dans cette région en récompense de services rendus à l'empereur Maximilien. A la génération suivante, le patrimoine fut à nouveau morcelé : Henri prit Bréda et la partie flamande ; Guillaume eut l'héritage allemand, moins considérable (tableau 34). Henri fit un beau mariage avec la princesse d'Orange, une principauté minuscule mais indépendante située dans la vallée du Rhône. Son fils René légua l'ensemble — sans raison bien précise — à son cousin germain Guillaume (qui n'avait pas une goutte du sang d'Orange), avant de succomber sur un champ de bataille.

Guillaume le *Taciturne* céda donc son héritage allemand à un frère cadet et se mit en devoir de recueillir au mieux l'immense cadeau que le destin lui faisait aux Pays-Bas et ailleurs. Physiquement, il était aussi beau que fort et se montrait parfaitement rompu aux usages du monde. Son surnom de „taciturne“ ne lui rend pas justice : il n'avait rien de mélancolique, mais il savait écouter et possédait une parfaite maîtrise de soi. Il entama sa carrière sous Charles Quint, qu'il servit fidèlement mais, lorsque le

PAYS-BAS ET LUXEMBOURG

Aperçu général de la Maison de Nassau



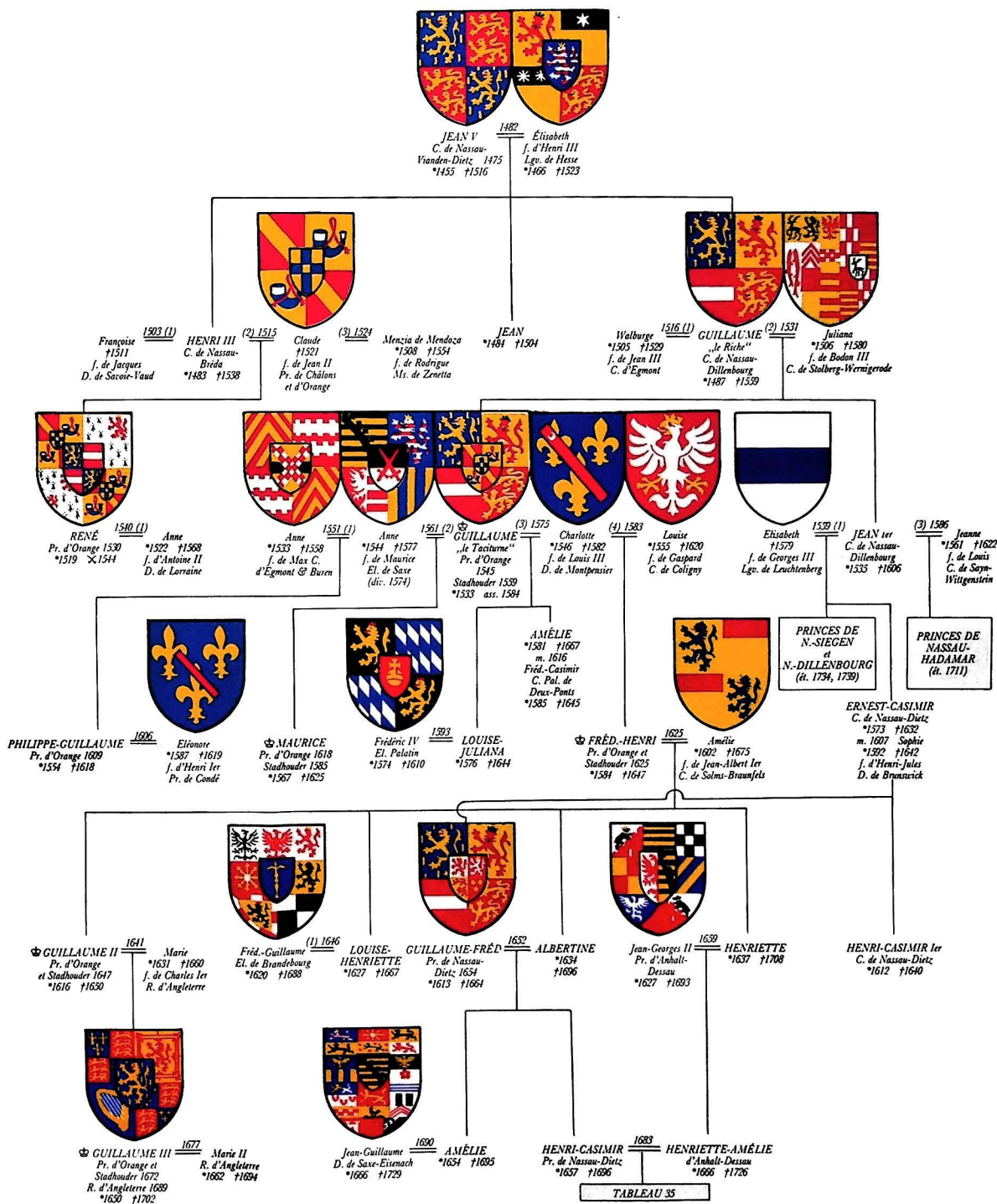
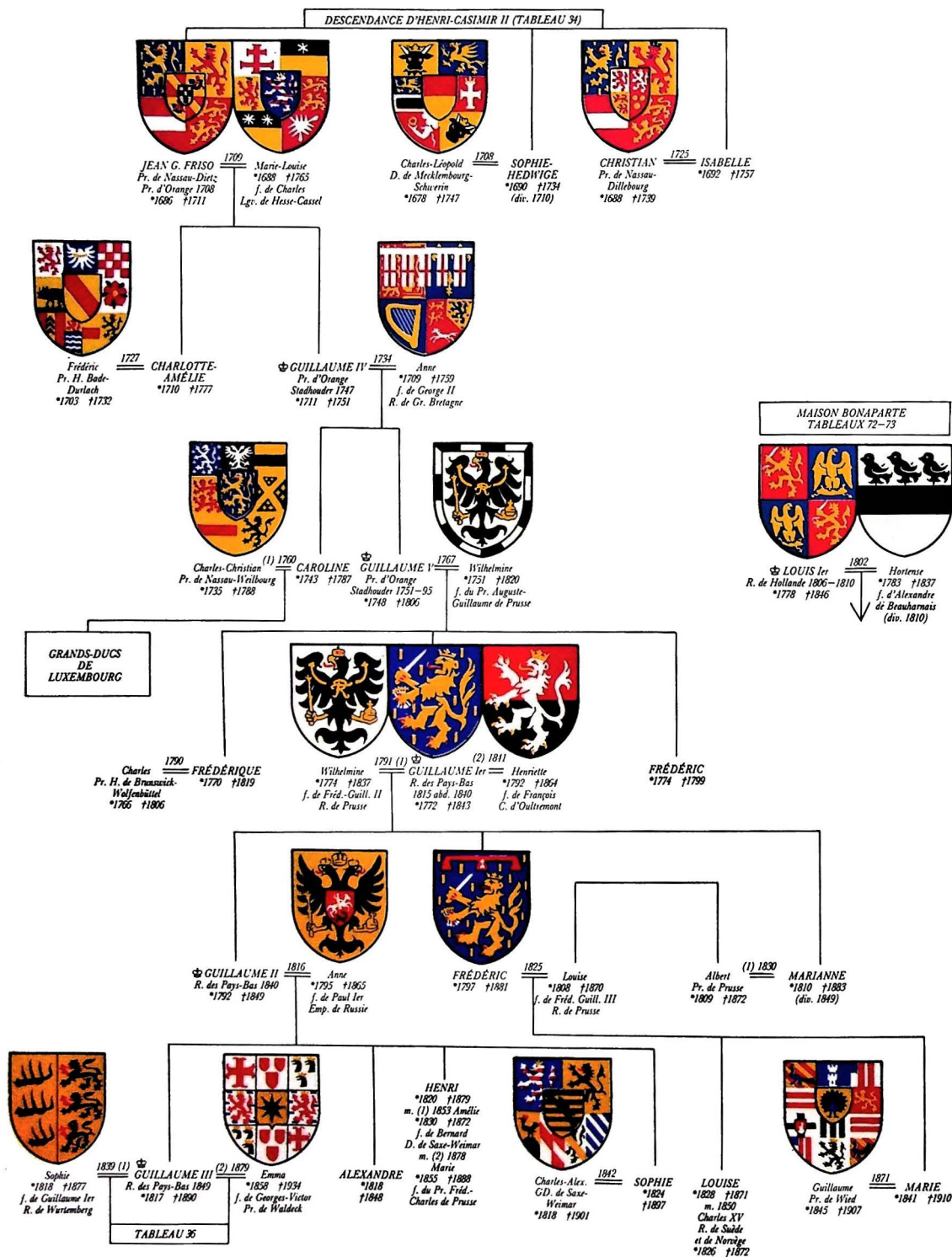
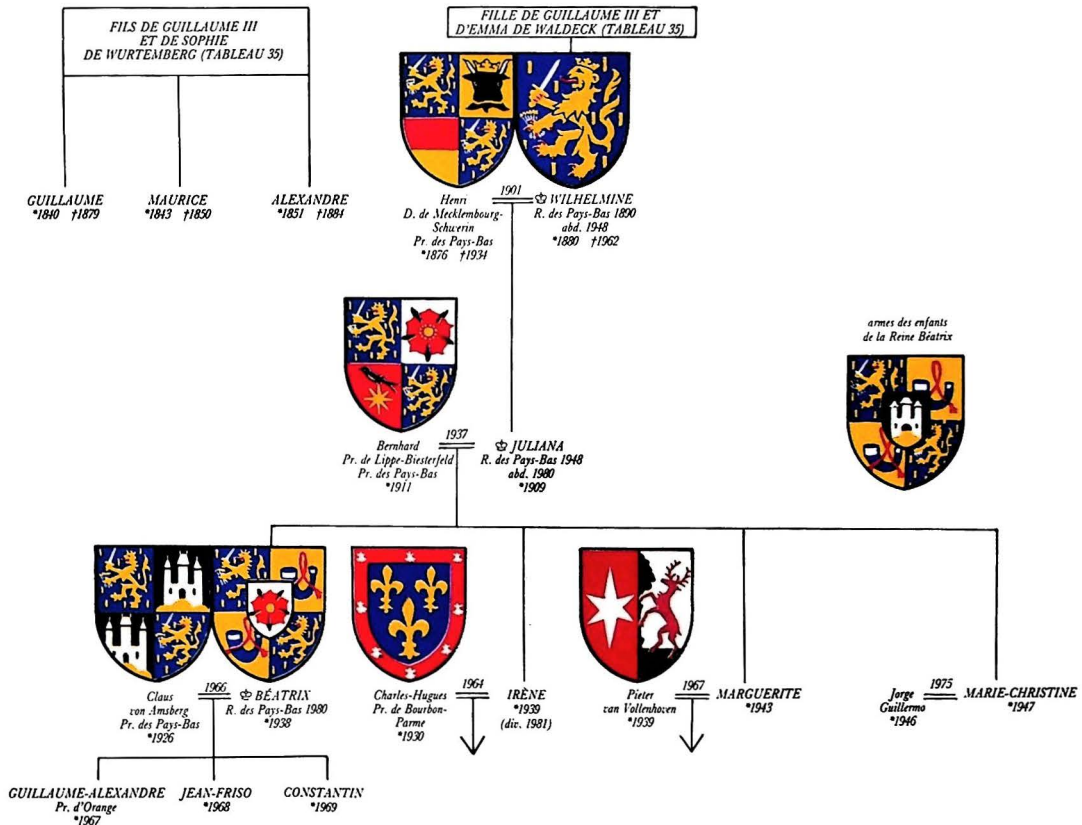


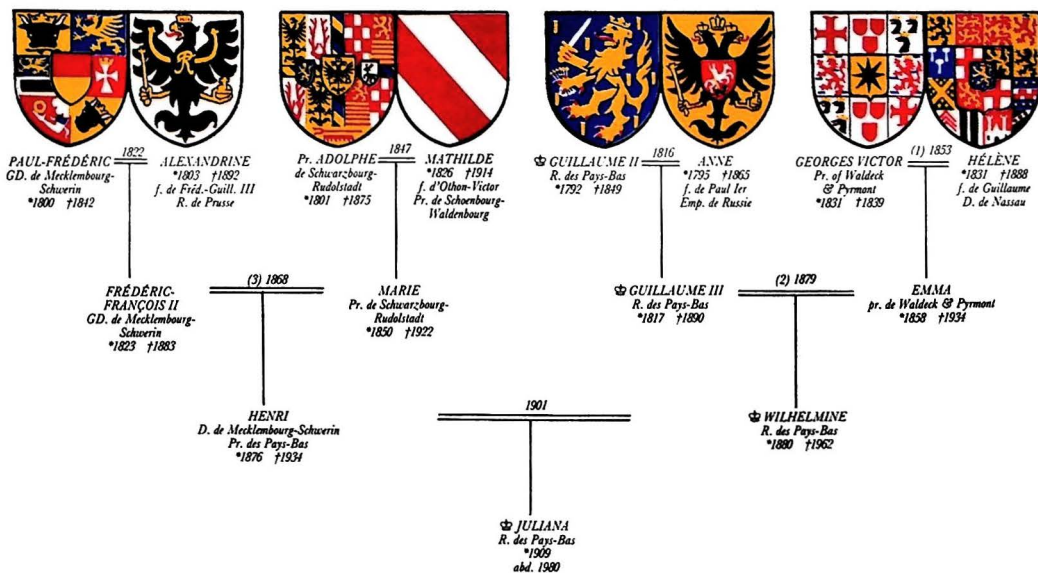
TABLEAU 35

Les stadhouders et les rois aux XVIIIe et XIXe siècles





Ancêtres de la Reine Juliana



NOTE:
Les armes données pour la reine Beatrix sont celles dont elle faisait usage comme princesse.



Le roi Philippe II d'Espagne (couvert) accusant de trahison Guillaume le Taciturne en 1559, par Corneille Kruseman, 1832.

mouvement de résistance à Philippe II prit de l'ampleur aux Pays-Bas, il en fut bientôt reconnu comme chef naturel et indomptable. Bien que très tolérant, il se fit calviniste et puisa sans compter dans son immense fortune pour soutenir la lutte contre la répression sanglante de Philippe II. Guillaume se trouvait dans une position curieuse, car les Etats détenaient officiellement le pouvoir et il n'occupait que la fonction de *stadhouder*, mais son habileté, sa souplesse et sa résolution fit du prince le père fondateur de la jeune république. Car en 1579, les sept provinces du Nord, celles qui avaient presque entièrement renoncé au catholicisme, furent réunies en un seul ensemble par l'Union d'Utrecht et l'Europe compta une nouvelle nation. Guillaume avait

mené à bien l'œuvre de sa vie le jour où il tomba sous les coups d'un fanatique catholique. Un contemporain releva : „Quand mourut le prince, les petits enfants pleurèrent dans les rues“...

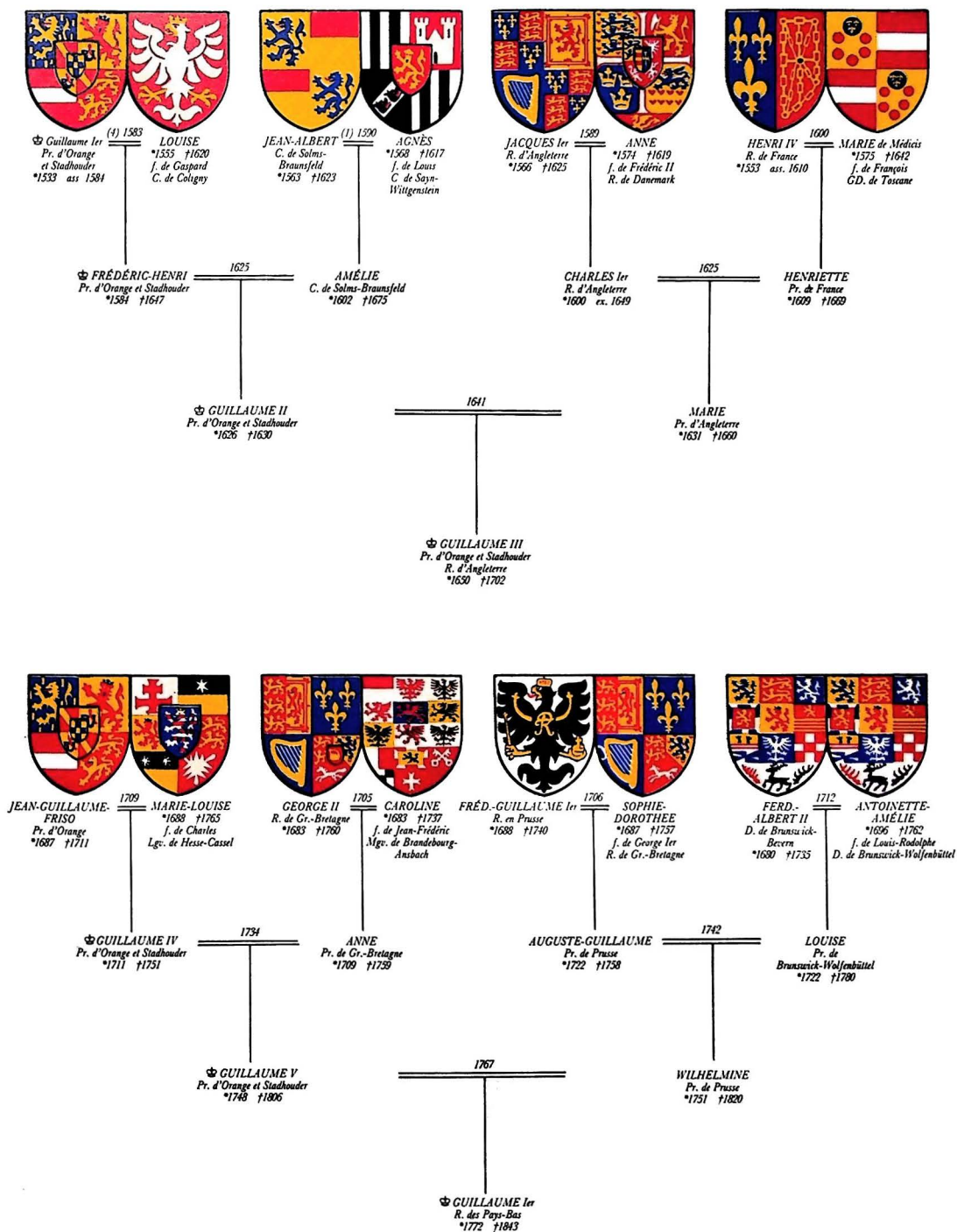
La division territoriale et religieuse ainsi mise en place se révéla durable. Les Pays-Bas protestants, sous la houlette de la maison d'Orange, devinrent les Provinces-Unies. Par contre, les provinces catholiques du Sud — dont le territoire correspondait approximativement à la Belgique actuelle — restèrent sous la domination de l'étranger jusqu'à la chute de Napoléon, voire jusqu'en 1830.

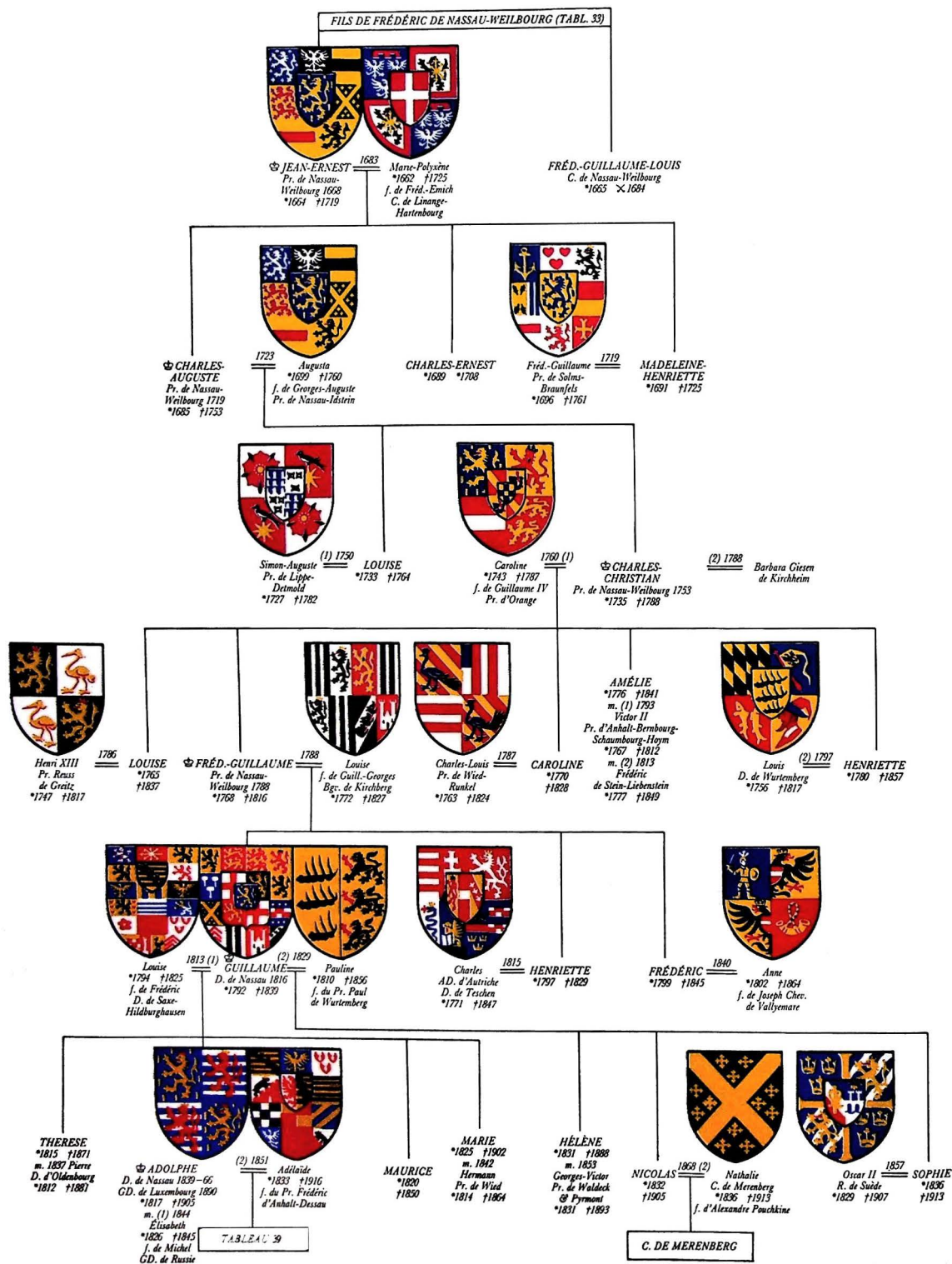
Les armoiries originelles de la famille de Nassau (tableau 33) montraient un lion d'or sur un champ d'azur semé de billettes d'or (au départ, la représentation de petits blocs de bois). Jean V les écartela avec les armoiries de Dietz et sa femme lui apporta le comté de Katzenellenbogen. Son fils Guillaume porta donc quatre quartiers : Nassau, Katzenellenbogen, Vianden et Dietz. Guillaume le Taciturne y superposa un écusson où il écartelait Châlon et Orange, avec Genève sur le tout. Après la mort du *stadhouder*, le gouvernement civil fut confié à un grand homme d'Etat, Jan van Oldenbarnevelt, mais la responsabilité militaire revint à un autre Nassau, Maurice, fils de Guillaume, qui reconstitua l'armée et gagna bientôt une réputation de fin stratège. En 1609, sera signée la Trêve de Douze Ans, qui équivalait à la reconnaissance par l'Espagne de l'indépendance des Provinces-Unies. Maurice devint, à partir de 1587, *stadhouder* de Hollande, la plus importante des sept provinces, et en vint à remplir la même fonction dans trois autres. Philippe-Guillaume, fils aîné du Taciturne, avait, de son côté, été emmené en Espagne comme otage. Il resta catholique et devint tout fait étranger à sa famille. A sa mort, en 1618, la principauté d'Orange et Châlon revinrent à Maurice.

Durant les premières années du XVII^e siècle, les Pays-Bas connurent une prospérité extraordinaire. Amsterdam devint l'une des plus grandes places commerciales d'Europe et la Compagnie des Indes orientales fut créée. Les marins et les techniques qui avaient si bien contribué à défier la puissance espagnole permirent aux Provinces-Unies de s'assurer la maîtrise du commerce dans les eaux européennes. Outre-mer, Batavia (Jakarta) fut fondée en 1619 aux Indes orientales et la Nouvelle Amsterdam (New York) en 1625, en Amérique. Sur leur sol national, les Néerlandais continuaient à étendre leur territoire aux dépens de la mer. Les Pays-Bas voyaient fleurir une école illustre de peinture : les noms de Rembrandt, Vermeer, et Frans Hals pourraient être suivis d'une longue liste de maîtres moins importants.

Lorsqu'en 1621 les Espagnols reprirent les hostilités, un autre grand général de la maison d'Orange les repoussa. A la mort de Maurice, son demi-frère, le prince Frédéric-Henri, lança une offensive victorieuse dans les Pays-Bas espagnols et s'empara de Maastricht. Peu avant sa mort en 1647, il voulait poursuivre la guerre, mais le parti pacifiste sortit vainqueur de la controverse. Ce peuple de marchands avait conquis son indépendance et cette victoire lui suffisait amplement. Il n'entendait pas faire irruption sur la scène européenne où d'autres nations se disputaient la suprématie. Cet „absentéisme

Les ancêtres de Guillaume II, prince d'Orange, et du roi Guillaume Ier

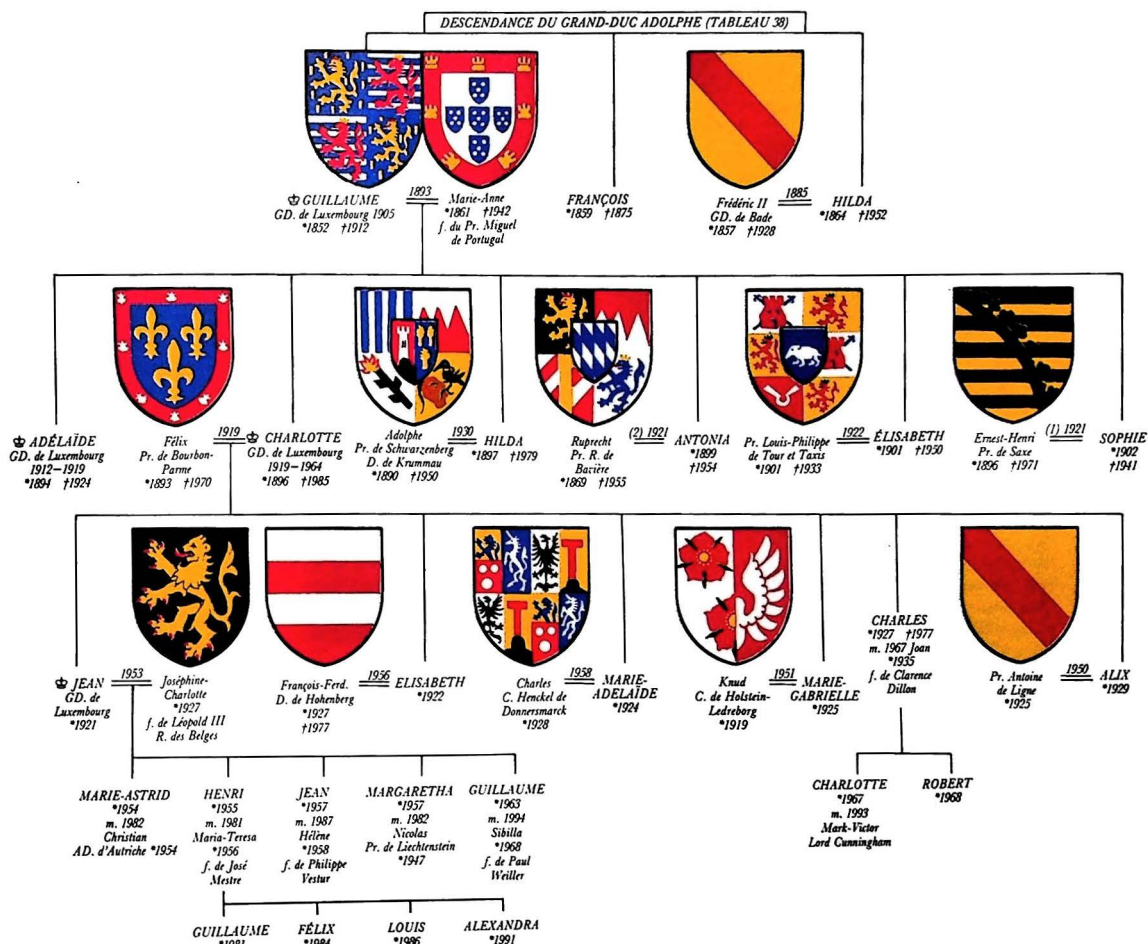




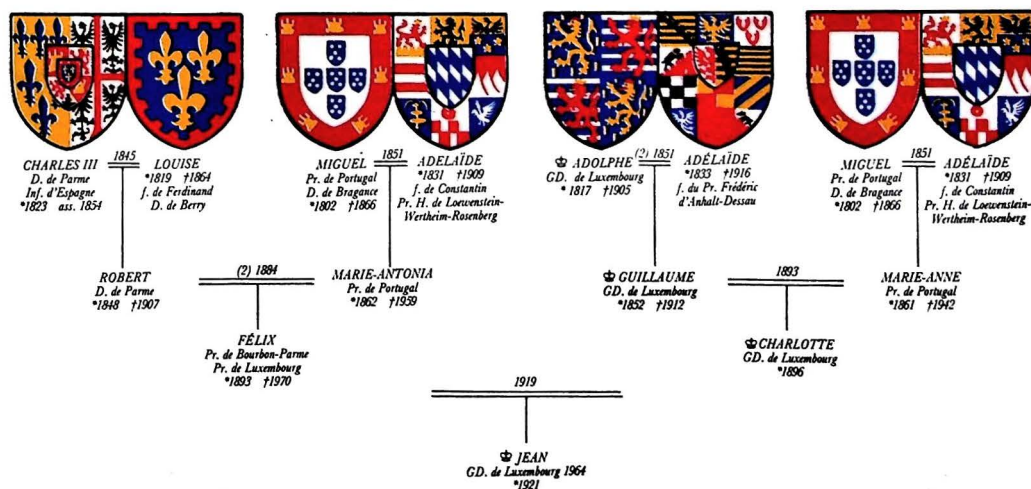
LUXEMBOURG

Les grands-ducs au XXe siècle

TABEAU 39



Les ancêtres du grand-duc Jean



politique“ irritait Guillaume II, jeune, intelligent et destiné, croyait-il, à devenir roi de Hollande. Il tenta un coup de force contre la ville d'Amsterdam, mais mourut subitement avant que l'épreuve ne soit vraiment engagée. Alarmés, les Etats de Hollande décidèrent de laisser vacante la fonction de *stadhouder* et de confier tout le pouvoir — ou presque — au Grand Pensionnaire Jean De Witt, qui l'exerça pendant 25 ans. La prospérité restait grande et l'expansion outre-mer constante, à telle enseigne qu'en 1652 la fondation de la ville du Cap jetait les bases de la future Afrique du Sud néerlandaise. En Europe cependant, l'ennemi principal n'était plus l'Espagne, mais la France (sur terre) et l'Angleterre (qui, sur mer, devenait une rivale dangereuse). Le tableau 33 donne les armes des Provinces-Unies à cette époque : un lion couronné tenant une épée et un faisceau de sept flèches, symbolisant les sept provinces.

Louis XIV décida, en 1672, avec l'appui de nombreux alliés, d'envahir les Provinces-Unies afin d'assouvir notamment ses ambitions personnelles sur les Pays-Bas espagnols (la Belgique d'aujourd'hui). En ces circonstances, le peuple se souvint des services rendus jadis par la maison d'Orange-Nassau. Guillaume III était jeune, inexpérimenté, mais ce fut lui qui fut nommé commandant en chef face aux puissantes armées françaises placées sous les ordres de maréchaux aussi fameux que Turenne et Condé.

Les Néerlandais étaient peu nombreux et mal entraînés. Guillaume recourut à une manœuvre héroïque : il fit rompre les digues et inonda une partie du pays pour créer une ceinture défensive. Devant les difficultés du moment, le peuple se souleva contre le Grand Pensionnaire De Witt et exigea qu'il confie à Guillaume le stadhouderat si bien illustré par ses ancêtres. Le prince réussit de justesse à parer l'assaut du puissant roi de France, lequell — il faut l'admettre — n'avait pas employé ses vastes moyens avec le maximum d'énergie, de promptitude et de finesse manœuvrière. La guerre dura jusqu'en 1678, mais la république fut sauvée et Guillaume III put consolider ses positions.

Quatre des sept provinces — dont la Hollande — offrirent le stadhouderat à titre héréditaire à la famille de Nassau. Dès lors, Guillaume régenta la politique étrangère et la défense nationale. Cette liberté d'action lui permit de risquer, en 1688, un spectaculaire coup de dés : remplacer son beau-père sur le trône d'Angleterre. Il devenait un homme d'Etat de stature européenne et l'inspirateur de la coalition contre Louis XIV.

Quand il fut proclamé roi à Londres en 1689, Guillaume III plaça un simple écu de Nassau sur le tout des armoiries royales de Grande-Bretagne (tableau 34). Son ascendance était variée : au sang de ses ancêtres germaniques se mêlait celui des Stuarts et celui des Coligny, illustre famille de protestants français. Avant sa mort, le roi reconnut son cousin Jean-Guillaume Friso comme son héritier en Hollande.

La principauté d'Orange et le titre correspondant passèrent d'abord à Frédéric de Prusse (fils de Louise-Henriette, tante de Guillaume), mais furent cédés à la France par la Paix d'Utrecht, en 1713. Les domaines hollandais restèrent dans la famille de Nassau qui n'en garda pas moins le nom d'Orange. Jean-Guillaume Friso

(tableau 35) descendait de Jean, frère cadet de Guillaume le Taciturne, mais sa grand-mère était une tante de Guillaume III. Soldat courageux, il eut l'infortune de se noyer pendant une nuit de tempête, en 1711. L'héritier, Guillaume IV, était un enfant posthume. Le courant oligarchique tendit à se réaffirmer au cours de son règne, mais Guillaume fut pourtant nommé *stadhouder* en 1747. Il mourut quatre ans plus tard, laissant un fils en bas âge.

La Hollande connut, durant le XVIII^e siècle, une dépression économique, bien que le volume de son commerce restât considérable. Les Provinces-Unies parvinrent à maintenir leur neutralité durant la Guerre de Sept Ans, mais commirent l'imprudence d'offrir leur aide aux colonies anglaises d'Amérique, en 1776. Leur flotte subit alors de lourdes pertes et la Grande-Bretagne en profita pour s'intéresser de très près aux colonies hollandaises des Indes orientales.

Manquant d'esprit de décision — et donc mal armé pour gouverner — le *stadhouder* Guillaume V fut fort critiqué pour sa politique étrangère alors que, dans le fond de son cœur, il eût préféré offrir son soutien au souverain de Grande-Bretagne, son parent. La tension fut telle qu'en 1787 Guillaume fut démis par ses compatriotes et ne dut sa restauration qu'aux baïonnettes prussiennes de son beau-frère. Peu après éclatait la révolution française et, en 1795, les républicains français envahirent la Hollande, ne rencontrant qu'une faible résistance, et installèrent la République batave. Louis Bonaparte fut nommé en 1806 roi de Hollande par Napoléon, mais il régna peu car, quatre ans plus tard, le pays fut simplement annexé à la France.

En 1815, le Congrès de Vienne réunit les Pays-Bas du Nord et du Sud sous le sceptre de Guillaume VI, qui prit le titre de Guillaume I^{er}, roi des Pays-Bas. Cette même année, il fonda l'ordre militaire de Guillaume, dont le cordon ceint son blason représenté au tableau 33. Le nouveau roi modifia les armoiries de Nassau en couronnant le lion et en lui faisant tenir un glaive et un faisceau de sept flèches comme dans les armes des Provinces-Unies. Quant à l'union nouée à Vienne, elle était tout à fait artificielle. Les Belges étaient catholiques, parlaient français ou flamand, et n'avaient que peu de points communs avec les Néerlandais calvinistes. En 1830 éclata la révolution belge. Les grandes puissances prirent l'affaire en mains, la France et l'Angleterre en tête et, en 1831, fut établi le royaume indépendant de Belgique. Guillaume I^{er} abdiqua l'année suivante. Son ascendance (tableau 37) témoigne d'une nette prédominance de diverses branches de la maison de Brunswick, que ce soit en Allemagne ou en Angleterre. Son fils Guillaume II régna peu de temps, mais mit en chantier un programme de réformes qui transformèrent les Pays-Bas en une monarchie constitutionnelle, dont la caractéristique la plus frappante était la possibilité donnée au roi de choisir ses ministres en dehors du parlement.

Guillaume III, monté sur le trône en 1849, fit progresser l'industrie néerlandaise et suivit une politique neutraliste dont il résulta, entre autres, l'installation à La Haye de la Cour internationale de Justice. En 1890, à la mort du roi, le Luxembourg, soumis à la loi salique, revint à un cousin éloigné, alors que la reine Wilhelmine

montait sur le trône des Pays-Bas. Son long règne allait couvrir la première moitié du xxe siècle.

Les Pays-Bas évitèrent d'être pris dans la tourmente de la Première Guerre mondiale et, à la fin de celle-ci, offrirent un asile au Kaiser Guillaume II. Mais, en 1940, le pays fut victime de la guerre-éclair et acculé à la capitulation. Rotterdam avait été réduite en cendre sous les bombes allemandes et la famille royale se réfugia en Angleterre. Trois ans après son retour, en 1948, la vénérable reine Wilhelmine abdiquait en faveur de sa fille Juliana (tableau 36), dont l'ascendance rassemble la plupart des dynasties protestantes de l'Europe du Nord.

Depuis la Seconde Guerre mondiale, les Pays-Bas ont perdu leurs riches colonies des Indes orientales, mais ont toutefois conservé leur rang de nation industrialisée et prospère. Tout comme sa mère, la reine Juliana n'eut pas de fils, mais quatre filles, dont l'aînée a épousé un aristocrate allemand, Claus von Amsberg, lequel porte le titre de prince des Pays-Bas. Trois fils sont nés de cette union, Guillaume-Alexandre, Johan Friso et Constantin. Ce sont les premiers héritiers mâles depuis trois générations. Le mariage de la princesse Irène, en 1964, avec un catholique, eut lieu sans le consentement du parlement, ce qui provoqua de vives réactions dans un pays où les protestants sont de loin majoritaires. Suivant l'exemple de sa mère, la reine Juliana laissa le trône à sa fille aînée en 1980 et celle-ci devint donc la reine Beatrix.

LE LUXEMBOURG

Au Moyen Âge, le Luxembourg, bien que relativement isolé par la principauté épiscopale de Liège, faisait partie de la Basse-Lotharingie. Au xive siècle, ses souverains accédèrent au trône impérial et à celui de Bohême, tel Jean l'Aveugle (tableau 87), mais leur dernière descendante vendit le duché au duc de Bourgogne. Par la suite, le sort du territoire fut lié à celui des Pays-Bas espagnols, qui passèrent à l'Autriche au xviii^e siècle. En 1815, le Luxembourg, après avoir été département français des Forêts, devint un grand-duché et fut cédé à titre personnel à Guillaume I^{er}, roi des Pays-Bas, pays qui réunissait la Hollande et l'actuelle Belgique. Cette décision avait été prise pour offrir une compensation à la famille de Nassau, qui avait perdu ses domaines situés à l'est du Rhin.

En 1839, alors que l'indépendance belge était déjà bien établie, le Luxembourg, quelque peu réduit en superficie, resta possession personnelle du souverain néerlandais, qui y fonda, en 1841, l'ordre de la Couronne de Chêne (tableau 33).

Guillaume II (tableau 35) offrit au Grand-Duché une constitution libérale. Guillaume III installa son frère Henri en qualité de représentant personnel, avec pleins pouvoirs. Mais en 1866, lorsque la guerre austro-prussienne eut fait éclater la Confédération germanique (dont

le Luxembourg faisait partie), le roi Guillaume III voulut vendre le Luxembourg pour 5 millions de florins à Napoléon III. La Prusse, en la personne de Bismarck, s'opposa à ce projet car la ville de Luxembourg passait pour être une des meilleures forteresses d'Europe septentrionale. Finalement, le traité de Londres garantit, en 1867, „l'indépendance et la neutralité perpétuelles“ du Luxembourg.

Lorsque la France et la Prusse s'affrontèrent en 1870, l'indépendance du Grand-Duché se maintint de façon assez précaire. Guillaume III mourut vingt ans plus tard sans laisser d'héritier mâle, ce qui posa un nouveau problème car la couronne luxembourgeoise était régie par la loi salique. Le Grand-Duché fut finalement donné à Adolphe, duc de Nassau, le premier héritier mâle dans la branche walramienne de la famille, et dont les ancêtres étaient princes de Nassau-Weilbourg (tableaux 33 et 38). Son propre duché avait été annexé par la Prusse en 1866.

Adolphe abandonna dans ses armoiries les multiples quartiers qui représentaient ses anciens fiefs allemands et réunit le lion de Nassau, sur champ billeté, aux vieilles armoiries du Luxembourg, le lion de gueules à queue double sur champ burelé d'argent et d'azur.

La mort¹ de son fils et successeur, le grand-duc Guillaume, en 1912 marqua l'extinction d'une prolifique lignée remontant de mâle en mâle au comte Walram de Nassau, mort en 1198. N'ayant que six filles, Guillaume avait dû modifier les règles de succession au trône, lequel passa à sa fille aînée, Adélaïde. Trois ans plus tard, le grand-duché fut envahi par les Allemands. La grande-duchesse abdiqua en 1919 pour entrer au couvent. Sa sœur Charlotte, qui lui succéda, avait épousé le prince Félix de Bourbon-Parme, frère de l'impératrice d'Autriche. Elle vécut à son tour l'invasion du Luxembourg, en 1940. Exilé à Londres, son fils, le prince Jean, servit dans l'armée britannique et revint dans son pays en 1945, avec les forces alliées. Dans l'intervalle, le Grand-Duché avait été le théâtre de violents combats lors de la contre-attaque menée par von Rundstedt en 1944-1945. En 1964, Jean devint grand-duc à l'abdication de sa mère. Son ascendance (tableau 39) montre un apport considérable de sang Bourbon et portugais. En 1953, il a épousé la princesse Joséphine-Charlotte, sœur du roi des Belges, dont il a eu cinq enfants. Reniant en quelque sorte l'ascendance Bourbon du grand-duc actuel, la dynastie luxembourgeoise porte officiellement depuis 1986 le nom de Nassau. C'est ce nom qu'a pris le prince cadet Jean en renonçant à ses droits dynastiques pour épouser selon son cœur une personne de condition modeste.

Un mariage morganatique assez curieux s'est produit dans la famille. Il s'agit de l'union de Nicolas, demi-frère cadet du grand-duc Adolphe, et de la fille du poète russe Alexandre Pouchkine, lui-même arrière-petit-fils du fils-éthiopien de Pierre le Grand, Hannibal.



Chapitre 9

BELGIQUE

L'histoire ancienne de la Belgique a été partiellement relatée au cours du chapitre précédent. Il n'existait pas d'unité dans les anciens Pays-Bas durant la période comprise entre le partage de l'empire carolingien et le rassemblement des possessions bourguignonnes. Lors du partage de l'empire entre les héritiers de Charlemagne, la Hollande et la Belgique — telles que nous les connaissons aujourd'hui — faisaient partie du royaume médian, non viable, créé pour Lothaire (chapitre 15).

La France et l'Allemagne, puissances plus stables, n'ont cessé de jeter des regards d'envie sur ces pays d'entre-deux. La rude implantation territoriale des ducs de Bourgogne (tableau 75), spécialement à l'est de l'Escaut, a donné une nouvelle unité à la région belge, encore que la principauté épiscopale de Liège continuât de séparer le Luxembourg du reste.

Les peintures de Van Eyck et de son école, les églises à hauts clochers et les hôtels de ville témoignent de la riche évolution culturelle et de la prospérité économique des cités de cette époque.

Puis, les territoires bourguignons sont passés aux Habsbourg et, par eux, à la couronne d'Espagne. Les provinces du Nord, devenues protestantes, ont fini par obtenir leur liberté religieuse et politique, les armes à la main. Les provinces du Sud sont restées dans le catholicisme et sous l'autorité du roi d'Espagne. En 1713, elles ont été transférées à l'Autriche.

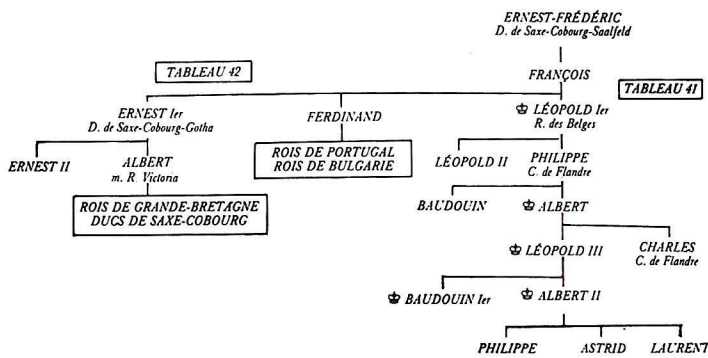
À la fin du XVIII^e siècle, l'ancienne carte d'Europe a été mise en lambeaux par la Révolution française. Les Pays-Bas autrichiens, envahis en 1792 par des armées de républicains farouches, furent ensuite incorporés à la France. C'est sur le sol belge — à Waterloo — que Napoléon perdit définitivement son trône. En 1815, les deux parties des Pays-Bas, longtemps séparées, furent réunies en un seul royaume, sous le sceptre de Guillaume I^{er} d'Orange-Nassau. L'amalgame ne réussit pas. Guillaume était un monarque arrogant et obstiné. Si la géographie et la politique semblaient imposer la réunion, les traditions, la religion, la langue et les sentiments s'y opposaient.

En 1830, la révolution belge provoqua la rupture. Réunies à Londres, les grandes puissances durent

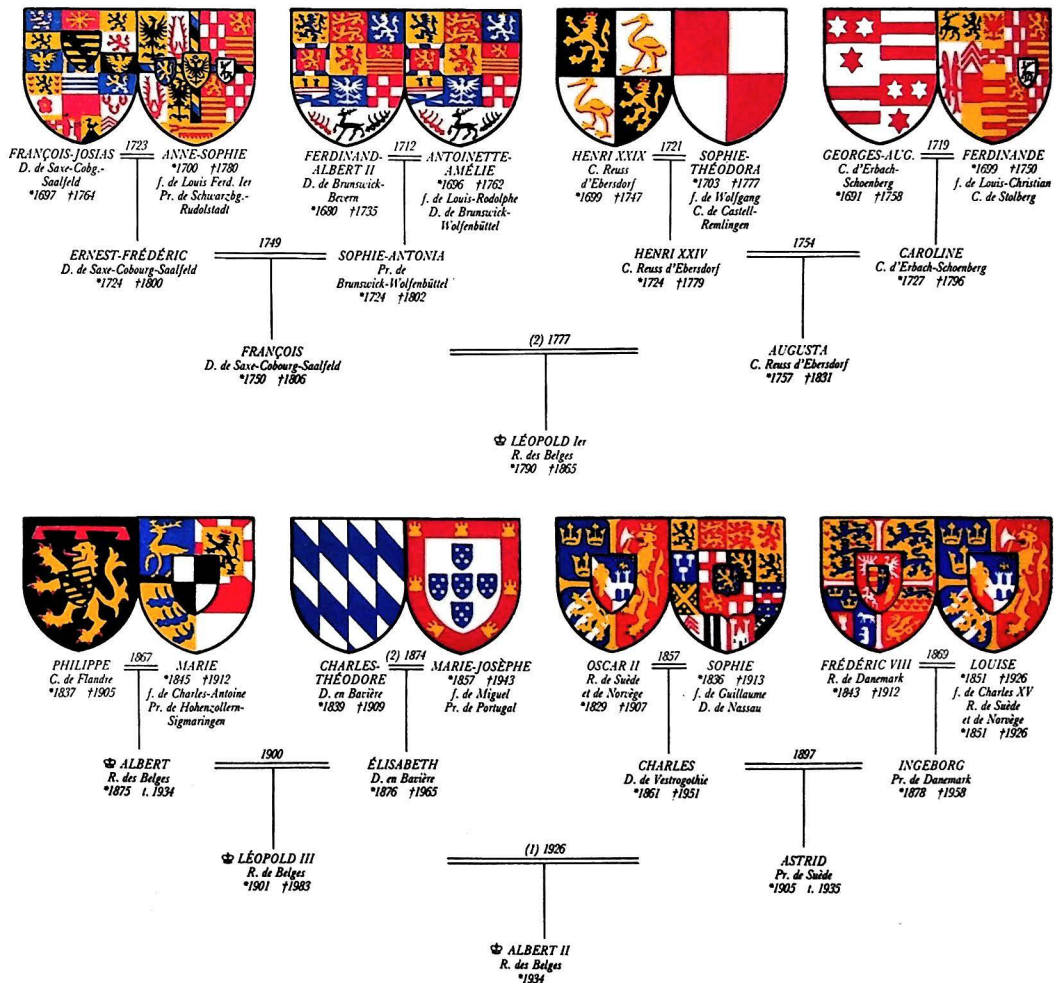
constater l'état de fait. La couronne de Belgique fut d'abord offerte au duc de Nemours, fils de Louis-Philippe (tableau 70), qui refusa. Finalement, le choix du congrès se porta sur le prince Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha. Celui-ci avait épousé la fille unique du roi George IV, mais la mort en couches de la princesse Charlotte l'avait privé du trône d'Angleterre. Il acquit ainsi celui de

Léopold I^{er} (1790–1865), roi des Belges. Il porte les insignes de la Toison d'Or et de la Jarretière.

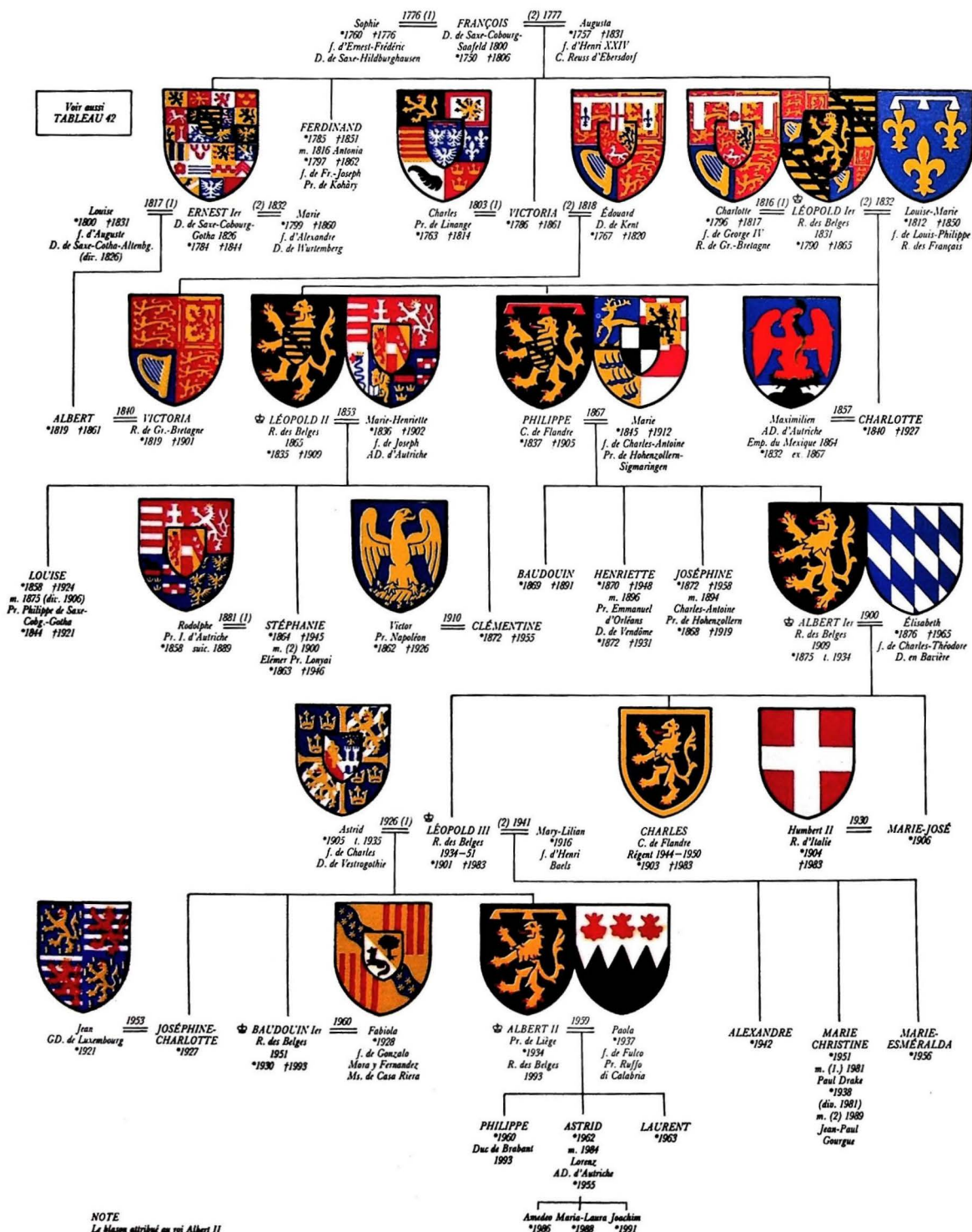




Les ancêtres de Léopold Ier et d'Albert II

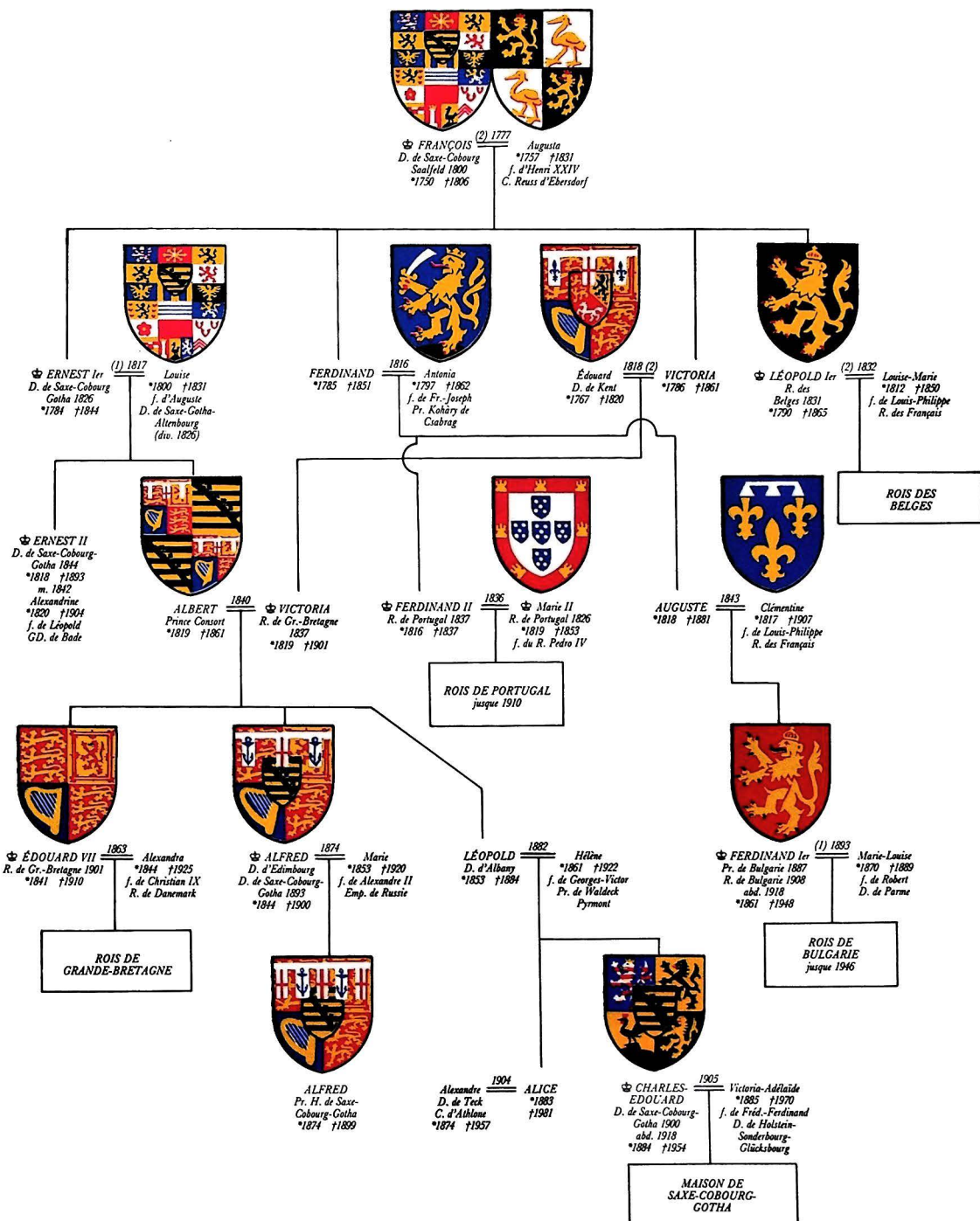


BELGIQUE
La Maison de Saxe-Cobourg



NOTE

Le blason attribué au roi Albert II est celui qu'il portait comme prince de Liège avant son accession au trône.



Belgique et épousa une fille de Louis-Philippe (tableau 41).

L'ascendance de Léopold I^{er} était exclusivement germanique, venant surtout de petites maisons princières, mais il s'affirma comme un souverain capable, populaire et plein de ressources, alliant le tact à un sens politique aigu. Oncle à la fois de la reine Victoria et du prince consort Albert (tableau 42), il ne cessa de leur prodiguer de bons conseils.

Les dernières difficultés avec la Hollande ne furent résolues qu'en 1839, lorsque la neutralité belge fut garantie par traité (le fameux „chiffon de papier“ de 1914...). Mais, avant de mourir, Léopold avait fermement établi la liberté de la Belgique ainsi que le sentiment national belge.

Pour les armes du royaume, il adopta le lion d'or sur champ de sable, qui était l'ancien emblème du Brabant. Il le combina avec son blason personnel, où apparaissaient les armes de la princesse Charlotte de Grande-Bretagne. En 1832, il fonda l'ordre de Léopold (tableau 40).

Léopold II est surtout connu pour l'intérêt qu'il porta aux entreprises coloniales. Ses initiatives se concrétisèrent en Afrique au Congo, où il devint le souverain d'un Etat indépendant, grand comme quatre-vingts fois la Belgique, riche en caoutchouc et en ivoire. Mais il fut également soucieux de la menace que faisait peser sur ses frontières l'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne, en 1870.

Son neveu et successeur, Albert I^{er}, opposa une résistance héroïque aux armées allemandes qui violèrent en 1914 le traité de neutralité signé en 1839. La bravoure et la résolution du roi Albert lui gagnèrent l'admiration de ses sujets ; son épouse Elisabeth et lui furent profondément aimés. Il n'est dès lors pas surprenant qu'il cessât de faire usage de son blason saxon dans ses armoiries. Son fils cadet et son petit-fils brisent le lion de Belgique respectivement d'une bordure et d'un lambel d'or.

Albert I^{er} trouva la mort dans un accident de montagne en 1934. Léopold III, qui avait épousé une princesse suédoise qui jouit d'une popularité immense, la perdit en 1935 dans un accident de voiture. Ebranlé par ces deux décès, le roi dut encore faire face à la seconde invasion allemande en 1940. Après avoir été contraint à la capitulation militaire, il choisit de rester dans son pays occupé jusqu'à sa déportation en Allemagne en 1944. Son second mariage avec une jeune fille de la bourgeoisie au moment où le pays connaissait les dures conditions de l'occupation ennemie réduisit son prestige. Après la libération de la Belgique, son frère Charles, comte de Flandre, exerça la régence jusqu'à ce qu'un référendum invite le roi à rentrer à Bruxelles. Très discuté, Léopold III estima opportun d'abdiquer un an plus tard en faveur de son fils Baudouin.

Le jeune souverain eut à faire face à un important contentieux national, entre autres la réconciliation des partisans et des adversaires de son père, les querelles linguistiques entre Belges d'expression néerlandaise et d'expression française, la décolonisation du Congo, qui avait été annexé par la Belgique en 1908. L'ascendance

de Baudouin I^{er} et d'Albert II se déploie largement de la Bavière et du Portugal catholiques aux royaumes nordiques de confession luthérienne. Les deux frères ont choisi leurs épouses respectives selon leur cœur : Baudouin dans l'aristocratie espagnole, Albert dans la noblesse d'Italie méridionale. Fils aîné du roi régnant, le prince héritier Philippe porte le titre de duc de Brabant. Une révision de la Constitution intervenue en 1991 a institué l'ordre de succession au trône par ordre de primogéniture simple, sans distinction de sexe, dans la descendance d'Albert, les enfants issus du second mariage de Léopold III ne pouvant prétendre au trône.

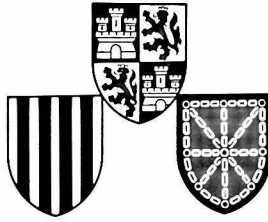
LA MAISON DE SAXE-COBOURG

La Maison de Wettin ou de Saxe s'était subdivisée au milieu du xvie siècle en branche protestante ducale, dite ernestine, et branche catholique électorale puis royale, albertine (Chapitre 26). Mort en 1675, le duc Ernest I^{er} le Pieux, duc de Gotha, de Cobourg et d'Altenbourg, eut 18 enfants dont sept fils. C'est de lui que sont issues toutes les branches ducales de Saxe jusqu'aux trois actuellement subsistantes. Les Saxe-Saalfeld en étaient les cadets. Ils ont pris le nom de Saxe-Cobourg-Saalfeld après avoir hérité du duché de Cobourg en 1699, puis le nom de Saxe-Cobourg-Gotha après avoir échangé Saalfeld contre Gotha en 1826.

L'expansion de cette Maison de Saxe-Cobourg au xix^e siècle (tabl. 42) résulte pour une grande part de l'habileté politique de Léopold I^{er}, roi des Belges. Il avait marié sa propre sœur à l'oncle de sa première épouse, le duc de Kent, union dont naquit la reine Victoria. A celle-ci, il fit épouser son neveu Albert, deuxième fils du duc régnant de Saxe-Cobourg-Gotha. Edouard VII, leur fils aîné, fut ainsi en 1901 le premier roi de Grande-Bretagne de cette Maison, son frère, puis son neveu, étant entretemps devenus souverains des duchés saxons.

Léopold I^{er} fut également à l'origine des mariages de deux autres de ses neveux, l'un, Ferdinand, avec la reine Marie II de Portugal, l'autre, Auguste, avec une fille du roi des Français. Du premier sont issus les souverains qui régnèrent au Portugal jusqu'à la proclamation de la république en 1910. Du second est né un autre Ferdinand, qui devint en 1886 prince de Bulgarie, après la révolution qui exila Alexandre de Battenberg (tabl. 150). Ce Ferdinand se proclama roi en 1908, mais ayant mal choisi son camp en 1914, il fut contraint d'abdiquer en 1918. Son petit-fils, Siméon II, fut détrôné par les communistes en 1946.

Ainsi à l'aube du xxe siècle, outre les duchés de Cobourg et de Gotha, quatre royaumes vivaient sous le sceptre de souverains descendant directement du duc François de Saxe-Cobourg-Saalfeld, sans compter que les princesses de son sang s'étaient alliées à la plupart des Maisons impériales et royales d'Europe. Cela aurait certes bien étonné ce petit prince thuringien somme toute obscur.



Chapitre 10

L'ESPAGNE MÉDIÉVALE

La péninsule ibérique est l'une des entités géographiques les plus nettement dessinées dans la topographie de l'Europe. De forme approximativement rectangulaire, elle est limitée par la mer sur trois côtés. Le quatrième fait face au golfe de Gascogne et à la barrière des Pyrénées. Cette unité géographique a cependant rarement correspondu à une unité politique. De même, les Pyrénées n'ont pas toujours été la frontière évidente qu'elles semblent offrir au pays.

De nombreuses races ont vécu dans la péninsule et leur sang s'est mêlé à celui des premiers habitants, des Celtes vaincus par Rome. Les Visigoths et les Vandales ont fait irruption par le nord, les Arabes et les Berbères par le sud. Au *viii* siècle, un véritable raz-de-marée islamique submergea presque toute l'Espagne et des armées musulmanes se hasardèrent même en Gaule. Seuls l'aride nord-ouest et les contreforts des Pyrénées offrirent alors à quelques communautés chrétiennes un refuge qui leur permit de survivre en attendant des temps meilleurs.

Charlemagne étendit ses possessions outre-mont, de la Navarre, à l'ouest, jusqu'à Barcelone, à l'est. Sur ces entrefaites, tout le sud et tout le centre de l'Espagne étaient devenus l'émirat de Cordoue, où la puissante dynastie des Omeyyades assurait une prospérité allant de pair avec une culture multiforme. On y tolérait les chrétiens, on y pratiquait les arts à la perfection, on y encourageait la recherche du progrès technique (le papier remplaça la peau tannée), etc. Mais tout allait changer brutalement en 1002, après la mort d'Al-Mansour. Cordoue perdit tout poids politique et une période de guerre civile s'ensuivit. C'était la porte ouverte pour les roitelets chrétiens qui, durant la génération précédente, avaient été cloués contre la barrière des Pyrénées ou condamnés aux frimas de la côte atlantique.

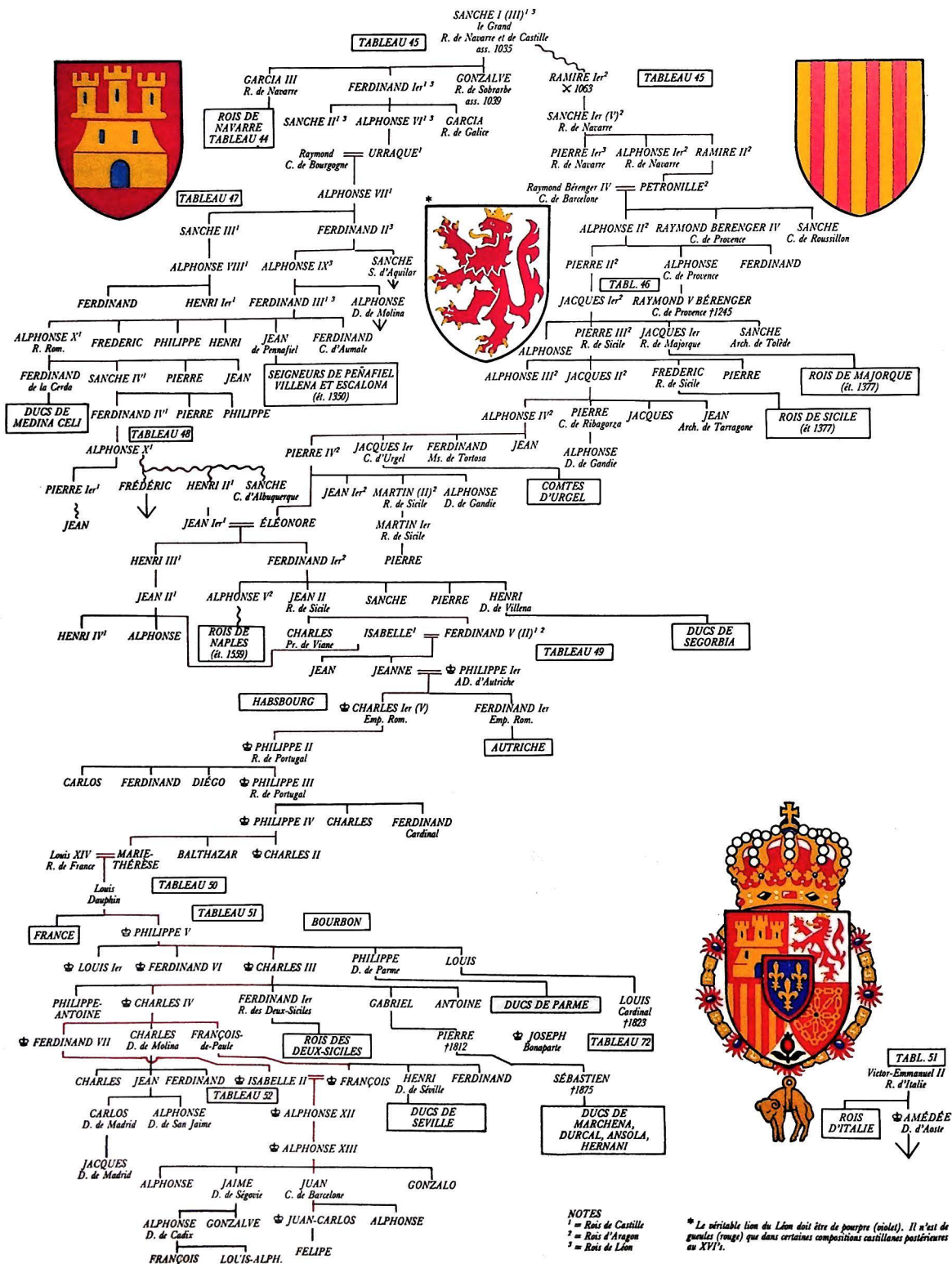
À cette époque, les principaux États chrétiens étaient, d'ouest en est, le Léon (sous la juridiction duquel se trouvait le sanctuaire national de Saint-Jacques-de-Compostelle), la Castille (centrée autour de Burgos), la Navarre (qui chevauchait l'extrémité de la chaîne pyrénéenne touchant au golfe de Gascogne), l'Aragon (de superficie réduite et blotti sous le flanc sud des montagnes) et enfin le comté de Barcelone (commandant

la façade méditerranéenne jusqu'à Perpignan).

Toute l'histoire de l'Espagne médiévale est placée sous le signe de la reconquête du pays sur les Arabes, et cette épopée commence avec Sanche III (1000–1035), roi de Navarre (tableaux 43, 44 et 45), qui conquiert le Léon et la Castille. Mais la division de son royaume à sa mort fit disparaître une réelle possibilité d'unification des chrétiens espagnols. Son fils aîné, Garcias, eut la Navarre ; Ferdinand reçut la Castille (à laquelle il ajouta le Léon au décès de son beau-frère) et Ramire, un frère illégitime, devint le premier roi d'Aragon. C'est Ferdinand (tableau 45) qui lança l'offensive contre les Maures, car son ambition le porta vers le sud après qu'il eut défait et tué son frère aîné en 1054. La frontière castillane fut poussée vers l'intérieur et la plupart des émirs engagés dans le conflit durent payer tribut à Ferdinand. L'Aragon et le comté de Barcelone réalisèrent certains progrès, mais moins spectaculaires. Dès cette époque, il devenait manifeste que la Navarre, pourtant berceau de la dynastie, risquait fort de perdre une bonne part de ses richesses et de son prestige, car elle n'avait pratiquement aucune frontière commune avec l'Islam et, donc, moins de possibilités d'expansion.

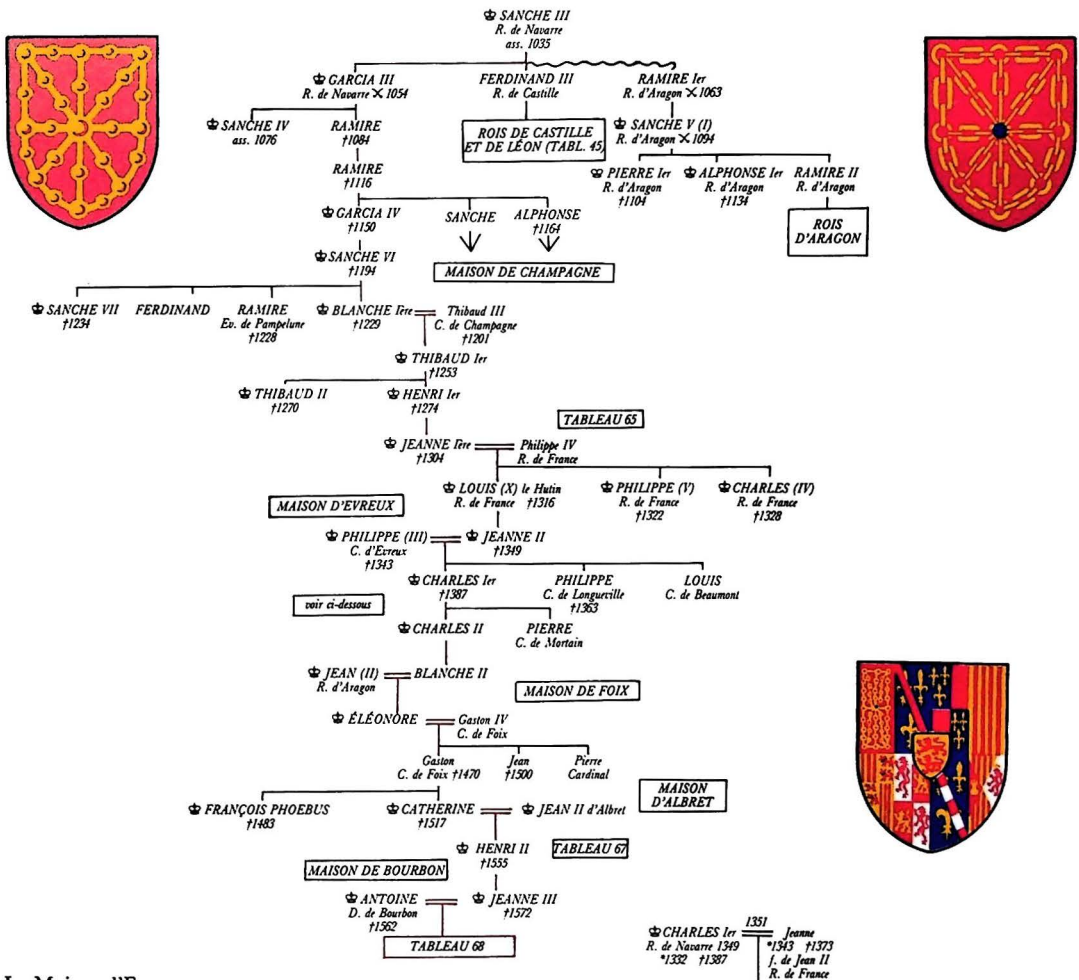
Malheureusement, Ferdinand divisa son royaume entre ses trois fils, créant ainsi une situation porteuse des germes de guerre civile entre ses héritiers et leur cousin Sanche IV de Navarre. C'est dans ces vains combats qu'un des plus grands héros espagnols, Ruy Diaz de Bivar, gagna le prestigieux surnom d'*El Cid*. Dans la réalité historique, moins éclatante que la légende, il semble avoir combattu pour les Maures et pour ceux qui voulaient bien payer ses services, terminant sa carrière comme roitelet indépendant à Valence. En 1085, Alphonse VI de Castille s'empara de l'importante cité de Tolède, à près de 300 km au sud de Burgos. Cette distance à elle seule montre bien l'ampleur de l'avance castillane. Mais à la mort d'Alphonse VI s'ouvrit une période lamentable, une suite de guerres dressant les uns contre les autres les États chrétiens, y compris le Portugal (voir chapitre 31), ce nouveau pays créé par l'époux de sa fille illégitime Thérèse. La chrétienté aurait pu encourir les pires désastres, si le renouveau de la puissance

ESPAGNE Aperçu général

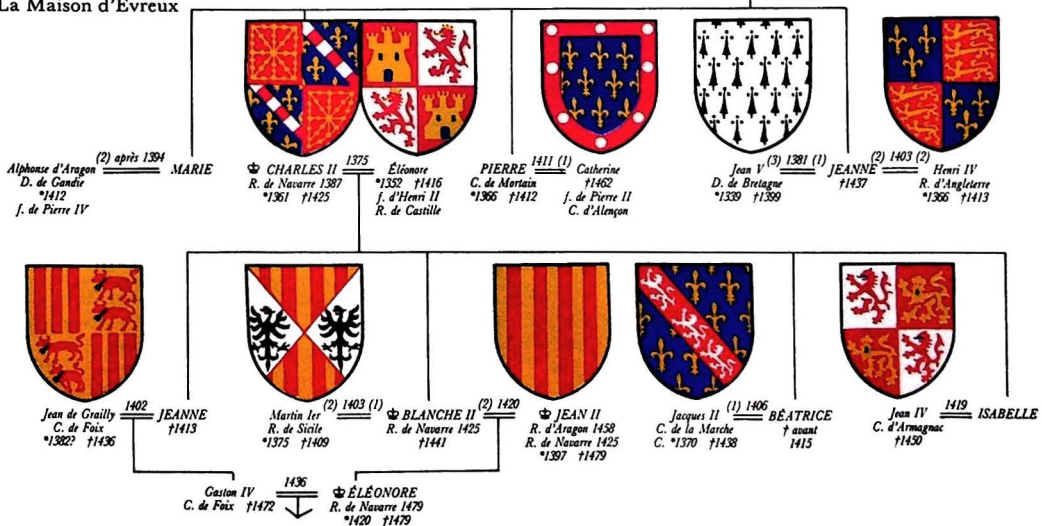


NAVARRRE Aperçu général

TABLEAU 44



La Maison d'Evreux



militaire maure, sous l'impulsion de la dynastie berbère des Almoravides, ne s'était révélé aussi éphémère.

Une tentative de réunir toute l'Espagne du Nord sous le même sceptre par le mariage d'Urrique de Castille et d'Alphonse I^{er} d'Aragon échoua, les époux ne pouvant se supporter ; leur union fut annulée... pour cause de consanguinité. Néanmoins Alphonse agrandit l'Aragon en s'emparant de Saragosse, dont il fit sa capitale, et en infligeant, en 1120, une lourde défaite aux Maures. Il fut aidé dans son entreprise par le comte de Barcelone, lequel avait acquis par mariage le lointain marquisat de Provence.

Alphonse I^{er} d'Aragon n'avait pas d'enfant et avait envisagé de léguer son royaume à l'ordre des Templiers et à celui des chevaliers de Saint-Jean. Cette perspective

Le roi Alphonse VII de Castille et de Léon (1105–1157) se rendant à son couronnement (1126) ; il porte écu et bannière à ses armes. Ms du XIV^e s.



n'enchantait guère la noblesse, qui intervint auprès du frère cadet d'Alphonse, le futur Ramire II, pour le convaincre de quitter sa retraite monacale et de prendre femme dans l'intérêt de l'Etat. Conscient de ses devoirs, Ramire obtint, puis, ayant eu une fille, Pétronille, il reprit le chemin de sa cellule. Le mariage de Pétronille et de Raymond Béranger IV de Barcelone entraîna la constitution, sur la côte orientale de l'Espagne, d'un Etat puissant, au point que la Navarre (réunie à l'Aragon depuis 1076) fit sécession et élut Garcias IV comme roi (tableau 44).

Alphonse VII de Castille, souverain assoiffé de pouvoir, qui s'était proclamé lui-même empereur, mena ses troupes jusque loin dans le sud, s'empara de Cordoue, mais laissa en place comme vassal l'émir qu'il avait vaincu. A sa mort, la Castille et le Léon furent à nouveau séparés, cette fois par ses deux fils, et les deux Etats allaient demeurer distincts durant trois générations. La seconde moitié du VII^e siècle vit un nouveau sursaut des Maures, sous une seconde dynastie berbère venue d'Afrique, les Almohades.

Après une minorité mouvementée, Alphonse VIII de Castille (tableau 47) dut leur faire face et se fit battre à Alarcos (1198). Tolède fut assiégée, le Léon et la Navarre firent preuve d'un particularisme désolant en envahissant la Castille au moment le plus critique. Mais, avant la fin de son long règne, Alphonse VIII avait rétabli son autorité et marié sa fille Bérengère — remarquablement intelligente — à Alphonse le Baveux, piètre roi de Léon. En 1212, Alphonse VIII conduisit une importante armée dans le sud et infligea aux Almohades une défaite décisive à Las Navas de Tolosa. Cette campagne fut considérée comme une croisade par le pape Innocent III, et les trois Ordres militaires de Calatrava, d'Alcantara et de Santiago, qui alliaient le métier des armes (d'ordinaire en tant que cavalerie) aux vœux monacaux, apportèrent au roi un soutien important.

Les armoiries dans les monnaies et les sceaux des souverains espagnols reflètent concrètement l'évolution politique. Le lion de Léon apparaît sur les pièces frappées sous le règne d'Alphonse VII, et le château de Castille sur celles d'Alphonse VIII, de même que sur son sceau (tableau 47). Les deux figures constituent de toute évidence des armes „parlantes“. Ferdinand III finit par réunir les deux royaumes en 1230, et son grand sceau porte les armoiries de Castille et Léon écartelées sur son bouclier et séparées sur le caparaçon de son cheval. Cet écu est probablement le premier exemple d'„écartelure“ connu dans l'héraldique. Le blason distinctif d'Aragon, quatre pals de gueules (rouges) sur champ d'or, se trouve sur le sceau d'Alphonse II (tableau 45). Les premiers écus des souverains de Navarre (tableau 44) représentent une aigle, mais un des sceaux de Sanche VII s'orne d'une escarboucle, c'est-à-dire de rayons sortant d'un renflement central. Il faut attendre le sceau de Thibaud (1234–1253) pour voir apparaître le dessin complet de l'escarboucle et de l'orle. Prétendre que les armoiries, dans leur forme finale, un réseau de chaînes (tableau 44, coin supérieur gauche), sont un jeu de mot sur *una vara* (une chaîne) ne repose sur rien de sérieux.

LA CASTILLE

Après la grande victoire de Las Navas, les Etats chrétiens se trouvèrent en ligne pour une nouvelle conquête. L'amalgame de la Castille et du Léon sous Ferdinand III (1230) créait à l'ouest une puissance équivalant à celle de l'Aragon, dans l'est. Au même moment, le trône de Navarre (tableau 44) passait par héritage aux comtes de Champagne, dont l'intérêt se tournait plutôt vers la France que vers l'Espagne. Alphonse II d'Aragon (tableau 45) avait signifié sa complète indépendance vis-à-vis de la Castille. Dès 1179, lui-même et Alphonse VIII avaient, d'un commun accord, déterminé leurs sphères respectives d'expansion. L'Aragon obtint Valence et les îles Baléares, mais ces territoires restaient à conquérir. Alphonse II avait pris le comté de Provence à sa cousine qui régnait là-bas, puis l'avait remis à son deuxième fils. Pierre II d'Aragon se laissa entraîner dans la croisade contre les Albigeois et périt à Muret en 1213. L'expansion de son royaume n'allait reprendre qu'avec Jacques I^{er}. Vers le milieu du XIII^e siècle, (saint) Ferdinand III de Castille (tableau 47 — il fut canonisé en 1671) et Jacques I^{er} d'Aragon (tableau 46) menèrent une série de campagnes contre les royaumes musulmans désormais désorganisés. Ferdinand prit Cordoue en 1236 et Séville en 1248. Jacques conquiert les Baléares (1229-1235) et Valence (1238). Il prit part à la conquête de Murcie (1266), que l'accord de 1179 avait attribuée à la Castille. Les Maures ne conservèrent que le royaume de Grenade, où, abrités derrière la ceinture de montagnes, ils cultivaient une architecture toute de délicatesse, dont l'Alhambra est le plus bel exemple.

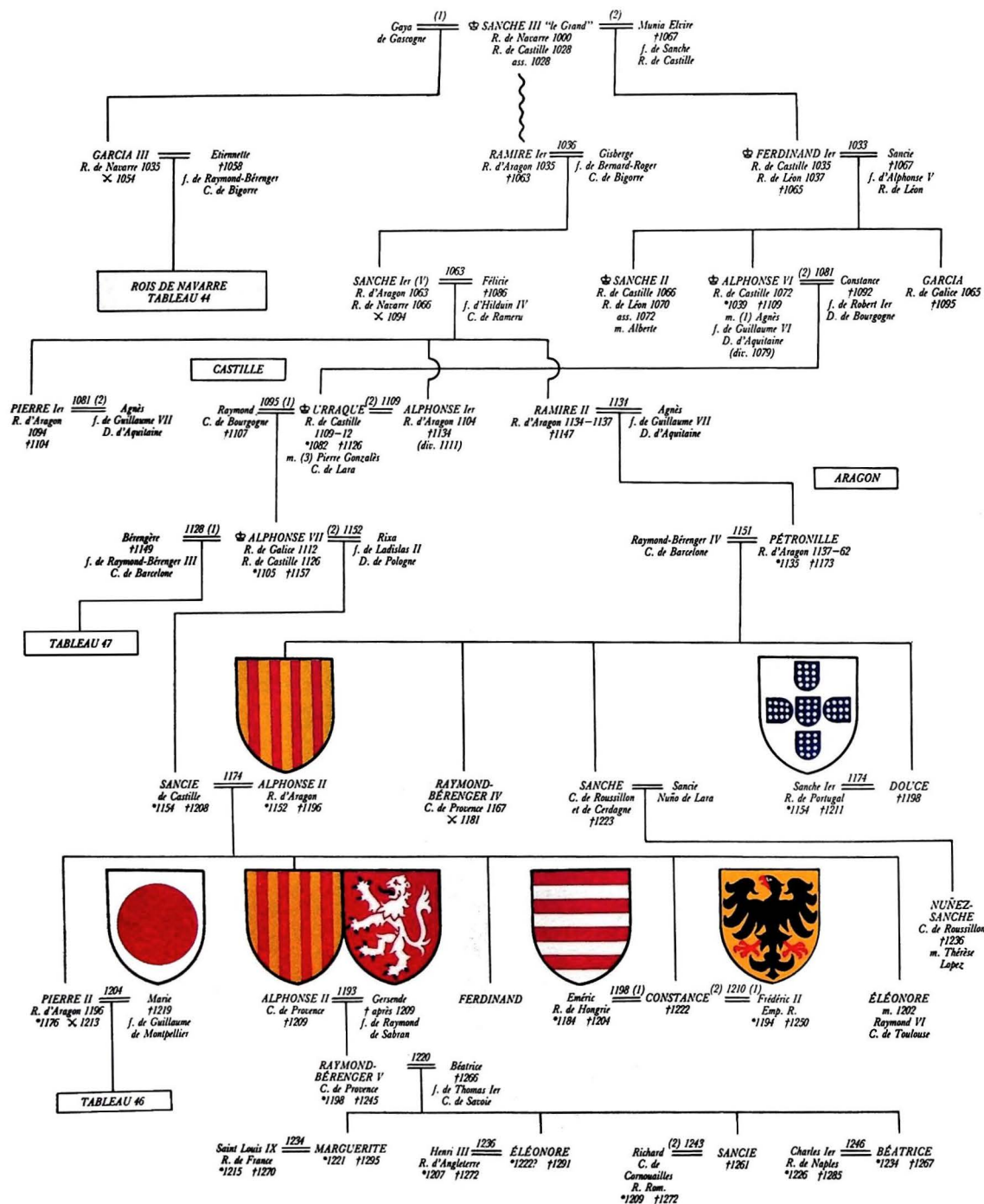
Alphonse X de Castille fut surnommé *le Sage* parce qu'il était surtout poète et législateur, mais, en politique étrangère, il gaspilla ses ressources dans la lutte pour la couronne impériale (chapitre 30), alors qu'à l'intérieur il ne parvenait pas à tenir en bride sa turbulente noblesse. Son fils aîné, Ferdinand de la Cerda, mourut avant lui. On a retrouvé dans sa tombe de Burgos son splendide surcot et son ceinturon armorié. L'usage médiéval en matière de succession tendait toujours à préférer le fils vivant au petit-fils héritier du fils décédé. Sanche IV réussit donc à faire valoir ses prétentions au trône, déshéritant ainsi ses neveux, dont le plus jeune devait fonder la lignée des ducs de Medina Celi. Ceux-ci portaient un écu fort joliment composé (tableau 47) rappelant leur ascendance française à côté de leurs armes paternelles. La Castille n'était rien moins qu'un royaume uni. Le particularisme n'avait rien perdu de sa vigueur dans les provinces situées le long du golfe de Gascogne, où les habitants se sentaient soit citoyens de Galice, soit citoyens le Léon, soit encore de la vieille Castille, plutôt que du grand Etat, plus impersonnel. Un problème du même ordre se posait dans les régions récemment conquises, où se bousculaient des populations d'origines très variées (juifs, chrétiens mozarabes, Maures convertis et musulmans). Ce brassage de populations enrichit considérablement la culture du Sud, contribuant ainsi à l'évolution de la civilisation européenne. Au début, les rois de Castille se montrèrent très tolérants envers une population aussi variée mais, vers la fin du XIV^e siècle, ils durcirent nettement leur attitude.

La mort d'Alphonse *le Sage* marqua le début d'une période de troubles. Sanche IV obtint — on l'a vu — le trône aux dépens de ses neveux. Sa mort prématurée laissa Ferdinand IV pris en tenaille au milieu des rivalités qui opposaient l'infant Jean et la famille de la Cerda. Dans ce conflit, le roi put tirer son épingle du jeu grâce à l'habileté de sa mère. Mais ce monarque sans grand caractère mourut très jeune, laissant un fils âgé d'un an (tableau 48). Celui-ci, devenu roi sous le nom d'Alphonse XI, s'efforça, non sans succès, de remettre un peu d'ordre dans le royaume. Les nobles factieux rentrèrent dans le rang. Les villes reçurent des privilèges et les revenus de la couronne s'accrurent. Toutefois, la menace que représentait Grenade s'affirmait d'autant plus que le sultan du Maroc avait pris Tarifa, près de Gibraltar. Aussi Alphonse XI écrasa-t-il les Maures à la bataille de Salado (1340), et il avait mis le siège devant Gibraltar lorsqu'il mourut de la peste. A ces divers succès, il faut ajouter l'Ordonnance d'Alcala (1348) qui permit de mettre en vigueur la législation conçue par Alphonse *le Sage*.

La vie privée du roi ne fut pas aussi réussie que sa politique. Il négligea son épouse portugaise et lui préféra Eléonore de Guzman. Les chaudrons de son blason sont des meubles typiquement espagnols, la marque de noblesse des « riches hommes » de la péninsule. La mort d'Alphonse XI déclencha une querelle dynastique particulièrement sanglante. Son seul fils légitime était Pierre I^{er} *le Cruel*, qui avait tout fait pour mériter ce surnom. Mais une grande partie de la noblesse appuyait Henri de Trastamare et son frère jumeau Frédéric, grand-maître de l'ordre de Santiago. La maîtresse du défunt roi fut promptement assassinée, sans doute par les soins de la veuve. Suivirent d'autres actes d'une égale sauvagerie. Pierre abattit de sa propre main un roi de Grenade exilé, venu l'implorer. Il fit en outre tuer deux de ses demi-frères. Cependant, grâce à l'aide des Français, Henri II occupa le trône, mais il en fut chassé par Edouard d'Angleterre, le *Prince Noir*, allié de Pierre (1367). En fin de compte, Pierre fut tué de la main d'Henri au cours d'une rixe.

La vie privée de Pierre n'avait pas été plus édifiante que celle de son père. La doctrine islamique, qui accepte la polygamie, s'était répandue en Espagne et encourageait une forme de mariage «secondaire», appelé *baragania*. Pierre, marié pour des raisons politiques à Blanche de Bourbon, traita celle-ci de façon abominable et s'enticha de Marie de Padilla, qu'il finit par prendre comme seconde épouse, à la musulmane. C'est le mariage de la fille de Marie avec Jean de Gand qui donna à ce prince anglais — du moins à ses propres yeux — un titre au trône de Castille. Les armes de Padilla portent trois poêles à frire, ce qui est peu commun. Le fils bâtard de Pierre, Jean de Castille, portait dans son blason une figure typiquement espagnole, la bande engoulée, sortant de deux têtes d'animal. La disposition en dé des six tourteaux de Castro est également propre à l'héraldique espagnole.

Les frères d'Henri II devaient évidemment se composer eux aussi des armoiries. La maison d'Albuquerque utilisa le lion de Léon (à nouveau couronné sous Sanche IV) placé dans un enté en pointe flanqué de deux châteaux de Castille : ces armoiries se trouvent au



ARAGON
L'extinction de la première dynastie

TABLEAU 46

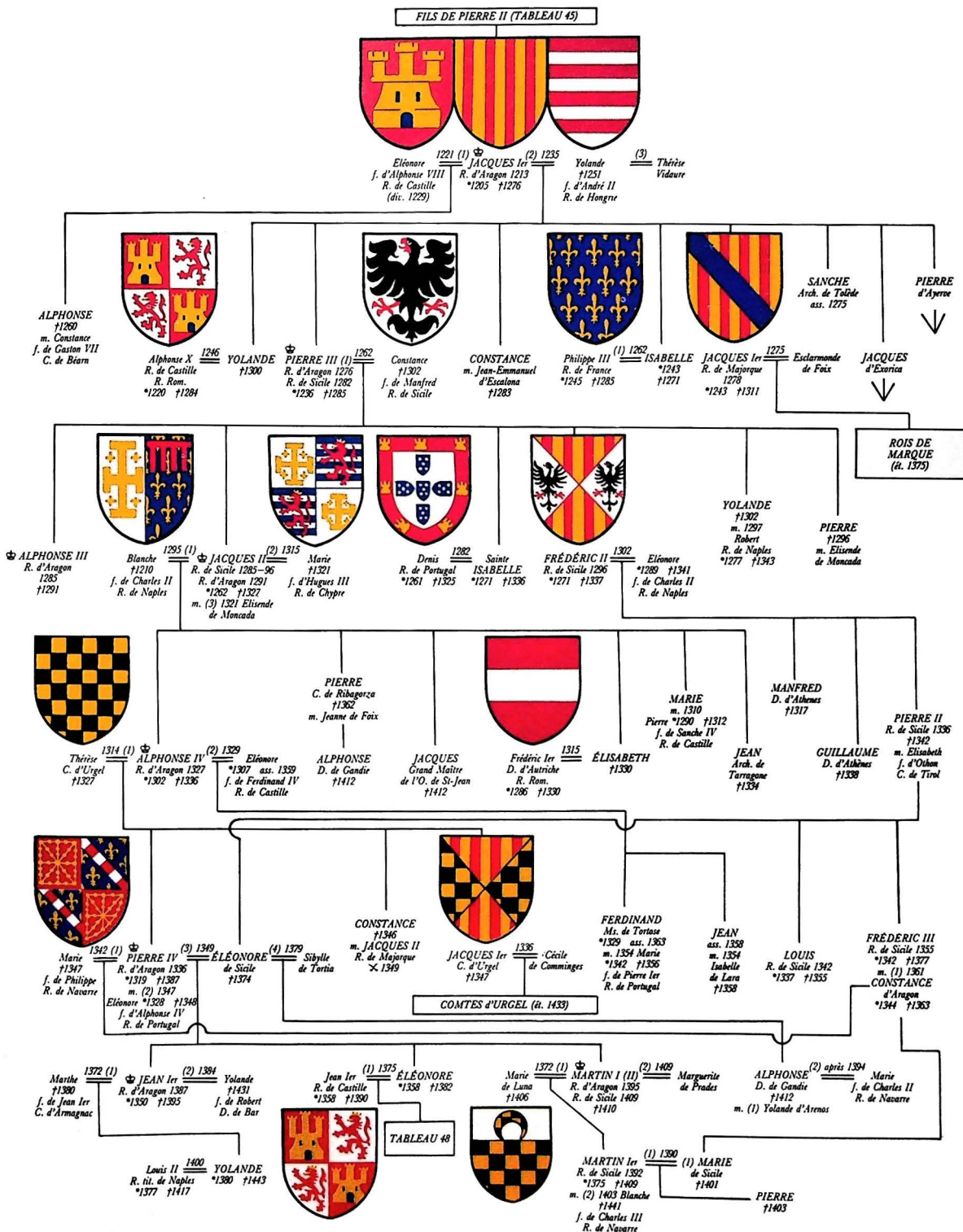


tableau 48, au nom d'Eléonore, femme de Ferdinand I^{er}. La famille consanguine des Henriques, descendant du jumeau d'Henri II, entoura le même blason d'une bordure chargée d'ancres (après la nomination de son petit-fils comme amiral de Castille), car une bordure chargée est aussi caractéristique du blason espagnol. On la trouvera dans les armoiries de la seconde épouse de Jean II d'Aragon. Henri II lui-même connut un règne difficile au cours duquel il lui fallut repousser les invasions venues du Portugal, de Navarre et d'Angleterre. Il apaisa sa noblesse avide d'honneurs et de biens en lui octroyant de nouveaux titres, tels que duc et marquis. Lui-même fut baptisé „le Généreux“, mais c'était une bien piètre contrepartie pour le gaspillage des terres de la couronne...

L'ARAGON

L'Aragon avait cherché fortune dans le bassin méditerranéen plutôt que sur le sol même de l'Espagne. Les excellents ports de la côte orientale engendrèrent des marins qui, génération après génération, assurèrent la liaison avec les ports de Provence, tressant ainsi un lien étroit entre les deux territoires. D'aucuns s'aventurèrent même jusqu'en Sicile. Comme la Castille, ce royaume ne présentait aucune unité : l'Aragon proprement dit était tourné vers l'intérieur de la péninsule, alors que la Catalogne était une région maritime et que Valence témoignait d'une double vocation. A ces facteurs il faut ajouter que la langue catalane — comme encore aujourd'hui — différait considérablement de l'aragonais et que le séparatisme était déjà bien implanté dans ces régions.

Au cours de son long règne, Jacques I^{er} (tableau 46) avait repoussé les frontières de l'Aragon vers le sud ; il avait aussi marié son fils, Pierre III, à la fille de Manfred, roi de Sicile. Par une décision moins sage, le roi fit don des îles Baléares et de ses fiefs français du Roussillon et de Montpellier à son fils cadet. Cette imprudence ne fut réparée qu'en 1344, lorsque l'énergique — sinon brutal — Pierre IV d'Aragon déposséda ses cousins régnant sur les îles.

Après la mort de l'empereur Frédéric II, son fils bâtard Manfred avait imposé son pouvoir sur la Sicile. Il s'était attiré l'implacable hostilité du Saint-Siège, qui conféra la couronne de Sicile à Charles d'Anjou, frère cadet de (saint) Louis IX, roi de France et, de surcroît, époux de l'héritière de Provence. Charles régna d'une main de fer, si bien qu'à Pâques 1282 éclata la révolte connue dans l'histoire sous le nom de „Vêpres siciliennes“. Pierre III d'Aragon accepta le défi et devint roi de Sicile, le sud du continent italien restant aux mains de Charles d'Anjou et de ses héritiers.

En 1284, la flotte calalane, aux ordres d'un amiral sicilien, remporta une victoire décisive au large de Naples. A sa mort, Pierre légua l'Aragon à son aîné, et la Sicile à son deuxième fils. Mais après la mort prématurée d'Alphonse III, il devint nécessaire de redistribuer les cartes. Après être parvenu à un accord avec le pape, Jacques abandonna la Sicile et régna sur l'Aragon. Le troisième frère devint Frédéric II de Sicile. En 1299, ce Frédéric II remporta une grande victoire sur les forces

napolitaines et prit le titre de roi de Trinacrie. Il épousa ensuite la fille de Charles II d'Anjou, roi de Naples. Toutes ces luttes avaient beaucoup réduit la prospérité du royaume insulaire. Quand les conflits eurent trouvé une solution, les mercenaires catalans qui s'étaient battus pour Frédéric se retrouvèrent sans emploi et, poussés vers l'est par un étrange concours de circonstances, firent main basse sur le duché d'Athènes !

La branche aragonaise de Majorque brisait les armoiries familiales d'une bande d'azur (tableau 46). Frédéric II de Sicile écartela son blason en sautoir pour y loger, avec les pals d'Aragon, deux aigles de sable (noires) de Sicile. Jacques, comte d'Urgel, adopta une disposition similaire pour inclure l'échiqueté de sable et d'or symbolisant son patrimoine. Dans l'ensemble, l'administration de l'Aragon était plus stricte que celle de la Castille. Dans chaque Etat vit le jour une assemblée baptisée *Cortès*. En Aragon, les membres de ce corps législatif représentaient la noblesse, le clergé et les villes. Sauf incident, ils se réunissaient séparément pour l'Aragon, la Catalogne et Valence, ce qui ne faisait qu'accroître encore le profond régionalisme espagnol.

Pierre IV fut un monarque dur, qui ajouta Majorque à ses possessions et assit puissamment son autorité dans son quadruple royaume. La brutalité de sa revanche lui valut le surnom de Pierre au *Poignard*, bien qu'on l'appelât plus souvent Pierre le *Cérimonieux*. Il parvint à s'assurer l'hommage féodal du lointain duché catalan d'Athènes (1381). Après lui régnèrent tour à tour ses deux fils Jean et Martin ; et à la fin de sa vie, Martin I^{er} succéda à son propre fils — un autre Martin — sur le trône de Sicile. En 1410, la mort de Martin I^{er}, désormais sans enfant, provoqua un douloureux problème de succession car la lignée masculine d'Aragon était désormais éteinte. Les *Cortès* d'Aragon eurent le mérite de dénouer la crise sans effusion de sang en choisissant Ferdinand (fils cadet de Jean I^{er} de Castille et d'Eléonore d'Aragon), qui hérita de l'Aragon et de la Sicile.

CASTILLE ET ARAGON

Henri II de Castille, fils illégitime parvenu au trône en poignardant son demi-frère Pierre le *Cruel* au cours d'une rixe, mourut en 1379 et, à cette date, il avait bien affermi sa position. Les flottes de Castille avaient régulièrement écumé la Manche, et ses rivaux dans la péninsule avaient été mis au pas. Hélas, les deux rois suivants, Jean I^{er} et Henri III (tableau 48), moururent jeunes, après des règnes très brefs. Jean I^{er} voulut s'emparer de la couronne du Portugal, mais subit une défaite écrasante en 1385. Sous Henri III, se manifesta pour la première fois l'hostilité contre les juifs, qui se traduisit par des massacres aveugles. Jean II se révéla un être faible, entièrement dominé par son ami Alphonse de Lara, grand-maître de l'ordre de Santiago. Pire encore fut son fils Henri IV, dit l'*Impuissant*, à qui la rumeur publique déniait la paternité de sa fille Jeanne. En 1465, son demi-frère Alphonse fut, pour un temps très bref, mis sur les rangs comme roi éventuel. La Castille se trouva dans une mauvaise passe quand Henri IV mourut en 1474, laissant deux héritières possibles : sa fille et sa sœur Isabelle.

Comme on l'a vu plus haut, Ferdinand de Castille devint roi d'Aragon et de Sicile en 1412, et mourut à peine installé. Mais Alphonse V, son fils aîné, marcha de succès en succès. Certes, il passa peu de temps dans son pays natal, mais il maria son frère cadet, Jean, à l'héritière de Navarre. D'autre part, Alphonse V avait été adopté comme héritier par la reine de Naples, la très frivole Jeanne (que ses débordements n'avaient cependant jamais rendue mère) et, dès 1435, il s'efforça de s'installer sur la péninsule italienne et de réunir les Deux Siciles. Aucun cadre ne pouvait mieux lui convenir, puisque ses goûts le portaient vers la Renaissance et qu'il était vraiment fait pour vivre dans une cour italienne. A sa mort en 1458, il laissa Naples à son fils illégitime Ferdinand.

Jean II, frère d'Alphonse V, régnait depuis 1425 sur la Navarre, du chef de sa femme, et avait exercé la régence sur l'Aragon pendant qu'Alphonse défendait ses intérêts à Naples. Il avait dépossédé son propre fils, le prince de Viane, après la mort de Blanche de Navarre. La mort mystérieuse du prince Charles déclencha une terrible révolte des Catalans. Jean II se trouva quelque temps en péril, mais finit par triompher, lorsqu'en 1469, par une subtile diplomatie, il conclut une alliance matrimoniale décisive entre Ferdinand, fils de son second mariage et héritier d'Aragon, et Isabelle, demi-sœur et héritière présomptive d'Henri IV de Castille. La noblesse castillane, qui craignait de voir la monarchie se renforcer un peu trop, fit tout ce qu'elle pouvait pour s'opposer à cette union, mais les noces eurent pourtant lieu, dans le cadre d'une maison privée de Valladolid et dans la plus grande discrétion.

La mort d'Henri IV, en 1474, fit éclater aussitôt des querelles intestines, dans la meilleure tradition castillane. Le Portugal appuya les revendications de *la Beltraneja* — car tel était le surnom donné à Jeanne, d'après son père putatif — et si son action avait été plus énergiquement menée, il aurait pu obtenir une partie, voire la totalité de la Castille au moment où s'ouvrait le Nouveau Monde. Mais, en 1479, Ferdinand et Isabelle furent reconnus comme souverains d'Aragon et de Castille. L'Espagne était enfin unie (tableau 48).

LA NAVARRE

Notre récit peut paraître avoir négligé la Navarre. A la mort de Sanche VII, en 1234, le royaume revint à Thibaut de Champagne (tableau 44). Ses deux fils se préoccupèrent plus de leur comté français que de ce petit royaume espagnol à cheval sur les Pyrénées. La petite-fille de Thibaut, Jeanne, épousa Philippe IV de France et son fils aîné, Louis X, n'eut qu'une fille, laquelle aurait dû lui succéder en Navarre, mais Philippe V et Charles IV gardèrent cette province. A la mort du dernier nommé, la Navarre fut rendue à Jeanne II et à son mari, le comte d'Evreux, mais la Champagne resta réunie à la couronne de France. Il est intéressant de noter que, selon les normes reconnues, Jeanne et sa descendance avaient plus de droits à la couronne de France qu'Edouard III d'Angleterre. Cette situation apparaissait clairement à Charles I^{er} *le Mauvais*, un des sujets les plus intransigeants de Jean II de France. Plein de

ressources et d'éloquence, mais totalement dénué de scrupules, Charles alla jusqu'à entamer des négociations avec Edouard III en vue d'un futur partage du royaume. Mais ses méfaits et sa trahison appartiennent à l'histoire de France plutôt qu'à celle d'Espagne. Par un parfait contraste, son fils Charles II eut un règne long et paisible, sans que le roi émette de prétention sur d'autres territoires, et donc sans mésaventures pour les habitants.

A sa mort, la Navarre passa à sa fille Blanche, épouse de Jean II d'Aragon, puis au fils de cette dernière, Charles de Viane (tableau 48), mais ce prince un peu falot fut dépossédé par son père, lequel témoignait nettement de plus de poigne. Jean II obtint du roi de France la permission de donner la Navarre en héritage à sa fille Eléonore et à Gaston IV de Foix (tableau 44). Eléonore allait avoir pour successeur son petit-fils François-Phoebus, comte de Foix. La sœur de Phoebus, Catherine, épousa Jean d'Albret à qui Ferdinand d'Aragon prit facilement la Navarre du Sud en 1512. Leur petite-fille, Jeanne III, épousa Antoine de Bourbon et donna le jour à Henri IV lequel, le temps venu, réunit la Navarre du Nord à la couronne de France. Les armoiries d'Antoine, roi de Navarre (tableau 44) portent huit quartiers : Navarre, Bourbon, Albret, Aragon, Foix / Béarn, Armagnac / Rodez, Evreux, Aragon / Castille / Léon, avec Bigorre sur le tout.

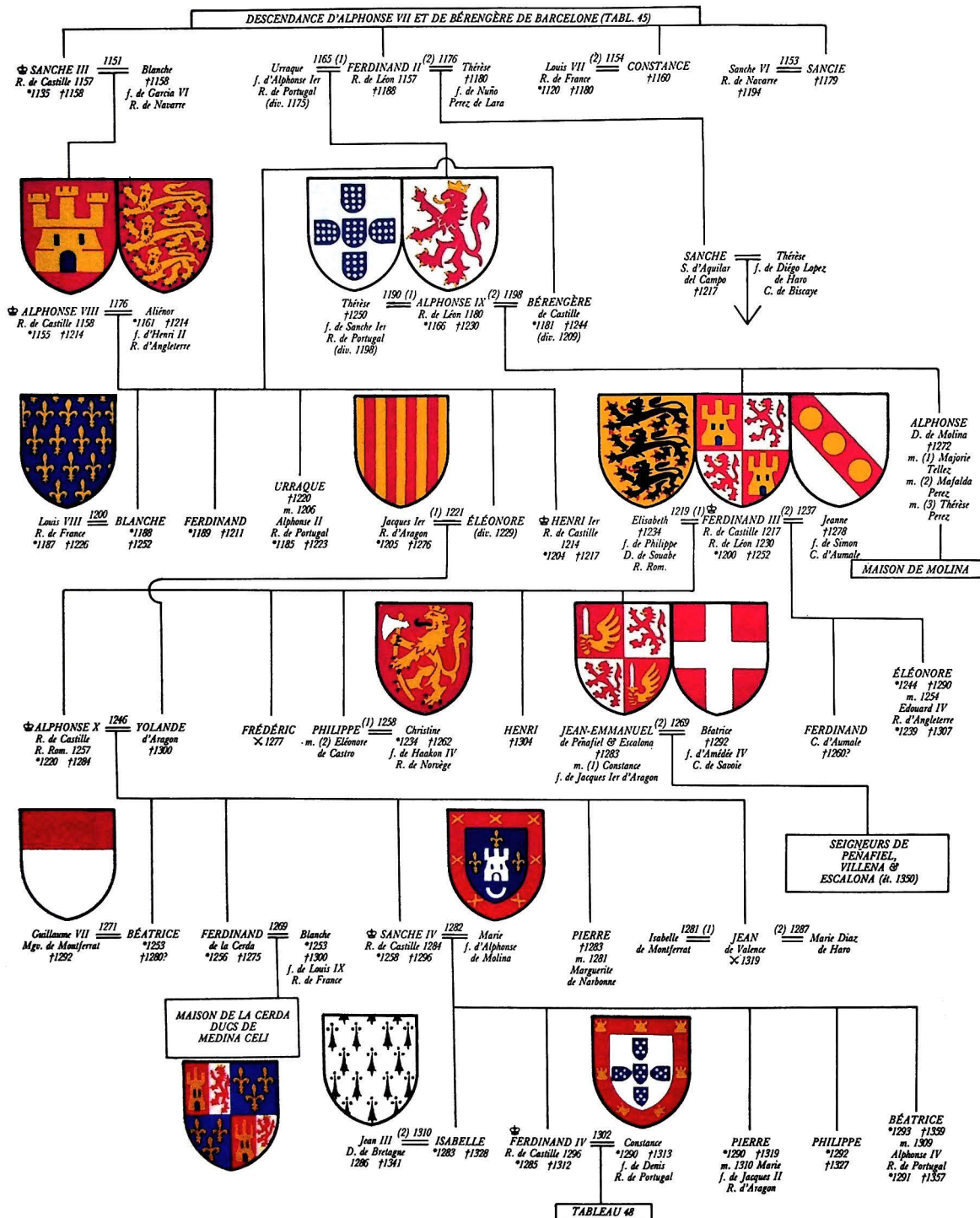
LES ROIS CATHOLIQUES

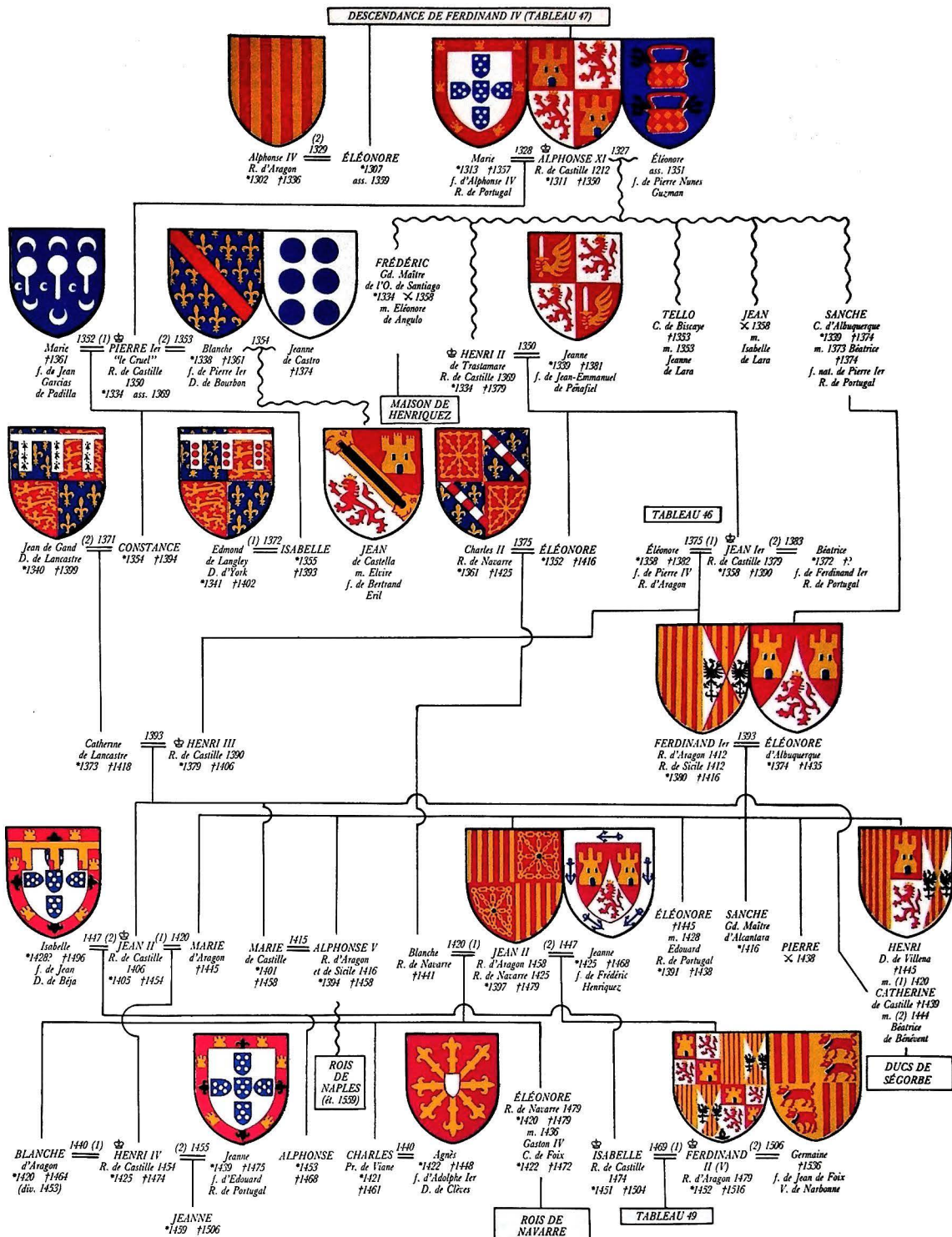
Les très longs règnes de Ferdinand II d'Aragon et de son épouse Isabelle (*la Catholique*) de Castille (tableau 48) représentent plus que l'union de deux grands royaumes espagnols engagés dans la croisade. En effet, l'union politique, pour réelle qu'elle fût, n'effaça ni les particularismes profonds, ni les langues distinctes, tels le catalan et le gallegan (parlé en Galice), lesquelles sont encore pratiquées de nos jours. Mais les règnes des deux souverains marquèrent un tournant dans l'histoire de l'Espagne et son accession au statut de puissance mondiale. En 1479, Ferdinand et Isabelle avaient assis leur autorité dans les deux royaumes. Trois ans plus tard, ils s'en prenaient à celui de Grenade, le dernier des Etats maures. La campagne fut menée avec une sage lenteur et Grenade elle-même ne tomba qu'en 1492. Ainsi finissait la longue présence de l'Islam en Ibérie. Il est permis de regretter l'extinction de cette société qui apporta une grande culture, témoigna d'une profonde tolérance et fut à l'origine d'une architecture toute de légèreté. Après la fin des hostilités, les habitants de Grenade furent traités avec mansuétude, mais ce climat ne devait guère durer.

Plus tard dans l'année, se produisit un événement d'une importance incommensurable. Après de longues hésitations, Isabelle avait accordé son patronage à un navigateur génois, Christophe Colomb, lequel débarqua aux Bahamas le 12 octobre 1492. Des voyages antérieurs — et plus périlleux encore — effectués par des moines irlandais et des aventuriers vikings ont peut-être eu lieu, mais cela n'enlève rien au fait que la véritable découverte — et l'exploitation — du Nouveau Monde date de cette fin du xve siècle. Le pape Alexandre VI, d'origine espagnole,

CASTILLE

L'union avec le Léon jusqu'au début du XIV^e siècle





eut alors le geste fameux et quelque peu théâtral de tracer sur l'Atlantique une ligne de démarcation entre les futures sphères d'influence de l'Espagne et du Portugal. Colomb parvint à établir une précieuse escale aux îles Canaries qui, à l'époque, devinrent ainsi possession espagnole. Les aventures des conquistadores au Mexique et au Pérou n'entrent pas dans le cadre du présent ouvrage...

Toutefois, le gouvernement des rois catholiques a présenté certains aspects plus sombres. En 1478, l'Inquisition fut établie en Espagne. En 1492, tous les juifs furent brutalement expulsés du pays et, une décennie plus tard, le même sort frappait les musulmans. Le fanatisme seul trouvait son compte à ces mesures, car les échanges commerciaux pâtirent énormément des persécutions infligées à ces communautés.

Ferdinand et Isabelle eurent le mérite de restaurer l'ordre, surtout en Castille, qui était l'aile marchante de l'Union. Le brigandage fut réprimé ; la couronne prit sous son autorité les Ordres militaires dont les objectifs ne se justifiaient plus, et les territoires royaux aliénés furent récupérés. Toutefois, les encouragements donnés à l'élevage du mouton furent une initiative qui se révéla déplorable à long terme, car cette activité s'exerça au détriment de l'agriculture.

En 1496, le roi et la reine finirent pas conclure le mariage de leur fille Jeanne avec le jeune, séduisant et riche Philippe *le Beau*, duc de Bourgogne. A la même époque, la sœur aînée épousait le roi de Portugal et, un peu plus tard, sa sœur Catherine, promise à bien des épreuves, épousait le fils du roi d'Angleterre (tableau 49). La mort, en 1497, de Jean, fils unique de Ferdinand et Isabelle, brouilla les cartes et ce fut Charles, fils aîné de Jeanne, qui allait — après maintes péripéties — hériter de l'Espagne, de la Bourgogne et de l'Empire germanique.

L'arbre généalogique de l'empereur Charles Quint (tableau 53) — qui fut le roi Charles I^{er} dans l'histoire de l'Espagne — montre que cinq de ses arrière-grands-parents venaient de la péninsule. L'élément hispanique était donc chez lui prédominant. Ses armoiries (tableau 49) représentent, dans leur moitié supérieure, la Castille et le Léon, l'Aragon et la Sicile, avec Grenade. Dans la moitié inférieure : l'Autriche, la Bourgogne (moderne et ancienne) et le Brabant, avec la Flandre et le Tyrol sur le tout.

Délaissée par son mari, Jeanne conçut un tel chagrin qu'elle sombra dans la folie et l'inconstant Philippe mourut avant son père, en 1506. En conséquence, Ferdinand II d'Aragon exerça la régence pour sa fille devenue folle et pour son petit-fils encore bébé. Lorsqu'il épousa en secondes noces Germaine de Foix (tableau 48), on pouvait envisager qu'un fils issu de cette union hériterait de l'Aragon et provoquerait ainsi une rupture de l'union. La chose n'arriva point. Les préoccupations principales de Ferdinand II furent le maintien et l'expansion de la présence aragonaise en Méditerranée occidentale, la guerre en Italie et l'éviction des Français de Naples. Ces campagnes restèrent stériles, mais l'infanterie espagnole, sous les ordres de Gonzalve de Cordoue, commença à jouir d'une flatteuse réputation. En outre, comme nous le savons, Ferdinand II annexa la Navarre méridionale et reprit le Roussillon à la France. Il envahit même l'Afrique du Nord et certains pensent que les vrais intérêts de l'Espagne d'outre-mer se trouvaient dans cette partie du monde plutôt qu'en Italie. Toutefois, l'héritage multiple de Charles Quint poussa le pays à jeter toutes ses forces dans les affrontements politiques complexes qui agitaient l'Europe centrale à l'époque de la Réforme. Le relatif isolement politique de la péninsule ibérique touchait à sa fin...



Chapitre 11

ESPAGNE: LES HABSBURG ET LES BOURBONS

Les règnes de Charles Quint (Charles I^{er} pour les Espagnols) et de son fils Philippe II couvrent à eux seuls presque toute l'histoire d'Espagne au xvi^e siècle. Les deux souverains présentaient des personnalités très différentes. Le premier assumait sans faiblir le travail et les voyages épuisants sans lesquels il n'aurait pu maintenir la cohésion de ses domaines dispersés aux quatre coins de l'Europe. Il en résultait toutefois que chaque royaume se sentait négligé par rapport aux autres. Charles, en effet, avait reçu l'héritage sans doute le plus accablant jamais échu à un monarque européen depuis Charlemagne. Bon capitaine à qui répugnait toute effusion de sang, négociateur accompli, il fut tenté par une certaine centralisation du pouvoir. Fort handicapé en ses dernières années par de terribles attaques de goutte, il peina toute sa vie pour vaincre ses deux ennemis : l'hérésie et l'impécuniosité.

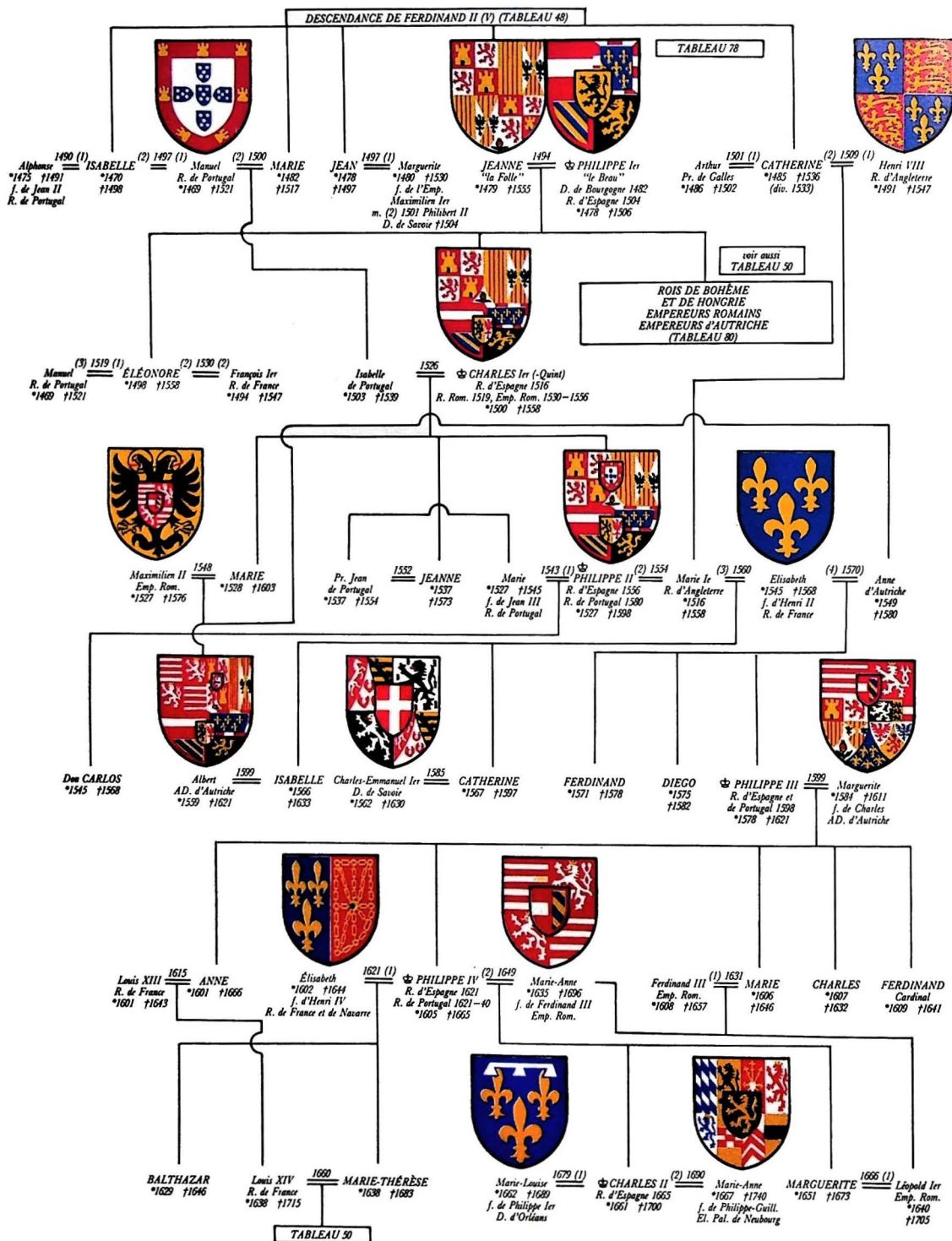
Charles, qui avait hérité de la Bourgogne et des Pays-Bas en 1506, devint roi d'Espagne en 1516 et, en 1519, après avoir couvert les électeurs d'or, fut fait Roi des Romains et se donna le titre d'empereur-élu. Son couronnement eut lieu à Bologne, en 1530. Ce fut la dernière fois qu'un empereur germanique devait être couronné des mains d'un pape. Charles Quint séjourna en Espagne de 1522 à 1529, mais n'y acquit qu'une popularité toute relative. Ses sujets espagnols le soupçonnaient — non sans raison — d'utiliser leurs propres richesses (sans compter les revenus d'une ampleur extraordinaire que commençait à donner le Nouveau Monde) pour s'attacher les principicules allemands avides d'argent, et pour mener contre la France une guerre apparemment interminable.

Sa grande victoire de Pavie (1525) assura à Charles Quint la mainmise sur Naples et Milan, mais ne mit cependant pas un terme au conflit. En 1527, ses troupes mirent Rome à sac. En Allemagne, Charles fut entraîné dans une lutte acharnée contre les protestants et, en 1547, remporta sur eux l'importante bataille de Mühlberg. Mais l'empereur finit par se lasser de l'épée et, en abandonnant volontairement, en 1556, un immense pouvoir, rejoignit dans l'histoire Dioclétien et quelques autres grands hommes. Son frère Ferdinand (voir chapi-

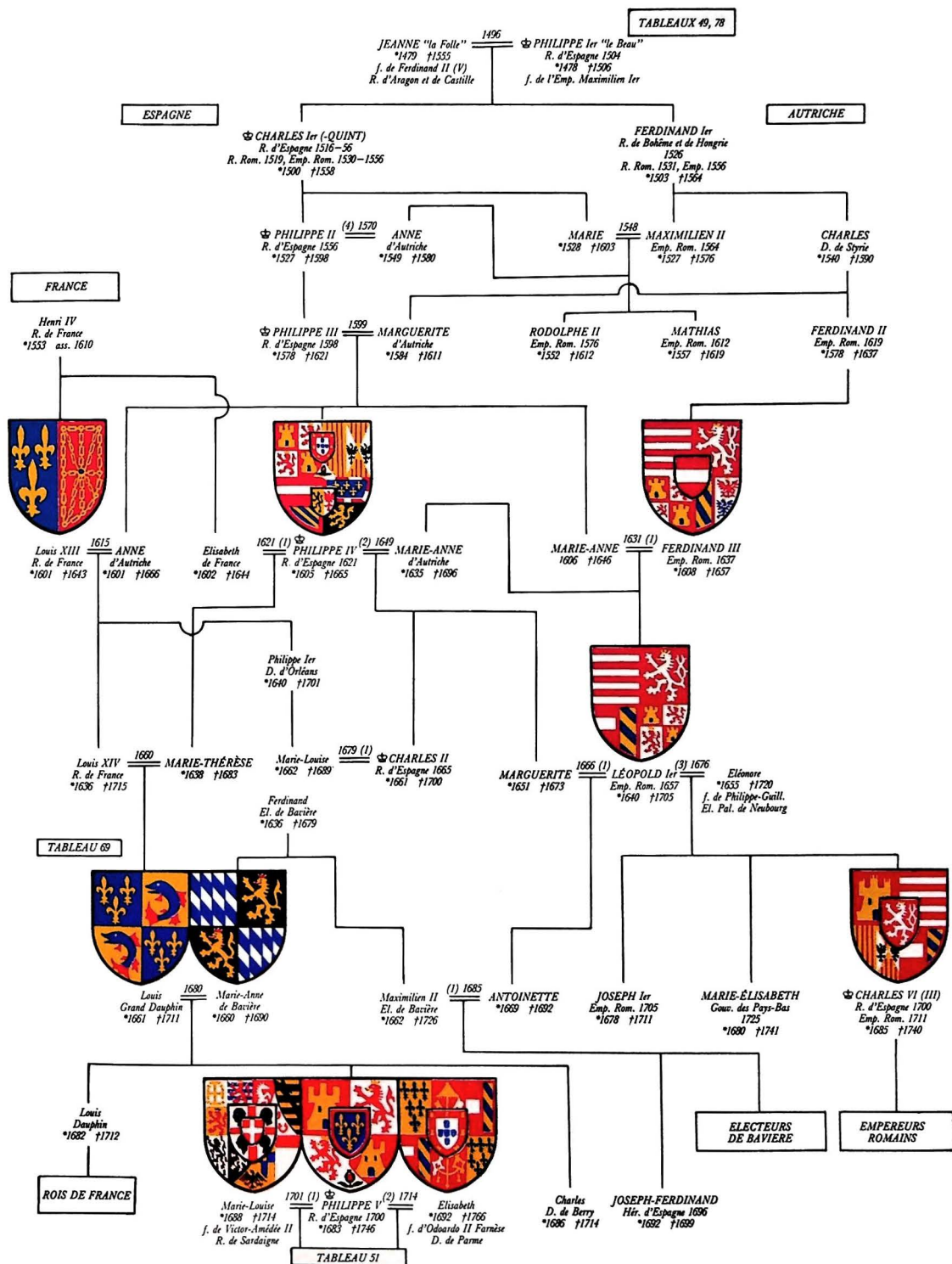
tre 19) lui succéda en Autriche et dans l'Empire. Son fils Philippe II reçut l'Espagne, l'Italie, les Pays-Bas et le Nouveau Monde (tableau 49).

Philippe II, qui possédait une remarquable puissance de travail, était soupçonneux et sombre, sinon sinistre. Il fit bâtir au nord de Madrid un grand palais-monastère, l'Escorial, où il se terrait, s'acharnant à vouloir régler lui-même les moindres détails du gouvernement. Le bilan de son règne est plutôt négatif. Certes il réussit, en 1580, à englober le Portugal (auquel il pouvait prétendre du chef de sa mère et de sa première femme), et cette annexion eut pour conséquence de placer pendant soixante années toute la péninsule sous l'autorité d'un seul souverain. Mais le second mariage de Philippe fut moins heureux, tant sur le plan politique que personnel : l'alliance avec Marie Tudor resta sans enfant et n'offrit pas à l'Espagne l'alliance souhaitée avec l'Angleterre.

Aux Pays-Bas, les efforts de l'Escorial pour extirper l'hérésie ne firent que provoquer l'indépendance des sujets révoltés, au terme d'un véritable bain de sang provoqué par les guerres et les persécutions. Par la suite, le gigantesque plan d'invasion de l'Angleterre, se fondant sur l'*Invincible Armada*, fit long feu devant la brillante stratégie de Drake et des autres marins britanniques aidés, il faut bien le dire, par des tempêtes qui éclatèrent à point nommé. Philippe II parvint cependant à sceller avec la France, en 1559, une paix qu'il voulait garantir en épousant, en troisièmes noces, une princesse française. Ce ne fut pourtant qu'un maigre succès au sein d'une longue suite d'échecs, dont le pire fut la détérioration continue des finances espagnoles à cause des extravagances de la cour et de l'incapacité du pouvoir à résoudre les problèmes économiques résultant de l'importation massive d'or et d'argent provenant du Nouveau Monde. La popularité de Philippe II s'en trouva bien sûr atteinte et la rumeur publique l'accusa même d'avoir comploté la mort de son propre fils aîné (don Carlos) et celle de son demi-frère (illégitime), don Juan d'Autriche — le trop brillant vainqueur de Lépante. Sur le plan de l'héraldique, Philippe II ajouta simplement un écusson de Portugal au blason paternel.



La guerre de succession (Maisons de Habsbourg et de Bourbon)



LE SIÈCLE D'OR

Durant les deux règnes qui suivirent celui de Philippe II, l'histoire de l'Espagne présenta un contraste curieux. La puissance politique, l'influence à l'étranger, la réputation sur les champs de bataille, l'état général de finances, étaient autant de domaines dans lesquels le pays témoignait d'un déclin certain, alors que, sur le plan des arts, il vivait son siècle d'or (*Siglo de Oro*). Les écrivains s'appelaient alors Lope de Vega et Cervantès, créateur du Don Quichotte. En peinture s'illustraient Le Gréco et Vélasquez. L'architecture, elle aussi, connaissait un essor splendide, et ce bouillonnement de créativité artistique donna un lustre exceptionnel à la centaine d'années qui précéda 1680. Le règne de Philippe III, alors que le pouvoir se trouvait aux mains des favoris, vit l'expulsion des Morisques (Maures christianisés). Philippe IV, lui aussi, laissa les mains libres à son ministre, le comte-duc d'Olivarès. Le Portugal reprit son indépendance en 1640 et les dernières années de ce règne furent assombries par une suite de révoltes provinciales. En 1659, le roi céda le Roussillon et la Cerdagne à la France.

Charles II, le dernier des Habsbourg qui gouverna l'Espagne, fut un personnage encore plus pathétique que son prédécesseur. Frêle et épileptique, il offrait la vivante image des méfaits de la consanguinité. Philippe IV avait épousé sa nièce d'Autriche ; Philippe III avait, lui aussi, épousé une princesse autrichienne. Il y avait donc dans les veines de Charles II un excès de sang Habsbourg, tristement débilité. Le roi se maria deux fois, mais d'aucuns l'estimaient stérile. Les grandes puissances européennes le surveillaient, s'interrogeant sur le partage de ses futures dépouilles ! En effet, en dépit d'une situation intérieure désastreuse, l'Espagne disposait à travers le monde de possessions très convoitées. Les trésors du Nouveau Monde, les Pays-Bas méridionaux, Milan, Naples, la Sicile et la Sardaigne, il y avait là de quoi faire entrer en lice plus d'un prétendant au trône.

Trois candidats s'affrontèrent en cette fin de XVII^e siècle (tableau 50). Deux grands souverains étaient de proches parents de ce roi au corps débile (enfant, il n'avait été sevré qu'à quatre ans et avait été soigné par quatorze nourrices). Sa demi-sœur était la cousine germaine de Louis XIV, qu'elle avait d'ailleurs épousé. Sa sœur avait été la femme de l'empereur Léopold I^{er} d'Autriche, dont la mère était aussi une sœur de Philippe IV. Mais aucun des deux monarques n'osait revendiquer l'héritage pour lui-même. Louis XIV patrona donc son petit-fils Philippe, duc d'Anjou, tandis que Léopold avançait la candidature de l'archiduc Charles, fils cadet de son second mariage. En 1698, la diplomatie de Guillaume III d'Angleterre accoucha d'un premier traité de partition, lequel donnait la part du lion à un troisième candidat, Joseph-Ferdinand de Bavière, fils de l'électeur Maximilien et d'Antonia (fille d'un premier mariage de l'empereur Léopold). Mais cet enfant mourut à l'âge de six ans. Charles II, malade, légua finalement tous ses domaines à Philippe d'Anjou et rendit le dernier soupir en 1700. Il avait stipulé dans son testament que si le prince français n'acceptait pas l'héritage dans sa totalité, celui-ci devait passer à l'archiduc Charles.

LES BOURBONS D'ESPAGNE

Philippe V devint donc à 17 ans roi d'Espagne. Comme le montrent ses quartiers généalogiques, il était Bourbon pour les trois huitièmes, Habsbourg pour autant, avec un huitième du sang de Bavière et un huitième de Savoie.

Les treize premières années de son règne furent marquées par la guerre de succession d'Espagne. L'Espagne elle-même n'y joua aucun rôle actif mais, à la fin des hostilités, elle dut céder Gibraltar et Minorque à l'Angleterre et ses possessions en Italie et dans les Pays-Bas à l'Autriche. Entretemps, l'archiduc Charles — qui avait revendiqué le trône d'Espagne en 1700 — était devenu empereur germanique. Dans le même entretemps, les Catalans, qui avaient en vain appuyé la candidature de Charles au trône d'Espagne, virent leurs tendances particularistes brutalement réprimées par Madrid, et leur langue perdit tout statut officiel.

Philippe V, de son côté, avait dû renoncer à toute prétention au trône de France, décision importante à une époque où Louis XV n'était qu'un enfant chétif... Le roi d'Espagne finit par se lasser du pouvoir et, en 1724, abdiqua en faveur de son fils Louis I^{er} (tableau 51). Malheureusement, le jeune roi mourut dans l'année et Philippe dut reprendre le sceptre jusqu'à sa mort en 1746. L'avènement de son fils cadet, Ferdinand VI, révéla un héritier des plus terne. En 1759, Charles III devint à son tour roi d'Espagne. Il était issu d'un second mariage de Philippe V avec l'énergique et talentueuse Elisabeth Farnèse, héritière de Parme à la mort de son oncle. Grâce à elle, Charles était donc assuré d'avoir ce duché et cela allait orienter la politique de l'Espagne en Italie. Devenu roi de Naples en 1734, Charles transmit ce trône à son fils cadet Ferdinand lorsqu'il hérita lui-même de l'Espagne. Philippe, frère cadet de Charles III, devint en 1748 duc de Parme, ville qui, depuis 1735, était au pouvoir des Habsbourg d'Autriche. Le plus jeune frère, Louis, devint archevêque, puis cardinal, mais, désireux de se marier, abandonna l'état ecclésiastique.

De tous les Bourbons, Charles III fut le plus expérimenté et le plus compétent. Sous son sceptre, et malgré l'absolutisme dont il fit preuve, l'Espagne connut un certain essor économique. La couronne fit sentir son autorité à l'Eglise, au point d'expulser les jésuites en 1767. Vers la fin de son règne, Charles III se joignit aux Français pour aider la révolte victorieuse des colonies anglaises d'Amérique. La paix de 1783 rendit Minorque et la Floride à l'Espagne, mais le long siège auquel Charles III soumit Gibraltar se solda par un échec.

Ses armoiries, dans leur forme la plus simple, sur les monnaies notamment, portent Castille et Léon, avec Grenade en pointe et, sur le tout, de France avec la bordure d'Anjou (tableau 51). Son fils et son frère combinèrent ces armes avec les blasons de leurs possessions italiennes. Le célèbre ordre de la Toison d'Or, fondé par le duc de Bourgogne, avait été perpétué par les Habsbourg d'Espagne. En 1700, dès la mort de Charles II, les Habsbourg d'Autriche en avaient revendiqué la souveraineté. Les archives de l'ordre avaient donc été transférées à Vienne en 1713, mais les Bourbons d'Espagne firent, eux aussi, valoir leurs droits à la souveraineté et aux trésors de la Toison d'Or. Malgré



Le roi Charles IV d'Espagne (1747–1819) avec son épouse et sa famille, peints sans fard par Goya en 1800.

différentes tentatives d'accommodement, les chefs des deux maisons persistèrent chacun à se dire chef et souverain de l'ordre, qui a continué à exister en Autriche (tableau 76) et en Espagne (tableau 43).

Les longs visages mélancoliques et prognathes des Habsbourg ont été immortalisés par le cruel pinceau de Vélasquez. C'est Goya qui allait peindre la piteuse mine des deux souverains suivants et des gens de leur cour. Charles IV manquait à la fois d'intelligence et d'autorité sur sa femme, poussant la complaisance jusqu'à prendre pour premier ministre l'amant de celle-ci, Manuel Godoy, lequel fut même autorisé, au surplus, à prendre pour épouse une princesse sans importance, fille d'un archevêque de Tolède. Ce régime de pacotille considéra comme un outrage l'exécution de Louis XVI et attaqua la France, laquelle répliqua en envahissant et en occupant la Catalogne. Godoy parvint à négocier un traité avec la république française, ce qui lui valut le titre de „prince de la Paix“. L'Espagne était dès lors l'alliée de la France, comme elle l'avait été sous les Bourbons, et ce lien politique devait lui coûter cher lorsque Napoléon fut au pouvoir.

Sous la pression d'émeutiers qui l'avaient trouvé caché dans un tapis roulé, Charles abdiqua en 1808 en faveur de son fils Ferdinand VII. Au cours des mois qui suivirent Ferdinand fut attiré à Bayonne par Napoléon ; son père en profita pour reprendre le trône d'Espagne et en faire cadeau à Joseph, frère de Napoléon ! Ferdinand fut détenu en France, mais ses partisans se soulevèrent contre le roi Joseph Bonaparte. Dès lors commença le long combat que les Espagnols appellent la Guerre de l'Indépendance. Pour Napoléon, ce fut le „chancres espagnol“. En 1808, Wellington exécuta son premier débarquement au Portugal et cinq ans plus tard, ayant franchi la Bidassoa, il foulait le sol de France.

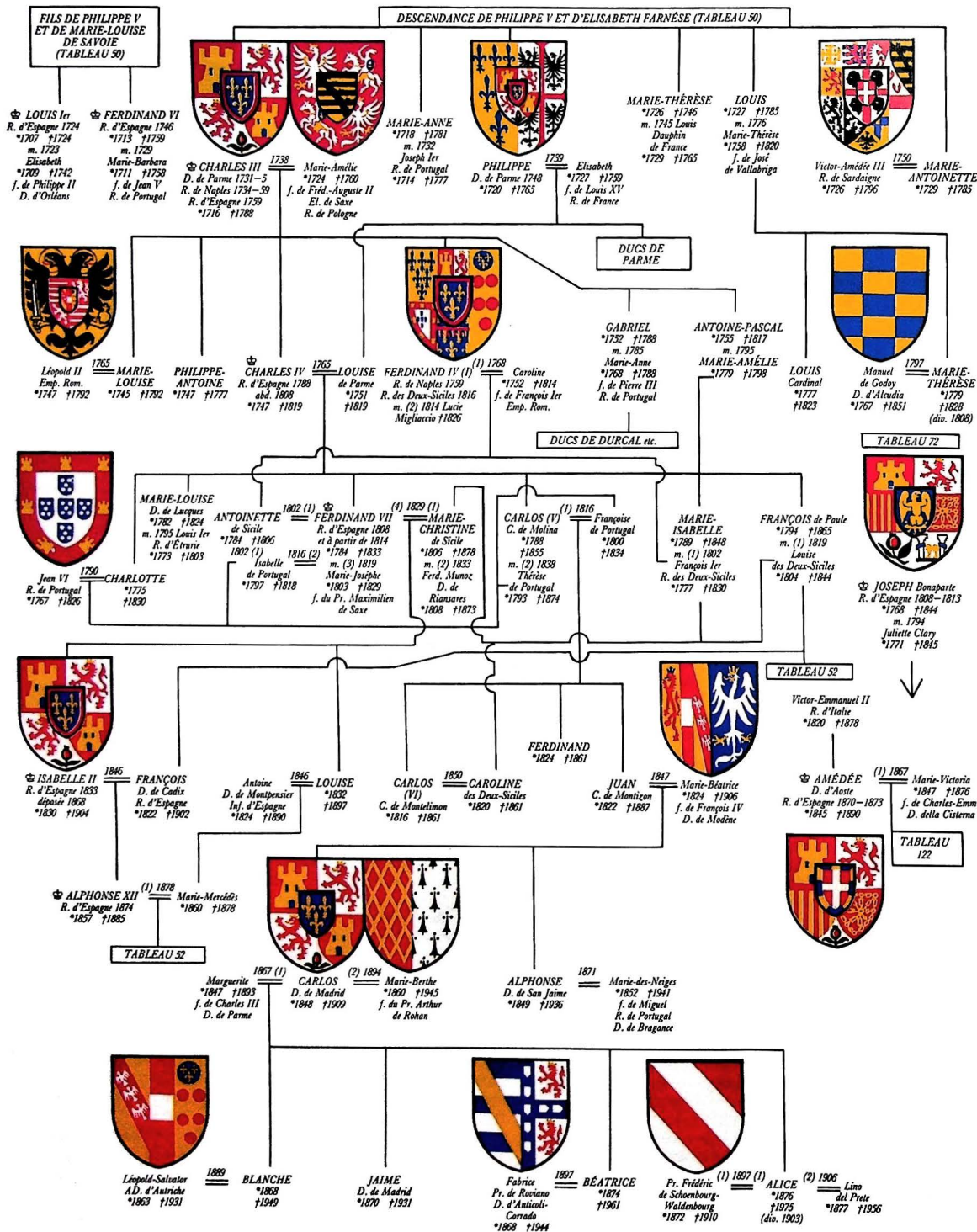
Libéré, Ferdinand VII revint en Espagne en 1814, mais son règne ne fut qu'une longue tyrannie, se soldant par un désastre. Les colonies espagnoles d'Amérique avaient tiré la leçon des derniers bouleversements en Europe : l'une après l'autre, elles se révoltèrent, de sorte que l'Espagne ne conserva que Cuba et Porto Rico.

Ferdinand tâta un moment du libéralisme, mais finit par demander aux baïonnettes françaises de l'aider à restaurer son autocratie. Dernier fiasco : il ne put donner d'héritier mâle au trône d'Espagne, en dépit de quatre mariages, dont deux avec des nièces qui ne lui donnèrent que deux filles. Il n'était pas sûr qu'une femme puisse monter sur le trône, bien que les Bourbons aient reçu leur héritage grâce à une femme. L'opinion conservatrice préférait don Carlos, le frère du roi. On observera cependant ici que beaucoup de titres de noblesse espagnols sont transmissibles par les femmes.

Ferdinand VII n'avait convolé en quatrième nocces avec Marie-Christine qu'en 1829 et Isabelle était née un an plus tard. Le roi étant mort en 1833, Isabelle fut reine à trois ans, sous la régence de sa mère. Dépités, les partisans de don Carlos, comte de Molina, décidèrent alors de le proclamer roi. La guerre civile devait forcément éclater et elle se déroula durant sept ans, surtout dans les provinces du Nord. La reine-mère Marie-Christine épousa morganatiquement et en secret un ancien sergent, dont le titre de duc de Riansares dissimula les modestes origines. Par contre, il fut plus difficile de cacher les fréquentes grossesses de la reine-mère. Isabelle fut, de son côté, éduquée à la diable, sans aucune discipline et l'opinion publique ne faisait pas grand cas de sa moralité. Le choix de son époux plongea pendant cinq ans toutes les chancelleries d'Europe dans la perplexité, mais Marie-Christine finit par marier la reine Isabelle à François, duc de Cadix, son propre neveu et cousin germain d'Isabelle. François était un bigot efféminé, d'humeur triste et capricieuse. Rares sont les familles royales du XIX^e siècle au sein desquelles la consanguinité avait fait autant de ravages que chez les Bourbons d'Espagne.

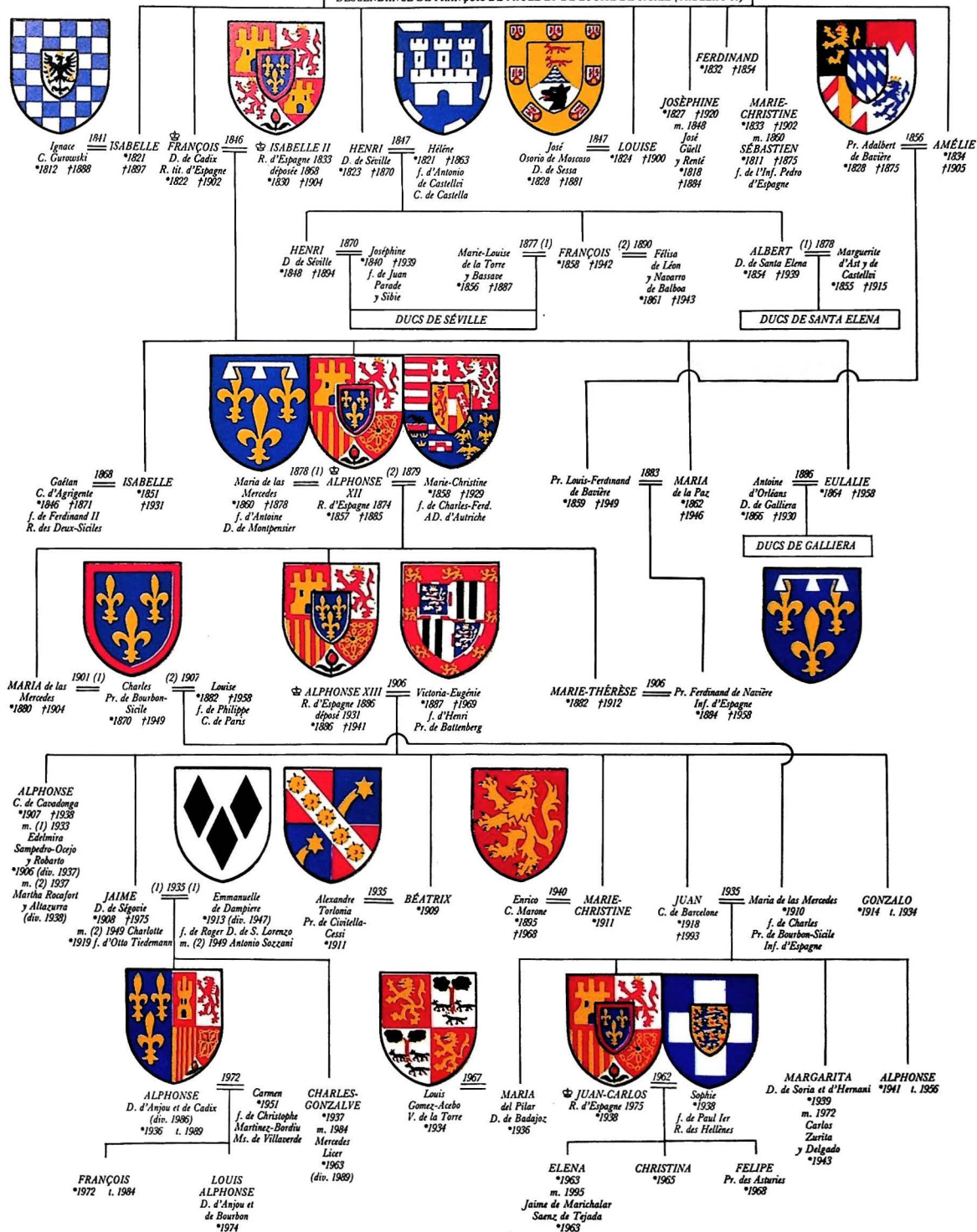
Sur ces entrefaites, le pouvoir politique réel passa successivement aux mains d'une série de généraux, dont

La Maison de Bourbon et sa branche carliste

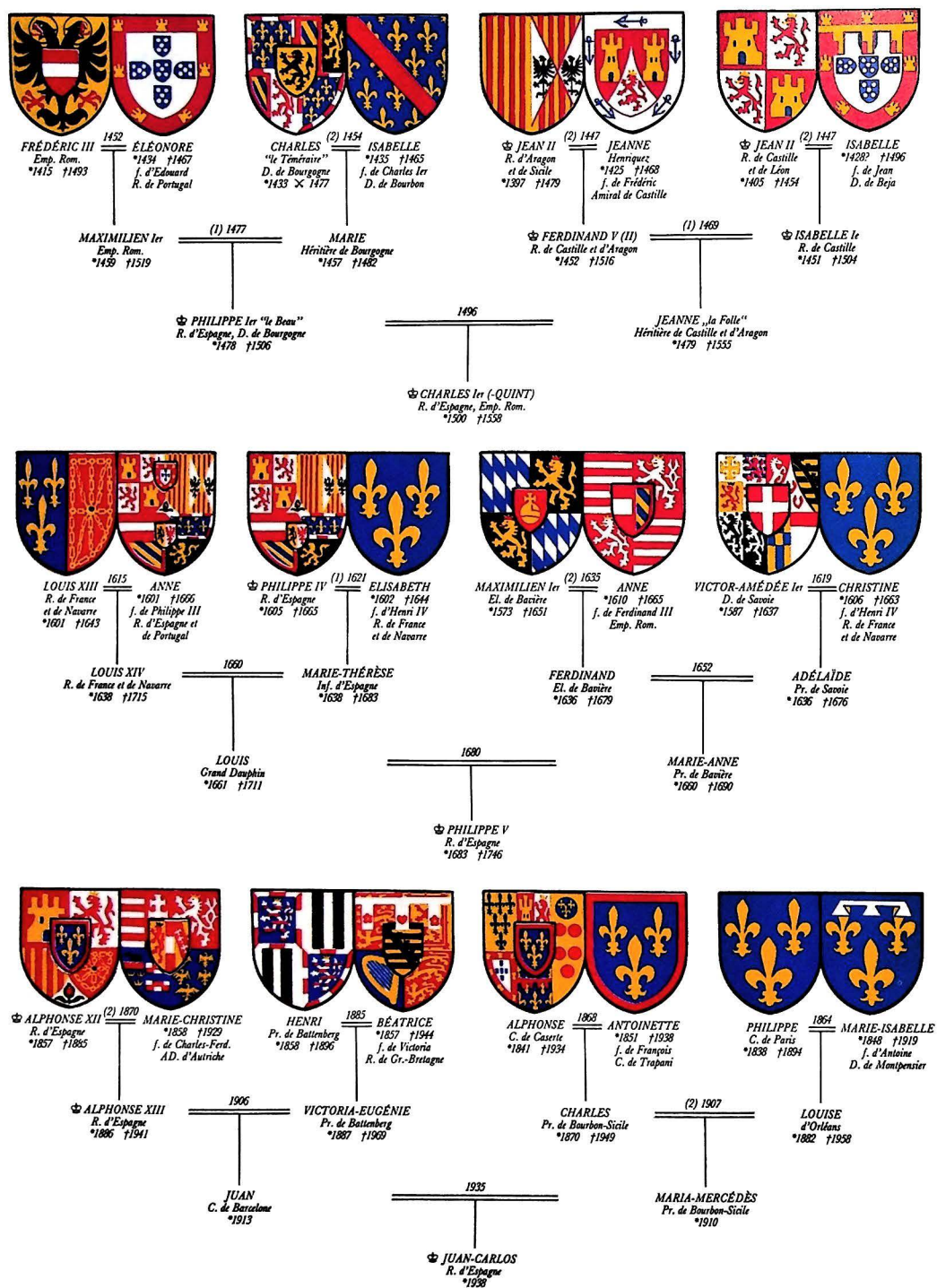


La Maison de Bourbon depuis la restauration de 1874

DESCENDANCE DE FRANÇOIS DE PAULE ET DE LOUISE DE SICILE (TABLEAU 51)



Les ancêtres de Charles Ier, de Philippe V et de Juan-Carlos



les plus notoires furent Espartero, Narvaez et O'Donnell. La réputation d'Isabelle ne s'améliora pas au fil des ans et, en 1868, le général Prim — qui s'était illustré au Maroc — fomenta une révolution, forçant la reine à l'exil. Isabelle finit par abdiquer en 1870. Pendant deux ans ou presque, la couronne d'Espagne fut mise à l'encan aux quatre coins de l'Europe. Le duc de Montpensier passa un certain temps pour un candidat possible, puis le prince Léopold de Hohenzollern-Sigmaringen fut présenté, ce qui contribua à faire éclater la guerre entre la Prusse et la France. Le roi de Portugal et son père — un Saxe-Cobourg — furent l'un et l'autre pris en considération. Enfin, alors que s'achevait 1870, Amédée de Savoie, duc d'Aoste et fils cadet du premier roi de l'Italie unifiée, accepta le trône d'Espagne (tableaux 51 et 122). Son blason consiste dans la version simplifiée des armes d'Espagne avec, sur le tout, un écusson de Savoie avec la brisure d'Aoste. Le règne d'Amédée fut court et malheureux. Il rencontra une opposition grandissante s'exprimant soit en faveur du fils d'Isabelle, soit au profit de don Carlos, duc de Madrid, petit-fils du premier prétendant carliste. Amédée abdiqua en 1873 et retourna en Italie.

L'Espagne fut pendant un an une république chancelante, sous quatre présidents successifs. Les Carlistes établirent dans le Nord leur propre Etat indépendant et centré sur le territoire basque de la Navarre espagnole. A la fin de 1874, une partie de l'armée prit ouvertement parti pour Alphonse XII. Ce jeune homme — alors élève-officier en Angleterre — entama un règne trop bref. Il exigea de prendre pour épouse sa cousine germaine, une fille du duc de Montpensier, mais celle-ci mourut cinq mois plus tard. Alphonse épousa en secondes noces une archiduchesse autrichienne qui lui donna deux filles. La monarchie était alors constitutionnelle. Au gouvernement conservateur succéda un cabinet libéral et l'Espagne parut sur le point d'entrer dans une période plus prometteuse. Le destin en décida autrement. En effet, tuberculeux, le roi mourut à la fin de 1885, sincèrement regretté par ses sujets. La reine attendait un troisième enfant et, six mois plus tard, elle donnait le jour à un fils, Alphonse XIII, lequel fut donc roi dès sa naissance.

Sous la régence de la reine-mère, la minorité d'Alphonse XIII se déroula sous un régime de gouvernement parlementaire. La fin du siècle vit éclater une crise à Cuba, où une révolution déclenchée en 1895 finit par provoquer la guerre avec les Etats-Unis et la perte de l'île. Mais, en 1906, l'Espagne avait oublié cette défaite militaire et portait son attention sur la vie privée de son jeune roi qui, cette année-là, fit un mariage d'amour avec la princesse de Battenberg, élevée en Angleterre dans la religion protestante.

Victoria-Eugénie — c'était son nom — se convertit au catholicisme, mais le roi n'en fut pas moins critiqué pour son choix, tant sur le plan de la religion que de la naissance, car la jeune femme n'était pas de sang royal. Toutefois, les remous provoqués par le mariage finirent par s'apaiser et lorsque survint la Première Guerre mondiale, l'Espagne conserva une neutralité dont elle tira une prospérité considérable. Dans le même temps, le socialisme gagnait du terrain et l'on constatait une résurgence du séparatisme catalan. De 1923 à 1930, le

pays vécut sous la dictature du général Primo de Rivera. A ces sept années succédèrent d'impressionnantes manifestations en faveur de l'établissement de la république. Le roi quitta l'Espagne en 1931 afin d'éviter la guerre civile, mais n'abdiqua jamais. Depuis la mort en exil du comte de Chambord, les chefs successifs de la branche carliste avaient adopté les pleines armes de France en cœur de leur blason (tableau 51). Alphonse XIII fit de même en 1936 au décès du duc de San Jaime, qui faisait de lui le chef de toute la maison de Bourbon. Le fils aîné d'Alphonse XIII avait abandonné tous ses droits espagnols en 1933, le jour de son mariage avec une roturière. Le second fils, sourd et muet, renonça lui aussi à la couronne, mais n'en éleva pas moins ultérieurement certaines revendications à la fois au trône d'Espagne et à celui de France, sous le nom de duc d'Anjou et de Ségovie.

La seconde république dura peu, car en 1936 un soulèvement militaire eut lieu au Maroc et la guerre civile éclata. A l'exemple des guerres carlistes du XIX^e siècle, elle fut extrêmement cruelle et brutale. Des puissances extérieures — fascistes à droite et communistes à gauche — intervinrent bientôt dans le conflit qui se termina en 1939 par la victoire de la droite.

Depuis lors et jusqu'en 1975, année de sa mort, le maître de l'Espagne fut le général galicien Francisco Franco, qui porta le titre de *Caudillo* (conducteur) de la Nation. Il n'est pas dans notre propos de porter un jugement sur son régime. L'histoire s'en chargera, mais il n'en réussit pas moins à tenir l'Espagne en dehors de la Seconde Guerre mondiale en dépit de ses obligations envers les puissances de l'Axe.

Ayant déclaré que l'Espagne était une monarchie, le général Franco choisit pour successeur, en 1969, le fils de don Juan, comte de Barcelone, troisième fils d'Alphonse XIII et lui-même prétendant au trône (tableau 52). Ce prince, Juan Carlos, reçut une grande partie de son éducation en Espagne alors que son père vivait en exil au Portugal. A la mort de Franco, il fut officiellement proclamé roi d'Espagne en novembre 1975, mais il fallut attendre 1977 pour que le comte de Barcelone renonce officiellement à ses droits en faveur de son fils. Le roi Juan Carlos a épousé une princesse de Grèce et leur fils porte le titre traditionnel de prince des Asturies. Le jeune souverain s'est courageusement attelé à la tâche de transformer l'Espagne en une monarchie parlementaire. Mais de nombreux problèmes séculaires subsistent en dépit des changements de constitutions, telles les ambitions séparatistes de certaines régions.

Les armoiries du roi d'Espagne sont représentées au bas du tableau 43. Elles montrent les antiques quartiers de Castille, Léon, Aragon et Navarre avec, en abîme, un écusson aux armes de France à la bordure d'Anjou, et sont décorées du collier de la Toison d'Or. La brisure mise aux lis de France s'explique par le fait que, si le roi Juan-Carlos est chef de la Maison d'Espagne, l'aîné de tous les Capétiens est son cousin issu de germain, Louis-Alphonse de Bourbon, qui est ainsi le seul à pouvoir porter légitimement les pleines armes de France. Ce prince est reconnu comme chef de la Maison de France par les légitimistes français (voir chap. 6).



Chapitre 12

LIECHTENSTEIN

Cinq Etats minuscules dispersés sur le sol de l'Europe doivent leur survie d'abord à une série d'accidents historiques, ensuite à leur capacité d'échapper à la gourmandise de leurs grands voisins.

La république de Saint-Marin, grande comme un mouchoir de poche (61 kilomètres carrés) se trouve en Italie centrale. Au cœur des Pyrénées, entre la France et l'Espagne, les Vallées d'Andorre (452 kilomètres carrés) sont gouvernées par deux co-princes, l'évêque d'Urgel et le président de la république française — ce dernier représentant les anciens comtes de Foix. Le plus petit de tous ces Etats est la Cité du Vatican (moins d'un demi kilomètre carré), sur laquelle règne le pape. Les autres sont les principautés du Liechtenstein et de Monaco.

Le Liechtenstein couvre une zone de 157 kilomètres carrés entre la Suisse et l'Autriche. Au Moyen Age ce territoire comprenait deux fiefs féodaux séparés, la seigneurie de Schellenberg et le comté de Vaduz, l'un et l'autre faisant partie du duché de Souabe. Vers 1200, le comté de Vaduz passa par héritage à la famille de Montfort qui parvint, en 1396, à en faire un fief direct du Saint Empire. Les Montfort, dont le titre principal était comtes de Werdenberg, s'assurèrent la seigneurie limitrophe de Schellenberg mais, au xve siècle, les deux domaines passèrent à leurs parents Brandis et, par eux, aux comtes de Sulz, qui finirent par les vendre au comte de Hohenems en 1613.

Pendant toute cette période — il ne faut pas l'oublier — les cantons suisses à l'ouest du Liechtenstein actuel renforçaient leur indépendance et leur puissance. Pendant la Guerre de Trente Ans (1618–1648), les diverses terres des Hohenems furent sans cesse saccagées et, à la fin du siècle, la famille se débattait dans de graves difficultés financières. En 1699, elle dut vendre Schellenberg pour 115 000 florins et, pour 290 000 florins, abandonner Vaduz. Dans les deux cas, l'acheteur était le prince Jean-Adam de Liechtenstein.

Le fondateur de cette dynastie (tableau 54) fut un certain Hugo, appartenant à la classe des fonctionnaires ou ministériels. Son petit-fils devint seigneur de Nikolsbourg (aujourd'hui Mikulov, en Moravie). Le nom même de Liechtenstein était celui d'un château situé

à peu de distance de Vienne. Aucun membre de la famille ne se distingua vraiment jusqu'au début du xvii^e siècle. C'est alors que Charles, fils aîné de Hartmann II, fut fait gouverneur de Bohême par l'empereur, avec mission d'amener le pays à résipiscence et d'y étouffer le protestantisme.

Rien n'était plus facile que de remplir cette tâche tout en faisant fortune. Dès lors, Charles devint prince d'Empire (1608), duc de Troppau (1613) et enfin duc de Jägerndorf (1623). Cette même année, le titre princier était conféré à ses frères cadets Maximilien et Gondacre. Le prince Jean-Adam, qui acheta Vaduz et Schellenberg à l'impécunieux Jacques-Hannibal III de Hohenems, était le dernier descendant mâle du prince Charles et il mourut en 1712.

Tous ses biens passèrent par héritage à son cousin Antoine-Florian (tableau 55), héritier du prince Gondacre. En 1719, l'empereur Charles VI érigea les deux seigneuries de Vaduz et Schellenberg en principauté héréditaire et indépendante, dans le cadre du Saint Empire, sous le nom de Liechtenstein.

Les nouveaux princes ne changèrent pas pour autant leurs habitudes, passant le plus clair de leur vie à Vienne et jouant un rôle dans les affaires de l'Empire. Aucun d'eux ne prit la peine de rendre visite au Liechtenstein avant... 1842 !

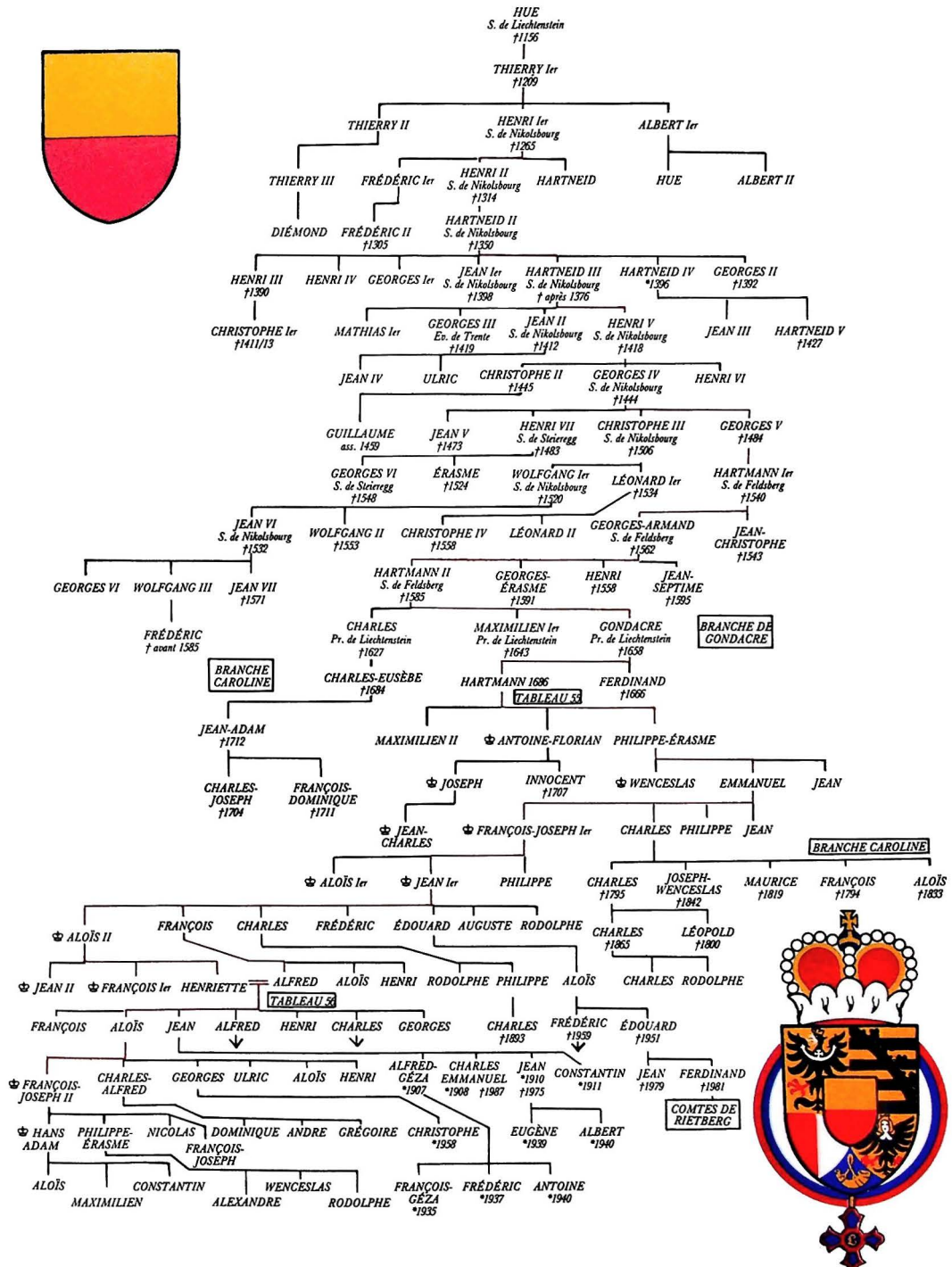
Nombre de ces princes épousèrent des jeunes filles de la noblesse tchèque. Le prince Wenceslas (mort en 1772) fut diplomate et feld-maréchal lors de la Guerre de sept Ans. Ce militaire s'intéressait à la peinture. Son petit-neveu Aloïs I^{er} partagea ce goût pour les arts ; il eut la réputation d'être un fin connaisseur et un mécène généreux. Le prince suivant, Jean I^{er}, se distingua sur les champs de bataille, combattit Napoléon à Aspern-Essling et Wagram et fut nommé commandant en chef de l'armée autrichienne en 1809.

En 1806, les conquêtes de Napoléon en Europe avaient provoqué la chute du Saint Empire. En dépit du fait que le prince Jean commandait les troupes de son adversaire, Napoléon ne réduisit cependant pas la principauté au rang d'Etat médiatisé, comme il le fit pour nombre d'autres petits fiefs d'Empire, et le fit entrer dans la

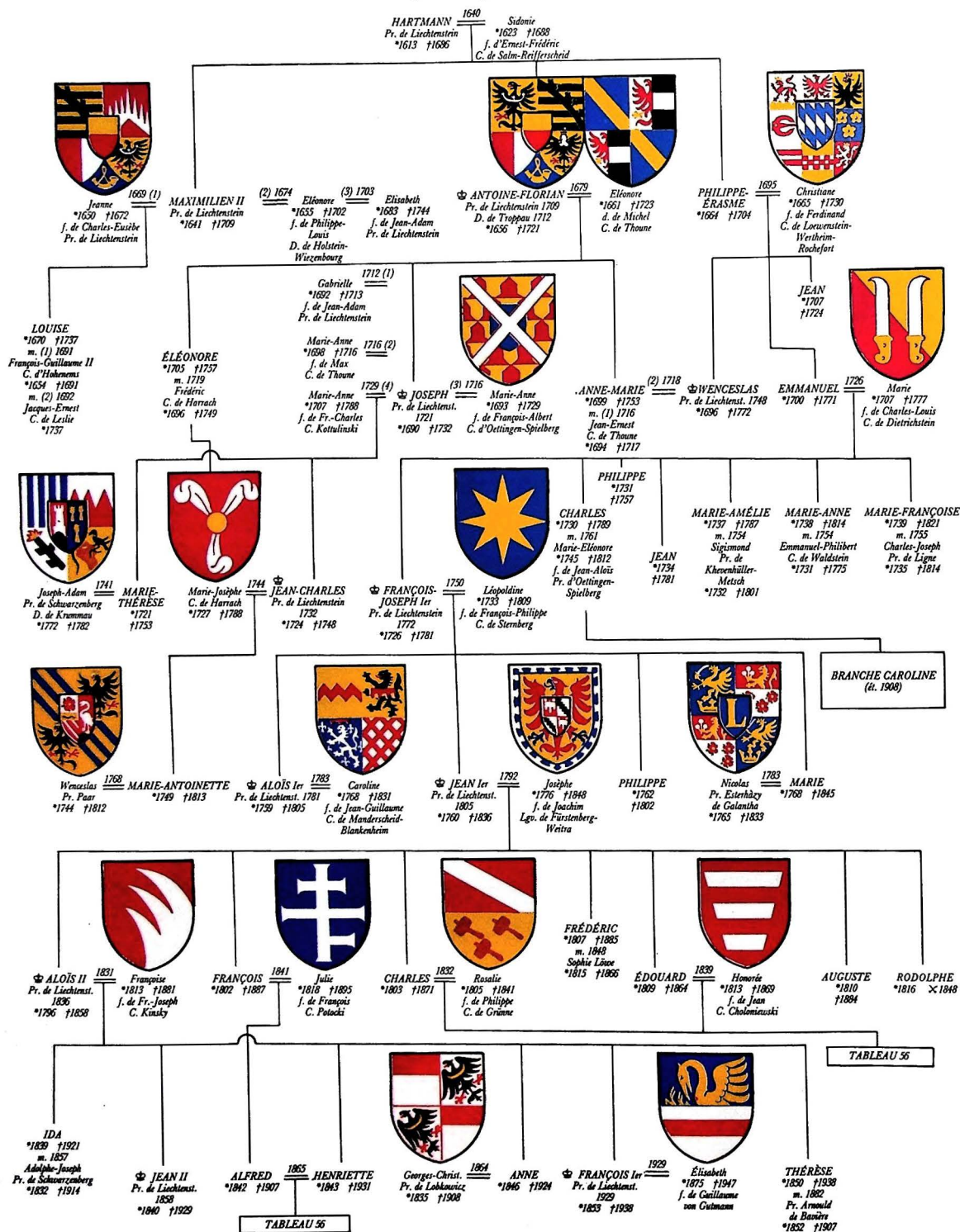
LIECHTENSTEIN

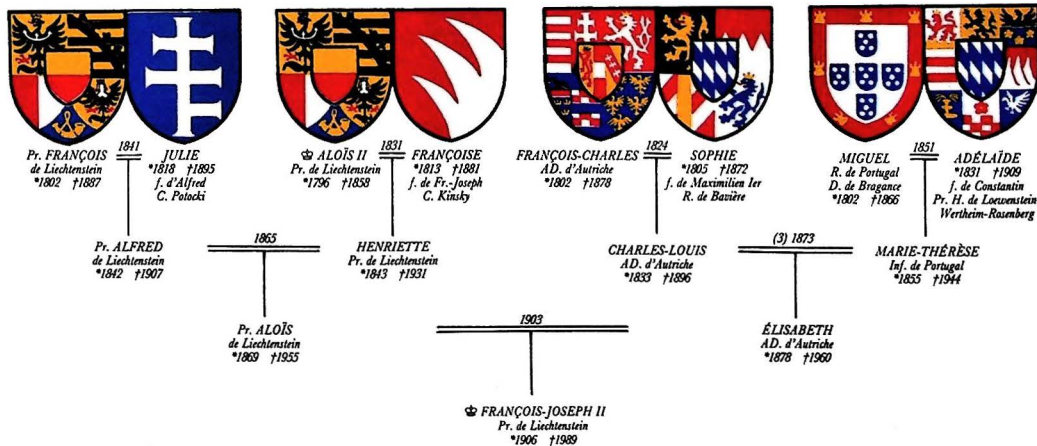
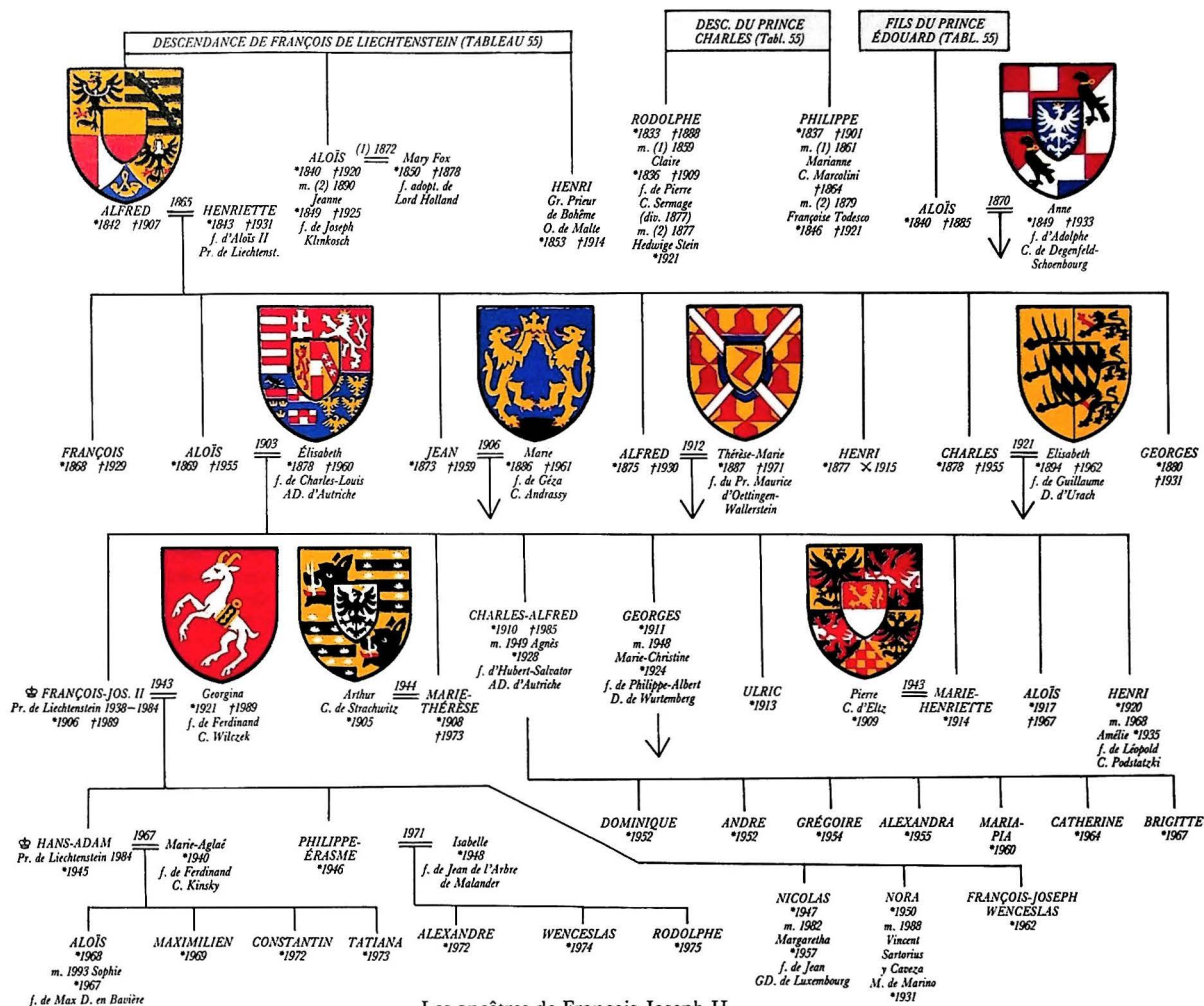
Aperçu général

TABEAU 54



LIECHTENSTEIN Les premiers princes souverains







Wenceslas (1696–1772), prince de Liechtenstein, chevalier de la Toison d'Or, par Rigaud, vers 1740.

nouvelle Confédération du Rhin. Après Waterloo, le prince Jean fut à même de recouvrer son indépendance.

Son fils Aloÿs II s'intéressa de façon plus concrète à la principauté, laquelle faisait alors partie de la Confédération germanique. En 1852, il mit sur pied une union douanière avec l'Autriche. En 1858 lui succéda, à l'âge de dix-huit ans, son fils Jean II, qui gouverna la principauté jusqu'en 1929, soit durant 71 ans ! Beaucoup voient là un record d'Europe. Au cours de sa longue vie, Jean II vit changer bien des choses. Il battit plus d'une monnaie : d'abord les thalers de la Confédération germanique, ensuite les couronnes autrichiennes et, enfin, les francs suisses. Il fut témoin de la grandeur et de la décadence de l'empire allemand, de l'écroulement des empires autrichien et russe. Devant toutes ces vicissitudes, il eut à cœur de veiller sur son peuple, l'aidant souvent de sa cassette personnelle. En 1924, il organisa l'union douanière avec la Suisse et mourut entouré de l'estime et de l'affection de tous ses sujets.

Son frère François I^{er} fonda l'ordre du Mérite, dont le collier entoure le blason donné au tableau 54. Les cinq divisions de l'écu rappellent cinq des domaines de la famille : Silésie, Kuenring, Frise orientale, Rietberg et (en pointe), Jägerndorf. Les armoiries de Kuenring se confondent facilement avec celles de Saxe, mais n'ont que huit burelles, avec l'or en chef. La Frise orientale, acquise par le mariage du prince Gondacre en 1604, emploie une figure peu fréquente : une harpie couronnée, sorte d'aigle éployée à la tête et poitrine de femme. Sur le tout, l'écusson d'or et de gueules de la famille de Liechtenstein.

François I^{er} mourut en 1938 et lui succéda son cousin (et petit-neveu) François-Joseph II (tableau 56) dont le père, le prince Aloÿs avait renoncé à ses droits héréditaires en 1923. Le jeune souverain réussit à préserver la neutralité du Liechtenstein durant la Seconde Guerre mondiale. Son ascendance est parfaitement cosmopolite, allant du Portugal à la Pologne, avec un double apport du Liechtenstein.

Comme son père, le prince régnant actuel a choisi son épouse dans la noblesse d'Europe centrale ; ses frères se sont alliés à une jeune fille de la haute bourgeoisie belge et à une fille du grand-duc de Luxembourg.

L'après-guerre a apporté la prospérité économique à ce mini-Etat, paradis fiscal qui attire les sociétés étrangères. Les amoureux de l'histoire veulent croire qu'il se maintiendra longtemps encore.



Chapitre 13

MONACO

La principauté de Monaco, dont la superficie ne dépasse pas 1,5 kilomètre carré, est une étroite bande de terre sur cette Côte d'Azur qui groupe certaines des plus fameuses stations touristiques internationales, mais dont l'histoire ancienne fut nettement plus agitée. Fraxinetum, nid fameux de pirates sarrasins qui infestaient les eaux du voisinage, subsista jusqu'à la fin du x^e siècle. Par la suite, les nombreux promontoires escarpés qui jalonnent la côte incitèrent une noblesse turbulente à y construire des châteaux fortifiés. Au xii^e siècle, l'empereur Frédéric I^{er} (Barberousse) concéda à la république de Gênes certains droits sur le littoral proche de Nice. Parmi les premières familles de Gênes se trouvait alors celle des Grimaldi, dont les membres s'intéressèrent à l'excellent port que constituait Monaco, et au cap rocheux qui le domine.

En 1297, François Grimaldi (tableau 57) mit donc la main sur Monaco et décida de s'y établir en permanence. A en croire la tradition, François et ses hommes étaient parvenus à se glisser dans le château existant en se déguisant en moines. C'est pourquoi deux frères franciscains armés de l'épée serviraient toujours de tenants au blason princier, losangé de gueules et d'argent. Charles I^{er} de Monaco (mort en 1363) fut amiral au service de la France et lança une attaque sur Southampton en 1339. Il combattit aussi à Crécy, mais il se fit bouter hors de Monaco par le chef génois Simone Boccanegra, personnage évoqué dans l'opéra de Verdi. Rainier II reprit la ville.

Il avait trois fils. Le premier, Ambroise, se noya et le second, Jean, devint amiral de France. Dans son testament, Rainier II stipula que toute héritière devait épouser un autre Grimaldi. Ainsi fut fait le jour où sa petite-fille Claudine céda aux instances de son cousin Lambert, sire d'Antibes, au terme d'une assez vive compétition entre prétendants. Petit à petit, Monaco assit son indépendance. En 1489, les ducs de Savoie déclarèrent la seigneurie libre de tout devoir envers d'autres suzerains et, en 1512, le roi de France reconnut l'indépendance de Lucien (tué en 1523), qui s'empressa dès lors de battre monnaie.

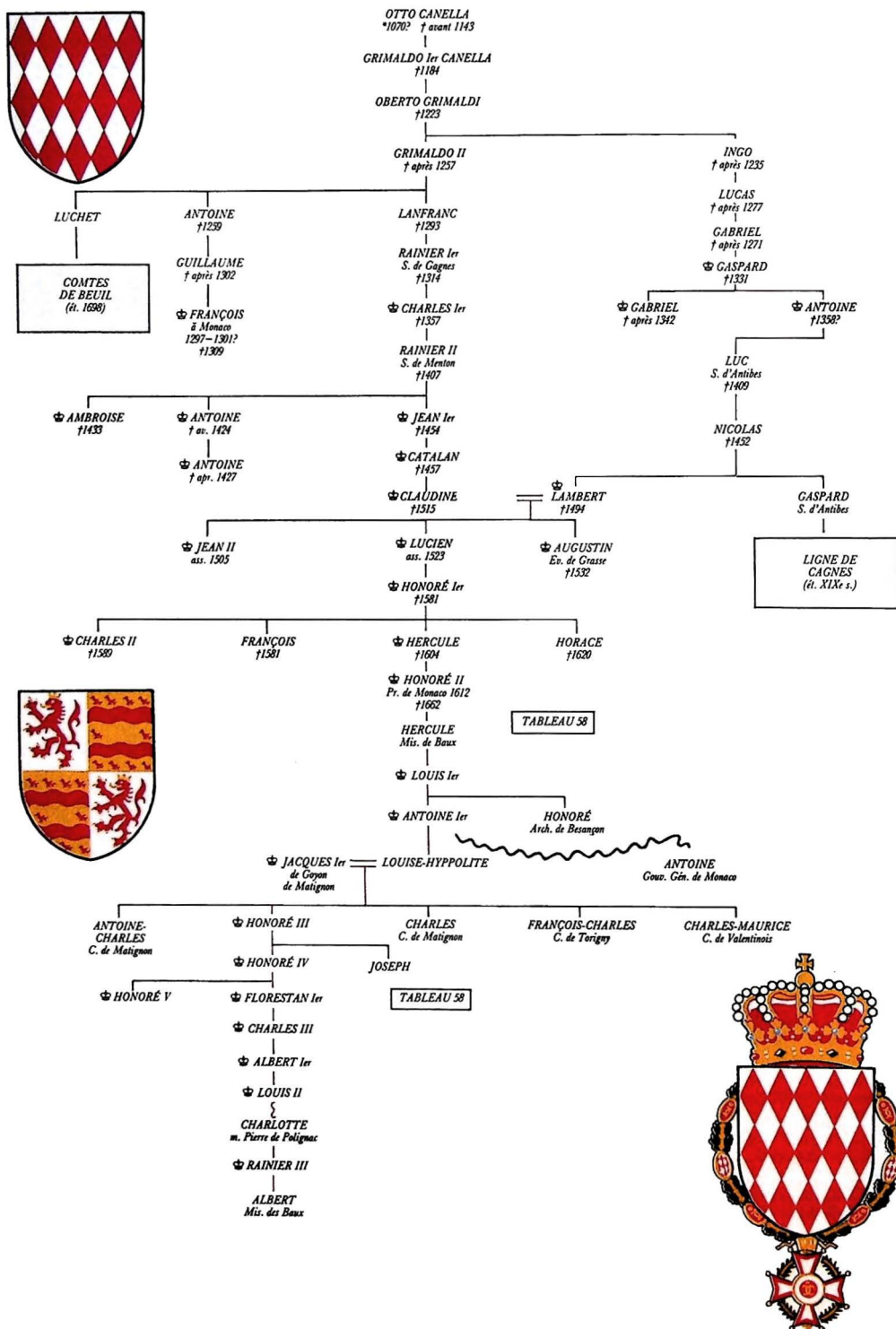
En 1525, Charles Quint reconnut juridiquement la souveraineté des Grimaldi sur Monaco, en faveur

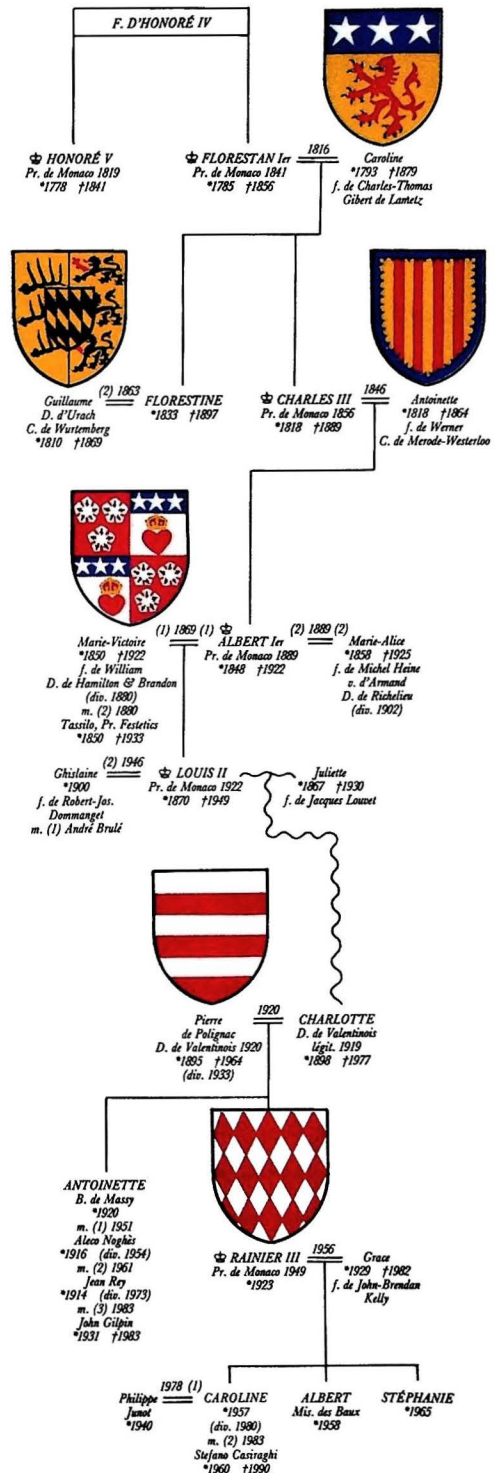
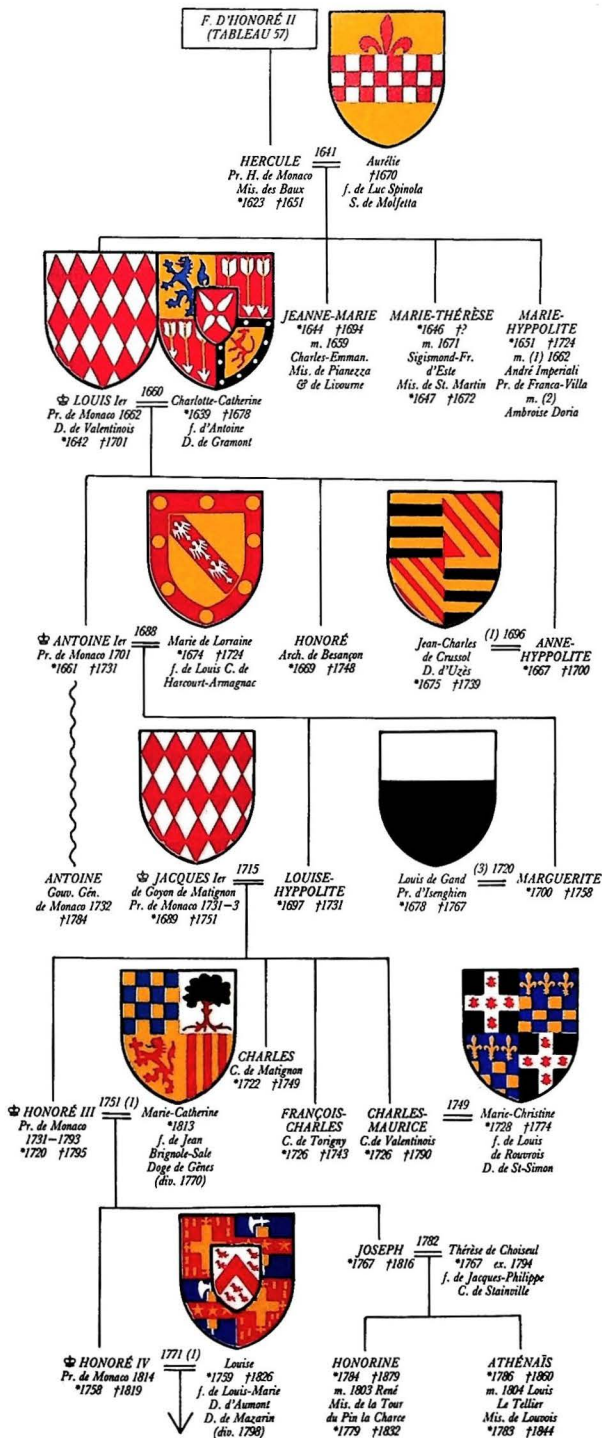
d'Augustin (également évêque de Grasse) à qui, quelques années plus tard, il rendit même une visite officielle. Honoré I^{er} se battit au siège de Malte et à la bataille de Lépante contre les Turcs. Honoré II rejeta la protection de l'Espagne pour lui préférer celle de la France. Il fut le premier des Grimaldi à oublier son nom de famille dans les documents officiels, et à se donner le titre de prince. En 1642, il fut créé duc de Valentinois et pair de France.

Ses descendants conclurent une série de mariages qui ajoutèrent à leur richesse et à leurs titres, sinon à leur bonheur. Louis I^{er} (tableau 58), finalement reconnu prince souverain par Louis XIV (son parrain) en 1688, épousa Charlotte de Gramont, future héroïne d'Alexandre Dumas. Leur fils Antoine se maria dans la maison de Lorraine, mais sa femme ne lui donna que des filles. En 1715, Jacques de Goyon de Matignon, chef d'une très vieille famille bretonne (l'alliance entre Goyon et Matignon s'était faite aux environs de 1200), se déclara prêt à renoncer à son nom et à ses armoiries (reprises au tableau 57) pour prendre celles des Grimaldi et devenir l'époux de l'héritière Louise-Hyppolite.

L'archevêque Honoré céda ses droits à Jacques qui, tout d'abord, s'attira la colère du prince Antoine parce qu'il avait combiné les blasons de Matignon et de Monaco. Louise mourut peu après son père ; Jacques gouverna pendant deux ans, puis quitta la principauté pour aller mener une vie plus agréable à Paris. Leur fils, Honoré III se trouva, lui aussi, une riche épouse, mais elle le quitta pour passer la moitié de son existence avec le prince de Condé, qu'elle finit par épouser après une liaison de 48 années. En 1793, la principauté disparut pour un temps, incorporée par les révolutionnaires français dans le département des Alpes maritimes.

Honoré IV était trop malade pour gouverner en personne après la Restauration de 1814, mais il avait la consolation d'avoir fait un riche mariage. Sa femme lui avait en effet apporté le duché de Mazarin – bien qu'elle ait obtenu le divorce pendant la Révolution et se soit remariée à plusieurs reprises. Honoré V, qui était entré au service de Napoléon, fut Grand Ecuyer de l'impératrice Joséphine et fut créé baron d'Empire. Alors qu'il







*Rainier III (*1923), prince de Monaco, et son épouse, l'actrice de cinéma Grace Kelly (1929—1982).*

retournait dans le domaine de son père, en 1815, il rencontra Napoléon, retour de l'île d'Elbe, mais il préféra la réalité de Monaco aux hasards des Cent Jours. En 1816, il fut contraint de faire hommage au roi de Sardaigne pour les territoires limitrophes de Menton et de Roquebrune.

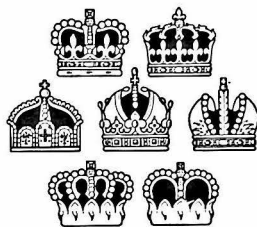
Déjà bien avant dans le XIX^e siècle, la petite principauté s'était appauvrie et était incapable de trouver des ressources suffisantes. Mais Charles III eut une initiative bénéfique lorsqu'en 1863 il offrit à Louis Blanc la concession des „bains de mer“ et l'autorisation de fonder un casino. Le gouvernement français s'opposant à ces initiatives, le prince brandit avec succès la menace d'une abdication en faveur de son neveu allemand, le duc d'Urach. Charles inaugura pour son petit Etat une prospérité toujours réelle et posa les premiers jalons d'une vogue désormais traditionnelle en faveur de Monaco ; ceci en dépit de la réduction de son domaine par la cession de Menton et de Roquebrune à la France, en 1861. Charles III fonda l'ordre de saint Charles en 1858 (tableau 57).

Son successeur, Albert I^{er}, spécialiste en biologie marine, fit construire le Musée océanographique de Monaco. Son mariage avec une fille du duc de Hamilton fut un échec et sa femme le quitta, non sans lui avoir donné un fils, Louis. Ce jeune homme ne manifestant aucune intention de se marier, la situation émut le gouvernement français car le suivant dans l'ordre de succession était toujours le duc d'Urach, sujet de l'empereur d'Allemagne.

Le problème fut tranché en 1911 d'abord, par l'arrivée à Monaco d'une fille illégitime, Charlotte, conçue distraitemment par Louis en Afrique du Nord, puis par la légitimation graduelle de la jeune fille et, enfin, par son accession au statut d'héritière. Elle fut donc créée duchesse de Valentinois et mariée en 1920 à un Français, le comte Pierre de Polignac. Cette union ne fut guère heureuse, mais une fille et un fils en sont issus, de sorte que la succession dynastique fut assurée. Pierre de Polignac prit le nom et les armoiries des Grimaldi.

Le prince Louis II avait servi dans l'armée française au cours de la Première Guerre mondiale. Son petit-fils, le prince Rainier, prit part à la Seconde Guerre mondiale sous les ordres du maréchal de Lattre de Tassigny. Vers la fin de sa vie, le prince Louis épousa une actrice ; sa fille aînée avait entretemps renoncé à ses droits en faveur de son propre fils (1944).

A la mort de Louis, ce fut donc ce petit-fils qui lui succéda sous le nom de Rainier III. Entretemps, de leur côté, les d'Urach avaient renoncé en 1924 à leurs droits monégasques en faveur, non du prince régnant, mais d'un Français, arrière-petit-fils d'une nièce d'Honoré IV. Le marquis de Chabrillan a encore tenté de faire valoir ses droits lors du décès de Louis II, et ses descendants lors du mariage de Rainier III. En 1956, ce dernier épousa la comédienne américaine Grace Kelly. Cette alliance romantique d'un lignage princier avec une beauté rare, quoique tragiquement interrompue, n'en aura pas moins contribué à maintenir sur les voies incertaines du futur ce petit Etat courageux, bien que les problèmes sentimentaux de ses princesses aient trop souvent défrayé la chronique.



Chapitre 14

LES RELATIONS DYNASTIQUES

Il y a peu de temps encore, un mariage comme celui du prince de Monaco avec une vedette de l'écran eût été impensable. Une longue tradition voulait que les membres des familles royales ne se marient qu'entre eux et, lorsqu'une nouvelle famille accédait au trône, comme les Bonaparte en France ou les Tudors en Angleterre, elle n'avait de cesse de s'être alliée par mariage à une Maison régnante. Par conséquent, les Maisons souveraines d'Europe ont toujours été étroitement apparentées. Les mariages étaient conclus pour renforcer d'anciennes et durables alliances, comme entre la France et l'Ecosse ou entre l'Angleterre et le Portugal. Mais, plus souvent encore, ces mariages servaient à ratifier un traité ou mettaient fin à une guerre. L'Histoire fourmille de désastreux exemples de ces mariages conclus avec l'espoir trompeur d'arrêter les hostilités entre deux royaumes. Une autre erreur consiste à croire que la loyauté de princes cadets peut être assurée par l'octroi de riches apanages : les Bourgogne en France, les York et les Lancastre en Angleterre illustrent l'échec d'une telle politique.

La tradition selon laquelle la royauté ne peut s'unir qu'à la royauté s'est renforcée avec le temps et, à partir du ^{xv}^e siècle, les mariages inégaux sont devenus de plus en plus rares en Angleterre. A la même époque, la Réforme et les guerres de religion ont divisé les souverains d'Europe en deux groupes, catholiques et protestants, entre lesquels les mariages furent l'exception. C'est ainsi qu'aux ^{xviii}^e et ^{xix}^e siècles, les souverains d'Angleterre, de Hollande et de Scandinavie ont pris femme parmi les dynasties protestantes d'Allemagne. Alors que, de leur côté, les Bourbons, les Habsbourg, les Savoie contractaient mariage entre eux ou avec les Maisons catholiques allemandes. La Russie orthodoxe recherchait en général des alliances avec l'Allemagne protestante ou la Suède. L'exclusive religieuse n'était cependant pas absolue, car un des conjoints — en général la femme — pouvait changer de religion pour adopter celle de l'autre.

Nulle part, le principe de la pureté dynastique n'a été pris autant au sérieux qu'en Allemagne. Certaines familles régnantes avaient dressé un véritable catalogue des mariages possibles. Pour donner néanmoins un statut

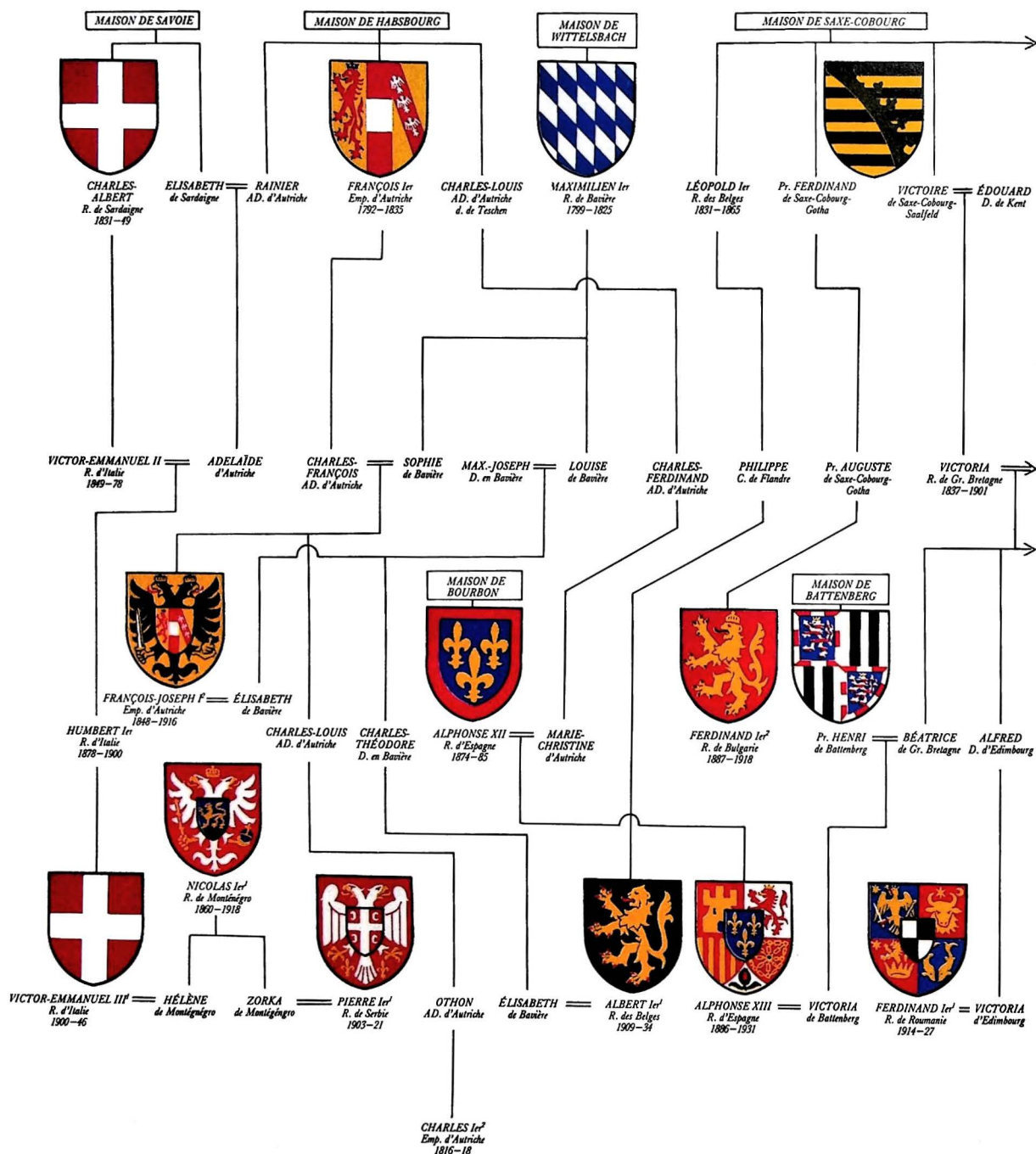
aux unions entre personnes de rangs différents, on avait créé la notion de mariage „morganatique“, selon laquelle les enfants issus de pareilles unions bénéficiaient, avec un titre, d'un statut particulier inférieur à celui des enfants issus des mariages royaux véritables. Ce genre de subtilité n'a jamais prévalu en France ni en Angleterre. C'est ainsi que les ducs de Teck, issus des Wurtemberg et les princes de Battenberg (Mountbatten), issus des Hesse, ont pu se marier dans la famille royale anglaise durant le règne de la reine Victoria.

Les tableaux 59–60 montrent les étroites relations qui existaient entre les souverains européens en 1914. Ils étaient tous intimement apparentés et mêmes les nouveaux venus des Balkans étaient liés aux anciennes dynasties. Le roi George V d'Angleterre était cousin germain de son allié, l'empereur de Russie, auquel il ressemblait de façon frappante, mais il était tout autant le cousin germain de l'empereur Guillaume II qu'il eut à combattre durant quatre catastrophiques années de guerre. De même, dans l'Europe catholique, Victor-Emmanuel III d'Italie était cousin sous-germain de son ennemi, l'empereur François-Joseph d'Autriche. Une parenté rapprochée n'était donc pas une garantie contre l'hostilité politique et économique.

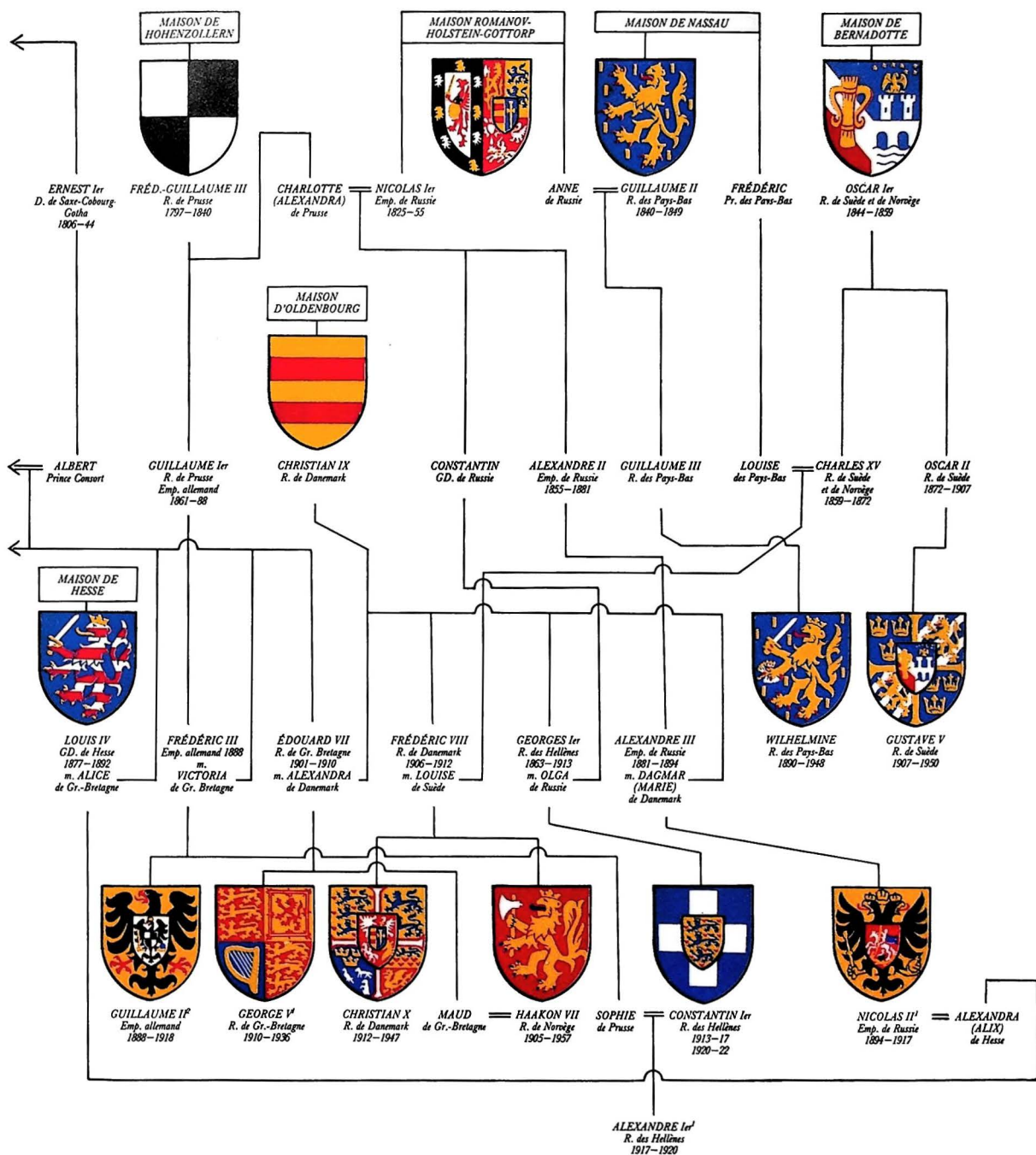
ASCENDANCE COMMUNE

Les tableaux 61–62 montrent comment tous les rois actuels descendent de Guillaume *le Conquérant* ; il en va évidemment de même pour tous les prétendants aux trônes vacants. D'autres tracés généalogiques pourraient également être suivis aisément ; ainsi les princes de Monaco descendent à la fois des Stuarts et des ducs de Hamilton. Chaque personne vivant actuellement aurait plus d'un milliard d'ancêtres ayant vécu en 1066, s'il n'y avait pas eu de mariages entre ses ancêtres. Or, à l'époque, la population mondiale ne dépassait guère les 200 millions. Statistiquement parlant, donc, la plupart des habitants de l'Europe occidentale peuvent descendre de Guillaume *le Conquérant*, mais ils pourraient tout autant provenir du palefrenier qui pansait son cheval ! En fait, la plupart des ascendances sont limitées à une

Parenté entre les monarques d'Europe
avant et durant la Première Guerre mondiale

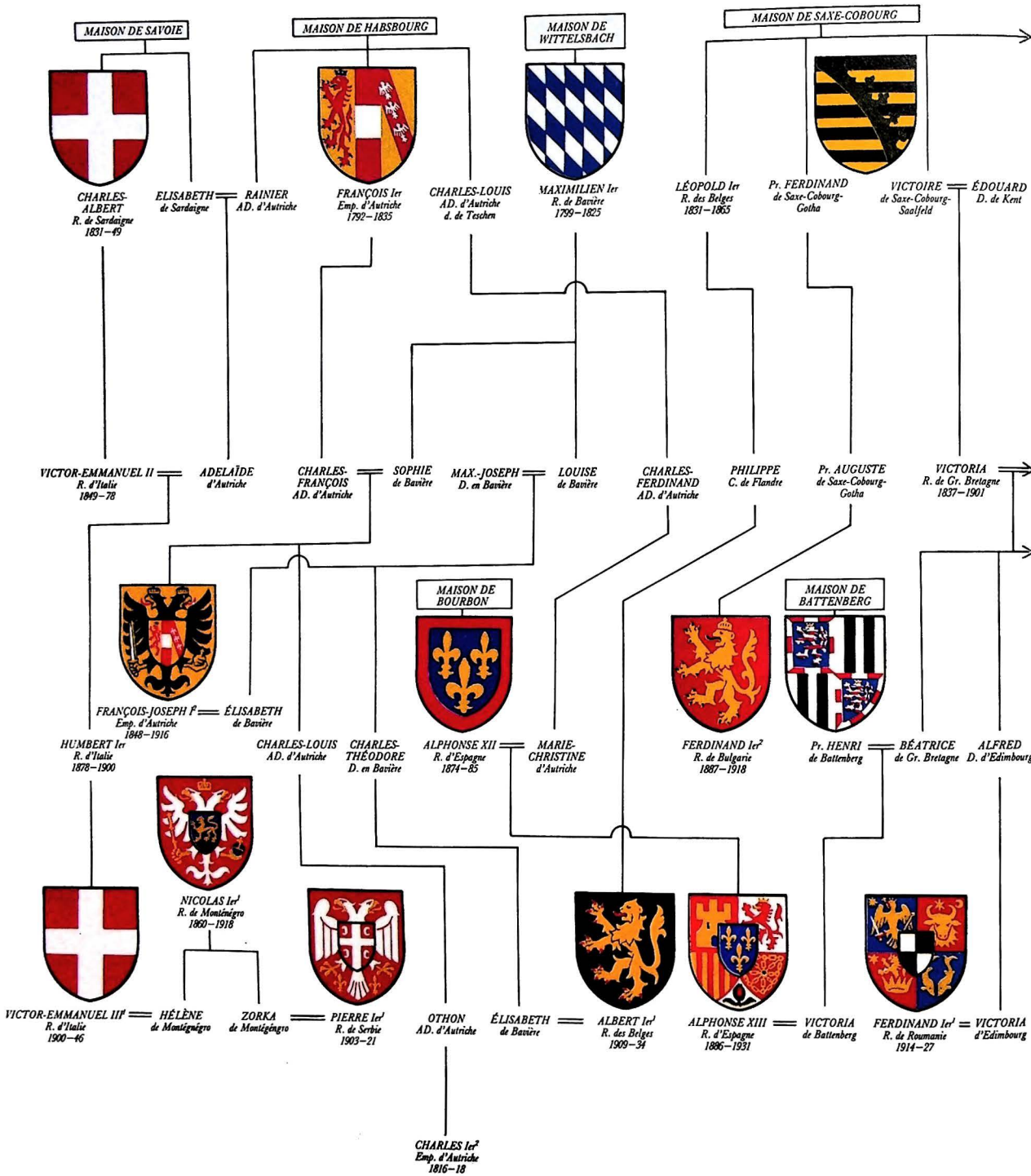


NOTES: 1 = Souverains alliés
2 = Souverains des
Puissances centrales
Les dates sont celles du règne.
Les armes dynastiques d'une Maison
sont données sous le nom de
celle-ci



TABEAU 59

Parenté entre les monarques d'Europe
avant et durant la Première Guerre mondiale



NOTES: 1 = Souverains alliés
2 = Souverains des
Puissances centrales
Les dates sont celles du règne.
Les armes dynastiques d'une Mai-
son sont données sous le nom de
celle-ci

TABEAU 60

Parenté entre les monarques d'Europe
avant et durant la Première Guerre mondiale

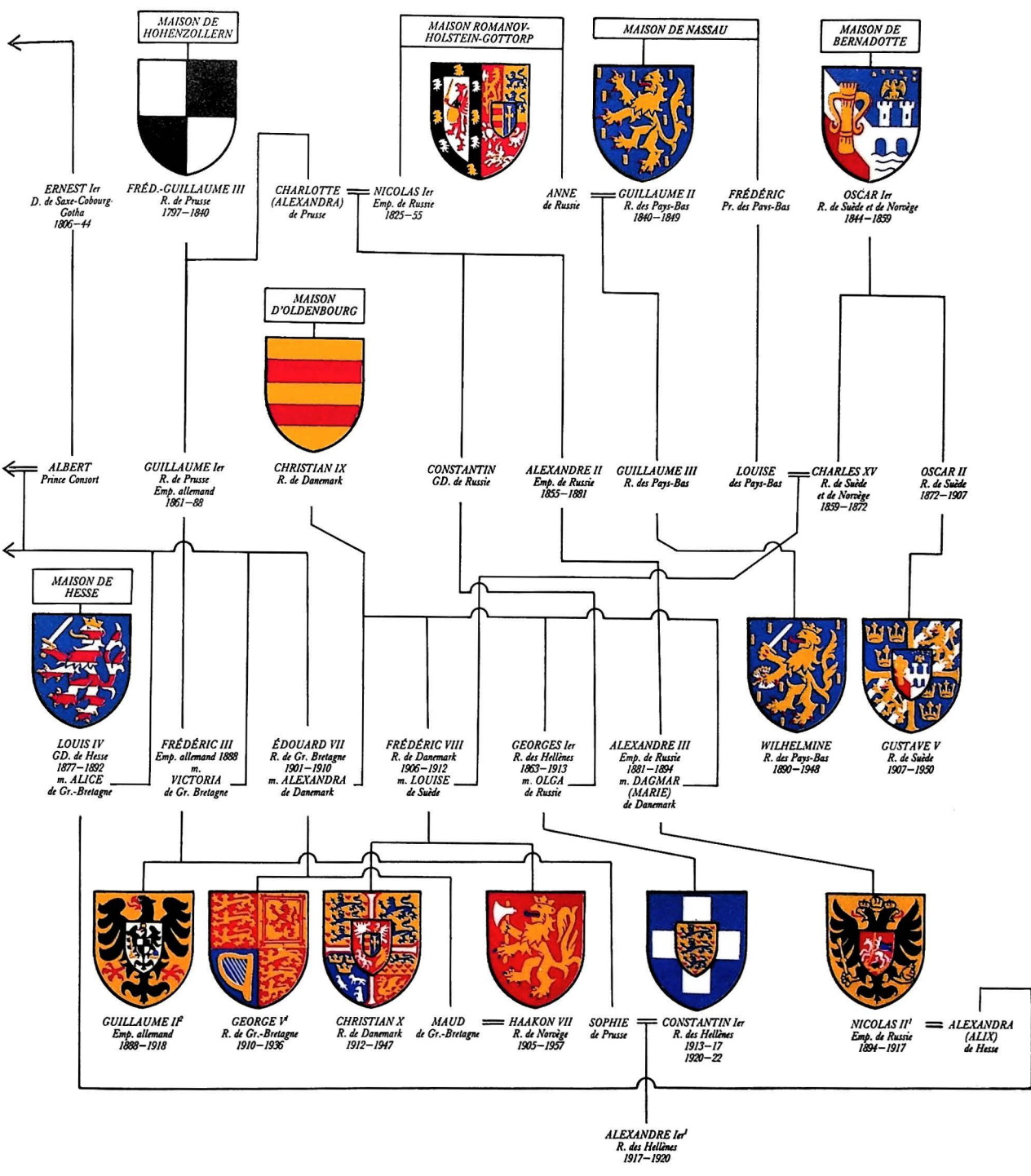
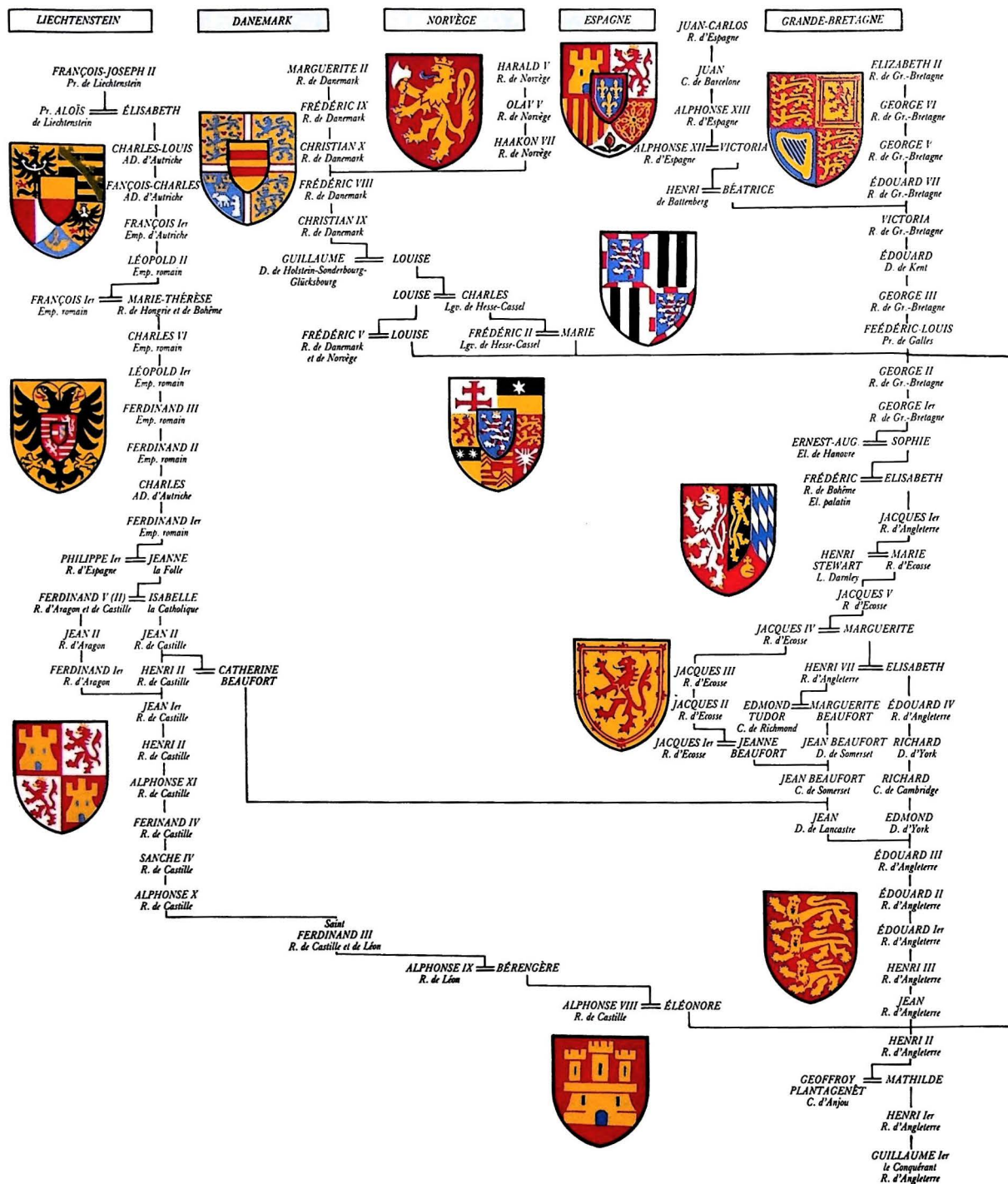


TABLEAU 61

Ascendance commune des Souverains d'Europe actuels
depuis Guillaume le Conquérant



Ascendance commune des Souverains d'Europe actuels
depuis Guillaume la Conquérant

TABEAU 62

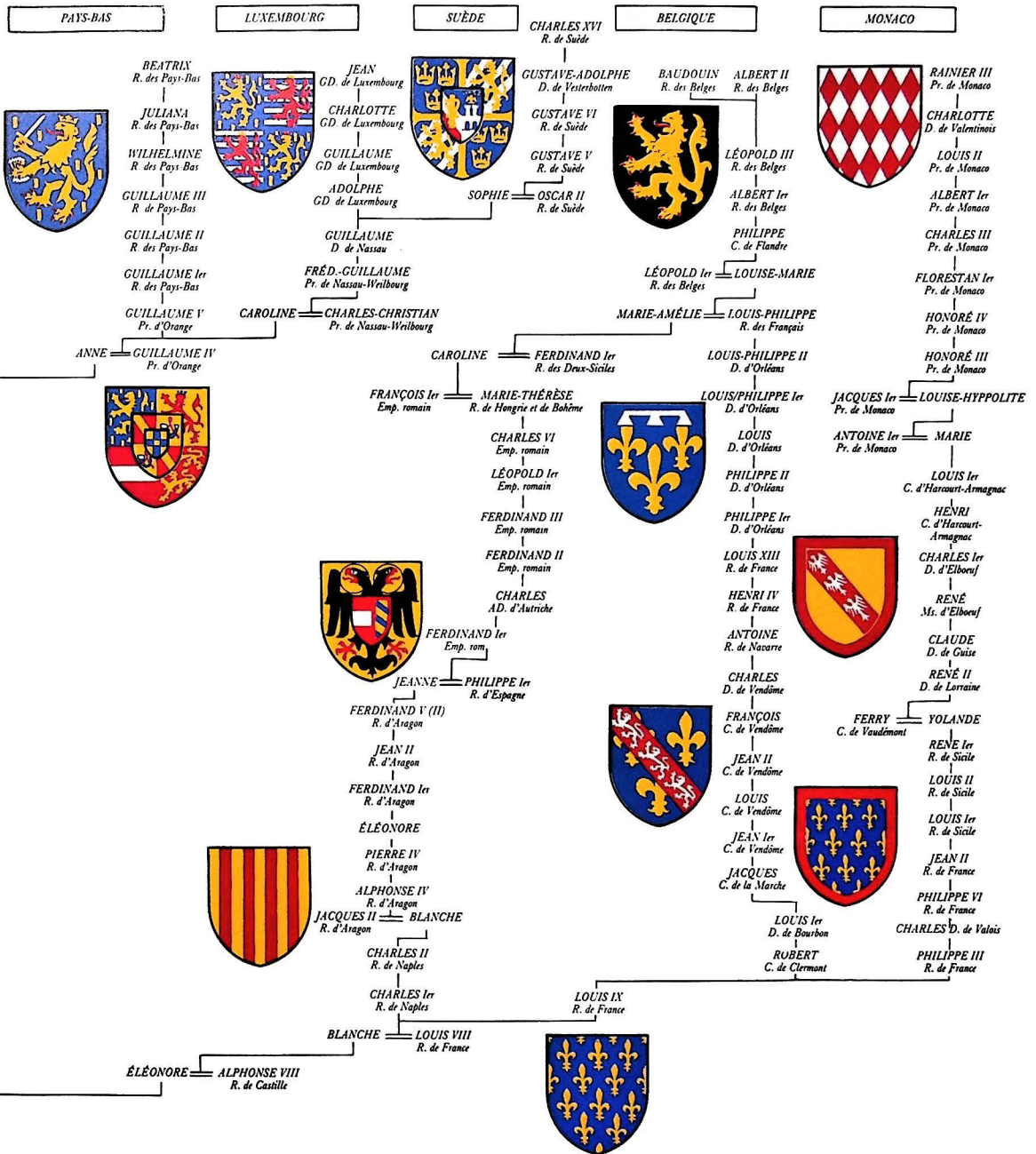


TABLEAU 61

Ascendance commune des Souverains d'Europe actuels
depuis Guillaume le Conquérant

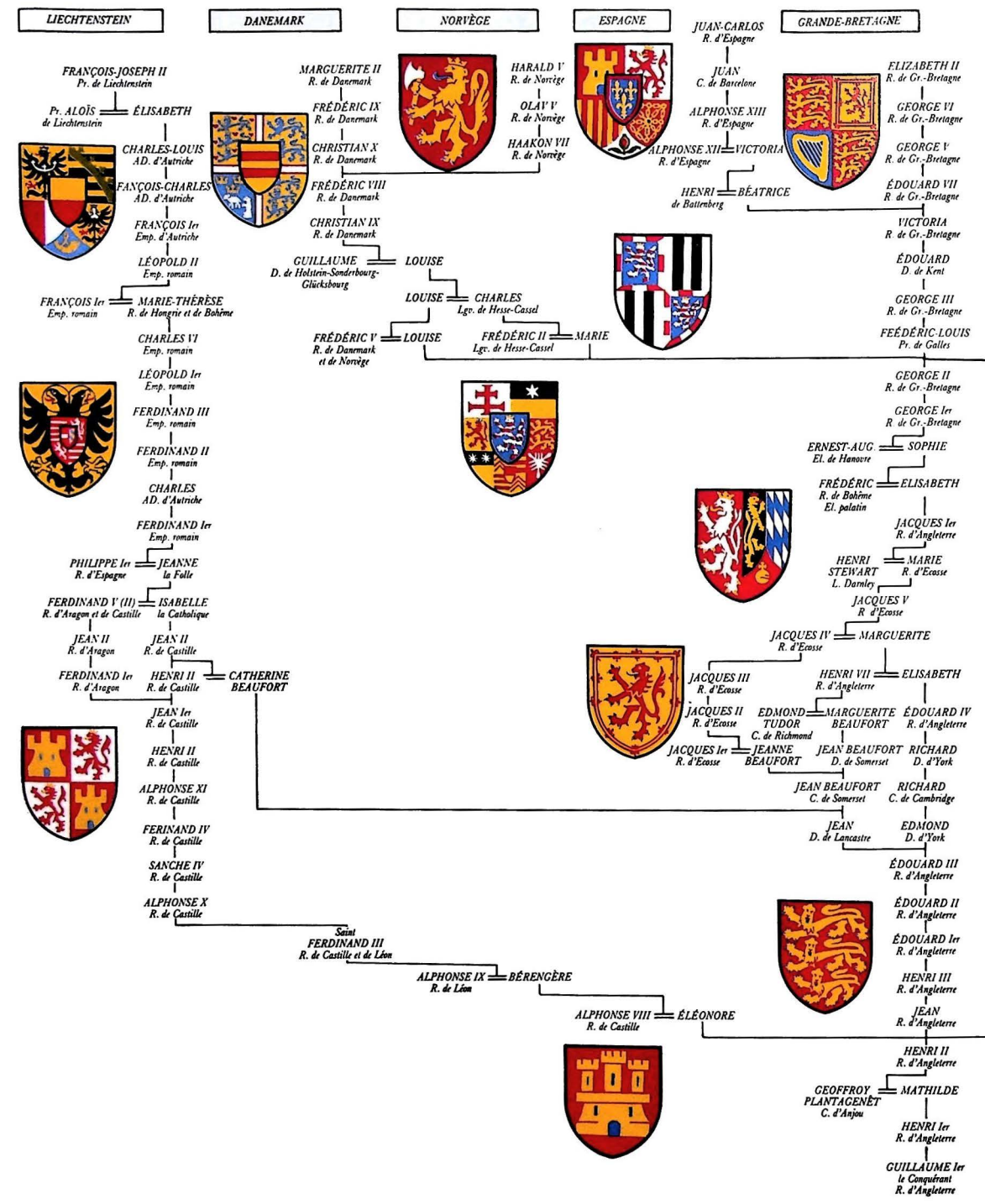
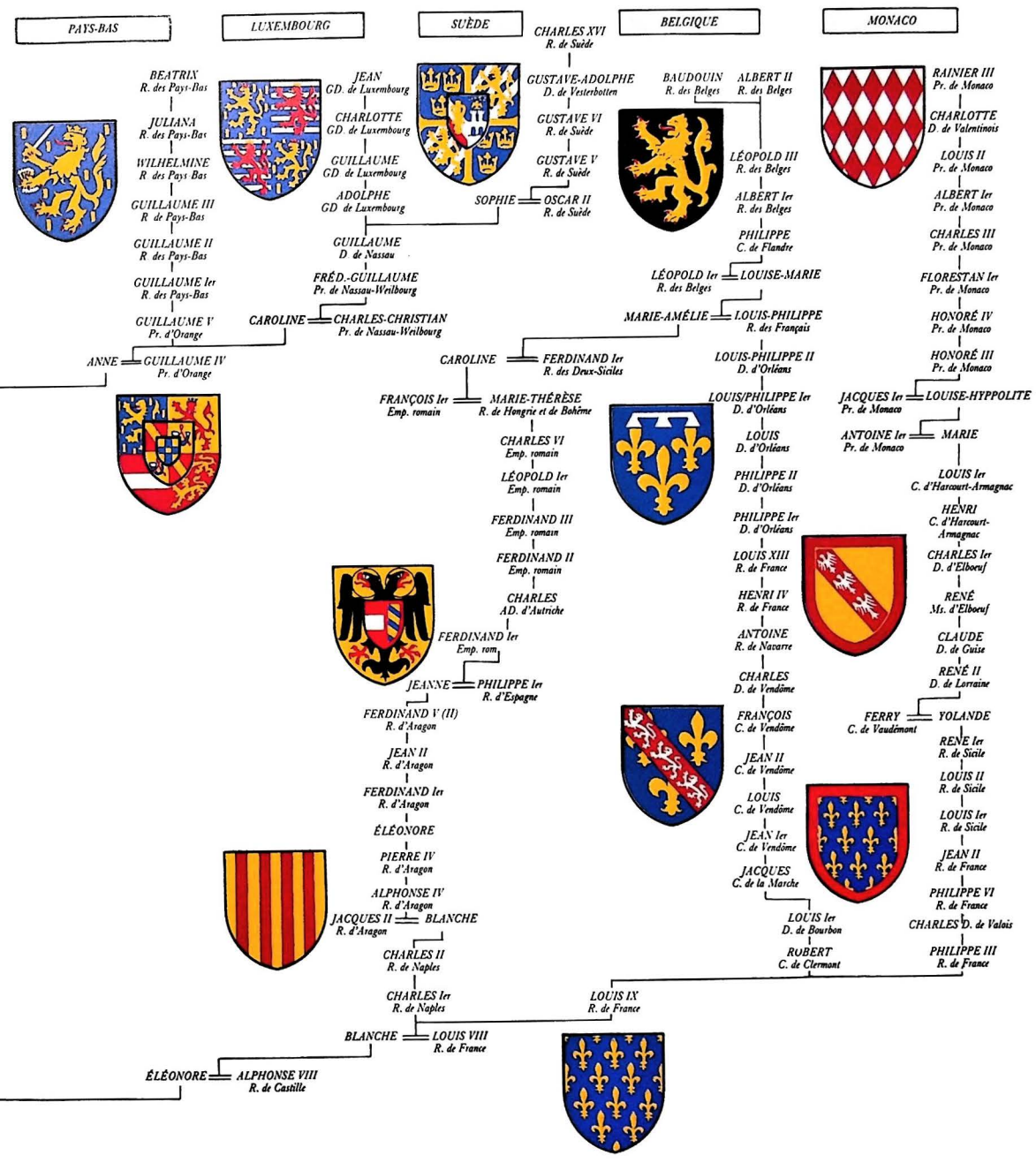


TABLEAU 62

Ascendance commune des Souverains d'Europe actuels
depuis Guillaume la Conquérant





La reine Victoria et ses descendants en 1894. A gauche, son petit-fils, l'empereur allemand Guillaume II, à droite, sa fille, l'impératrice-douairière Frédéric. Le futur Edouard VII (en uniforme) est le second derrière l'empereur.

région déterminée et, par là, à une certaine fréquence répétitive des mêmes ancêtres. Des tableaux plus complets feraient apparaître, par exemple, que le comte de Paris descend d'Henri IV par 108 voies différentes en moins de quatre siècles (tableau 68).

Les chaînons les plus intéressants sont ceux qui ont amené une race extérieure au cœur de l'Europe. Ainsi Henri I^{er} de France, contemporain de Guillaume le Conquérant, avait épousé une princesse russe et, par là, il a introduit dans les veines des Capétiens un riche sang étranger. En outre il est probable que la grand-mère de son épouse la reine Anne était une princesse byzantine, qui aurait donc transmis à ses descendants les gènes des dynasties macédonienne et isaurienne et par celles-ci de princes arméniens et parthes. A l'autre bout de l'Europe, on a cru longtemps que la descendance d'Alphonse XI de Castille (tableau 48) était issue d'une union plus ancienne d'un roi espagnol avec une princesse maure de

Séville, dont on assurait qu'elle descendait de Mahomet lui-même. Si tel était le cas, la reine d'Angleterre et tous les souverains repris en tête des tableaux 61-62 seraient de lointains cousins de l'Aga Khan et du roi hachémite de Jordanie. Et ce qui est vrai pour les souverains l'est évidemment aussi pour leurs sujets.

Historiquement, il n'est pas possible de franchir l'abîme entre l'Antiquité classique et les temps modernes, de faire remonter une généalogie européenne plus haut que la période mal documentée que les Anglais appellent les „âges sombres". Mais hommes et femmes s'unissent et procréent, que leur descendance soit ou non répertoriée. Il est donc à peine douteux que, dans un pays ou l'autre, vivent actuellement des descendants, probablement innombrables, d'Alexandre, d'Auguste ou même de saint Augustin. Platon enseignait déjà qu'il n'est aucun roi qui ne descende d'esclaves, ni d'esclave qui ne soit issu de rois.

Nicolas II de Russie (à gauche) et son cousin germain, George V d'Angleterre, en 1913 : une ressemblance frappante.





Chapitre 15

LA FRANCE MÉDIÉVALE

A Rome, le jour de Noël de l'an 800, Charles, roi des Francs, fut couronné empereur par le pape. Il sera Charlemagne, régnant sur un vaste territoire comprenant la France, l'Allemagne, les Pays-Bas et l'Italie septentrionale. Selon la coutume, ses descendants divisèrent entre eux et subdivisèrent cet immense patrimoine. C'est ainsi que le traité de Verdun, en 843, partagea l'empire entre les trois petits-fils du défunt monarque : Lothaire, Louis et Charles. Louis prit l'Allemagne et Charles la France. Quant à Lothaire, il reçut la très riche région médiane comprenant les Pays-Bas, la Lorraine, la Bourgogne, la Provence et l'Italie septentrionale. Son héritage allait être le champ de bataille de l'Europe pendant mille ans. En effet, dès l'époque de Louis et de Charles, on peut constater une évolution divergente de la France et de l'Allemagne, séparées par la barrière des langues.

En France, les rois carolingiens manquèrent de vigueur dans l'administration des affaires et, de temps à autre, un de leurs grands barons s'empara de la couronne. C'est ce qui s'est produit en 987, lorsque Hugues Capet devint roi mais, cette fois, de manière définitive. Ses descendants en ligne masculine directe ne cessèrent pas, en effet, d'occuper le trône ou de le revendiquer, jusqu'à nos jours. Cette continuité dynastique (tableau 63) est unique, si l'on pense aux autres grands pays d'Europe, qui furent entretemps gouvernés par plusieurs familles. Quelques branches des Capétiens se sont éteintes, mais la succession en ligne masculine n'a jamais été en danger et, de nos jours, elle reste toujours bien assurée.

Au ^xie siècle, les premiers rois de France ne possédaient en propre qu'un domaine relativement restreint s'étalant entre Paris et Orléans. Ils étaient entourés de vassaux puissants : les comtes de Flandre et les ducs de Normandie dans le Nord ; les ducs de Bourgogne et les ducs d'Aquitaine dans l'Est et dans le Sud. Ces derniers possédaient, au sud de la Loire, un grand territoire où l'on parlait la langue d'oc, distincte du français (langue d'oïl) parlé dans le nord du pays.

Mais, face à ces redoutables rivaux, les rois capétiens pouvaient compter sur l'appui de l'Eglise. Ils eurent d'autre part la chance de ne compter qu'un seul roi

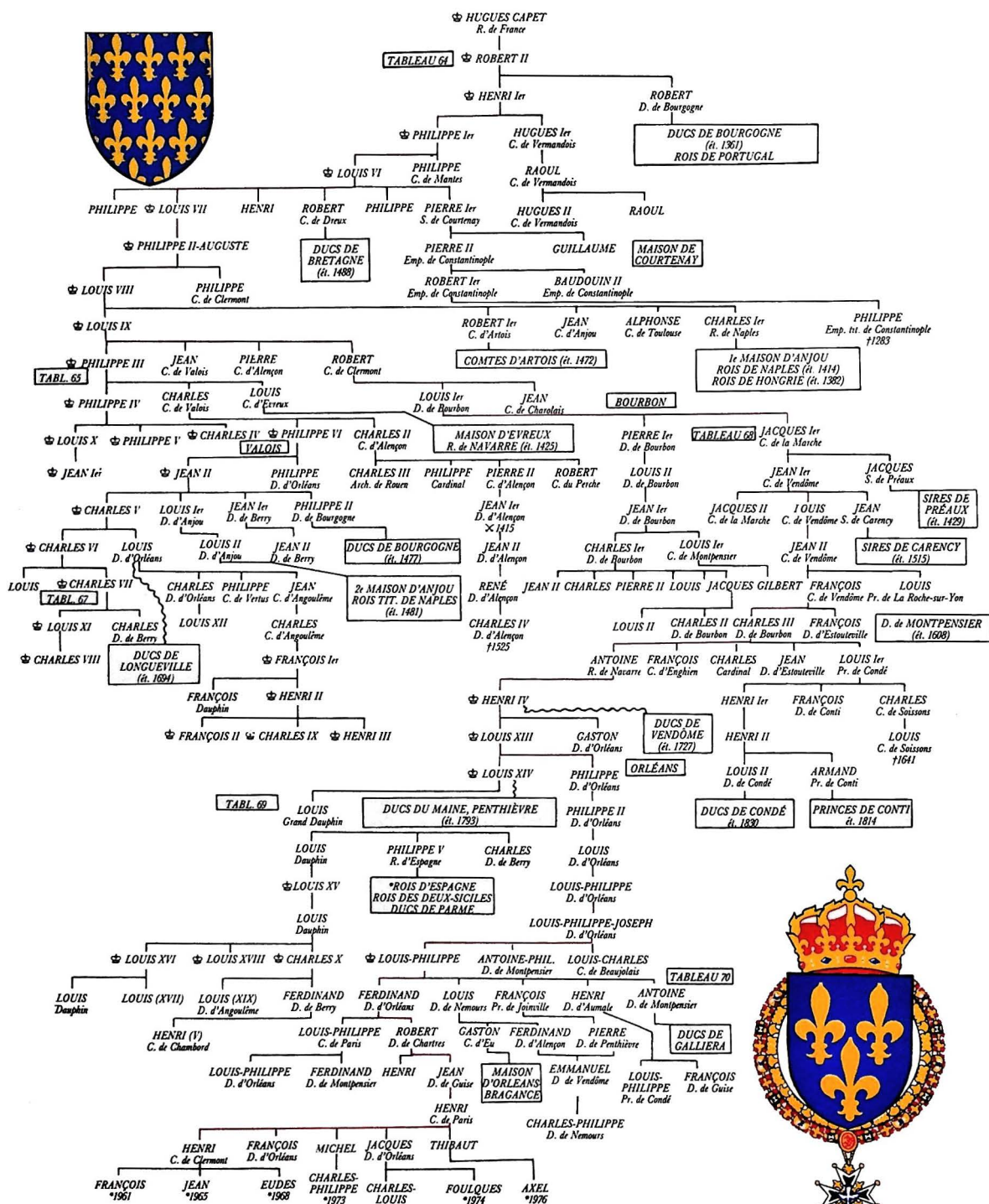
mineur durant la période où ils établirent leur autorité. Celle-ci tenait pour beaucoup à leur couronnement par l'archevêque de Reims. Petit à petit, les Capétiens prirent l'habitude de faire couronner le fils aîné du roi du vivant de son père. Robert II, Henri I^{er} et Philippe I^{er} parvinrent tous trois à maintenir leur position et même à l'affermir, souvent en jouant leurs vassaux les uns contre les autres. Robert II en particulier s'illustra dans cette politique. Il s'était emparé du duché de Bourgogne, non pour lui, mais pour le transmettre à son fils cadet (tableaux 64 et 74). Quant à Philippe I^{er}, il passa sans difficulté sa minorité.

Louis VI *le Gros* fut, en dépit de son surnom, un homme de guerre et prit l'épée chaque fois que cela pouvait servir le prestige de la monarchie. Il consolida le domaine royal et reçut un hommage éclatant le jour où le duc Guillaume X d'Aquitaine lui livra sa fille et héritière Aliénor, que le roi s'empressa de marier au futur Louis VII. Les rois de France semblaient sur le point d'acquiescer à une réelle puissance, mais Aliénor ne donna que des filles à Louis et fut soupçonnée d'adultère. Louis VII divorça en 1152 et l'ex-reine s'empressa d'épouser le plus puissant vassal du roi, Henri II, duc de Normandie et bientôt roi d'Angleterre (tableau 2), à qui elle donna plusieurs fils qu'il ne put contrôler sans problèmes. Ce divorce constituait un échec pour les Capétiens, mais Louis réagit en rappelant en toute occasion à Henri II que le roi de France était son suzerain pour tous ses territoires au sud de la Manche. En outre, il fit preuve d'adresse en attirant les discordes au sein de la turbulente famille royale anglaise.

Le splendide blason de France, d'azur semé de fleurs de lis d'or, apparaît pour la première fois sur le sceau royal durant le règne de Louis VIII, mais des textes démontrent à suffisance que Philippe II en ornait déjà ses bannières. Le motif héraldique est certainement dérivé du lis même et le dessin d'un lis stylisé est déjà frappé sur les monnaies de Louis VI et de Louis VII. Les générations suivantes se plairont à voir dans la fleur de lis l'emblème de la Vierge et dans le bleu sa couleur. Il est cependant douteux qu'au ^xie siècle ces sentiments aient prévalu. Comme en Angleterre, on fut bientôt appelé à distinguer les branches cadettes de la famille. Les

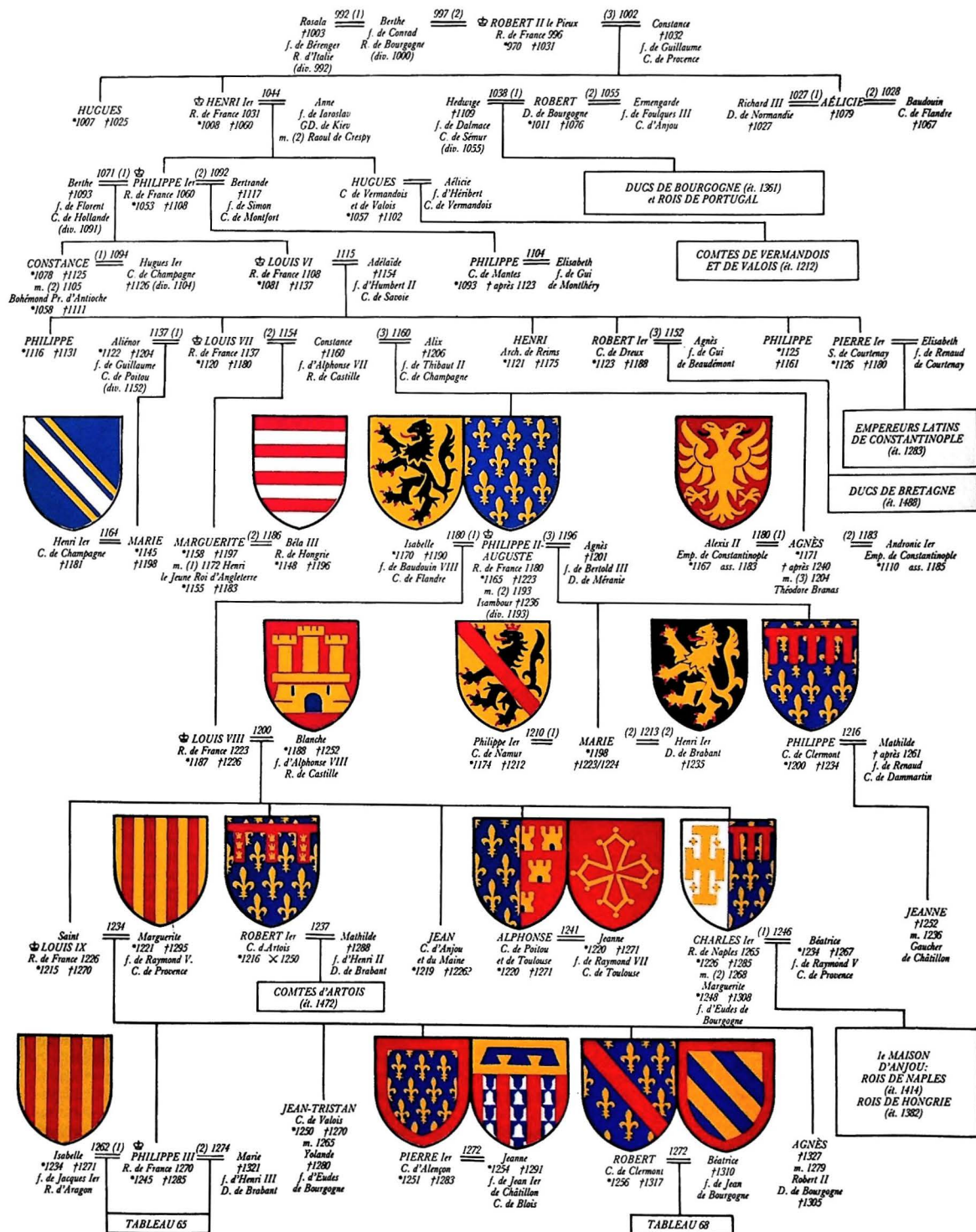
FRANCE

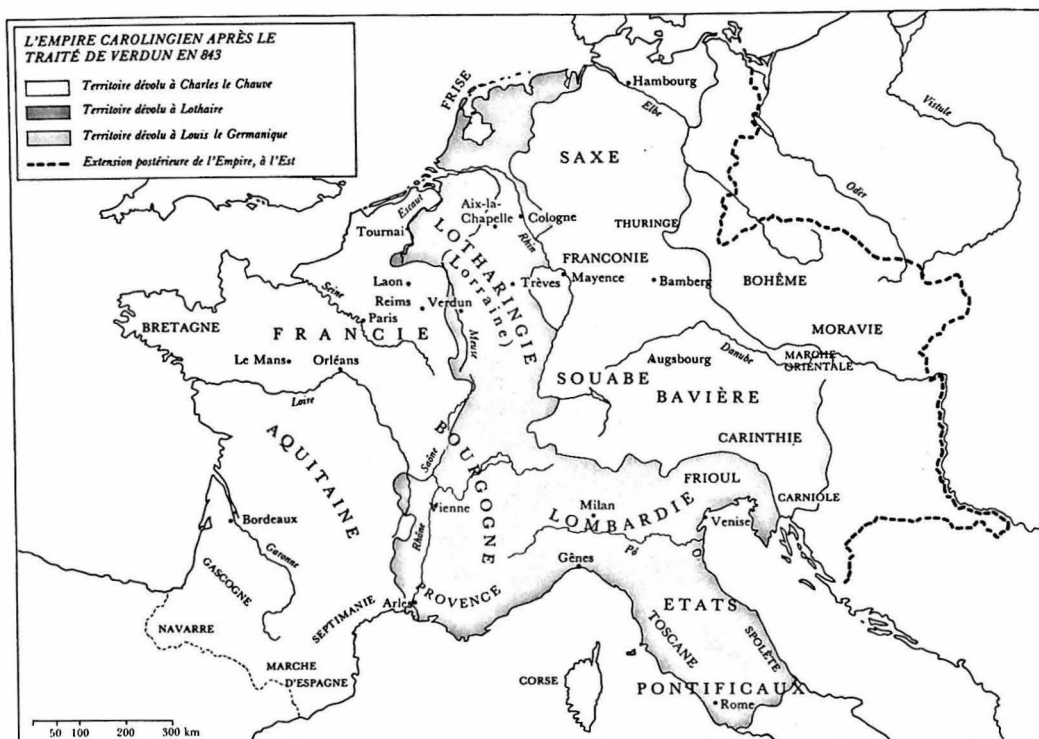
Aperçu général



FRANCE
Les Capétiens directs

TABEAU 64





tableaux 64 et 65 nous révèlent que, pour briser, les Français employaient le lambel et la bordure mais souvent, également, la bande. Des exemples de chaque cas figurent aux deux rangées inférieures du tableau 64 pour Robert, comte d'Artois (dont le lambel rappelle la Castille, patrie de sa mère), pour Charles, roi de Naples, Pierre, comte d'Alençon, et Robert, comte de Clermont. On verra qu'Agnès, sœur de Philippe II, a épousé l'empereur Alexis II. Les armoiries qu'on lui a attribuées ici sont celles que les contemporains pensaient qu'elle devait porter mais, en réalité, l'héraldique du type occidental était inconnue dans l'empire byzantin.

L'ESSOR DES CAPÉTIENS

Philippe Auguste fut un grand roi de France. Doué, souple et sans scrupules, il parvint à s'approprier de larges parts de l'héritage angevin et à étendre son domaine dans d'autres directions. La Normandie, le Maine et l'Anjou furent arrachés à Jean d'Angleterre et il acquit également l'Artois et le Berry. Ces provinces allaient permettre d'apanager des générations de fils de France. Louis VIII tenta sans succès d'envahir l'Angleterre à la fin du règne de Jean. Au cours de son bref règne, il conquiert par contre le Poitou et des territoires dans le Midi. Puis vint Louis IX (saint Louis) qui, lui aussi, franchit sans encombre le cap de sa majorité grâce, en partie, à la fermeté de sa

mère, Blanche de Castille. Il fut le type même du roi médiéval. Austère et fort, brave et juste, il mit un profond dévouement à gouverner la France mais, par contre, dépensa beaucoup d'argent et d'énergie dans des croisades dont les résultats furent moins brillants. Sa vie est bien connue car Joinville, un de ses fidèles compagnons, rédigea sa biographie. Louis IX, suivant l'exemple de son propre père, combla ses enfants. Son frère cadet Charles eut plus de chance encore : d'abord il épousa l'héritière de Raymond V de Provence — dont le pays ne faisait pas encore partie de la France — puis, à la demande du pape, il entreprit la conquête du royaume de Naples et y fonda une dynastie qui, plus tard, allait même régner brièvement sur la Hongrie (tableaux 125 et 90). Au début, tous ces princes royaux obéissaient sans rechigner au chef de famille mais, par la suite, ils furent souvent cause de bien des troubles. Robert, comte de Clermont — un des fils de Louis IX — est l'ancêtre de la maison de Bourbon et, par là, de tous les rois de France à partir d'Henri IV. On remarquera que les armoiries de la femme de Louis IX, Marguerite de Provence, et le blason d'Isabelle d'Aragon (femme de Philippe III) sont identiques. Elles appartenaient en effet à deux branches de la même famille.

Un des actes par lequel Louis IX a montré toute la clairvoyance de sa pensée politique fut la renonciation à tous ses droits éventuels au sud des Pyrénées en faveur de l'Aragon qui, de son côté, abandonna toute revendication sur le Languedoc. Etant donné qu'au cours du XIII^e

siècle l'Empire germanique était en plein déclin, le royaume de France occupait, à la mort de saint Louis, une position prépondérante en Europe occidentale. Cette situation subsista sous Philippe III *le Hardi* et Philippe IV *le Bel*, qui eurent la sagesse de gouverner avec l'aide de conseillers avisés, juristes éminents, dévoués à la cause de la monarchie. Le sort de ces rois était lié à celui de la papauté. En 1271, Philippe III hérita des vastes domaines d'un oncle resté sans enfant, Alphonse, comte de Poitou, dont les armoiries comprennent le blason castellié de son comté. En manifestation de piété, ce roi, à la personnalité un peu terne, céda au pape le petit Comtat Venaissin, situé sur le Rhône, et dont la principale ville est Avignon. Le trône de France passa ensuite à Philippe IV *le Bel*, souverain nettement moins falot, dont le caractère est assez difficile à cerner derrière les initiatives brutales et légalistes de ses ministres. Le roi se prit de querelle avec le pape Boniface VIII, notamment en ce qui concerne le droit, pour un souverain laïc, de taxer le clergé dans son propre royaume. Philippe finit par envoyer en Italie des agents qui s'assurèrent, pour un temps assez bref, de la personne même du pontife. Après cet incident, ce fut un Français qui monta sur le trône de saint Pierre et quitta Rome pour établir sa résidence en Avignon.

Le roi Philippe *le Bel* contracta une union avantageuse avec l'héritière d'Henri I^{er}, roi de Navarre et comte de Champagne (tableau 65). La Navarre devait passer en d'autres mains, mais les rois de France conservèrent la riche et prospère Champagne. D'autre part, Philippe réunit en 1302 les premiers États généraux, rassemblant les représentants de la noblesse, du clergé et de la bourgeoisie. En 1314, il mena à son terme — et sans scrupule — la suppression de l'Ordre du Temple. Le dernier grand-maître périt sur le bûcher et la légende veut qu'il ait donné rendez-vous à Philippe dans l'au-delà, à bref délai. De fait, le roi mourut dans l'année... Il avait agrandi la France, encore que ce fût parfois par des moyens contestables, et pris plusieurs villes importantes, telle Lyon, sur sa frontière orientale. C'est lui qui, en 1295, jeta les bases de la longue alliance entre la France et l'Ecosse.

Philippe *le Bel* eut trois fils qui occupèrent tous le trône et posèrent à la France son premier problème de succession depuis 987. Louis X *le Hutin* mourut après un règne très bref, laissant une fille et une épouse enceinte, qui donna naissance à un fils, Jean I^{er}. Celui-ci, cependant, ne vécut que quelques jours. Rapidement, Philippe V, deuxième fils de Philippe *le Bel*, prit place sur le trône. Quelques voix s'élevaient en faveur de sa nièce Jeanne, mais le parlement de Paris décréta qu'aucune femme ne pouvait hériter de la couronne de France. Aussi, lorsque Philippe V mourut en 1322, père de trois filles, il laissa tout naturellement la place à son frère cadet Charles IV. Mais quand ce dernier disparut à son tour, six ans plus tard, sans avoir eu lui-même de fils, le pays dut faire face à un difficile problème.

La veuve de Charles IV était enceinte et Philippe de Valois, cousin germain du roi, fut donc proclamé régent. Lorsque la reine donna naissance à une fille, une seule chose était claire : la Navarre devait passer à Jeanne, fille aînée de Philippe IV. Mais qui allait monter sur le trône

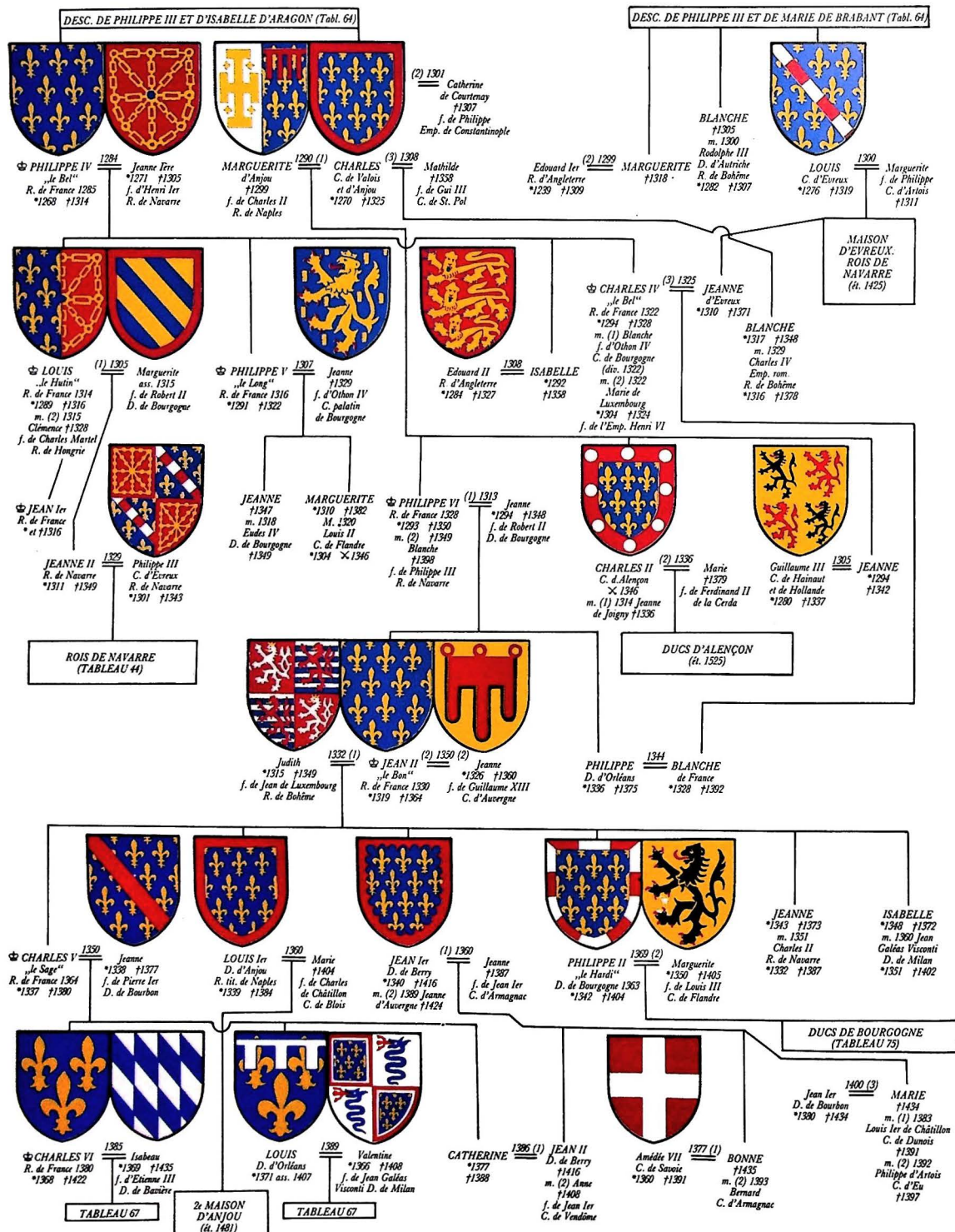
de France ? Le premier mâle en ordre utile était Edouard III d'Angleterre, neveu du défunt roi. Philippe de Valois était le plus proche agnat (descendant d'une même souche masculine). Les grands du royaume se réunirent dans la capitale et l'on ne s'étonnera pas qu'ils se prononcèrent en faveur de leur compatriote, lequel devint Philippe VI, inaugurant ainsi la maison de Valois. Entre-temps, Jeanne épousa son cousin Philippe, comte d'Evreux, qui régna sous le nom de Philippe III de Navarre, et dont les descendants gouvernèrent le petit royaume pyrénéen jusqu'en 1425.

LA GUERRE DE CENT ANS

Comme nombre de ses prédécesseurs, Philippe VI voulut accroître son influence en Flandre. Les villes flamandes étaient déjà des centres textiles prospères et, comme le voulait l'ordre des choses, elles étaient alliées à l'Angleterre qui leur fournissait la laine brute. Les deux partis qui dirigeaient la vie politique de la région portaient des noms auxquels l'héraldique est loin d'être étrangère. Les membres des classes possédantes (les marchands), qui s'étaient alliés à Philippe IV pour combattre leur comte, étaient appelés les *Leliaerts*, d'après les lis du blason de France, tandis que les autres couches de la société se donnaient le nom de *Klauwaerts* („les hommes de la griffe“) par référence aux griffes du lion des armoiries de Flandre (tableau 64, rangée supérieure). En 1328, le comte régnant avait obtenu l'appui des *Leliaerts* et demandé l'aide de son suzerain Philippe VI contre les travailleurs du textile. La cavalerie française écrasa les *Klauwaerts* à la bataille du mont Cassel, une victoire qui poussa peut-être les chevaliers français à sous-estimer la valeur militaire de leurs adversaires. Les Flamands, loin de baisser les bras, se tournèrent une fois encore vers l'Angleterre et adjurèrent Edouard III de relancer sa campagne pour imposer son droit à la couronne de France (tableau 66).

Edouard répondit à ce défi en 1340 (voir chapitre 2) en écartant ses armes avec celles de France pour symboliser ce qu'il croyait être sa juste cause. C'est ainsi qu'il se lança dans ce qui allait devenir la Guerre de Cent Ans. Philippe VI et son fils Jean II dans un camp et Edouard III dans l'autre, tous les protagonistes étaient de parfaits représentants de leur époque : ils voyaient la vie et la guerre en termes de chevalerie. Aucune stratégie ne présidait à leurs campagnes. Dans les deux royaumes, la guerre signifiait une augmentation des impôts. Au début, le conflit fut accueilli avec plus d'enthousiasme par le peuple d'Angleterre que par celui de France, car les opérations se déroulaient sur le sol français, à coup de raids intermittents, mais destructeurs.

Les premières batailles rangées tournèrent à l'avantage de l'Angleterre et Jean II fut même capturé à Poitiers en 1356. Au cours de ces affrontements, la chevalerie française subit des pertes terribles parce qu'elle était la cible des archers anglais qui combattaient à distance. A cette époque, l'avenir de la France s'était fort assombri. Le roi était captif et il fallait payer rançon, mais les coffres étaient vides, la monnaie dévaluée et les campagnes dévastées. Les paysans croupissant dans la plus grande misère se soulevèrent. Leur mouvement, qui s'opposait



à la noblesse, se traduisit par l'attaque de châteaux et fut appelé „Jacquerie“.

Cependant Edouard III et le dauphin de France signèrent la paix en 1360. Une grande partie de l'Aquitaine et Calais furent cédés sans réserve au roi d'Angleterre tandis que la rançon de Jean II était fixée à trois millions d'écus d'or.

Le futur Charles V fut le premier héritier présomptif à porter le titre de *dauphin*. Ce titre était traditionnellement porté par les comtes de Viennois — région appelée de ce fait le Dauphiné. Le dernier comte vendit le Viennois à Philippe VI en mettant à la transaction la condition expresse que le fils aîné du roi de France serait dorénavant appelé „dauphin“. Entretemps Jean II allait bénéficier des faveurs de la Providence. La première lignée des ducs de Bourgogne — descendants de Robert II (tableaux 63 et 74) — s'était éteinte dans la ligne masculine en 1361 et le duché — dont le territoire était situé en-deçà des frontières françaises — revint donc à la couronne. Jean II l'octroya alors à son quatrième fils. Le comté de Bourgogne (ou Franche-Comté) situé dans l'Empire passa aux descendants de Philippe V de France, mais allait être réuni à la province française par le mariage de Philippe *le Hardi*. Toutefois, le destin ne pouvait pas toujours combler Jean II : le pays ne put rassembler sa rançon et un des otages détenus à sa place par les Anglais prit la fuite. Dans un esprit chevaleresque poussé à l'extrême — mais typique de l'époque — Jean II retourna de son propre chef à Londres, pour y mourir...

Charles V différait beaucoup de son père. Erudit, il s'intéressait moins à l'épée qu'au droit et était habité d'un profond sens de l'ordre. Il eut la chance de bénéficier des services d'un militaire breton, stratège distingué et heureux capitaine, Bertrand Du Guesclin qui, en récompense de ses succès, fut fait Connétable de France. L'armée française fut refondue, on introduisit l'artillerie et, en évitant les batailles rangées, on se mit à grignoter les conquêtes anglaises. On mit également un certain talent à détourner les troupes anglaises — qui jusque-là ravageaient la terre de France — vers l'Espagne, alors une fois de plus frappée par la guerre civile. Les Français reprirent ainsi graduellement la maîtrise de la Manche et commencèrent à piller les ports de la côte méridionale d'Angleterre. Quand Charles V mourut en 1380, la France se retrouvait dans la courbe ascendante, mais ce véritable triomphe n'avait pas été obtenu sans une lourde fiscalité. L'impôt sur le sel (la *gabelle*), levé pour la première fois en 1341, était devenu permanent et un droit de fouage écrasant avait été décrété pour payer la rançon du roi Jean II (somme qui ne fut jamais livrée en totalité). Les signes de renouveau étaient indubitables, mais la France n'avait pas encore retrouvé les positions qu'elle occupait à la mort de Philippe *le Bel*. Cette guerre, longue et sauvage, était la cause principale de cette situation.

Le tableau 65 montre que le blason de Charles VI ne porte plus que trois fleurs de lis. D'après l'opinion générale, Charles V modifia ainsi les armes de France en 1365 pour honorer la Sainte Trinité. En fait, on constate une certaine période d'indécision et le dessin à trois fleurs de lis seulement se rencontre déjà dès 1228 (sur un sceau de la ville de Lens). Dans le même ordre d'idées, Charles

VI emploie la vieille disposition — définie par le terme de „France ancien“ — sur son contre-sceau, mais de „France moderne“ partout ailleurs. Certains auteurs anciens associent la Trinité aux trois pétales de la fleur de lis. De toute manière, il faut dater du règne de Charles V cette modification qui va se traduire dans les armoiries de ses descendants. Il est possible que ce nouveau dessin fut bien accueilli, car il permettait de distinguer le blason de France de celui qu'avait usurpé l'Angleterre en 1340. Cependant Henri IV d'Angleterre adopta à son tour la version moderne en 1405.

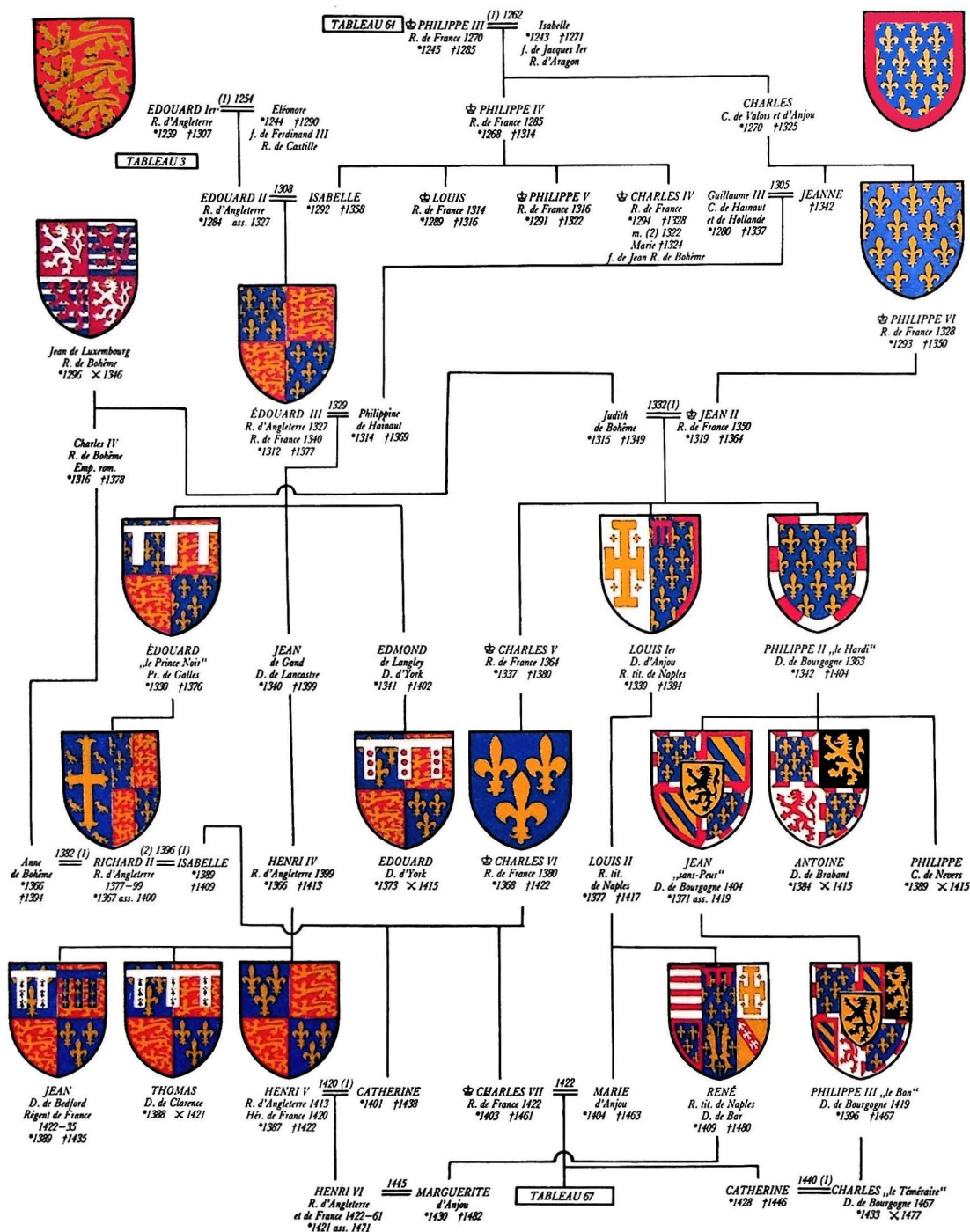
LE PÉRIL BOURGUIGNON

Les Français n'eurent pas la chance de voir se poursuivre le nouvel élan que le royaume avait pris sous Charles V. Comme son contemporain Richard II d'Angleterre, Charles VI était mineur et entouré d'oncles puissants, aux vastes apanages. Les ducs d'Anjou, de Berry et de Bourgogne n'avaient pas du tout l'unité de vues indispensable et ne comprenaient pas où se trouvaient les intérêts de la France. Quant à l'oncle maternel du roi, Louis, duc de Bourbon, qui partageait la tutelle avec le duc de Bourgogne, ses capacités d'homme d'Etat n'étaient guère plus impressionnantes (tableau 65). La remise en vigueur du droit de fouage provoqua des émeutes de grande ampleur en 1382, peut-être inspirées de la révolte des paysans qui s'était déroulée en Angleterre, un an plus tôt.

Le roi Charles VI (1368–1422) en campagne avec écu et bannière de France moderne. Ms du XVe s.

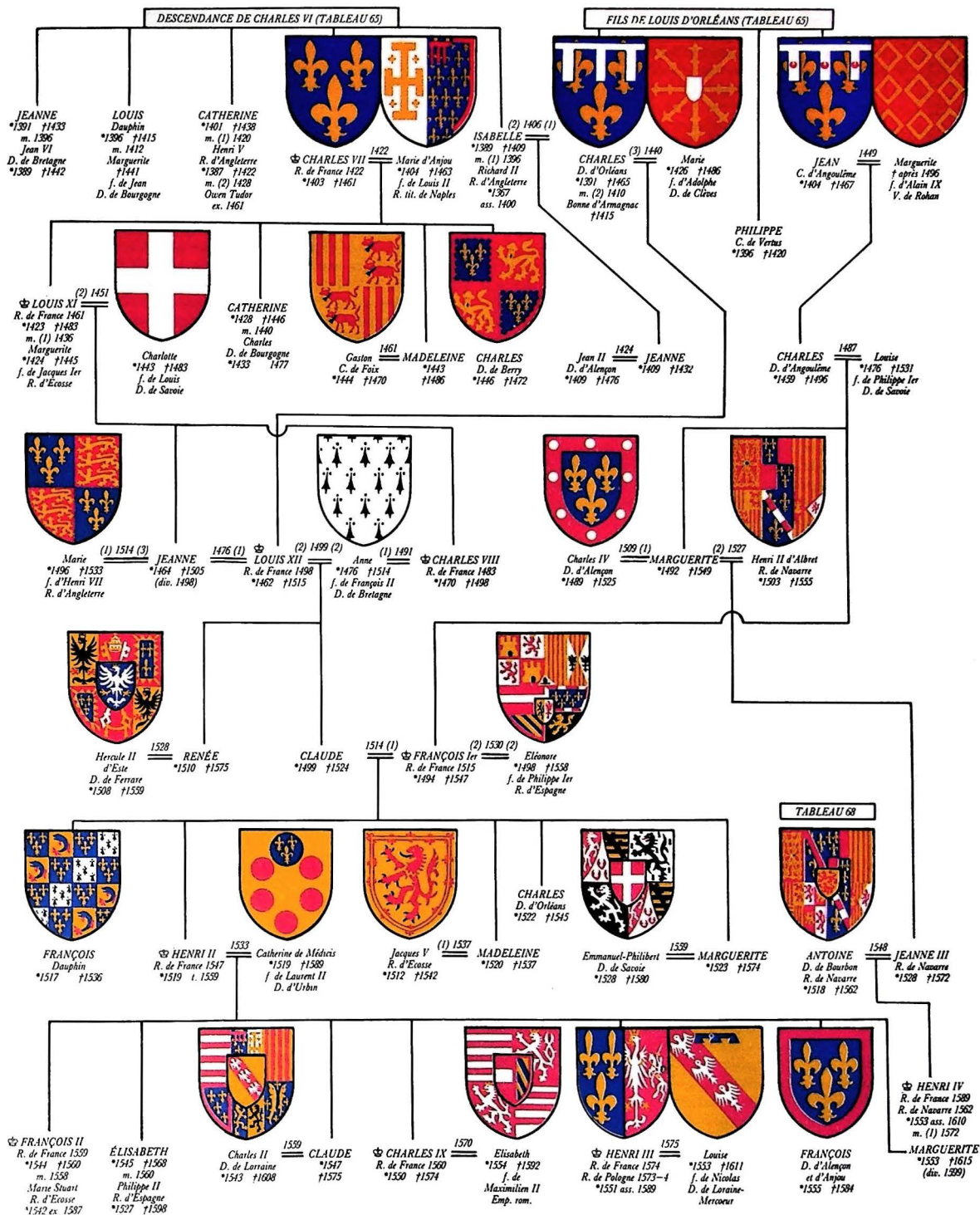


FRANCE
La guerre de Cent Ans



FRANCE
Les Maisons de Valois-Orléans et Angoulême

TABLEAU 67



En 1388, alors âgé de vingt ans, le roi se déclara majeur mais, malheureusement, quatre ans plus tard, fut frappé de troubles cérébraux et ne put plus accorder aux affaires l'énergique intérêt qu'elles requéraient. Deux de ses oncles étaient, dans leur genre, des hommes de talent. Philippe II *le Hardi*, duc de Bourgogne, épousa l'héritière de Flandre, dont l'hoirie comprenait aussi la Franche-Comté. Ce mariage lui permit de fonder l'Etat bourguignon, un des plus remarquables du xve siècle. Flamboyant mécène, Jean, duc de Berry, qui avait de son côté sa résidence à Bourges, fit exécuter des enluminures de toute beauté.

Alors que le roi se trouvait en état de démence, son frère Louis, duc d'Orléans, devint le rival de son cousin de Bourgogne. Il épousa lui aussi une héritière, la fille du Visconti qui régnait sur le duché de Milan. Louis adorait la lecture et se complaisait dans le libertinage. Dunois, grand homme de guerre, fut un de ses bâtards. Les rapports entre Louis d'Orléans et Jean *sans Peur*, duc de Bourgogne (tableau 66) se dégradèrent au point que Louis fut assassiné à Paris par les partisans du Bourguignon. Le nouveau duc d'Orléans, Charles (tableau 67) était un personnage attrayant, éclatant de jeunesse, poète de fort bonne venue. Son destin voulut malheureusement qu'il passât les plus belles années de sa vie dans une prison anglaise... Il avait épousé Bonne, fille d'un rude gentilhomme du Midi, Bernard, comte d'Armagnac, qui donna son nom au parti anti-Bourguignon et devint Connétable de France.

Alors que la France sombrait dans les luttes intestines, un nouveau roi plein de vigueur était monté sur le trône d'Angleterre. Il s'agissait d'Henri V, qui envahit la France en 1415. A cette occasion, les chefs militaires français, oubliés de tout ce que leur avait enseigné Du Guesclin, se firent tailler en pièces à la bataille d'Azincourt. Les ducs d'Orléans et de Bourbon se retrouvèrent parmi les prisonniers. Henri V se mit alors résolument à l'ouvrage pour réduire systématiquement le nord de la France. En 1419, Jean *Sans Peur*, duc de Bourgogne, fut trahieusement abattu au cours d'une entrevue avec le dauphin et, en 1420, Henri V se trouvait en mesure de négocier le traité de Troyes, par lequel il épousait Catherine de France et se faisait reconnaître comme héritier du trône de saint Louis.

Si la résistance à Henri V organisée par le dauphin et les Armagnacs (au sud de la Loire) n'était pas morte, la Bourgogne était désormais liée à l'Angleterre. Il serait oiseux de s'interroger pour savoir si Henri V aurait pu — ou non — faire respecter le traité de Troyes, car le roi mourut inopinément en 1422, année qui vit aussi la mort de son beau-père, l'infortuné Charles VI. La roue allait tourner en 1429, avec l'apparition, sur la scène française, de Jeanne d'Arc dont la foi simple et forte fit des Anglais les incarnations du mal, qu'il fallait à tout prix bouter hors de France. Plus tard dans la même année, la *Pucelle* réussit à faire couronner Charles VII à Reims, mais elle fut faite prisonnière en 1430 et condamnée au bûcher l'année suivante, comme hérétique et relapse. L'Eglise catholique, qui allait la canoniser cinq siècles plus tard, ne la traita à l'époque ni mieux, ni plus mal que beaucoup d'autres suspects d'hérésie. Charles VII, faible et instable, ne fit rien de son côté pour lui sauver la vie.

Il serait faux de croire que la fortune de la guerre changea de façon définitive du jour au lendemain, mais un traité fut signé en 1435 entre la France et la Bourgogne. L'Angleterre, désormais isolée, dut s'atteler, pour sa part, à certains conflits de politique intérieure. Les forces françaises étaient toujours mal organisées et souvent mal commandées, mais elles surent tirer quelque profit de cette arme en plein développement qu'était l'artillerie. En 1453, chassés de Normandie et de Gascogne, les Anglais ne conservaient plus que Calais. Ils restaient cependant arrogants et une nouvelle invasion restait toujours possible. Faut-il voir plus qu'un symbole dans le fait que, jusqu'en 1801, les souverains britanniques continuèrent à se parer du titre de roi de France ?

Charles VII finit donc son règne, heureux dans ses entreprises, bien que peu estimable. Ses collaborateurs directs, issus de la classe moyenne, étaient loyaux et industriels. La noblesse, bridée, filait doux, malgré la présence, toujours redoutable, des Bourguignons. Comme Paris s'était trouvé aux mains des Anglais pendant une bonne partie de son règne, Charles n'y remit plus les pieds et c'est la vallée de la Loire — admirables paysages servant d'écrits à de prestigieux châteaux — qui devint le centre du royaume à l'unité retrouvée. Ce règne vit également la conclusion d'un accord avantageux avec le Saint-Siège et le début des „parlements“ de province, le parlement de Paris étant depuis longtemps le premier tribunal du pays.

Tortueux, avareux et suspicieux, Louis XI n'en fut pas moins un des plus grands rois de France. Une puissante conspiration aristocratique se forma en 1465, qui comptait dans ses rangs le duc de Berry, frère cadet du roi, et recevait un certain appui des ducs de Bretagne et de Bourgogne, pratiquement indépendants. Le roi brisa le complot en offrant aux rebelles un pardon généreux qu'il vida graduellement de sa substance dans les années qui suivirent. Louis fonda, en 1469, l'ordre de Saint-Michel dont le collier ceint son blason (voir la reproduction en tête de ce chapitre). D'une profonde clairvoyance politique, le roi comprit très vite que la Bourgogne constituait le plus grand obstacle — sinon le seul obstacle réel — au développement de la France. Mais le sort l'aida beaucoup en faisant mourir sans héritier mâle le duc Charles *le Téméraire* (tableau 75). Dès lors, Louis n'avait plus qu'à tendre la main pour récupérer les domaines français du Bourguignon. Autre cadeau de la providence : l'extinction de la famille de René d'Anjou offrit à la couronne le comté du Maine ainsi que — de l'autre côté du Rhône — le précieux fief de Provence. Ce René d'Anjou fut un personnage très attachant. Ses éclatantes armoiries (tableau 66) illustrent à merveille ses revendications sur les royaumes de Naples, de Hongrie et de Jérusalem ; mais, en réalité, il ne vivait que dans ses domaines de Provence et de Lorraine. Ecrivain, poète et peintre de talent, son mécénat favorisa les artistes italiens et flamands (voir chapitre 28).

LES GUERRES D'ITALIE

Charles VIII, nature délicate et romanesque, fut élevé par sa sœur Anne. Ce roi réunit enfin la Bretagne à la couronne en épousant l'héritière de cette province

maritime affichant depuis toujours une vocation autonomiste. Mais il fut moins heureux en inaugurant la longue suite d'incursions stériles en Italie, qui caractérisèrent le xvie siècle et ne firent qu'aggraver la détresse politique dans laquelle vivait cette turbulente péninsule. Charles réaffirma ses prétentions sur Naples qu'avait bien exprimées — mais à mi-voix — la seconde maison d'Anjou (tableau 63). Il envahit donc l'Italie méridionale et la conquit au pas de charge. Toutefois, son armée avait le goût des excès et provoqua un véritable sursaut des Italiens qui la repoussèrent au-delà des Alpes, riche cependant d'un butin considérable.

Charles mourut sans enfant, laissant le trône à son cousin Louis XII, chef de la branche d'Orléans et descendant des Visconti (tableau 65). Louis trouvait dans cette origine de quoi justifier ses revendications sur Milan et, afin que nul ne l'ignore, il se plaisait parfois à écarteler ses armoiries avec l'effrayante guivre des Visconti (un animal dans lequel certains voient une référence au monstre qui, d'après la légende, aurait été abattu par le fondateur de la famille). Louis XII tint Milan pendant douze ans (1500–1512) ; il prit et perdit Naples, et n'acquiesça rien de permanent.

Son cousin et héritier, François I^{er}, était un prince jeune, beau, plein d'allant, amoureux des arts et mécène généreux. L'Italie exerça sur lui un attrait aussi puissant que sur ses prédécesseurs, mais il ne remporta aucun succès durable en dépit de quatre campagnes successives contre l'empereur Charles Quint. Il fut même fait prisonnier à Pavie en 1525. Son emblème favori, une salamandre émergeant des flammes, se retrouve à profusion dans ses châteaux de la Loire et à Fontainebleau. François I^{er} fit également commencer la construction du palais du Louvre, aujourd'hui siège d'un des plus grands musées du monde. Le blason de son fils aîné — qui mourut avant son père — porte les armes du dauphin écartelées avec celles de l'héritière de Bretagne. Son second fils, Henri II, poursuivit le combat contre Charles Quint. Calais fut repris aux Anglais, mais Henri ne se laissa point emporter par ce succès et eut, en 1559, la sagesse d'abandonner les revendications françaises en Italie. Plus tard dans la même année, il fut tué au cours d'un de ces tournois qui offraient aux seigneurs du xvie siècle une distraction fort appréciée, ainsi que l'occasion d'un étalage de magnificence. Henri avait épousé la Florentine Catherine de Médicis. Cette famille portait à l'origine des armoiries aux six boules de gueules, mais Louis XI lui avait accordé le droit de transformer le meuble supérieur en un tourteau aux lis de France.

LES GUERRES DE RELIGION

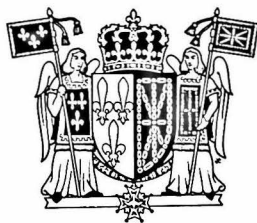
La France s'était débarrassée du poids des guerres d'Italie, mais ce fut pour tomber dans les guerres de religion, tout aussi désastreuses. Le protestantisme s'était répandu en France sous François I^{er} et Henri II. La religion nouvelle avait fait l'objet de persécutions extrêmement brutales, mais ses progrès ne s'étaient pas ralentis. La situation exigeait un gouvernement fort mais hélas, aucun des enfants d'Henri II n'était en mesure de l'assumer. François II était de santé fragile et ne régna qu'un an. Charles IX manquait d'équilibre psychologi-

que et mourut jeune. Henri III, bien que valeureux homme de guerre dans sa jeunesse, devint de plus en plus efféminé, incapable de résister à l'influence de ses mignons. Tous moururent sans enfant. Un pouvoir considérable échut donc à Catherine, la reine-mère, ainsi qu'à la maison de Lorraine (tableau 110) et à sa branche cadette, les ducs de Guise, famille à laquelle appartenait la mère de Marie Stuart. Catherine de Médicis voulait la paix et prônait la tolérance, mais souvent par des chemins si tortueux qu'ils éveillaient la méfiance.

La faction des Guise était à la tête des catholiques. Les réformés mettaient toute leur confiance dans le roi de Navarre, chef de la maison de Bourbon (et, dans le cas de plus en plus probable où la lignée des Valois viendrait à s'éteindre, héritier de la couronne de France). Il serait fastidieux de retracer en détail ce long et sauvage conflit au cours duquel les deux camps firent appel à l'assistance étrangère. Le futur Henri III — alors duc d'Anjou — fut un temps considéré comme époux possible d'Elisabeth d'Angleterre. Cela resta à l'état de projet mais, par contre, grâce à plusieurs victoires remportées sur les Huguenots, Henri sera élu roi de Pologne (1573–1574 — voir chapitre 35). A un certain moment (1561), le Tiers-Etat envisagea même la nationalisation complète de l'Eglise. En 1570 un accord fut signé, dont une des clauses prévoyait le mariage de la sœur du roi avec Henri de Navarre. La cérémonie eut lieu à Paris en août 1572 et une semaine plus tard, le jour de la Saint-Barthélemy, les catholiques exterminèrent, en un sanglant massacre, les Huguenots venus en foule dans la capitale. Plusieurs milliers d'entre eux furent littéralement mis en pièces par la populace parisienne et les mercenaires à la solde des Guise. Le pape célébra l'événement par une messe et Philippe II d'Espagne s'offrit un sourire. Par chance, Henri de Navarre était parvenu à s'échapper.

La guerre reprit de plus belle. De nombreux modérés, les *Politiques*, penchaient désormais vers les protestants. A la cour, les Guise usurpaient toujours plus de pouvoirs, forts de leur Sainte Ligue fanatique, particulièrement puissante à Paris. Henri III se laissa finalement convaincre de faire assassiner le duc de Guise et son frère, le cardinal de Lorraine. Lorsque ce monarque dégénéré se fit lui-même tuer par un moine un peu simplet, l'opinion publique vint de tous les horizons se rallier à Henri de Navarre. Le Béarnais était déjà connu pour ses qualités militaires ; sa souplesse politique ne faisait aucun doute et la liste de ses conquêtes féminines attestait sa virilité. On le surnomma d'ailleurs le „Vert Galant“... Celui qui allait régner sous le nom d'Henri IV était un réaliste : il combattit pendant quelques années pour rétablir l'ordre, puis annonça qu'il embrassait la foi catholique. Alors seulement il put faire son entrée dans Paris...

Le milieu de ce siècle noir pour l'histoire de France s'éclaircit pourtant grâce à un groupe de poètes réunis dans la *Pléiade*, qui, sous l'impulsion de Pierre de Ronsard — gentilhomme, militaire, diplomate et sourd — donnèrent une vigueur nouvelle à la poésie lyrique française et introduisirent le sonnet. Henri III pour sa part, fonda l'ordre du Saint-Esprit, dès lors le premier de France, avant celui de Saint-Michel. Leurs insignes réunis se trouvent au tableau 63 et en tête du prochain chapitre.



Chapitre 16

LA FRANCE MODERNE

L'accession au trône de France, en 1589, du protestant Henri IV, déjà roi de Navarre, n'amena pas une paix immédiate. En effet, comment oublier du jour au lendemain l'hostilité exacerbée et les terribles persécutions qui marquèrent les interminables guerres de religion ? Henri se convertit au catholicisme en 1593, mais il dut attendre l'année suivante pour voir s'ouvrir devant lui les portes de Paris. Sa conversion était plus un acte politique qu'un acte de foi. La petite histoire lui prête d'ailleurs une phrase désormais célèbre : „Paris vaut bien une messe...“. Son édit de Nantes, en 1598, donna la liberté religieuse aux protestants de France et, alors que se levait l'aube du XVII^e siècle, le pays rassemblait ses forces et ses ressources pour le grand rôle qui se présentait à lui. La différence essentielle entre Henri IV et ses prédécesseurs Valois – mignards et inconsistants – résidait dans l'intérêt authentique du roi pour le peuple de France, pour les humbles sujets, jusque-là considérés comme quantité négligeable.

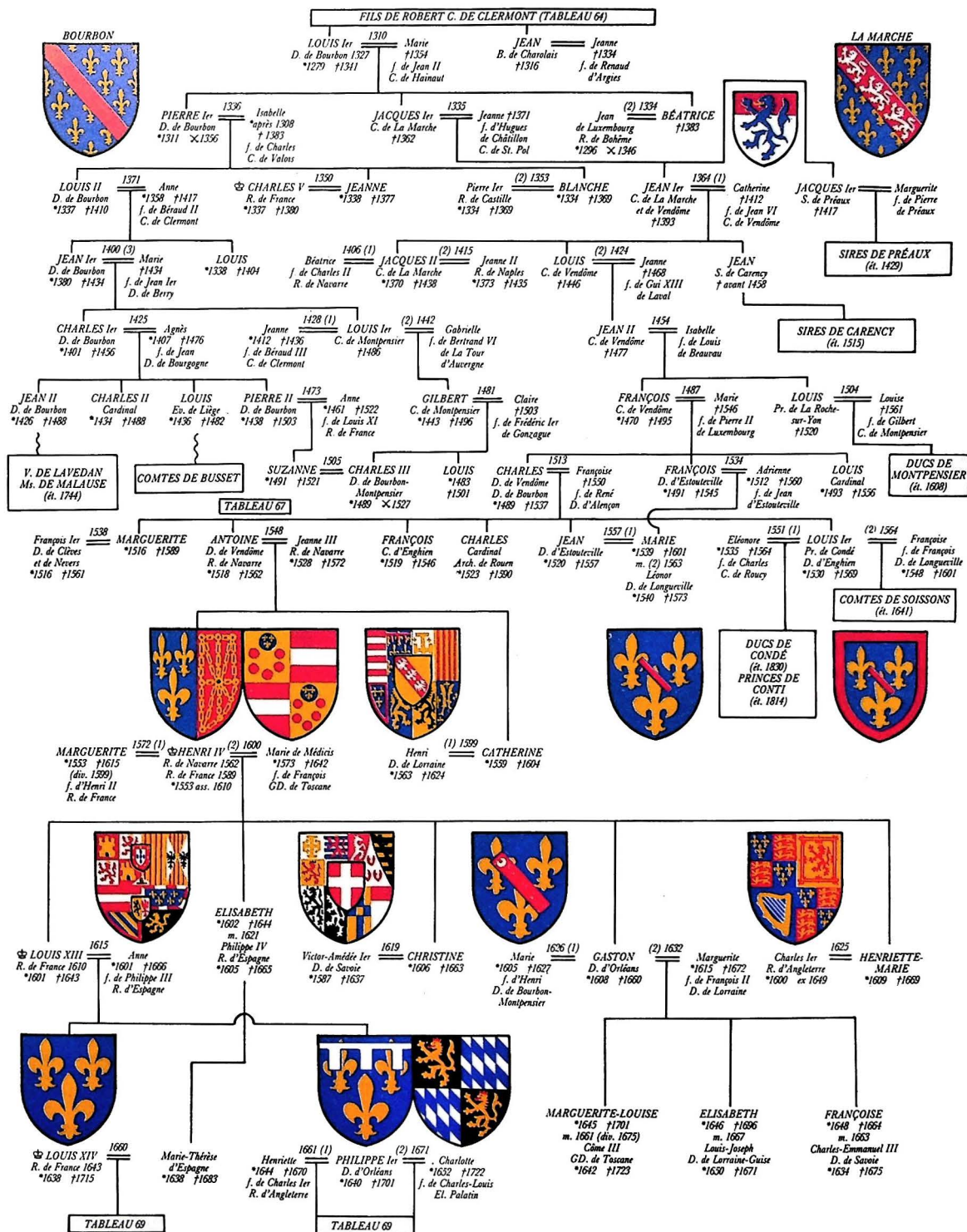
Avec son remarquable ministre et grand ami, le duc de Sully, le roi travaillait non seulement à la paix, mais encore à la prospérité de tous. La Couronne encourageait l'agriculture, faisait construire des routes, entourait le commerce de tous ses soins et, surtout, réussissait l'exploit d'éponger la dette nationale tout en réduisant l'impôt ! Lorsqu'Henri IV mourut sous le couteau de Ravaillac, le lendemain du couronnement de la reine, le royaume avait, en une vingtaine d'années, changé de façon presque miraculeuse.

Henri IV et Henri III étaient de lointains parents, mais tous deux descendaient de Louis IX (saint Louis), et tous deux devinrent beaux-frères. Comme nous l'avons exposé, le trône de Navarre était passé à la fille de Louis X, qui avait épousé son cousin, le comte d'Evreux (tableau 65). Leur descendance masculine s'était éteinte en 1425, les filles se mariant par la suite dans deux familles de la région, les comtes de Foix et les seigneurs d'Albret. Ferdinand d'Aragon (voir également chapitre 10) avait soustrait à Jean d'Albret la partie de la Navarre située au sud des Pyrénées, ne lui laissant que la basse Navarre cispyrénéenne. Henri IV de France n'en ajouta pas moins les antiques armoiries de la Navarre à celles du

royaume (tableau 68). Ce motif complexe, qui représente plusieurs chaînes convergeant en un point central et sur lequel on a beaucoup glosé, est en réalité la déformation d'une escarboucle. Le nouvel écu de France et de Navarre fut porté à l'occasion par Louis XIII, mais Louis XIV en restreignit l'usage.

La première femme d'Henri IV, la reine Margot, resta stérile, ce qui provoqua le divorce en 1599. Le Béarnais épousa en secondes nocces Marie, fille du grand-duc de Toscane et cousine de Catherine de Médicis, veuve de Henri II. Ce mariage s'inscrivait dans le cadre d'une politique italienne dirigée contre l'Espagne et, dans ce même esprit, Henri IV obtint de la maison de Savoie les duchés de Bresse et de Bugey. Sa mort soudaine changea la situation. Sa veuve assumait la régence pendant la minorité de leur fils Louis XIII et trouva au jeune roi une épouse espagnole, Anne, fille de Philippe III. L'année où Louis parvint à sa majorité (1614), les Etats-Généraux se réunirent pour la dernière fois. Arrivé au pouvoir, Louis se donna pour but d'affaiblir une noblesse qui lui paraissait dangereuse et de mettre un frein au séparatisme des communautés huguenotes établies dans le Sud du royaume. Ce dernier objectif se réalisa par le traité de Montpellier en 1622, l'année même où le cardinal de Richelieu entra dans les conseils du roi. Le reste du règne allait se passer dans l'ombre de cet homme d'Etat.

Richelieu n'était pas, comme Henri IV et Sully, homme à se préoccuper de réformes internes et de prospérité générale. Il voulait d'abord et surtout lancer l'expansion de la France et assurer son prestige. Les Habsbourg avaient la main sur les Pays-Bas méridionaux (approximativement l'actuelle Belgique), l'Empire, l'Espagne et le Portugal. Le cardinal entreprit de repousser les frontières de la France pour prévenir une menace d'encerclement. Pour y parvenir, il était prêt à s'allier à des catholiques ou à des non-catholiques, selon les nécessités de l'heure. Richelieu menait une politique de pouvoir et ne s'en cachait pas. En 1635, lorsqu'il intervint dans la Guerre de Trente Ans qui se livrait en Allemagne, il changea le caractère de ce conflit, le faisant passer du plan religieux au plan dynastique. Le succès fut lent à venir sur les champs de bataille et il fallut attendre le 19



mai 1643 pour que le duc de Condé (Louis II, voir tableau 63) s'impose de façon définitive face à la fameuse infanterie espagnole. Richelieu fut véritablement le père de l'expansion française outre-mer, surtout au Canada où Québec avait été fondée dès 1608. Cette politique entraînait forcément l'essor de la marine, tant militaire que civile. Le cardinal montra la même vigueur, le même sens de l'initiative face aux nombreux complots que les aristocrates fomentaient contre lui. Il n'hésita pas à faire décapiter les plus grands seigneurs. Un tel homme mérite de figurer en bonne place dans la liste de ceux qui ont fait la France.

LOUIS XIV

Le plus remarquable des Bourbons, Louis XIV, n'avait que quatre ans à la mort de son père, et il régna 72 ans. Sa mère, Anne d'Autriche, exerça la régence jusqu'en 1661 avec l'aide inappréciable de son principal ministre, Mazarin, un autre cardinal d'ailleurs désigné par Richelieu. L'Italien Mazarin poursuivit la politique du Français Richelieu et cueillit les triomphes semés par son grand prédécesseur, notamment le traité de Westphalie, qui laissa l'Allemagne divisée et porta la frontière française sur le Rhin. Toutefois, pas plus que son père spirituel, Mazarin ne se préoccupa du poids de la fiscalité. L'impôt resta écrasant et, comme il fallait s'y attendre, d'autre part, une réaction se fit jour parmi la noblesse et au sein du parlement de Paris. Deux rébellions, connues sous le nom de Première et Seconde

Le roi Louis XIV (1638–1715), par Rigaud, 1701. Il porte de hauts talons et une haute perruque pour paraître plus majestueux.



Frondes, éclatèrent respectivement en 1648 et en 1651–1652 (cette dernière sous la direction du duc de Condé en personne), mais l'astucieux cardinal réussit à diviser ou acheter ses ennemis, souvent par des promesses qu'il ne tint pas. Au cours de ces péripéties, le jeune roi, furieux de se voir chassé de sa capitale par des nobles factieux, se jura de briser à jamais les reins de la noblesse. Mazarin, quant à lui, conclut en 1659 la longue guerre qu'il menait contre l'Espagne. La France acquit le Roussillon et, sur sa frontière septentrionale, le Hainaut et d'importants territoires qui vinrent agrandir son domaine dans les Flandres. En outre, Louis épousa la fille aînée du roi d'Espagne.

Louis XIV régna seul à partir de 1661. A ses yeux, le roi devait tout faire pour manifester sa majesté. Aussi portait-il des talons hauts pour compenser sa petite taille. Image même de la dignité sous son ample perruque, il faisait en tout sentir son autorité, mais abattait personnellement un immense travail. De plus, il avait le don de bien choisir ses collaborateurs : Colbert, notamment, fut un financier de grande envergure, qui ressentait les besoins de l'économie du pays. S'il avait compris quelque chose à l'économie internationale, il eût atteint au génie. De toute manière, il promut l'expansion de la France dans de nouvelles colonies. Et à l'intérieur, il remit le budget en ordre. La réussite de Colbert permit à Louis XIV de bâtir Versailles et d'y rassembler la cour la plus splendide jamais vue en Europe. La France devint l'arbitre des élégances. Corneille, Racine et Molière apportèrent à sa gloire l'éclat de leurs œuvres. Le roi prit l'ombrageuse noblesse française au piège d'un cérémonial qui la retenait à ses côtés, lui faisant négliger ses domaines et la coupant de tout pouvoir réel. Si la France avait alors pu se tenir à l'écart des guerres qui déchiraient l'Europe, elle aurait peut-être dominé le reste du monde...

Mais les ambitions de Louis suivaient la ligne traditionnelle : agrandir le royaume. Par la guerre de Dévolution, il obtint de l'Espagne d'autres territoires sur sa frontière du Nord, y compris les meilleures forteresses de la région. La seule résistance vint des Provinces-Unies (les Pays-Bas d'aujourd'hui). En 1672, poussé à la fois par sa politique de prestige et des impératifs économiques, Louis décida de les attaquer à leur tour. Mais, face aux armées de France, les Néerlandais répondirent avec l'énergie du désespoir. Ils trouvèrent des alliés et, en 1678, Louis fut heureux de conclure la paix. Dans le conflit il avait gagné la Franche-Comté et un peu de la Lorraine mais, en fait, il venait d'échouer dans sa tentative de s'assurer la maîtrise de l'Europe. De plus, il s'était trouvé devant un adversaire coriace, Guillaume III, *stadhouder* de Hollande et futur roi d'Angleterre, qui souhaitait avant tout mettre le holà à ses ambitions.

En 1685, Louis XIV commit une terrible erreur en politique intérieure. Devenu bigot avec l'âge, il révoqua l'édit de Nantes. Plutôt que de s'incliner devant la perte de leur liberté de culte, les Huguenots émigrèrent par milliers en Angleterre, en Hollande et dans le Brandebourg, privant ainsi la France de leurs connaissances techniques et de leur puissance de travail. De 1688 à 1697, sans le moindre allié, Louis repartit en guerre sur sa frontière septentrionale. Ses généraux remportèrent

des victoires sur le terrain, mais ils ne purent venir à bout de Guillaume III et de ses intrigues. La paix qui suivit n'apporta rien à la France.

En 1700, le faible roi Charles II qui gouvernait l'Espagne (tableau 50) rendit le dernier soupir. Il ne laissait pas d'enfant. Pendant une génération entière, les puissances européennes s'étaient consultées pour se partager les possessions espagnoles dispersées dans le Nouveau et le Vieux Monde, et elles étaient parvenues à un accord. Cependant, à la dernière extrémité, le roi d'Espagne avait laissé tous ses domaines à Philippe d'Anjou, petit-fils du roi de France. Louis XIV hésita, puis accepta le fatal héritage qui devait inévitablement l'opposer à une Europe unie contre lui dans une commune indignation. La guerre de Succession d'Espagne éclata donc et la Grande-Bretagne mit à la tête de ses troupes un général d'une habileté consommée, le duc de Marlborough. Les traités d'Utrecht mirent fin à la guerre ; ils laissaient l'Espagne et les Indes à Philippe d'Anjou (Philippe V d'Espagne), tandis que les territoires espagnols des Pays-Bas et l'Italie passaient à l'Autriche. L'accord stipulait que les couronnes de France et d'Espagne ne pourraient jamais être réunies. Louis XIV mourut deux ans plus tard, en 1715. Les dernières années de son règne s'étaient déroulées dans une atmosphère de guerre presque continuelle. Le roi avait pris de gros risques pour ne recueillir qu'un petit bénéfice — sauf en ce qui concerne la dynastie des Bourbons, désormais bien établie de part et d'autre des Pyrénées. Outre le rocher de Gibraltar, la Grande-Bretagne en avait profité pour faire une intéressante moisson outre-mer.

LE SIÈCLE DES LUMIÈRES

Le roi de France mourut donc tard, mais la gloire intacte. Son fils et son petit-fils l'avaient précédé dans la tombe et son successeur, Louis XV, n'était âgé que de cinq ans. Le lignage de Louis XIV — le *Roi Soleil* — est décrit au tableau 71. L'histoire ayant de ces ironies, on verra que plus de la moitié de ses ancêtres appartenaient à l'une ou l'autre branche de cette famille de Habsbourg à laquelle Louis XIV fit si souvent la guerre. Ce n'est que du côté de son grand-père paternel qu'il reçut abondance de sang français. Par contre, les grands-parents de Louis XVI seront d'origines beaucoup plus diverses avec un apport important de sang polonais et allemand.

Philippe, duc d'Orléans, exerça la régence pendant la minorité du nouveau roi. Compétent mais débauché, il rejeta beaucoup des principes chers à Louis XIV. La piété du défunt monarque, par exemple, lui était totalement étrangère. La vie à Paris devint plus gaie et plus licencieuse. Louis XV grandit donc dans une atmosphère corrompue, entouré d'aristocrates qui ménageaient peu de temps pour la conduite des choses politiques. La France vécut alors une période d'occasions perdues. L'organisation de ses finances demandait une réforme profonde. Son système d'imposition, par exemple, favorisait les riches par un réseau de survivances médiévales où modalités d'imposition et exemptions variaient d'un endroit à l'autre. En outre, le pays mena trop longtemps des guerres coûteuses sauf, peut-être,

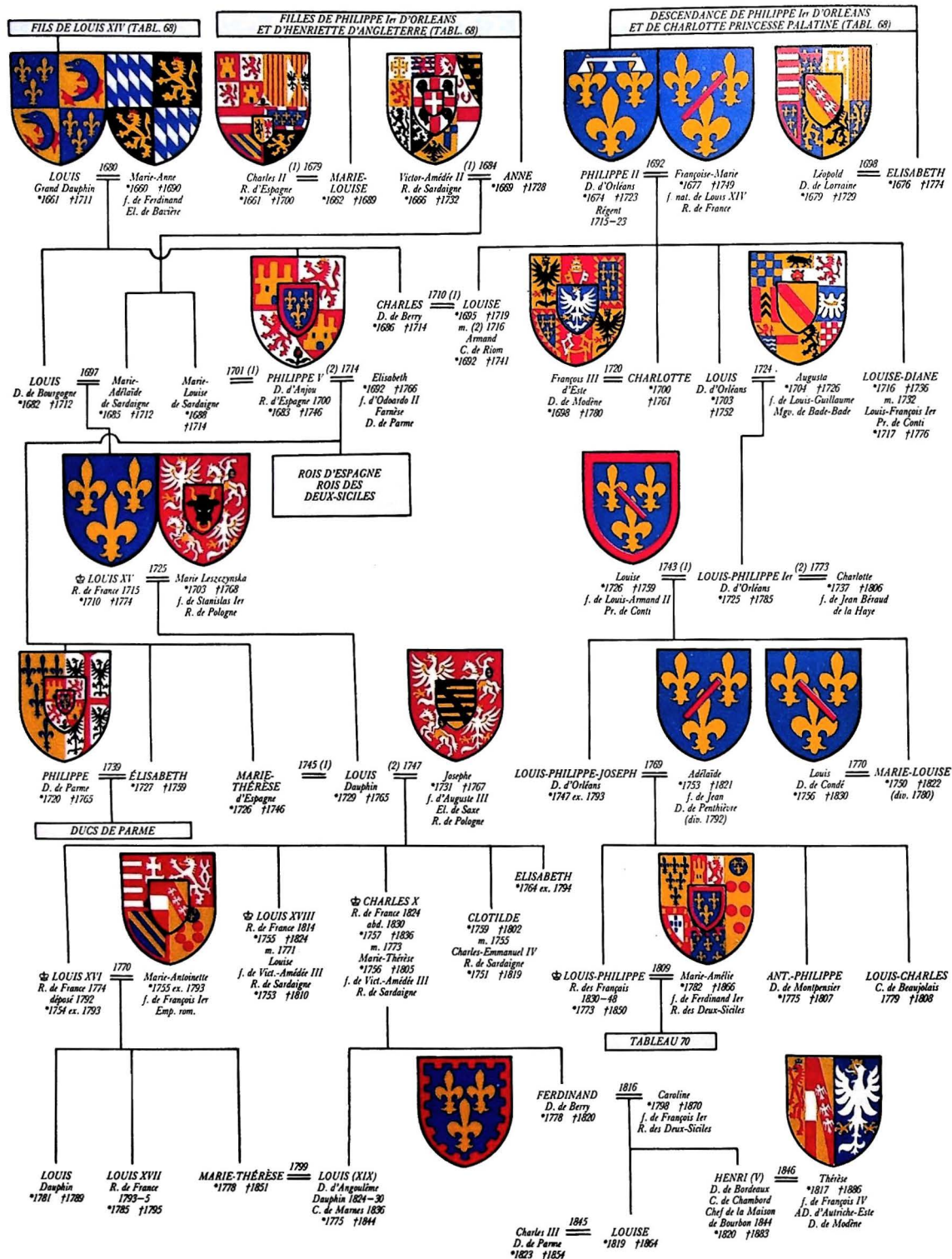
durant la période où le cardinal Fleury tint les rênes du pouvoir. Une fois sur la trône, Louis XV ne montra ni les qualités d'un autocrate, ni la capacité de confiance nécessaire pour s'appuyer sur l'un ou l'autre premier ministre. La France gaspilla sur les champs de bataille de l'Europe une énergie qui aurait pu lui venir fort à point outre-mer. Par intermittences, de 1742 à 1763, le France et la Grande-Bretagne se firent la guerre. Le conflit se déclencha à la mort de Charles VI, dernier empereur de la maison de Habsbourg (1740). Toute l'Europe avait juré d'accepter sa fille sur le trône impérial mais, inspirés par Frédéric de Prusse, les voisins de la jeune souveraine trahirent leur serment pour se ruer à la curée. L'Angleterre vint à l'aide de la fille de Charles VI. La guerre en Europe connut maintes péripéties et d'autres parjures de la Prusse, mais c'est sur mer et dans leurs établissements coloniaux que la rivalité dressant la France contre la Grande-Bretagne fut la plus acharnée. En 1763, la France avait désormais perdu son influence en Inde et au Canada...

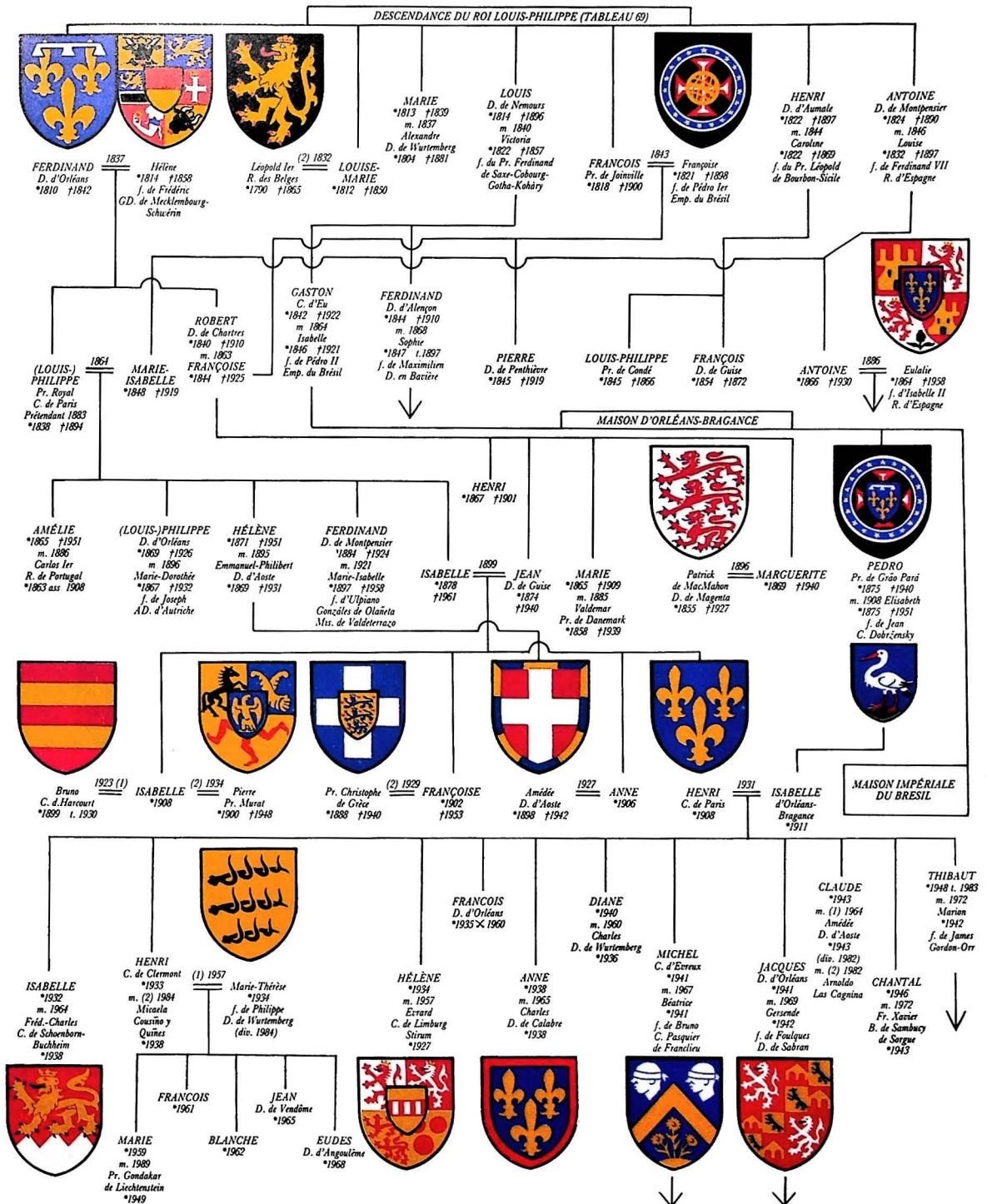
Son prestige n'en était cependant pas entamé. L'Europe copiait ses manières, admirait ses écrivains, faisait de sa langue celle des diplomates. Un esprit tout neuf dominait la littérature, que ce soit dans l'œuvre géniale mais pleine de vivacité d'un Voltaire, dans les trente-quatre volumes de l'encyclopédie dirigée par Diderot ou dans les doctrines un peu échevelées de Rousseau : l'ordre établi était partout soumis à l'analyse et à la critique. L'âge de la raison remplaçait l'âge de la foi...

La mort de Louis XV en 1774 donna la couronne à son petit-fils, le pathétique Louis XVI, irréprochable, mais d'une naïveté confinant à la stupidité. Son règne débuta par un triomphe remporté sur l'Angleterre : l'assistance offerte aux colons anglais d'Amérique en rébellion assura la création et l'indépendance des États-Unis. Cependant, cette victoire n'améliora pas l'état des finances françaises toujours vacillantes et ne rehaussa en rien l'image de l'institution monarchique. Selon un de ses plus brillants ministres, la France était alors „un royaume fait d'États et de pays distincts... où le privilège renverse tout équilibre... (un royaume) impossible à gouverner“. Le pays n'était pas pauvre, loin de là, mais ses ressources étaient mal réparties et mal employées. En 1789, dans un geste de la dernière chance, la Couronne convoqua les États-Généraux pour la première fois depuis 1614, dans les toutes premières années du règne de Louis XIII. A la grande surprise du roi, les députés se constituèrent en Assemblée Nationale unique et entreprirent de rédiger une constitution. Le 14 juillet, le peuple de Paris prit d'assaut la Bastille, une prison désaffectée, qui symbolisait à ses yeux la tyrannie. Pas à pas, la république germa jusqu'au jour de 1793 où elle envoya à la guillotine l'ex-roi devenu le „citoyen Capet“. Son jeune fils Louis XVII mourut vraisemblablement en prison, mais de nombreuses contradictions et incertitudes entourent encore ce décès.

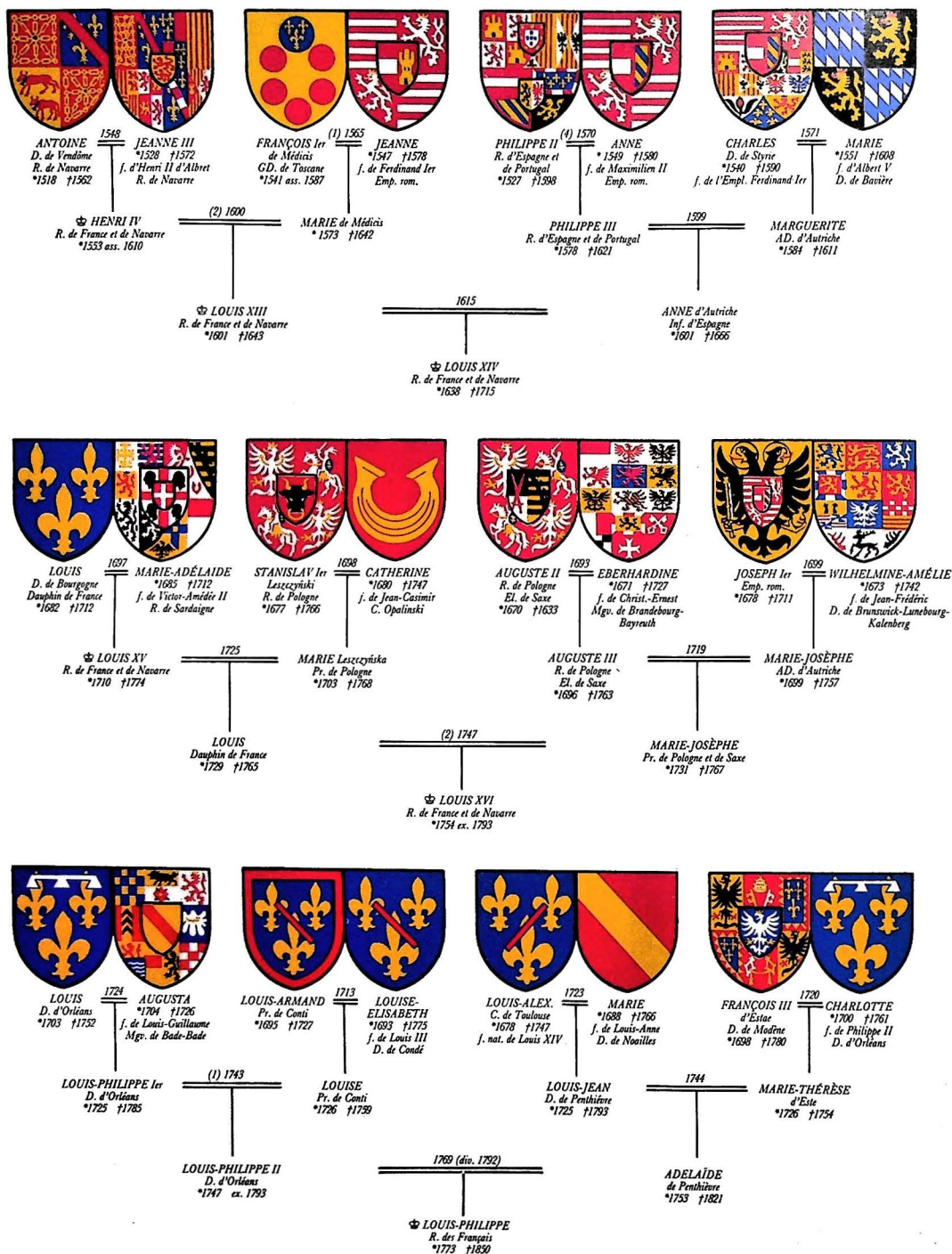
APRÈS LA RÉVOLUTION

Le processus par lequel la république française devint un consulat, puis le consulat un empire (voir chapitre 17) n'entre pas dans l'histoire des Bourbons exilés après la





Les ancêtres de Louis XIV, Louis XVI et Louis-Philippe



Révolution. Les alliés victorieux de l'Empire en 1814 ramenèrent dans leurs fourgons le comte de Provence, frère cadet de Louis XVI, et l'installèrent sous le nom de Louis XVIII. A en croire leurs ennemis, les Bourbons n'avaient rien appris ni rien oublié. Le nouveau roi, d'âge déjà avancé, malade et sans enfant, avait toutefois pour lui un certain bon sens. Certes, il dut quitter sa capitale à bride abattue pour se mettre à l'abri durant les Cent Jours et ne revint qu'après Waterloo mais, s'il garda toujours une crainte du radicalisme qui s'exprimait si aisément, il eut la sagesse de ne pas tomber dans les outrances droitières où se complaisaient certains émigrés revenus au pays. Le meurtre du duc de Berry, en 1820, força le vieux roi à se pencher vers la droite. Ce virage politique fut encore accentué par son frère Charles X, qui se fit couronner à Reims, conformément au vieux cérémonial, et imposa encore les mains à des malades atteints des écrouelles (le « mal du roi »)... L'action politique et militaire la plus significative de Charles X fut la prise de l'Algérie et la mise en place du pouvoir colonial français en Afrique du Nord. Mais le vieux monarque n'en restait pas moins obstinément replié sur les idées d'un autre temps et, en 1830, une révolution à Paris réussit sans peine à l'envoyer en exil, d'abord en Ecosse, puis en Bohême.

De cœur, de nombreux Français étaient toujours soit républicains, soit bonapartistes. D'autres appuyaient Louis-Philippe, duc d'Orléans. Ce fut ce dernier qui l'emporta, mais de justesse. Son père avait attaqué la cour de Louis XVI, embrassé la cause révolutionnaire et — sous le nom de Philippe-Egalité — voté la mort du roi avant de monter lui-même à l'échafaud, quelques mois plus tard. Gros ventre, mais petite tête bien faite, Louis-Philippe avait la réputation d'être libéral. Il devint roi des Français, adopta le drapeau tricolore et bâtit sa monarchie constitutionnelle sur le modèle de celle d'Angleterre. Mais, pour les royalistes fervents, la *vrai* roi était le comte de Chambord (Henri V en titre), petit-fils de Charles X. La monarchie de Juillet recherchait en tout le juste milieu. Ce fut donc une période pleine de modération et de dignité, mais un peu terne faute de grands objectifs. Une vague de révolutions balaya l'Europe en 1848 et la famille d'Orléans ne put y échapper : elle disparut dans un exil bourgeois. La France renoua ses attaches bonapartistes (voir chapitre 17). Le tableau 71 montre que l'ascendance de Louis-Philippe était d'abord française (sinon française de sang royal).

Lorsque le Second Empire tomba en 1870, la France se trouva devant la nécessité de se donner une nouvelle constitution. La défaite devant l'Allemagne avait provoqué la pénible perte de l'Alsace et de la Lorraine. Le comte de Chambord, héritier direct d'Henri IV et de Louis XVI, était un exilé d'âge moyen et sans enfant. Les monarchistes français de toutes tendances étaient prêts à accepter « Henri V », mais le prétendant était inflexible sur un point essentiel : il ne demandait qu'à reprendre le trône de ses ancêtres, mais refusait catégoriquement d'abandonner le drapeau blanc des Bourbons pour le drapeau tricolore ! Or, pour tous les Français — ou presque — les trois couleurs étaient devenues non seulement le symbole d'une gloire éclatante, mais aussi



Louis-Philippe (1773–1850), roi des Français, et ses cinq fils, par Horace Vernet, 1846.

l'héritage de la Révolution. Chambord ne voulut pas reculer et la France devint une république.

La mort d'« Henri V » en 1883 fit que l'aîné des descendants d'Hugues Capet était désormais l'infant Charles, prétendant carliste au trône d'Espagne (voir chap. 11). En 1936, à l'extinction de cette branche, l'aînesse passa au roi Alphonse XIII en exil, pour aboutir en 1989 à son arrière-petit-fils Louis-Alphonse de Bourbon (tableau 52). Comme chef naturel de tous les Capétiens, ce prince porte de droit les lis de France sans aucune brisure. Les légitimistes français le reconnaissent comme roi (Louis XX) et le saluent du titre d'attente de duc d'Anjou, considérant que les renonciations du traité d'Utrecht (1713) sont dépourvues de valeur selon les coutumes du royaume de France. Ce qui précède n'a pas empêché les Orléans, descendants de Louis-Philippe, de faire également figure de prétendants au trône et d'arborer aussi les lis sans brisures depuis 1883, malgré les protestations des chefs successifs de la branche aînée et un arrêt de la Cour d'appel de Paris en 1989. L'ascendance immédiate du comte de Paris, le prétendant Henri d'Orléans, est fort complexe, car il est né du mariage de cousins germains ; c'est ainsi que le roi Louis-Philippe et sa femme apparaissent quatre fois parmi ses arrière-arrière-grands-parents. Le prince a perpétué la tradition familiale en épousant une cousine issue d'un rameau cadet qui a hérité des droits dynastiques sur l'éphémère empire du Brésil (tableau 70). La mère de sa femme apporte dans la famille un sang inhabituel venu des domaines slaves de l'ancien empire austro-hongrois. Le titre de comte de Clermont attribué à leur fils aîné fut porté à l'origine par l'auteur de tous les Bourbons, un fils de Saint Louis IX. Plusieurs mariages des enfants du comte de Paris n'ont pas été sans poser quelques problèmes dynastiques et autres. Sa propre sœur avait de son côté conclu une alliance en contradiction avec la logique historique en épousant en secondes noces le prince Pierre Murat, descendant du beau-frère de Napoléon.



Chapitre 17

NAPOLÉON

La famille Bonaparte, originaire de Sarzane, près de La Spezia, s'installa dès le x^e siècle en Corse, où la plupart de ses membres se consacrèrent à la pratique du droit. La famille pouvait prétendre à la petite noblesse et ses armes originelles sont données au bas du tableau 72.

La Révolution française glissa un bâton de maréchal dans la giberne de chaque soldat, pourvu qu'il fût suffisamment doué. Succédant à la Terreur, le Directoire dut faire appel à l'artillerie pour se maintenir en place. C'est ainsi qu'à l'occasion de son premier commandement en qualité de général, l'artilleur Bonaparte réprima dans les délais les plus courts une révolte royaliste à Paris. Puis, en 1796–1797, Bonaparte entreprit sa propre révolution, non pas dans les milieux politiques parisiens, mais en faisant preuve de ses capacités militaires dans la conduite de la guerre en Italie du Nord. En 1799, il fut nommé Premier Consul, écrasant de sa personnalité ses deux collègues, Cambacérès et Lebrun. En 1804, le Sénat, quasi unanime, proclamait Napoléon Bonaparte empereur des Français sous le nom de Napoléon I^{er}. Le pape fut amené d'Italie à Paris pour procéder au couronnement. Des visites à Aix-la-Chapelle (ancienne capitale de Charlemagne) et à Milan (où il prit la couronne de fer de Lombardie) montrèrent que la volonté du nouveau monarque était de prendre en main la destinée de l'Europe.

Son génie militaire avait porté Napoléon sur le trône, mais il avait auparavant fait preuve d'un grand intérêt pour tous les aspects du gouvernement. Le code Napoléon, rédigé en 1804, est un chef-d'œuvre de clairvoyance et de rigueur juridique. C'est sans doute l'héritage napoléonien dont le monde a fait le plus large usage, avec le système métrique que les conquêtes de l'Empire contribuèrent à répandre et qui fut adopté par l'Europe continentale en 1801. Si, avec Trafalgar, en 1805, Nelson ôta à l'empereur tout espoir d'exercer la maîtrise des mers, les armées françaises déferlèrent néanmoins sur tout le continent européen dont Napoléon redessina la carte politique selon des lignes entièrement nouvelles, souvent au bénéfice de sa propre famille. Joseph, son frère aîné, fut fait roi de Naples, puis d'Espagne. Devenu vacant, le trône de Naples échut au maréchal Joachim

Murat, beau-frère de l'empereur, éblouissant général de cavalerie, mais homme politique d'une compétence discutable. Louis Bonaparte devint roi de Hollande et Jérôme régna sur un fort artificiel royaume allemand de Westphalie. Napoléon était habité du désir de fonder une dynastie. Il s'était querellé avec Lucien, le plus intelligent de ses frères, à propos de son second mariage avec une ancienne maîtresse de petite naissance. Joseph n'avait que des filles et Jérôme avait été contraint de divorcer de son épouse américaine. La propre femme de l'empereur, la très jolie Joséphine Tascher de La Pagerie, ne lui avait donné aucun enfant, mais sa fille d'un premier lit avait épousé Louis de Hollande. Napoléon força donc Joséphine au divorce et obtint la main de la fille de l'empereur d'Autriche. Le noble sang des Habsbourg-Lorraine allait se mêler à celui du génie corse. Un seul fils naquit de cette union et son père lui conféra le titre de Roi de Rome, rappel du titre de Roi des Romains porté par l'héritier des empereurs romains germaniques.

Pour ses propres armoiries, Napoléon choisit une aigle romaine empiétant un foudre. Dès après son avènement, il institua une heraldique nouvelle pour répondre aux honneurs inédits dont il comblait ses maréchaux et hauts fonctionnaires. Ses frères combinèrent l'aigle impériale avec les antiques blasons des provinces placées sous leur gouvernement. A son beau-frère, Joachim Murat, roi de Naples, l'empereur accorda le droit de porter l'aigle impériale en chef de ses armes. Chaque titre de la hiérarchie reçut un signe heraldique particulier. Napoléon fonda, en 1802, la Légion d'Honneur, qui fut maintenue comme ordre de chevalerie par Louis XVIII et constitue toujours la première décoration de France. Son collier et son étoile entourent l'écu impérial au tableau 73.

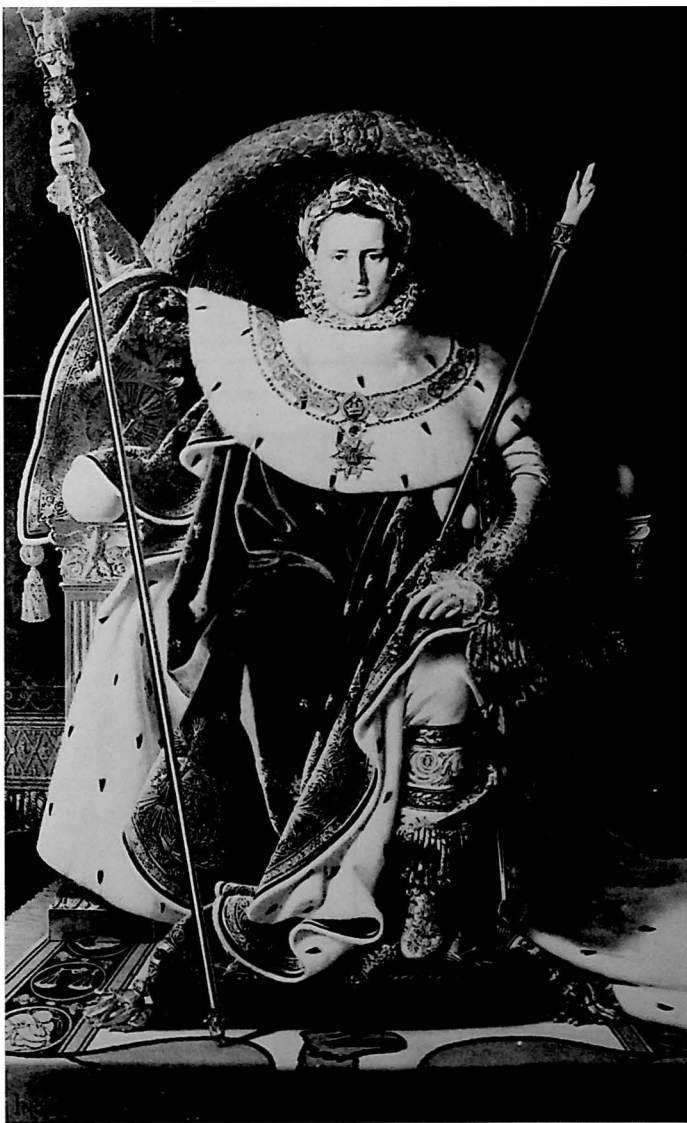
Comme avant lui bien des conquérants, Napoléon ne sut mettre un frein à sa marche en avant et moins encore se retirer des territoires conquis. En vain lui offrit-on à plusieurs reprises des conditions de paix garantissant à la France ses „frontières naturelles“ — le Rhin, les Alpes et les Pyrénées. L'invasion de la Russie, en 1812, suivie de la terrible retraite depuis Moscou incendiée, marqua le début de son déclin. Ses nouvelles armées se

firent écraser à Leipzig en 1813 et en 1814, de sorte qu'il fut contraint à l'abdication. Exilé à l'île d'Elbe, il en revint pour cent jours glorieux qui se terminèrent par la défaite de Waterloo. Et ce fut Sainte-Hélène, où Napoléon cultiva une légende qui allait admirablement servir son neveu. Son fils avait été envoyé en Autriche, où il reçut le titre de duc de Reichstadt et des armoiries autrichiennes. L'impératrice, dotée du duché de Parme, vécut en concubinage avec le comte de Neipperg, qu'elle épousa en 1822.

Napoléon avait gouverné en autocrate. Pourtant, en trois occasions — en 1800, 1802 et 1804 — il sollicita la sanction du peuple français. Il régna en empereur bien qu'il fût l'héritier de la Révolution française. Ainsi, il signa en 1802 un concordat avec le pape mais, restaurée, l'Eglise ne jouit plus en France des privilèges ni du prestige qu'elle avait connus sous l'Ancien Régime. Sous Napoléon, elle ne fut qu'un appendice du pouvoir civil. Lorsque des soulèvements royalistes se produisirent, Napoléon commit envers la vieille dynastie un acte arbitraire dont on n'a pas fini de discuter en faisant enlever, puis exécuter sommairement le duc d'Enghien, dernier représentant de la branche Condé des Bourbons. L'intérêt personnel que l'empereur porta à la réforme judiciaire et à tous les domaines du gouvernement civil était indubitable : il en étudiait jusqu'au moindre détail. Goethe, tout comme Heine, l'admiraient pour ce travail en profondeur. La création de l'empire français provoqua la disparition du Saint Empire romain germanique, en place depuis des siècles. Une chose était sûre : après cette fulgurante carrière, l'Europe n'allait plus jamais être la même...

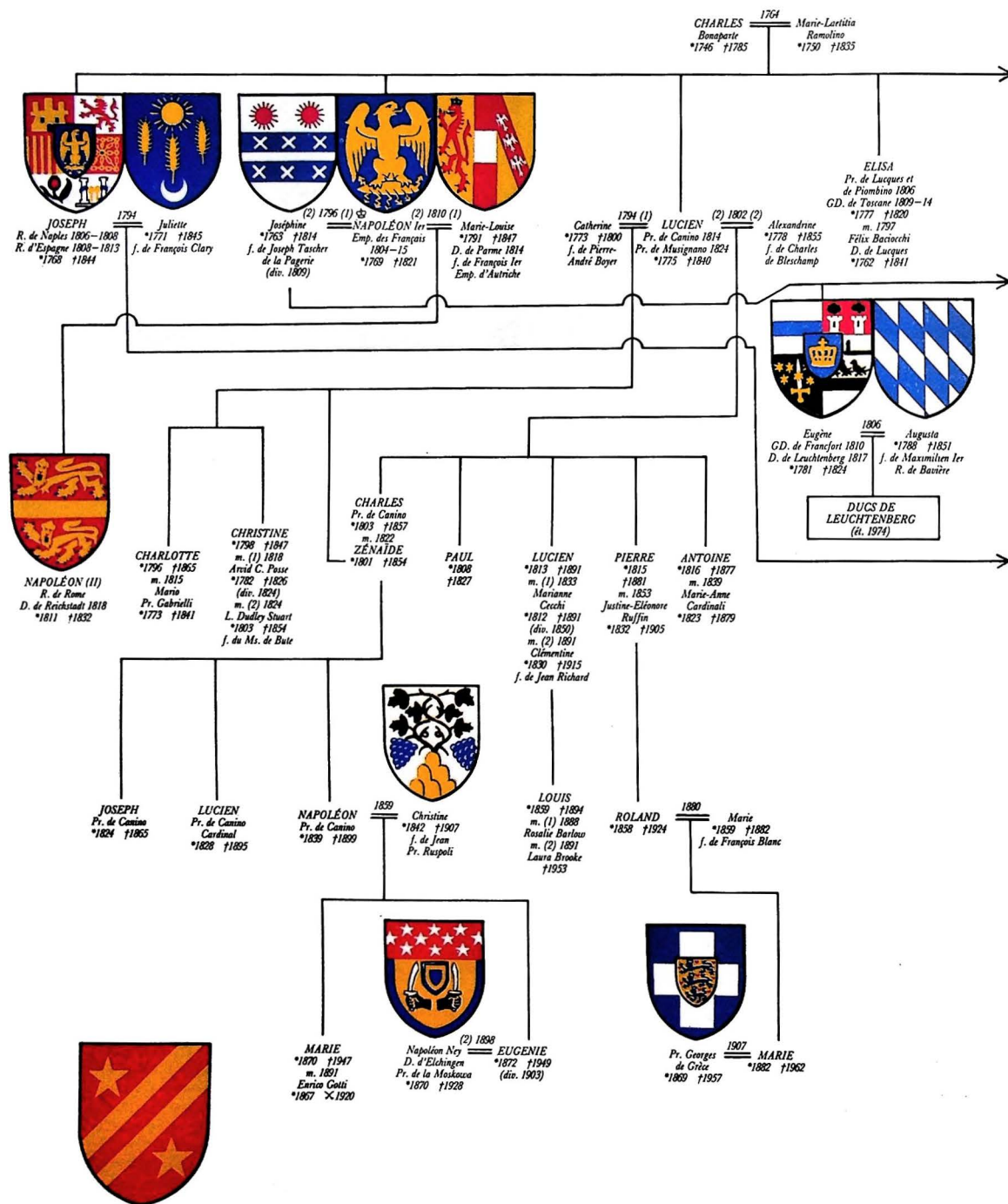
En France, la grandeur et la gloire de Napoléon ont effacé dans les mémoires ses erreurs et les carnages de ses incessantes campagnes. Après la mort prématurée à Vienne du fils de Napoléon I^{er}, Louis Napoléon, fils du roi de Hollande et petit-fils de Joséphine, devint chef de la famille. Lorsque tomba la monarchie de Juillet, en 1848, il se porta candidat à la présidence de la 2^e république. Le prestige du bonapartisme était alors tel que ce petit homme gauche, au physique peu impressionnant et sans références de succès, fut élu à une imposante majorité. Louis Napoléon devint même empereur en 1852 et, pour rendre hommage au défunt Roi de Rome, prit le nom de Napoléon III. Les princesses d'Europe lui battirent froid avec un bel ensemble et il fit un mariage d'inclination en épousant une comtesse espagnole d'une indéniable beauté.

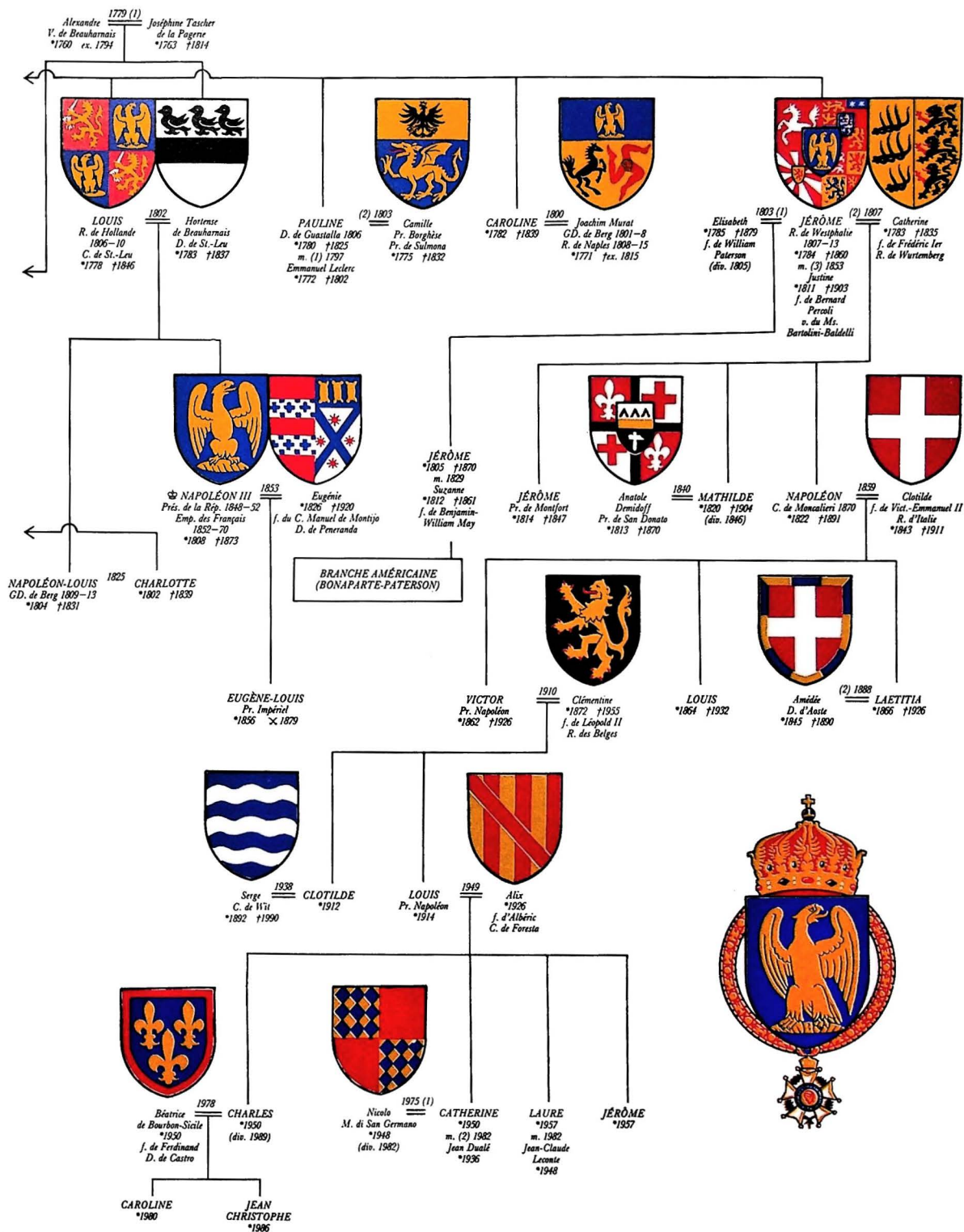
Napoléon III avait promis la paix à la France, mais il se laissa entraîner dans la guerre de Crimée (où il combattit la Russie aux côtés de l'Angleterre), dans des campagnes contre l'Autriche en Italie du Nord (où le massacre de Solferino en 1859 conduisit à la création de la Croix-Rouge), dans une expédition ratée au Mexique et, enfin, dans un conflit avec la Prusse. C'est à cette occasion que l'on vit combien ce second empereur était dénué du génie militaire de son oncle. Paris, que Napoléon III, aidé du baron Haussmann, avait beaucoup agrandie et embellie, fut assiégée par les Prussiens et, son chef étant fait prisonnier, le Second Empire s'écroula. Déchu par l'Assemblée, Napoléon-le-Petit s'exila en Angleterre et mourut trois ans plus tard. Son



L'empereur Napoléon (1769—1821) en costume du sacre, avec le collier de la Légion d'Honneur, par Ingres, 1806.

fils unique fut tué au Zoulouland (Afrique du Sud) dans les rangs de l'armée britannique. L'héritage bonapartiste se concentre aujourd'hui chez les descendants de Jérôme, roi de Westphalie. Autre ironie de l'histoire, l'héritier de cette famille, le prince Charles, a épousé une princesse de Bourbon, liant ainsi les Bonaparte aux descendants des souverains traditionnels de la France.

FRANCE
Les Bonaparte





Chapitre 18

BOURGOGNE

En tant qu'expression géographique, le nom de Bourgogne a suivi une évolution complexe. Les Bourguignons – ou Burgondes – étaient, à l'origine, une peuplade germanique d'importance relativement restreinte, qui força l'entrée de la Gaule au début du ve siècle et s'installa dans les vallées du Rhône et de la Saône. A la fin du ix^e siècle, toute cette région constituait le royaume de Bourgogne, dont la capitale était Arles. Petit à petit, le nom de Bourgogne vint à ne s'appliquer qu'à la partie septentrionale. En outre, dans cette même région, elle était formée de deux parties distinctes. Le duché de Bourgogne faisait partie de la France et ses ducs (tableau 74) étaient vassaux du roi. La capitale du duché était Dijon et ce territoire comprenait les fameux vignobles de Beaune. Il y avait aussi le comté de Bourgogne – connu par la suite sous le nom de Franche-Comté avec Dôle pour centre, et qui appartenait au Saint Empire. Ces deux territoires furent réunis à plusieurs reprises.

Le duché français tomba aux mains de Robert II de France, qui l'offrit à son fils Robert, lequel fonda la première Maison de Bourgogne. Cette donation eut lieu avant que n'existe l'héraldique. Au xiii^e siècle, les ducs concurent leur propre blason : l'écu bandé d'or et d'azur à la bordure de gueules. Ce dessin apparaît sur le sceau d'Hugues IV en 1234. La famille prospéra dans ses riches provinces, mais les fils cadets eurent à faire eux-mêmes leur carrière. Henri, fils cadet de Hugues I^{er}, par exemple, partit vers le Sud, devint comte de Portugal et l'ancêtre des rois de ce pays (tableau 114). Hugues III se maria deux fois. Sa seconde femme était l'héritière du Viennois et ce fief revint à leur fils Guigues, en même temps que le titre peu courant de „dauphin“, qui devait finalement passer au fils aîné des rois de France (voir chapitre 15, guerre de Cent Ans). Le dernier comte de la Bourgogne impériale laissa une sœur qui épousa Philippe V de France. La fille aînée issue de ce mariage devint la femme d'Eudes IV, duc de la Bourgogne française, et les deux Bourgognes furent donc unies en 1330. Toutefois, Philippe I^{er}, petit-fils issu de cette alliance, mourut sans enfant en 1361 et, alors que le duché retournait à la couronne de France, le comté passait à Marguerite de Flandre.

En 1363, Jean II de France donna la Bourgogne française à son plus jeune fils, Philippe *le Hardi*, qui inaugura ainsi la seconde lignée des ducs capétiens, la plus glorieuse (tableau 75). Il jeta immédiatement les bases de la future splendeur bourguignonne en épousant la veuve du dernier comte de la première souche. Marguerite était fille de Louis III de Male, comte de Flandre, et héritière non seulement du domaine paternel, mais des comtés de Nevers, Rethel, Artois et Bourgogne non-française. Philippe *le Hardi* n'en resta pas là. Il

Charles le Téméraire (1433–1477), duc de Bourgogne, et sa cour. Ms de 1473.





entrepris des actions diplomatiques et militaires à long terme pour obtenir le rattachement à son domaine des duchés de Brabant et de Limbourg, qui appartenaient à la sœur de sa belle-mère. L'année de sa mort, il parvint à obtenir ces territoires pour son deuxième fils, Antoine, mais ceux-ci allaient revenir par la suite à l'aîné de ses petits-fils, Philippe *le Bon*. Deux mariages dans la famille des souverains bavares de Hainaut-Hollande donnèrent, eux aussi, un dividende mirifique lorsque ces deux comtés revinrent à leur tour à Philippe *le Bon* qui, pour faire bonne mesure, acquit en outre le comté de Namur et le duché de Luxembourg.

Les États bourguignons du xve siècle présentent un phénomène extraordinaire. Leurs souverains n'étaient pas indépendants, car les territoires se trouvaient soit sous la suzeraineté du roi de France, soit sous celle de l'empereur germanique. Mais, outre les Bourgognes, ils possédaient encore la plus grande partie du Benelux actuel. Ils avaient établi leur capitale à Bruxelles, et leur richesse faisait pâlir d'envie la plupart des rois. Philippe *le Bon* fonda en 1430 l'ordre de la Toison d'Or, destiné

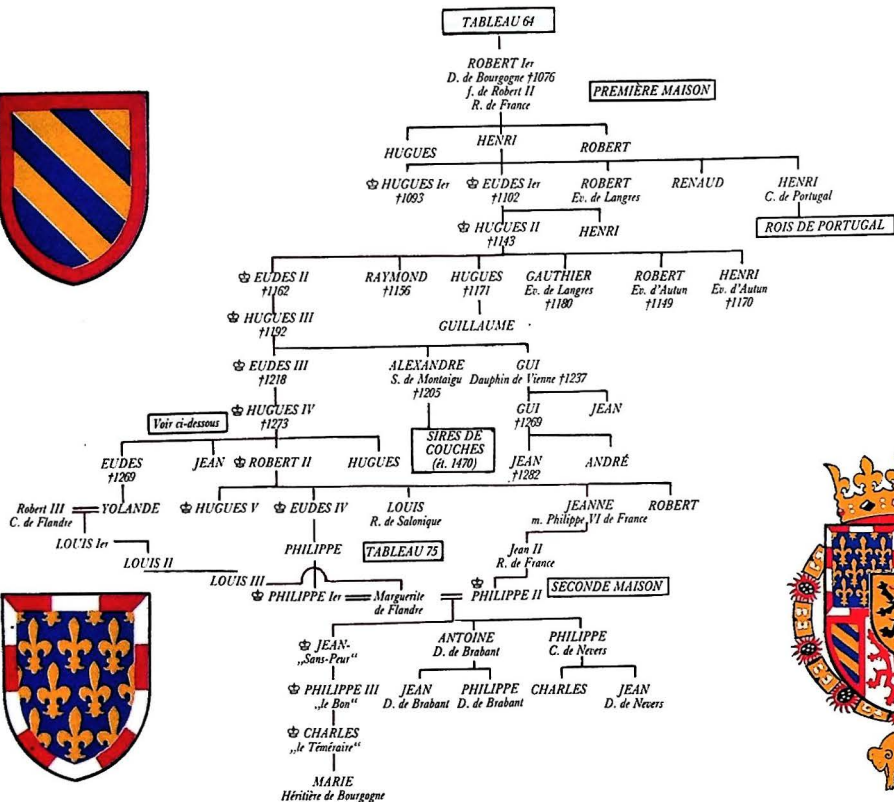
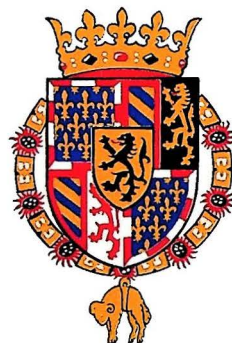
à devenir l'ordre de chevalerie le plus prestigieux d'Europe. Son collier entoure le blason de Philippe à la tête de ce chapitre et au tableau 74. Le premier et le quatrième quartier portent les armes de prince de France qu'employait Philippe *le Hardi*. Dans le deuxième, le bandé de Bourgogne est uni au lion de Brabant et, dans le troisième, au lion de Limbourg avec, sur le tout, le lion de sable sur champ d'or de Flandre. Si les ducs se faisaient enterrer à Dijon, si le cœur de leur domaine, le centre de leur puissance se situait aux Pays-Bas, leurs armoiries n'en resplendissaient pas moins partout. A Anvers notamment, les ducs firent beaucoup pour favoriser l'expansion d'un port déjà important. C'est également aux Pays-Bas que le grand mouvement artistique guidé par Jean van Eyck prit son essor, et que s'élabora la technique de la peinture à l'huile, art dans lequel l'Europe du Nord ajoutait pour la première fois quelque chose aux splendeurs italiennes.

Le long règne de Philippe *le Bon* (1419-1467) marqua le zénith de la puissance bourguignonne. Toutefois le surnom dont on l'a gratifié est un peu flatteur, car il fut un homme dur et exigeant. Il fut aussi père de nombreux bâtards. Sa cour était fastueuse, il encourageait la littérature et les arts, mais son gouvernement fut brutal et son administration fiscale presque cruelle. Diriger un tel domaine présentait, il est vrai, nombre de difficultés car il lui fallait surmonter un lourd handicap : ses diverses seigneuries des Pays-Bas étaient coupées des territoires patrimoniaux de Bourgogne. En outre, il n'était pas roi. Souvent Philippe se laissait aller à rêver au vieux royaume de Lotharinge créé de toutes pièces après Charlemagne au profit de l'aîné de ses petits-fils (chapitre 15), mais sa reconstruction était impossible. Quant au titre de roi de Brabant, Philippe *le Bon* le jugeait par trop modeste...

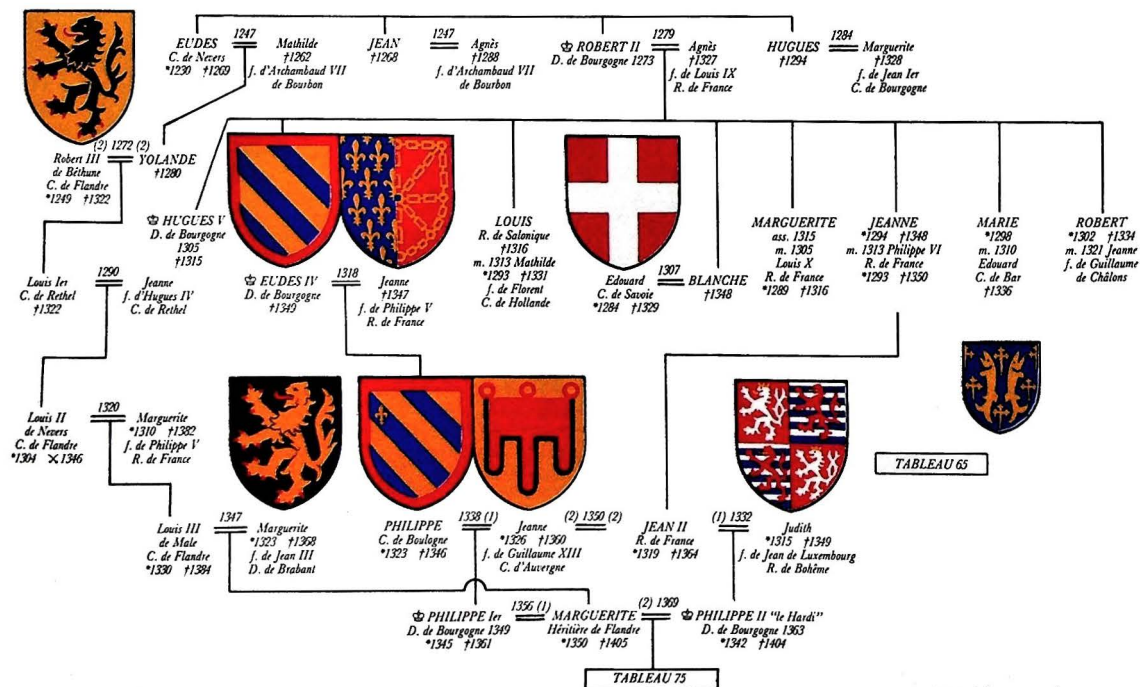
Son fils, Charles *le Téméraire*, n'était certes pas le portrait de son père. D'abord il était chaste, ensuite il n'était pas particulièrement intelligent. Sans héritier mâle, il se laissa entortiller dans la politique complexe des Suisses et des Habsbourg. Ses efforts pour réunir la Bourgogne et les Pays-Bas par des acquisitions en Alsace et en Lorraine se traduisirent par un échec. Ses campagnes contre les Suisses tournèrent au désastre. Le duc subit une lourde défaite à Grandson, en 1476, et se fit tuer à Nancy en janvier 1477.

Trois mariages ne lui avaient donné qu'une fille, Marie, dont l'héritage était le plus fabuleux d'Europe. Louis XI de France convoitait sa main pour le dauphin, mais la Flandre s'opposa à cette alliance. En août 1477, Marie épousa Maximilien, fils et héritier du Habsbourg qui régnait sur le Saint Empire. Les conséquences de ce mariage allaient peser sur l'Europe pendant un demi-millénaire.

Certes, la Bourgogne française, l'Artois et d'autres fiefs mineurs revinrent à Louis XI, mais le comté de Bourgogne et les provinces les plus riches et les plus importantes des Pays-Bas s'ajoutèrent aux territoires des Habsbourg et certains territoires allaient rester en leur possession jusqu'à la Révolution française. La brève épopée bourguignonne était terminée...



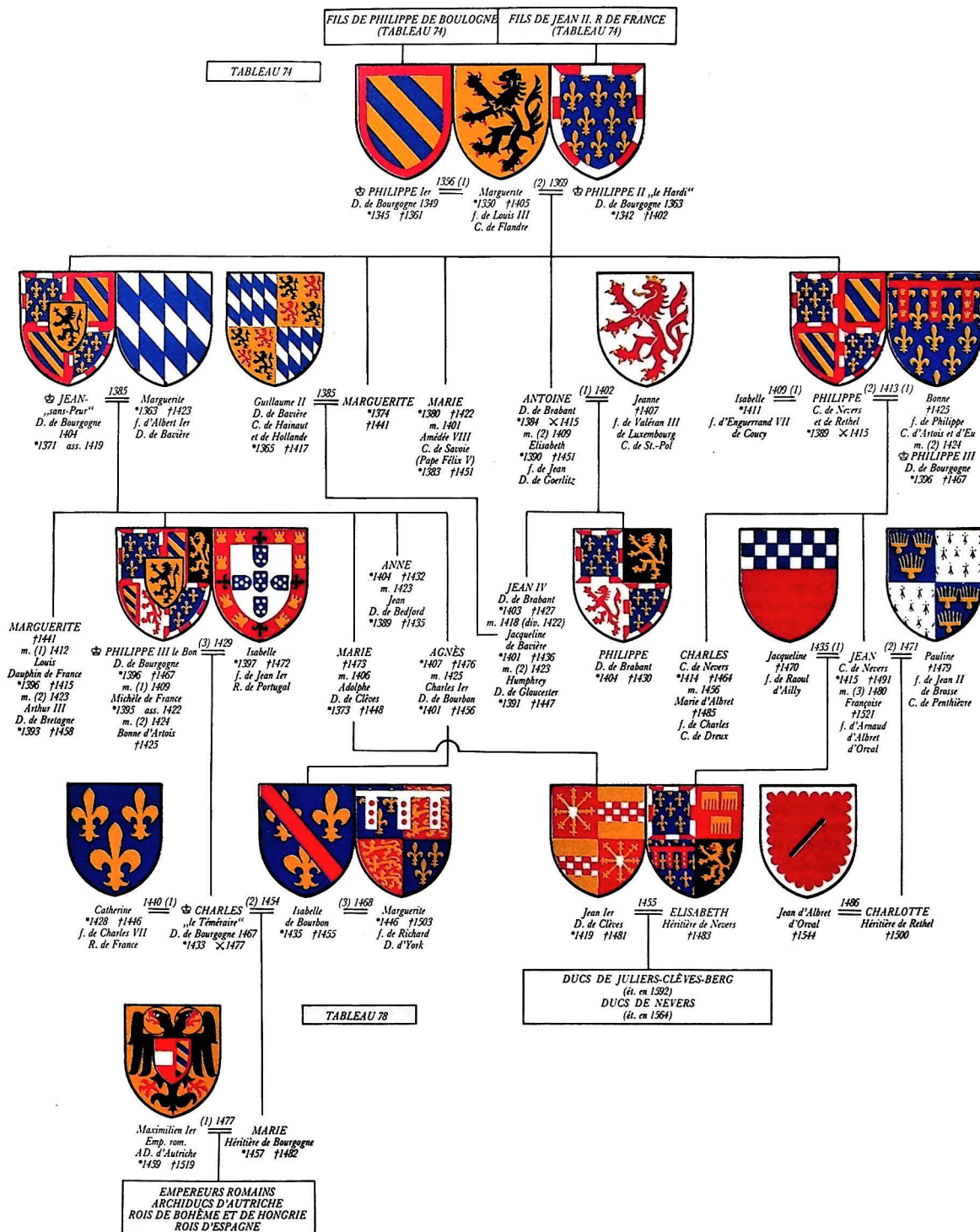
Extinction de la première Maison de Bourgogne



BOURGOGNE

La seconde Maison

TABLEAU 75





Chapitre 19

L'AUTRICHE DES HABSBOURG

Bella gerant alii, tu felix Austria, nube
(Que les autres fassent la guerre, toi,
heureuse Autriche, marie-toi).

Futur monument de l'histoire européenne, l'Autriche ne fut à ses débuts qu'une marche frontière de l'Allemagne. A l'époque de Charlemagne, la Bavière était un Etat frontalier faisant barrage aux hordes des Avars. Petit à petit les armes germaniques et la religion chrétienne réussirent leur expansion vers l'Est et plusieurs marches s'implantèrent au-delà des frontières bavaroises. Les plus importantes étaient (du nord au sud) l'Autriche, la Styrie, la Carinthie et la Carniole. Au Xe siècle l'Europe chrétienne dut faire face à une menace nouvelle qui, cette fois, se transforma en cataclysme : les Hongrois (ou Magyars) déferlèrent sur le continent, ne laissant que ruines sur leur passage. Othon de Germanie leur infligea pourtant une défaite décisive en 955 à la bataille du Lechfeld, près d'Augsbourg. Les Magyars furent repoussés jusque dans la région qu'ils occupent depuis, la Hongrie, tandis qu'Othon mettait un certain Burchard à la tête de l'*Ostmark* — ou marche de l'Est. A la fin du siècle, le titulaire de cette fonction portait le titre de *margrave* — comte d'un territoire frontière.

En 976, Léopold I^{er} de Babenberg (aujourd'hui Bamberg) fit son apparition dans l'histoire en qualité de margrave de l'Ostmark, et ses descendants gouvernèrent l'Autriche dans le cadre du Saint Empire jusqu'en 1246. Son arrière-petit-fils Léopold protégea l'Eglise avec ferveur et combla les monastères de ses bienfaits, ce qui lui valut d'être canonisé en 1485, mais les Autrichiens le considéraient déjà comme un saint de son vivant. Sa femme Agnès était la veuve de Frédéric de Hohenstaufen. Il s'ensuit que les nombreux fils de Léopold étaient les demi-frères du premier empereur de la maison de Souabe, Conrad III. L'un d'entre eux — un autre Léopold — fut pour un temps très bref duc de Bavière. Son successeur, Henri *Jasomirgott* (ainsi surnommé d'après son juron préféré : „Ainsi m'aide Dieu !"), devint premier duc d'Autriche en 1156, ceci par concession de l'empereur Frédéric Barberousse. Au cours de la deuxième croisade, Henri épousa une princesse byzanti-

ne. Un troisième fils, Othon, évêque de Freising, fut l'un des plus grands historiens allemands du XI^e siècle ; un autre, enfin, fut archevêque de Salzbourg.

Léopold V prit part à la troisième croisade et participa à la prise de Saint-Jean d'Acre en juillet 1190. A cette occasion, il se prit de querelle avec Richard I^{er} d'Angleterre, qui avait arraché la bannière d'Autriche d'une tour prise à l'ennemi. Le duc Léopold eut sa revanche le jour où il s'empara du roi d'Angleterre qui cherchait à rejoindre son pays sous un déguisement. Léopold remit Richard aux mains de l'empereur et eut sa part de l'énorme rançon réclamée par la suite sur les domaines du prisonnier. Le duc d'Autriche accrut son propre prestige en 1192 en héritant du duché de Styrie.

Médiateur entre le pape et l'Empire, Léopold VI connut un règne prospère et, à l'époque, Vienne était une des plus riches villes d'Allemagne. Son fils Frédéric fut moins heureux, car s'étant laissé entraîner dans un conflit contre l'empereur Frédéric II, il perdit pour quelque temps ses duchés et mourut sans enfant, au cours d'une campagne contre les Hongrois, en 1246. Cette famille de Babenberg avait jeté des fondations solides pour le futur Etat autrichien. Elle avait encouragé la mise en valeur du pays et établi dans ses territoires de grands monastères. Le duché lui-même réunissait les deux districts de Haute et de Basse-Autriche. Les armes de ce dernier se trouvent au tableau 76. Elles portent cinq aigles et reçoivent parfois le nom d'Autriche ancien. Elles ont fait place à la fasces d'argent sur champ de gueules (Autriche moderne), un des blasons les plus chargés d'histoire de l'héraldique européenne et longtemps associé au nom de la dynastie habsbourgeoise qui abandonna pour lui ses armoiries ancestrales d'or au lion de gueules (tableaux 76 et 77).

L'extinction de la dynastie des Babenberg coïncida pratiquement avec l'écroulement du pouvoir central en Allemagne après la mort, en 1250, de Frédéric II. L'empereur avait décrété que l'Autriche et la Styrie devaient revenir à la couronne, ceci en dépit de tous les efforts d'Hermann V de Bade, neveu du dernier Babenberg, pour faire entendre ses revendications sur les deux duchés. En 1251, Ottokar II, roi de Bohême, s'empara des duchés et affermit sa position en épousant Marguerite

de Babenberg. Ce prince puissant et ambitieux voulait dominer toute l'Allemagne. De fait, il parvint à étendre son influence au sud de l'Autriche lorsqu'en 1269 il acquit les duchés de Carinthie et de Carniole. Mais il était loin du compte et, de toute manière, son plan grandiose se trouva sérieusement compromis en 1273 lorsque les électeurs élurent Rodolphe de Habsbourg Roi des Romains (voir chapitre 30). En deux campagnes (1276 et 1278), Ottokar fut dépouillé de toutes ses conquêtes et, finalement, tué.

LES HABSBOURG

La famille des comtes de Habsbourg était originaire d'Alsace où elle possédait des biens considérables, tout comme sur le territoire de la Suisse actuelle. Le château de Habsbourg se trouve d'ailleurs dans le canton suisse d'Argovie. Rodolphe n'était plus tout jeune le jour de son élection, mais c'était un homme solide, respecté, puissant (sans l'être trop) et féal sujet des Hohenstaufen, alors disparus. En 1282, il persuada les électeurs de sanctionner la cession de l'Autriche et de la Styrie à ses fils Albert et Rodolphe. Ainsi commençaient les longues épousailles de Vienne avec ses descendants.

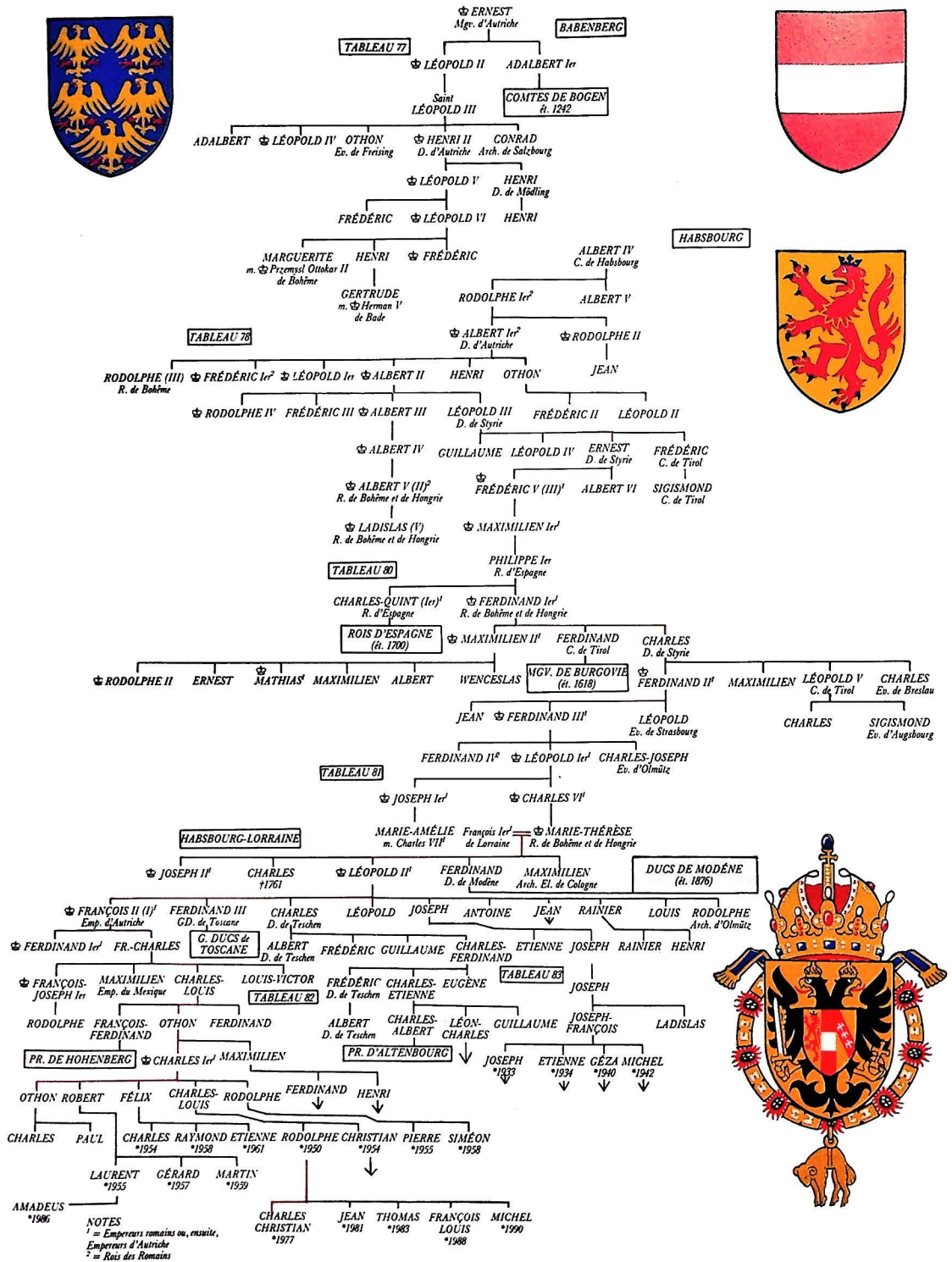
Rodolphe avait espéré faire monter après lui sur le trône impérial son fils cadet et homonyme, mais ce garçon mourut jeune. Lorsque Rodolphe mourut à son tour, en 1291, les électeurs jugèrent Albert d'Autriche trop puissant et choisirent plutôt Adolphe de Nassau, le „roi des prêtres“. Sept ans plus tard, ils le déposèrent pour élire malgré tout Albert d'Autriche, général rude et victorieux, mais prince moins aimable et moins généreux que son père. Pendant quelque temps il détint la Bohême qu'il destinait à son fils aîné, couvant un projet qui préfigurait l'union future de ce territoire à l'Autriche. Mais en 1308 Albert fut assassiné de façon barbare par son neveu Jean le Parricide. En dépit de sa puissance, Albert avait eu beaucoup de peine à maintenir son autorité sur certaines des vallées alpines. Par la suite, la légende allait situer sous son règne l'épisode de Guillaume Tell. Un de ses fils, Léopold I^{er} (tableau 78) subit une défaite décisive à Morgarten, en 1315, devant les paysans suisses révoltés. Cette bataille entre fourches et épées rappela sans ménagements aux seigneurs féodaux que leur supériorité militaire pouvait être mise en question.

En 1314, deux empereurs furent élus en même temps, mais Louis de Bavière réunit néanmoins plus de voix que Frédéric le Beau d'Autriche. Celui-ci fut battu à Mühldorf en 1322 et fait prisonnier. Son frère Léopold — qui le valait largement — dirigea l'Autriche pendant sa captivité. L'un après l'autre, les ducs de Habsbourg bâtirent leur pouvoir, pièce par pièce. En 1363, ils s'assurèrent du Tirol à la mort du comte Meinhard V (tableau 78). Rodolphe IV obtint le titre d'archiduc la même année. Son blason est écartelé de Styrie, de Carinthie, de Habsbourg et de Carniole, avec Autriche sur le tout. Les armes de la Styrie sont fort particulières : à l'origine elles comportaient un taureau furieux soufflant des flammes, sur champ de sinople (vert). C'était donc un blason parlant ; un jeu de mots sur le nom *Stier* (bœuf). Des générations postérieures de hérauts estimèrent que jeter ainsi le feu par les naseaux convenait mieux à une

„panthère“, et la figure principale prit la forme de ce monstre héraldique. A cette époque, un accord conclu avec la maison de Luxembourg stipula que si l'une des deux familles venait à s'éteindre, l'autre hériterait de ses possessions. Rodolphe IV ne manquait pas d'ambition et n'avait pas de scrupules sur les moyens de la satisfaire. Il fabriqua de toutes pièces des documents prouvant que Jules César avait accordé des privilèges spéciaux à l'Autriche. Le poète Pétrarque fut au nombre des experts qui condamnèrent cette supercherie !

Le temps très long que mirent à s'imposer le système de succession héréditaire et la dévolution au fils aîné de l'héritage paternel est un des facteurs fondamentaux qui déterminent l'histoire de l'Allemagne médiévale. Aux xiv^e et xve siècles, les Habsbourg souffrirent de la vieille coutume germanique du morcellement des domaines, coutume également en vigueur dans maintes principautés. C'est ainsi que Léopold III, le plus jeune frère de Rodolphe IV, devint duc de Styrie et le plus jeune de ses fils, Frédéric, comte de Tirol. Les territoires des Habsbourg ne se trouveront à nouveau réunis qu'à l'époque de Frédéric V. Mais, à cette date, des perspectives plus larges s'ouvraient à la famille. Les électeurs du Saint Empire (voir chapitre 30) manifestaient une préférence de plus en plus nette pour des empereurs qui trouvaient hors d'Allemagne l'essentiel de leurs ressources. Sigismund de Luxembourg, roi de Hongrie et de Bohême, régna de 1410 à 1437. Son unique enfant, Elisabeth, fut donnée en mariage à Albert V, duc d'Autriche, lequel succéda à son beau-père sur le trône impérial en 1438. Son règne fut cependant si bref qu'il ne compte guère dans l'histoire, mais il eut le temps de nouer un lien entre les Habsbourg et l'Empire, lien qui allait durer de 1438 à 1918, avec une seule parenthèse de courte durée. A la mort d'Albert, les électeurs firent appel à son cousin Frédéric V, qui était (avec son frère Albert) duc de Styrie, de Carinthie et de Carniole. Le nouvel empereur était jeune, avait fière allure et semblait promis à de grandes choses.

Les apparences étaient pourtant trompeuses. L'empereur Frédéric III fut sans doute le plus pâle de tous les héritiers de Charlemagne. Son long règne n'apporta que des résultats minimes sur le plan politique, bien qu'il offre certains points de repère historiques intéressants : Frédéric III fut le dernier empereur couronné à Rome et le premier à présenter le fameux prognathisme des Habsbourg. Les problèmes se présentèrent dès le jour où la veuve de son prédécesseur donna naissance à un fils posthume. Ladislas V fut donc, pendant sa très brève existence, nominalement roi de Bohême et de Hongrie, ainsi que duc d'Autriche. Mais, en 1463, l'empereur Frédéric avait réuni les territoires familiaux sous son autorité, à l'exception du Tirol, et pris le titre d'archiduc d'Autriche. S'il fut mauvais monarque, il fut bon Habsbourg. D'ambitieuses manœuvres lui trottaient dans l'esprit, nourries souvent par ses passe-temps favoris : l'alchimie et sa collection de pierres précieuses. C'est lui qui, dans un moment de clairvoyance, inventa la devise flatteuse AEIOU, que l'on traduit habituellement par *Austria est imperare orbi universo* (Il appartient à l'Autriche de gouverner le monde). En 1477, il parvint à conclure le mariage de son fils avec l'héritière de

AUTRICHE
Aperçu général

AUTRICHE
La Maison de Babenberg et l'accession des Habsbourg

TABLEAU 77

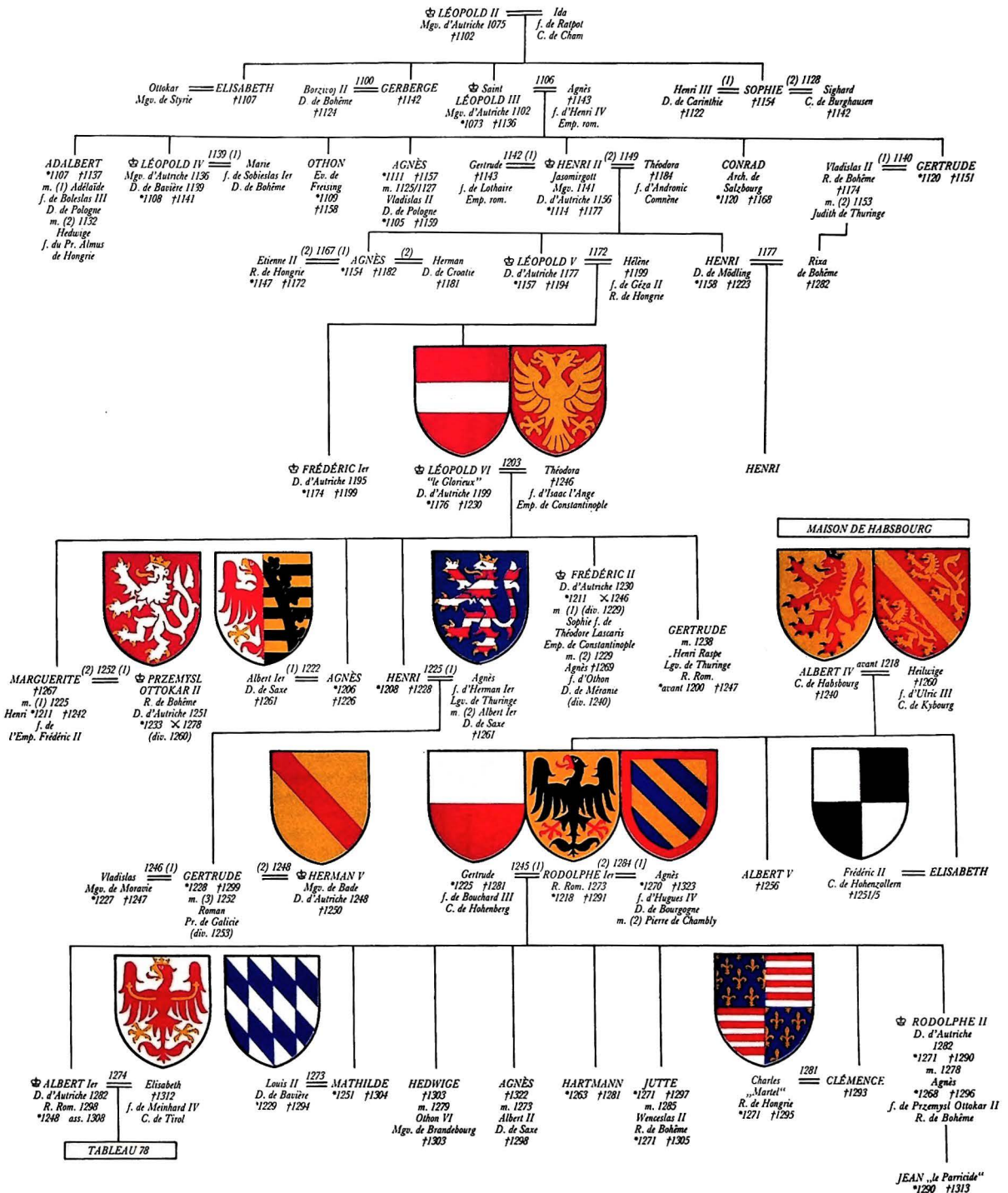


TABLEAU 78



L'empereur Maximilien I^{er} (1459–1519) et sa famille, par B. Strigel, vers 1515. Le prognathisme habsbourgeois est frappant.

Bourgogne et de la plus grande partie des Pays-Bas (voir chapitre 18). L'élection de ce fils — le vigoureux et belliqueux Maximilien — au titre de Roi des Romains en 1486 a peut-être apporté quelque consolation à Frédéric III, qui s'était fait chasser de sa propre capitale par le roi de Hongrie. Finalement, en 1490, il racheta le Tirol à son dernier comte (tableau 78). Cet empereur triste, rêveur et couard avait au moins légué à un héritier en pleine force un héritage plein de promesses...

MAXIMILIEN ET CHARLES QUINT

Maximilien I^{er} accéda sans difficulté au trône impérial. Pendant les dernières années du long règne paternel, c'est lui qui avait vraiment gouverné le domaine familial et il y avait bien assis son autorité. Des influences nouvelles se faisaient sentir. La pression des Turcs ottomans s'intensifiait au Sud-Est tandis qu'au Nord et à l'Ouest le gouvernement de l'Allemagne devenait de plus en plus illusoire. L'invention de l'imprimerie et l'extension du savoir nouveau par-delà les Alpes stimulaient le bouillonnement des idées. Maximilien conclut deux alliances qui devaient avoir des conséquences profondes, bien qu'imprévisibles dans les deux cas. Tout d'abord, il maria son fils et sa fille (tableau 79) à la fille et au fils de Ferdinand d'Aragon. Ensuite il fiança son petit-fils et sa petite-fille aux deux enfants de Ladislas, roi de Bohême et de Hongrie. Mais les moyens financiers qu'il devait solliciter auprès des Etats (les assemblées de ses provinces) lui faisaient souvent défaut et il se trouva engagé dans une

guerre avec la France pour faire reconnaître ses droits à l'héritage bourguignon.

Maximilien était toujours en vie lorsque son gendre, le jeune prince d'Aragon, mourut sans enfant, et lorsque son fils Philippe (lui aussi destiné à une mort prématurée) devint ainsi, du chef de sa femme Jeanne *la Folle*, héritier de la Castille et de l'Aragon. Mais la mort ne permit pas à l'empereur d'apprendre que Louis de Bohême avait péri à Mohács en 1526, laissant l'héritage de Bohême et de Hongrie à sa sœur Anne, épouse de Ferdinand de Habsbourg. Le grand héritage des Habsbourg prenait donc forme. Albert II avait placé l'écusson d'Autriche sur une aigle monocéphale. Après son accession au trône impérial, Maximilien I^{er} mit un écusson parti d'Autriche et de Bourgogne ancien sur la poitrine de l'aigle bicéphale (tableau 78). Son arrière-petit-fils Maximilien II (tableau 79) chargea l'aigle d'un écartelé pour Bohême et Hongrie avec Autriche et Bourgogne sur le tout.

Charles I^{er} d'Autriche — mieux connu comme l'empereur Charles Quint — recueillit l'écrasant fardeau de tous les territoires des Habsbourg. Il succéda à un de ses grands-pères comme roi d'Espagne en 1516, et à l'autre comme Empereur germanique en 1519. Charles était à la fois souverain de l'Espagne, de la Bourgogne et des Pays-Bas, suzerain des princes allemands et archiduc d'Autriche. Le tableau 79 retrace la longue série d'alliances heureuses qui permirent de réunir cet énorme domaine. On y voit aussi les imposantes armoiries qui se présentent comme une constellation de titres. La moitié supérieure représente l'Espagne (la Castille et le Léon, l'Aragon et la Sicile, avec Grenade en pointe) ; dans la moitié inférieure apparaît l'héritage austro-bourguignon avec, en cœur, un écusson parti de Flandre et de Tirol.

Un tel blason donne une idée des responsabilités de son propriétaire dans la vie réelle. C'était en effet trop pour un seul homme. En 1521, Charles mit à la tête des duchés autrichiens son frère Ferdinand avec le titre de lieutenant impérial.

Ce nouveau prince avait reçu toute son éducation en Espagne mais, fidèle au vœu de son grand-père qui avait projeté ce mariage, il épousa Anne de Bohême. Après la mort de son beau-frère sur le champ de bataille de Mohács, il devint roi de Bohême et d'une partie de la Hongrie, titre qui s'ajoutait à sa lieutenante en Autriche. D'autres Habsbourg avaient déjà régné sur ces pays, mais dès lors le caractère danubien de la dynastie habsbourgeoise fut solidement établi, de même que son rôle de protecteur de l'Europe contre les Turcs, bien qu'après Mohács la plus grande partie de la Hongrie soit restée aux mains des Ottomans. Ferdinand dut aussi subir le choc de la Réforme, qui provoqua de sérieuses répercussions en Bohême et en Autriche. Il était pieux catholique et patronna le Concile de Trente. Il soutint les jésuites qui luttaient victorieusement contre le protestantisme en Autriche. Après l'abdication de son frère Charles Quint en 1558, il monta enfin sur le trône impérial tandis que l'Espagne et les Pays-Bas revenaient à son neveu Philippe II. Ce dernier, par l'intermédiaire de sa mère, hérita du Portugal et épousa Marie d'Angleterre. Celle-ci n'ayant pas eu d'enfant, la marche triomphale des Habsbourg ne se poursuivit pas outre-Manche...

Ferdinand I^{er} reprit la coutume de diviser l'héritage entre ses héritiers. Son fils aîné, Maximilien II, élu empereur, reçut l'Autriche, la Bohême et la Hongrie. Ferdinand devint comte de Tirol et Charles, duc de Styrie. Les fils cadets (tableau 80) portaient des écus surchargés où s'épalaient leur fier lignage et aussi les armes d'un grand nombre de seigneuries d'une importance toute relative, telle la Marche vende avec son chapeau noir caractéristique. Dans toutes les provinces le problème religieux venait au premier rang des préoccupations. Maximilien II, aimable et tolérant, était cependant fort peu efficace. Son fils Rodolphe II, un des rares empereurs à être resté célibataire, était excentrique, timide et superstitieux. Passionné d'astrologie, il haïssait les fous et vécut surtout à Prague, qu'il embellit considérablement et où il fit venir les célèbres astronomes Kepler et Tycho Brahé. Mais il ne put régner efficacement et son gouvernement fut tellement désastreux que ses frères s'unirent contre lui. Mathias, qui allait finir par lui succéder, fut désigné comme son plénipotentiaire. Un autre de ses frères, Maximilien, fut grand-maître de l'Ordre teutonique dont la croix noire écartèle les quartiers de son blason.

Mathias n'avait pas d'enfant et prit grand soin d'assurer la transmission de ses biens à son cousin Ferdinand. Ce Ferdinand II, catholique fervent, avait été éduqué par les jésuites. Avant de monter sur le trône, il avait persécuté les réformés dans son duché de Styrie. Son deuxième fils, Léopold, destiné à la carrière ecclésiastique fut à onze ans — pour satisfaire à la piété paternelle — placé à la tête de deux évêchés et de quatre abbayes ! Malheureusement, la vertu de l'empereur était trop intransigeante et trop aride pour bien servir l'Empire. En mai 1618, un temple ayant été fermé à Prague et le culte protestant interdit, le palais royal fut envahi et deux lieutenants-gouverneurs ainsi qu'un secrétaire furent jetés du haut des fenêtres par les manifestants. Ce geste, baptisé „défenestration de Prague“, ouvrit la guerre de Trente Ans.

Ce conflit, issu d'un incident mineur — les défenestrés n'en moururent pas — s'étendit graduellement jusqu'à ce que presque toutes les nations d'Europe occidentale y jouent l'un ou l'autre rôle, la France et la Suède y faisant nettement plus que de la figuration. Cependant, le théâtre d'opérations principal se situa toujours sur le sol allemand ou en Bohême même. Ce fut donc la paysannerie de ces deux pays qui souffrit le plus de la guerre. Les dévastations et les souffrances furent terribles. De plus, le déclin de l'autorité impériale laissa l'Allemagne désunie et paralysée pendant deux siècles. Ferdinand II lui-même

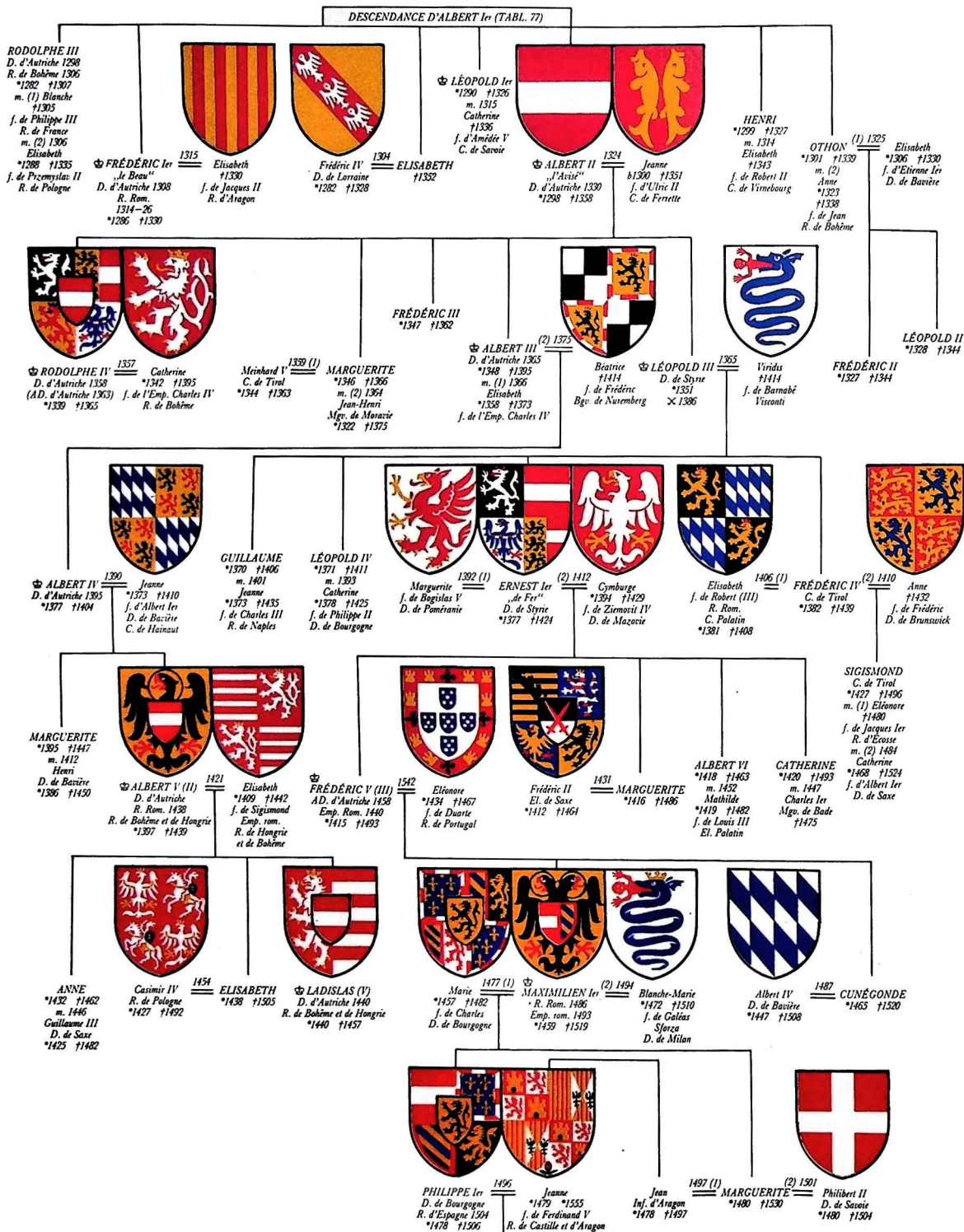
avait réuni les territoires autrichiens mais, en 1625, il céda le Tirol à son frère. La réunification définitive n'eut lieu que quarante ans plus tard. Lorsque l'empereur mourut en 1637, ses bonnes intentions avaient valu bien des tourments à ses sujets. Son ascendance (tableau 84) est dominée par le sang des Habsbourg car Ferdinand I^{er} était son grand-père d'un côté, son arrière-grand-père de l'autre ; l'Espagne et Foix y représentent les éléments les plus divergents. Les persécutions sauvages auxquelles Ferdinand II soumit les protestants de Bohême après la bataille de la Montagne Blanche témoignent du zèle qu'il mit à exercer ses fonctions impériales.

Son fils Ferdinand III eut à mener la seconde partie de la guerre de Trente Ans, ainsi que les négociations de paix. En 1635, la guerre avait cessé d'être surtout une affaire de religion. Elle se centrait sur les ambitions politiques de la France et de la Suède, et l'Autriche ne pouvait plus en retirer que des profits négligeables. La paix de Westphalie, enfin négociée en 1648, n'offrit pratiquement rien d'autre à Ferdinand III que la reconnaissance du royaume de Hongrie comme possession héréditaire des Habsbourg. Par contre, les vieux domaines alsaciens de la famille étaient cédés à la France et tout espoir d'établir en Allemagne l'une ou l'autre forme de gouvernement central — ou simplement unifié — s'évanouit en fumée. L'avenir de ce pays se trouvait aux mains d'une foule disparate de petits souverains de religions différentes et de puissance inégale. Quant à l'avenir de la dynastie des Habsbourg, il se situait désormais hors des frontières traditionnelles de l'Empire. Ferdinand III réussit sur la fin de sa vie à obtenir pour son fils aîné le trône de Bohême et le titre de Roi des Romains, mais Ferdinand IV mourut avant son père et, en 1657, l'héritage revint à Léopold I^{er}.

Le long drame que fut la guerre de Trente Ans (1618–1648) se terminait par l'affaiblissement du pouvoir impérial des Habsbourg et le morcellement de l'Allemagne, dont l'unité n'allait se réaliser qu'au XIX^e siècle, sous la bannière des Hohenzollern. Le traité de Westphalie reconnut cependant aux Habsbourg le caractère héréditaire de la couronne de Bohême. L'Allemagne était divisée en plus de trois cents Etats différents présentant souvent un territoire minuscule et ne bénéficiant que de ressources infimes. En général les habitants, selon la maxime latine *Cujus regio ejus religio*, étaient tenus d'observer la même religion que leur souverain. Entretemps le péril turc continuait à peser sur le flanc oriental de l'Autriche et l'Europe pouvait sans doute remercier le ciel que la dynastie ottomane connût, à ce moment précis, une période d'instabilité et de déclin.

AUTRICHE

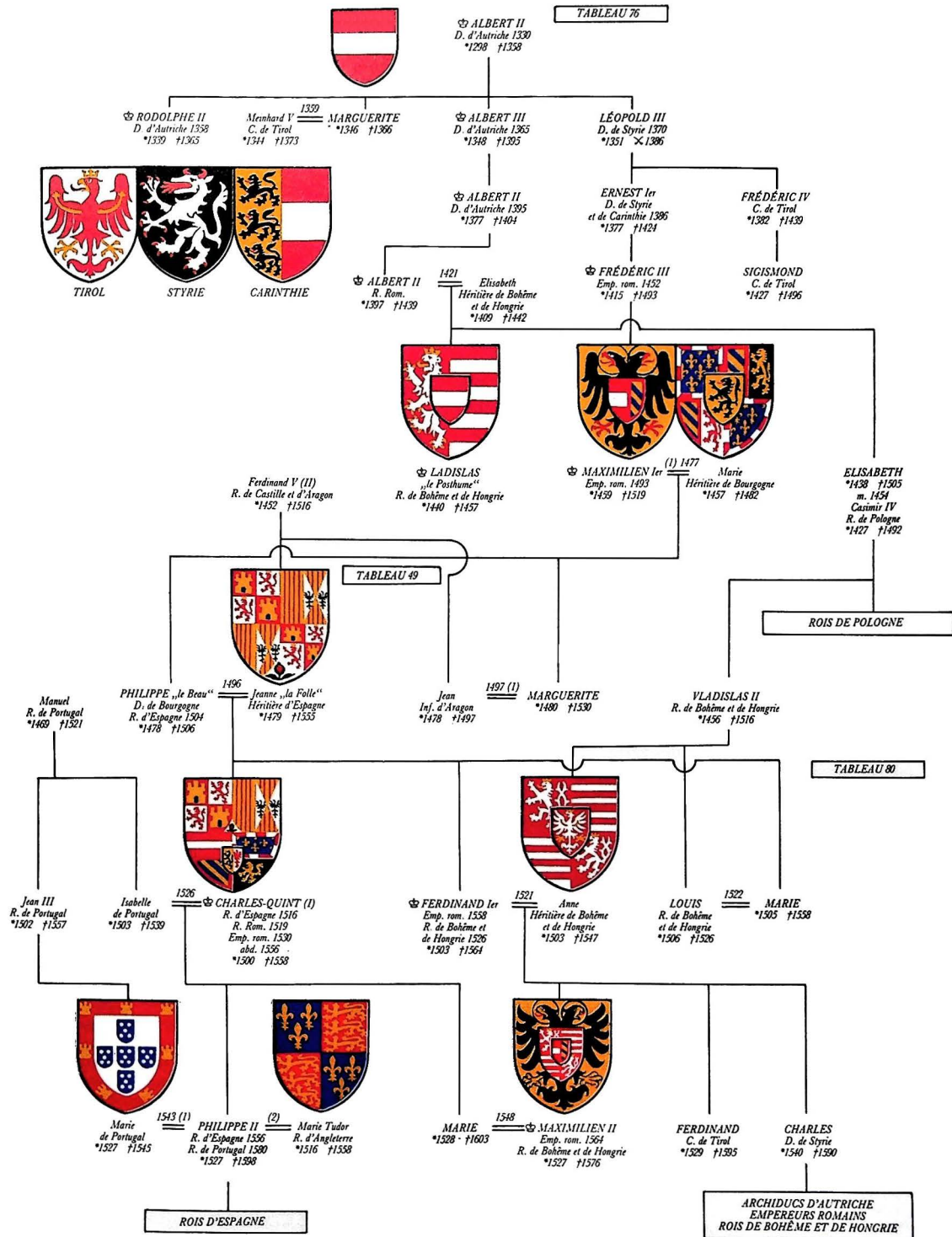
La Maison de Habsbourg aux XIVe et XVe siècles



AUTRICHE

L'expansion par les mariages

TABLEAU 79





Chapitre 20

L'AUTRICHE MODERNE

Fils de Ferdinand III, Ferdinand IV avait été élu roi de Bohême, mais mourut du vivant de son père, de sorte que son cadet, Léopold I^{er}, commença en 1657 un long règne au cours duquel il agrandit de presque la moitié le domaine des Habsbourg. Le nouvel empereur était laid, solitaire, renfermé et n'éprouvait aucun intérêt pour la chose militaire. Sa laideur provenait du prognathisme familial qui, dans son cas, confinait à la difformité. Léopold était aussi pieux et s'il s'intéressait aux disciplines intellectuelles, c'était, dans une large mesure, sous l'influence de l'Eglise catholique. Il avait d'abord épousé sa propre nièce, l'infante d'Espagne, mais son second mariage lui apporta le Tirol à l'extinction de la branche tyrolienne des Habsbourg (tableau 80). Grâce à l'assistance de la France, ses troupes vainquirent les Turcs en 1664 à Saint Gottard, prouvant ainsi la vulnérabilité de l'Islam. Mais, en 1683, le sultan — à son tour allié à la France — attaqua l'Autriche et parvint aux portes de Vienne. Léopold, affolé, s'enfuit, mais son beau-frère, Charles de Lorraine, prit la tête des défenseurs de la ville, réussit d'excellentes improvisations dans la manœuvre et reçut l'aide du roi de Pologne, Jean Sobieski. Une bataille désespérée mit les Turcs en déroute et sauva Vienne. Désormais, l'empire ottoman cessa de représenter une menace pour l'Europe centrale. A son retour, l'empereur témoigna d'ingratitude : „Comment reçoit-on un roi élu ?“ persifla-t-il. „A bras ouverts“, répondit le duc de Lorraine, „lorsqu'il a sauvé la capitale...“.

Lorraine prit Bude en 1686 et, l'année suivante, tailla les Turcs en pièces sur le champ de bataille historique de Mohács. Par le traité de Carlowitz (1699), le sultan céda presque toute la Hongrie et la Croatie à l'empereur et la diète de Hongrie décida en 1686 que la couronne de saint Etienne se transmettrait désormais de mâle en mâle dans la famille de Habsbourg. Une des conséquences de ces campagnes triomphales — presque toutes conduites par des généraux étrangers — fut la création, en 1680, d'une armée autrichienne régulière et permanente.

Cependant le problème turc n'était pas le seul à hanter les nuits de Léopold. L'agression française en Allemagne occidentale allait à l'encontre des intérêts impériaux et, en 1689, l'Autriche conclut une alliance avec l'Angleterre

et les Pays-Bas. En cette fin du xvii^e siècle, les chancelleries s'inquiétaient du problème posé à l'Europe par le roi d'Espagne, gâté et sans enfant (Charles II, voir tableau 50). Toutes les puissances s'accordaient sur la nécessité de se répartir les vastes possessions espagnoles, mais les candidats à la curée étaient nombreux. Les parties au futur partage furent unanimes à donner le statut d'héritier principal à Joseph-Ferdinand de Bavière, petit-fils de Léopold par son premier mariage, mais la mort du prétendant, en 1699, remit tout en question. On trouva alors une solution de rechange, qui divisait l'héritage espagnol entre Philippe d'Anjou et Charles, fils cadet de Léopold. Cette formule allait échouer. Les Habsbourg voulaient en réalité tout le gâteau et Léopold, faisant preuve d'une ambition démentielle, rejeta le compromis. Lorsque Charles II d'Espagne mourut en 1700, il avait légué, de son propre chef, toutes ses possessions au duc d'Anjou...

Joseph I^{er} (tableau 81) passa alors le plus clair de son règne à mener la guerre de Succession d'Espagne. Les forces impériales firent campagne à Blenheim et dans les Pays-Bas sous les ordres du prince Eugène de Savoie et aux côtés de leurs alliés anglais conduits par Malborough. Joseph mourut sans laisser de fils et cette situation porta sur le trône impérial son frère Charles VI, souverain si riche en possessions qu'il apparut manifestement impossible pour les puissances de lui donner en outre l'Espagne. Par le traité de Rastatt (1714), l'Autriche acquit pourtant les Pays-Bas espagnols (que la Grande-Bretagne ne voulait à aucun prix laisser à la France), Naples, Milan et la Sardaigne. L'Autriche devenait donc une force avec laquelle il fallait compter sur le sol italien. Mais son propre avenir s'annonçait cependant bien sombre.

Joseph I^{er} n'avait conçu que deux filles. Charles VI, quant à lui, consacra une bonne part de son règne — et d'incessants efforts — à organiser la succession de sa propre fille aînée, Marie-Thérèse, et à renverser le cours naturel des choses car c'étaient ses nièces qui eussent dû recevoir l'héritage. L'accord élaboré à cette fin reçut le nom de „Pragmatique Sanction“. Les parties constituantes de l'Empire y souscrivirent l'une après l'autre, suivies



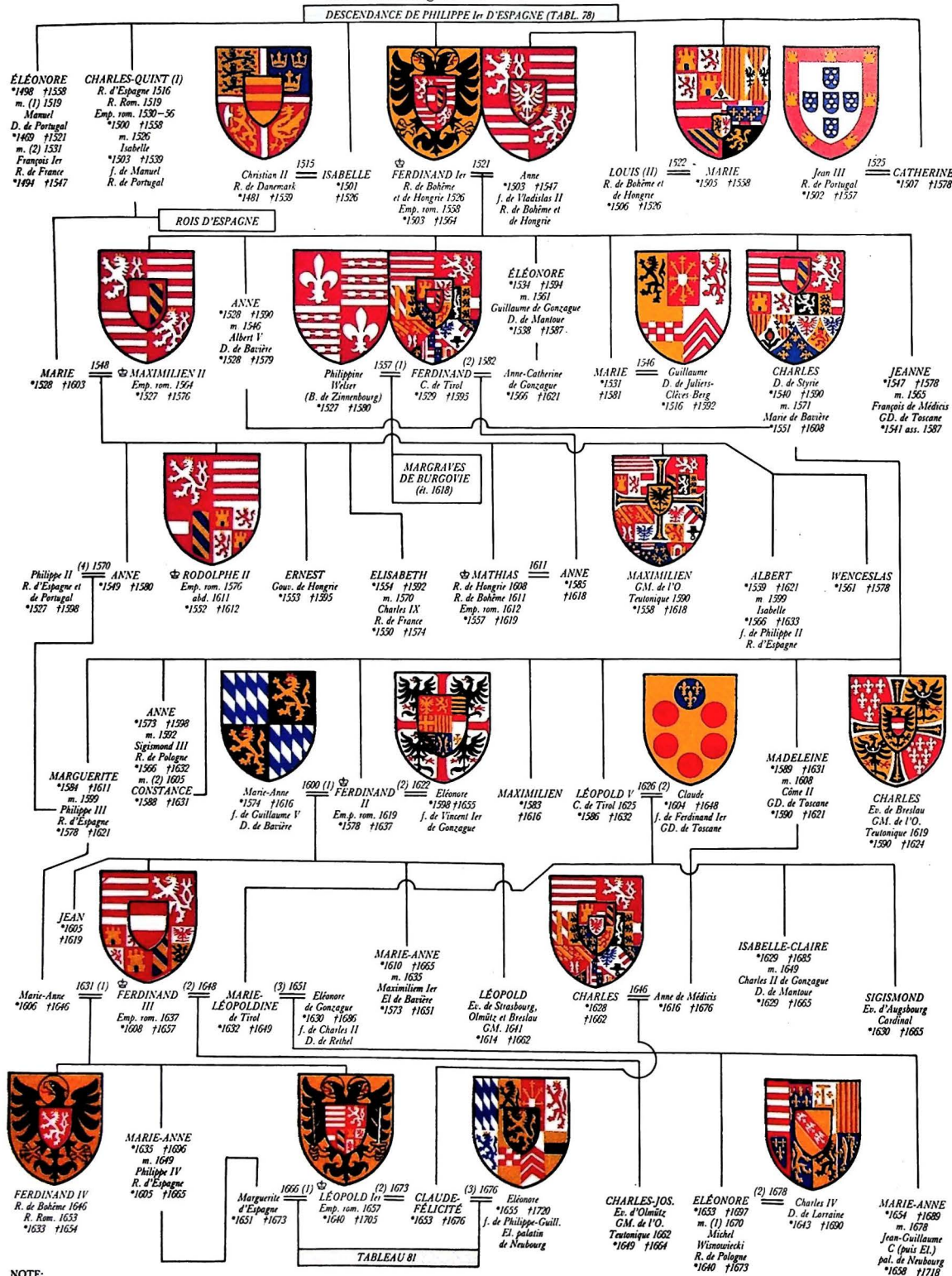
par les diverses grandes puissances d'Europe. Toutefois la France et l'Espagne ne donnèrent leur approbation qu'en 1735, lors du traité de Vienne, qui réglait un conflit aussi bref que futile à propos de la succession de Pologne. La diplomatie française connut un vrai triomphe en mettant sur pied le transfert de Naples et de la Sicile à l'Espagne, ainsi que le mariage de Marie-Thérèse avec François, duc de Lorraine, lequel devait abandonner son propre duché au roi détrôné de Pologne, mais recevoir en échange le grand-duché de Toscane.

MARIE-THERÈSE

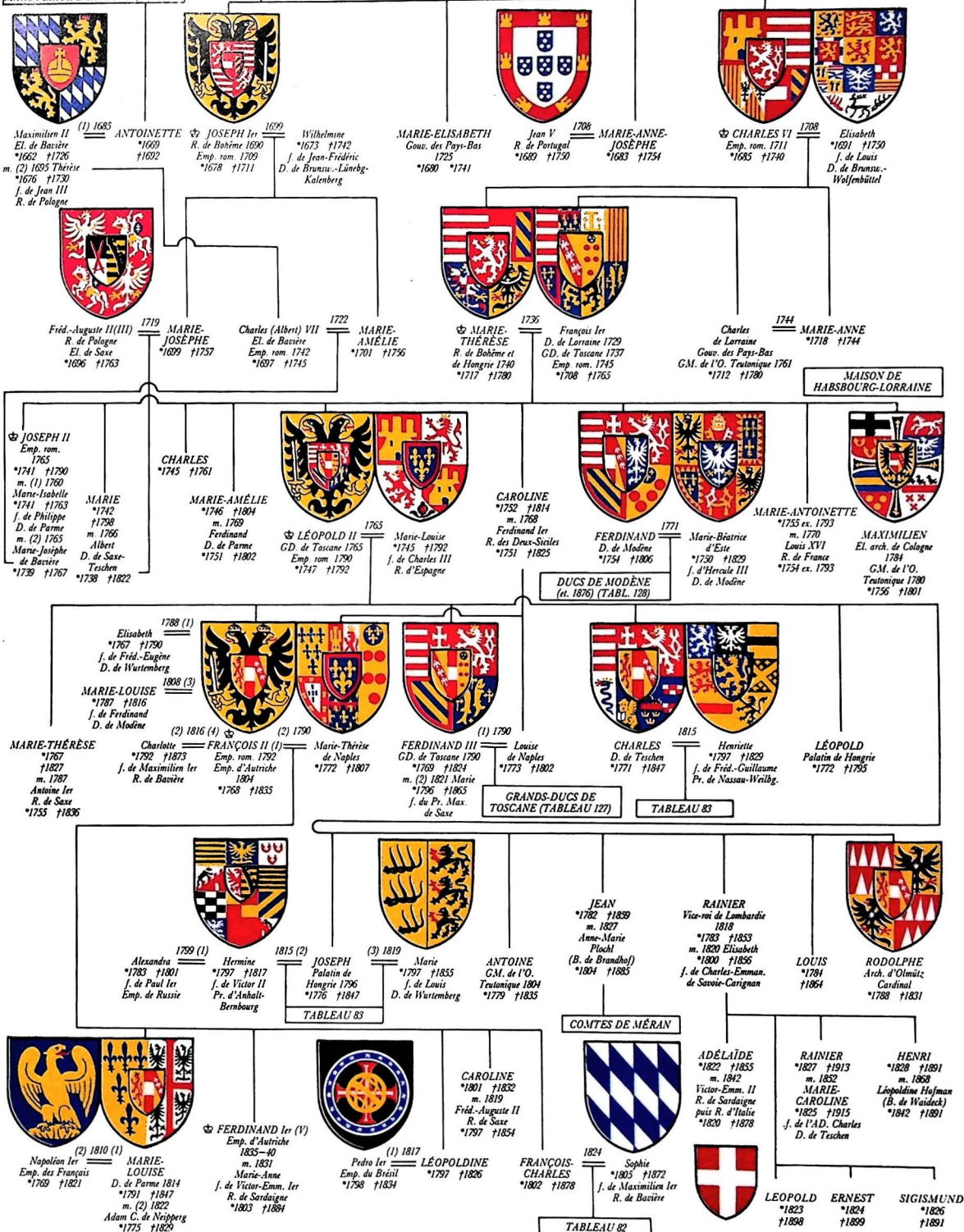
Lorsque Charles VI mourut en 1740, on aurait pu croire que sa fille Marie-Thérèse occupait une position bien assurée. Mais la présence sur le trône d'une jeune souveraine sans expérience intéressait plus certaines puissances que l'aspect sacré d'une signature apposée au bas d'un accord international. La Prusse, la Saxe, l'Espagne, la Bavière et d'autres encore se mirent à revendiquer certaines portions de l'héritage de Marie-Thérèse. Charles de Bavière fut élu roi des Romains, puis empereur (1742). Depuis 1437 il était le seul titulaire de la couronne impériale à ne pas être de la famille de Habsbourg et lorsqu'il mourut, en 1745, il céda la place à François I^{er}, époux de Marie-Thérèse. Quatre ans plus tôt, le cardinal Fleury, ministre de Louis XV, avait déclaré que la maison de Habsbourg était morte. Il s'était trompé : la reine de Hongrie — puisque tel était le titre que l'on donnait alors à Marie-Thérèse — remonta la

penne, et de façon spectaculaire. La Grande-Bretagne resta son alliée et ne cessa de financer son action, et ses sujets magyars se rallièrent à sa cause dans un grand élan de courage. Le perfide Frédéric de Prusse — qui avait reçu la Silésie comme pot-de-vin — se rangea temporairement dans son camp. Marie-Thérèse sortit de la guerre de Succession d'Autriche reconnue de tous et n'ayant subi que quelques pertes mineures en Italie. Mais l'annexion par la Prusse de la riche province de Silésie provoqua en Autriche un sentiment de profonde antipathie vis-à-vis des Hohenzollern. Quand éclata la guerre de Sept Ans (1756-1763), l'impératrice, sans grand profit, s'allia à la France contre l'Angleterre et la Prusse.

En 1765, Joseph II succéda à son père comme empereur germanique et partagea le gouvernement avec sa mère. Le déclin de la Pologne excitait la convoitise de ses puissants voisins. En 1772, l'Autriche participa au premier partage de ce malheureux pays et annexa la Galicie et la Lodomérie, accroissement de territoire que ni l'histoire, ni la géographie ne pouvaient valablement justifier. Mais Marie-Thérèse, dont le visage autoritaire quoiqu'affable frappe dans ses innombrables portraits, fut également une grande souveraine en politique intérieure. Les pouvoirs des organes centraux de gouvernement furent étendus, les privilèges des nobles et du clergé réduits. L'impératrice termina son règne laissant des finances plus saines et une armée mieux organisée que n'en avait jamais connu son hétérogène empire. Quand elle mourut, en 1780, son courage et son endurance



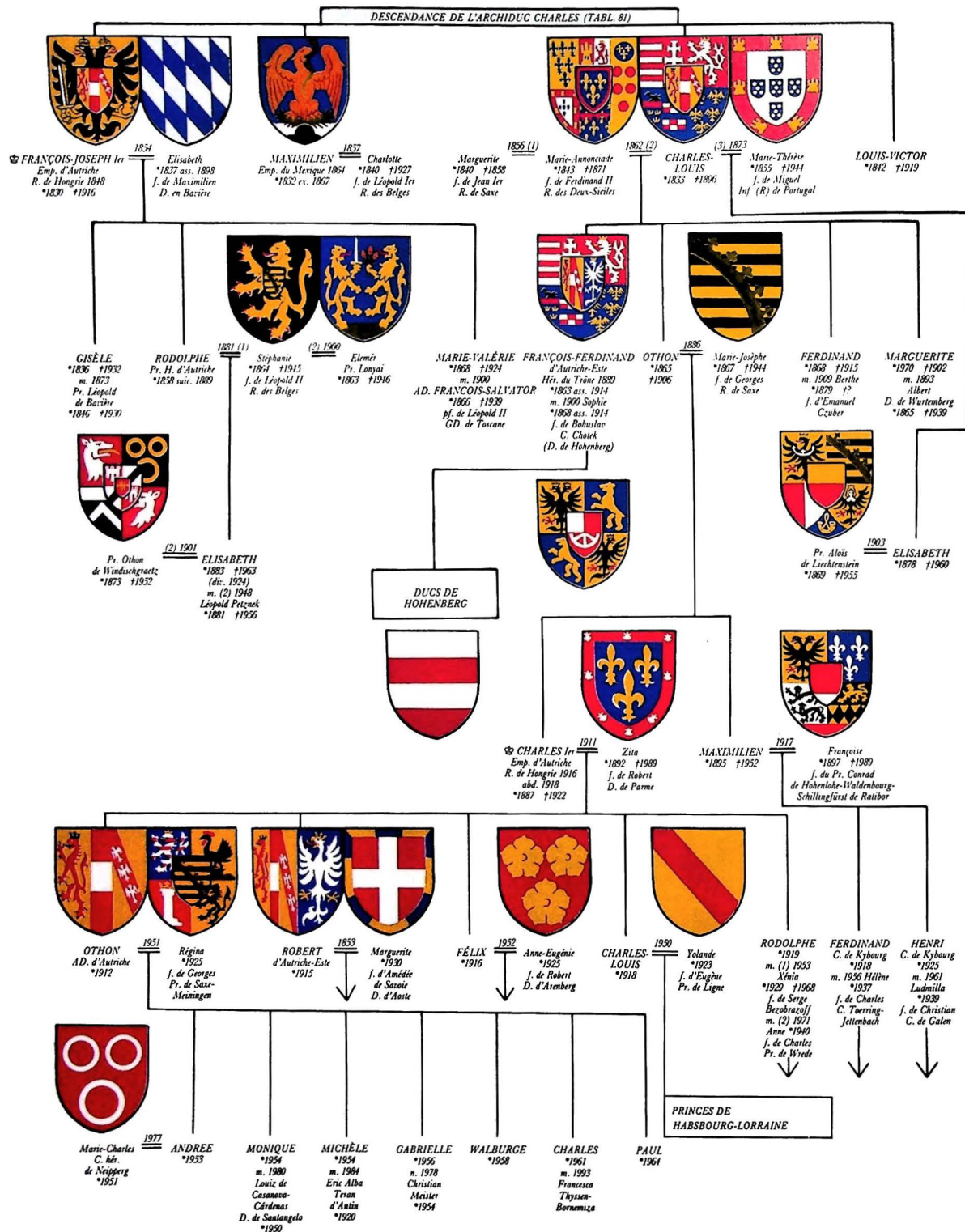
NOTE:
Les Empereurs plaçaient leurs armes de famille sur la poitrine de l'aigle impériale bicéphale, alors que
les Rois des Romains (R. Rom.) s'armaient de l'aigle à une tête.

Les XVIII^e et XIX^e sièclesFILLE DE LÉOPOLD I^{er} ET DE
MARGUERITE D'ESPAGNE (TABL. 80)DESCENDANCE DE LÉOPOLD I^{er} ET D'ÉLÉONORE PR. PALATINE (TABL. 80)

NOTE: Les empereurs plaçaient leurs armes sur la poitrine de l'aigle bicéphale, laquelle tenait, au XVII^e s., un glaive et un sceptre, et au XVIII^e s., un globe à senestre, le glaive et le sceptre à dextre.

AUTRICHE, BOHÈME ET HONGRIE

La fin de la monarchie



politique avaient transformé son héritage contesté en une monarchie plus forte et déjà teintée d'un certain réformisme.

L'ascendance de Marie-Thérèse (tableau 84) témoigne d'un large mélange de sang allemand. Si l'on pense à la fréquence des mariages entre Habsbourg, cet événement est remarquable. La souveraine utilisa différents types d'armoiries. Celles reprises au tableau 81 s'articulent en quatre quartiers : Hongrie, Autriche/Bourgogne, Moravie et Silésie, avec le lion de Bohême sur le tout. Le blason de son époux, l'empereur François, est une sorte d'inventaire des nombreuses prétentions de sa maison et porte en cœur un écu réunissant les armes des deux duchés de Lorraine et de Toscane.

Joseph II fait partie du groupe de souverains qui reçurent, en cette fin du XVIII^e siècle, le nom de „despotes éclairés“. Ses ambitions et ses efforts furent aussi ceux de son frère cadet Léopold, qui avait reçu le grand-duché de Toscane, et essayait à force de souplesse et d'intelligence politique de moderniser l'antique appareil gouvernemental des Médicis. Joseph croyait qu'un empereur bienveillant ne pouvait que faire le bonheur de ses peuples. D'une part il attaqua et entama le pouvoir de l'Eglise ; d'autre part, sa politique de centralisation sema le trouble dans ses territoires aux langues diverses. Aussi fut-il forcé, sur la fin de son règne, de modifier beaucoup de ses réformes, mais il n'en reste pas moins que l'enseignement public avait été largement encouragé sous son règne et que le talent sublime d'un Mozart avait fait resplendir l'Autriche de son époque.

Léopold II fut empereur pendant peu de temps, mais son règne servit à effacer un peu la confusion laissée par Joseph II. Son blason (tableau 81) porte l'aigle impériale bicéphale tenant, depuis le milieu du XVIII^e siècle, une épée et un sceptre dans une serre et un globe dans l'autre, et chargée d'un écu de Hongrie, de Bohême, de Bourgogne, de Bar avec, sur le tout, un tiercé de Lorraine, Autriche et Toscane. Son frère cadet, Ferdinand, épousa l'héritière des Este, ducs de Modène dans le Nord de l'Italie (voir chapitre 34) et fonda une branche cadette qui s'éteignit en 1876. Les armoiries de son épouse sont écartelées de l'Empire et de Ferrare avec, en pal au centre, les insignes de la papauté et, sur le tout, les armes familiales d'Este, d'azur à l'aigle d'argent couronnée d'or.

LES GUERRES NAPOLÉONIENNES

L'empereur François II eut à faire face aux mutations déclenchées par la Révolution française, puis aux tempêtes déchaînées par Napoléon. Il reçut le premier choc de l'ère nouvelle en apprenant l'exécution de sa tante Marie-Antoinette à Paris, et l'occupation des Pays-Bas autrichiens (la Belgique) par les armées révolutionnaires. L'Autriche reçut une bien faible compensation en 1795 lorsque le troisième partage de la Pologne lui donna la Galicie occidentale. Durant les campagnes de Bonaparte en Italie, les frontières furent maintes et maintes fois retracées. En Allemagne, François perdit les derniers lambeaux de sa puissance et de son influence. Dès lors, en août 1804, il prit solennellement le titre d'empereur héréditaire d'Autriche, imitant ainsi Napoléon, devenu

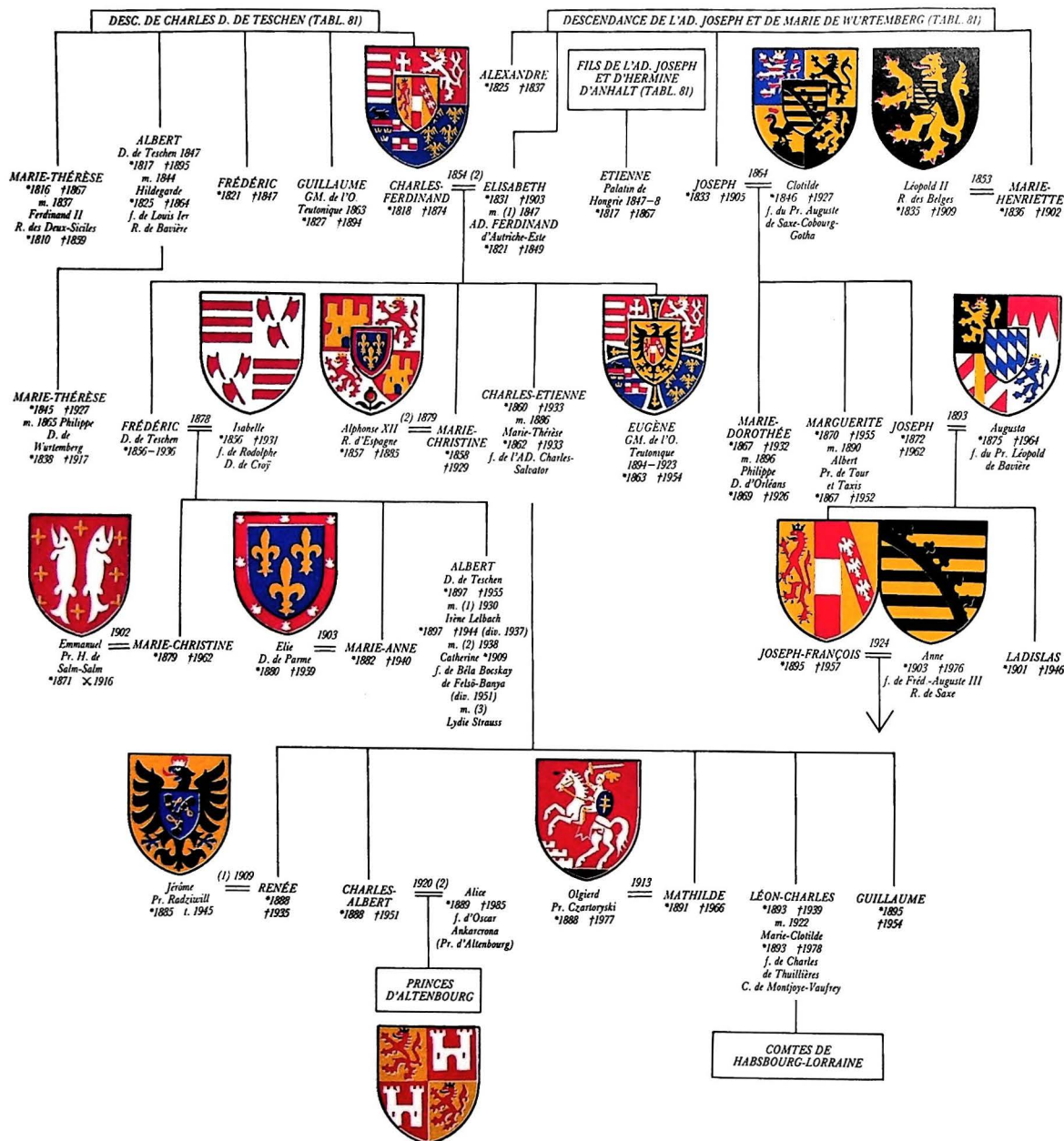
empereur des Français quelques mois plus tôt. Les titres les plus sonores valent cependant peu lorsque l'on entre en guerre. Austerlitz, en 1805, l'empereur des Français, sorti du rang, écrasa le chef de la séculaire dynastie habsbourgeoise. Napoléon se mit à redessiner la carte d'Europe tandis que François II proclamait, en 1806, la dissolution du Saint Empire romain germanique. La brillante suite d'empereurs qui s'étaient succédé avec quelques interruptions depuis le couronnement de Charlemagne, en 800, s'éteignait tristement après un peu plus de mille ans.

Quatre ans plus tard, François I^{er} d'Autriche était contraint de donner sa fille en mariage à l'arriviste corse (tableaux 72–73). Cette alliance constitua un des premiers exploits de Metternich, ce remarquable ministre qui allait dominer la politique autrichienne pendant toute la génération suivante. Napoléon finit par connaître la défaite en 1813 à Leipzig, devant une coalition qui comprenait des troupes autrichiennes. Un congrès de paix se réunit donc à Vienne en 1814 et — malgré la brutale interruption des Cent Jours — il entreprit de refaire l'Europe.

Dans ce creuset se forgea une nouvelle Autriche. La Belgique et la Galicie occidentale étaient perdues, mais l'Italie du Nord — y compris Venise — passa aux Habsbourg. Modène fut rendue à la branche cadette et Ferdinand fut réinstallé en Toscane. L'archiduc Charles, qui avait commandé les armées autrichiennes avec plus d'habileté que de succès, fut fait duc de Teschen. Deux autres frères occupèrent successivement la fonction de palatin de Hongrie et un autre encore fut vice-roi de Lombardie. Antoine était grand-maître de l'Ordre teutonique et Rodolphe détenait le siège épiscopal historique d'Olmütz. Ces princes réunissent la guivre de Milan et le lion ailé de Venise pour les combiner aux quartiers plus anciens de Hongrie et de Bohême. Rodolphe place les armes héréditaires sur le blason de son évêché. De la Lombardie à Lemberg, les Habsbourg régnaient sur un bloc compact de territoires prospères. En fait, de bons mouillages sur la côte adriatique étaient plus précieux que des ports lointains dans les Pays-Bas...

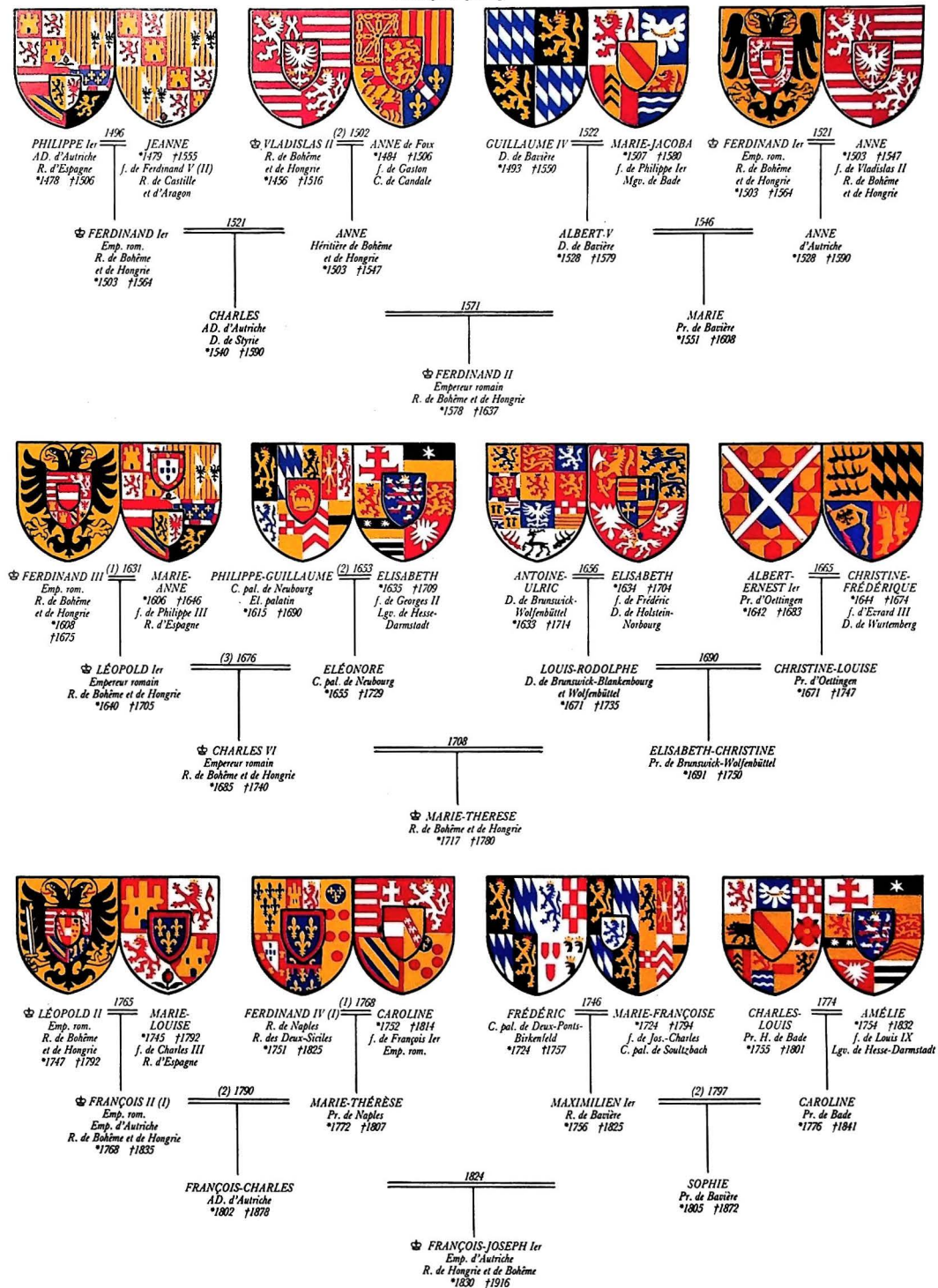
Le Saint Empire ne fut pas restauré. Une confédération germanique de 39 Etats prit sa place et l'Autriche aspirait à y jouer le premier rôle. A la fin de son règne, François I^{er} donna ce conseil à son fils : „Gouverne et ne change rien !“. Son empire était installé dans l'immobilisme le plus conservateur. Ferdinand I^{er} était faible d'esprit. On raconte qu'un jour, ayant abattu un aigle à la chasse, l'empereur d'Autriche demanda pourquoi l'oiseau n'avait qu'une tête ! Le mécontentement populaire s'étendit et parvint à son comble en 1848 — année des révolutions. Ferdinand abdiqua et Metternich prit la fuite. L'archiduc héritier François-Charles refusa la succession et son fils, François-Joseph, entama un règne très long et émaillé de tragédies. L'arbre généalogique du jeune empereur (tableau 84) montre que ses ancêtres maternels venaient de plusieurs familles allemandes, avec un sérieux apport des Wittelsbach, alors que ses aïeux paternels étaient exclusivement Habsbourg et Bourbons.

François-Joseph consacra les premières années de son règne à rétablir l'autorité impériale et à mater une



AUTRICHE, BOHÈME ET HONGRIE
Les ancêtres de Ferdinand II, de Marie-Thérèse et de
François-Joseph Ier

TABLEAU 84



rébellion en Hongrie. Puis, d'année en année, l'empereur se révéla plus autocratique, bien que son absolutisme fût quelque peu mitigé par un certain côté réformateur. Si l'on en juge par sa ligne générale, son gouvernement fut bien plus énergique et plus éclairé que celui de son oncle. Néanmoins, il eut à contenir la marée montante du nationalisme, tant en Italie qu'en Allemagne, dans les Balkans et dans ses possessions héréditaires. François-Joseph subit ses premiers revers en Italie, où une alliance entre les rois de Sardaigne de la maison de Savoie et Napoléon III fit passer la Lombardie à cette maison (1859). Le duc de Modène et le grand-duc de Toscane — deux Habsbourg — perdirent leurs territoires l'année suivante : l'unification de l'Italie était en chemin.

LA DOUBLE MONARCHIE

Au sein de l'empire, les différentes races — surtout les Magyars — cherchaient à conquérir une certaine indépendance. L'empereur oscillait entre l'octroi d'une simple constitution et l'une ou l'autre forme de fédéralisme. Mais ses tergiversations se trouvèrent reléguées au second plan de la politique autrichienne lorsque François-Joseph se laissa entraîner dans une querelle au sujet des lointains duchés de Slesvig et de Holstein (voir chapitre 5) ; un conflit qui culmina lors d'une attaque éclair de la Prusse contre l'Autriche, en 1866, et lors de la victoire prussienne de Sadowa. En conséquence, il fallut céder la Vénétie à l'Italie, et l'Autriche se fit exclure d'Allemagne alors qu'elle y avait eu voix prépondérante pendant plus de quatre siècles.

L'empereur décida alors de suivre la ligne du fédéralisme. L'*Ausgleich* de 1867 fit de l'empire la double monarchie d'Autriche-Hongrie. La monarchie autrichienne comprenait approximativement l'Autriche, la Galicie et la Bohême. La Hongrie, la Transylvanie et la Croatie formaient la monarchie hongroise. Ce règlement du problème était flatteur pour l'orgueil des Magyars, mais laissait les races slaves sur leur faim. Le nouvel ensemble allait néanmoins durer cinquante années.

Dans sa vie privée, François-Joseph connut catastrophe sur catastrophe. Son frère, influencé par Napoléon III, avait accepté le trône du Mexique mais, sans soutien militaire adéquat et sans le minimum indispensable d'enthousiasme de la part des autochtones, Maximilien n'avait aucune chance de s'imposer. Abandonné par le corps expéditionnaire français, il tomba, fusillé de manière ignominieuse, en juin 1867. Deux ans plus tard, le prince héritier Rodolphe se suicida — ou fut peut-être assassiné — dans le pavillon de chasse de Mayerling en compagnie d'une femme qui n'était pas son épouse. En 1898, l'impératrice Elisabeth, charmante, mais de caractère un peu sauvage depuis les drames qu'elle avait vécus, tomba, lors d'un voyage en Suisse, sous les balles d'un anarchiste italien. En 1900 l'archiduc François-Ferdinand,

devenu l'héritier du trône, fit avec la comtesse Chotek un mariage morganatique qui privait ses enfants de tout droit à la couronne. Cette adversité sembla s'apaiser lorsque l'Autriche annexa la Bosnie et l'Herzégovine en 1908, étouffant ainsi dans les Balkans un nationalisme slave dont les progrès ne faisaient jusque-là que croître. Pourtant, au cours de l'été 1914, l'archiduc et sa femme furent assassinés à Sarajevo (voir chapitre 38) et l'empereur vieillissant poursuivit sa tâche sans faiblir jusqu'à ce que la mort le délivre en 1916, en pleine Première Guerre mondiale. Le jour où François-Joseph était monté sur le trône. Metternich venait à peine de quitter ses fonctions. Le jour où il s'éteignit, Woodrow Wilson était déjà président des États-Unis...

L'archiduc Charles, son petit-neveu, lui succéda, mais ce fut pour abdiquer en 1918. Les alliés mirent à la paix des conditions qui morcelèrent de façon irréversible l'empire austro-hongrois, marquant la fin de la longue histoire des Habsbourg et des Habsbourg-Lorraine. Exilé, Charles I^{er} mourut dans un dénuement scandaleux à Madère en 1922, une sépulture bien lointaine pour ce dernier souverain austro-hongrois. Par contre, son épouse, décédée nonagénaire en Suisse en 1989, a eu des funérailles nationales à Vienne. Bien qu'il s'intéresse surtout à des questions académiques, leur fils aîné Otto se considère toujours comme chef de la Maison d'Autriche, avec le titre de duc de Lorraine et de Bar. Le fils cadet, Robert, a reçu le nom et les armes d'Autriche-Este. Otto a cependant renoncé à toute ambition dynastique et pris la nationalité ouest-allemande. Il représente aujourd'hui la Bavière au parlement européen. L'histoire prend donc un malin plaisir à faire siéger le successeur potentiel de Charlemagne sous le nom de Herr Dr. Habsbourg-Lothringen dans une assemblée démocratique représentant une communauté de pays dont les frontières globales ne sont pas tellement différentes de celles qui marquaient le territoire du grand empereur du IX^e siècle.

Après la perte des duchés d'Italie du Nord, les archiducs d'Autriche utilisèrent un blason repris au tableau 82 sous le nom de Charles-Louis, et au tableau 83 sous celui de Charles-Ferdinand. Les quatre grands quartiers sont Hongrie, Bohême, Galicie/Lodomérie et Autriche ancien. L'écusson sur le tout est tiercé de Habsbourg, d'Autriche (moderne) et de Lorraine. François-Ferdinand avait reçu le nom d'Este après l'extinction de la maison ducale de Modène et il ajouta l'aigle de cette famille à son écusson, ainsi qu'on peut le voir au tableau 82. Les empereurs eux-mêmes employaient parfois une combinaison extrêmement complexe où les écus de leurs provinces s'étaient sur une aigle bicéphale. Mais, le plus souvent, ils prenaient le blason donné au bas du tableau 76 : les armes simples où l'aigle impériale porte sur la poitrine Habsbourg, Autriche et Lorraine, et qu'entoure l'ancien ordre bourguignon de la Toison d'Or.



Chapitre 21

BOHÊME

Au cours de Moyen Age, les Slaves se sont établis çà et là sur tout le territoire de l'Europe orientale et centrale. Peut-être sont-ils apparus dès le début de l'ère chrétienne dans ce qui est aujourd'hui la Tchécoslovaquie. Il est en tout cas acquis qu'ils débouchèrent au vie siècle dans la péninsule balkanique. L'empire byzantin était avant tout un Etat chrétien ; il cherchait non seulement à préserver ses propres frontières, mais aussi à étendre celles de la chrétienté. Vers 867, deux missionnaires grecs — saints Cyrille et Méthode — furent envoyés convertir les habitants de la Moravie. Méthode parvint à mener au baptême un noble de haut rang appelé Bořivoj, qui fut le fondateur de la première dynastie de Bohême, les Přemyslides. Cyrille inventa le premier alphabet slave, et les systèmes qui en découlèrent portent toujours le nom de cyrilliques. Bořivoj eut pour petit-fils saint Wenceslas, assassiné en 929, héros d'une chanson célèbre et saint patron de son peuple.

Le tableau 85 montre combien le principe de la succession héréditaire fut lent à s'établir parmi les souverains de Bohême et de Moravie qui, à cette époque, passèrent sous la suzeraineté de l'Empire. En 1086, Henri IV conféra à Vratislav II la dignité royale à titre personnel. En 1158, Frédéric Barberousse céda non seulement la Haute-Lusace au petit-fils de ce souverain (Vladislav II, tableau 86), mais lui concéda aussi la royauté héréditaire. Suivit toutefois une période de désordre et il fallut attendre le règne de Wenceslas I^{er} pour que la monarchie de Bohême s'installe solidement. Vladislav II portait comme armoiries un lion d'argent couronné sur champ de gueules. Son neveu Dèpolt II choisit ce blason mi-parti d'une aigle dite de saint Wenceslas. Petit à petit, le royaume devint de moins en moins dépendant de l'Empire et témoigna même d'une certaine tendance à s'ingérer dans les affaires de l'Autriche. Přemysl Ottokar II prit d'ailleurs possession de l'Autriche et de la Styrie, puis épousa l'héritière des Babenberg. Par la suite, il ajouta à son domaine la Carinthie et la Carniole, de sorte qu'il atteignit l'Adriatique.

Ce grand roi chercha aussi l'aventure dans le Nord. Ses expéditions le conduisirent en Lituanie et, en 1255, il

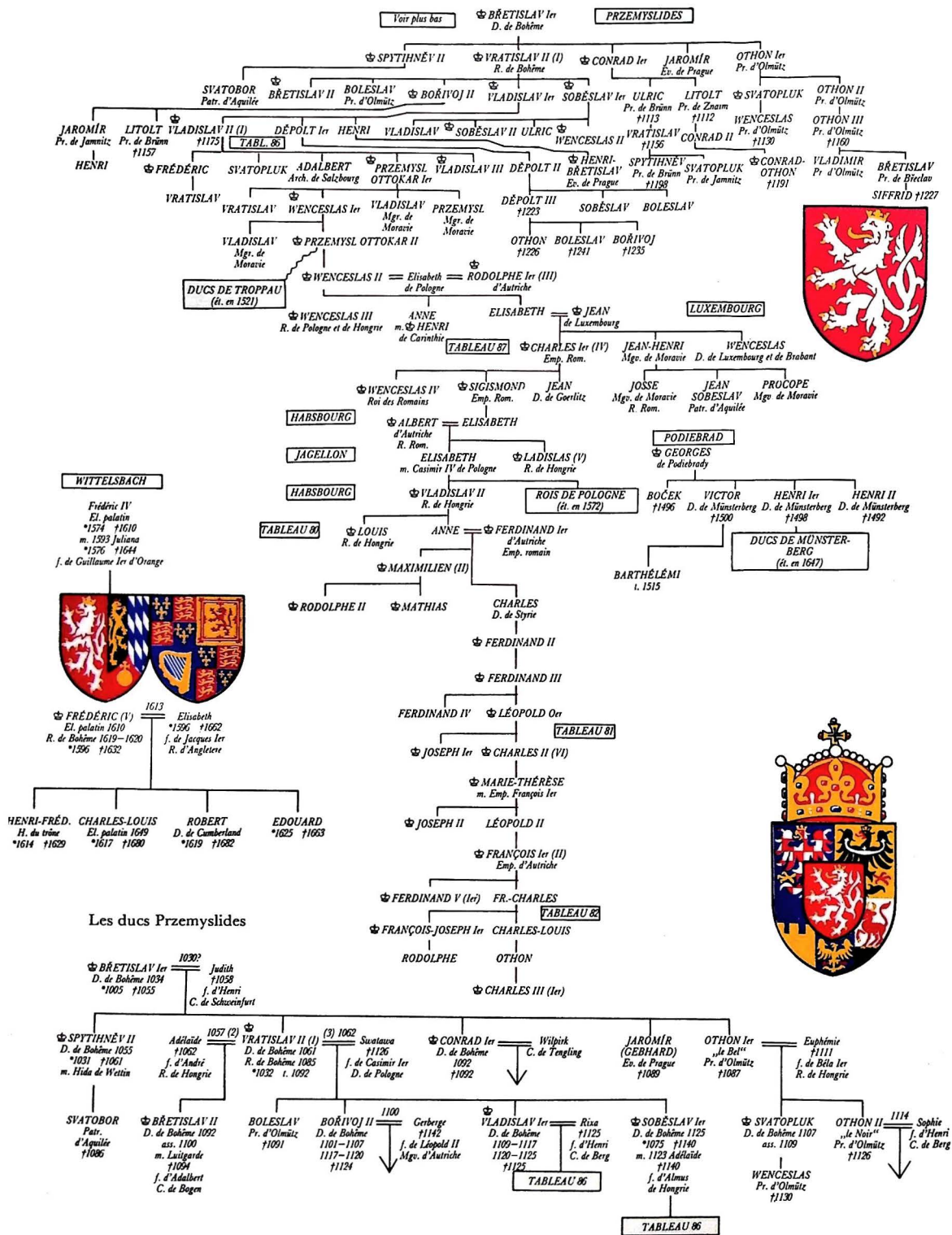
fonda la ville de Königsberg (Kaliningrad). Mais l'élection de Rodolphe I^{er} de Habsbourg l'empêcha d'accéder au trône impérial qu'il convoitait. Il tomba sur le champ de bataille en 1278 et l'Autriche passa aux Habsbourg. Sur le plan de l'héraldique, le lion de Bohême prend, au cours de ce règne, la double queue passée en sautoir, qui va le caractériser par la suite. Le frère d'Otokar II, Vladislav, porte l'aigle échiquetée de la Moravie dont il était le margrave.

Le fils d'Ottokar II, Wenceslas II, tourna ses regards vers l'Est plutôt que vers le Sud. Monté jeune sur le trône, il dut attendre longtemps sa majorité, mais il fut reconnu roi de Pologne en 1300 et, l'année suivante, il vit son fils couronné roi de Hongrie. La Bohême semblait alors assurée d'un avenir glorieux, mais ses espoirs furent réduits à néant lorsque Wenceslas III tomba sous les coups d'un assassin, sans laisser de descendance et après un an de règne seulement (1305—1306). Le xiii^e siècle avait donné à la Bohême une grande prospérité : le commerce et les arts avaient connu un bel essor, de nouvelles villes et des abbayes avaient été fondées. La dynastie originelle du pays s'éteignait donc bien mal à propos.

LA MAISON DE LUXEMBOURG

Mais après un bref gouvernement des Habsbourg, une nouvelle dynastie fut fondée. En 1310, l'empereur Henri VII donna la Bohême à son fils Jean, qu'il maria à Elisabeth, sœur du dernier Přemyslides.

Jean de Luxembourg, dit l'*Aveugle*, fut un roi actif et chevaleresque, qui poussa les frontières de la Bohême vers le Nord. Mais ses fréquentes absences permirent à la noblesse de dominer le pays. Son dernier séjour hors de Bohême lui fut d'ailleurs fatal : il mourut à Crécy où, malgré sa cécité, il combattit les Anglais dans les rangs de l'armée française. Son fils, Charles I^{er} (tableau 87) avait, plus que son père, le talent de gouverner. Devenu empereur (sous le nom de Charles IV) en 1355, il promulgua la fameuse *Bulle d'Or* de 1356, qui donnait au roi de Bohême la première place parmi les électeurs laïcs de l'Empire. Charles IV comprenait qu'une Bohême



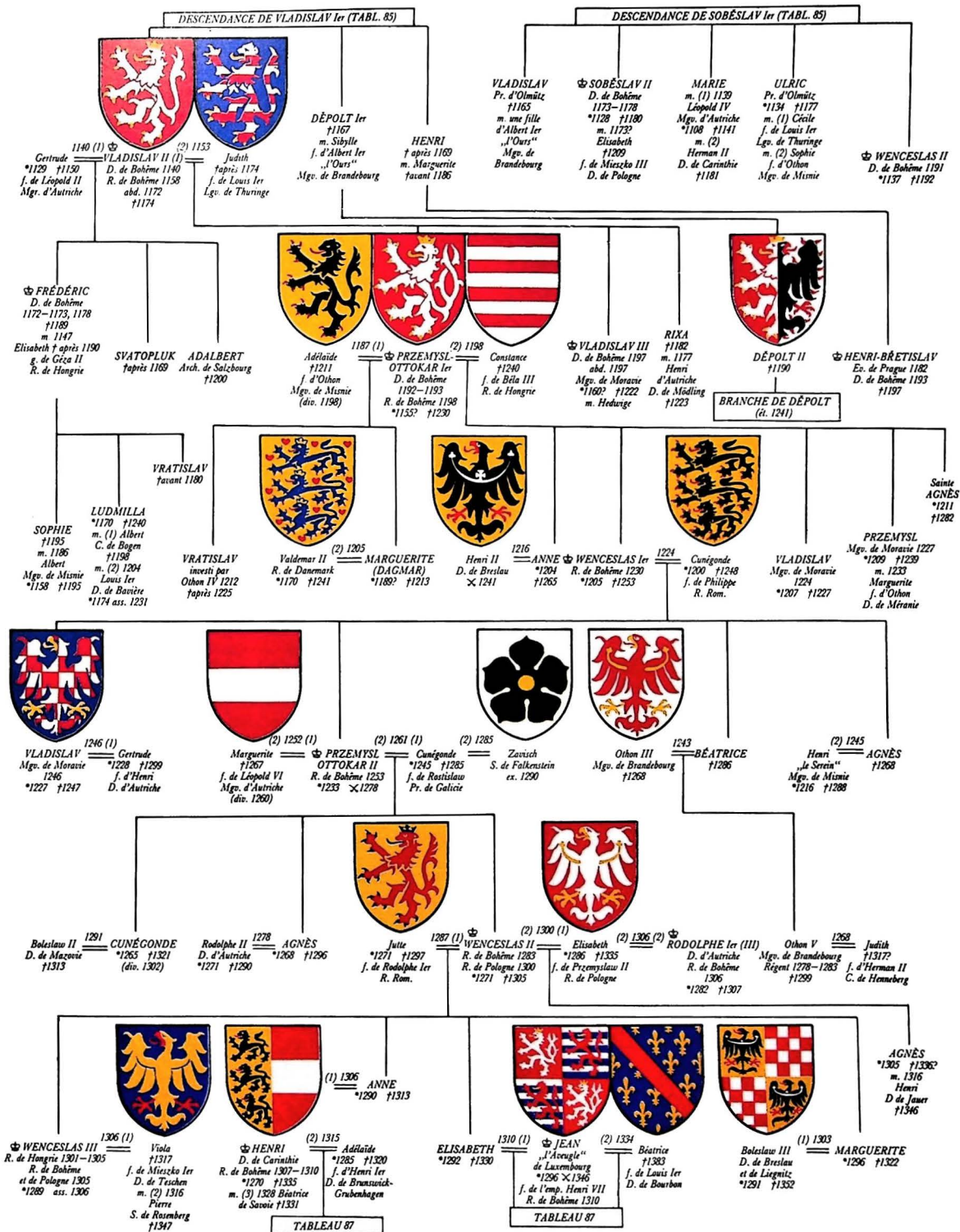
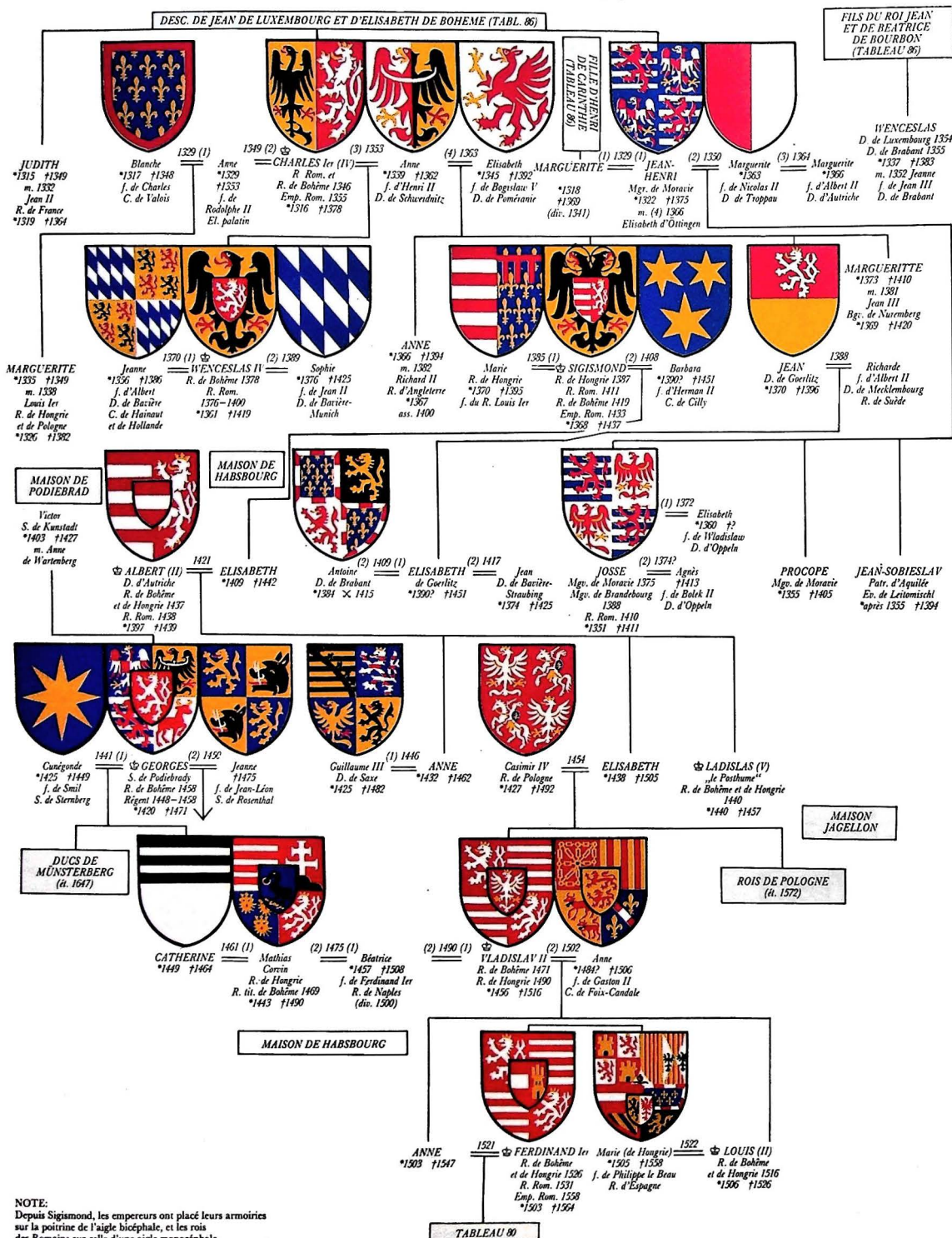


TABLEAU 87

TABLEAU 87



NOTE:
Depuis Sigismond, les empereurs ont placé leurs armoiries sur la poitrine de l'aigle bicéphale, et les rois des Romains sur celle d'une aigle monocéphale.

forte était indispensable pour offrir au gouvernement du Saint Empire une base solide. Il s'empressa donc d'ajouter aux territoires familiaux la Lusace et le margraviat de Brandebourg. Charles fonda l'université de Prague, qui porte toujours son nom, et fit construire le célèbre pont sur la Moldau, au pied de la cathédrale Saint-Gui. Prague devint la cité impériale des arts et du savoir. Charles réunit ses deux trônes dans ses armoiries, un écu parti de l'Empire et de Bohême. D'autres membres de sa famille écartelaient le lion de Luxembourg sur champ burelé (tableau 87 : Jean de Moravie) avec les armes de leur propre province.

Wenceslas IV remporta des résultats moins brillants. Il perdit le Brandebourg et — ce qui était plus grave — laissa s'installer l'hétérodoxie religieuse. Le mariage d'Anne de Bohême avec Richard II d'Angleterre avait sans aucun doute facilité la diffusion en Europe des thèses du réformateur anglais John Wyclif. La prédication de Jean Hus en Bohême (vers 1369–1415) fut le signal de départ de l'offensive de la Réforme. Wenceslas lui-même avait perdu son titre de roi des Romains en 1400. Le peuple tchèque accueillit avec hostilité l'accession, en 1419, de son frère Sigismond au trône de Bohême. En effet, celui-ci avait fait brûler vif Jean Hus quatre ans auparavant, et la population ne le lui avait pas pardonné. Sous la conduite de Jean Žižka, les Tchèques repoussèrent avec pertes et fracas les troupes allemandes d'invasion. Sigismond ne fut accepté qu'en 1436 et après qu'il eût fait certaines concessions, notamment en ce qui concerne la communion sous les deux espèces.

Sigismond mourut en 1437 et son gendre, Albert d'Autriche, deux ans plus tard. Le trône passa donc au fils posthume de ce dernier, Ladislav. En Bohême, le vrai maître du pays était un aristocrate, Georges de Podiebrad, qui finit par se faire élire roi en 1458. Adeptes des doctrines de Jean Hus, mais tolérants, il s'efforça de réduire les tensions religieuses et de stimuler les échanges commerciaux. Les armoiries de la famille Podiebrad se trouvent au tableau 87, à côté de celles de Mathias Corvin, gendre de Georges de Podiebrad. Georges choisit pour héritier Ladislav, fils du roi de Pologne, mais Mathias occupa un certain temps la Moravie. Toutefois, lorsque celui-ci mourut, Ladislav accéda successivement aux trônes de Bohême et de Hongrie, tandis que la Pologne allait à un de ses frères. A sa mort en 1516, il légua ses deux couronnes à son fils Louis. Cependant, la menace turque à partir des Balkans était devenue réalité. Le jour de la bataille de Mohács, le roi, à peine âgé de 20 ans, périt face à Soliman le Législateur. Il ne laissait pas d'héritier.

Son unique sœur était l'épouse de Ferdinand de Habsbourg (tableau 80), le futur empereur Ferdinand I^{er}. C'est à partir de cette époque que le sort de la Bohême fut lié à celui de l'Autriche et, surtout, à celui de la Hongrie. Mais une rupture brutale se produisit dans les premières années du xvii^e siècle. Elle suivit une période de profondes dissensions religieuses entre les protestants de Bohême et leurs souverains catholiques. En mai 1618, deux lieutenants-gouverneurs de l'empereur Mathias se firent, au cours d'une émeute protestante, jeter du haut des fenêtres du palais royal : ce fut ce que l'histoire a appelé la „Défenestration de Prague“. Les gouverneurs — et le secrétaire qui les avait suivis — survécurent à la chute, mais les problèmes religieux venaient d'éclater au grand jour. Les princes protestants d'Allemagne ne prirent, dans l'immédiat, pas de position tranchée dans cette affaire et lorsque l'année suivante un catholique nettement plus intransigent (Ferdinand II) succéda à Mathias, les luthériens de Bohême réagirent en offrant le trône de leur pays à l'électeur palatin Frédéric V, prince renommé et d'un protestantisme rassurant (tableau 96).

Mais la manœuvre ne réussit pas. Frédéric et sa femme — une fille de Jacques I^{er} d'Angleterre — reçurent bien la couronne à Prague, et ce, dans les formes requises. Mais, en 1620, Frédéric V subit à la bataille de la Montagne Blanche une défaite sans appel. La Bohême vécut encore une répression catholique extrêmement dure, menée par des jésuites et des laïcs allemands.

Le conflit ne s'arrêta pas là et l'Europe devait en souffrir longtemps encore. D'abord accablés par les succès de l'empereur catholique, les princes protestants d'Allemagne se réorganisèrent et finirent par recevoir l'assistance militaire du Danemark, de la France et de la Suède. La guerre, déclenchée par la Défenestration de Prague, fit rage pendant trente années... Ces événements influencèrent peu le destin de la Bohême, à cela près que le pays servit de champ de bataille. Ses intérêts dépendant toujours du gouvernement de Vienne, Prague fut quelque temps occupée (1741) par l'empereur bavarois Charles VII, mais sans grandes conséquences. Les tenants de l'autonomie tchèque obtinrent quelques minces concessions et l'allemand resta la langue dominante du royaume. Ce n'est qu'en 1918 que le démantèlement de l'empire habsbourgeois allait amener la proclamation de la république tchécoslovaque.

Les armoiries de Bohême données au bas du tableau 85 montrent le lion à double queue posé en cœur d'un écu à cinq quartiers : Moravie, Silésie, Haute-Lusace (un mur crénelé), Teschen et Basse-Lusace (un bœuf).



Chapitre 22

HONGRIE

Les Hongrois — ou *Magyars*, comme ils se nomment eux-mêmes — firent leur première apparition à la fin du ix^e siècle et au début du x^e. C'étaient de terribles cavaliers nomades qui mirent l'Europe à sac. Leur langue s'apparente au finnois et à l'estonien, mais à aucune autre langue européenne. Ils appartiennent au même groupe ethnique que les Turcs. Un contingent de Magyars aux ordres d'un certain Arpad entreprit, vers l'an 900, de s'établir en Pannonie, dans la fertile plaine danubienne protégée à l'Est par les Carpathes. Cependant, le gros de la peuplade ne cessa de ravager l'Europe occidentale jusqu'à sa défaite décisive devant l'empereur germanique Othon I^{er} à la bataille du Lechfeld, en 955.

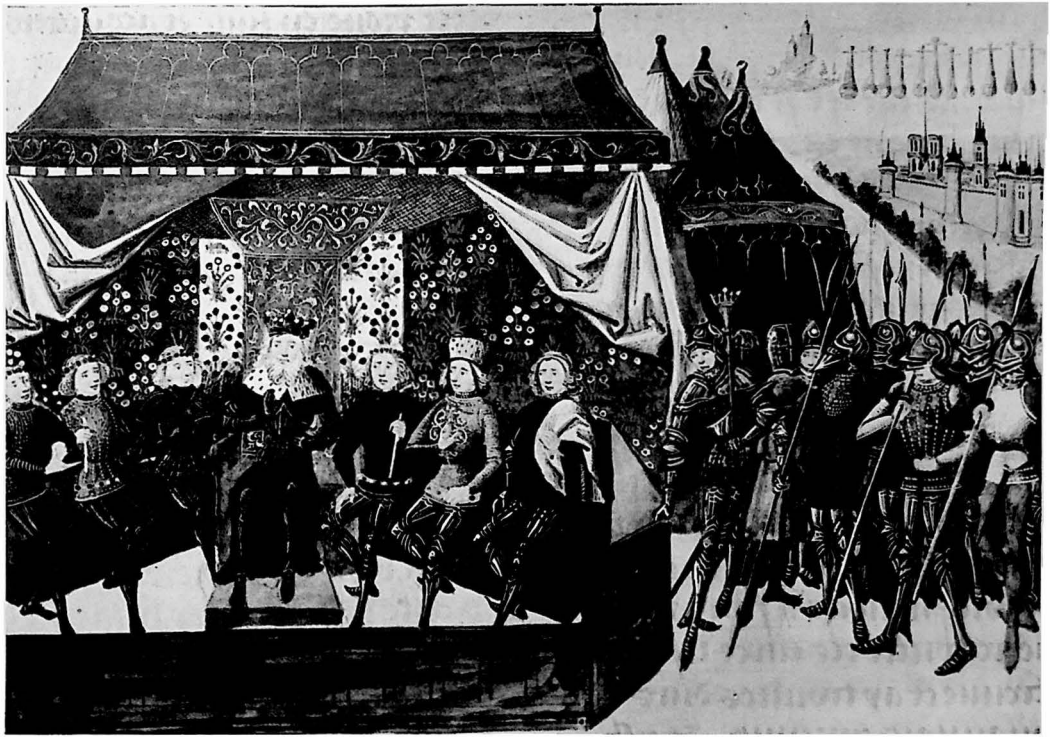
Le premier roi de Hongrie ayant publiquement fait profession de foi chrétienne fut (saint) Etienne I^{er}, qui reçut la couronne du pape Sylvestre II le jour de Noël de l'an 1000. Cette couronne, probablement d'origine byzantine, a joué un rôle mystique dans la monarchie hongroise. Le couronnement au moyen de cette relique, conservée sous bonne garde, était essentiel pour être roi de Hongrie. Au xviii^e siècle, la croix plantée au sommet de la couronne a été accidentellement tordue et elle est représentée telle quelle depuis lors (tableau 88). En 1944, les Hongrois qui avaient la garde de la couronne la firent passer en fraude en territoire autrichien, pour l'y enterrer. Par la suite, elle fut remise à l'armée américaine et emmenée aux Etats-Unis. En 1978, le président Carter la fit rendre, en grande pompe, à la république populaire de Hongrie.

Pour en revenir à saint Etienne, il n'est pas exagéré de le considérer comme le fondateur de l'Etat hongrois, dont il a édifié les structures durant son long règne (997–1038), de même qu'il avait lié son sort à celui de l'Eglise catholique romaine. Etienne n'eut pas de fils, mais des parents ont perpétué sa dynastie avec, toutefois, beaucoup moins de lustre.

Ladislav I^{er} (tableau 89), destiné lui aussi à la canonisation, annexa la Croatie après la mort de son beau-frère Zvonimir et étendit le territoire hongrois jusqu'aux côtes de l'Adriatique. Cette expansion mettait le pays en contact plus étroit avec l'empire byzantin et l'Eglise de Constantinople. Béla III, protégé et gendre de

l'empereur Manuel I^{er}, présente un certain intérêt sur le plan de l'héraldique : ses armoiries sont dites de „Hongrie ancien“. Le blason est burelé de gueules et d'argent de huit pièces avec, parfois, une burelle d'argent supplémentaire en chef. Certains prétendent que les quatre burelles d'argent représentent les quatre grands fleuves du royaume. A Béla succéda son fils André II, emporté, ambitieux et prodigue. Il ne cessa de guerroyer sans profit et, en 1222, les seigneurs le contraignirent à leur accorder la *Bulle d'Or*, analogue à la „Grande charte“ imposée au roi Jean *Sans Terre* en 1215 par ses barons révoltés, et qui est regardée comme le premier texte constitutionnel anglais. Béla IV tenta de réduire quelque peu les pouvoirs de la noblesse, mais se trouva confronté à un péril nouveau, venu de l'extérieur. Les hordes mongoles, commandées par Gengis Khan et les siens, avaient envahi l'Europe. Béla avait déjà ouvert les frontières de la Hongrie à quelque 30 000 Coumans fuyant leur territoire, et avait mis comme condition à cette hospitalité l'adoption par les Coumans de la foi chrétienne. Mais en 1241 les Mongols eux-mêmes déferlèrent sur la Hongrie et détruisirent l'armée de Béla à Muhi. Le royaume se trouvait sans défense contre les pillards et l'avenir de l'Europe centrale toute entière semblait fort compromis quand, du jour au lendemain, le khan Batu — chef de hordes — décida de retourner en Asie, où il souhaitait jouer un rôle politique parmi les siens. L'Etat magyar était sauvé, bien qu'ayant reçu de rudes coups. Béla IV put consacrer la seconde partie de son règne à la reconstruction militaire, politique et économique du pays. Un de ses frères, Coloman, était duc de Croatie et portait le blason échiqueté de cette province (tableau 89). Quant à sa sœur, elle n'était autre que la célèbre sainte Elisabeth de Hongrie.

Etienne V, fils de Béla, avait épousé une princesse coumane et marié deux de ses enfants dans la famille de Charles d'Anjou (tableau 90), mais son règne fut très bref. Sa veuve étrangère exerça la régence dans le pays pendant la minorité de son fils Ladislav IV, qui se rendit fort impopulaire par sa partialité en faveur des Coumans. Par contre, ceux-ci le servirent bien et le suivirent au Marchfeld, en 1278, pour aider Rodolphe de Habsbourg



à vaincre Ottokar II de Bohême. Leur fidélité n'eut cependant qu'un temps et ce sont les Coumans qui emprisonnèrent, puis tuèrent Ladislav en 1290 ! Ladislav IV mourait sans descendance et son cousin André III lui succéda sur le trône de Hongrie (tableau 88). Avec lui s'éteignit la maison d'Arpad qui, pendant quatre siècles, avait donné des rois au pays.

LA MAISON D'ANJOU

Entretiens, Charles *Martel* de Naples, petit-fils d'Etienne V, avait pris la Croatie et revendiqué le trône de Hongrie du chef de sa mère. A la mort d'André III, en 1301, le pape soutint Charles, mais le peuple magyar avait ses propres candidats : d'abord Wenceslas III (tableau 86) et ensuite Othon de Bavière (tableau 89). Il fallut une guerre civile acharnée avant que Charles-Robert d'Anjou (tableau 90) force la décision et monte sur le trône pour recevoir la fameuse couronne de saint Etienne. „Carobert“ — comme on l'appelait — sut mener le royaume d'une main ferme et parvenir à ses fins. La noblesse s'était considérablement renforcée, mais elle dut plier le genou. Le roi développa l'industrie et surtout les mines d'argent. Cette mise en valeur fournit des ressources qu'il consacra à l'acquisition des trônes de Pologne et de Naples (tableau 125), tandis que, sur le plan personnel, il se choisissait une épouse polonaise. La

L'empereur Sigismond de Luxembourg (1368–1437), roi de Bohême et de Hongrie, siégeant en son conseil. Ms du XVe s.

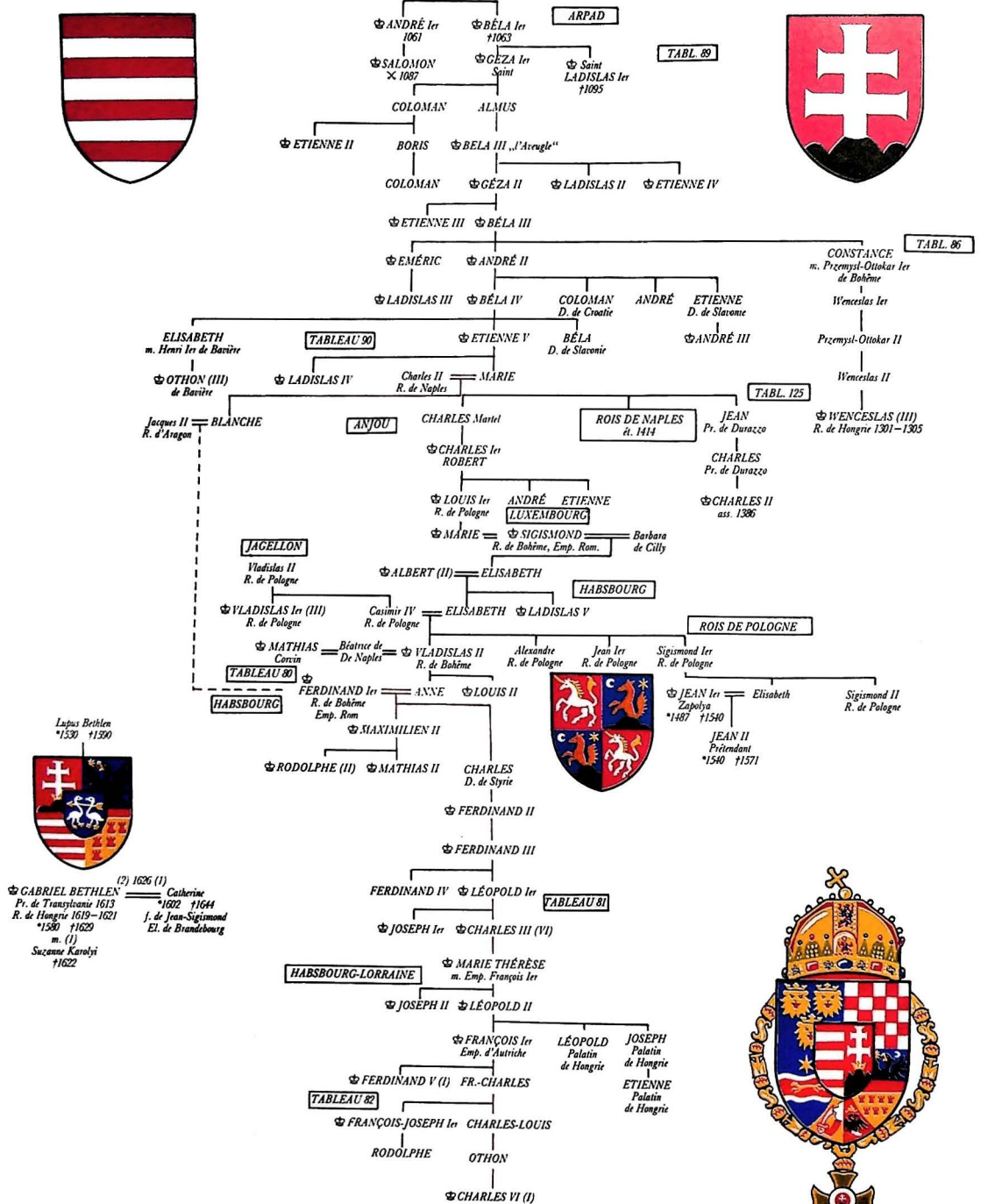
dynastie angevine de Naples portait un écu mi-parti de Jérusalem et de France au lambel de gueules. Charles-Robert combina de la même façon les armes d'Anjou à celles de „Hongrie ancien“. Sa bru (et cousine sous-germaine) la reine Jeanne portait Hongrie ancien-Jérusalem-Anjou sur le troisième quartier de son blason. Le premier quartier est mi-parti de Hongrie ancien et d'Anjou. Le deuxième porte l'aigle de Pologne et, le quatrième, les trois têtes de léopard couronnées de Dalmatie.

Les deux rois napolitains de Hongrie accomplirent convenablement leur métier de souverain car ils laissèrent le royaume plus centralisé, mieux organisé qu'à leur avènement. Mais ils gâchèrent quelque peu leurs chances dans des expéditions à Naples et dans les Balkans. Dans cette péninsule, ils se heurtèrent à Etienne IX Douchan, roi de Serbie, alors en plein essor (chapitre 38). Mais, au-delà de cet obstacle, il y avait les Turcs. Louis I^{er} réussit néanmoins, vers la fin de son long règne, à se faire élire roi de Pologne, trône auquel il pouvait prétendre du chef de sa mère. La durée de son règne et ses qualités chevaleresques lui valurent l'épithète de *Grand*.

Au moment de sa mort, sa fille aînée était fiancée à Sigismond de Luxembourg-Bohême, mais le peuple

HONGRIE

Aperçu général



HONGRIE La Maison d'Arpad

TABLEAU 89

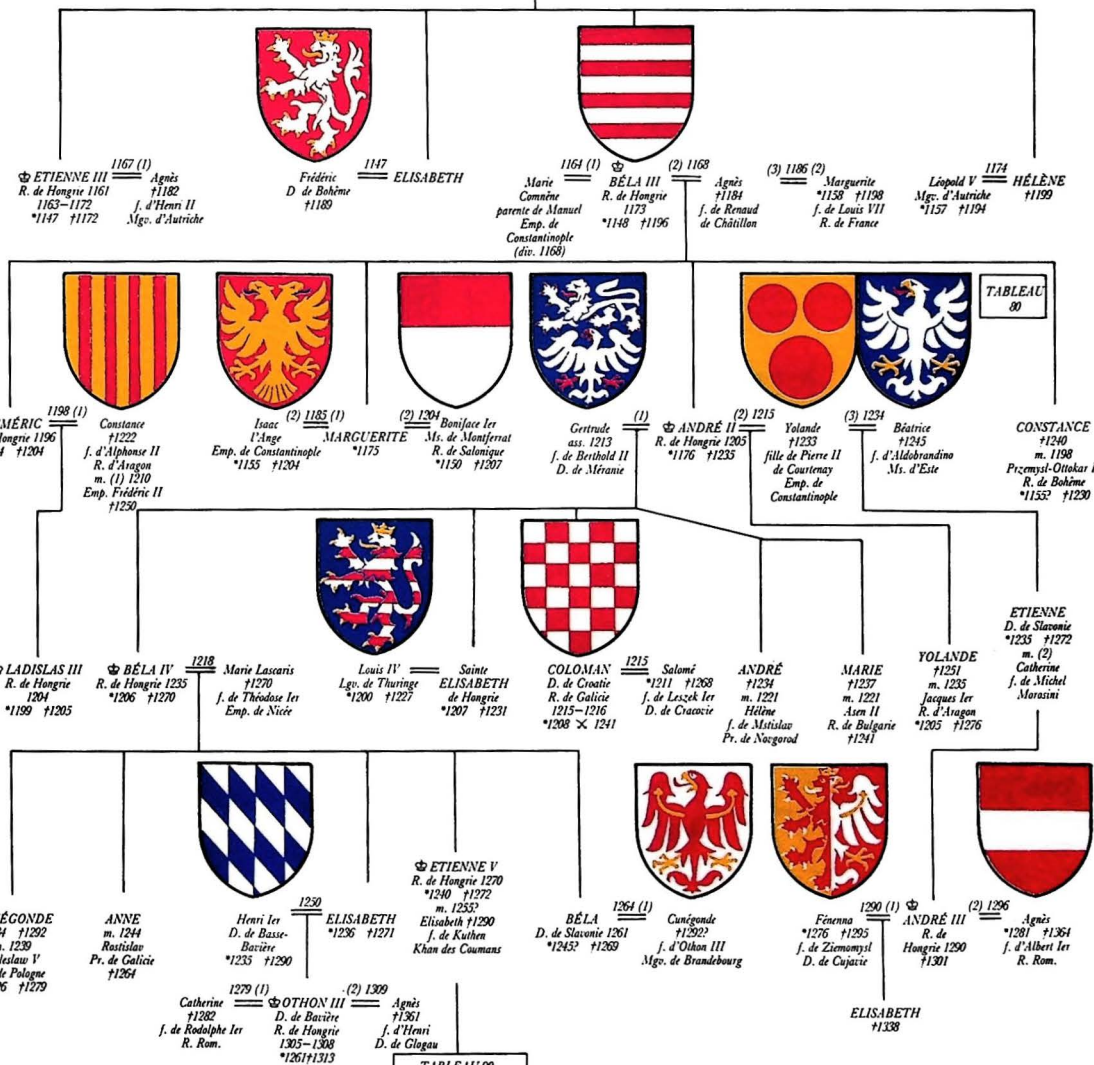
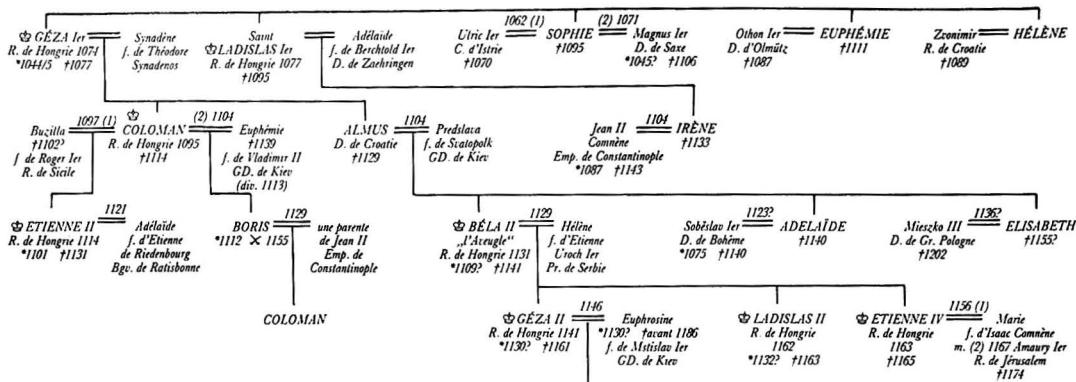
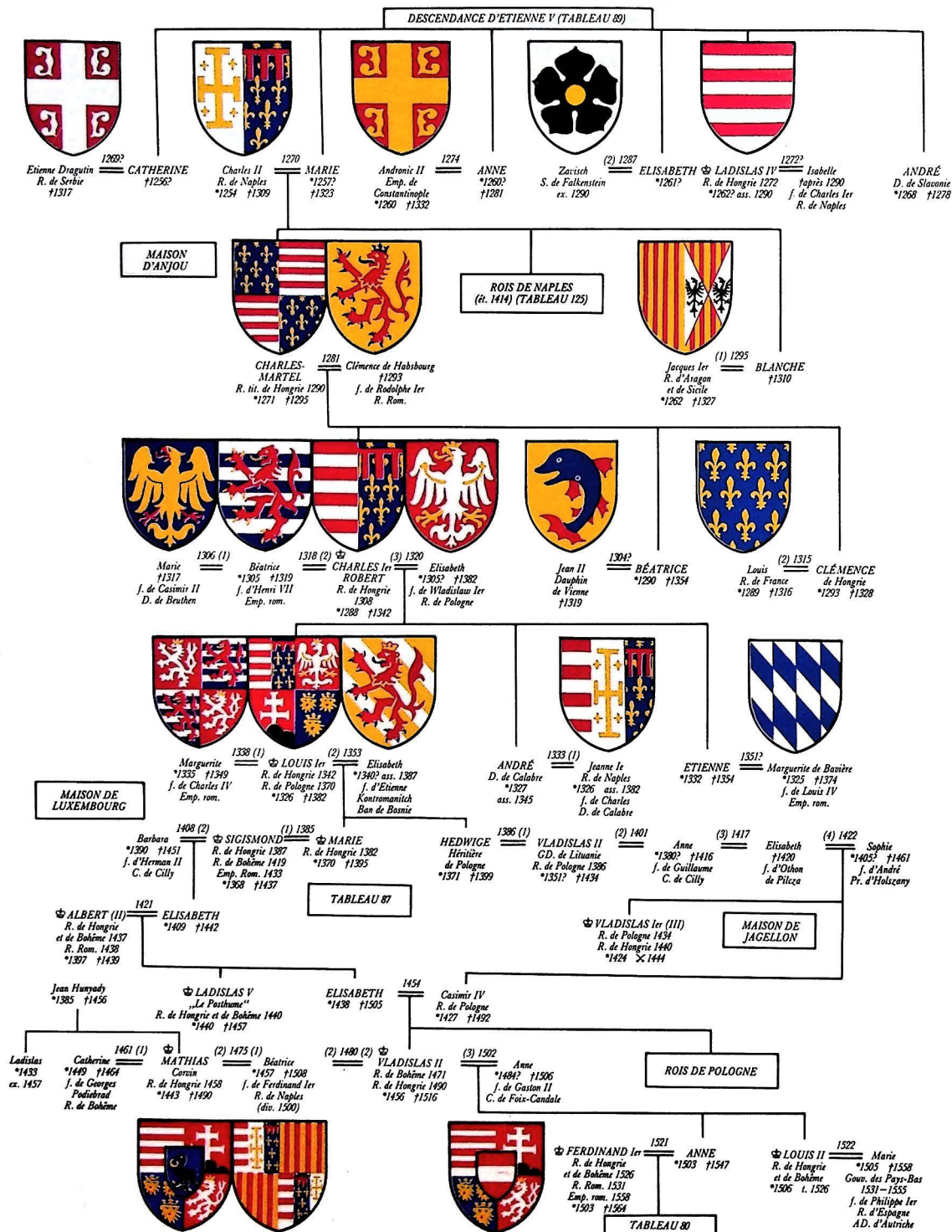


TABLEAU 90



polonais, ne voulant pas cette union, demanda pour reine Hedwige, la seconde fille du roi (tableau 133). Sigismond régna pourtant, bien qu'il fût aussi empereur germanique et roi de Bohême. On peut difficilement dire qu'il fit beaucoup pour la Hongrie bien qu'au fil du temps il apprit à aimer ce pays. Il était clair cependant que le peuple et le roi des Magyars considéraient comme essentiel de faire barrage à l'expansion turque dans le sud du pays. Sigismond en était le premier persuadé et un de ses succès fut la construction de la place forte de Belgrade.

Le gendre de Sigismond, Albert d'Autriche, ne survécut que deux ans : il mourut en 1439. Quatre mois plus tard naissait son fils, Ladislas *le Posthume*, héritier de Hongrie et de Bohême. Le roi de Pologne, Ladislas III, lui contesta quelque temps ses droits, mais le vrai chef de la résistance hongroise fut un général : Jean Hunyadi. Certes, il perdit des batailles telles que celle de Varna (1444), où tomba Ladislas III, ou celle de Kossovo, mais il remporta la grande victoire de Belgrade, en 1456. Il mourut peu après de la peste. L'année suivante, Ladislav V mourut à son tour, à peine âgé de 17 ans. La petite noblesse, classe à laquelle Hunyadi avait appartenu, manœuvra si bien qu'elle put assurer l'élection de son fils, Mathias dit *Corvin* (ou „corbeau“), âgé de 15 ans. Le gouvernement de Mathias fit preuve d'une adresse consommée : il conquiert une partie de la Bohême, mit sur pied une bonne armée, opéra une réforme fiscale. Durant son règne l'humanisme et la Renaissance s'épanouirent en Hongrie.

Les armoiries de Mathias (tableau 90) alignent les deux Hongries, la Dalmatie et la Bohême avec, sur le tout, le corbeau, son emblème personnel.

Mathias avait, pas à pas, préparé son fils naturel Jean pour lui succéder, mais la noblesse hongroise souhaitant l'avènement d'un maître moins inflexible porta son choix sur Vladislas II, roi de Bohême, qu'on surnommait „le roi d'accord“ parce qu'il acceptait toujours, dès lors qu'on lui demandait quelque chose. Il mourut en 1516, laissant un fils de 10 ans qui allait lui succéder comme roi de Hongrie et de Bohême. A 20 ans, Louis II assista à une invasion massive lancée par le sultan Soliman. Les troupes hongroises furent submergées par l'ennemi et le

roi lui-même fut tué à la bataille de Mohács, en 1526. C'était une catastrophe pour la Hongrie. Soliman poussa son avance et prit Bude, qu'il mit à sac avant de s'en retourner. La noblesse hongroise choisit pour roi Jean Zapolya (tableau 88) mais son titre lui fut contesté par l'archiduc Ferdinand (tableau 90), beau-frère du roi mort au combat. Un compromis s'élabora pourtant en 1538 : Ferdinand gardait la Croatie, la Slavonie et la Hongrie occidentale, tandis que Jean recevait la Hongrie orientale et le titre de roi jusqu'à sa mort (1540). Il fut le dernier souverain hongrois né dans le pays et en mesure de régner sans dépendre de personne.

D'après l'accord, Jean Zapolya devait, à sa mort, laisser le trône à Ferdinand. Les Etats de Hongrie cherchèrent à imposer le fils de Jean, Jean II (Sigismond) (tableau 88), encore bébé, mais celui-ci ne régna que sur la Transylvanie. De nouvelles invasions turques se poursuivirent, de même que le processus de fragmentation. Durant la première moitié du XVII^e siècle, la Transylvanie fut le soutien de l'indépendance hongroise, mais elle perdit son importance politique et les Habsbourg refoulèrent les Turcs, de plus en plus affaiblis. L'absolutisme habsbourgeois remplaça pour les Hongrois l'occupation turque. Sous les règnes de Charles VI (1711–1740 – tableau 81) et de Marie-Thérèse (1740–1780), la Hongrie devint une semi-colonie de l'Autriche.

Après maints aléas fut créée, en 1867, la „double monarchie“ : l'Autriche et la Hongrie eurent des gouvernements et des parlements séparés, mais avaient un même souverain, l'empereur et roi François-Joseph.

A l'issue de la Première Guerre mondiale, la révolution embrasa la Hongrie. L'amiral Horthy la brisa et, à défaut d'une impossible restauration de Charles I^{er} de Habsbourg, rétablit, en 1920, une monarchie sans roi, qui dura jusqu'en 1945.

Les grandes armoiries royales de Hongrie sont écartelées de Dalmatie, de Croatie, de Slavonie et de Transylvanie, avec Bosnie et Fiume en pointe et, sur le tout, un écusson parti des deux Hongries. Le collier de l'ordre de Saint-Etienne (fondé par Marie-Thérèse en 1764) entoure le grand écu timbré de la couronne dite de saint Etienne (tableau 88).



Chapitre 23

BRANDEBOURG, PRUSSE ET ALLEMAGNE

Les deux puissances qui ont exercé l'influence la plus profonde sur l'histoire allemande étaient, à l'origine, de simples provinces frontalières. Dans le chapitre 19 nous avons décrit l'extraordinaire croissance de l'Autriche, au départ simple marche de l'Est. La marche de Brandebourg, pour sa part, est le berceau de la Prusse et donc de l'empire allemand de 1871.

LE BRANDEBOURG

Au début du Moyen Age, l'Allemagne se divisait en cinq duchés : la Lorraine, la Franconie, la Souabe, la Bavière et la Saxe. La marche de Brandebourg s'est développée sur la frontière orientale de la Saxe, Etat qui couvrait à cette époque la plaine d'Allemagne du Nord. Le titre de margrave de Brandebourg fut conféré en 1133 à Albert *l'Ours* (tableau 91), qui fut aussi pour un temps très bref duc de Saxe. Sa dynastie est dite „ascanienne“, du nom latin de son château d'Aschersleben. La branche aînée gouverna le Brandebourg jusqu'à son extinction en 1320 et la branche cadette est toujours représentée aujourd'hui par les princes d'Anhalt. Les successeurs d'Albert *l'Ours* poussèrent sans cesse vers l'Est, d'abord au-delà de l'Elbe, puis au-delà de l'Oder. Des villes nouvelles comme Berlin et Francfort-sur-l'Oder jalonnèrent leur progression. Othon II fut investi de la Poméranie mais, s'il n'en prit jamais possession, la prétention ne fut jamais abandonnée.

La mort d'Henri II en 1320 fit passer la marche aux mains des Wittelsbach de Bavière, qui exercèrent leur pouvoir de façon purement formelle. Le Brandebourg passa ensuite aux rois de Bohême de la maison de Luxembourg et, en 1351, l'empereur Charles IV éleva le margraviat au rang d'électorat d'empire. En 1411, l'empereur Sigismond donna la marche en gage à Frédéric de Hohenzollern, mais Sigismond ne fut jamais en mesure de la racheter, si bien qu'en 1417 Frédéric fut solennellement installé margrave et électeur de Brandebourg.

La province s'était entretemps fort appauvrie. Les paysans étaient surtout des Wendes d'origine slave, mais

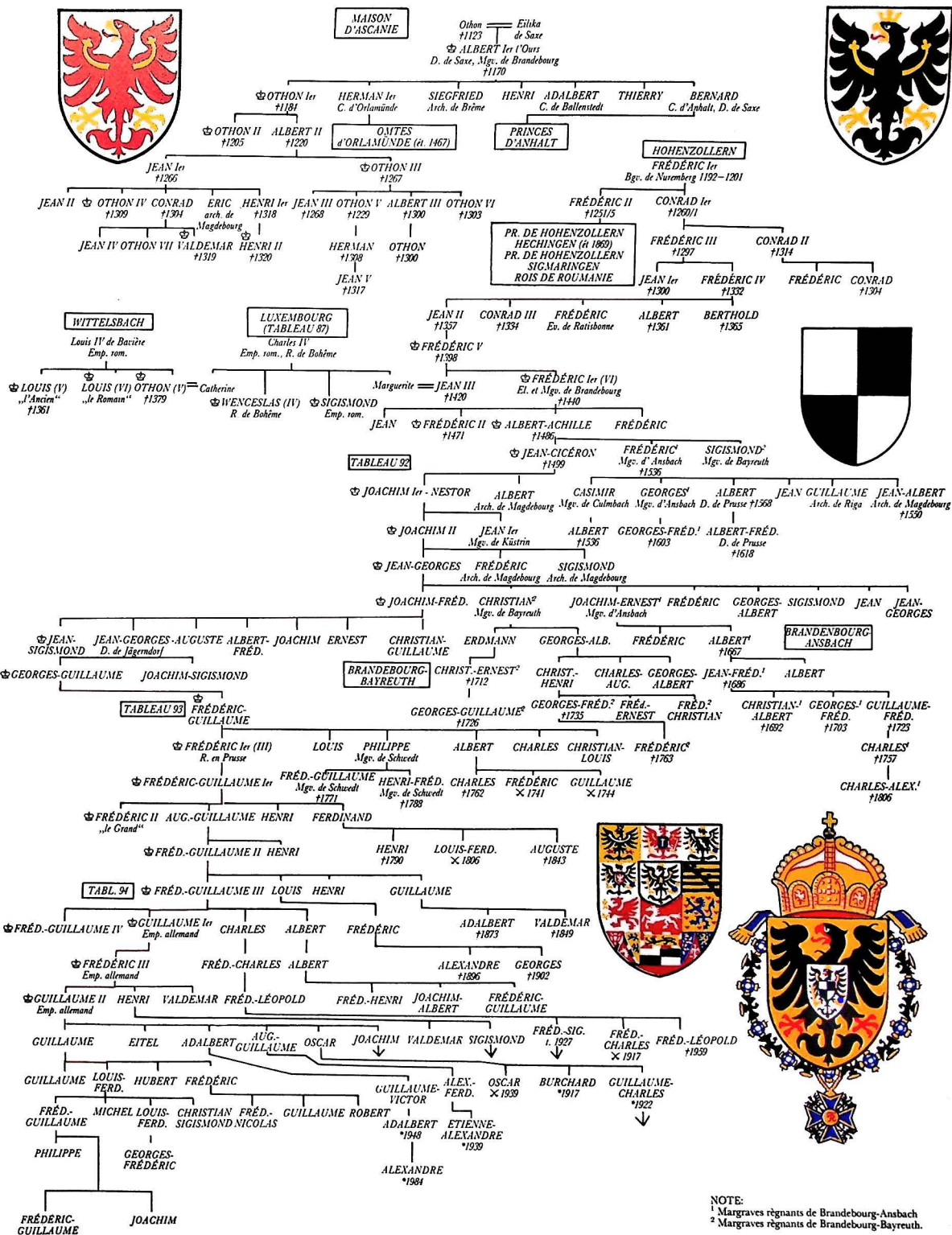
les propriétaires terriens — les Junkers — étaient, dans leur majorité, Allemands.

Le château de Zollern — appelé Hohenzollern depuis 1170 — se trouve en Souabe, relativement près du château de Habsbourg. Le nom des comtes de Zollern apparut dans les documents dès le début du *xiii*^e siècle et l'un d'eux épousa l'héritière des burgraves de Nuremberg. Leur fils Frédéric devint à son tour burgrave en 1192 et fonda les deux branches de la famille des Hohenzollern. Toutes deux utilisaient un écu d'une grande simplicité, écartelé d'argent et de sable (tableau 91). La branche cadette allait devenir la plus importante ; aussi esquisserons-nous seulement l'histoire de la branche aînée. Les descendants de Frédéric II acquirent la seigneurie de Sigmaringen en 1534 et devinrent princes du Saint Empire en 1576. Cette branche se divisa alors en deux rameaux : les Hohenzollern-Sigmaringen et les Hohenzollern-Hechingen éteints en 1869. Ces deux rameaux avaient déjà renoncé, en 1849, à leurs territoires au profit de la Prusse. Le prince Charles de Hohenzollern-Sigmaringen devint, en 1866, prince, puis roi de Roumanie (tableau 147). En 1870, la candidature au trône d'Espagne de son frère aîné Léopold fut une des causes de la guerre qui, pendant un an, opposa la France à la Prusse.

Conrad, le plus jeune fils de Frédéric de Zollern, conserva le burgraviat de Nuremberg et la famille acquit d'autres seigneuries, notamment Bayreuth (par mariage en 1234) et Ansbach (par achat en 1331). Frédéric V fut partisan et ami de l'empereur Charles IV, qui le fit prince de l'empire en 1363. Il répartit ses terres entre ses deux fils. Le cadet — appelé lui aussi Frédéric — reçut Nuremberg (ville qu'il allait par la suite vendre à ses habitants) mais, ce qui est plus important, il parvint à acquérir la marche de Brandebourg et à réunir tous les fiefs des Hohenzollern après la mort de son aîné. C'était franchir une deuxième étape dans la marche vers la puissance. Frédéric avait compris que l'avenir se trouvait dans le Nord plutôt qu'à Nuremberg ou en Souabe.

Des troubles agitaient la marche, mais le margrave, d'une inébranlable fermeté, sut employer de manière efficace l'artillerie — une arme encore peu utilisée — et

Aperçu général



NOTE:

¹ Margraves régnants de Brandebourg-Ansbach

² Margraves régnants de Brandebourg-Bayreuth.

soumit ses nobles à coups de boulets... Son indéniable dynamisme ne suffit cependant pas à immuniser Frédéric contre une faiblesse typique chez les seigneurs allemands : quand il sentit venir sa fin, il partagea ses domaines entre ses enfants. Cependant, la mort sans descendance de ses deux premiers fils fit retomber tout l'héritage dans les mains d'Albert-Achille. En 1473, celui-ci publia la *Dispositio Achillea*, selon laquelle le margraviat de Brandebourg était dorénavant indivisible et devait se transmettre par primogéniture masculine. Selon ce document, Bayreuth et Ansbach pouvaient aller à des cadets, mais sans morcellements ultérieurs. Cette décision était d'une importance capitale pour la grandeur future de la famille.

En conséquence, le fils aîné d'Albert-Achille devint margrave alors que les fiefs de Franconie passaient à ses deux plus jeunes frères. Parmi les électeurs successifs, plusieurs se révélèrent être doués de bon sens, sinon de talent. Ils édifièrent leur domaine pièce par pièce, usant plutôt de diplomatie et d'argent que guerroyant. Le blason de Joachim I^{er} (tableau 92) porte écartelé de Brandebourg, de Poméranie, de Nuremberg et de Hohenzollern avec, sur le tout, le sceptre d'archi-chancelier de l'empire. Son frère Albert divisa son écu en quartiers plus nombreux et posa sur le tout les armes de ses trois archevêchés : Halberstadt, Magdebourg et Mayence. L'aigle de gueules de Brandebourg apparaît également en tête du tableau 91. Les deux traits courbes en or, sur les ailes de l'oiseau, suggéraient à l'origine sa structure anatomique, mais ils devinrent au fil du temps une surcharge, un *Kleestengel* (croissant aux extrémités trifurcées) susceptible de variantes et très caractéristique de l'héraldique allemande. Les électeurs embrassèrent la foi luthérienne et Joachim II agrandit ses territoires de trois archevêchés sécularisés. Mais déjà la perspective d'une plus belle prise s'annonçait...

LA PRUSSE

L'Ordre teutonique avait été fondé à la fin du xii^e siècle pour combattre les infidèles en Terre Sainte. En 1229, un contingent fut envoyé en Prusse pour mettre les païens à la raison et le pays devint bientôt le seul théâtre d'opération de l'Ordre. Les territoires conquis par les chevaliers étaient contrôlés à partir de châteaux forts et de villes telles que Königsberg. En 1511, après une période de déclin, l'Ordre se choisit pour Grand-maître Albert de Hohenzollern-Ansbach. Quatorze ans plus tard, ce prêtre-soldat sécularisa l'Ordre, prit femme et devint duc de Prusse sous la suzeraineté du roi de Pologne. Sa parentèle fut prompt à voir l'occasion que lui offrait la Providence. En effet, non seulement le fils du duc Albert, Albert-Frédéric, était un débile mental, mais il n'avait engendré que des filles. L'électeur Joachim-Frédéric épousa la cadette en secondes noces et son fils Jean-Sigismond (tableau 92) épousa l'aînée ! Le duché de Prusse devint ainsi la propriété de Jean-Sigismond en 1618, mais ce ne fut pas tout. La femme du malheureux duc Albert-Frédéric était sœur du duc de Clèves et de Juliers, mort sans descendance en 1609. Son héritage en Rhénanie était fort alléchant et les prétendants recoururent aux armes pour trancher la question. Ce conflit

s'imbriqua dans le contexte de la guerre de Trente Ans et il fallut attendre 1666 pour que le Brandebourg obtienne finalement Clèves, la Mark et Ravenstein. Sur ces entrefaites, Bayreuth et Ansbach, retournés à l'électeur Joachim-Frédéric, avaient été remis par la suite à ses frères cadets, Christian et Joachim-Ernest.

Le blason de l'électeur Georges-Guillaume (à la dernière rangée du tableau 92) comporte à cette époque, outre l'écusson au sceptre impérial, sept quartiers : Prusse (une aigle de sable), Brandebourg (une aigle de gueules), Berg, Clèves, Nuremberg et Hohenzollern.

Georges-Guillaume s'intéressait plus à la chasse qu'aux affaires de l'Etat. Eprouvant quelque difficulté à prendre une décision, il se contenta de mener une politique de neutralité stérile jusqu'au jour où, en 1631, il s'allia à son beau-frère, Gustave-Adolphe de Suède. Lorsque le dernier duc de Poméranie mourut en 1637, l'électeur revendiqua le duché. A sa mort, en 1640, le Brandebourg était ravagé par la guerre. Son fils Frédéric-Guillaume (tableau 93) était d'une autre trempe. Appelé „le Grand Electeur“, il opéra, durant son long règne, une transformation complète de l'Etat et posa les fondations de la grandeur future de la Prusse. A son avènement son pays était dévasté et ses ressources minces, mais la diplomatie et l'organisation dynamique de Frédéric-Guillaume triomphèrent de ces handicaps. Le traité de Westphalie lui apporta la moitié orientale de la Poméranie (la Suède gardant le reste), les évêchés de Halberstadt et de Minden ainsi que la réversion d'un archidiocèse plus étendu, celui de Magdebourg. Déjà le Brandebourg repartait d'un bon pied. Frédéric-Guillaume fit preuve d'une habileté consommée en changeant de camp au cours des guerres qui opposaient la Suède à la Pologne, et libéra le duché de Prusse de la suzeraineté polonaise.

L'électeur était dès lors un souverain indépendant, bien qu'une partie de la Pologne séparât encore la Prusse du Brandebourg. De plus, Frédéric-Guillaume accrut de façon spectaculaire, en 1679, le prestige de son armée, lorsqu'il remporta sur les Suédois jusqu'alors invincibles la bataille de Fehrbellin. L'électeur menait une politique étrangère complexe et dénuée de scrupules, mais il faut mettre à son actif la profonde réorganisation de son pays. Il s'intéressait à l'architecture (Berlin fut en quelque sorte sa création personnelle) et il ne négligea pas pour autant les disciplines scientifiques. Mais son plus grand succès est d'avoir réussi à souder la Prusse et le Brandebourg pour en faire l'outil efficace d'une monarchie absolue et militariste. L'armée prussienne représentait désormais un poids non négligeable dans les négociations politiques européennes...

En 1701, avec le consentement de l'empereur, Frédéric III, fils du Grand-électeur, prit le titre de roi en Prusse. Ce titre s'appliquait en effet exclusivement à cette province sise hors des frontières de l'empire, dont elle était de plus séparée par la Poméranie polonaise. Quoi qu'il en soit, le nouveau roi se couronna lui-même à Königsberg, sans requérir la moindre assistance ecclésiastique. Le même jour, il créa l'ordre de l'Aigle Noir, dont on peut voir le collier au tableau 91. De plus, il plaça son chiffre FR (Fredericus Rex) sur la poitrine de l'aigle prussienne de son blason (tableau 93). Frédéric III — désormais

devenu le roi Frédéric I^{er} — prit part à la guerre de Succession d'Espagne contre Louis XIV, mais il n'en tira qu'un bénéfice illusoire — si l'on excepte la reconnaissance générale de son titre de roi. Les armoiries de son demi-frère Philippe portent les aigles de Prusse et de Brandebourg dans une bordure d'argent et de sable. Frédéric-Guillaume I^{er} fut un personnage comme on en voit rarement sur un trône. Durant 27 ans il gouverna son royaume avec l'efficacité routinière d'un sous-officier (il fut d'ailleurs surnommé le *Roi-Sergent*).

FRÉDÉRIC LE GRAND

Frédéric II *le Grand* est une des personnalités les plus éblouissantes de l'histoire. Personne ne peut mettre en doute ses talents et l'ampleur de ses succès mais, en certaines occasions, il se conduisit de manière parfaitement odieuse. Nombre de ses défauts avaient pris racine dans une jeunesse profondément malheureuse vécue sous l'autorité d'un père pour qui le maniement d'armes comptait par-dessus tout, et dont la tyrannie força le garçon à trouver des subterfuges pour apprendre en secret le français et l'art de la flûte. Le jeune Frédéric, par réaction, en était arrivé en effet à détester la langue allemande ! Cynique, athée, adepte de Voltaire, il ne s'embarrassait pas de scrupules et ne se connaissait aucun ami véritable. Son premier acte de souverain (il monta sur le trône en 1740) fut d'attaquer sans vergogne Marie-Thérèse d'Autriche, à qui la Prusse avait pourtant promis son aide ! Ce parjure lui permit de mettre la main sur la riche province de Silésie. Au cours de sa première bataille, le roi s'était éclipsé, laissant à ses troupes le soin de triompher en son absence. Puis Frédéric II changea brutalement de camp, ne tenant compte que de son intérêt. Par le traité de Berlin (1742), il fit légitimer sa conquête et ajouta la Silésie au Brandebourg. A cette date son titre de roi *en Prusse* se transforma en roi *de Prusse*. Souvent, par la suite, ses campagnes eurent pour objectif de défendre ses conquêtes. Ce fut le cas lors de la guerre de Sept Ans (1756–1763), au cours de laquelle il combattit avec la Grande-Bretagne contre la France et l'Autriche. La Grande-Bretagne jetait alors les bases de son empire d'outre-mer aux dépens de la France. Sur le continent, Frédéric II eut beaucoup à faire pour maintenir l'intégrité du territoire prussien et ses victoires difficiles de Rosbach et de Leuthen (1757) montrent à l'évidence combien il savait désormais employer ses brillantes qualités de chef militaire. Pourtant, en 1759, il se trouva au bord de la défaite. L'armée surentraînée que lui avait léguée son père n'était plus qu'un souvenir et son pays était mis à sac par les Russes. Frédéric II poursuivit cependant la lutte, cachant sous son uniforme une fiole de poison qu'il était déterminé à boire s'il avait été fait prisonnier. Impressionnés par sa réputation, ses adversaires n'osèrent pousser leur offensive jusqu'au bout et le décès de la tsarine Elisabeth de Russie le soulagea d'un ennemi mortel. Lorsqu'en 1763 revint la paix, Frédéric était parvenu à préserver la Silésie et le prestige de la Prusse, mais il s'en était fallu de bien peu. Son frère Henri, excellent stratège, lui avait apporté une aide précieuse.

Les années qui suivirent furent consacrées à remettre

de l'ordre dans l'exploitation des ressources matérielles de la Prusse. Le pouvoir aida l'agriculture et le commerce, tandis qu'une armée nouvelle était constituée. Frédéric frappa à nouveau en 1772 quand, allié à la Russie, il força l'Autriche au premier partage de la Pologne. Il y gagna la Prusse occidentale et, dès lors, ses deux provinces principales ne formèrent plus qu'un seul tenant. La Prusse entra alors dans le club des puissances européennes : Frédéric II avait doublé la superficie du pays et plus que doublé les effectifs de son armée. Bien qu'ayant flôlé la catastrophe, le petit roi à l'habit bleu délavé avait parcouru un long chemin, car il avait su maîtriser les règles de la guerre de mouvement et utiliser les artifices de la diplomatie au seul profit de l'expansion prussienne. Son ascendance (tableau 95) montre une prédominance des Brunswick-Hanovre et un quart de sang bavarois. On peut se demander si le goût de Frédéric II pour la langue française ne lui venait pas de son ancêtre française, Eléonore d'Olbreuse...

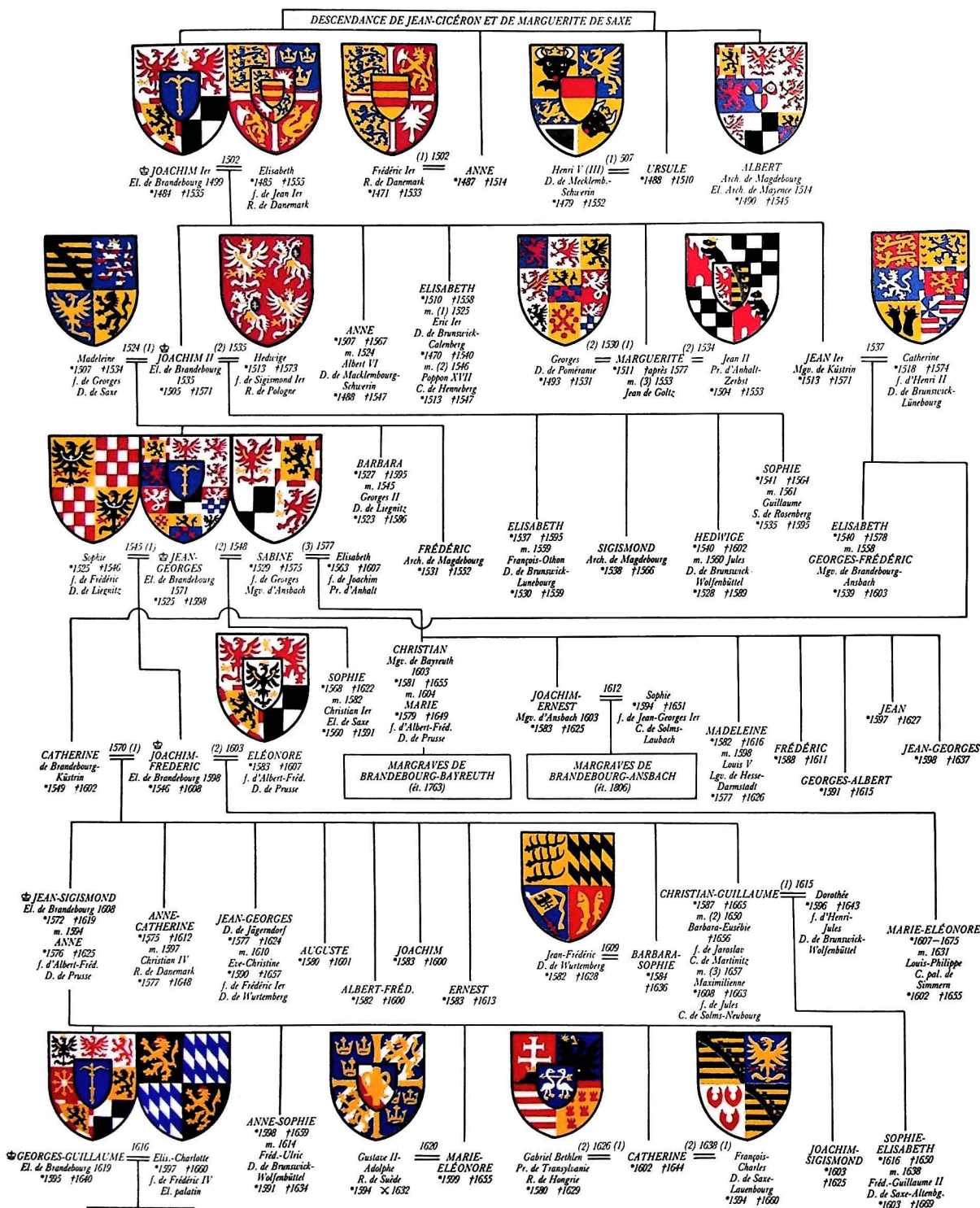
LA PRUSSE ET NAPOLEON

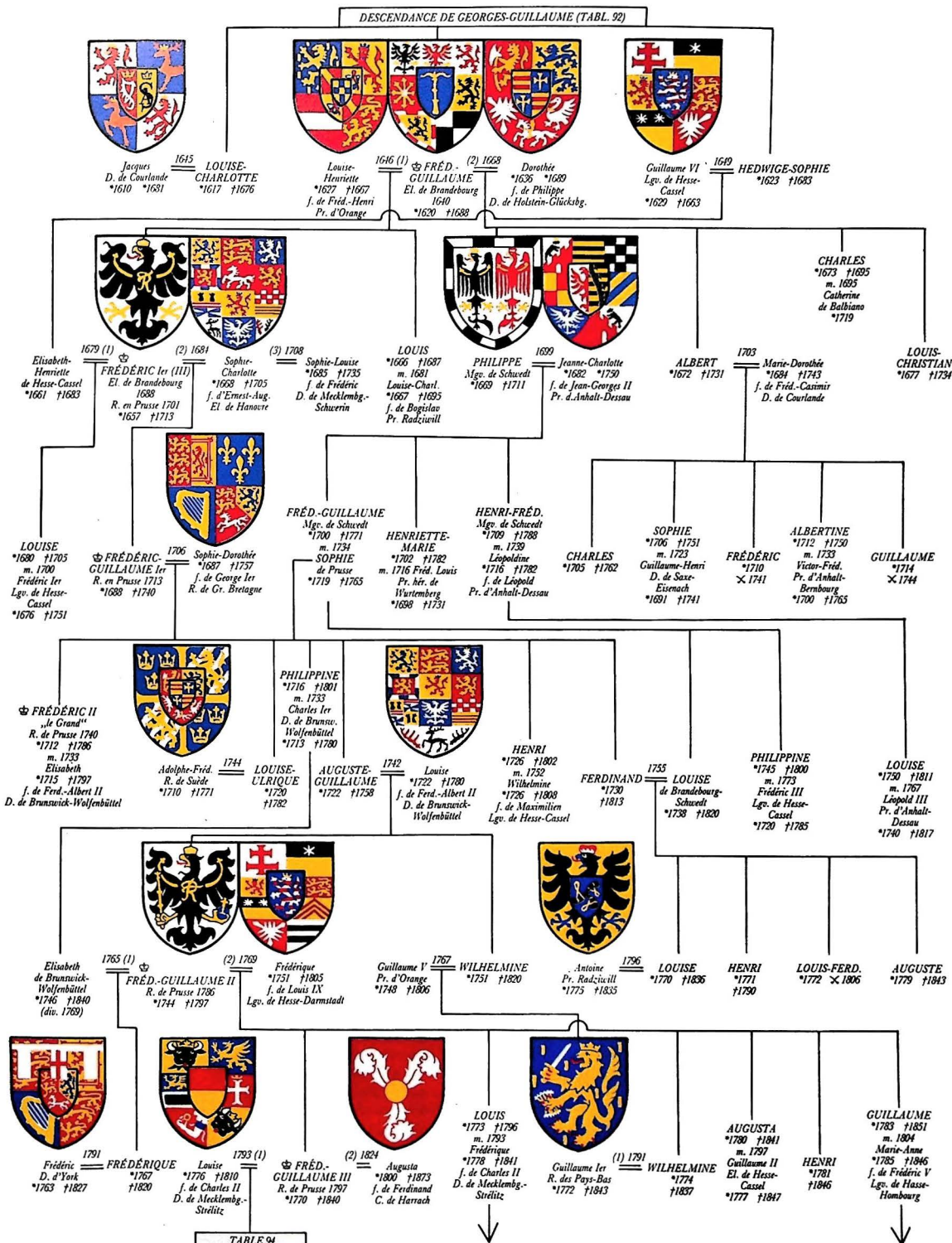
Le mariage sans amour de Frédéric II ne porta pas de fruit et son neveu Frédéric-Guillaume II lui succéda. Face au grand bouleversement que provoquait la Révolution française, il envoya ses armées, conduites par le duc de Brunswick, envahir la Champagne, mais elles furent arrêtées à Valmy par les troupes républicaines. Frédéric-Guillaume signa alors une paix séparée avec la France, et lors d'un nouveau partage de l'infortunée Pologne, en 1793, la Russie et la Prusse se servirent sans ciller, s'emparant de vastes territoires dans le Nord et l'Ouest du pays. A l'occasion du troisième partage, en 1795, la Prusse obtint Varsovie et les territoires à l'Ouest du Bug et du Niemen : la Pologne avait cessé d'exister...

Frédéric-Guillaume II ajouta aux serres de l'aigle de Prusse le sceptre et le globe qui symbolisent la royauté. Son fils Frédéric-Guillaume III ne voyait aucune raison d'attaquer Napoléon, mais quand ce dernier prit l'initiative, le roi de Prusse ne trouva aucun allié. En 1806, à Iéna, l'empereur des Français anihila la vieille armée prussienne et l'auréole de gloire dont elle était nimbée. Cela se passa quelques semaines après que François d'Autriche eut dissous le Saint Empire romain germanique, vocable qui ne recouvrait plus que la poussière du passé. Ainsi donc, vingt ans à peine après la mort de Frédéric *le Grand*, Napoléon fit son entrée dans Berlin. La destinée de la Prusse était à son nadir...

La traité de Tilsit (1807) la dépouilla de toutes ses provinces à l'ouest de l'Elbe et de presque tous ses territoires arrachés lors des partages de la Pologne. Dans le contexte du moment, ces conditions étaient cependant empreintes d'une certaine générosité. Frédéric-Guillaume III, quoique plus vertueux que son père, fut un souverain à l'imagination et aux ressources intellectuelles limitées. Sa dynastie eût été en péril s'il n'était parvenu à s'entourer d'excellents ministres, étrangers pour la plupart.

Le traité de Vienne constitue une autre pierre blanche dans l'histoire de l'expansion prussienne. Le royaume ne récupérait certes pas tous les territoires qu'il avait arrachés à la Pologne, mais trouvait ailleurs d'intéressant-





tes compensations. La plus importante fut l'acquisition d'un bloc compact de territoires prospères dans la vallée du Rhin et en Westphalie. Après tant d'années, le reste de l'héritage de Clèves devenait partie de la Prusse et, avec lui, des villes aussi riches que Cologne, Aix-la-Chapelle, Bonn, Trèves et Coblenze. Ces provinces ne touchaient pas au territoire prussien proprement dit, mais elles l'agrandissaient considérablement et mettaient l'Etat protestant de l'Est de l'Allemagne en contact avec les pays catholiques limitrophes, tels la France et la Belgique. En outre, les nouvelles acquisitions comprenaient la vallée de la Ruhr où, durant tout le XIX^e siècle, l'industrie allait se développer. A ses propres frontières, la Prusse reçut le dernier lambeau de terre pomérannienne, jusqu'à détenir par la Suède, ainsi que le nord de la Saxe. Ce dernier gain constituait une sorte de compensation pour la cession d'Ansbach et de Bayreuth à la Bavière. En effet, les branches cadettes de Hohenzollern, détentrices de ces deux territoires, s'étaient éteintes respectivement en 1806 et en 1769 (tableau 91). Hardenberg, ministre plénipotentiaire de Frédéric-Guillaume III à Vienne essaya — mais sans succès — d'obtenir l'Alsace et la Lorraine, qui furent laissées à la France des Bourbons.

La résistance à Napoléon pendant les dernières années du règne impérial avait donné naissance à un certain nationalisme allemand. Mais ceux qui espéraient voir une Allemagne unifiée sortir du traité de paix furent déçus. Le désordre régnant au sein du défunt Saint Empire fit place à un autre brouet politique constitué par 35 principautés indépendantes et quatre villes libres. Deux puissances surtout dominaient ce fouillis : l'Autriche catholique au Sud et la Prusse protestante au Nord. Toutes deux tiraient une bonne part de leur puissance de provinces situées à l'Est et qui étaient exclues de la Confédération germanique. Celle-ci formait un ensemble d'Etats dont le territoire global ne différait guère de celui de l'ancien Empire. Des monarques de l'extérieur, tels les rois de Danemark et du Royaume-Uni siégeaient à la Diète, représentant le Holstein ou le Hanovre. Les évêchés indépendants avaient disparu. Grâce à l'influence de Metternich, l'Autriche présidait cette confédération.

L'HÉGÉMONIE PRUSSIENNE

La Prusse abolit en 1818 les nombreux droits de douane existant à l'intérieur de ses frontières. Dix ans plus tard, plusieurs petites principautés se joignirent à elle, de sorte qu'en 1833 se forma une union douanière (*Zollverein*) qui groupait presque tous les Etats d'Allemagne. Le long règne de Frédéric-Guillaume III se termina en 1840. Sa mort marquait la disparition d'un souverain sans grande envergure mais qui, bien servi par ses ministres, avait relevé la Prusse après le désastre de 1806 et lui avait donné un lustre nouveau. Sa seconde femme portait les armoiries de Harrach, assez peu usitées car constituées de trois plumes d'argent fichées dans une sphère d'or.

Fils du roi défunt, Frédéric-Guillaume IV (tableau 94) s'était créé, avant son avènement, une certaine réputation de libéralisme, mais son règne débuta les constitutionnalistes. Le roi convoqua bien un parlement de Prusse en 1847 — c'était la première réunion d'une assemblée

législative — mais Frédéric-Guillaume IV ne trouva pas l'expérience à son goût. Lorsque, l'année suivante, une vague de révolutions submergea toute l'Europe, le nationalisme allemand se manifesta en de nombreux endroits. La révolution de Vienne chassa le vieux chancelier Metternich et à Francfort-sur-le Main — où avait lieu autrefois le couronnement des empereurs romains germaniques — un parlement se réunit de façon spontanée ! Cette assemblée se trouva devant une tâche difficile, œuvrant avec enthousiasme, sinon avec le sens des réalités. Les débats furent longs, mais le parlement finit par offrir à Frédéric-Guillaume la couronne d'une Allemagne unifiée. Le Prussien refusa sans dissimuler son dédain : à ses yeux, seul un diadème présenté par les princes paraissait acceptable et, durant les années qui suivirent, il tenta de les unir sous sa direction. Le seul résultat fut une rebuffade de la part de l'Autriche... En 1857, sous le poids des soucis, la raison du roi céda et son frère Guillaume exerça la régence pendant quatre ans avant de monter lui-même sur le trône en 1861, à la mort du malade.

Une des premières initiatives qu'il prit fut de moderniser l'armée prussienne, mission qu'il confia à von Moltke et von Roon. Les grands ministres qui avaient conseillé son père étaient, pour la plupart, originaires d'autres régions d'Allemagne mais ceux qui assistèrent Guillaume I^{er} étaient, par contre, de véritables Prussiens. Franc buveur, fumeur de pipe invétéré, Otto von Bismarck, de caractère résolu et courageux, fut tout au long de sa carrière un homme d'Etat d'une carrure exceptionnelle. Se souciant peu de moralité politique, il œuvra sans relâche pour l'unité allemande. Il eut le mérite de porter à bout de bras un Guillaume I^{er} qu'il avait trouvé, lors de leur premier entretien, sur le point d'abdiquer.

Bismarck vit pointer sa première occasion lors de la mort de Frédéric VII de Danemark, lorsque se posa le problème des duchés de Slesvig et de Holstein (voir chapitre 5). Ces deux fiefs l'intéressaient énormément parce qu'ils rendaient possible une extension du territoire prussien vers la mer du Nord. Sa diplomatie magistrale convainquit l'Autriche de faire taire ses réticences et de se joindre à lui pour attaquer le Danemark. Les jeux étaient faits d'avance pour les malheureux Danois qui furent contraints de céder les duchés à l'Autriche et à la Prusse. Ce condominium était une structure bancal et, en 1865, on décida que l'Autriche aurait le Holstein et la Prusse le Slesvig ainsi que le port de Kiel. Par la suite, après s'être assuré du soutien de la France et de l'Italie, Bismarck se retourna contre l'Autriche ! La campagne fut si brève qu'elle a pris dans l'histoire le nom de guerre des Sept Semaines. L'armée autrichienne fut mise en déroute en 1866 à Sadowa (près de Königgrätz, localité qui donna aussi parfois son nom à la bataille). Le traité de Prague qui suivit accordait le Holstein et le Slesvig à la Prusse, ainsi que le Hanovre, la Hesse-Cassel, le Nassau et la ville de Francfort. Ces dernières annexions établissaient la jonction entre la Prusse et ses provinces rhénanes. Une autre clause du traité excluait de façon définitive toute participation de l'Autriche à la direction des affaires allemandes. La Prusse venait de recevoir — pour un prix dérisoire — 65 000 kilomètres carrés et cinq millions de nouveaux sujets !

Les pertes de l'Autriche étaient cependant réduites. Elle n'avait — outre ce qui précède — perdu que Venise, cédée à l'Italie. Bismarck voyait en effet trop loin pour ne pas vouloir se ménager des possibilités de réconciliation. En 1867 fut fondée la Confédération d'Allemagne du Nord, au sein de laquelle 22 principautés, jusque-là indépendantes, acceptèrent la suzeraineté de la Prusse. Bismarck en devint le premier chancelier et cette nomination — faut-il le dire ? — ne provoqua guère de surprise.

Ses ambitions n'étaient pas pour autant assouplies : la France était son prochain objectif. Vacant, le trône d'Espagne fut offert en 1870 au prince Léopold de Hohenzollern. Celui-ci était parent de Guillaume I^{er} (tableau 91), mais parent extrêmement éloigné, bien que ses liens avec Guillaume aient été renforcés par la brève présence de son père au poste de chancelier de Prusse. Le gouvernement français fit opposition au choix de Léopold et celui-ci retira sa candidature. Cependant, au cours des échanges diplomatiques qui suivirent, Bismarck, par diverses manœuvres — dont l'altération de la désormais fameuse „dépêche d'Ems“ — poussa la France à la guerre. Les hostilités ne durèrent que deux mois et le gros de l'armée française ne put que s'incliner devant l'habileté des généraux prussiens et devant des armes nouvelles. Le prestige militaire de la France et le charisme napoléonien ne servirent à rien. L'unité de l'Allemagne était désormais assurée. La Bavière et le Wurtemberg y souscrivirent avec certaines réserves mais, en 1871, le roi Guillaume de Prusse fut proclamé „Empereur allemand“ dans la majestueuse galerie des glaces de Versailles et le nouvel Empire annexa l'Alsace et une partie de la Lorraine...

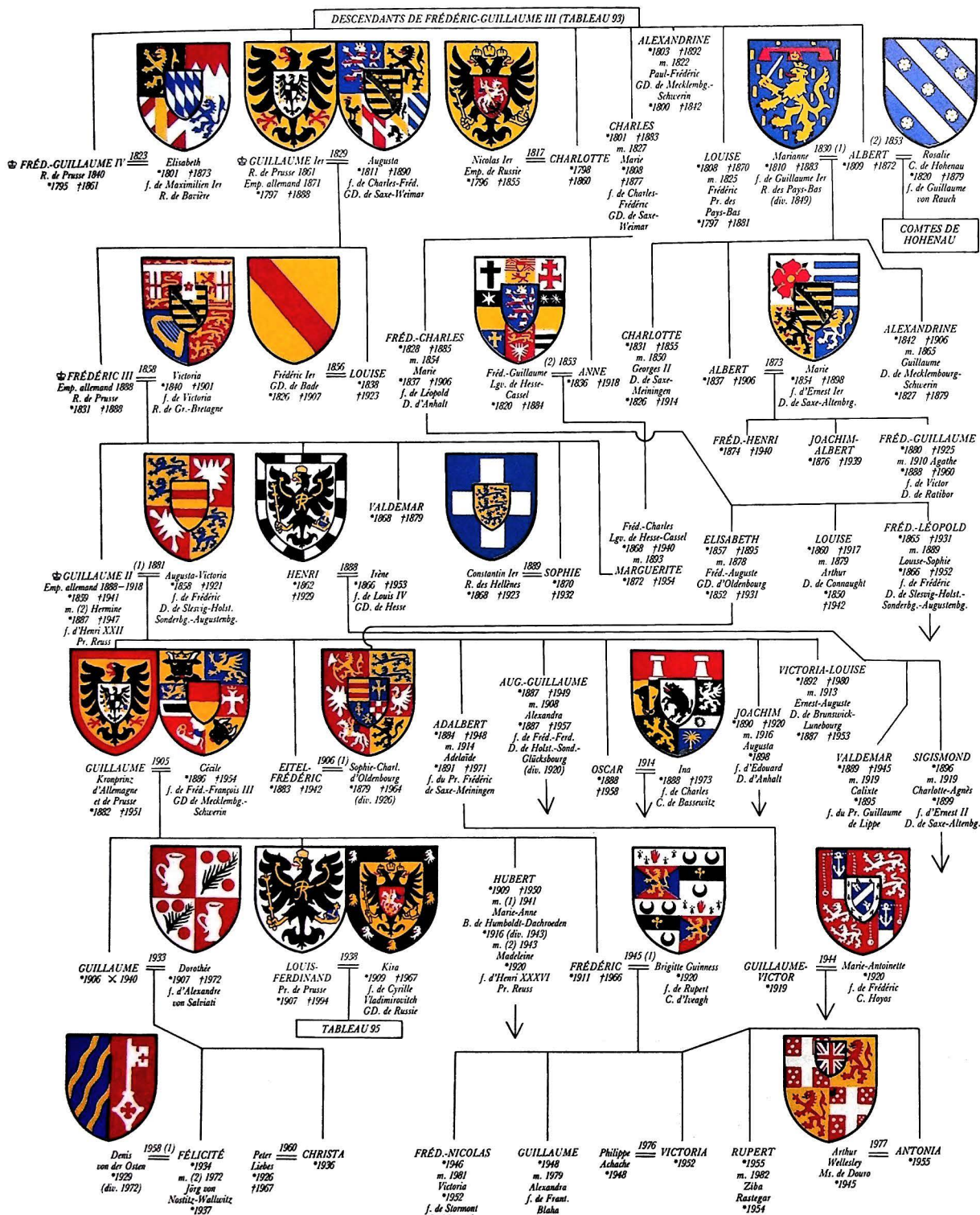
Les armoiries de l'empereur Guillaume I^{er} se trouvent en tête du tableau 94 et aussi — ceintes du collier de l'Aigle Noir — au tableau 91. Elles sont formées de l'emblème traditionnel de l'Allemagne : l'aigle de sable sur champ d'or, chargée d'un écusson aux armes de Prusse, elles-mêmes chargées d'un écusson plus petit de Hohenzollern. L'héritier présomptif de l'époque brisait le blason impérial d'une bordure de gueules : ces armoiries se trouvent au tableau 94 sous le nom du Kronprinz Guillaume (1882–1951). Les fils cadets, tel le prince Henri (1862–1929) — oncle du précédent — entouraient l'aigle de Prusse d'une bordure d'argent et de sable. Les cérémonies officielles exigeaient un blason plus élaboré, que l'on peut voir au tableau 91. Au centre, sur un écusson, l'aigle de Prusse ; tout autour, les provinces dont la conquête ou l'acquisition furent autant de degrés qui permirent aux Hohenzollern d'accéder à la puissance. Mieux vaut les décrire rangée par rangée. Première rangée : Silésie, Brandebourg (chargé du sceptre symbolisant la chancellerie de l'empire germanique), puis le duché du Bas-Rhin (l'aigle de Prusse avec l'écusson qui convient). Deuxième rangée : le grand-duché de Posen (une autre variante de l'aigle prussienne), la Prusse, la Saxe. Troisième rangée : Poméranie, Westphalie et Lunebourg. Quatrième rangée : Holstein-Slesvig et Lauenbourg ; Nuremberg et Hohenzollern ; Hesse, Nassau et Francfort. La petite section rouge en pointe indique la possession des droits régaliens.

La monarchie prussienne avait toujours tiré un avanta-

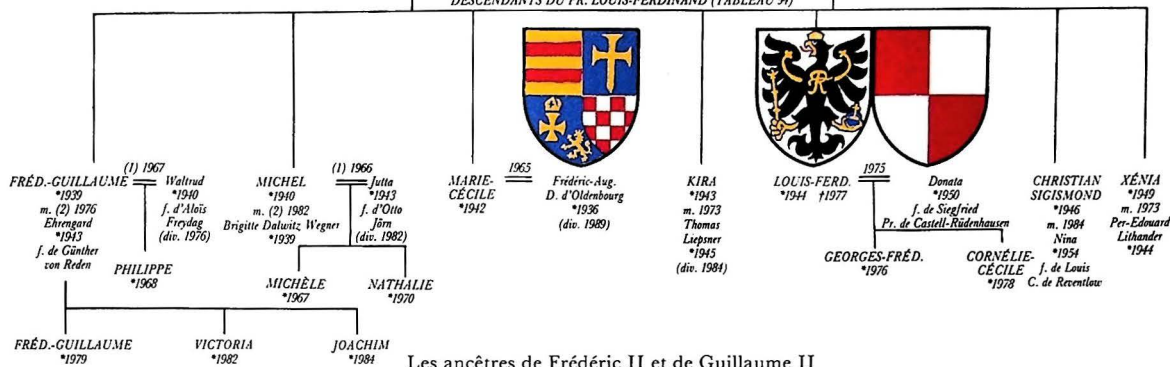
ge de la longévité de ses souverains. Guillaume I^{er} ne fit pas exception à la règle. Lorsqu'il mourut, son fils aîné souffrait déjà d'un cancer et ne régna que quatre-vingt-dix-neuf jours. L'empereur Frédéric III, plein de charme et gagné aux idées libérales, était l'époux de la fille aînée de la reine Victoria d'Angleterre (tableau 94). L'empereur Guillaume II, son fils, était jeune et plus versatile, plus ostentatoire. Dès le début de son règne, il se débarrassa de Bismarck. Le „Chancelier de Fer“ avait maintenu la paix pendant les vingt dernières années de son gouvernement, période au cours de laquelle l'Allemagne s'était alliée à l'Autriche-Hongrie, avait connu la révolution industrielle, s'était dotée d'une marine puissante et était entrée dans la course aux colonies.

La défaite de l'Autriche devant la Prusse, en 1866, avait incité l'empereur habsbourgeois à prêter plus d'attention aux Balkans. C'est précisément dans la péninsule balkanique que se produisit l'événement qui allait provoquer la Première Guerre mondiale : l'assassinat à Sarajévo, le 28 juin 1914, de l'archiduc héritier François-Ferdinand. L'Autriche envoya à la Serbie un ultimatum d'une extrême rigueur. Pour la circonstance, Vienne était assurée du soutien de l'Allemagne. Certains conflits antérieurs avaient renforcé certaines dynasties ; celui de 1914–1918 eut pour résultat l'écroulement presque général de l'institution monarchique en Europe centrale et orientale ; les trois empires y sombrèrent en tout cas. Au terme du cataclysme, Guillaume II abdiqua en 1918, abandonnant d'abord son titre d'empereur puis — quelques jours plus tard — celui de roi de Prusse. Il se réfugia en Hollande. Le prince-héritier (*Kronprinz*) Guillaume renonça à son tour à ses droits. En 1933, le fils aîné du prince-héritier renonça à tous droits dynastiques en se mariant dans une famille qui n'était pas de sang royal. Le prétendant actuel au trône est son deuxième fils, le prince Louis-Ferdinand. Ses deux fils les plus âgés ne se sont pas mariés dans des familles royales et, selon les critères traditionnels, les espoirs de la dynastie reposent sur un fils plus jeune, un autre Louis-Ferdinand (tableau 95). L'épouse de ce dernier porte également des armoiries écartelées, mais de gueules et d'argent, parfait contraste avec l'argent et le sable des Hohenzollern. Autre curiosité héraldique (tableau 94, dernier blason à droite) : les armoiries d'alliance Wellington et Prusse en la personne du marquis de Douro, époux de la princesse Antonia de Prusse. L'ascendance de l'empereur Guillaume II (décrite au tableau 95) témoigne d'une prédominance de sang saxon, en partie parce que sa mère avait pour parents un cousin et une cousine. Par ailleurs, étant donné que les souverains russes proviennent en ligne masculine des Holstein et ceux de Grande-Bretagne des Hanovre, l'ascendance de Guillaume II apparaît comme purement germanique.

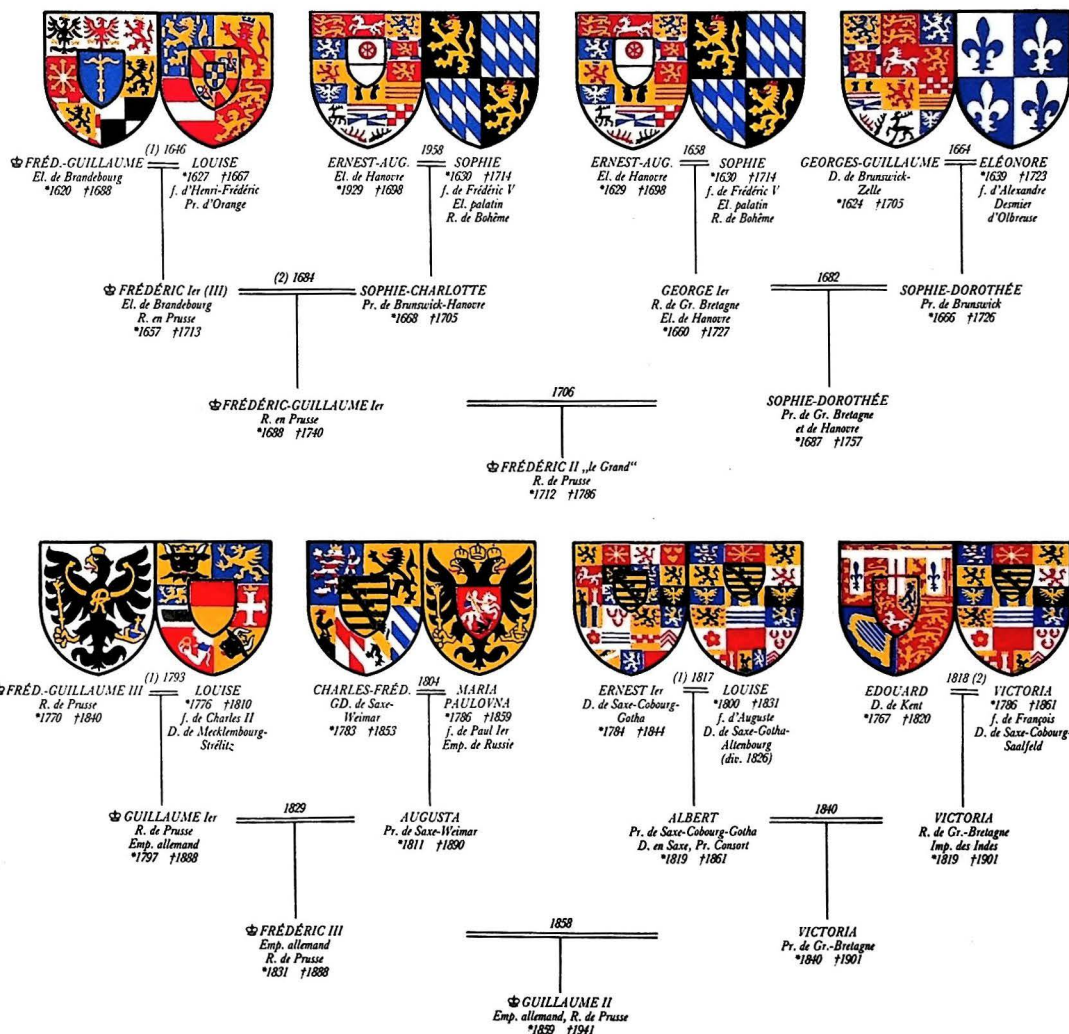
En 1918, l'Allemagne devint république, perdant l'Alsace et la Lorraine, rendues à la France, ainsi que de larges territoires autour de Posen et de Dantzig, qui furent accordés à l'Etat polonais reconstitué. Les péripéties de la république de Weimar, le régime hitlérien et les événements consécutifs à la Seconde Guerre mondiale n'ont pas influencé les destinées de la Maison de Hohenzollern, mais ils ont fait disparaître la Prusse de la carte de l'Europe.



DESCENDANTS DU PR. LOUIS-FERDINAND (TABLEAU 2)



Les ancêtres de Frédéric II et de Guillaume II





Chapitre 24

BAVIÈRE ET PALATINAT

Charlemagne conquiert la Bavière vers la fin du VIII^e siècle et l'annexe à son empire. Ce fut le plus indépendant des grands duchés d'Allemagne et, au XIII^e siècle, la Bavière eut le même duc que la Saxe (voir chapitre 26). Après la chute d'Henri le Lion (1180), le duché fut donné à Othon de Wittelsbach. Dans l'intervalle, à cause de la croissance de ses voisins (l'Autriche et la Carinthie à l'Est et le comté de Tirol au Sud), la Bavière avait perdu de son importance et se trouvait privée de toute possibilité d'expansion.

La famille de Wittelsbach avait déjà joué un certain rôle dans l'histoire : un comte de Scheyern avait été duc de Bavière et était tombé sur le champ de bataille devant les Hongrois, en 907. Il est probable que les Wittelsbach et les Babenberg, ducs d'Autriche, avaient un ancêtre commun (tableau 77). En 1124, ils quittèrent Scheyern pour s'installer au château de Wittelsbach, dont ils prirent le nom. Leur blason (tableau 96) fuselé en bande d'argent et d'azur est d'une beauté frappante et sobre. Durant les premières années du XIII^e siècle, Louis I^{er} joua un grand rôle dans une Allemagne troublée. Son cousin germain — un autre Othon — assassina Philippe de Souabe au moment précis où ce dernier semblait sur le point de faire aboutir ses revendications au trône germanique (1208). Il fut mis au ban de l'Empire et tué l'année suivante. Le duc Louis eut la joie de vivre assez pour voir son fils Othon, encore bébé, créé comte palatin du Rhin et fiancé à l'héritière de ce fief par l'empereur Frédéric II, qui voulait ainsi récompenser la loyauté de son père. À partir de cette date (1214) les Wittelsbach réunirent donc sous leur autorité la Bavière et le Palatinat, territoire à cheval sur les rives du Rhin moyen.

À l'origine, le titre de comte palatin était attribué à un fonctionnaire détaché du palais impérial et souvent nanti de pouvoirs spéciaux sur divers districts. Par la suite, la désignation en vint à s'appliquer à tout noble investi de fonctions plus étendues que la norme, ou dotées d'un caractère exceptionnel. Les documents attestent la présence de comtes palatins dans de nombreuses régions d'Allemagne et à des dates très reculées. Mais le nom de Palatinat (ou *Pfalz*) est devenu celui d'une partie du

duché de Franconie situé principalement à l'ouest du Rhin, avec Heidelberg comme principale ville. Toutefois, le titre de palatin n'était pas propre à l'Allemagne : la Hongrie lui accordait une grande importance et il se donnait encore au XIX^e siècle à certains archiducs de la dynastie de Habsbourg (tableaux 81 et 83). En Pologne, un palatin était un gouverneur de province et en Angleterre le terme s'appliquait aux comtés dont le seigneur détenait des pouvoirs habituellement réservés à la couronne.

Othon II ayant grandi épousa donc Agnès, fille du palatin Henri. Son gouvernement fut une réussite : il agrandit le duché et on lui donne parfois le surnom d'*Illustre*. Hélas, à sa mort, ses fils entamèrent le processus de division territoriale qui a tellement affaibli un si grand nombre d'États allemands. Ce partage du domaine entre membres de la famille était une très vieille coutume germanique. Après deux ans de règne conjoint, Louis II le Sévère conserva la Haute-Bavière et le Palatinat, tandis que son frère Henri devenait duc de Basse-Bavière (la partie orientale du duché, proche de la frontière autrichienne). Louis devait son surnom à l'inflexibilité dont il avait fait preuve en ordonnant l'exécution de sa première femme. Il épousa en troisièmes noces une Habsbourg et soutint les revendications de Rodolphe I^{er} (tableau 77).

Une autre division eut lieu à la mort de Louis II. Au début, ses deux fils gouvernèrent leurs domaines en bonne harmonie mais, s'étant pris de querelle, ils décidèrent d'un partage de la Haute-Bavière et se livrèrent bataille à ce sujet. Louis — le plus jeune — sortit vainqueur de cet affrontement et parvint, en 1314, à poser sa candidature à la tête du Saint Empire contre Frédéric d'Autriche. La victoire de Mühldorf en 1322 clôtura, au profit de Louis IV, une guerre intermittente mais désastreuse. En 1329, l'empereur octroyait à ses neveux Rodolphe et Robert le Palatinat du Rhin (ou Bas-Palatinat), de même qu'un secteur de la Bavière septentrionale, limitrophe de Nuremberg, qui fut appelé Haut-Palatinat. Dès lors le Palatinat et la Bavière restèrent séparés jusqu'en 1777. Les armes du Palatinat sont de sable au lion d'or couronné, armé et lampassé de gueules (t. 96).

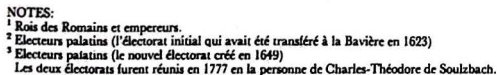


LA BAVIÈRE

L'empereur Louis IV nourrissait de hautes ambitions pour l'Allemagne et pour sa propre famille. Mais le plus souvent, il lui manquait les ressources nécessaires et le soutien des autres princes pour les réaliser. Son premier grand succès fut de faire accéder l'aîné de ses fils à l'électorat de Brandebourg lorsque s'éteignit la dynastie ascanienne (voir chapitre 23). Une autre réussite suivit : Louis sut assurer aux fils de son second mariage la succession aux comtés de Hainaut et de Hollande, dont leur mère était l'héritière. Par contre, il fut moins heureux dans ses efforts pour annexer une partie du Tirol et il se laissa entraîner dans une controverse acharnée avec Avignon, d'où plusieurs papes lui contestèrent le droit à l'Empire. Pour assurer sa défense, Louis dut faire appel à de brillants philosophes étrangers, tels l'Anglais Guillaume d'Ockham et l'Italien Marsiglio de Padoue, car l'Allemagne était déchirée par la guerre et peu d'éléments de qualité sortaient de ses écoles. La mort sans descendance de son cousin Jean I^{er} de Basse-Bavière permit à Louis de réunir la Bavière en 1340. Lui-même fut excommunié et tué en 1347, après s'être vaillamment

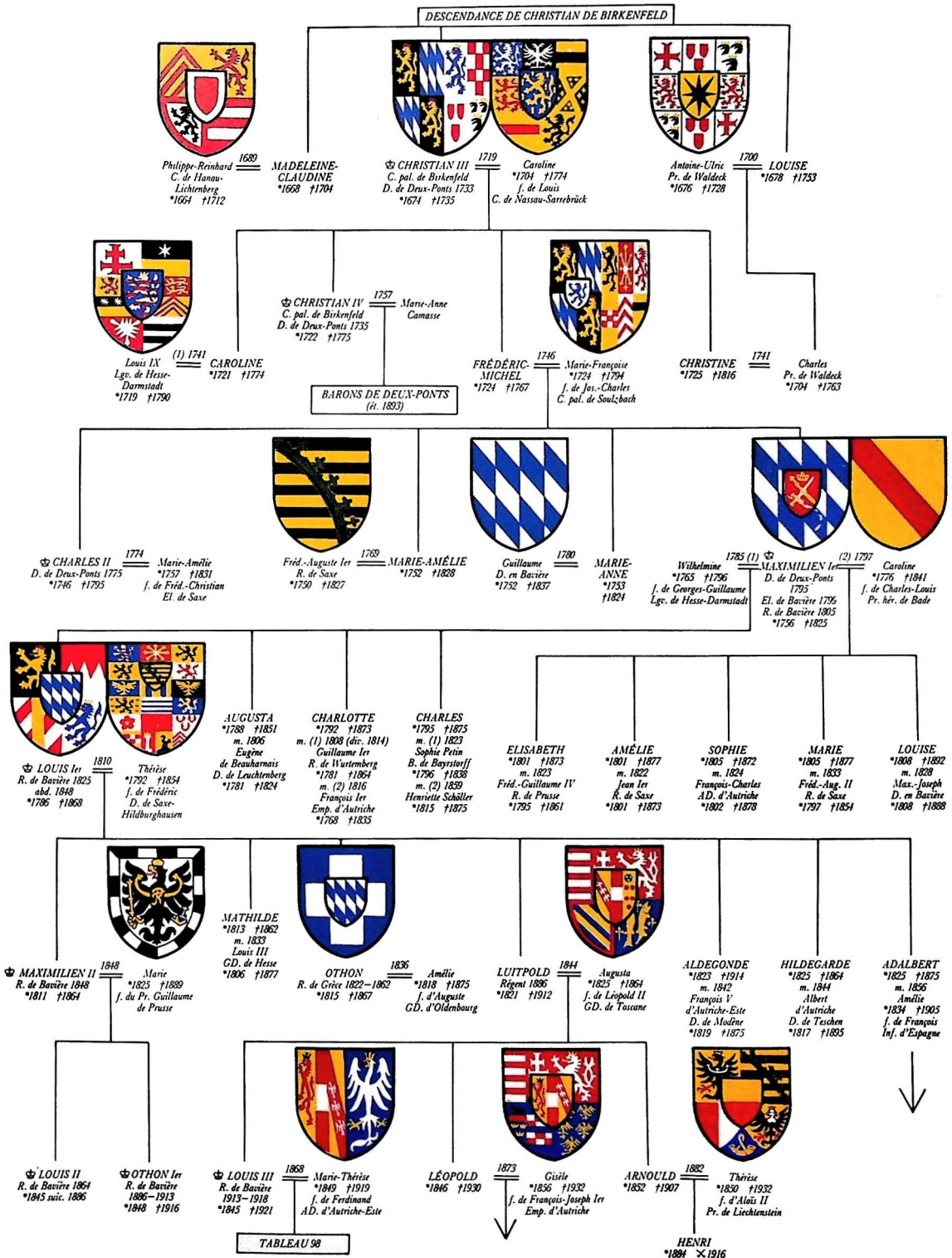
battu pour défendre sa position à la tête de l'Empire contre les assauts de Charles IV de Bohême (voir chapitre 21). L'Allemagne de cette époque était dévastée, ravagée, non seulement par des campagnes militaires interminables (et peu intéressantes pour l'historien), mais aussi par la peste.

Louis légua la Bavière à ses fils, dont certains avaient aussi des intérêts en Hainaut-Hollande et dans le Brandebourg. Trois d'entre eux moururent sans descendance masculine et, finalement, l'avenir de la Bavière en vint à dépendre des enfants du puîné Etienne II. La *Bulle d'Or* de Charles IV (1356) avait établi de la manière la plus précise que l'électorat revenait à la branche palatine, et cela aussi avait été remis en cause. Etienne et Albert de Hainaut-Hollande avaient commencé l'habituel morcellement de l'héritage par la division de la Bavière en Bavière-Landshut et Bavière-Straubing. En 1392, les fils d'Etienne divisèrent leur part en duché d'Ingolstadt, de Landshut et de Munich. A la mort de Guillaume II, comte de Hainaut et de Hollande, son frère Jean, évêque de Liège, abandonna sa mitre pour régner sur la Bavière-Straubing, mais un mariage tardif ne lui permit pas d'avoir d'enfant. A sa mort, en 1425, non sans



BAVIÈRE
Les rois jusqu'à la fin de la monarchie

TABLEAU 97



acrimonie, ses cousins Louis VII, Henri IV et Ernest se partagèrent son duché.

Il serait lassant d'évoquer ces interminables disputes entre principicules, qui empêchaient la Bavière de jouer un rôle sur la scène politique allemande, et rendaient insupportable la vie de ses habitants. Peut-être suffira-t-il de dire que le règne d'Albert IV *le Sage* vit la réunification du territoire bavarois, jusque-là divisé. La chose ne se fit point sans mal : le premier rival d'Albert était son parent éloigné, Robert, comte palatin. Ce fils de l'électeur Philippe (pour quelque temps évêque de Freising) avait épousé la fille de Georges de Landshut. Mais, en 1504, Albert rassembla sous son autorité la plus grande partie de la Bavière proprement dite. C'était là une fort belle réussite et, l'année suivante, il décréta que désormais le duché de Bavière passerait dans sa totalité au fils aîné du duc défunt. Toutefois, l'antique tradition prévalut : Guillaume IV fut contraint de partager son duché avec son frère Louis X, mais ce dernier mourut sans héritier, sauvant ainsi le territoire de la néfaste division.

Par la suite, le duché de Bavière resta d'un seul tenant. En outre, les ducs se taillèrent une influence prépondérante dans la principauté archiepiscopale de Cologne. Cet important électorat ecclésiastique fut monopolisé de 1583 à 1761 par cinq cadets successifs de la maison de Wittelsbach.

Les ducs Guillaume IV et Albert V se trouvaient l'un et l'autre dans le camp catholique. Leur action se traduisit par une répression totale du protestantisme. Guillaume *le Pieux* poussa même la ferveur religieuse jusqu'à abandonner le pouvoir à son fils (1597) afin de mener une vie monacale. Le règne de ce fils, Maximilien I^{er}, coïncida avec les premiers chocs de la guerre de Trente Ans. Le trône de Bohême fut offert, en 1618, à l'électeur palatin Frédéric V, un parent éloigné de Maximilien, complètement acquis au protestantisme. Frédéric V ayant été mis au ban de l'Empire, Maximilien qui, à cette époque, avait déjà mené à bon terme certaines réformes dans son duché, reçut l'électorat en 1623. Cela n'alla pas sans une série de combats, mais Maximilien en profita pour reprendre le Haut-Palatinaat. La Bavière souffrit beaucoup de ces guerres intestines mais, finalement, elle sortit du combat plus unie et plus homogène.

A cette amélioration sur le plan intérieur répondit un engagement plus prononcé de la Bavière en matière de politique européenne. L'état de santé de Charles II d'Espagne laissait prévoir un problème de succession dans les vastes possessions des Habsbourg d'Espagne. Maximilien II Emmanuel de Bavière ayant épousé la fille de Léopold d'Autriche se crut en droit de poser la candidature de son fils Joseph-Ferdinand (tableau 50) à cette succession. Et comme le roi de France Louis XIV et Léopold I^{er} d'Autriche avaient de leur côté émis des prétentions en faveur de cadets de leurs dynasties respectives, les grandes puissances — soucieuses d'éviter des étincelles — optèrent en faveur du plus humble, Joseph-Ferdinand. Mais ce dernier mourut un an avant celui auquel il devait succéder. Il n'avait que 7 ans...

Son père, Maximilien II, allié de Louis XIV, se jeta cependant dans la guerre de succession d'Espagne et la Bavière se retrouvant à Blenheim (1704) et à Ramillies (1706) dans le camp des vaincus fut — au grand dam de

ses habitants — une fois de plus partagée entre les vainqueurs. Le traité d'Utrecht (1713) rendit cependant ses territoires à Maximilien et son fils, pas échaudé pour autant, se lança tête baissée dans d'autres aventures. Il revendiqua l'Empire, espérant pouvoir exploiter la position difficile de Marie-Thérèse, placée en porte-à-faux dans la politique européenne (voir chapitre 20). Cependant, le jour même où — sous le nom de Charles VII — il se faisait couronner à Francfort, ses ennemis entraient à Munich, sa propre capitale ! Son fils Maximilien III fut tout heureux d'accepter la *Pragmatic Sanction* (voir chapitre 20) et consacra son énergie à la remise en état des campagnes bavaroises, durement piétinées pendant deux générations par les marches et contremarches d'armées étrangères.

Malheureusement, ce souverain compétent et éclairé fut le dernier de sa lignée. A sa mort, en 1777, l'électorat de Bavière passa à un cousin éloigné, l'électeur palatin Charles-Théodore de Soultzbach, d'âge mûr déjà, et sans descendance...

LE PALATINAT

Comme on l'a vu, la division entre Bavière et Palatinat remontait à 1329. Le palatin Robert II régna seul de 1390 à 1398, agrandit son domaine par des acquisitions prudentes mais rentables, au point que son fils Robert III devint Roi des Romains, fonction qu'il remplit de 1400 à 1410 fort honorablement, mais sans le moindre résultat pratique. A sa mort, le Palatinat fut partagé entre ses quatre fils. Louis hérita du Palatinat du Rhin ; Jean, du Haut-Palatinat (soit la Bavière du Nord) qui allait retourner à la branche aînée à la mort de son fils Christophe de Danemark (tableau 17) ; Etienne reçut Deux-Ponts et Simmern ; Othon eut Mosbach. La lignée d'Othon allait s'éteindre en 1506, mais la branche aînée des électeurs palatins dura jusqu'en 1559.

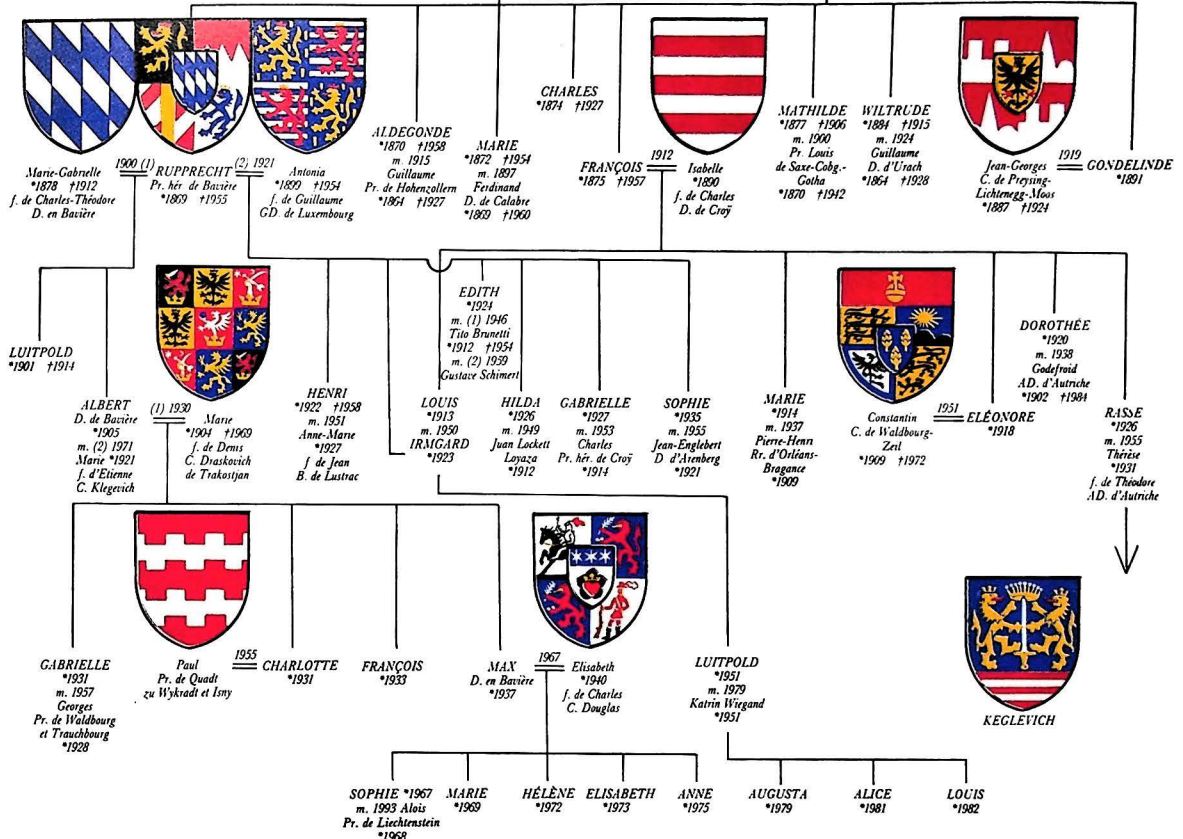
Frédéric I^{er} fit un mariage peu conventionnel en épousant une dame d'Augsbourg, Claire Tott, et ce fut l'origine de la famille des princes de Loewenstein, qui subsiste de nos jours. Comme nous venons de le voir dans le sous-chapitre consacré à la Bavière, son petit-neveu se dépensa sans compter pour obtenir le duché de Bavière-Landshut, mais il dut se contenter des districts séparés de Neubourg et Soultzbach. Le fils de Robert, Othon-Henri, fut le dernier représentant de cette branche. L'électorat revint alors (tableau 96) à Frédéric III de Simmern. Il était calviniste et tous ses successeurs adhèrent à l'une ou l'autre forme de la religion réformée. C'est son descendant, Frédéric V, marié à une fille de Jacques I^{er} d'Angleterre (tableau 85) qui commit l'imprudence d'accepter le trône de Bohême, déclenchant ainsi la guerre de Trente Ans.

En 1623, Frédéric V abandonna son titre d'électeur, qui fut conféré à son cousin de Bavière. Le traité de Westphalie (1648) offrit un électorat supplémentaire au comte palatin suivant, Charles I^{er} Louis, mais le Haut-Palatinat fut confisqué. Son frère cadet Robert fit une carrière remarquable en Angleterre, d'abord dans la cavalerie de son oncle Charles I^{er}, ensuite comme amiral et protecteur des sciences, sous Charles II.

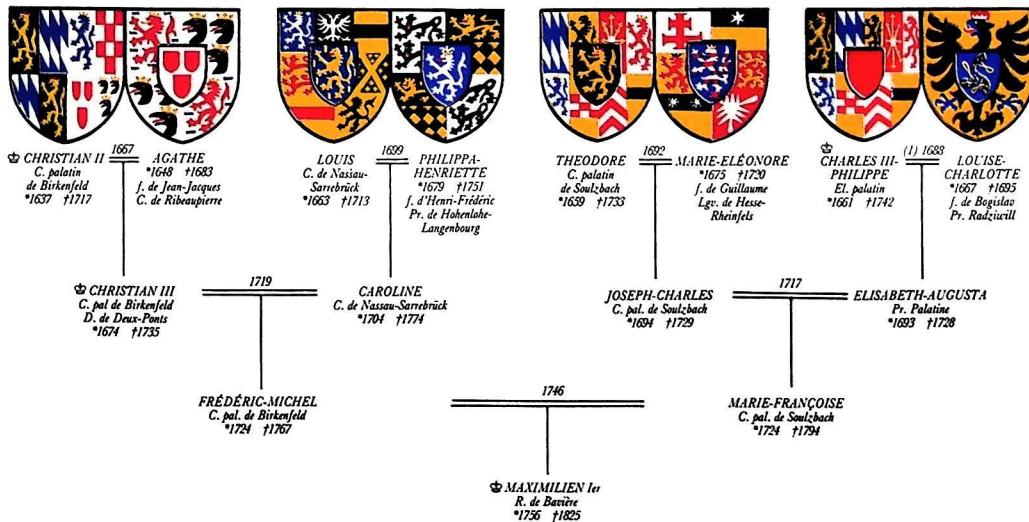
La mort du palatin Charles II en 1685 mit fin à la

La Maison royale depuis la fin de la monarchie

DESCENDANCE DE LOUIS III (TABLEAU 97)



Ancêtres de Maximilien Ier



lignée des Simmern, car ses deux demi-frères cadets étaient issus d'un mariage morganatique et ne portaient que le titre de raugrave. Philippe-Guillaume de Neubourg devint donc électeur palatin, car il était le premier dans l'ordre de succession après Alexandre de Deux-Ponts, mort en 1514. Son père, Wolfgang-Guillaume avait pris part à la lutte entre les prétendants aux duchés de Clèves, Juliers et Berg (voir chapitre 23 : la Prusse). Il avait obtenu ces deux derniers territoires et reçu avec eux le prestigieux ordre de Saint-Hubert, fondé en 1444. La lignée de Neubourg s'éteignit en 1742 et la succession revint à Charles-Théodore de Soultzbach, qui allait aussi hériter du duché de Bavière.

Le nouveau souverain n'eut pas d'enfants légitimes et se dépensa en pure perte pour améliorer le statut de sa bâtarde progéniture. Il espérait troquer la Bavière contre les Pays-Bas autrichiens et la Bavière tira donc peu de profit de son règne. Charles-Théodore laissa son pays aux prises avec deux forces opposées : l'Autriche et la Révolution française.

LE ROYAUME DE BAVIÈRE

Charles-Théodore ne fut guère pleuré, mais sa disparition provoqua un autre saut dans la généalogie. Maximilien I^{er} (tableau 97), duc de Deux-Ponts, se retrouvait l'héritier par les mâles d'Etienne, comte de Simmern (+1459), en même temps qu'héritier à la fois du Palatinat et de la Bavière. Son ascendance (tableau 98) montre trois quartiers bavarois, un polonais et le reste allemand. Le blason de l'électeur palatin Charles III Philippe comporte neuf quartiers représentant respectivement le Palatinat, la Bavière, Juliers, Clèves, Berg, Veldenz, la Mark, Ravensberg et Meurs (tableau 98). Le petit écusson de gueules est vide car l'incertitude régnait quant à la lignée ayant droit d'y mettre l'orbe d'or d'archi-écuyer tranchant de l'empire (un titre revendiqué à cette époque par les ducs-électeurs de Bavière).

Maximilien, se refusant à suivre sur ce point de nombreux princes germaniques, adopta vis-à-vis de Napoléon une politique positive, ce qui lui valut un notable accroissement de territoire et, en 1805, le titre de roi de Bavière. Mieux, il parvint à conserver ce titre et la plupart de ses acquisitions lors des traités qui suivirent Waterloo !

Ses armoiries (tableau 97) se limitent au fuselé de Bavière avec les attributs de la royauté sur un écusson de gueules. Par contre, celles de son grand-père Christian III de Birkenfeld (tableau 97) alignaient l'écartelé du Palatinat et de Bavière avec ceux des seigneuries de Veldenz, Spanheim, Rappoltstein et Hohenach. Les princes de la branche cadette de la ligne Birkenfeld — descendants de l'oncle de Christian III — reçurent en 1799 le titre de ducs *en* Bavière. De cette famille sont originaires deux souveraines qui témoignèrent d'une riche personnalité : l'impératrice Elisabeth (épouse de

François-Joseph d'Autriche) et la reine Elisabeth (épouse d'Albert I^{er}, roi des Belges).

Louis I^{er} de Bavière était un souverain porté vers les arts, qui ajouta beaucoup au prestige culturel de Munich. Le grand prix qu'il attachait à la beauté le mena cependant un peu trop loin lorsqu'il rencontra une jeune Irlandaise portant le pseudonyme de Lola Montez... Il dut abdiquer en 1848, l'année des révolutions. Son deuxième fils, Othon, était alors roi de Grèce (voir chapitre 37). Son fils aîné, Maximilien II, chercha surtout — mais en vain — à s'opposer à l'expansionnisme prussien et à consolider les positions des puissances catholiques d'Allemagne méridionale. Son fils, Louis II, fut impressionné par les triomphes de la Prusse sur l'Autriche et sur la France, si bien que, contraint d'oublier tout rêve de séparatisme bavarois, il s'inclina devant les faits et à Versailles, en 1871, il proposa officiellement d'offrir la couronne impériale à Guillaume I^{er}. La Bavière, il est vrai, conservait plus d'indépendance que n'importe quel autre Etat d'Allemagne.

Par la suite, le comportement du roi devint de plus en plus excentrique. Ses contemporains acceptèrent mal le patronage qu'il offrit à Wagner, et beaucoup plus mal encore le fardeau financier que représentait la construction de châteaux fantastiques — tels ceux de Neuschwanstein, Berg, Linderhof, Herrenchiemsee ou Hohenschwangau. La croissance des dépenses royales amena finalement le ministère à faire interner Louis II, qui se noya dans l'étang de son château de Berg en compagnie de son psychiatre, une semaine après que son oncle Léopold eut été proclamé régent (1886). Son frère Othon donnait lui aussi depuis quelque temps des signes manifestes de démence et fut écarté du trône en 1913. Louis III, fils du régent, se trouva entraîné dans la Première Guerre mondiale et fut contraint d'abdiquer après la défaite de l'Allemagne. Son mariage avec Marie d'Autriche-Este fit du prince-héritier Rupprecht (tableau 98) l'héritier des droits du prétendant Stuart au trône de Grande-Bretagne (voir chapitre 3). Son fils Albert épousa une comtesse croate. Cette union fut déclarée morganatique mais, avant de mourir, le prince-héritier Rupprecht la reconnut valable pour la succession au trône de Bavière. Après la mort de sa première femme, le duc Albert épousa la comtesse Marie Keglevich, dont les armoiries se trouvent dans la marge de droite du tableau 98. En 1965, se trouvant sans héritier, le dernier des ducs en Bavière adopta le prince Max, deuxième fils du duc Albert. Max porte donc le titre de duc *en* Bavière ; il a épousé une comtesse Douglas, d'une famille suédoise d'origine écossaise.

Les armes du royaume de Bavière (tableau 96) sont écartelées du Palatinat, de Franconie, de Bourgovie et de Veldenz avec, sur le tout, les armes familiales des Wittelsbach identiques à celles de la Bavière. Elles sont entourées du collier de Saint-Hubert, ordre fondé par Gérard V, duc de Juliers et de Berg, et passé aux comtes palatins en 1609.



Chapitre 25

BRUNSWICK ET HANOVRE

Il arrive qu'une famille ayant acquis une réputation internationale tombe dans l'oubli pour n'en ressortir que quelques siècles plus tard. Ce fut le cas des ducs de Brunswick. Ils étaient en fait originaires d'Este, en Italie, où une branche cadette devait donner les ducs de Modène (tableau 128). Au début du ^{xiii}e siècle, des mariages amenèrent Henri *le Superbe*, puis son fils Henri *le Lion* au premier rang des princes allemands. En effet, Henri *le Superbe* avait épousé Gertrude, fille de l'empereur Lothaire II et petite-fille de l'héritière des seigneurs de Brunswick — les Bruno, qui ont donné leur nom à cette ville.

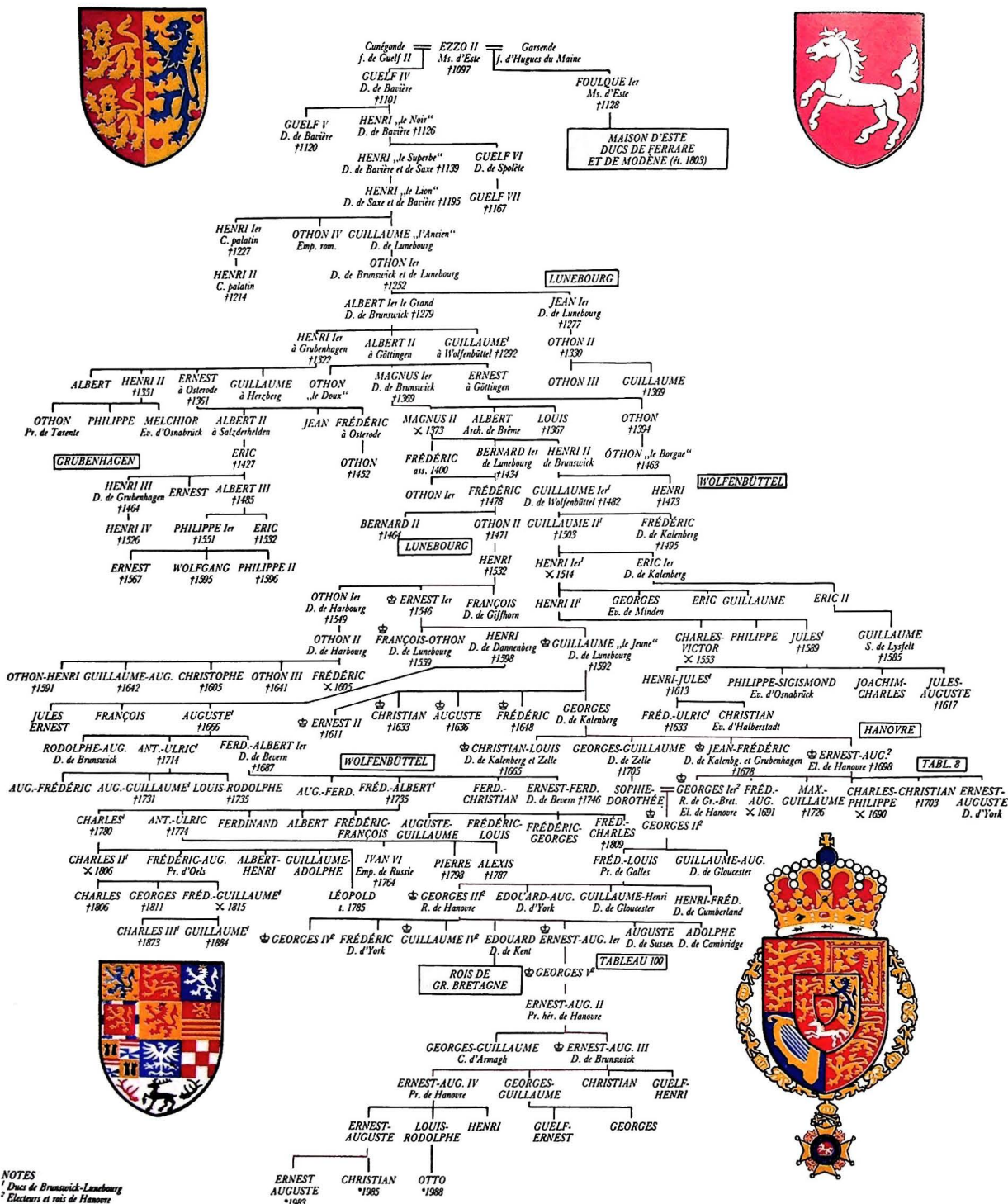
Devenu duc de Bavière et de Saxe, Henri *le Lion* se heurta aux Hohenstaufen, ducs de Souabe. C'est à cette époque qu'apparaissent les appellations de *Guelfes* et de *Gibelins*. La fréquence du prénom Welf (louveteau) était telle dans la famille d'Henri, qu'il finit par la désigner (sous la forme Guelfe) et, avec elle, ses partisans et ceux du pape, unis dans leur lutte contre l'empereur. Les partisans de ce dernier s'étaient appelés Gibelins, du nom donné par les Italiens au château impérial de Waiblingen, près de Stuttgart (chapitre 30). En 1180, l'empereur Hohenstaufen, Frédéric Barberousse, dépouilla Henri *le Lion* de ses duchés, ne lui laissant que ses terres patrimoniales de Brunswick et de Lunebourg. Henri avait épousé Mathilde, la fille aînée du roi Henri II d'Angleterre. C'est pourquoi on établit parfois une relation entre le blason de Brunswick (d'or à deux léopards de gueules) et celui d'Angleterre, alors en pleine formation. La partie senestre de l'écu (le lion d'azur entouré de cœurs), qui représente Lunebourg, est liée aux armoiries de Danemark.

Othon IV, fils d'Henri et de Mathilde, fut élevé en Angleterre et doté du comté d'York. Rentré en Allemagne, il devint empereur en 1208. Six ans plus tard, allié à Jean *sans Terre* il fut complètement défait avec celui-ci par le roi de France Philippe-Auguste, à l'issue de la bataille de Bouvines, l'une des plus décisives du Moyen Âge. En 1235, le nouvel empereur, Frédéric II, désirant se rallier les Guelfes, créa Othon *l'Enfant* duc de Brunswick et de Lunebourg. Othon ajouta Hanovre à son

domaine peu après. Il est l'auteur de tous les princes qui suivirent.

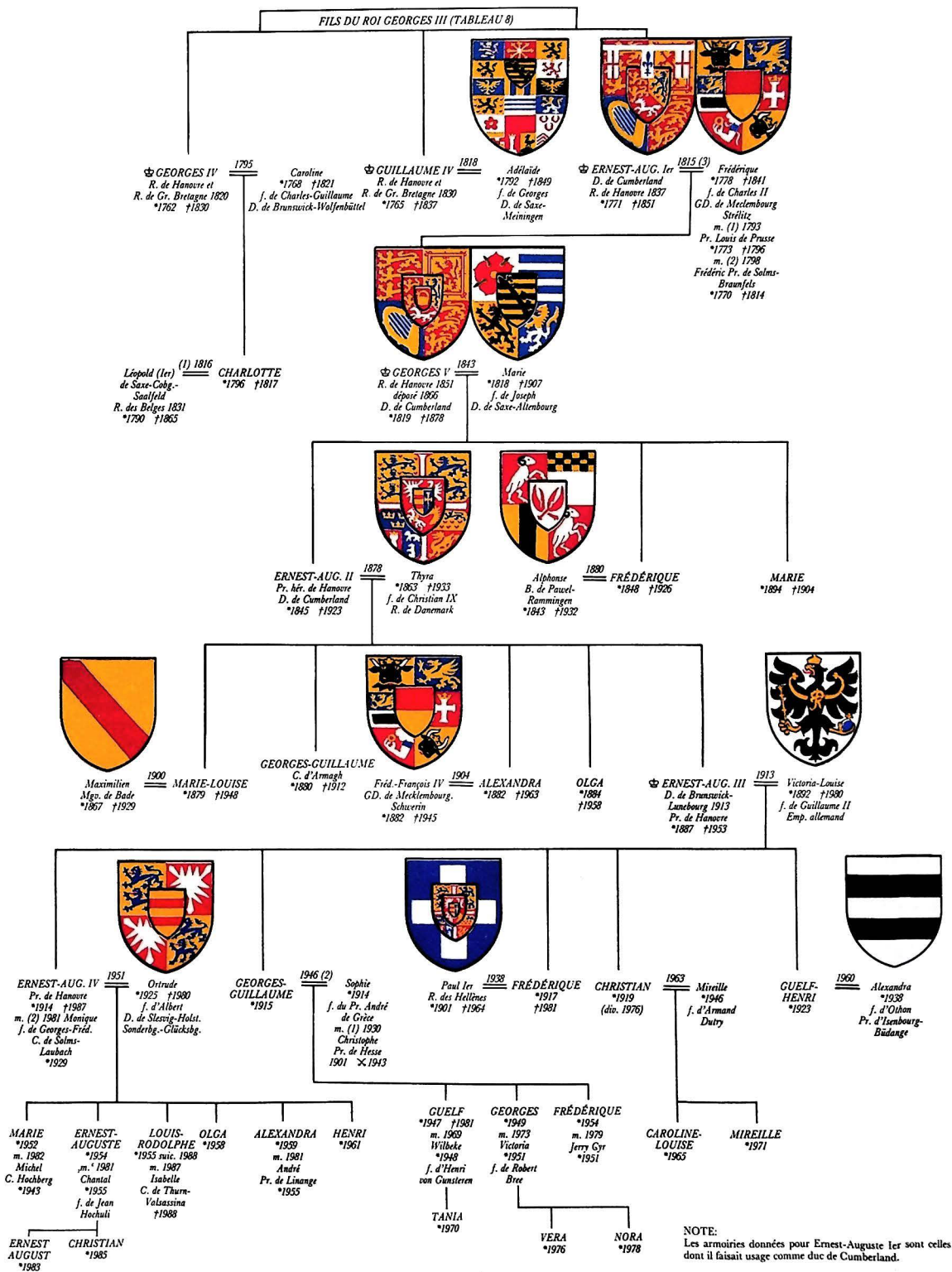
Le principe germanique de partage territorial à chaque génération n'épargna pas cette région d'Allemagne. En 1267, Albert I^{er} *le Grand* partagea ses possessions avec son frère cadet, et ses trois fils se répartirent par la suite le duché paternel de Brunswick. La première branche des ducs de Lunebourg s'étant éteinte en 1369, les fils de Magnus II, duc de Brunswick, parvinrent à faire valoir leurs droits à la succession après une lutte acharnée. Ce regroupement des territoires n'eut qu'un temps. Bernard I^{er} les partagea à nouveau en 1428. Ses propres descendants devinrent ducs à Lunebourg ; ceux de son frère ducs à Wolfenbüttel, auquel ils joignirent Gottingue en 1463, à la mort d'Othon *le Borgne*.

Un autre partage, lourd de conséquence, eut lieu en 1569, entre les enfants du duc Ernest I^{er}. Il mettait fin à une discorde entre les héritiers. Henri, duc de Dannenbourg, et Guillaume, duc de Lunebourg, fondèrent deux lignées qui restèrent distinctes jusqu'en 1884. En 1635, ces deux familles divisèrent les domaines de la branche de Wolfenbüttel. La ligne aînée est connue sous le nom de Brunswick-Wolfenbüttel. Son premier duc (†1666) était un bibliophile de renom, mais la plupart de ses proches s'illustrèrent plutôt sur les champs de bataille. Charles I^{er} loua des troupes à la Grande-Bretagne pour combattre les insurgés d'Amérique. Son frère Ferdinand servit successivement sous Frédéric *le Grand* et sous Georges II d'Angleterre, mais déposa l'épée vers la fin de son existence pour se consacrer à l'étude de la franc-maçonnerie. Charles II servit également dans l'armée prussienne et commanda un corps de troupes contre les Français à Valmy. Il fut mortellement blessé à Auerstaedt. Un même sort fut réservé aux Quatre-Bras à son fils Frédéric-Guillaume. Charles III, qui s'était rendu antipathique à ses sujets, fut déposé en 1830. Ni lui, ni son frère Guillaume n'étaient mariés. La mort de ce dernier marqua donc la fin de la branche aînée. En principe, le duché aurait dû revenir aux rois de Hanovre, mais Georges V étant anti-prussien dans l'âme, la Prusse manœuvra de façon à maintenir une régence, qui dura



NOTES
 1 Ducs de Brunswick-Lünebourg
 2 Electeurs et rois de Hanovre

Les rois depuis la séparation d'avec la Grande-Bretagne





jusqu'en 1913.

Les armoiries de Brunswick-Wolfenbüttel (dans le coin inférieur gauche du tableau 99) comptent douze quartiers pour tout un éventail de fiefs : 1. Lunebourg, 2. Brunswick, 3. Eberstein, 4. Hombourg, 5 et 8. Diepholtz, 6. Lutterberg, 7. Hoja et Burghausen, 9. Hohnstein, 10. Regenstein, 11. Clevenberg, 12. Blankenburg.

La branche cadette de Brunswick-Lunebourg ne connut pas tant de vicissitudes. Les sept fils de Guillaume le Jeune eurent la rare initiative de conclure en 1610 un accord selon lequel un seul d'entre eux aurait le droit de perpétuer la lignée. Le sort favorisa Georges. Lorsque s'éteignit, en 1634, la première branche de Wolfenbüttel, Georges s'assura du duché de Calenberg. Le plus jeune fils du duc Georges, Ernest-Auguste, fut d'abord installé au siège épiscopal d'Osnabrück, mais ses ambitions dépassaient les fonctions ecclésiastiques. Il épousa Sophie, fille de Frédéric, comte palatin et quelque temps roi de Bohême (tableau 85). Ce mariage le liait aux Stuarts. Ernest-Auguste réunit graduellement les héritages de ses frères. C'est ainsi qu'il mit la main sur Zelle en mariant son fils Georges à sa nièce Sophie-Dorothée. Ce fut un mariage catastrophique (voir chapitre 26). En 1692, l'empereur Léopold le créa électeur au titre de Hanovre.

En 1714, Georges, électeur de Hanovre, devint roi de Grande-Bretagne (tableau 8) et, pendant plus d'un siècle, le sort des deux pays fut lié. Georges III devint roi de Hanovre en 1814. Son blason se trouve au tableau 99.

Le mariage du futur George IV de Grande-Bretagne (1762-1830) et de la princesse Caroline de Brunswick, par H. Singleton, vers 1810.

Les armoiries du Royaume-Uni y sont chargées de l'écusson tiercé de Brunswick, Lunebourg et Hanovre avec, sur le tout, la couronne de Charlemagne qui symbolise la dignité électoral. Autour de l'écu, le collier de l'Ordre guelfe, fondé en 1815.

La mort de Guillaume IV en 1837 sépara les trônes britannique et hanovrien. En tant que femme, Victoria n'était pas apte à succéder en Hanovre et cette couronne passa donc à son oncle Ernest-Auguste, duc de Cumberland (tableau 100). Autocrate et réactionnaire, celui-ci faillit se faire déposer en 1848, mais sauva son trône in extremis en accordant une constitution. Georges V, affligé de cécité, ne se montra guère plus libéral que son père. Comme il n'éprouvait pour les Prussiens qu'une sympathie mitigée, il fit, en 1866, cause commune avec l'Autriche, ce qui lui valut, quelques mois plus tard, de devoir céder son royaume à la Prusse. Sa famille trouva une maigre compensation en 1913, lorsque son petit-fils récupéra le duché de Brunswick grâce à son mariage avec une princesse prussienne. Mais, du fait de la Première Guerre mondiale, Ernest-Auguste II, héritier du Hanovre perdu, fut déposé en 1917 de son titre anglais de duc de Cumberland. Quant à son fils, Ernest-Auguste III, il dut abdiquer le duché de Brunswick en 1918.



Chapitre 26

SAXE

Le nom de Saxe — comme celui de Bourgogne (voir chapitre 18) — s'est, au cours des temps, appliqué à divers territoires. La Saxe d'origine correspond à très peu de choses près au pays de Basse-Saxe dans l'actuelle République fédérale d'Allemagne. Au ^{xiii}e siècle, le duché de Saxe était réduit au cours moyen de l'Elbe. A partir de 1500 environ, l'appellation fut étendue vers le Sud-Est à tous les territoires thuringiens jusqu'à la frontière de Bohême.

A la fin du ^{viii}e siècle les Saxons — païens sauvages et féroces — durent capituler devant Charlemagne, qui les convertit de force au christianisme et les incorpora dans son empire. Un de leurs chefs était un certain Widukind dont la maison de Wettin se targuera de descendre sans pour autant avancer de preuves bien convaincantes.

La Saxe devint l'un des grands duchés du royaume de Germanie ; elle appartient d'abord aux descendants d'Hermann Billung, mais cette lignée s'éteignit en 1106. En 1137, l'empereur Lothaire (lui-même ancien duc de Saxe) offrit le duché à son gendre Henri *le Superbe* (tableau 99), mais le roi de Germanie suivant, Conrad III, le transféra à Albert *l'Ours* (tableau 101), dont la mère était une Billung. En 1142, le duché fut cependant rendu à Henri *le Lion*, fils d'Henri *le Superbe*. Egalement duc de Bavière, *le Lion* était le plus grand feudataire de la couronne. Il se fit écraser en 1180 par Frédéric *Barberousse*, mais sa chute résultait aussi de la jalousie des autres princes : tous ses territoires — ou presque — furent donc attribués à d'autres grands seigneurs. Les principaux bénéficiaires furent les Ascaniens (tableaux 91 et 101) et les Wittelsbach (tableau 96). Dès ce moment, la dénomination „Saxe“ prit un sens plus étroit et se limita plutôt à la haute vallée de l'Elbe, au sud de sa jonction avec la Saale. Fils d'Albert *l'Ours*, Bernard reçut le titre de duc de Saxe, mais son territoire était beaucoup moins étendu que celui d'Henri *le Lion* et, en outre, il devait être par la suite partagé entre ses enfants et ses petits-enfants. Les princes d'Anhalt perpétuent aujourd'hui la race de Bernard.

La branche cadette progressa plus vite. Jean fonda le duché de Saxe-Lauenbourg, qui se maintint jusqu'en 1689. Son frère Albert devint duc de Saxe-Wittenberg en

1260 et, en 1356, la *Bulle d'Ord'Eger* conférait au petit-fils d'Albert, Rodolphe II, la dignité d'électeur de Saxe. Le décès de son neveu, Albert III, rendit cette fonction vacante en 1422. La branche aînée de Saxe-Lauenbourg revendiqua à diverses reprises la dignité électorale, mais en vain.

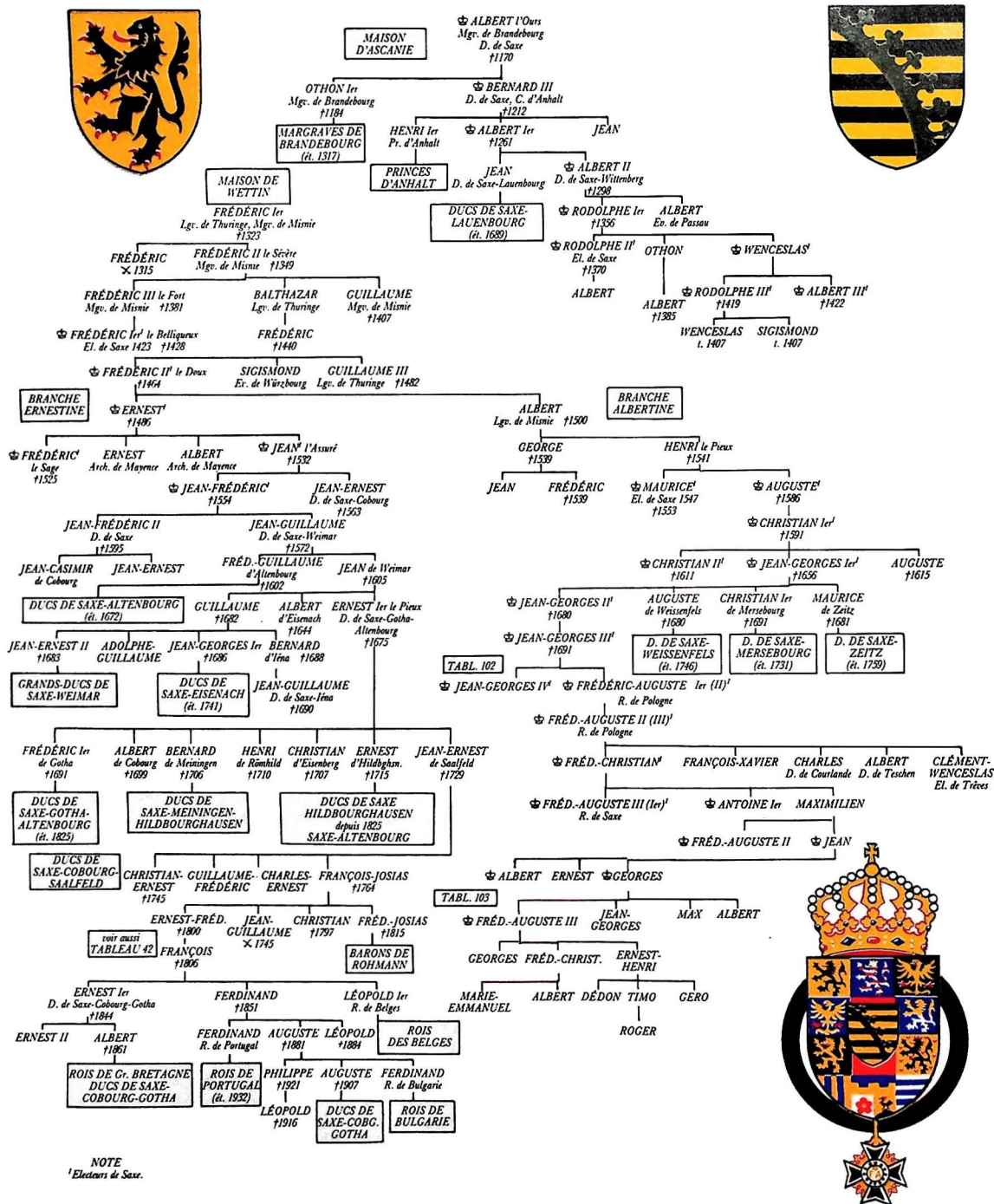
LA MAISON DE WETTIN

La maison de Wettin, appelée à jouer un rôle de premier plan dans l'histoire de la Saxe, prétendait descendre de Widukind, mais les seuls documents crédibles la font remonter à un certain Dietrich (ou Thierry), comte de Hassegau, mort vers 982. Son descendant, Thimo, construisit le château de Wettin, qui donna son nom à la dynastie. Le fils de Thimo, Conrad, devint margrave de Misnie vers 1127 et reçut aussi de l'empereur Lothaire une partie de la Lusace. Le petit-fils de Conrad, Thierry, renforça considérablement ses positions en épousant l'héritière du landgraviat de Thuringe. Au moment où disparaissaient les ducs ascaniens de Saxe, la famille de Wettin s'était édifiée un véritable bastion dans cette partie de l'Allemagne.

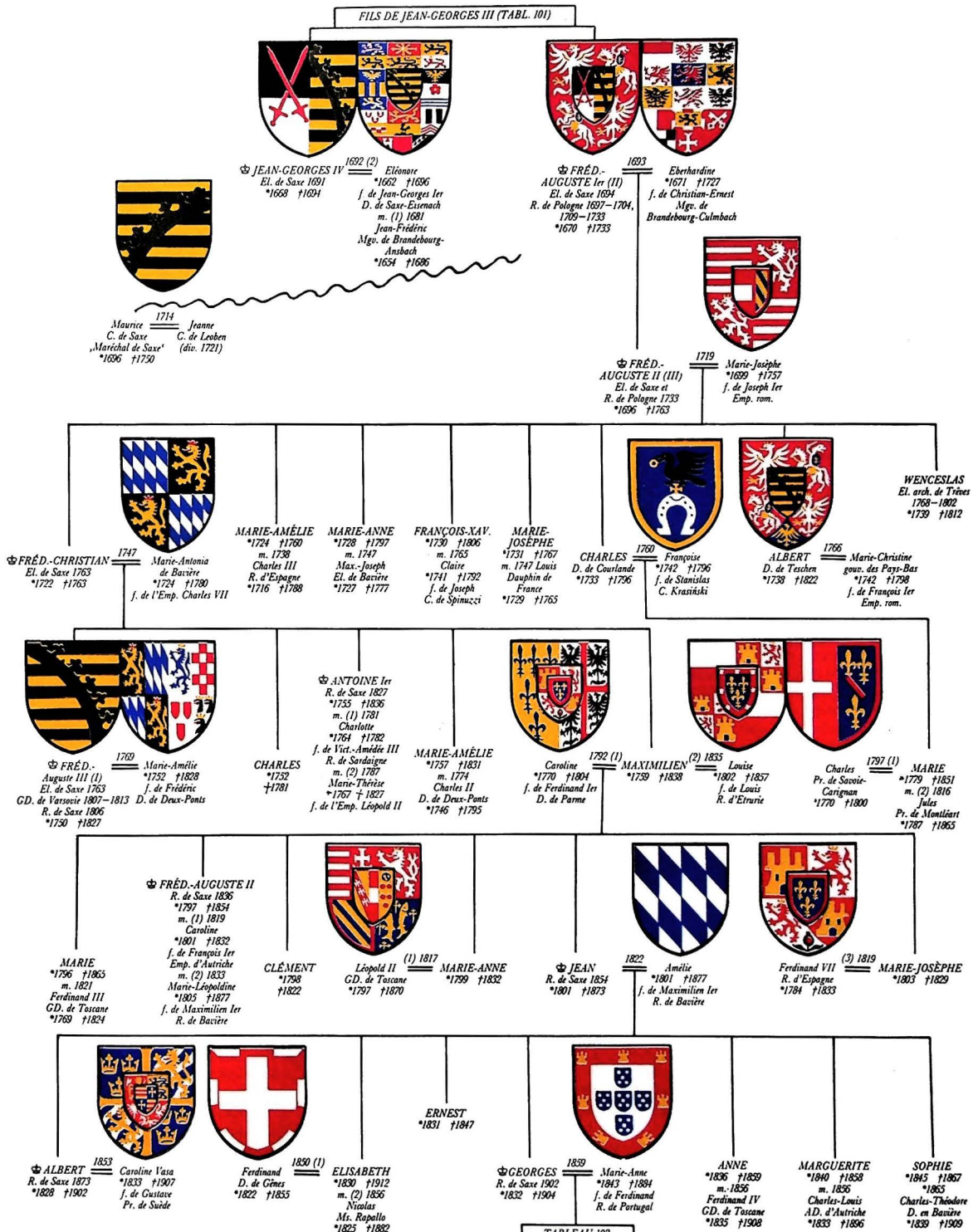
En 1423, l'empereur Sigismond conféra le duché de Saxe-Wittenberg, ainsi que la dignité d'électeur à Frédéric I^{er} *le Belliqueux*, margrave de Misnie (tableau 101). Lui et ses descendants allaient désormais être couramment désignés comme les „électeurs de Saxe“. Mais l'inévitable tendance à la fragmentation — et donc à la guerre fratricide — exclut toute possibilité pour la Saxe de se développer sous forme d'Etat homogène et puissant. Frédéric II et Guillaume se battirent sauvagement pour s'arracher les terres patrimoniales. Les deux fils du premier cité décidèrent, en 1485, d'un partage lourd de conséquences. Ernest et Albert avaient, en fait, régné conjointement sur la Misnie de 1464 jusqu'à la mort, en 1482, de leur oncle Guillaume III de Thuringe. En 1485, ils conclurent à Leipzig un traité de partage qui divisa à jamais la maison de Wettin et ses territoires en deux branches qui, d'après les prénoms des deux ducs, furent appelées „ernestine“ et „albertine“. Les deux branches conservaient les mêmes armoiries de base, dont

SAXE

Aperçu général



NOTE
1 Electeurs de Saxe.



l'essentiel est formé du lion de sable sur champ d'or pour la Misnie et le burelé de la Saxe avec son caractéristique crancelin (ou couronne de rue) de sinople. La tradition veut que l'empereur *Barberousse* ait décoré de sa couronne de feuillage l'écu du duc Bernard d'Ascanie, lequel n'avait jusqu'alors porté que le burelé de sable et d'or.

LA SAXE ERNESTINE

Ernest — l'aîné des deux frères — conserva l'électorat et prit Wittenberg, la Thuringe et les districts du Vogtland. Albert reçut le margraviat de Misnie. Au bout du compte, sa lignée devait mieux réussir que la branche aînée, mais nous ne pouvons esquisser son histoire qu'un peu plus loin.

Vers la fin du règne de l'électeur Ernest, en 1483, était né dans une ferme de Thuringe un homme qui allait changer la face du monde. En 1517, en effet, Martin Luther — devenu entretemps professeur de philosophie à l'université de Wittenberg — afficha sur les portes de la chapelle du château ses *95 thèses*, par lesquelles il dénonçait la vente des indulgences. Cet acte devait marquer le début de la Réforme.

Il n'est pas dans notre propos de conter ici l'histoire de l'immense mouvement que fut le protestantisme, mais il convient de mettre en évidence, non seulement le rôle joué en l'occurrence par l'université de Wittenberg, mais aussi les encouragements et la protection dont Luther bénéficia de la part de l'électeur Frédéric le Sage, qui lui donna l'occasion d'entreprendre la traduction en allemand de la Bible, en son château de la Wartbourg. Très concrètement, Wittenberg fut donc le berceau de la doctrine luthérienne, qui allait très vite s'étendre dans une bonne partie de l'Europe.

Frédéric, qui aimait la paix, sa maison et sa bible, vit cependant son pays dévasté lors de la sauvage „révolte des paysans“ (1524—1525). Son frère Jean le Constant et son neveu Jean-Frédéric I^{er} furent, l'un et l'autre, d'inébranlables partisans des réformés. Fait prisonnier par l'empereur Charles Quint à la bataille de Mühlberg (1547), Jean-Frédéric dut renoncer à son rang d'électeur et à une partie de son patrimoine, au profit de son cousin Maurice (de la ligne albertine). Dès lors, la branche ernestine cessa de compter dans la politique allemande. Au surplus, elle fut victime du traditionnel jeu des partages, réunions et nouvelles divisions des domaines. Les branches actuelles descendent toutes du duc Jean de Saxe-Weimar, qui mourut en 1605. Deux branches principales sont directement issues de lui et existent encore de nos jours : les Weimar et les Gotha. Le principe de primogéniture fut établi chez les Weimar en 1725, provoquant la fusion des duchés de Saxe-Weimar, Saxe-Eisenach et Saxe-Iéna. Les ducs devinrent grands-ducs en 1815. Charles-Auguste, souverain à Weimar de 1775 à 1828, fut un modèle de l'esprit nouveau, un éclatant mécène. Goethe, Schiller, Wieland et Herder séjournèrent à Weimar, et la littérature allemande doit beaucoup à cette cour minuscule.

De leur côté, les ducs de Saxe-Gotha souffrirent plus encore des partages. A la fin du XVIII^e siècle, on trouvait sept duchés lilliputiens, chacun doté d'une capitale et d'une cour : Gotha, Cobourg, Meiningen, Eisenberg,

Römhild, Hildburghausen et Saalfeld. Une restructuration complète des territoires du *Nexus Gothanus* eut lieu en 1826, dont sortirent les duchés de Saxe-Meiningen et Hildburghausen, Saxe-Altenbourg, Saxe-Cobourg-Gotha.

Cette dernière principauté vit sa Maison régnante conclure une série de mariages inattendus, et fournit ainsi des rois à la Grande-Bretagne, au Portugal, à la Bulgarie et à la Belgique (tableau 42 et chapitre 9). Le duché de Saxe-Cobourg-Gotha revint, en 1893, aux héritiers du prince Albert, époux de la reine Victoria d'Angleterre. Son second fils, Alfred duc d'Edimbourg, conserva le titre jusqu'à sa mort en 1900 et le céda à son neveu Charles-Edouard (tableau 42), qui perdit son titre britannique de duc d'Albany en 1917.

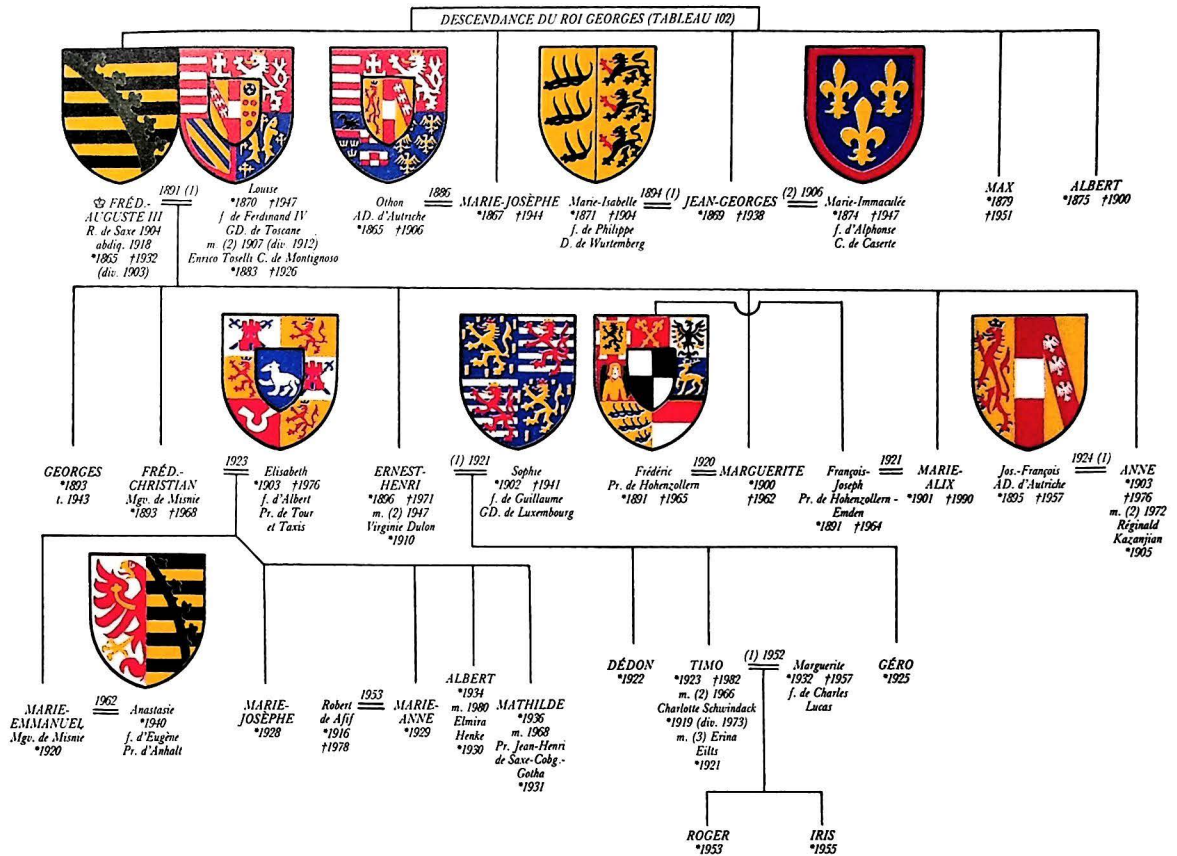
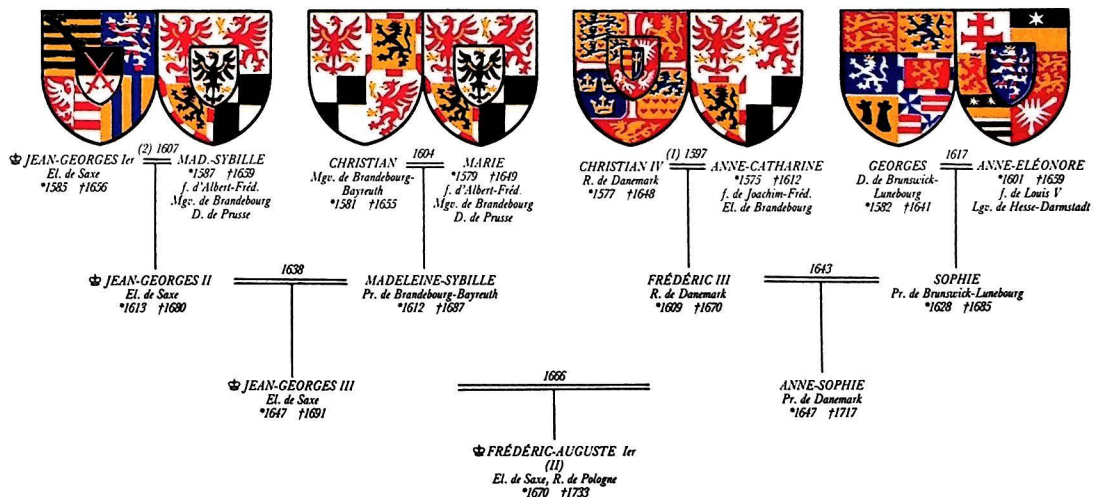
LA SAXE ALBERTINE

La Maison albertine avait témoigné de moins d'enthousiasme que la branche ernestine à embrasser la cause de la Réforme. Le margrave Georges (†1539) était ardent catholique tandis que son frère Henri était protestant. Maurice, qui suivait dans l'ordre de succession, était luthérien mais plaçait politique et ambition avant la foi. Cet homme habile savait changer d'opinion au bon moment. Il s'allia d'abord à l'empereur Charles Quint, mais pour l'attaquer par la suite. En 1547, ainsi que nous l'avons vu, il reçut la dignité électoral et certains des domaines de son cousin de la lignée ernestine, mais le butin ne lui paraissant pas suffisant pour s'ancrer dans la religion catholique, il rejoignit le camp protestant. Plutôt que de se soucier de guerres, son frère Auguste s'efforça d'aider au maximum l'industrie houillère (créée par Maurice), de même que l'agriculture et le commerce. La Saxe était donc au seuil d'un avenir prospère. Toutefois le sort devait en décider autrement...

L'électeur Jean-Georges I^{er} avait épousé une nièce du dernier duc de Clèves et Juliers. Il eut assez de clairvoyance pour refuser la couronne de Bohême, mais fut cependant entraîné dans la guerre de Trente Ans, dont la Saxe fut l'un des plus importants théâtres d'opérations. Certes, en 1635, il reçut la Lusace de l'empereur, mais son propre pays était ravagé par les combats, et l'alliance qu'il avait contractée avec l'Empire catholique permit au Brandebourg de prendre la tête de l'Allemagne réformée. La dernière initiative de ce prince à la compétence restreinte fut de léguer un duché indépendant à chacun de ses trois fils cadets, si bien que ce partage affaiblit encore davantage l'électorat de Saxe. En 1795 cependant, les trois héritiers étant morts, leurs Etats retournèrent l'un après l'autre à la lignée principale.

Au début du XVIII^e siècle, le destin de la Saxe prit un tour nouveau et véritablement catastrophique. Jean-Georges IV (tableau 102) était le quatrième électeur consécutif à porter ce nom. Il porte le crancelin de Saxe parti avec les épées croisées de l'archi-maréchalat de l'Empire, fonction inséparable de son électorat. C'est de ce blason que vient le motif aux épées en sautoir, fréquent sur la porcelaine de Meissen, dont les débuts datent de cette époque. La manufacture de porcelaine à pâte dure fut en effet créée à Meissen en 1709. En 1694, Frédéric-

La Maison royale depuis la fin de la monarchie

Ancêtres de l'Electeur Frédéric-Auguste I^{er}



Auguste le Fort (1670–1733), électeur de Saxe et roi de Pologne, avec Frédéric-Guillaume I^{er}, roi de Prusse, par Louis de Silvestre, vers 1730.

Auguste succéda à son frère et s'embarqua dans des entreprises plus ambitieuses. Son ascendance (tableau 103) montre qu'il était pour moitié de sang brandebourgeois, mêlé d'autres apports germaniques. Le blason de Saxe plus élaboré de Jean-Georges I^{er} porte l'écusson du maréchalat sur les quartiers de Saxe, de Thuringe, de Magdebourg et de Landsberg. En 1696, mourut le roi Jean Sobieski de Pologne et Auguste le Fort (puisqu'on lui donne parfois ce surnom) annonça sa conversion au catholicisme et sa candidature à l'élection royale. Il fut couronné à Cracovie en 1697, mais eut tant de peine à s'imposer qu'il dut abandonner le trône entre 1704 et 1709. Ses affaires polonaises le préoccupaient tellement qu'il laissa la Saxe à la merci des armées étrangères.

De sa maîtresse Aurora de Königsmark, Auguste eut un fils, le célèbre maréchal de Saxe, un des plus célèbres soldats de l'époque. Dans son blason (tableau 102), le crancelin des armes de Saxe est posé en barre, et non en bande, ce qui constitue la marque héraldique d'un enfant

illégitime. La famille de Königsmark faisait alors une carrière météorique dans toute l'Europe et mérite une digression. Le grand-père d'Aurora était un général au service de la Suède pendant la guerre de Trente Ans. Son oncle commandait l'artillerie qui fit sauter le Parthénon en 1687 ; un de ses frères (Charles) ourdit l'assassinat, en plein Pall Mall de Londres, du plus riche roturier d'Angleterre ; un autre fut assassiné à Hanovre parce qu'il était peut-être l'amant de la princesse Sophie-Dorothée, qui épousa le prince électeur, futur roi d'Angleterre sous le nom de George I^{er}. D'Aurora, disons encore qu'elle mourut abbesse de Quedlimbourg et pauvre, en 1728, après avoir composé des poésies françaises et allemandes, ainsi qu'un drame, *Cecrops*, et une comédie en vers français, qui fut jouée... à Stockholm.

Auguste le Fort envisageait peut-être une partition de la Pologne lorsqu'il mourut en 1733. Son fils et héritier Frédéric-Auguste II avait été élevé dans la foi catholique et avait épousé une Habsbourg (tableau 102). De plus, il ne ressemblait pas du tout à son père. Corpulent et indolent, peu intéressé par la vie publique, il avait tendance à confier les affaires importantes à ses ministres pour ne se consacrer lui-même qu'à la chasse. Pendant la plus grande partie de son règne, ce fut le comte von Brühl qui gouverna la Saxe, et la famille Czartoryski dirigea la Pologne. C'est dans ce dernier pays que l'électeur-roi alla chercher refuge pendant la guerre de Sept Ans, alors que les diverses campagnes dévastaient la Saxe. Lorsqu'en 1763 Frédéric-Auguste et son fils Frédéric-Christian moururent l'un après l'autre, le duché se trouvait dans une situation désastreuse, mais Leipzig s'était enrichie du génie de Jean-Sébastien Bach.

LE ROYAUME DE SAXE

Mieux que ses prédécesseurs, Frédéric-Auguste III veilla aux intérêts de la Saxe, s'attellant avec courage à la reconstruction de son électorat. Peut-être était-ce parce qu'il sentait combien Frédéric le Grand de Prusse convoitait son domaine... Sa mère venait de Bavière et, en 1777, Frédéric-Auguste revendiqua son héritage. La guerre de Succession de Bavière se perdit en manœuvres qui n'apportèrent pas la décision définitive, mais l'électeur en sortit plus riche de quatre millions de thalers, avec lesquels il racheta des terres saxonnes perdues par son grand-père. En 1791, il eut le profond bon sens de décliner la couronne de Pologne puis, s'attachant à la cause napoléonienne, il prit en 1806 le titre de roi de Saxe sous le nom de Frédéric-Auguste I^{er}. L'année suivante, il recevait en récompense de ses services le grand-duché de Varsovie que l'empereur des Français avait créé en puisant dans ses conquêtes. Toujours en 1807, le nouveau roi créait l'ordre de la Couronne de Rue. Son collier ceint le blason représenté au bas du tableau 101. La dernière grande bataille que Napoléon livra sur le sol allemand eut lieu en Saxe et le roi Frédéric-Auguste fut fait prisonnier par les Alliés. La Prusse souhaitait beaucoup annexer la Saxe mais, au Congrès de Vienne, la Grande-Bretagne et l'Autriche s'y opposèrent. La Saxe sortit donc des négociations en conservant son statut de royaume distinct, mais dut céder à sa vorace voisine une large portion de ses territoires septentrionaux.

Des soulèvements à Leipzig et à Dresde en 1830 provoquèrent la désignation de Frédéric-Auguste II comme co-souverain avec son oncle (son père Maximilien avait renoncé à la succession). En 1848, d'autres émeutes furent réprimées par les soldats prussiens. Le roi Jean était un érudit qui avait traduit en allemand les œuvres de Dante mais, sur le plan politique, ses talents étaient moindres car il ne put empêcher que la Saxe ne tombe sous la coupe de la Prusse, qui dirigeait sa politique étrangère et commandait son armée. L'histoire de l'Etat saxon ne connut point d'événements notables entre 1870 et 1914, à l'exception toutefois d'une montée régulière du socialisme. Un scandale retentissant assombrir le court règne du roi Georges (1902–1904) : sa bru, Louise de Toscane, se fit enlever par le précepteur français de ses enfants et vécut par la suite sous le nom de comtesse de Montignoso.

Frédéric-Auguste III (tableau 103) était feldmaréchal de l'armée allemande durant la Première Guerre mondiale. En 1918, il fut contraint d'abdiquer et la Saxe devint un simple pays de la république de Weimar. En 1923, le plus âgé de ses fils renonça à tous ses droits à la royauté pour se faire jésuite et mourut mystérieusement noyé durant le régime nazi. Le deuxième fils, le prince Frédéric-Christian — qui porta le titre de margrave de Misnie — mourut en 1968 et l'héritier du trône de Saxe est aujourd'hui son fils Marie-Emmanuel. N'ayant pas d'enfant de son mariage avec une princesse d'Anhalt, celui-ci a adopté son neveu, le prince Jean-Albert de Saxe-Cobourg-Gotha (tableau 103).

Les armoiries complètes des rois de Saxe se trouvent au bas du tableau 101, entourées de l'ordre de la Couronne de Rue. On y compte douze quartiers en quatre rangs de trois : 1. Misnie, 2. Thuringe, 3. Palatinat de Thuringe, 4. Palatinat de Saxe, 5 et 8 de gueules avec l'écusson de Saxe sur le tout, 6. seigneurie de Pleissen, 7. Vogtland, 9. comté d'Orlamünde, 10. Landsberg, 11. tiercé : au-dessus (Haute-) Lusace, en dessous Altenbourg (une rose) et Henneberg (une poule), 12. Eisenberg.



Le maréchal de Saxe, fils naturel d'Auguste le Fort, au service de la France, par J. E. Liotard, vers 1750 ; il tient son bâton de maréchal de France.



Chapitre 27

WURTEMBERG ET BADE

Wurtemberg — autrefois Wirtemberg — est le nom d'un château proche de Stuttgart. La région fit partie du duché de Souabe jusqu'au milieu du xiii^e siècle. Les dynasties de l'endroit prirent de l'importance après la chute des empereurs Hohenstaufen. Eberhard II (tableau 104) accrut considérablement son territoire et établit sa capitale à Stuttgart. La famille n'était guère prolifique et ce fut sans doute une bonne chose car, ainsi, la division du domaine entre héritiers n'atteignit jamais des proportions alarmantes. Eberhard V *le Barbu* épousa la fille du comte de Montbéliard (entre Besançon et Bâle). Eberhard VI déclara son domaine indivisible mais, en outre, il fut créé duc en 1495. Les armoiries de base du comté ou du duché sont d'or à trois ramures de cerf de sable. Plus tard, il fut de règle que les deux bois supérieurs aient quatre andouillers, et le dernier, trois. Les comtes successifs acquirent plusieurs fiefs, dont Urach (1260), Calw (1308) et une partie du duché de Teck (1325). L'écu losangé de sable et d'or du tableau 104 est celui de Teck. Par la suite, les ducs et les rois combinèrent les bois de cerf avec les lions passants de Souabe. Autour de l'écu, le ruban de l'ordre de la Couronne de Wurtemberg, fondé en 1818.

Ulric VI eut un règne long et bien rempli. Son extravagance provoqua une révolte des paysans. Il embrassa la cause de la Réforme et dut accepter la suzeraineté de l'Autriche sur son duché, dont il fut d'ailleurs chassé pendant quelque temps. Finalement, il s'allia à Charles Quint. Son fils Christophe fut un protestant plus résolu. Quant à son petit-fils, Louis III, il mourut sans enfant. Le duché passa donc à Frédéric I^{er} qui, jusque-là, avait administré le comté de Montbéliard, sur la rive occidentale du Rhin. Ainsi que de nombreuses seigneuries du Barrois, ce comté portait des bars ou barbeaux dans son écu, qui constitue le quatrième quartier du très riche blason du roi Frédéric I^{er} (première rangée du tableau 105).

Le duc Frédéric I^{er} parvint à se libérer de la suzeraineté autrichienne en 1599. Comme la plupart des Etats d'Allemagne, le Wurtemberg souffrit beaucoup de la guerre de Trente Ans et des invasions françaises dans le cours du xvii^e siècle. Le duc Charles-Alexandre et les

deux plus âgés de ses fils étaient catholiques, mais le plus jeune, Frédéric-Eugène, avait embrassé la foi protestante.

Frédéric — le fils aîné (tableau 105) — s'entendit avec Napoléon en 1802 et reçut le titre d'électeur, puis celui de roi (1805). Pour cimenter l'alliance, Catherine — la fille de Frédéric — épousa le frère de Napoléon, Jérôme, roi de Westphalie, qui dut divorcer de son épouse américaine. Le roi Frédéric eut la roublardise de trahir son bienfaiteur en 1813, ce qui lui permit, après le traité de Vienne, de conserver son statut et la plupart de ses possessions.

Le Wurtemberg entra dans l'empire allemand en 1871, mais en réservant à ses propres rois des pouvoirs considérables. Le dernier d'entre eux, Guillaume II, abdiqua en 1918 et mourut en 1921. Deux de ses parents firent des mariages peu communs. Si le duc Alexandre

Le roi Guillaume II de Wurtemberg (1848–1921) et sa seconde épouse, née princesse Charlotte de Schaumbourg-Lippe.

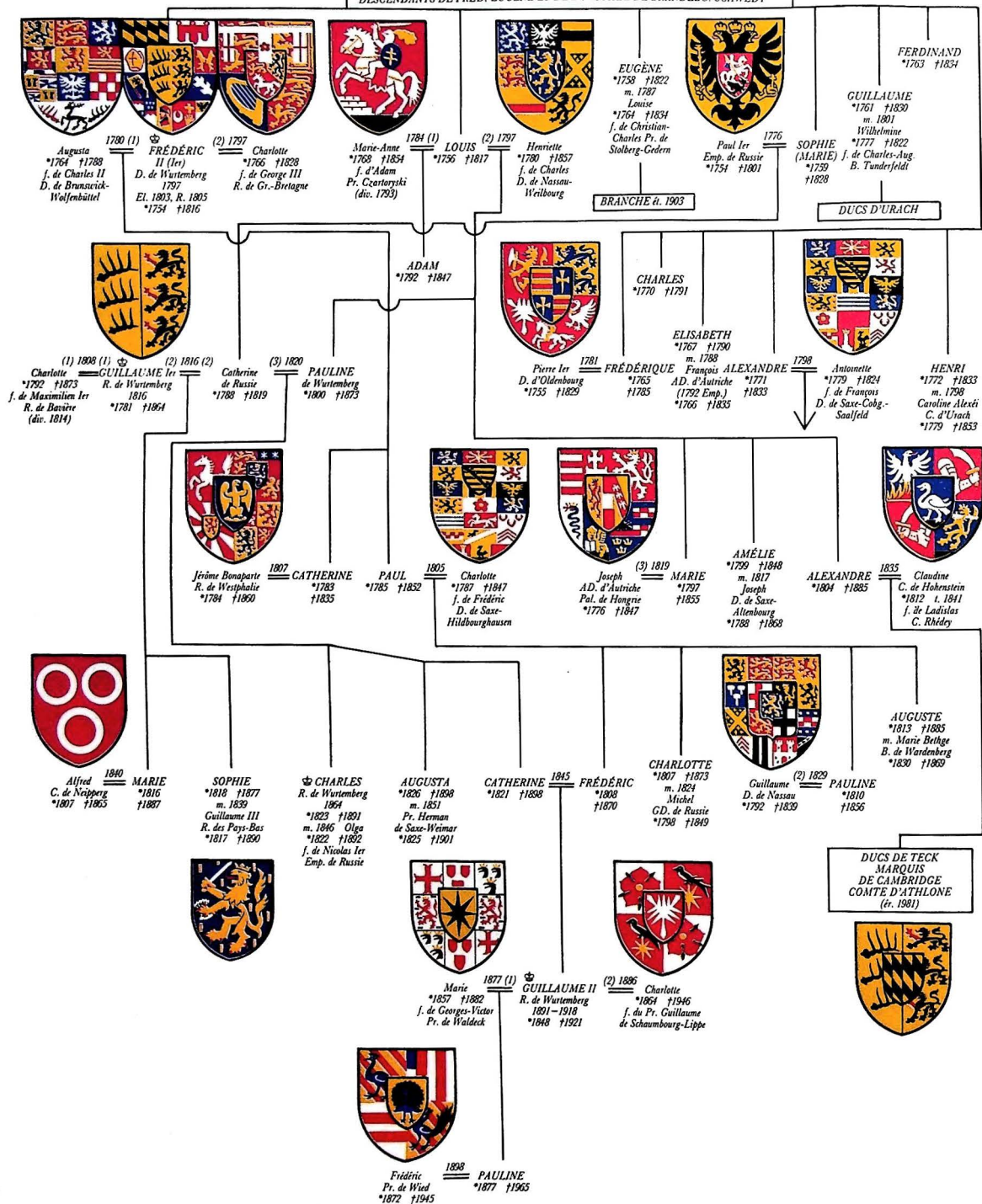


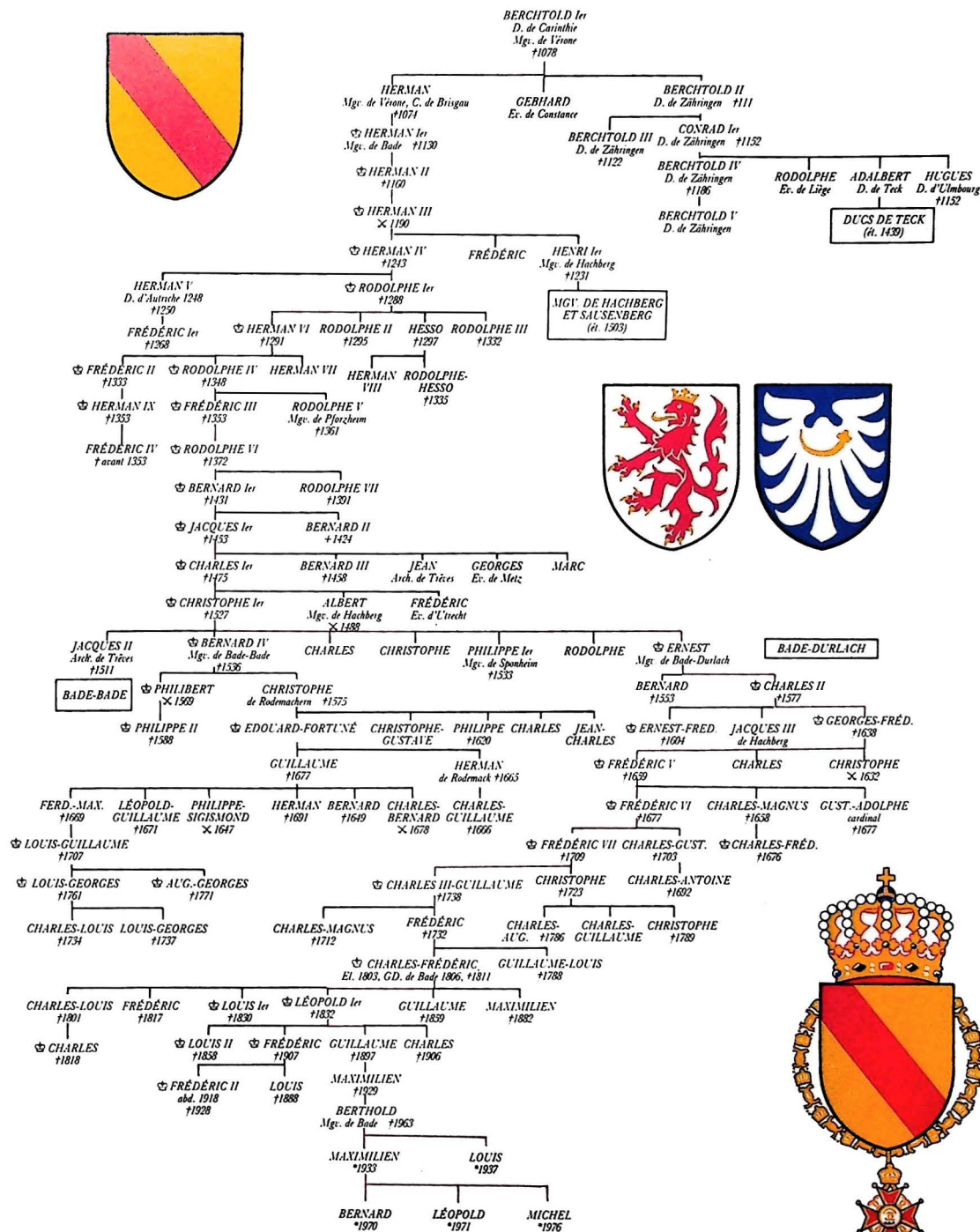


Note : les armes de la maison de Wurtemberg ont été modifiées en 1919 après la chute de la monarchie. Les petites armes ne comportent plus que les ramures de cerf.

Les rois jusqu'à la fin de la monarchie

DESCENDANTS DE FRÉD.-EUGÈNE ET DE DOROTHÉE DE BRANDEBG.-SCHWEDT





épousa morganatiquement une certaine Claudine Rhédey, son fils François, duc de Teck, prit pour femme une princesse anglaise. Ils eurent, entre autres enfants, celle qui allait devenir la reine Mary de Grande-Bretagne. Le duc Guillaume épousa de son côté Wilhelmine Rhodis von Tunderfeldt. Leurs enfants devinrent ducs d'Urach (voir chapitre 13). Les armoiries des ducs de Teck se trouvent à l'avant-dernière rangée du tableau 105. Le roi Guillaume II étant mort sans descendance masculine, les droits dynastiques sont passés à la branche collatérale, descendant du duc Alexandre, un frère puîné de Frédéric, le premier roi. Le duc Louis, fils aîné du duc Philippe, renonça à ses droits en 1959 pour épouser une dame de condition modeste. Charles — son frère cadet — est l'actuel duc de Wurtemberg. Il a épousé une princesse d'Orléans (tableau 104), dont il a quatre fils.

BADE

Les fiefs qui ont formé peu à peu le grand-duché de Bade faisaient partie du duché de Souabe et se répartissaient sur une zone en forme de L entre le Rhin et le Wurtemberg. Le fondateur de la dynastie fut Berchtold I^{er}, comte de Zähringen (tableau 106), nommé duc de Carinthie. Son fils Berchtold II, n'ayant pu obtenir le duché de Souabe, se consola avec le titre de duc de Zähringen. Son frère Hermann acquit le comté de Brisgau et son fils, Hermann I^{er}, prit le titre de margrave de Bade, région qui avait appartenu à sa mère. Comme Bade n'avait vraiment rien d'un territoire-frontière à cette époque, ce titre de margrave provenait probablement de la marche de Vérone, que détenait son grand-père. Les premiers margraves surent agrandir leur domaine, y incluant Hachberg, vers l'an 1155, et Durlach, en 1219. Mais, à la fin du xii^e siècle, une branche cadette prit possession de Hachberg et Sausenberg et les conserva jusqu'en 1503. Les armoiries de Hachberg portaient un lion de gueules couronné d'or sur champ d'argent. Celles de Sausenberg, une aile d'aigle d'argent sur champ d'azur, chargée d'un croissant d'or aux extrémités trefflées. L'écu d'or à la bande de gueules de Zähringen, puis de Bade, est encore plus simple.

Christophe I^{er} réunit les deux margraviats en 1503, puis les repartagea entre trois de ses fils. De Bernard

allait descendre la lignée de Bade-Bade et, d'Ernest, celle de Bade-Durlach. Philippe de Sponheim mourut sans avoir de fils. D'autres partages suivirent au sein des deux branches qui se trouvaient rarement en communion de pensée, tant en matière religieuse que sur le plan politique. Toutes deux devaient s'accommoder de voir leurs domaines séparés les uns des autres par une multitude de seigneuries et de fiefs épiscopaux. Ainsi Hachberg, qui était séparé de Sausenberg par des terres relevant de l'évêché de Strasbourg, par la principauté de Fürstenberg et par des biens séculiers moins importants. La carte de Bade ressemblait donc, à s'y méprendre, à une couverture en patchwork... En 1715, le margrave Charles III Guillaume fonda l'ordre de la Fidélité. On en trouvera le collier au tableau 106. En 1771, l'extinction de la lignée de Bade-Bade réunit à nouveau les deux margraviats. Charles-Frédéric régna longtemps, cherchant par tous les moyens à étendre et à relier ses domaines entre eux. Ses succès furent consacrés par son accession au rang d'électeur (1803) puis de grand-duc (1806), par la grâce de Napoléon.

La première femme de Charles-Frédéric, Caroline de Hesse-Darmstadt, avait donné naissance à trois fils, dont la descendance masculine sembla rapidement vouée à l'extinction. Il épousa en secondes noces (morganatiques), Louise Geyer von Geyersberg, de 35 ans sa cadette. Leurs enfants prirent le titre de comtes de Hachberg.

A Vienne, les grandes puissances avaient allègrement suggéré que, si les Zähringen venaient à s'éteindre, Bade serait attribué à la Bavière. Alors, avec un certain panache, le grand-duc Charles publia en 1817 une ordonnance dynastique (*Hausgesetz*) déclarant que Louis de Hachberg et ses frères avaient droit à la succession et, pour s'assurer de l'appui de ses sujets dans cette affaire, il accorda aussi une constitution libérale. Louis I^{er} accéda au trône en 1818, puis son frère Léopold en 1830. Le second fils de celui-ci, Frédéric I^{er}, plein de sagesse et véritable homme d'Etat, installa en Bade un régime dont les vertus démocratiques pouvaient servir d'exemple aux autres principautés allemandes.

En 1870, Bade devint partie de l'empire allemand, dont le prince Max de Bade fut — en 1918 — le dernier chancelier. Son petit-fils, qui porte également le prénom de Max, est l'actuel margrave de Bade.



Chapitre 28

BRABANT, THURINGE, HESSE ET LORRAINE

Il semblera peut-être surprenant au lecteur d'avoir groupé dans ce même chapitre les familles souveraines de territoires somme toute assez éloignés les uns des autres et relevant actuellement de quatre Etats différents. En deux mots : les dynastes de Brabant et ceux de Thuringe ont engendré les Hesse ; les Brabant et les Lorraine ont régné sur les deux duchés issus du partage d'un même royaume franc.

En 843, le traité de Verdun partagea l'empire de Charlemagne entre ses petits-enfants. Cette division du patrimoine carolingien n'avait rien de tranché ni de définitif. Cependant, depuis cette date existent deux entités bien distinctes qui s'appellent aujourd'hui la France et l'Allemagne (voir chapitre 15). L'aîné des trois frères, Lothaire, recueillit un ensemble moins viable, qui rassemblait les Pays-Bas et la rive gauche du Rhin, la Bourgogne (dans son sens le plus large — voir chapitre 18) et l'Italie du Nord. Cette bande de territoire était étroite, certes, mais pesait d'un indéniable poids dans la balance politique car on y trouvait Aix-la-Chapelle (capitale de Charlemagne), Arles (capitale de la Bourgogne) et Monza (près de Milan), ville où était conservée la précieuse couronne de Fer des rois lombards, sans compter Rome elle-même. C'est sur cette bande de territoire qu'allaient — durant un millénaire — se jouer toutes les querelles dynastiques.

Ce royaume en perpétuelle effervescence fut, peu après, divisé entre les fils de Lothaire. C'est du deuxième d'entre eux — un autre Lothaire — et non du père, que vient le nom de Lotharingie donné à la région située au sud et à l'ouest de la grande courbe du Rhin. Malgré les efforts des rois de France, la Lotharingie devint un duché du royaume de Germanie, divisé en deux au x^e siècle. L'évolution phonétique fit que ce mot se contracta en „Lothier“ au Nord, et en „Lorraine“, au Sud.

Le Lothier (ou Basse-Lorraine) fut concédé par l'empereur Othon II à Charles, un frère du roi de France et un des derniers descendants mâles de Charlemagne. Son fils n'avait pas d'enfant, mais une de ses filles épousa Lambert, comte de Louvain (tableau 107) et une de ses petites-filles, Gérard, duc de (Haute-) Lorraine (tableau 110). Une autre petite-fille devint la femme du comte de

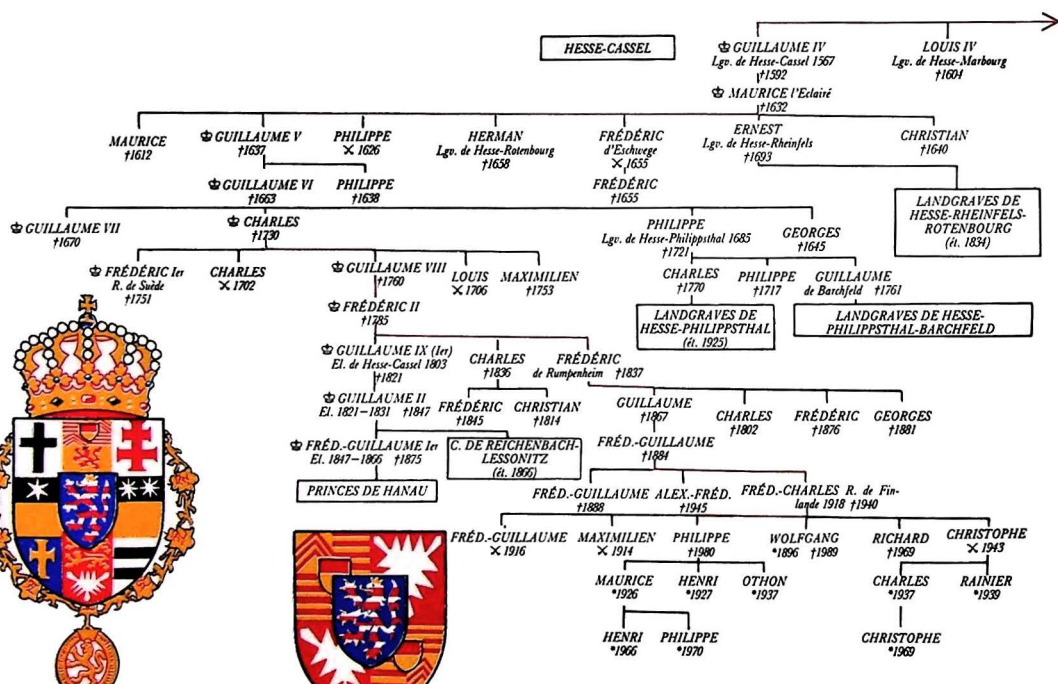
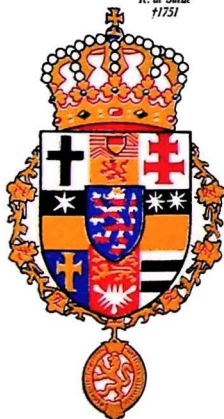
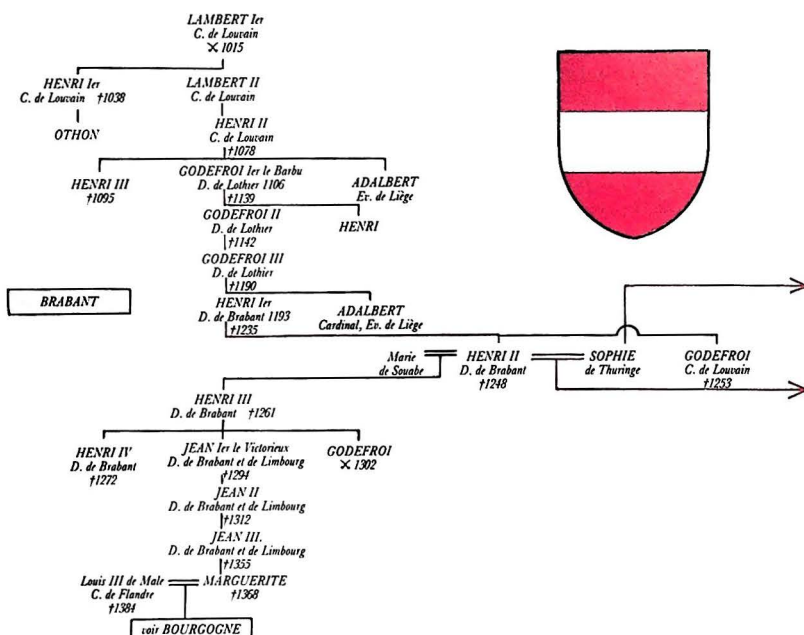
Boulogne, dont le petit-fils — Godefroy de Bouillon — fonda le royaume de Jérusalem.

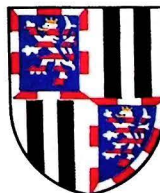
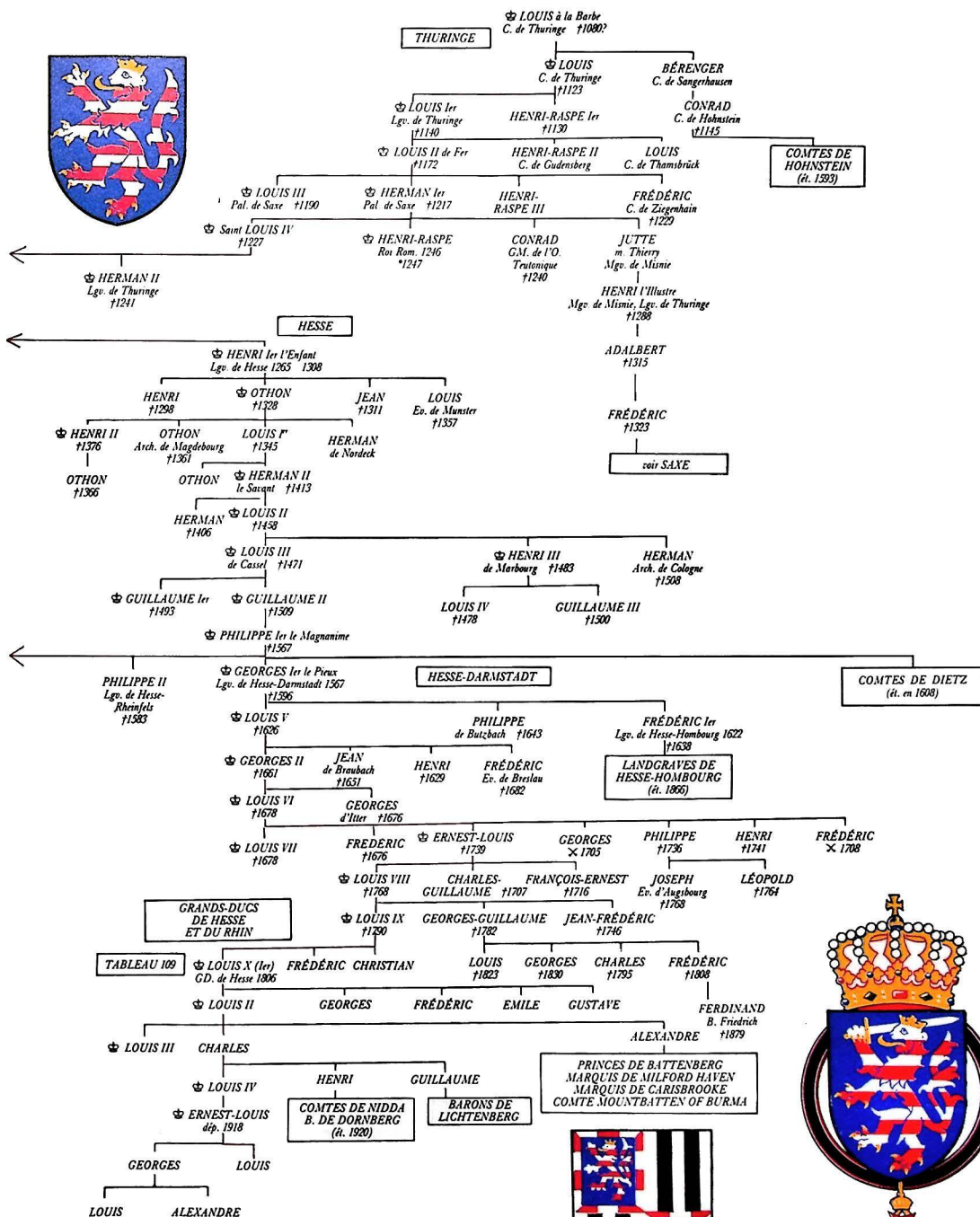
C'est probablement quelque part en Lorraine et vers cette époque que naquit et prit forme l'histoire du Chevalier au Cygne, qui trouve son expression la plus riche dans le *Lohengrin* de Wagner. De nombreux descendants des comtes de Louvain et de Boulogne — tant en Angleterre que sur le continent — eurent le cygne pour emblème. D'ailleurs, un ordre du Cygne fut fondé en 1443 par le margrave Frédéric II de Brandebourg (tableau 91), dont la lignée remontait à une fille du premier landgrave de Hesse de la maison de Brabant (tableau 108).

La Haute-Lotharingie avait été donnée à Frédéric, comte de Bar, de la famille des comtes d'Ardenne. Celui-ci conserva le territoire jusqu'à la moitié du x^e siècle, lorsque l'empereur Henri III le concéda à Gérard (tableau 110), déjà comte d'Alsace. C'est de lui qu'est issue l'illustre maison de Lorraine qui reprit, au xv^e siècle, l'héritage des Habsbourg, et dont diverses branches existent encore aujourd'hui. Nous verrons par la suite de quelle manière ses descendants surent constituer un fief relativement compact, auquel s'est attaché le nom de Lorraine.

Mais le Lothier (ou Basse-Lotharingie) connut un sort tout à fait différent. La mort du duc Charles (994) et de son fils Othon (1016) marqua l'extinction de la descendance mâle des Carolingiens et le duché passa aux mains de divers seigneurs, dont le fameux Godefroy de Bouillon, qui l'abandonna d'ailleurs pour se mettre à la tête de la première croisade. En 1100, l'empereur Henri IV donna le Lothier au comte de Limbourg mais, en 1106, son fils Henri V le transféra à Godefroy *le Barbu*, descendant du duc Charles (tableau 107). Les Limbourg s'insurgèrent contre cette décision et une guerre entre les deux familles déchira la région pendant la plus grande partie du xii^e siècle. Le titre de duc de Lothier s'étant peu à peu vidé de sa substance, Henri I^{er} prit celui de duc de Brabant. Les villes les plus importantes de son domaine étaient Louvain, Bruxelles, Anvers et Bois-le-Duc.

Une tradition tardive a attribué aux ducs de Lothier les armoiries de gueules à la fasce d'argent, toujours





employées par la ville de Louvain et identiques à celles d'Autriche. Mais il est seulement acquis que les ducs de Brabant portent, depuis 1234, de sable au lion d'or (en haut du tableau 107). Ce blason a été repris par l'actuel royaume de Belgique (voir chapitre 9). Les ducs de Brabant furent en général entreprenants et le succès couronna leur œuvre. Leur mérite était d'autant plus grand qu'ils devaient contenir la puissance montante des villes et affronter la rivalité de leur noblesse. Jean II dut accepter l'installation d'un conseil composé de quatre nobles et de dix bourgeois. Son fils Jean III accorda une charte importante pour fêter le mariage de sa fille avec Wenceslas de Luxembourg (tableau 87), et ce document est connu sous le nom de *Joyeuse Entrée*. Mais Jean III mourut sans laisser de fils et les époux de ses deux filles se disputèrent le duché. Marguerite épousa le comte de Flandre : leur fille — une autre Marguerite — fut la femme de Philippe le *Hardi*, duc de Bourgogne. Après quelques péripéties, le Brabant finit par échoir, en 1430, à leur petit-fils Philippe le *Bon*, duc de Bourgogne (voir chapitre 18).

THURINGE

Dans l'Allemagne du haut Moyen Âge, on appelait Thuringe une région de superficie assez réduite, située entre la Saxe et la Franconie, limitée au sud par une grande forêt. À l'origine, ce territoire était occupé par une peuplade distincte, mais les empereurs saxons l'amalgamèrent à la Saxe. À la fin du xie siècle, Louis le *Barbu* entreprit de réunir un conglomerat de fiefs situés dans cette province. Sa mère semble avoir été parente de la femme de l'empereur Conrad II. Son petit-fils, Louis I^{er}, reçut le landgraviat de Thuringe en 1131 et, en outre, il épousa l'héritière de Gudensberg, important domaine situé en Hesse. Louis II de *Fer* épousa une sœur de l'empereur Frédéric *Barberousse* : l'étoile de la famille commençait à poindre au firmament. Louis III et son frère Hermann I^{er} furent, l'un après l'autre, comtes palatins de Saxe. Louis IV le *Saint* épousa la pieuse, l'ascétique sainte Elisabeth, fille d'André II de Hongrie (tableau 89). Après la mort de son époux, celle-ci tomba sous l'influence du fanatique et cynique Conrad de Marbourg, impitoyable adversaire de l'hérésie.

Henri Raspe succéda à son neveu Hermann II en 1241. Il était le dernier de sa lignée et, en 1246, on l'opposa comme anti-roi à l'empereur Frédéric II. En vain, car il mourut l'année suivante. Les armoiries des landgraves de Thuringe étaient d'azur au lion burelé d'argent et de gueules, couronné d'or. Le musée de l'université de Marbourg conserve quelques-uns des tout premiers boucliers employés par cette famille. Ils portent ce très beau blason. Le plus ancien est associé au nom de Conrad de Thuringe, grand-maître de l'Ordre teutonique (†1240). La mort d'Henri Raspe provoqua un conflit entre le mari de sa nièce (Henri, duc de Brabant) et le fils de sa sœur (margrave de Misnie). Finalement ce dernier s'assura la maîtrise de la Thuringe, tandis que la Hesse était attribuée en 1265 à Henri le *Jeune* de Brabant, qui en devint le premier landgrave. Il divisa son domaine en Haute-Hesse (autour de Marbourg), et Basse-Hesse (autour de Cassel) au profit de ses fils Othon et Jean,



Le duc Jean I^{er} de Brabant (†1294) à la bataille de Worringen en 1288. Son heaume est cerné d'un dragon. Ms allemand du xve s.

mais la partition n'allait pas subsister.

Une cassure plus durable intervint au xvie siècle. À cette époque, Philippe I^{er} le *Magnanime* avait adopté la doctrine luthérienne et jouait un rôle important au sein du mouvement réformé en Allemagne. Toutefois, un divorce suivi d'un remariage, joints aux cyniques conseils prodigués par les pasteurs firent que ce prince n'améliora guère l'image du protestantisme, mais on lui doit cependant la fondation de l'université de Marbourg. À sa mort, il répartit la Hesse entre ses quatre fils. Ceux qui reçurent Marbourg et Rheinfels ne fondèrent pas de dynastie durable, mais les branches de Cassel et de Darmstadt existent encore aujourd'hui.

HESSE-CASSEL

À leur tour, les landgraves de Hesse-Cassel subdivisèrent leurs territoires en différentes occasions. Parmi les branches cadettes, c'est Hesse-Philippsthal qui se révéla la plus résistante à l'action du temps. Guillaume VI, succédant très jeune à son père, dut beaucoup à la régence de sa mère. Celle-ci se défendit si bien dans les négociations préliminaires au traité de Westphalie (1648) qu'elle obtint des territoires considérables, parmi lesquels les biens de l'abbaye de Hersfeld. Son arrière-petit-fils, Frédéric, épousa une princesse suédoise et fut,

pendant plus de trente ans, roi de Suède. A la mort du landgrave et roi, Hesse-Cassel avait acquis une réputation flatteuse pour la qualité de ses mercenaires. C'est ainsi que Frédéric II loua les services de quelque 20 000 d'entre eux à l'Angleterre, pour combattre les insurgés d'Amérique. C'est lui qui, en 1770, fonda l'ordre du Lion d'Or.

Son fils Guillaume joua un rôle dans les guerres napoléoniennes et devint électeur en 1803. Il fut quelque temps allié aux Français, mais Napoléon le suspecta de double jeu. Au congrès de Vienne, Guillaume I^{er} émit une revendication absurde, réclamant le titre de roi des Chattes (tribu germanique de la haute antiquité). Devant l'échec de cette manœuvre, il s'accrocha à son nouveau titre d'électeur, bien que le Saint Empire ait disparu. Seuls de tous les princes allemands du XIX^e siècle, les souverains de Hesse-Cassel continuèrent à porter ce titre. L'électeur Guillaume II ne réussit pas à se rendre populaire et sa maîtresse, la comtesse de Reichenbach, se fit détester. Son gouvernement était d'ailleurs particulièrement réactionnaire et il se retira de la vie publique en 1831 en confiant la régence à son fils Frédéric-Guillaume I^{er}, lequel ne se révéla pas meilleur. A part un mariage morganatique, Frédéric-Guillaume ne fit guère de concessions à la démocratie. Aussi, le mécontentement de ses sujets faillit provoquer en 1850 une guerre entre l'Autriche et la Prusse, un conflit qui eût été prématuré pour cette dernière. En 1866, l'électeur passa dans le camp de l'Autriche, fut vaincu et fait prisonnier, de sorte que ses domaines s'ajoutèrent à ceux de la Prusse (chapitre 23).

La mort de Frédéric-Guillaume I^{er} fit passer, en 1875, les droits sur la Hesse-Cassel à ses cousins, lesquels cessèrent enfin d'user du titre d'électeur. L'un d'eux fut élu roi de Finlande en 1918, mais n'occupa jamais ce

Philippe I^{er} de Hesse (1504–1567), puissant protecteur de Luther et du protestantisme à ses débuts, par H. Krell.



trône nordique. Chose regrettable, quelques-uns de ces princes se compromirent avec le régime nazi.

Le tableau 107 montre les armoiries complètes de Hesse-Cassel, ceintes du collier du Lion d'Or. Comme sur d'autres écus princiers d'Allemagne, le lion burelé de Hesse (à l'origine la Thuringe) est placé en abîme de plusieurs quartiers représentant des fiefs moins importants.

Les enfants nés du mariage morganatique de l'électeur Frédéric-Guillaume reçurent le titre de princes de Hanau. Leurs armoiries portent aux premier et quatrième quartiers les armes de Hanau et de Rieneck, chargées de Münzenberg ; et aux deuxième et troisième, la feuille d'ortie de Schaumbourg avec, sur le tout, le lion burelé de Hesse même.

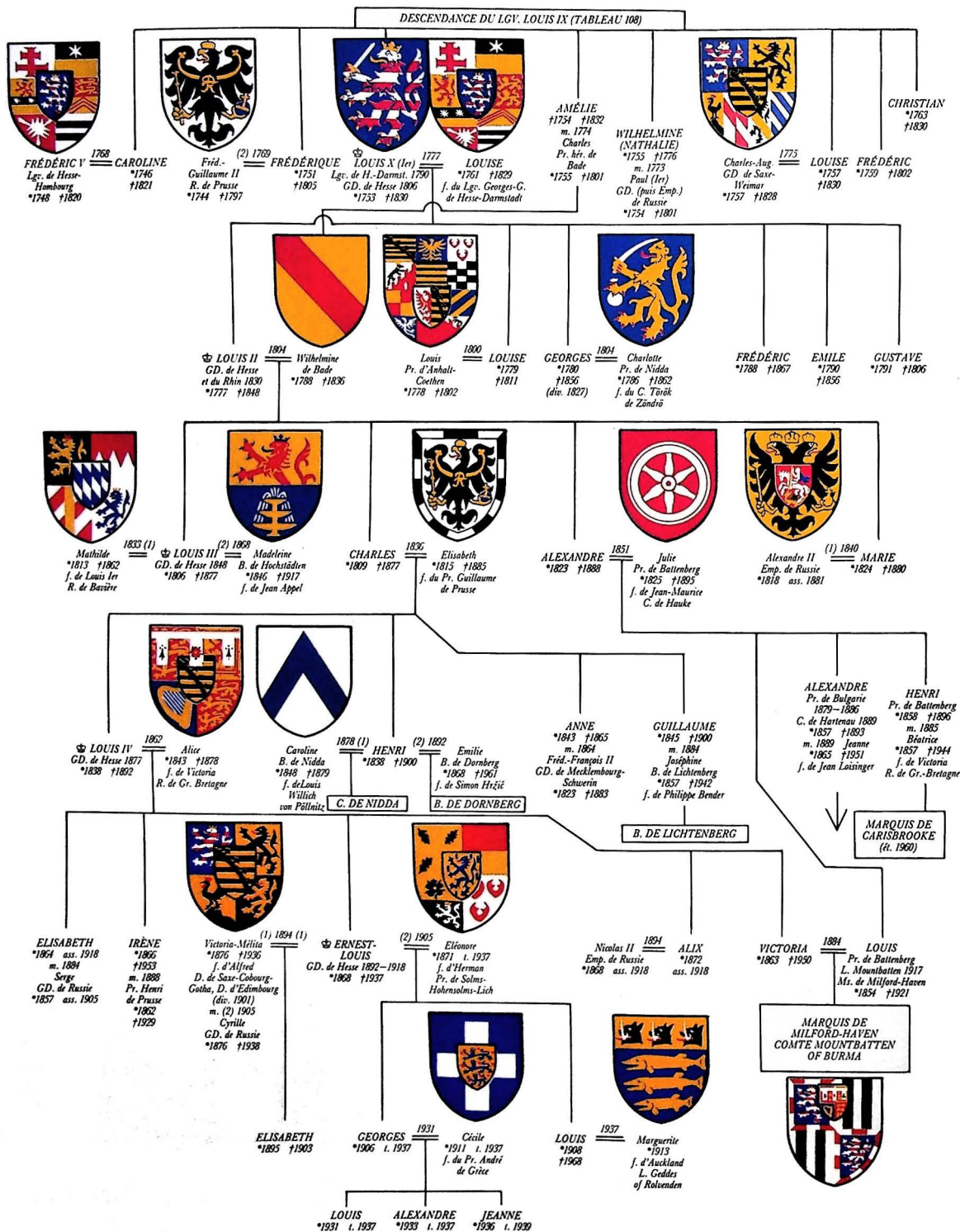
HESSE-DARMSTADT

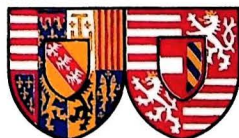
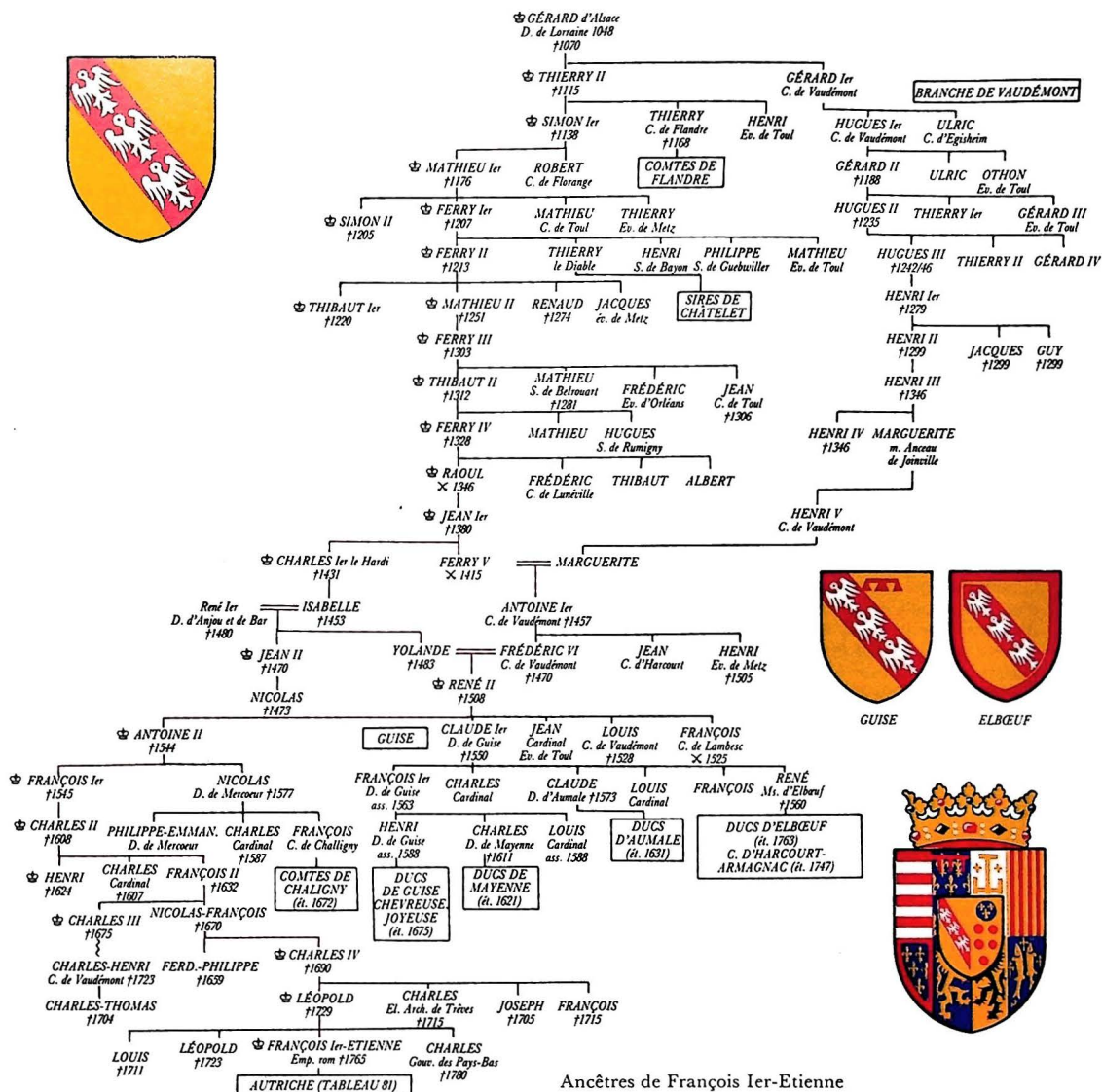
L'héritage des landgraves de Hesse-Darmstadt fut entamé par la création du petit landgraviat de Hesse-Hombourg, qui subista jusqu'en 1866, lorsqu'il fut absorbé par la Prusse. Pendant la guerre de Trente Ans, un conflit ininterrompu avec la Hesse-Cassel n'eut d'autre résultat que la partition de Hesse-Marbourg. Le landgrave Ernest-Louis fit bâtir le magnifique palais de Darmstadt, imitant ainsi nombre de principicules allemands qui cherchaient à égaler le lustre de Versailles. Louis IX épousa Caroline de Deux-Ponts-Birkenfeld, parfois surnommée „la Grande landgravine“. C'était une femme de grande culture qui suscita même l'admiration de Frédéric le Grand de Prusse. Son fils, Louis X, soutint la cause de Napoléon et prit le titre de grand-duc de Hesse. En 1813, il fit preuve d'opportunisme en passant dans le camp des Alliés, ce qui lui permit, au congrès de Vienne, d'être reconnu grand-duc de Hesse et du Rhin. En 1807, il avait fondé l'ordre de Louis et mis une épée dans la patte dextre du lion de ses armoiries (tableau 108), rappel de ses prérogatives de champion de l'Empire.

Hesse-Darmstadt combattit la Prusse en 1866 dans le camp autrichien, mais parvint à préserver son indépendance après la défaite. Des liens étroits unissaient les grands-ducs à la famille royale d'Angleterre : Louis IV épousa une fille de la reine Victoria et Ernest-Louis, une fille du duc d'Edimbourg (tableau 109). Plus encore, le prince Alexandre de Hesse contracta un mariage morganatique avec la comtesse Julie von Hauke, qui fut créée princesse de Battenberg en 1858. Un de leurs fils devint prince de Bulgarie (voir chapitre 38) ; deux autres fondèrent leur foyer et firent carrière en Angleterre où, en 1917, ils transformèrent leur nom en celui de Mountbatten. Leurs armoiries portent le lion de Hesse dans une bordure componnée d'argent et de gueules, écartelé avec les deux pals de sable de Battenberg (tableaux 108 et 109).

Le grand-duché de Hesse et du Rhin devint en 1918 un pays de la république de Weimar. Le dernier grand-duc régnant n'avait qu'un fils unique, Georges, qui — en compagnie de sa femme, de sa mère et de ses deux fils — connut une mort tragique en 1937, dans un accident d'aviation. Ses droits passèrent à son frère, lequel décéda sans enfant en 1968. Un pacte de famille — conclu en 1902 — à une époque où il semblait possible qu'Ernest-

HESSE ET LE RHINLes grands-ducs jusqu'à la fin de la monarchie





♀ CHARLES IV ^{1678 (2)} ELÉONORE
 D. de Lorraine et de Bar *1653 †1697
 *1642 †1690 f. de Ferdinand III
 Emp. rom.
 ♀ LÉOPOLD =
 D. de Lorraine et de Bar
 *1679 †1729

PHILIPPE 1er (2) 1671 CHARLOTTE
 D. d'Orléans *1632 †1722
 *1640 †1701 f. de Charles-Louis
 El. palatin
 CHARLOTTE
 Pr. d'Orléans
 *1676 †1744

❶ **FRANÇOIS I^{er}-ETIENNE**
 D. de Lorraine et de Bar
 GD. de Toscane, Emp. rom.
 *1708 †1765

Note : le duc de Lorraine portait normalement une couronne fermée par des bars. La couronne ouverte était portée par les cadets, lesquels brisaient les grandes armes par un lambel et/ou une bordure. (Pour la facilité, les brisures ont été mises dans ces tableaux sur le seul petit écu de Lorraine.)

Louis mourût sans laisser de fils — prévoyait l'attribution de l'héritage à la branche aînée de la famille. L'extinction de la branche cadette signifie que le prince Philippe de Hesse (tableau 107) a hérité des droits, non seulement sur Hesse-Cassel, mais aussi sur Hesse-Darmstadt. Il est au surplus le descendant mâle en ligne directe ininterrompue de Lambert, comte de Louvain, dont la généalogie remonte à un certain Gislebert, mort en 790.

LORRAINE

Aïeux de la famille de Hesse, les ducs de Brabant provenaient des ducs de Lothier (ou Basse-Lorraine). Comme nous l'avons vu, la Haute-Lorraine fut donnée en 1048 à Gérard, comte d'Alsace (tableau 110). Son fils cadet (Gérard) fonda l'importante branche des comtes de Vaudémont. Son fils aîné (Thierry) épousa l'héritière du comte de Flandre. Au cours de la génération suivante, un fils de Thierry (Simon) perpétua la lignée des ducs de Lorraine tandis que l'autre (appelé également Thierry) perpétua celle des comtes de Flandre.

Le duché de Lorraine était presque d'un seul tenant. En effet, son territoire n'était entamé que par les évêchés de Metz, Toul et Verdun. Il était cependant entouré de voisins puissants et jaloux, les comtes de Champagne et ceux de Bar. Les armoiries de Lorraine apparaissent pour la première fois sur les sceaux du duc Simon II (†1207) : d'or à la bande de gueules chargée de trois alérions d'argent. Par la suite, les héralds définirent l'alérion comme une aigle sans bec ni pattes. La légende attribue l'origine de ce blason à un coup miraculeux par lequel Godefroy de Bouillon (ou un autre) transperça les trois oiseaux d'une seule flèche. Mais on a soutenu aussi qu'alérion serait l'anagramme de Lor(r)aine...

Nombreux furent les ducs de Lorraine qui périrent de mort violente : Rodolphe tomba sur le champ de bataille de Crécy (1346) et son petit-fils Ferry à Azincourt (1415). Ferry avait conclu un mariage avantageux avec l'héritière de ses cousins éloignés, les ducs de Vaudémont. A la mort de son frère aîné Charles *le Hardi*, René (duc d'Anjou) et Antoine (duc de Vaudémont) se disputèrent la succession. Il en résulta un accord selon lequel la fille de René épouserait le fils d'Antoine.

René II hérita donc des droits que l'ordre de primogéniture masculine donnait à son père, mais également des considérables prétentions de son grand-père maternel. C'est ainsi que le beau blason de Lorraine commença à prendre son aspect romantique. René I^{er}, déjà héritier de Bar, fut un personnage brillant, protecteur des arts et de la littérature. Il prétendait à de nombreux titres car, en plus de la Lorraine, il revendiquait Naples, la Hongrie et Jérusalem. Il ne conserva aucun de ces territoires bien

longtemps, mais il fut aimé de la plupart de ses sujets, tant en Italie qu'en France. Antoine II ajouta aux armoiries familiales deux autres quartiers, pour la Gueldre et Juliers. Les armoiries complètes des ducs de Lorraine se trouvent au nom de Charles IV, au bas du tableau 110. On les décrit „Quatre rois sur quatre ducs“ : Hongrie, Sicile, Jérusalem et Aragon en chef, Anjou, Gueldre, Juliers et Bar en pointe, avec l'écusson de Lorraine sur le tout. Les poissons (des bars ou barbeaux), emblème de Bar, constituent des armes parlantes.

Frère cadet d'Antoine, Claude établit la maison des ducs de Guise, qui allait jouer un grand rôle dans la politique française pendant la seconde moitié du xvie siècle, surtout en qualité de chefs du parti catholique. Les ducs de Guise brisaient les grandes armes de Lorraine d'un lambel de gueules, et la branche cadette — les ducs d'Elbœuf — faisait de même avec une bordure de gueules. Le petit-fils d'Antoine II de Lorraine, Charles II, connut un règne long et brillant. Il améliora les finances et augmenta les ressources de son duché dans des proportions considérables. Son propre petit-fils, Charles III, fut un prince nettement plus fantaisiste, qui se dressa fort mal à propos contre Louis XIII et fut dépouillé de nombreuses possessions. En 1634, il dut abdiquer, laissant la place à son frère, évêque et cardinal. Cependant, rompant promesses et traités, il voulut reconquérir son duché. Voltaire a dit de lui qu'il avait passé sa vie à perdre ses Etats.

Charles IV, fils de l'ancien cardinal et neveu de Charles III, se vit disputer la Lorraine par les Français et prit du service dans l'armée autrichienne, où il fit une carrière remarquable et finit par épouser la sœur de l'empereur (tableau 80). Son fils Léopold retrouva son duché au traité de Ryswick (1697) et entreprit de rendre le pays plus prospère. En 1736, François-Etienne, duc de Lorraine, épousa Marie-Thérèse, héritière des Habsbourg. Depuis longtemps, la France convoitait la Lorraine et voyait d'un très mauvais œil l'union de ce duché avec l'empire. Intervint alors un accord selon lequel François-Etienne recevait le grand-duché de Toscane (où venait de mourir le dernier des Médicis), tandis que la Lorraine passait à Stanislas Leszczyński, beau-père de Louis XV et récemment détrôné de Pologne.

Le blason de François-Etienne reprend celui de ses prédécesseurs avec, sur le tout, un écusson parti de Lorraine et de Toscane (Médicis). Dès ce moment, l'histoire des ducs de Lorraine ne fait qu'une avec celle de l'Empire et de l'Autriche (chapitre 20), tandis que leur ancien duché devint — à la mort de Stanislas — partie du royaume de France.



Chapitre 29

MECKLEMBOURG ET OLDENBOURG

Il est, dans le nord de l'Allemagne, deux Etats relativement pauvres. L'un est le Mecklembourg, qui se trouve au sud-est du Danemark, face à la Baltique. L'autre, l'Oldenbourg, est situé plus à l'ouest, sur les bouches de la Weser, et donc en bordure de la mer du Nord. Si le destin a voulu que les Mecklembourg ne jouent jamais que le rôle d'obscurs provinciaux, la maison d'Oldenbourg, par contre, a donné des rois au Danemark, à la Suède, à la Grèce et à la Norvège. Et des empereurs à la Russie.

MECKLEMBOURG

Le territoire situé sur le littoral méridional de la Baltique fut colonisé vers le vie siècle par les Obodrites, peuplade slave qui occupa la région connue aujourd'hui sous le nom de Mecklembourg. Dès le début du xe siècle, plusieurs souverains germaniques cherchèrent à les convertir et à les soumettre, mais sans grand succès, jusqu'au jour où, en 1167, Pribislav (tableau 111) se convertit au christianisme et rendit hommage à Henri *le Lion*, duc de Saxe. Trois ans plus tard, l'empereur Frédéric *Barberousse* fit de lui un prince, dont le fils — Henri — fut prince de Mecklembourg en 1180, après la chute d'Henri *le Lion* (voir chapitre 26 = La Saxe). Le premier partage du pays se fit au bénéfice de ses quatre petits-fils, mais la branche aînée allait montrer plus d'endurance que les cadettes. La mise en valeur des terres en friche se poursuivit énergiquement avec l'assistance de l'Eglise, et plus particulièrement des moines cisterciens.

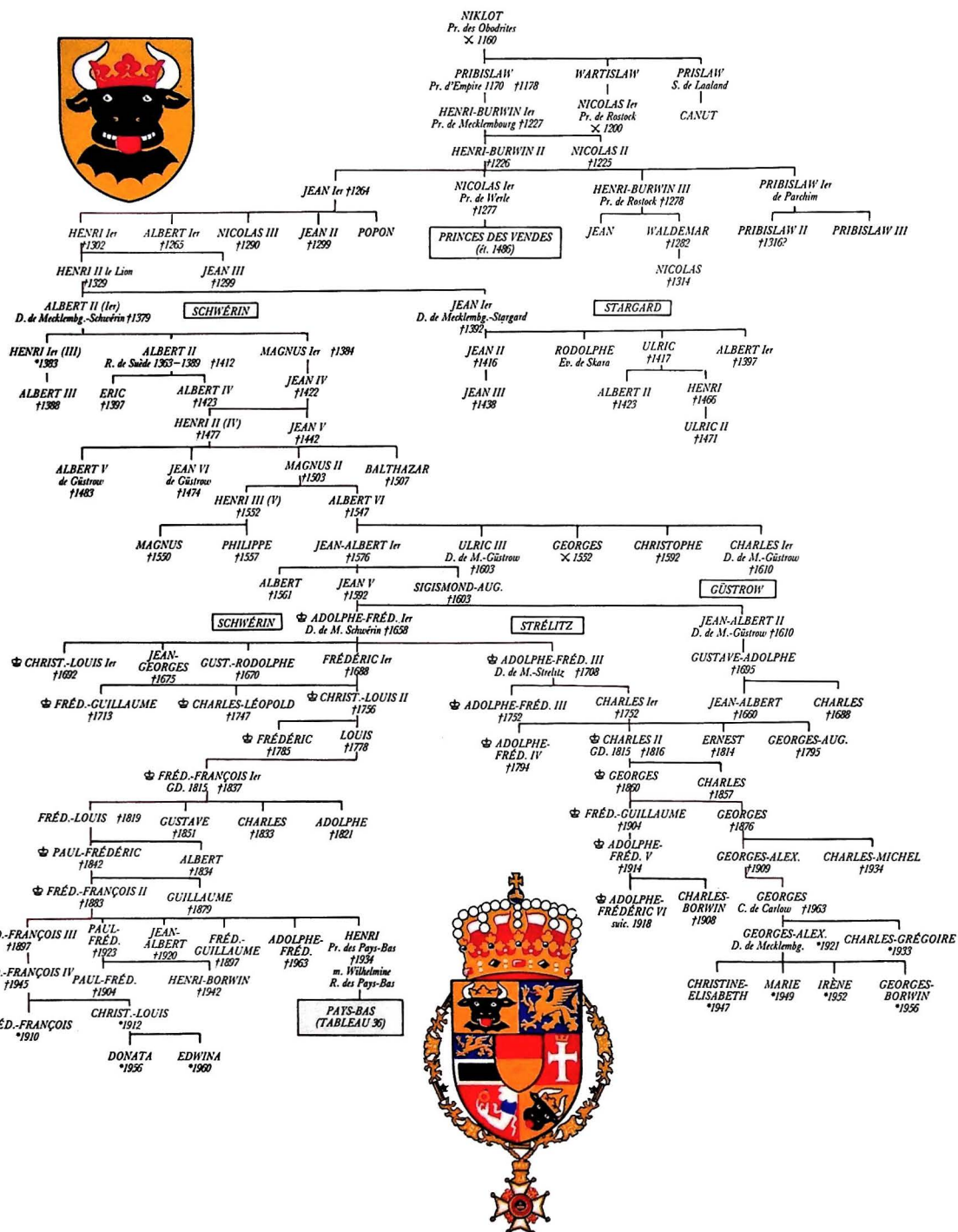
Le titre de duc fut reconnu en 1348 pour les deux branches de Schwerin et de Stargard. De 1363 à 1389, du chef de son ascendance maternelle, Albert II fut roi de Suède. L'université de Rostock — la première d'Allemagne du Nord — fut créée en 1419 et tous les domaines familiaux furent réunis en 1471 sous l'autorité du duc Henri II, car les branches des Wendes et de Stargard venaient de s'éteindre.

Le trait le plus caractéristique de cette famille ducale est son origine slave : de toute l'Allemagne, le Mecklembourg était le seul Etat à être gouverné par des souverains de cette race. En 1540, le pays adopta la religion

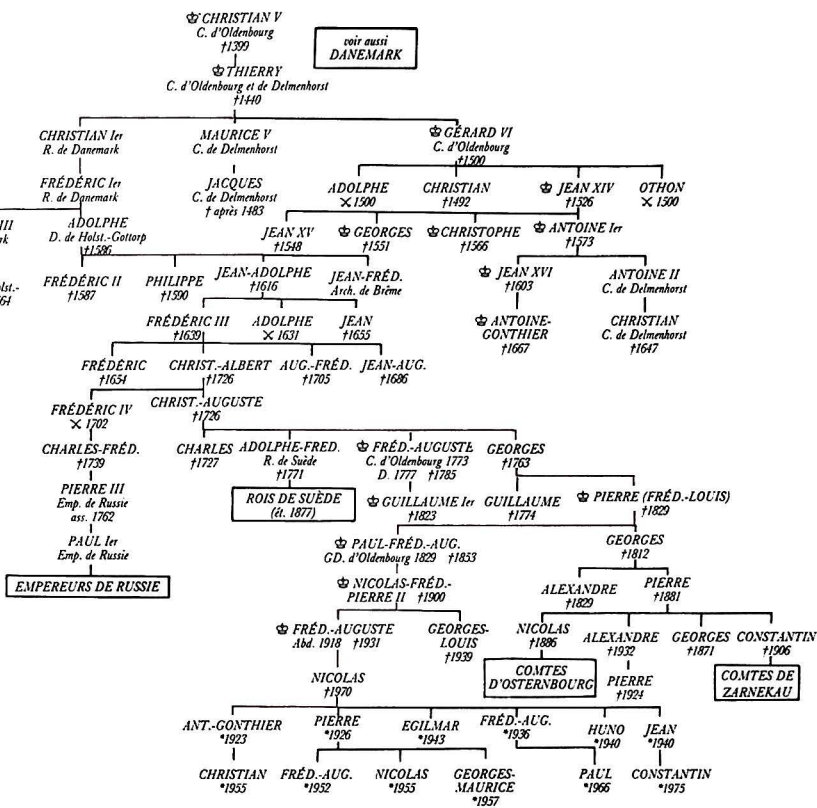
luthérienne. Le duc Jean-Albert I^{er} essaya d'introduire la règle de la primogéniture, mais ses petits-fils organisèrent un nouveau partage et une cassure plus décisive se produisit une génération plus tard, lorsque Frédéric I^{er} fonda la lignée de Mecklembourg-Schwerin ; et son frère, celle de Mecklembourg-Strélitz (1701).

Albert VI de Mecklembourg (1488–1547) et son épouse, Anne de Brandebourg, avec leurs blasons. Ms de 1526.

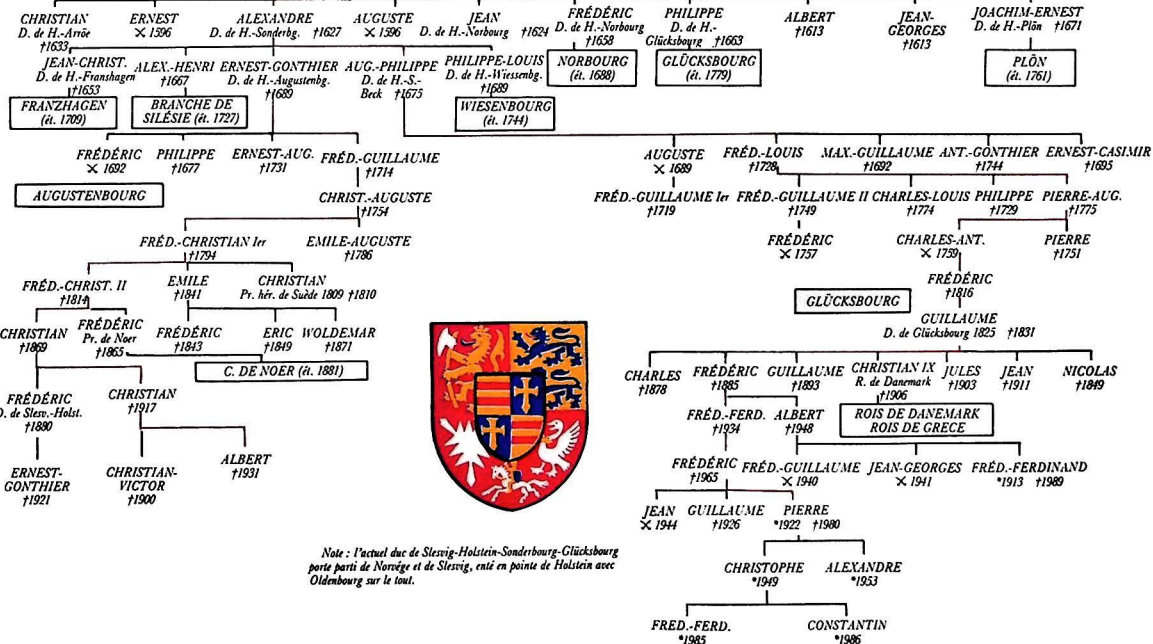




Aperçu général



Slesvig-Holstein



Note : l'actuel duc de Slesvig-Holstein-Sonderbourg-Glücksbourg porte parti de Norvège et de Slesvig, enl en pointe de Holstein avec Oldenbourg sur le tout.

Les armoiries de base du Mecklembourg montrent une tête de taureau, parfois représentée avec un anneau dans le nez. Mais les deux branches de la famille portaient un écu plus élaboré, à six quartiers, pour Mecklembourg, Rostock, les principautés de Schwérin, Ratzebourg, le comté de Schwérin et Werle. Sur le tout, l'écusson de gueules et d'or de Stargard, fief acquis en 1304 par Henri II le *Lion*. Dans l'héraldique allemande, il est plus fréquent de voir le blason familial occuper cette position.

Pendant un bref épisode de la guerre de Trente Ans, le Mecklembourg fut donné à Wallenstein (Waldstein), général des Impériaux. Après la division de 1701, les deux duchés devinrent enfin transmissibles par primogéniture. Ils étaient réputés pour la dureté avec laquelle étaient traités les paysans vivant sur les terres de la noblesse.

En 1815, le traité de Vienne accorda le titre de grand-duc à l'une et l'autre branches. Une fille du premier grand-duc de Mecklembourg-Schwerin épousa le duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe, et est ainsi l'aïeule du comte de Paris. La ligne masculine directe de Strélitz prit fin en 1918 avec le suicide d'Adolphe-Frédéric VI. Son cousin de Schwérin abdiqua pour les deux trônes en novembre de cette même année. Le duc Charles-Michel de Strélitz adopta comme héritier, en 1928, le filsmorganatique de son frère, jusque-là connu sous le titre de comte de Carlow, et qui porta dès lors celui de duc de Mecklembourg. L'actuel chef de la famille, le grand-duc Frédéric-François, s'est marié dans une famille de moindre rang et n'a pas d'enfant. Son frère cadet, le duc Christian-Louis, n'a que deux filles. Leur grand-oncle Henri fut l'époux de la reine Wilhelmine des Pays-Bas (voir chapitre 8) et le père de la reine Juliana (tableau 36).

GLDENBOURG

Les ducs d'Oldenbourg remontent à un certain Egilmar, mort en 1108. À l'origine vassaux de la Saxe, ils devinrent indépendants en 1180. Le comte Thierry (tableau 112) épousa l'héritière de Delmenhorst, puis la fille du souverain du Slesvig et du Holstein. Le fils issu de son second mariage devint Christian I^{er} de Danemark (voir chapitre 5) et assigna Delmenhorst et Oldenbourg à ses frères cadets. Antoine I^{er} d'Oldenbourg se fit protestant. Son petit-fils, Antoine-Günther finit, en 1647, par incorporer Delmenhorst dans son propre comté. Lorsqu'il mourut sans enfant en 1667, Oldenbourg et Delmenhorst passèrent au Danemark. Le problème de la succession s'annonçait si complexe que, dès 1649, on y avait trouvé une solution sous la forme d'un accord prévoyant le passage des deux comtés au roi de Danemark et au duc de Holstein-Gottorp. Mais des contre-prétentions furent émises par Joachim-Ernest, comte de Plön, de la ligne de Holstein-Sonderbourg (tableau 112). En fait, c'est le Danemark qui l'emporta. En 1773,

Christian VII de Danemark céda les comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst au futur empereur Paul de Russie, en échange des droits qu'avait ce dernier sur le Holstein-Gottorp. Paul, à son tour, fit cadeau des deux territoires à son cousin Philippe-Auguste qui prit, en 1777, le titre de duc d'Oldenbourg. Le neveu de ce premier duc, Pierre I^{er}, acquit en 1802 l'évêché de Lübeck (sur la Baltique) et, en 1815, la principauté de Birkenfeld, située en Rhénanie, à des centaines de kilomètres de là. Il reçut en outre le titre de grand-duc qui ne fut cependant porté qu'à l'avènement de son héritier. Comme d'autres princes allemands, son descendant, le grand-duc Frédéric-Auguste, abdiqua en 1918. Un pacte de famille avait reconnu, en 1904, les descendants du duc Frédéric de Glücksbourg comme héritiers du titre d'Oldenbourg.

Les armoiries de base d'Oldenbourg étaient deux fasces de gueules sur champ d'or. Le tableau 112 donne un blason beaucoup plus compliqué, ceint du collier de l'ordre du duc Pierre-Frédéric (fondé en 1838) : six quartiers retracent son lignage et il s'y superpose un écusson qui combine Oldenbourg, Delmenhorst et les seigneuries acquises par la suite. Au bas du tableau 112, l'écu des ducs de Sonderbourg comporte les armes de Norvège, Slesvig, Holstein, Storman et Ditmarsie avec, sur le tout, un écusson écartelé d'Oldenbourg et de Delmenhorst.

Les ducs de Holstein-Sonderbourg ont joué leur rôle dans ce véritable casse-tête que constituait la succession du Slesvig-Holstein. Bismarck a dit que trois personnes seulement avaient réussi à comprendre la question : le prince consort (qui était mort), un professeur allemand (qui était devenu fou), et lui-même... qui avait tout oublié.

Fondamentalement, cette querelle remontait au Moyen Âge, époque où l'on considérait le Slesvig comme faisant partie du Danemark, et le Holstein, partie de l'Allemagne (c'est-à-dire du Saint Empire). Christian I^{er} (en tête du tableau 112) les avait proclamés inséparables, mais ensuite d'autres promesses avaient été faites et de nombreuses revendications s'étaient fait jour au sein d'une famille divisée en maintes branches. La différence des règles de succession ne fit que compliquer la question (voir chapitre 5).

Le duc Frédéric d'Augustenbourg (†1880) émit ses revendications en 1863 (juste après l'accession de Christian IX de Danemark) et fut installé par les Saxons et les Hanovriens sous le nom de Frédéric VIII de Slesvig-Holstein. Mais ses prétentions s'écroulèrent tel un château de cartes lorsque le Danemark fut vaincu par l'Autriche et la Prusse, en 1864. Comme son fils Ernest-Günther n'avait pas d'enfant, il adopta son lointain cousin Jean-Georges de Glücksbourg, qui fut tué au combat en 1941. La branche cadette d'Augustenbourg est donc éteinte aujourd'hui. L'actuel duc de Slesvig-Holstein (-Sonderbourg-Glücksbourg) est, depuis 1980, le duc Christophe. Il porte parti de Norvège et de Slesvig, enté en pointe de Holstein, avec Oldenbourg sur le tout.



Chapitre 30

LE SAINT EMPIRE

Le fantôme de Charlemagne hante la plus grande partie de l'histoire du Moyen Âge. Nous ne discuterons pas ici de la signification qu'a pu avoir pour ceux qui y assistèrent, le jour de Noël de l'an 800, la cérémonie de son couronnement à Rome, par le pape Léon III. Il nous suffit qu'un nouvel empereur soit apparu alors en Occident, alors qu'en Méditerranée orientale l'empire byzantin allait perpétuer jusqu'en 1453 l'Etat fondé par Auguste.

L'empire de Charlemagne comprenait ce que nous appelons aujourd'hui la France, l'Allemagne fédérale, la Belgique, les Pays-Bas, la Suisse, l'Italie du Nord et une partie de l'Espagne. Ses successeurs ne témoignèrent peut-être pas des qualités nécessaires pour administrer un tel ensemble mais, en tout état de cause, la coutume franque — ou germanique — leur imposa de partager cet immense héritage. Comme nous l'avons vu dans les chapitres 15 et 28, le traité de Verdun consacra en 843 la partition de l'empire en trois royaumes. L'Allemagne (ou Germanie) échut à Louis, dont aucun fils n'eut de descendant légitime. C'est ainsi qu'un petit-fils bâtard, Arnoul, devint roi de Germanie. Entretemps, le titre d'empereur était passé à des figures de plus en plus faibles, parmi les descendants de Charlemagne. Le triomphe de celui-ci avait été tout personnel et l'idée d'empire se révélait incompatible avec la pratique du partage du patrimoine territorial.

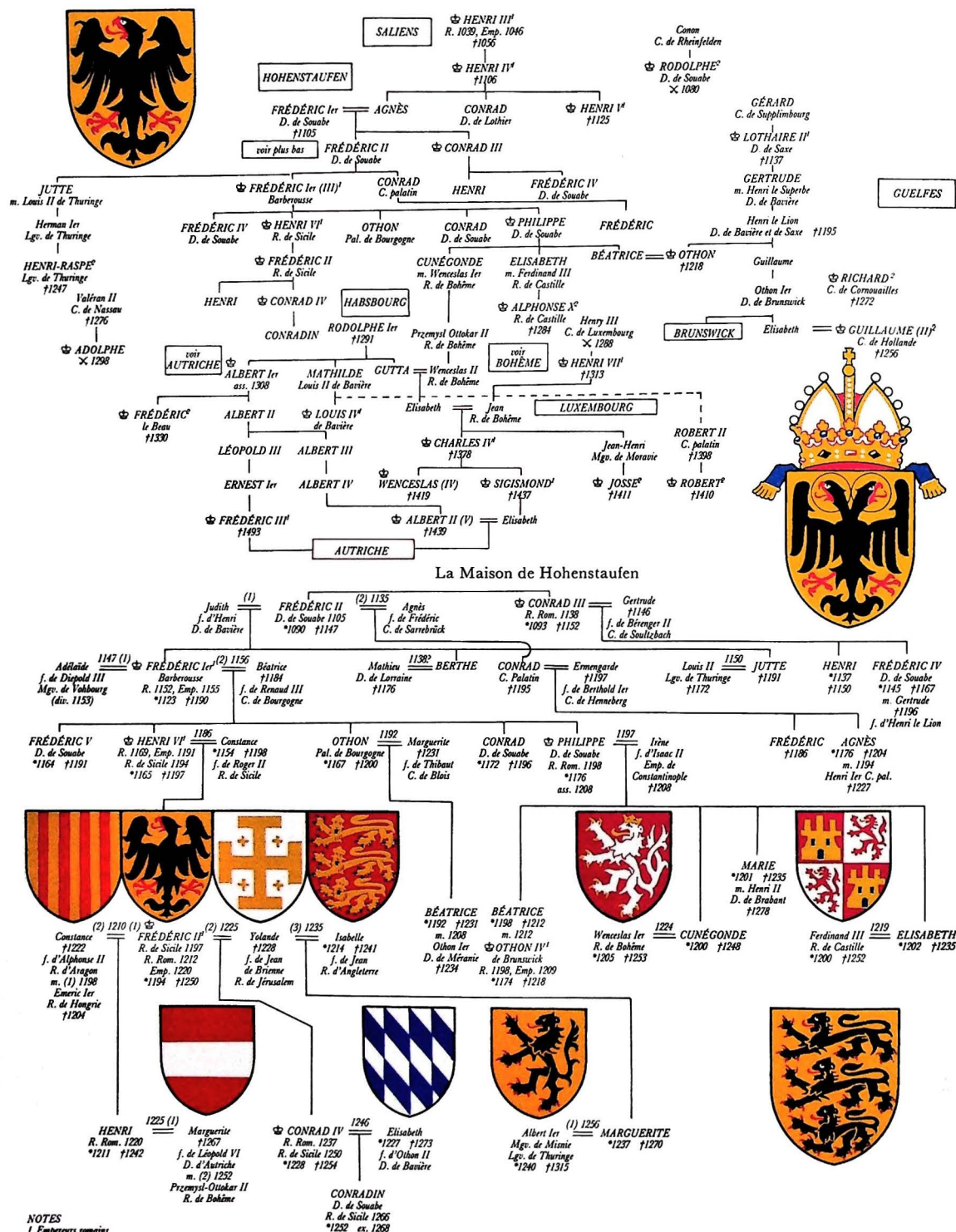
En 919, le duc de Saxe Henri l'Oiseleur prit le pouvoir en Germanie et fonda une nouvelle dynastie. Son fils, Othon I^{er} le Grand (936–973), compétent et dynamique, rétablit l'ordre dans le pays et effaça le péril magyar (voir chapitre 22). Ensuite, à la tête de ses troupes, il envahit l'Italie et, le 2 février 962, se fit couronner empereur en l'église Saint-Pierre de Rome par le Pape Jean XII. Cependant, il n'hésita pas à déposer ce pape, qu'il n'estimait pas à la hauteur de ses fonctions. Si les contemporains d'Othon faisaient remonter la naissance de leur pays à Charlemagne, ce n'est réellement qu'après le sacre de ce même Othon que commence l'histoire du nouvel empire d'Occident.

C'est à partir de cette date qu'un long cortège de monarques, parés de titres variés et au pouvoir variable,

défila jusqu'à la renonciation de François II en 1806 (tableau 81). Toutefois, les successeurs d'Othon I^{er} n'exercèrent jamais la moindre suzeraineté sur la France ni sur l'Espagne, et leur autorité ne cessa de décroître en Italie. Othon I^{er} se donnait le plus souvent le titre d'*Imperator Augustus*, mais c'est probablement son fils Othon II qui ajouta l'adjectif „romain“ comme argument dans sa querelle avec l'empereur romain d'Orient, le Byzantin Basile II. Pour affirmer le caractère sacré de la dignité impériale à l'égard de la Sainte Eglise, Frédéric I^{er} Barberousse introduisit à la diète de Besançon, en 1157, la notion de *Saint Empire*, mais ce terme ne fut définitivement admis dans les actes royaux qu'en 1254. Othon III — fils d'une princesse grecque — nourrissait le rêve grandiose de rétablir, dans le cadre de la chrétienté, l'Empire romain de l'époque classique, mais il mourut trop tôt (1002) pour mener cette tâche à bien. Ses successeurs immédiats se préoccupèrent plutôt de gouverner efficacement la Germanie, mais ils tinrent cependant à se rendre à Rome pour y recevoir la couronne des mains du pape.

Conrad III le Salique fonda en 1027 une nouvelle dynastie qui succéda aux empereurs saxons. Son fils, Henri le Noir fut un pieux et puissant monarque. En 1046, il envahit l'Italie, „assainit“ l'institution pontificale en déposant trois papes rivaux et plaça sur le trône de saint Pierre un évêque allemand, Clément II. Celui-ci fit siens les principes monastiques qui s'étaient développés en Bourgogne et en Rhénanie sous le nom de „réforme clunisienne“. La mort prématurée d'Henri III fut doublement inopportune. Elle laissa son fils mineur exposé aux dangers d'une telle condition et, d'autre part, la papauté s'étant ressaisie exerçait une pression grandissante. Il allait en résulter la querelle des Investitures, particulièrement destructrice du pouvoir impérial. Henri IV fut un moment menacé par un anti-roi, Rodolphe de Souabe. Et, ce qui est plus important, le pouvoir royal en Allemagne ne cessa d'être battu en brèche par des luttes intestines. De plus en plus, l'empire se confondait avec le seul royaume germanique.

La dynastie salienne s'éteignit à la mort d'Henri V. Celui-ci avait épousé Mathilde, fille unique d'Henri I^{er}



NOTES
1 *Empeteurs romains*
2 *Rois des Romains*

d'Angleterre. Il serait vain de se demander ce qui aurait pu se passer si ce couple avait eu un fils.

En tout état de cause, les princes allemands — opposés au principe de la monarchie héréditaire — évincèrent Frédéric de Hohenstaufen au profit de Lothaire II, duc de Saxe. A la mort de celui-ci, pour la même raison, ils écartèrent son gendre — l'homme le plus riche d'Allemagne — pour élire, en 1138, Conrad III de Hohenstaufen, qui avait déjà été proposé comme anti-roi.

De même que sa participation à la deuxième croisade (1147), le règne de Conrad fut un échec. Les Guelfes et les Gibelins (Hohenstaufen) étaient à couteaux tirés et Conrad ne put jamais aller à Rome se faire couronner. Il resta donc jusqu'à sa mort „Roi des Romains“, titre désormais attribué (un peu bizarrement) à celui qui régnait sur l'Allemagne sans avoir encore été couronné par le pape.

Les princes d'Allemagne finirent cependant par se mettre d'accord sur la nécessité d'avoir un souverain énergique. Ils se tournèrent donc vers un autre Hohenstaufen, neveu de Conrad III : Frédéric I^{er} *Barberousse* (tableau 113, rangées inférieures). Grand, beau, portant la barbe à merveille, bon soldat et homme de savoir, *Barberousse* a pris place dans la tradition héroïque de l'Allemagne. Cet empereur consacra son long règne (1152–1190) à rétablir l'autorité royale en Allemagne après un siècle de querelles intestines. Et il chercha — sans y parvenir entièrement — à réaffirmer le pouvoir impérial en Italie du Nord, où les grandes cités lombardes avaient bien assis leur indépendance. En 1180, Frédéric dépouilla de la Bavière et de la Saxe son ex-allié Henri *le Lion*, dont il estimait n'avoir pas reçu l'aide attendue dans sa campagne italienne. Les terres d'Henri furent redistribuées et de ce partage allaient surgir nombre de familles princières allemandes (voir chapitres 26 et 29). Vers la fin de sa vie, le vénérable empereur résolut de participer à la troisième croisade (1189), mais il se noya dans le Selef, en Cilicie, sur le chemin de la Terre Sainte. Depuis cette époque, l'aigle est devenue l'emblème incontesté de l'empire germanique. Elle est apparue pour la première fois au sommet d'un sceptre sur le sceau d'Henri III. Les premières armoiries des souverains d'Allemagne sont donc celles représentées au coin supérieur gauche du tableau 113.

Henri VI, fils et successeur de *Barberousse*, avait épousé Constance de Sicile (1186), dont le riche héritage comprenait l'Italie méridionale. Ce royaume avait été fondé vers la fin du xie siècle par des aventuriers normands appartenant à la famille des Hauteville (voir chapitre 33). D'une constitution assez frêle, Henri VI eut un règne court (7 ans) mais brillant car il prépara la fusion de ses territoires en un royaume germano-italien, organisa une offensive chrétienne contre Constantinople et, enfin, imagina sans doute une Europe impériale nouvelle. C'est lui qui garda prisonnier Richard I^{er} *Coeur de Lion* et en tira rançon. Lui-même avait été élu Roi des Romains du vivant de son père. C'était la première fois que l'on donnait ce titre à un héritier présomptif. Dès lors, Henri VI n'eut de cesse d'amener les princes allemands à faire le même geste en faveur de son propre fils encore bébé, le futur Frédéric II. Il leur offrit de multiples privilèges pour qu'ils acceptent l'établissement

d'une monarchie héréditaire en Allemagne. Finalement, il mourut à l'âge de 31 ans, sans avoir réalisé ses rêves grandioses.

Cependant, l'échiquier politique changeait avec une surprenante rapidité. En Allemagne, un autre fils de *Barberousse*, Philippe de Souabe, frère du défunt empereur, devint roi. Mais son titre fut contesté avec acharnement par Othon IV de Saxe (arrière-petit-fils de Lothaire et fils d'Henri *le Lion*), de sorte qu'il ne fut jamais couronné empereur. Une guerre civile s'ensuivit, qui détruisit pour une bonne part l'œuvre bâtie par les Hohenstaufen, et durant laquelle les princes laïcs et ecclésiastiques profitèrent de toutes les occasions pour acquérir privilèges, terres et immunités. En Italie, le pape Innocent III en profita pour renforcer les positions du Saint-Siège.

En 1220, le fils d'Henri VI, Frédéric II, fut finalement couronné empereur. Ce fut l'un des personnages les plus remarquables du Moyen Âge. De petite taille, peu imposant, il compensait son manque de prestance par une brillante activité dans les domaines scientifiques (mathématiques, astronomie, sciences naturelles) et poétique, ne reculant pas devant l'expérimentation personnelle. Il rédigea d'ailleurs un traité de vénérie en latin. Ambitieux en politique, adroit dans la guerre, actif en amour, il choisit ses trois épouses successives dans les premières familles d'Europe, mais confia le soin de le représenter sur le trône de Sicile — où il avait été élevé — à un bâtard tendrement aimé. Frédéric était roi de Jérusalem du chef de sa deuxième femme et, bien qu'excommunié par le pape (qui le considérait comme l'Antéchrist), il organisa une croisade réussie. Cependant, en dépit de la souplesse de sa politique, il ne put conserver un pouvoir intact en Allemagne. Sa mort en 1250 marqua la fin d'une époque : celle du pouvoir impérial effectif en Allemagne et en Italie.

L'EMPIRE À L'ENCAN

Après la mort de Conrad IV, l'anti-roi Guillaume, comte de Hollande et candidat du pape, se maintint quelque temps avant de succomber, en Frise, dans une obscure bataille. Le principe de l'élection au trône impérial avait progressé très vite : il était désormais reconnu que seuls sept des grands princes avaient le droit d'y prendre part. C'étaient les trois premiers prélats de Rhénanie : les archevêques de Mayence, Trèves et Cologne, qui étaient respectivement archi-chanceliers de Germanie, de Gaule et d'Italie ; et d'autre part, quatre dynastes laïcs : le roi de Bohême (échanson de l'empire — tableau 85), le duc de Saxe (maréchal de l'empire — tableau 101), le comte palatin du Rhin (sénéchal de l'empire — tableau 96) et le margrave de Brandebourg (chambellan de l'empire — tableau 91). Dans les premiers temps, il eut quelques doutes quant aux titres respectifs de la Bavière et de la Bohême, d'autant que ce dernier pays occupait une position quelque peu excentrique par rapport aux territoires allemands. Cependant, l'unanimité se fit contre l'attribution de deux voix à la seule famille des Wittelsbach. Il faut en effet se souvenir que l'influence politique primait sur les titres auliques des électeurs.



L'empereur Charles IV (1316–1378) et les sept électeurs — trois archevêques et quatre laïcs. Ms vers 1370.

La mort de Conradin, duc de Souabe, avait mis fin à la lignée des Hohenstaufen qui avait produit une série de souverains remarquables. Le duché et sa dynastie portaient comme armoiries trois lions passants de sable sur champ d'or (tableau 113). En 1257, deux candidats furent proposés à l'élection et les sept voix se partagèrent entre eux. Tous deux étaient très riches et aucun n'était Allemand. Richard, comte de Cornouailles, était frère d'Henri III d'Angleterre, mais aussi beau-frère de Frédéric II. Son concurrent, Alphonse X, le très savant souverain de la Castille, était un des petits-fils de Philippe de Souabe, oncle de Frédéric II.

Alphonse employa d'abord sur son sceau une aigle à tête unique nimbée. L'aigle bicéphale était déjà en passe de devenir le symbole de l'empire, mais elle n'allait être unanimement acceptée qu'à l'époque de l'empereur Sigismond, dont les armoiries se trouvent à mi-page du tableau 113, surmontées de la couronne impériale. L'aigle bicéphale a fait une de ses premières apparitions au milieu du ^{xiii}e siècle dans le manuscrit du grand chroniqueur anglais Mathieu Paris. L'origine de cet emblème héraldique est restée longtemps obscure. On peut raisonnablement supposer qu'il vient d'Orient, mais les empereurs byzantins et leurs sujets avaient de l'héraldique une vision toute différente de celle des Occidentaux. En réalité, le besoin de signes héraldiques ne se manifestait que là où le territoire grec jouxtait des pays où le blason existait. La croix aux quatre B et l'aigle

bicéphale, motif décoratif du textile, ont joué peu à peu ce rôle héraldique.

Ni Richard (élu), ni Alphonse (candidat malheureux) n'exercèrent jamais de pouvoir effectif en Allemagne et, à la mort du premier, les électeurs durent à nouveau se réunir. Toujours pleins de suspicion à l'égard d'un candidat trop puissant, ils choisirent un comte souabe compétent, mais relativement obscur : Rodolphe de Habsbourg (tableaux 76 et 113). Celui-ci gouverna de manière efficace, mais son intérêt se limitait à l'Allemagne. Son successeur, Adolphe de Nassau, n'appartenait pas non plus à la toute haute noblesse et, pendant deux siècles, la couronne passa tour à tour aux Habsbourg, aux Wittelsbach et aux Luxembourg. Dans un tel contexte, il n'est pas étonnant que les empereurs germaniques aient été réduits à mener une politique de népotisme organisé, d'employer leur règne à mettre leurs parents en bonne position. Un exemple frappant est l'acquisition de l'Autriche par Rodolphe de Habsbourg, au profit de ses fils (voir chapitre 19). Entre la mort de Frédéric II en 1250 et l'année 1452, seuls Henri VII, Louis IV, Charles IV, Sigismond et Frédéric III s'en furent à Rome recevoir la couronne impériale. Cette coutume fut pratiquement abandonnée par la suite. En 1356, Charles IV de Luxembourg définit avec précision, dans sa célèbre *Bulle d'or*, le mode d'élection impériale, fixant définitivement à sept le nombre des électeurs, mais ce texte ne mentionne plus l'intervention pontificale. C'est dans cette optique que — à partir de Frédéric III — le Saint Empire sera dit „de la nation germanique“. Cette qualification exprime les droits nationaux des Allemands sur l'empire. Elle ne

deviendra cependant courante qu'au XVIII^e siècle.

LES HABSBOURG

La famille de Habsbourg fournit, à partir de 1437, une série ininterrompue de souverains et l'histoire de l'empire fut liée à celle de l'Autriche, si l'on excepte le bref intervalle (1742–1745) durant lequel régna Charles-Albert de Bavière. Mais l'empire poursuivit sa mutation. La Réforme ôta tout espoir de domination universelle qui pouvait encore subsister. Au contraire, l'Allemagne se trouva divisée sur le plan religieux, comme elle l'était déjà sur le plan politique. La guerre de Trente Ans dépouilla l'empereur autrichien de presque toute son autorité en Allemagne en dehors de ses domaines patrimoniaux. Pourtant l'empire subsistait et offrait une mince façade, un semblant d'unité à tous les membres de la communauté germanique. Au XVIII^e siècle, on augmenta le nombre des électeurs. D'abord en 1648, un second électorat fut attribué aux Wittelsbach (voir chapitre 24) puis, en 1692, Léopold I^{er} accorda le neuvième au duc de Brunswick-Lunebourg à Hanovre. Mais si le nombre des électeurs effectifs était peu élevé, celui des princes l'était beaucoup plus. Au milieu du XVIII^e siècle, 43 principautés laïques et 33 principautés ecclésiastiques détenaient chacune une voix à la diète, et ce nombre tendit à augmenter plutôt qu'à décroître, car l'empereur récompensait de cette manière les services rendus. L'essor du Liechtenstein (chapitre 12) en est un exemple.

De nombreux princes allemands possédaient des domaines minuscules et la plupart des États plus vastes étaient, de temps à autre, soumis à un partage entre héritiers. En 1715, on estimait à 365 le nombre total d'États indépendants, de villes, d'évêchés et d'abbayes autonomes, qui n'avaient pas tous — loin de là — droit de vote à la diète. Certains chevaliers de l'empire tenaient leurs biens de l'empereur lui-même, mais ne possédaient guère plus que quelques villages. Cette société était rigoureusement stratifiée : les chefs de maisons régnaient ne donnaient leurs filles en mariage qu'aux fils de leurs pairs. Une famille noble ne s'alliait qu'à une famille noble ; une famille de chevaliers à une famille de chevaliers. De nombreuses confréries religieuses ou ordres de chevalerie ne s'ouvraient qu'à celles ou ceux qui pouvaient prouver leurs seize quartiers, c'est-à-dire démontrer que tous leurs arrière-arrière-grands-parents étaient de naissance noble. De temps en temps, une inclination amoureuse abattait les barrières des alliances planifiées : le nombre des mariages morganatiques en fait foi. Dans un tel type d'union, les deux conjoints étaient réellement mariés, mais la femme ne jouissait pas de tous les droits dévolus à son mari, et les enfants n'héritaient ni

des titres, ni des domaines de leur père. Toutefois, les signes extérieurs de bâtardise leur étaient épargnés.

La descendance de mariages morganatiques a joué un certain rôle au cours de ces cent dernières années, notamment en Grande-Bretagne avec les familles de Teck (tableau 104) et de Mountbatten (ou Battenberg — tableau 109). Ce genre d'alliances (d'ailleurs plus fréquentes dans l'Empire et en Espagne que dans le reste de l'Europe) n'est pas prévu par la loi anglaise, ce qui eut son importance pour Edouard VIII, en 1936.

Selon Goethe, la grande Halle de Francfort (décorée des portraits des empereurs, et où étaient déposés depuis 1424 les insignes impériaux) était bondée lors du couronnement de François II en 1792. Mais le vénérable Saint Empire était tellement décrépît qu'il ne put, peu de temps après, résister à la tempête napoléonienne. Les campagnes victorieuses de Bonaparte en Allemagne provoquèrent une réorganisation radicale. En 1803, la diète de Ratisbonne conféra le titre d'électeur aux souverains de Hesse-Cassel, Bade et Wurtemberg, ainsi qu'à l'archevêque de Salzbourg. Toutes les principautés ecclésiastiques d'Allemagne disparurent et leurs territoires furent annexés à des États séculiers. En 1806, François II déclara dissous le Saint Empire et renonça à son titre d'empereur élu des Romains. Quatre ans plus tard, l'empereur d'Autriche, dépositaire de la tradition des Habsbourg, donna sa fille en mariage au parvenu corse. C'est donc avec un réel sens de l'histoire que l'empereur Napoléon conféra à son fils le titre de „Roi de Rome“.

La carte d'Allemagne fut redessinée en 1814–1815, et considérablement simplifiée. Plus de soixante princes jusque-là indépendants — en particulier ceux dont le territoire était enclavé dans les possessions de puissants voisins — perdirent leur souveraineté. Les princes ainsi soumis à la „médiation“ formèrent dans la haute noblesse allemande une catégorie à part : bien qu'ils aient dû abandonner leur indépendance et leur droit de justice, leurs filles furent toujours admises à convoler avec des princes de familles régnautes. On verra ainsi, au tableau 103, que l'épouse de Frédéric-Christian de Saxe était la fille d'un grand seigneur „médianisé“, Albert de Tour-et-Taxis. L'unification de l'Allemagne au profit du roi de Prusse, en 1870–1871, réduisit encore le nombre de souverains semi-indépendants, mais l'éphémère empire des Hohenzollern avait vraiment peu de choses en commun avec le Saint Empire romain de la nation germanique, qui avait existé durant tout un millénaire, de Charlemagne à François II.

Même si Voltaire aimait à dire que, dans sa phase ultime, il n'était plus ni saint, ni romain, ni même un empire...



Chapitre 31

PORTUGAL

En tant qu'Etat distinct, le Portugal existe depuis la fin du ^x^e siècle. Auparavant, le territoire au nord du Douro faisait partie du Léon, tandis que la région située au sud de ce fleuve était aux mains des Maures. En 1093, le roi Alphonse VI de Castille et de Léon maria sa fille naturelle à un Français, Henri, petit-fils de Robert I^{er} duc de Bourgogne (tableau 74), et lui donna un fief dont le centre se trouvait à Porto. En s'inspirant du nom latin de ce port, Portus Cale, on finit par appeler la seigneurie comté de Portugal. En 1109, Henri se sentit des velléités d'indépendance, aspiration que réalisa son fils Alphonse I^{er} le Conquérant (tableau 115) en s'octroyant, en 1139, le titre de roi, reconnu par la Castille quatre ans plus tard.

Après plusieurs tentatives vaines (et peu chevaleresques) pour étendre son royaume vers le Nord (en Galice), Alphonse tourna son attention vers le Sud. Il s'empara de Lisbonne en 1147 avec l'assistance d'un contingent de croisés flamands et anglais faisant voile vers la Terre Sainte. Le pape reconnut à son tour son titre de roi en 1179. Le long règne d'Alphonse I^{er} fut, dans l'histoire du Portugal, la période où tout prenait forme. Ses nouveaux territoires étant peu peuplés, il fit appel aux ordres religieux — particulièrement aux cisterciens — pour mettre le pays en valeur.

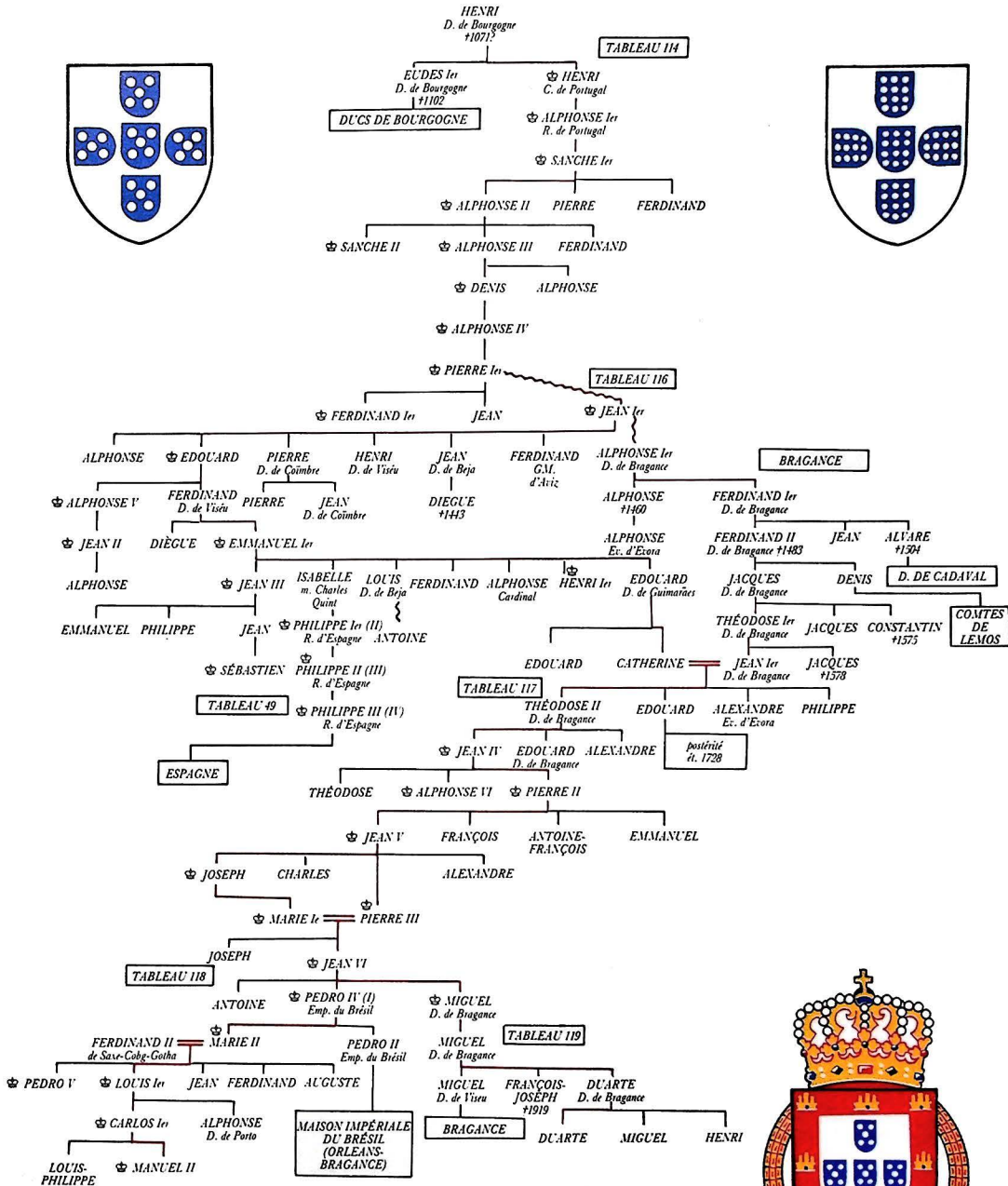
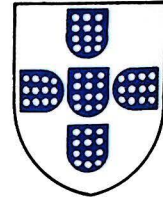
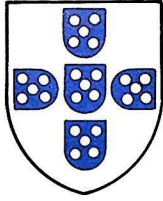
L'un après l'autre, les rois de Portugal poursuivirent cette œuvre de colonisation et poussèrent leur frontière jusqu'au cap St-Vincent. Sanche I^{er} le Colonisateur est aussi passé à la postérité comme bâtisseur de villes. Les documents situent sous le règne d'Alphonse II la première réunion des Cortès (assemblée législative). Alphonse III donna au Portugal ses limites territoriales actuelles. Il avait passé quelque temps en France, où son premier mariage lui avait conféré des droits sur le comté de Boulogne, mais il revint au Portugal pour y détrôner son frère, Sanche II, qui s'y était rendu fort impopulaire par son mariage. Alphonse III n'en épousa pas moins en secondes noces une fille du roi de Castille, alors que sa première femme était toujours en vie.

C'est au cours de son règne que les armes du Portugal se cristallisèrent dans leur forme actuelle. Il est possible qu'elles étaient formées à l'origine d'une croix bleue

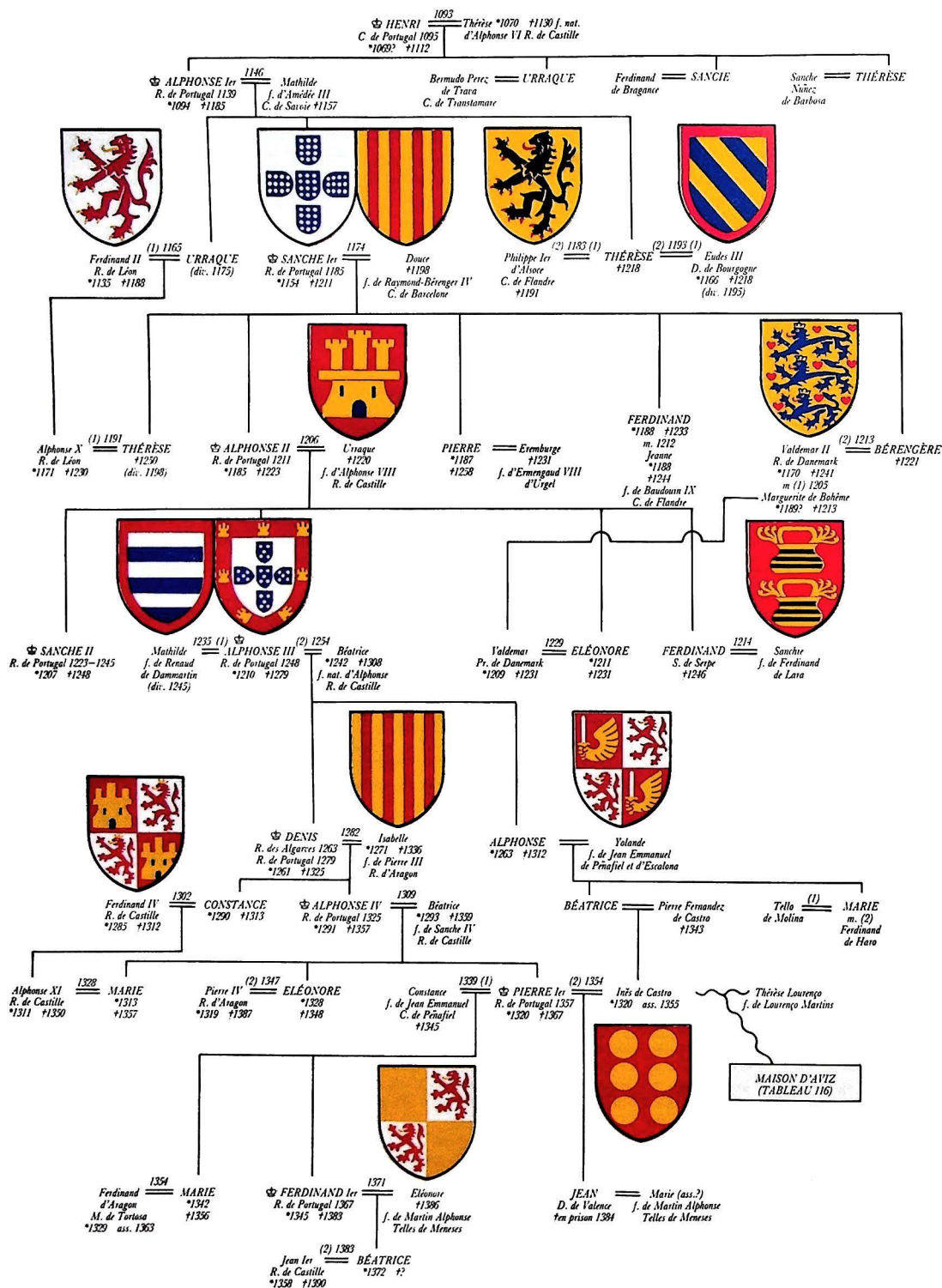
semée de rivets d'argent. Le sceau d'Alphonse I^{er} semble montrer douze petits écus, tous frappés de besants et disposés selon un motif cruciforme. Sanche I^{er} n'avait que cinq écus, toujours rangés en croix, mais trois placés à la verticale et deux à l'horizontale. Dès son époque, les variations se multiplièrent et il fallut un certain temps pour que tous les écus prennent la position verticale. Dans les premiers exemples, le nombre des besants varie également. Alphonse III ajouta une bordure de gueules castellée d'or et il est évident qu'il faut y voir un rappel des armes de Castille, pays d'où étaient originaires sa mère et son épouse. L'usage postérieur limita le nombre des châteaux à sept ou huit. Lorsqu'on se mit à donner une signification symbolique aux signes héraldiques, on vit dans les cinq écus une allusion à cinq rois maures vaincus par Alphonse I^{er} et, dans les cinq besants, une référence aux cinq blessures du Christ. Ces petits écussons frappés de cinq besants sont appelés „quinas“ dans la langue populaire — „quinois“ en français.

Le roi Denis I^{er} se tailla une place de choix dans l'histoire du Portugal. Son père l'avait associé à l'exercice du pouvoir et lui avait confié le gouvernement de l'Algarve, la région la plus méridionale du royaume. Son règne fut des mieux rempli : il ajouta au Portugal deux petits fragments de la Castille. Il fonda aussi l'ordre du Christ (1319), pour remplacer celui des Templiers, dissous et interdit. Denis a laissé une œuvre poétique qui marque une étape dans l'évolution de la langue portugaise et reçut de ses sujets le surnom de *roi fermier*, tant il avait encouragé l'agriculture. Sa femme, Isabelle d'Aragon, était si pieuse et si charitable qu'elle fut canonisée. Bien que plein de qualités, son époux était moins dévot et, à l'instar de nombreux souverains du Moyen Age, il eut plusieurs bâtards. C'est sous son règne que fut fondée la première université du Portugal, installée d'abord à Lisbonne en 1290, puis transférée à Coïmbre en 1308.

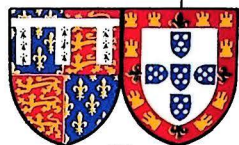
Alphonse IV fut surnommé *le Brave* après une bataille qu'il livra en 1340 avec les Castillans contre les Maures, sur les rives du fleuve Salado. C'est lui qui codifia les lois du pays. Ce roi désapprouvait le doux sentiment que son fils et héritier, Pierre, portait à Inès de Castro, une Galicienne, dame d'honneur de l'épouse légitime du




PORTUGAL Les premiers rois (Maison de Bourgogne)



FILS NATUREL DE PIERRE 1^{er} (TABL. 115)



Philippe 1387  JEAN I^{er}
*1360 †1415 G.M. d'Aviz
f. de Jean de Gand R. de Portugal 1385
D. de Lancastre *1357 †1433

Inez Perez

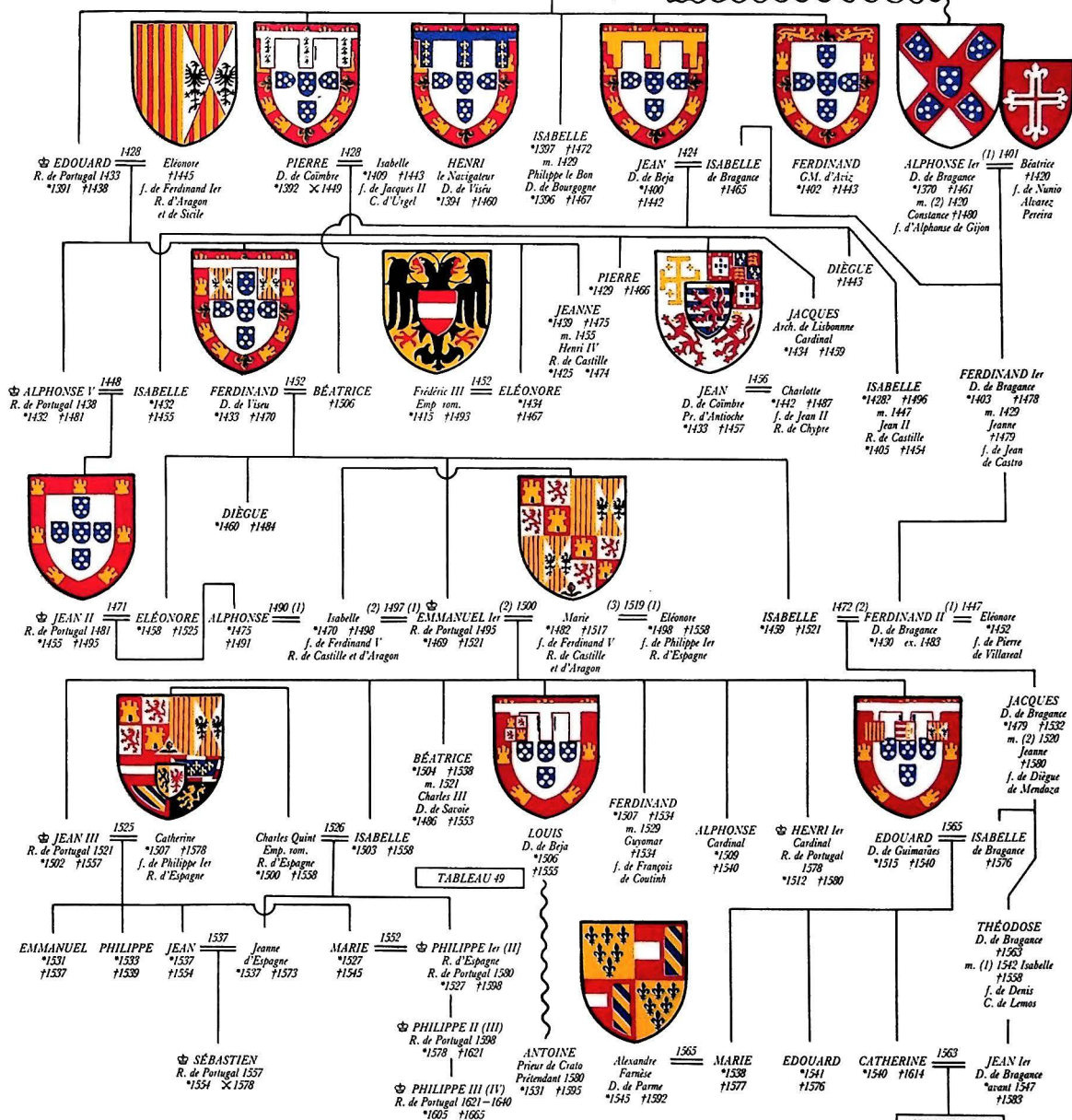
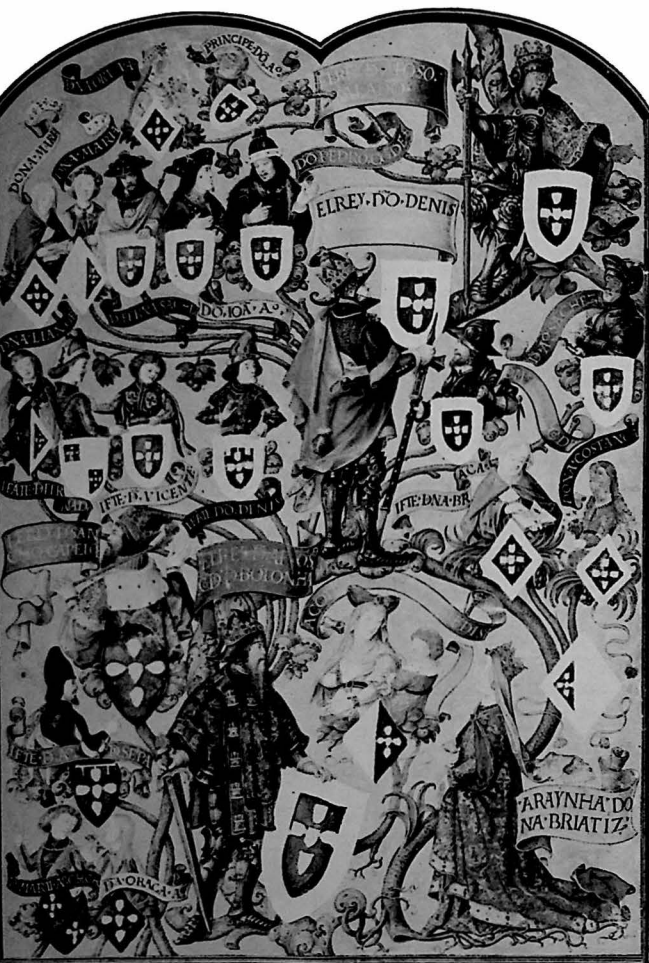


TABLEAU 117



Généalogie des rois de Portugal, d'après un Ms du début du xve s. Elle part d'Alphonse III (1210–1279) et de sa seconde épouse, Béatrice de Castille, et montre leur fils Denis (1261–1325) et leur petit-fils Alphonse IV (1291–1357) ainsi que d'autres descendants portant diverses brisures des armes de Portugal.

prince. Aussi, en 1355, Alphonse se laissa-t-il convaincre d'autoriser l'assassinat de la jeune fille, crime qui déclencha une courte, mais atroce guerre civile. Succédant à son père en 1357, Pierre annonça qu'il avait épousé Inès. Il fit exhumer son cadavre et força ses barons à lui prêter serment d'allégeance. C'est du moins ce que nous conte, dans ses *Lusiades*, Camoens, le grand poète portugais du xvie siècle. Toujours selon la même source, Pierre rendit à son aimée un hommage encore plus éclatant en faisant construire pour elle et pour lui les

deux merveilleux tombeaux qui constituent une des curiosités de la grande abbaye d'Alcobaça. Le règne de Pierre le Justicier fut bref et consacré notamment à l'administration d'une justice inflexible, le roi allant jusqu'à infliger lui-même le fouet aux condamnés.

Ferdinand I^{er} fut un monarque faible et dissipé. Pendant le conflit qui opposait Pierre le Cruel et Henri de Trastamare, il convoita le trône de Castille. En 1373, il négocia une alliance avec l'Angleterre. La gratitude du Portugal à l'égard de ce pays remontait déjà — on l'a vu — à la prise de Lisbonne, en 1147. Depuis 1373, les deux pays ne se sont jamais trouvés en état de guerre, ce qui constitue un rare exemple de constance diplomatique. Ferdinand s'éprit d'une femme mariée, Eléonore Telles de Meneses, qu'il finit par épouser, mais la reine se rendit fort impopulaire. Elle n'eut qu'une fille et prit un amant. Objet de nombreuses demandes en mariage, l'infante Béatrice épousa finalement Jean I^{er} de Castille, à qui Ferdinand promit la succession.

Cependant le peuple portugais n'éprouvait aucun enthousiasme à l'idée d'une domination de son pays par les Castillans. Il mit en avant son propre candidat, Jean (tableau 116), fils illégitime de Pierre I^{er}. Jean fut accepté comme roi en 1385 et, la même année, il infligea une lourde défaite aux forces castillanes à Aljubarrota. En guise d'action de grâce, il fit édifier non loin de là la splendide abbaye de Batalha. Avant de monter sur le trône, Jean I^{er} avait été grand-maître de l'ordre d'Aviz. C'est pourquoi il ajouta à son blason royal les extrémités fleurdelysées de la croix verte de l'ordre (tableau 116). Cette particularité fut maintenue par ses descendants jusqu'à Jean II, qui en revint à la forme traditionnelle, indépendamment de nombreuses variations dans le nombre de châteaux sur la bordure et dans celui des besants sur les écussons. En outre, Jean I^{er} épousa une fille de Jean de Gand, et l'on peut raisonnablement supposer que les Portugais ont pris aux Anglais les lambels complexes que les plus jeunes des infants commençaient à employer comme brisures. Le blason de Ferdinand, grand-maître d'Aviz, se distingue de façon plus nette en substituant des lions d'Angleterre à certains des châteaux de la bordure. Quant aux armoiries de Ferdinand, duc de Viséu (†1470), elles ont ceci d'inusité que le lambel n'y porte que deux pendants. Alphonse, duc de Bragance — de qui allait descendre toute une lignée de rois — plaça les cinq écus besantés sur un sautoir de gueules. Deux blasons assez typiques de l'héraldique ibérique se trouvent au tableau 115 : celui des Lara avec des serpents sortant de deux marmites (comparable à celui de Guzman au tableau 48), et la disposition, comme sur une face de dé, des besants des Castro. En Europe septentrionale, ces besants eussent été rangés dans l'ordre trois, deux, un.

L'EXPANSION DU PORTUGAL

Les marins portugais ont, au cours du xve siècle, apporté une contribution épine à l'exploration du monde. L'inspirateur de ces expéditions nautiques fut Henri le Navigateur, duc de Viséu et fils de Jean I^{er}, qui, dans son château de Sagre, dans la pointe méridionale du pays, brûlait du désir d'étendre les limites géographiques de la

chrétienté. Les navires portugais avaient atteint les côtes sénégalaises en 1445 et, du vivant d'Henri, ils avaient doublé le cap Vert (1460), découvert Madère et les Açores, et entrepris le commerce des esclaves.

Alphonse V se préoccupa plus de conquêtes immédiates sur le sol marocain, mais Jean II porta un intérêt très vif à la recherche d'une route vers les Indes. C'est sous son patronage que Barthélémy Diaz parvint au cap de Bonne-Espérance et le roi établit le projet du célèbre voyage qui devait conduire Vasco de Gama aux Indes mêmes, en 1498. Plus tard, de 1519 à 1522, la *Victoria*, caraque marchande de Magellan, réussit le premier voyage autour du globe terrestre, bien que son capitaine périt en chemin, tué par des indigènes philippins. Dans l'intervalle, Albuquerque, nommé vice-roi des Indes, avait bâti un puissant empire commercial centré sur Goa. A l'Ouest, l'année 1500 avait vu la découverte du Brésil par Cabral. Lorsque le pape Alexandre VI, par le traité de Tordesillas en 1494, eut établi la frontière entre les possessions espagnoles et portugaises dans le Nouveau Monde, ce vaste pays se retrouva dans la sphère d'influence portugaise.

Alphonse V s'était battu pour obtenir la succession de Castille au profit de son fils, le futur Jean II. Ce rêve fut sérieusement compromis en 1476 par sa défaite à Toro devant Ferdinand d'Aragon, mais Alphonse ne cessa pas de caresser ce rêve alors qu'il prenait de l'âge, du ventre, de la barbe, et commençait à perdre ses cheveux. Jean II régna de façon plus pragmatique. C'était un homme de forte stature, rougeaud et rouquin. Il se consacra à la réorganisation du royaume et encouragea l'exploration outre-mer. Son beau-frère, Ferdinand de Bragance, ayant acquis une influence qui se révélait dangereuse pour la couronne, fut décapité en 1483. De nombreuses autres exécutions assirent l'autorité royale dans le pays, tandis que la flotte portugaise continuait à sillonner tous les océans.

Souvent appelé „Manuel le Fortuné“, le roi Emmanuel I^{er} connut peut-être le règne le plus glorieux dans toute l'histoire du Portugal. L'architecture de l'époque — pleine de vie, de vigueur et d'exubérance — s'inspirait souvent, dans sa décoration, des choses de la mer. En hommage au roi, elle reçut le nom de „style manuelin“. Et ce n'est pas sans raison qu'Emmanuel se para du titre de „Seigneur de la conquête, navigation et commerce d'Inde, d'Ethiopie, d'Arabie et de Perse“. Que ce soit en Afrique orientale, en Birmanie ou tout le long des côtes indiennes, des forteresses en ruine rappellent encore cette grande époque où le Portugal dominait sur les océans. Le roi qui rendait tout cela possible était svelte, industrieux, frugal, féru de musique, mais fort conscient de sa dignité royale. Il avait pour devise figurée une sphère armillaire qui devait apparaître par la suite sur les armoiries du Brésil (tableau 118), et que l'on retrouve aujourd'hui aux quatre coins du Portugal.

Mais la situation n'en était pas moins difficile. Le flot de richesses arrivant d'outre-mer provoqua une chute catastrophique des prix, surtout ceux des produits importés, tels le poivre et les épices. Longtemps engagé dans des guerres contre les Maures ou la Castille, le pays n'avait pas une population suffisante pour remplir les tâches gigantesques que devaient affronter les Portugais



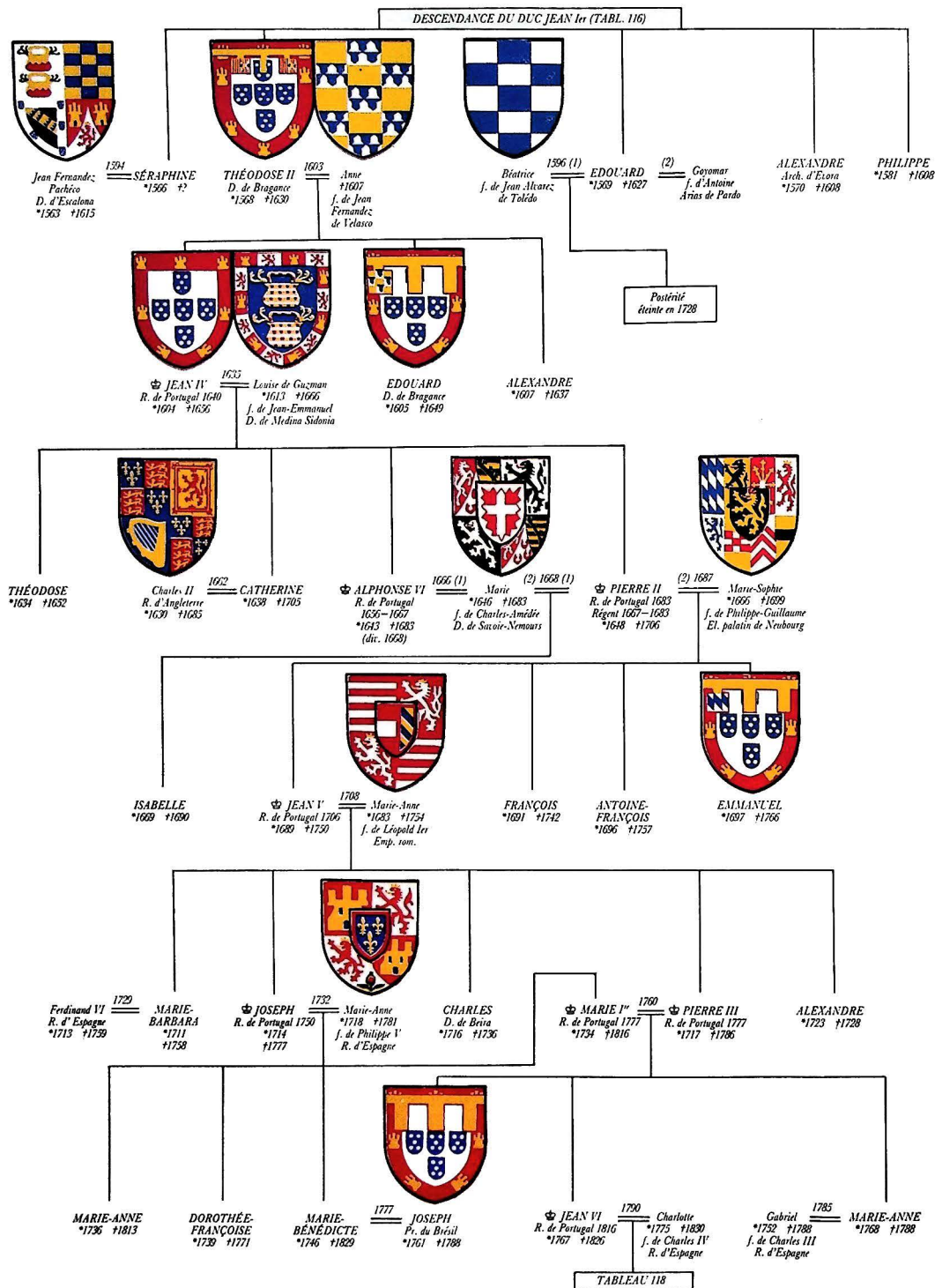
Le roi Jean I^{er} de Portugal (1357–1433) recevant Jean de Gand, duc de Lancastre. Ms fin du xve s.

dans les climats malsains de l'Orient. Aussi ne fit-on rien pour endiguer la main-d'œuvre constituée par les esclaves africains, mais la présence de ceux-ci eut pour conséquence des mariages inter-raciaux qui affectèrent de façon permanente la composition démographique du pays. Emmanuel I^{er} se maria trois fois et eut neuf fils. Dans ces conditions, il ne lui serait certainement pas venu à l'esprit que, quelque 60 ans plus tard, sa dynastie serait éteinte, et que son royaume tomberait aux mains des Espagnols...

Jean III organisa avec Charles Quint un double mariage unissant sa fille à Philippe (II), et sa sœur à l'empereur lui-même. Mais il fut forcé d'offrir à cette dernière une dot fabuleuse. Jean n'était que modérément doué pour le pouvoir et, au cours de ses dernières années, il subit de plus en plus l'influence de l'Eglise. Son troisième fils, le prince Jean — frêle créature, sans doute par excès de consanguinité portugaise et castillane — mourut très jeune. Suivit le roi Sébastien, petit-fils de Jean III, de santé fragile lui aussi, mais d'une piété excessive et ne manifestant aucun goût pour le mariage. Il laissait son imagination s'enflammer au souvenir des croisades et se fit tuer, en 1578, au cours d'une campagne insensée menée contre les Maures, au Maroc. Le trône revint alors à son vénérable grand-oncle — et tuteur à l'occasion —, le cardinal-prince Henri, archevêque de Lisbonne. Le nouveau souverain annonça son intention de se marier, mais le pape mit aussi longtemps à lui accorder la dispense que ses sujets à croire qu'il parlait sérieusement. Le problème de la succession était, de toute évidence, essentiel, et trois personnages pouvaient y prétendre. Louis, duc de Beja, avait laissé un fils illégitime, Antoine, prieur de Crato. Jean, duc de Bragance, était l'époux d'une fille du duc de Guimarães. Philippe II d'Espagne, enfin, était à la fois le neveu et le gendre de Jean III (tableau 116). Ce fut lui qui obtint finalement le trône en 1580, s'étant contenté, pour cela, d'envoyer le duc d'Albe occuper le Portugal... Pendant plusieurs années, l'infortuné peuple portugais refusa de croire à la mort de Sébastien et nourrit l'espérance de le voir un jour réapparaître. Mais la dynastie légitime d'Aviz était bien morte.

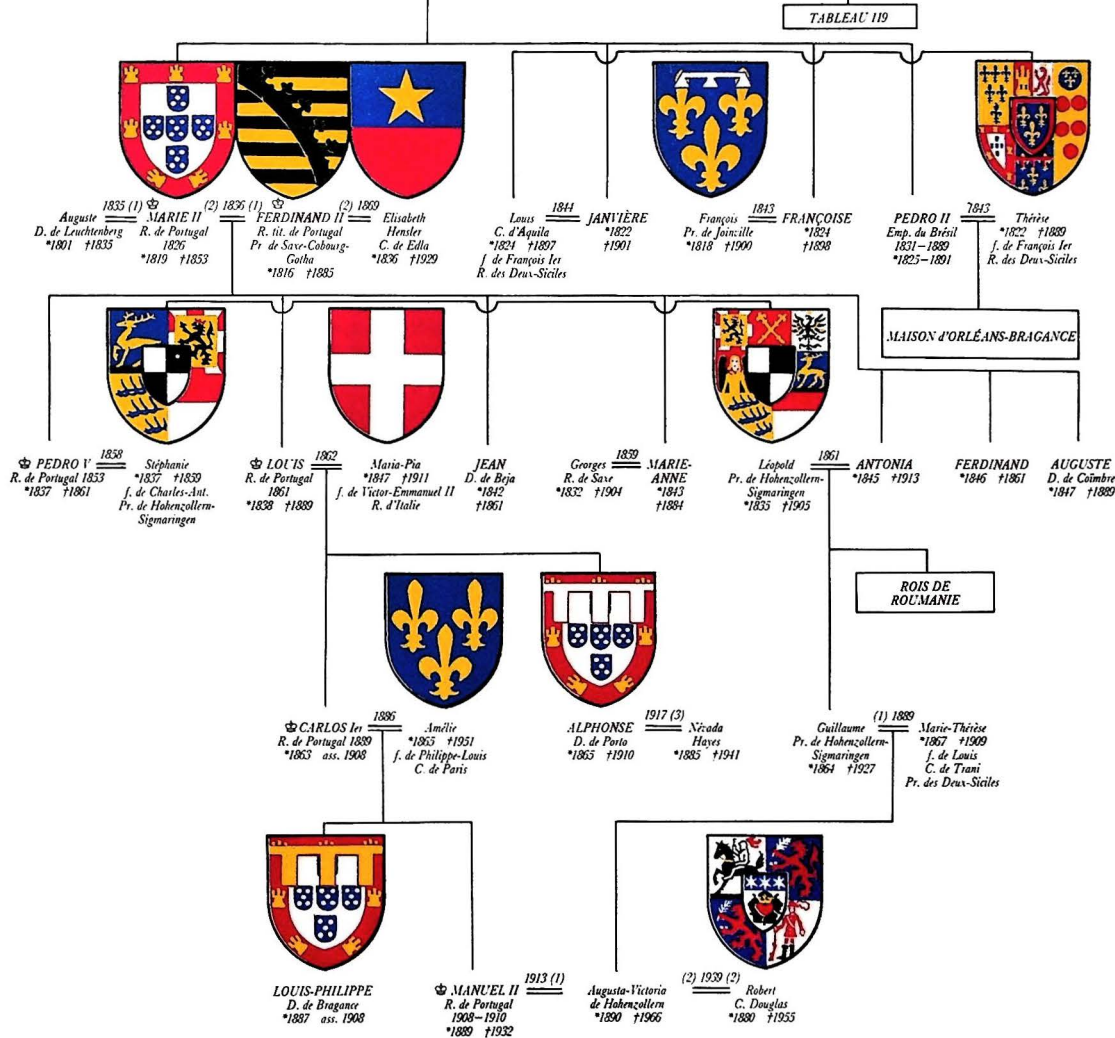
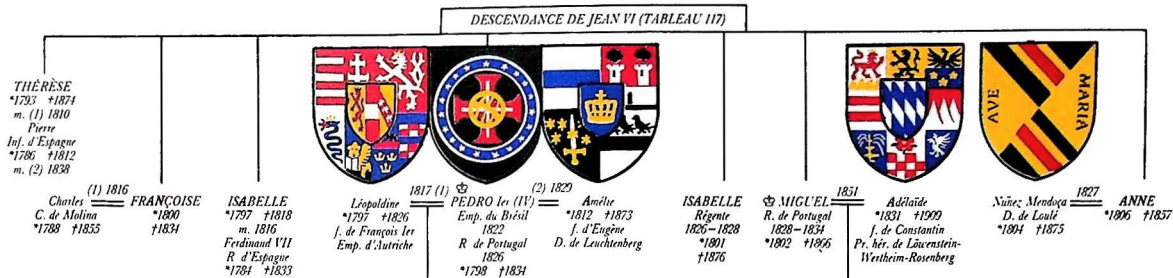
Pendant 60 ans, le Portugal souffrit du régime espa-

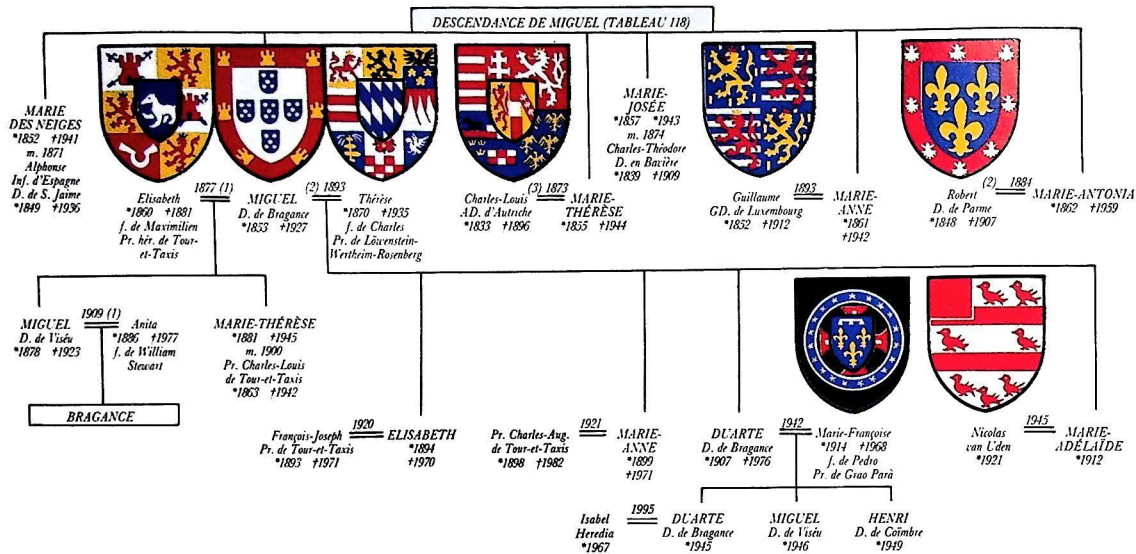
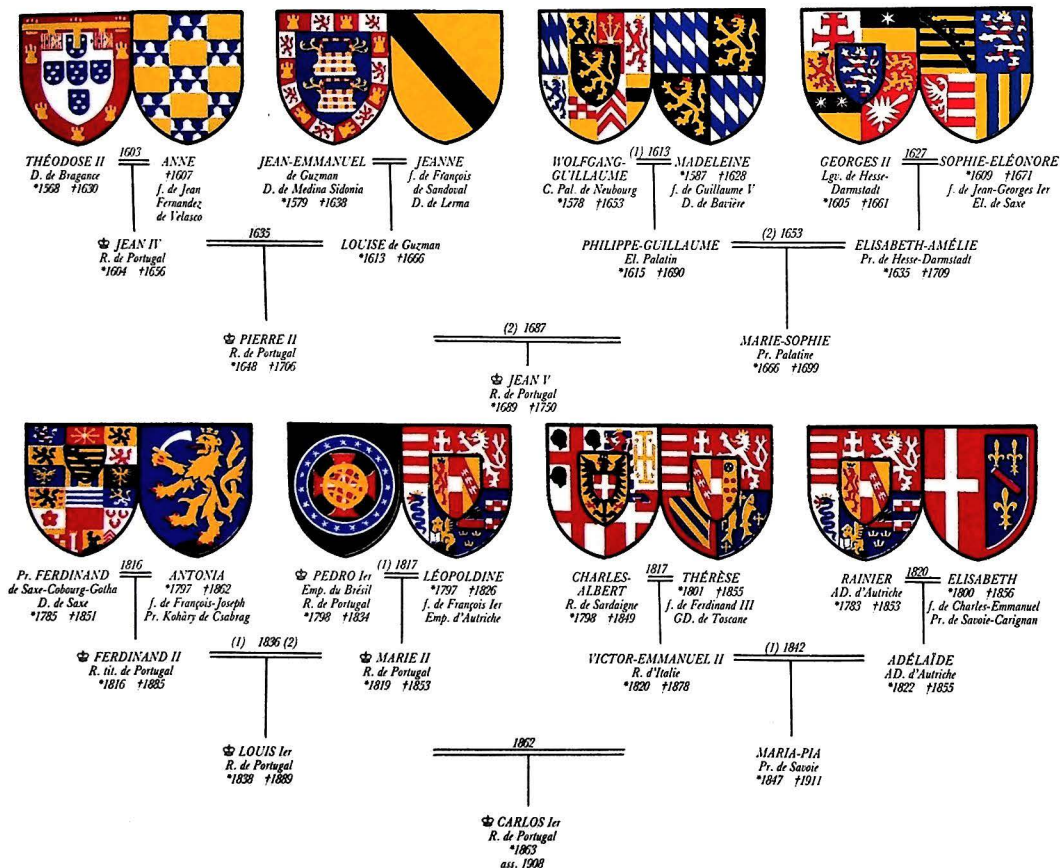
PORTUGAL La Maison de Bragançe



PORTUGAL
La Maison de Bragance-Saxe-Cobourg

TABLEAU 118



Les ducs de Bragance aux XIX^e et XX^e sièclesLes ancêtres de Jean V et de Carlos I^{er}

gnoi. Sur le trône, trois Philippe successifs négligèrent les intérêts du pays en faveur de ceux de l'Espagne. Les ports du Portugal servirent à héberger la fameuse Armada et, pendant ce temps-là, les insaisissables marins anglais et hollandais se mirent, petit à petit, à grignoter les comptoirs portugais d'Orient. Dans le pays même, les impôts étaient écrasants, les emplois étaient réservés aux Espagnols et les traditionnels privilèges du Portugal traités avec mépris. En 1640, un groupe de conspirateurs énergiques, soutenus par Richelieu, jugèrent le moment venu de passer à l'action. Les garnisons espagnoles furent boutées hors du pays et Jean, duc de Bragance, proclamé roi sous le nom de Jean IV (tableau 117). La France s'empressa évidemment de le reconnaître ; l'Angleterre et les Pays-Bas finirent par suivre cet exemple. Les Espagnols tentèrent une reconquête, mais se firent durement repousser. Ils ne reconnurent l'indépendance qu'au traité de Lisbonne, en 1668. La nouvelle dynastie de Bragance consacra l'alliance avec l'Angleterre — qui a jusqu'ici survécu à tous les aléas diplomatiques et militaires — en mariant l'infante Catherine à Charles II d'Angleterre. La dot de l'infante comprenait l'inestimable port indien de Bombay.

Alphonse VI, héritier de Jean IV, eut le malheur d'épouser une femme qui le détesta au point d'organiser la révolution qui le chassa de son trône. Ayant obtenu le divorce, la femme d'Alphonse VI épousa son beau-frère, Pierre II. Ce dernier gouverna en qualité de régent jusqu'en 1683, puis comme roi. En 1703 se négocia le fameux traité à la suite duquel les Anglais ont pris un goût prononcé pour le porto. Jean V, fils de Pierre, alliait la pitié à l'extravagance. Il construisit le grand palais-monastère de Mafra pour rendre grâce au ciel de lui avoir donné un fils. Son ascendance (tableau 119) montre un équilibre parfait entre le sang ibérique et le sang allemand. Sa grand-mère descendait de l'amiral qui avait eu le malheur de commander l'Armada.

Cinq ans après la mort de Jean V, en 1755, Lisbonne fut détruite par un terrible tremblement de terre. Cela se passait sous le règne de Joseph I^{er} Emmanuel qui, longtemps, laissa le pouvoir effectif aux mains du marquis de Pombal, lequel gouverna en despote éclairé et réalisa de grandes réformes. Il rebâtit la capitale, encouragea le commerce, l'industrie et l'enseignement. Malheureusement pour la dynastie, le roi n'eut que des filles. L'aînée, Marie I^{re} de Bragance, fut mariée à son oncle qui, devenu roi-consort (Pierre III) régna aux côtés de sa nièce-épouse. Une fois veuve, Marie sombra dans la folie et abandonna le pouvoir à son deuxième fils, Jean.

Lié aux Anglais, le Portugal dut faire face à l'hostilité de la France post-révolutionnaire. Napoléon exigea même que le pays ferme ses ports aux navires anglais et, en 1808, les Français envisagèrent le partage du pays. Jean VI se réfugia alors au Brésil. Au cours des années qui suivirent, l'armée anglaise conduite par Wellington repoussa progressivement les Français de la péninsule ibérique. Au Brésil, Jean VI constitua la colonie en royaume et proclama le royaume uni du Portugal, du Brésil et des Algarves. Laissant son fils Pierre sur place comme régent, il retourna au Portugal pour succéder à sa vieille mère. Jean VI était revenu à contre-cœur ; il dut en outre accepter la constitution libérale de 1822. La même

année, les Brésiliens, qui désiraient une totale indépendance, proclamaient le régent Pierre empereur du Brésil (tableau 118).

A la mort de Jean VI en 1826, Pierre, devenu dom Pedro du Brésil, désigna sa fille, Marie II, comme reine de Portugal, dans l'espoir qu'elle épouserait son oncle Miguel, alors en exil. Deux ans plus tard, ce dernier se déclara roi absolu et jeta aux oubliettes la constitution préparée par Pierre IV. En 1831 l'empereur abdiqua au Brésil en faveur de son fils Pedro II et retourna en Europe pour défendre la cause de sa fille. Pedro II allait régner sur le Brésil jusqu'en 1889, année où le pays devint république. Entretemps, en 1832, la guerre civile éclata au Portugal ; le camp de Marie triompha deux ans plus tard et elle fut reconnue souveraine du royaume, tandis que Miguel I^{er} était banni. Plus tard dans l'année, Pierre IV mourut de tuberculose. Un premier mariage de la jeune reine ne dura que quelques mois. Elle épousa ensuite Ferdinand de Saxe-Cobourg-Gotha (tableau 42).

Déjà terriblement appauvri par 40 années de guerres et d'invasions, le Portugal restait en proie à des troubles politiques profonds et retombait par intermittences dans la guerre civile. La reine mourut en couches et son fils aîné périt de la typhoïde. Son deuxième fils, Louis, après une régence de Pierre V, régna jusqu'en 1889, dans le respect de la constitution, mais sans rien réaliser qui vaille d'être mentionné. Son père avait été considéré comme un candidat possible au trône d'Espagne en 1868. Le roi Carlos I^{er} dut faire face à toute une série de crises financières et à la montée croissante du sentiment républicain. Son ascendance (tableau 119) montre une répartition bien équilibrée de différentes familles, où les Habsbourg représentent l'élément le plus important. Carlos et son fils aîné furent assassinés à Lisbonne en 1908. L'infant Manuel fut blessé dans l'attentat et, deux ans plus tard, une révolution le força à fuir le pays. Le Portugal se transformait en république, mais les difficultés financières et l'agitation sociale devaient entraîner une réaction conservatrice. En 1932, le maréchal Carmona fut porté au pouvoir et appela le Dr Salazar pour réorganiser les finances, tâche à laquelle il s'attacha jusqu'en 1968. Toutefois, les progrès économiques qu'il réalisa furent pour une bonne part effacés par une philosophie politique qui, au fil du temps, pencha de plus en plus vers le totalitarisme. Depuis la mort de Salazar, le Portugal a connu plusieurs révolutions et la démocratie commence à y prendre racine.

Le roi Manuel II se retira en Angleterre où il se consacra à de savantes recherches sur la bibliographie portugaise. Sa mort sans enfant laissa les descendants du roi Miguel I^{er} seuls et incontestables prétendants au trône (tableau 119). Miguel, duc de Bragance (*1927), et son fils aîné renoncèrent tous deux à leurs droits en 1920. Le fils cadet, Duarte, duc de Bragance, reçut en 1950 l'autorisation de rentrer au Portugal, où il mourut 26 ans plus tard. Le plus âgé de ses fils est l'actuel prétendant. Notons qu'il descend en droite ligne masculine d'Hugues Capet, par le biais des maisons de Bourgogne, d'Aviz et de Bragance, bien que son ascendance soit coupée par deux naissances illégitimes (tableau 114). Ses armoiries se trouvent au bas de ce tableau.



Chapitre 32

SAVOIE, SARDAIGNE ET ITALIE

En 1849 encore, il était possible au prince de Metternich de proclamer bien haut que l'Italie n'était qu'une expression géographique (*ein geographisches Begriff*). Il voulait dire par là que la péninsule n'avait ni cohésion historique, ni intérêts sociaux communs, alors que ses limites naturelles (ses deux façades sur la mer et, au nord, les Alpes) semblaient la prédisposer à l'unité. L'unification du pays allait pourtant se faire en quelques années seulement, sous les auspices de la maison de Savoie. Pour la première fois depuis la chute de l'Empire romain d'Occident, l'Italie allait se trouver sous l'autorité d'un seul souverain.

Les trois chapitres suivants vont retracer certains aspects de cette longue et complexe évolution. Toutefois, il nous faut rappeler qu'au Moyen Âge certaines grandes cités italiennes — et en premier lieu Venise — s'étaient constituées en républiques, forme de régime dont il siérait mal de trop parler dans un ouvrage consacré aux maisons royales. D'autre part, il est bon de se souvenir que Rome est restée le siège d'un pouvoir séculier qui s'est transmis d'un pape à l'autre, dans une succession relativement stable. Mais c'est par les comtes de Savoie que l'histoire doit commencer...

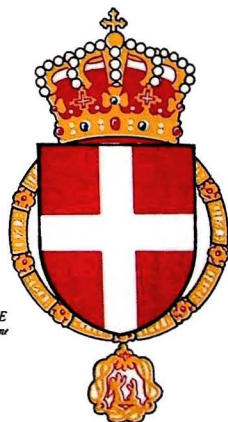
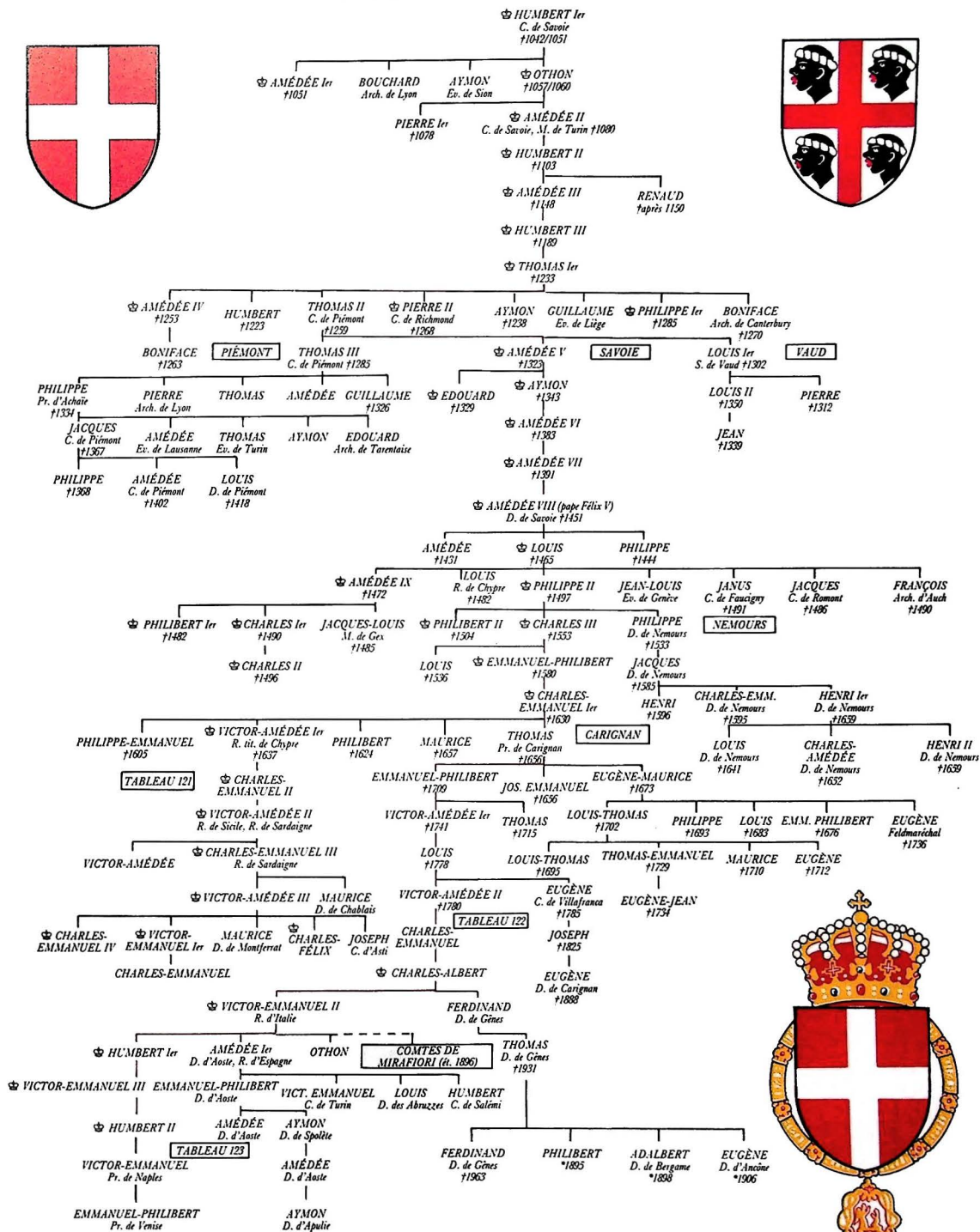
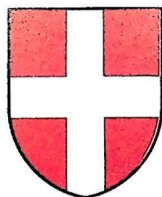
SAVOIE

Le premier rejeton de la famille dont le nom apparaisse dans les documents, au milieu du ^x^e siècle, est Humbert aux Blanches Mains. Le comté trouvait sa puissance territoriale dans le domaine aussi brumeux que mal défini de la Bourgogne, s'étendant du Rhône au lac de Genève. Petit à petit, l'influence des comtes franchit la barrière des Alpes et se répandit dans la plaine lombarde. L'histoire de la Savoie est — en bref — un glissement politique du versant français vers le versant italien, les comtes de Savoie bénéficiant, dans leur long travail d'unification, de leur maîtrise sur les cols alpins et la route d'Italie : le mont Cenis, le Grand et le Petit Saint-Bernard. Les rois d'Italie qui régnèrent à notre époque descendaient en ligne masculine directe de ces comtes lointains, et cela constitue un remarquable exemple de continuité dynastique. Le fils d'Humbert, le

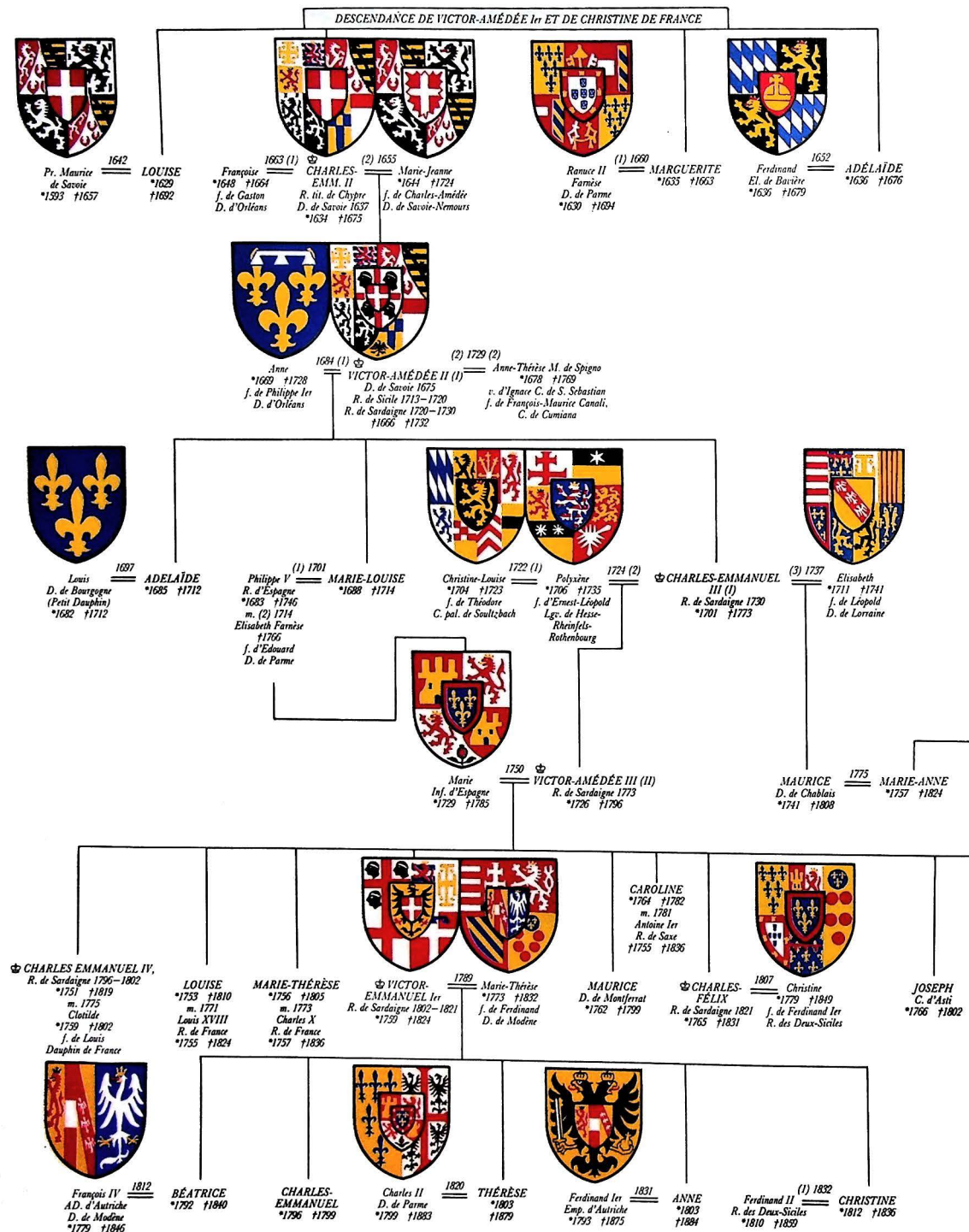
comte Othon, épousa l'héritière d'un important territoire situé sur les contreforts italiens des Alpes (de là „Piémont“, nom que prit la région par la suite).

Quelques générations plus tard apparut le comte Thomas I^{er}, personnage qui joua un rôle important pour l'essor de la dynastie savoyarde. Gibelin — c'est-à-dire partisan de l'empereur dans sa lutte contre la papauté et les princes — il fut créé vicaire impérial et il usa de cette dignité pour étendre ses possessions des deux côtés des Alpes. A l'ouest, il acquit le Bugey et le Vaud. A l'est, Carignan et d'autres seigneuries. Son influence s'étendit jusqu'aux grands ports de Savone et de Gênes. Une de ses filles épousa le comte de Provence (tableau 45) et les quatre filles nées de ce mariage épousèrent toutes des rois, parmi lesquels Henri III d'Angleterre, qui invita dans son royaume les parents de sa femme. C'est ainsi que Boniface devint archevêque de Canterbury et que Pierre, comte de Richmond, bâtit sur les rives de la Tamise un grand palais qui donna le nom de „Savoy“ à ce quartier de Londres. Thomas I^{er} portait probablement les belles armoiries de Savoie, de gueules à la croix d'argent. Cet emblème est attesté par le sceau de son fils Pierre. S'il faut en croire une tradition postérieure, les comtes ayant précédé Thomas et Pierre avaient employé une aigle de sable sur champ d'or. Eu égard à la puissance qu'ils avaient acquise, on en vint à penser qu'ils descendaient des souverains de Saxe. Thomas I^{er} conféra le Piémont à son fils Thomas II dont le petit-fils, Philippe, épousa une héritière de Villehardouin et devint par là prince d'Achaïe.

L'Etat semblait au bord du morcellement lorsque Amédée V finit par établir fermement sa suzeraineté à la fois sur le comté de Piémont et sur son frère cadet Louis, comte de Vaud. L'aîné de ses deux fils vivait de façon extravagante, tandis que le cadet tenait serrés les cordons de la bourse. Son petit-fils, Amédée VI dit *le Comte Vert*, était amateur de croisades, de chevalerie et donc de tournois au cours desquels il portait — de même que les spectateurs — une casaque verte. Il mena ses croisades dans un esprit altruiste à une époque où l'idéalisme n'était plus la caractéristique des croisés. Vers 1362, il créa l'ordre de l'Annonciade, qui compte parmi les ordres



Les rois jusqu'à l'extinction de la branche aînée



de chevalerie les plus distingués. Son insigne est toujours porté à un collier, jamais à un ruban (tableau 120). Amédée VII acquit Nice sur la côte méditerranéenne. Amédée VIII eut une carrière des plus brillante. Durant son règne, qui dura de 1391 à 1434, le comte acquit Genève et domina le Montferrat. En 1416, il obtint, des mains de l'empereur Sigismond I^{er}, le titre de duc. Lorsque, deux ans plus tard, s'éteignirent les comtes de Piémont, il ajouta leurs territoires au sien, mais en 1434, après avoir promulgué un remarquable recueil de lois, il se retira dans un ermitage au bord du lac de Genève. Sa carrière n'était pourtant pas terminée. En 1439, bien qu'il n'ait prononcé aucun vœu, il fut élu pape sous le nom de Félix V par les prélats schismatiques du concile de Bâle. Amédée-Félix ne fut cependant jamais reconnu par toute l'Eglise. Il abdiqua en 1449 et reçut par la suite le chapeau de cardinal.

Le duc Louis I^{er} épousa Anne de Lusignan, fille de Jean I^{er} de Chypre, se réservant ainsi des droits aux trônes de Chypre et de Jérusalem. Son fils Louis épousa la sœur cadette d'Anne. Une série de règnes très brefs et de minorités ralentirent ensuite les progrès du duché. C'est à la mémoire de Philibert II (†1504) que sa veuve, Marguerite d'Autriche, tante de Charles Quint et gouvernante des Pays-Bas, fit édifier la magnifique église de Brou, près de Bourg-en-Bresse. Son frère Charles III régna près d'un demi-siècle, mais sans grand bonheur. Son alliance avec Charles Quint incita les Français à envahir la Savoie à plusieurs reprises. Le duché perdit Genève et Vaud, qui passèrent aux Suisses. Lorsque mourut Charles III (1553), son territoire était occupé par des troupes françaises et son fils unique était au service de l'Empire. L'avenir du duché semblait sombre.

Heureusement, Emmanuel-Philibert était un stratège plein de talent et un homme politique plein de ressources. Avec les forces impériales, il remporta sur les Français la grande victoire de Saint-Quentin, qui marqua la fin d'un siècle d'interventions françaises en Italie ; le traité de Cateau-Cambrésis (1559) rendit à Emmanuel-Philibert la plus grande partie du duché paternel. Les négociateurs espéraient sans doute que la Savoie allait devenir un précieux Etat-tampon entre la France et les Habsbourg. Le duc régna en autocrate, mais sa politique fut couronnée de succès. Il retrouva, l'une après l'autre, les forteresses occupées par les Puissances et obtint Tende des Français, en échange d'un petit fief limitrophe de la France. Il mit sur pied une armée qui allait bien le servir et, au total, remodela le destin de la Savoie, Etat désormais plus orienté vers la plaine lombarde.

Charles-Emmanuel I^{er} le Grand marcha sur les traces de son père et acquit en 1601 l'importante enclave de Saluces, en échange de laquelle il céda la Bresse et le Bugey à la France. Deux de ses fils perpétuèrent la dynastie, divisée en deux branches : Victor-Amédée avec le titre de duc de Savoie, et Thomas, avec celui de prince de Carignan. Une lignée de cousins était devenue duc de Nemours, mais leurs activités s'exerçaient surtout en France. Victor-Amédée I^{er} avait épousé une fille d'Henri IV de France, lequel exerça la régence pour son petit-fils en bas âge, Charles-Emmanuel II (tableau 121). Malgré leurs efforts, la Savoie subit encore au xvii^e siècle les conséquences néfastes des conflits qui opposaient la

France à l'Espagne. Mais la situation changea sous le règne de Victor-Amédée II, notamment parce que la branche de Carignan avait produit l'un des plus grands stratèges de l'époque, le prince Eugène de Savoie (†1736). Non sans habileté, le duc Victor-Amédée II changea de camp et, en 1706, le prince Eugène — éconduit par Louis XIV, il s'était mis au service de l'Empire — infligea une sévère défaite aux Français devant Turin. La Savoie n'eut pas à se plaindre du traité d'Utrecht (1713) : elle acquit une partie du Montferrat sur sa frontière orientale, et se vit attribuer la Sicile avec le titre de roi pour son souverain.

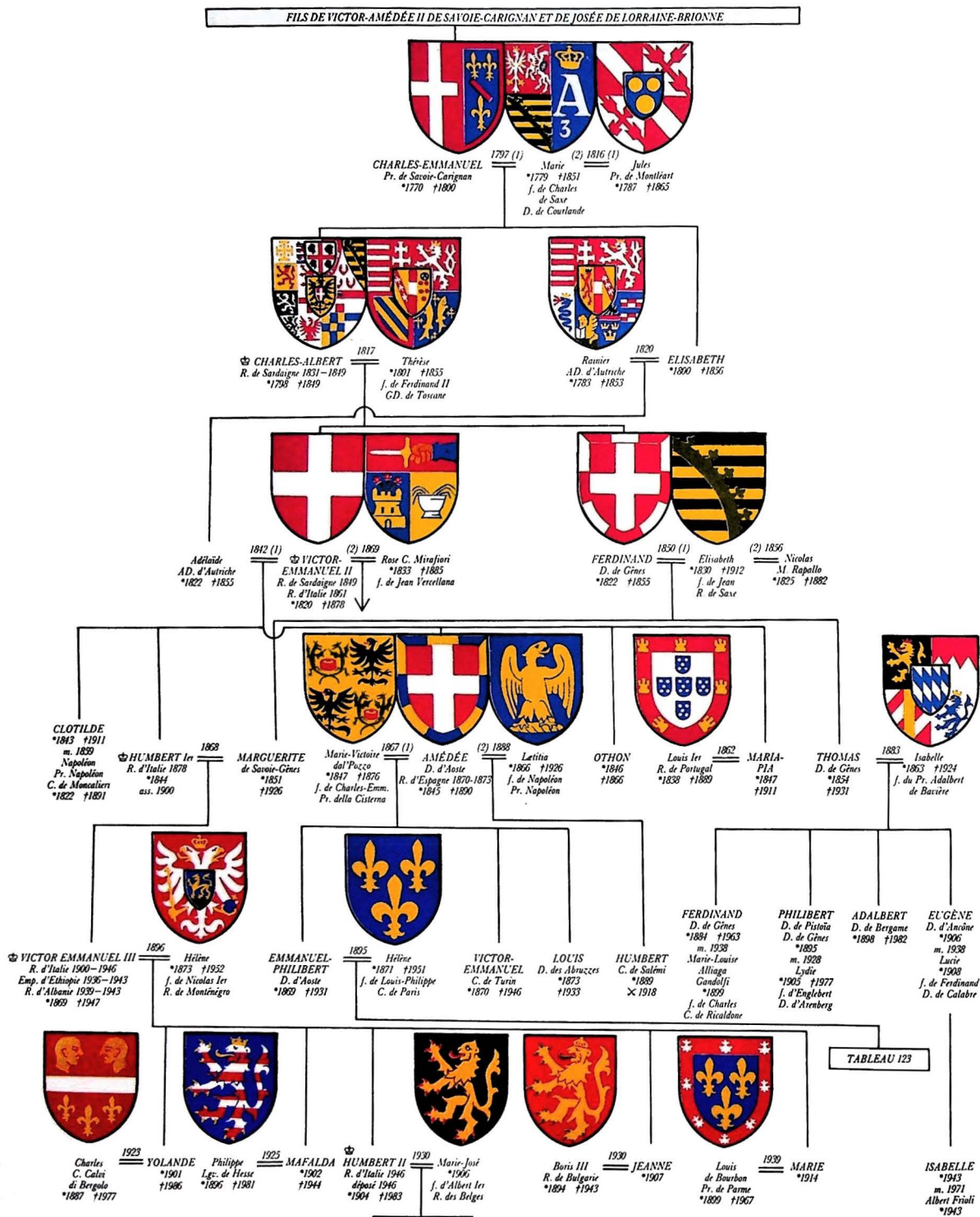
LA SARDAIGNE

L'histoire de la Sardaigne est assez confuse. D'abord, l'île fit partie de l'empire byzantin, puis fut gouvernée par des principicules autochtones. Envahie par les Sarrasins, elle fut l'objet de convoitises de la part de Gênes et de Pise, deux puissances commerciales en pleine expansion. En 1175, l'Empereur partagea l'île entre les deux républiques italiennes. Frédéric II (voir chapitre 30) voulut en faire un royaume au bénéfice d'un de ses bâtards, le bel Enzo. Le pape Boniface VIII concéda le territoire à la maison d'Aragon, mais les Espagnols durent se battre âprement et longtemps pour s'y imposer. Quand, à la fin de la guerre de succession d'Espagne, l'Europe s'en répartit les dépouilles, la Sardaigne fut attribuée à l'Autriche puis, en 1720, en échange de la Sicile, elle passa au duc de Savoie Victor-Amédée II.

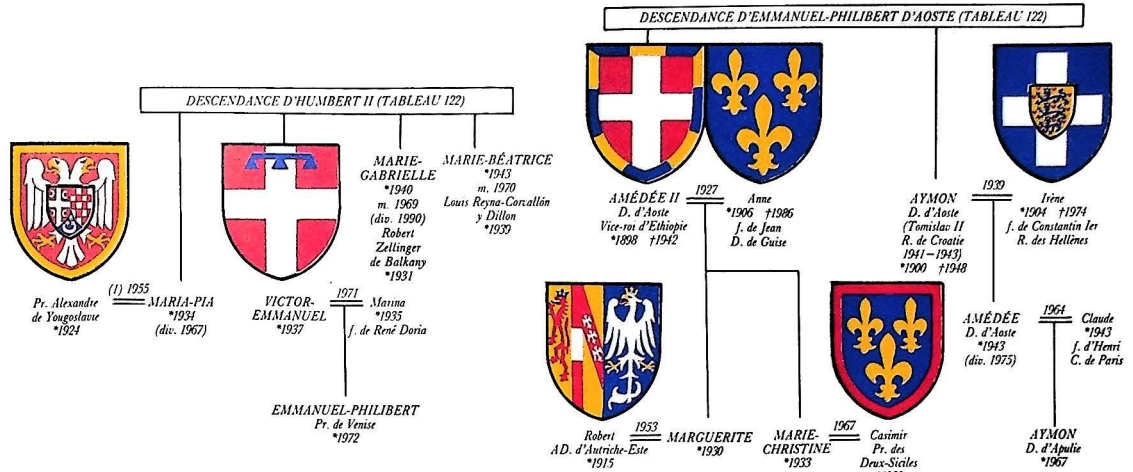
L'arbre généalogique de ce prince (tableau 123) témoigne d'une légère prédominance de sang français, si l'on range dans cette catégorie les Lorraine et les Savoie-Nemours. Seuls les Savoie et les Médicis peuvent être considérés comme Italiens. Les armes de la Sardaigne consistent en une croix de gueules cantonnées de quatre têtes de mores (tableau 120). Victor-Amédée II les combina avec celles de Savoie (tableau 121) portées par Charles-Emmanuel II ; à savoir un blason très complexe à quatre grands quartiers. Le premier est lui-même écartelé de Jérusalem, Lusignan, Arménie et Chypre (ce dernier étant caché par l'écusson). Tous ces emblèmes viennent du mariage cypriot conclu au xve siècle par le duc Louis. Le deuxième grand quartier est aux armes de Saxe et reflète la croyance apocryphe d'une origine saxonne des Savoie. Dans le troisième quartier, on trouve le Chablais et Aoste. Enfin, dans le quatrième, un parti de Genève et Montferrat avec, sur le tout, la simple croix de Savoie. Outre qu'il interposa la Sardaigne entre l'écu principal et l'écusson de Savoie, Victor-Amédée II ajouta en pointe de l'écu l'aigle prétendument portée par les premiers comtes. Cette aigle se retrouvera sur le blason de Victor-Emmanuel I^{er}. Les ducs de Savoie-Nemours brisent la croix savoyarde d'une bordure dentelée (tableau 123).

L'UNIFICATION DE L'ITALIE

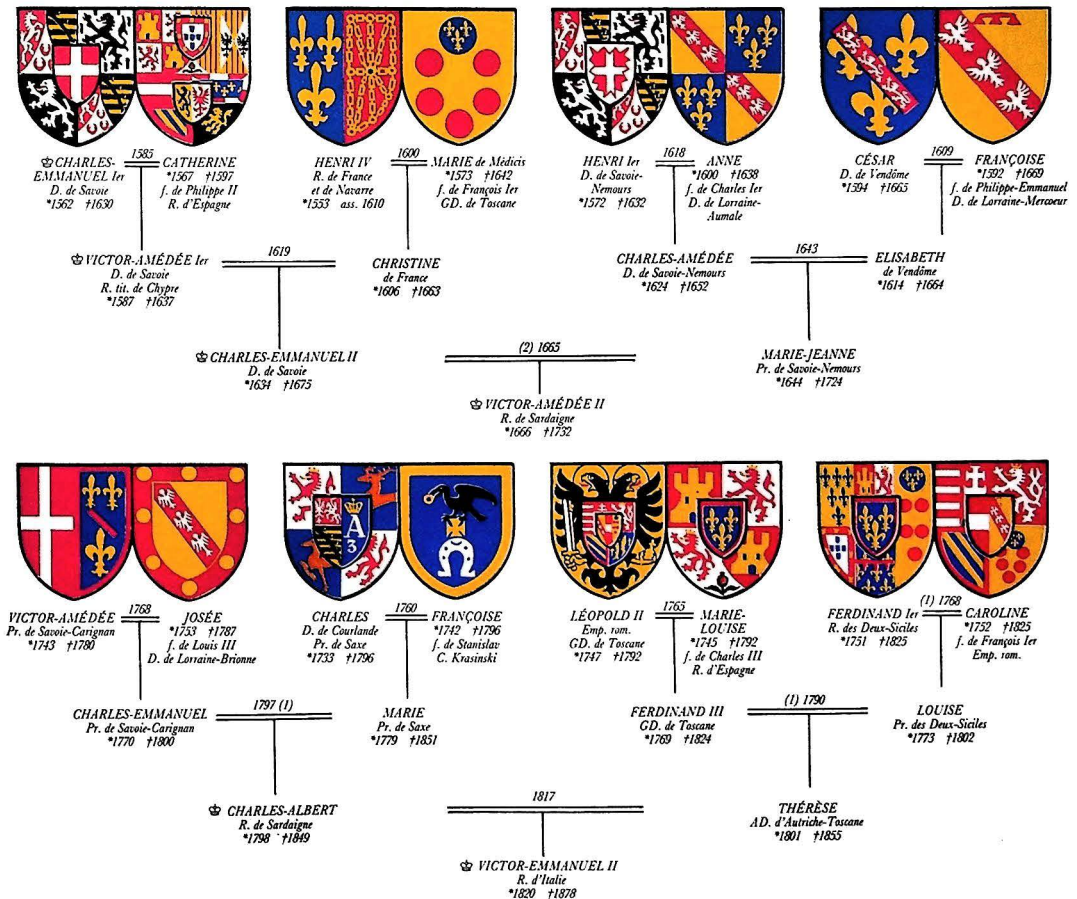
Charles-Emmanuel III brilla sur les champs de bataille et joua un rôle dans les guerres du xviii^e siècle, bâtissant pièce par pièce une grande Savoie. Mais son fils Victor-Amédée III n'était pas de la même trempe. Ayant



La Maison de Savoie depuis la Seconde Guerre mondiale



Les ancêtres de Victor-Amédée II et de Victor-Emmanuel II



Note:

Les armes données pour Victor-Emmanuel sont celles dont il faisait l'usage comme Prince de Naples

voulu s'opposer à la révolution, il vit son pays submergé par les armées françaises. Trois de ses fils régnèrent après lui, deux d'entre eux abdiquant successivement en faveur de leur frère, Charles-Félix-Joseph. En 1815, le traité de Vienne apporta Gênes au royaume de Victor-Emmanuel I^{er} et celui-ci ajouta la croix gènoise dans ses armoiries. Charles-Félix mourut sans enfant en 1831. Avec lui s'éteignait la branche aînée de la maison de Savoie. La couronne de Sardaigne passa donc à Charles-Albert, prince de Savoie-Carignan et comte de Soissons (tableau 122). On pourrait ajouter ici que Victor-Emmanuel I^{er} avait hérité, en 1807 (par son arrière-grand-mère Anne d'Orléans) des droits des Stuarts au trône d'Angleterre, lesquels revinrent, après sa mort, à sa fille aînée et, par elle, aux ducs de Modène, puis aux rois de Bavière (tableau 97).

Après les campagnes napoléoniennes, les frontières subirent des changements radicaux : l'Europe enfanta une nouvelle carte politique et ce bouleversement provoqua en Italie un profond malaise. Le rêve d'unité et d'indépendance italienne reprit vie en dépit de la restauration des Habsbourg et des Bourbons. Malgré aussi la disparition de la vénérable république de Venise. Certains rêveurs pensaient pouvoir placer leur espoir dans la maison de Savoie, dynastie de souche italienne disposant d'une armée bien entraînée. D'autres avaient la tripe républicaine, tel Joseph Mazzini qui fonda en 1831 l'Association de la jeunesse italienne. D'autres encore imaginaient le pays unifié sous la houlette d'un pape libéral.

Charles-Albert de Savoie, premier roi de la nouvelle lignée, était prudent et circonspect. Son blason était un modèle de complexité (tableau 122). Il comporte les quartiers de Chypre et de Jérusalem, ceux de la présumée origine saxonne de sa maison, d'Aoste, de Gênes, du Chablais, du Piémont, de Genève et de Montferrat, avec la Sardaigne au point d'honneur et, en cœur, un écusson de Savoie ancienne chargé de Savoie moderne ! Charles-Albert doutait à juste titre que son armée fût capable de se mesurer aux régiments autrichiens, bien implantés dans la plaine lombarde. En 1848, des émeutes éclatèrent dans toute l'Italie. Quelque peu hésitant, le roi engagea le combat contre les Autrichiens. Il fut défait à Custoza en 1848, puis à Novare l'année suivante. Il abdiqua et mourut peu après. Son fils, Victor-Emmanuel II, était destiné à un règne plus heureux. Son ascendance (tableau 123) montre un éventail d'apports divers. Du côté maternel, Bourbons et Habsbourg dominant, mais il compte parmi ses aïeux paternels une branche cadette de Lorraine et les Courlande, qui arborent de véritables fantaisies héraldiques.

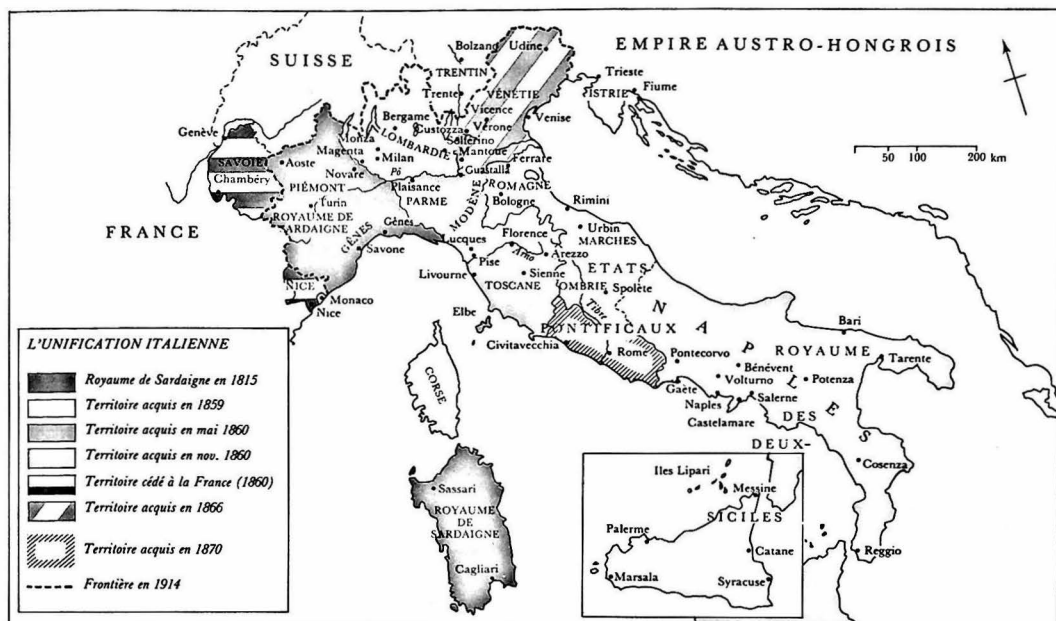
Dans la lutte pour l'unité italienne, Victor-Emmanuel II allait triompher très vite, grâce surtout à la politique brillante de son ministre Cavour, et au refus du pape Pie IX de soutenir les unitaristes. Cavour parvint à rallier tant la France de Napoléon III que l'Angleterre de Victoria à la cause de l'indépendance italienne. Avec audace, il aligna la Sardaigne aux côtés de ces puissances contre la Russie, dans la guerre de Crimée. En 1858, il conclut un accord avec Napoléon III prévoyant la cession de Nice et de la Savoie à la France. Il ne lui restait plus qu'à souhaiter une attaque de l'Autriche, laquelle lui



Charles-Albert de Savoie (1798–1849), roi de Sardaigne, ancêtre des rois d'Italie, par Horace Vernet, 1834.

offrit cette satisfaction l'année suivante. Les Français et les Sardes écrasèrent les Autrichiens à Magenta et à Solferino (1859), deux sanglantes batailles qui furent à l'origine de la fondation de la Croix Rouge par le philanthrope suisse Henri Dunant. Toutefois, en cette heure de triomphe, Napoléon III signa avec l'Autriche, à Villafranca, une paix qui apporta à son allié la Lombardie uniquement, et non la Vénétie, ainsi qu'il en avait été convenu. Furieux, Cavour donna sa démission, mais son retour aux affaires n'allait pas tarder. En effet, à Parme, à Modène et à Florence, des émeutes éclatèrent en faveur de la maison de Savoie, et cela changeait la situation. Cavour accepta l'incorporation de ces villes dans le royaume de Sardaigne et honora son engagement antérieur en cédant effectivement à la France à la fois Nice et la Savoie, berceau de la dynastie. Désormais, un véritable royaume d'Italie du Nord se trouvait en place.

C'est alors — et sans doute de connivence avec Cavour — que Garibaldi et ses mille Chemises Rouges mirent le cap sur la Sicile. La petite troupe libéra l'île au cours de l'été 1860 et passa sur le continent pour annexer le royaume de Naples. A la fin de cette année 1860 aux extraordinaires rebondissements, toute l'Italie — à l'exception de la région de Rome et des provinces vénitiennes — avait demandé l'union au royaume de Sardaigne. L'ascension de la Prusse fit le reste : après sa défaite à Sadowa en 1866, l'Autriche céda la Vénétie. D'autre part, après la défaite de 1870, l'appui de la France manqua au Saint-Siège. Florence devint capitale du royaume d'Italie en 1866 et Rome lui enleva cet honneur en 1871. Après un combat symbolique, Pie IX se retira dans le palais du Vatican, où il se considéra comme prisonnier et les membres du clergé catholique reçurent interdiction de participer au gouvernement du nouveau



royaume. La „question romaine“ allait rester en suspens jusqu'en 1929.

En qualité de roi d'Italie, Victor-Emmanuel II reprit les armoiries toutes simples des comtes de Savoie. Son fils Amédée fut roi d'Espagne pendant quelque temps (voir chapitre 11).

L'Italie était faite, mais il fallait encore faire des Italiens... La nouvelle monarchie se trouvait en outre confrontée à des problèmes socio-économiques considérables : poussée démographique, misère de la population rurale — surtout dans le Sud — déficit budgétaire, rareté des matières premières industrielles, etc. Comme le voisin français se montrait hostile, l'Italie se joignit en 1882 à l'Allemagne et à l'Autriche dans la Triple. La première tentative coloniale conduisit le pays à la désastreuse défaite d'Adoua en 1896, mais le royaume acquit néanmoins des colonies en Erythrée et en Somalie. La guerre avec la Turquie permit d'y ajouter, en 1911, la Libye, la Cyrénaïque et la Dodécannèse. Lorsqu'éclata la Première Guerre mondiale, l'Italie n'entra pas immédiatement dans le conflit, mais finit par rallier le camp de la France, de l'Angleterre et de la Russie. Mises en déroute par les Autrichiens à Caporetto, ses troupes ne durent leur salut qu'à l'intervention des armées alliées. A Versailles, l'Italie fut froidement accueillie et déçue dans ses revendications territoriales. Elle obtint en effet moins qu'elle ne l'avait espéré, notamment en Dalmatie et en Turquie.

En 1900, Victor-Emmanuel III avait succédé à son père Humbert I^{er}, tombé sous les coups d'un anarchiste. Au lendemain de l'armistice, il se trouvait à la tête d'un peuple fatigué et désabusé. C'est pourquoi lorsque, en 1922, Mussolini marcha sur Rome à la tête de ses Chemises Noires, le petit roi lui confia le gouvernement

de l'Italie. Quelques années suffirent pour qu'une démocratie vacillante se transformât en une dictature non déguisée, et le mot „fasciste“ commença une brillante carrière sur le mode péjoratif. Nombreux furent les Italiens qui appuyèrent le *Duce*, lequel mena à bien la réconciliation avec le Saint-Siège (1929), les accords du Latran créant le minuscule Etat du Vatican. Mussolini s'efforça de créer un sentiment d'orgueil national à un pays encore très jeune, et de remplacer le désordre par une certaine efficacité. Mais la ponctualité du réseau ferroviaire ne compense pas la brutalité des mœurs politiques et la suppression des libertés individuelles. Réveillant la politique colonisatrice, les dirigeants fascistes attaquèrent et occupèrent l'Abyssinie en 1935 et l'Albanie en 1939, sans aucune justification. Deux titres de pacotille — empereur d'Ethiopie et roi d'Albanie — s'ajoutèrent à ceux, plus honorables, que portait déjà Victor-Emmanuel III.

L'engagement de plus en plus étroit du fascisme envers l'Allemagne nazie finit par entraîner l'Italie dans la Seconde Guerre mondiale. Cette participation ne lui rapporta qu'une série de désastres militaires. Après la libération du pays par les Alliés, le vieux roi abdiqua en 1946 en faveur de son fils Humbert II, mais celui-ci ne régna qu'un mois, le temps pour l'Italie de s'ériger en république. Le roi Humbert II n'a cependant jamais abdiqué. Les membres cadets de la famille, tels les ducs d'Aoste ou de Gênes, brisent les armes de Savoie d'une bordure en deux couleurs. Amédée II, duc d'Aoste (tableau 123) fut vice-roi d'Ethiopie et mourut en captivité après une dure, mais honorable campagne. Les princes héritiers portent alternativement les titres de prince de Piémont (Humbert) et de prince de Naples (Victor-Emmanuel).



Chapitre 33

DEUX-SICILES

Tout au long des *ix*e et *x*e siècles, les côtes de l'Europe occidentale furent régulièrement mises à sac par des envahisseurs venus de Scandinavie, les Vikings ou Normands. En 911, un groupe de ces Nordiques, menés par un certain Rollon, s'établit en France, à l'embouchure de la Seine. Leur territoire devint donc la Normandie. Ces barbares païens y acquirent un vernis de christianisme, de langue et de civilisation françaises, mais il en fallait plus pour sublimer leurs instincts belliqueux. Le duc Guillaume conquiert l'Angleterre en 1066 (voir chapitre 2) et, bien avant cela, des aventuriers normands guerroyaient aux quatre coins de l'Europe. On les vit donc aussi bien en Espagne qu'à Constantinople, mais nulle part ils ne furent plus vaillants, ni plus heureux dans leurs entreprises qu'en Italie méridionale.

Au début du *x*i^e siècle, la péninsule était pareille à un puzzle de principautés lombardes et d'avant-postes byzantins. Quant à la Sicile, elle se trouvait aux mains des musulmans. Vers 1017, de petites troupes de rudes Normands y firent quelques incursions et, dès 1034, se manifestèrent sur l'île. Au premier rang de ces pourfendeurs, les nombreux fils d'un petit noble normand, Trancrède de Hauteville, tous de haute stature et manifestant un caractère éminemment belliqueux. Le duc Guillaume se proclama comte d'Apulie et, en 1059, son demi-frère Robert Guiscard voyait son autorité reconnue du pape Nicolas II qui, par la même occasion, lui concéda la Sicile. Mais la conquête de l'île sur les Arabes (1061-1091) fut d'abord et surtout l'œuvre de son plus jeune frère, Roger I^{er} (tableau 124).

SICILE

Roger II réunit les possessions qu'avait sa famille tant sur l'île que dans la péninsule et le pape lui accorda en 1130 le titre de roi de Sicile. Il installa sa capitale à Palerme et régna d'une main ferme tout en faisant de son royaume un pays tolérant et cosmopolite, où pouvaient vivre et commercer ensemble le Sarrasin et le Grec, le chrétien et le juif. La Sicile vivait avec l'Empire romain d'Orient dans une alternance de bons rapports commerciaux et de franche hostilité, et l'île doit à l'influence byzantine ses

soieries et ses mosaïques resplendissantes. Ralliés au parti guelfe, les rois de Sicile s'opposèrent aux empereurs germaniques jusqu'en 1186, lorsque la fille de Roger II, Constance, épousa Henri VI d'Allemagne. La mort de Guillaume II *le Bon*, trois ans plus tard, fit que l'héritage échut à Constance. Les Siciliens lui préféraient Tancred, comte de Lecce, mais l'empereur vainquit celui-ci au terme d'une campagne féroce (voir chapitre 30). Les documents que l'on trouve en Sicile prouvent que les souverains de la famille de Hauteville portaient des armoiries d'azur à la bande échiquetée de gueules et d'argent. Toutefois, ce qui est assez curieux, ce blason semble n'avoir été repris dans les armoiries complètes d'aucun de leurs descendants ou successeurs.

Henri VI nourrissait le rêve grandiose d'un nouvel empire, mais sa frêle constitution ne lui permit pas de le réaliser. Frédéric II, son fils unique, était plus Italien qu'Allemand. Il préférait le soleil et les satisfactions culturelles de Palerme aux froides réalités politiques d'une Allemagne déchirée par la guerre civile. Dans sa jeunesse, lorsqu'il avait reçu la couronne impériale, Frédéric s'était engagé à renoncer à la Sicile. Il mit tellement peu d'entrain à respecter sa promesse qu'il se trouva plongé dans un conflit avec le pape, lequel était résolu à tout pour empêcher l'union de l'Allemagne et du royaume d'Italie méridionale. L'Allemagne, en effet, exerçait déjà une certaine autorité sur l'Italie septentrionale. Les papes, détenteurs du pouvoir temporel en Italie centrale, craignaient donc d'être pris en tenaille. Les deux plus grandes puissances de la chrétienté (la spirituelle et la séculière) se prenaient donc à la gorge dans une querelle peu édifiante. Frédéric II imposa lourdement la Sicile et l'Apulie pour financer ses interminables guerres, et il mourut sans qu'une trêve n'intervienne. L'empereur avait aussi été un poète. C'est à sa cour que naquit la littérature en langue italienne, que Dante allait, à la fin du siècle, porter au niveau du sublime.

Le Saint-Siège était décidé à ce qu'aucun Hohenstaufen ne régnât plus désormais sur la Sicile et l'Italie méridionale. Manfred, un bâtard de Frédéric II, s'empara de la succession en 1258. Dès lors, le pape colporta le



trône de Sicile tout autour de l'Europe jusqu'au moment où Henri III d'Angleterre commit l'aberration de l'accepter au profit de son deuxième fils, Edmond Crouchback. Il fut cependant tout à fait incapable de remplir son contrat. Le pape Clément IV finit, en 1265, par trouver un interlocuteur plus sérieux en la personne de Charles d'Anjou, frère de saint Louis, et comte de Provence du chef de sa femme. Doué et sans scrupules, Charles vainquit et tua Manfred en 1266. Il mit aussi en déroute à Tagliacozzo, en 1268, son neveu, le jeune Conradin, dernier surgen des Hohenstaufen. Conradin et nombre de ses parents furent exécutés ou jetés en prison. Charles I^{er} (tableau 125) devint ainsi le maître incontesté de la Sicile. Il mena une politique d'opposition aux libertés municipales. Se montrant fidèle à la tradition de ses précurseurs normands et allemands, il fit de l'Empire d'Orient son objectif final. Mais, en 1282, la politique de Charles suscita l'insurrection dite des „Vêpres siciliennes“ et il dut céder la Sicile à Pierre III d'Aragon (tableau 124).

Une longue guerre suivit, dans laquelle le Saint-Siège commit l'imprudence de s'engager pour défendre les droits du prince français. En 1295, le roi Jacques d'Aragon accepta finalement de renoncer à la Sicile, mais les Siciliens élurent son frère cadet, Frédéric. Le traité de Caltabellotta (1301) autorisa Frédéric à régner jusqu'à sa mort avec le titre de roi de Trinacrie. En fait, lui et ses descendants allaient conserver le trône durant quatre siècles et se titrer rois de Sicile. Sur le continent, les membres de la maison d'Anjou se disaient aussi rois de Sicile, mais il est plus commode, ici, de les appeler „rois de Naples“. Lorsqu'au début du xvie siècle les deux territoires furent réunis sous le sceptre des rois d'Espagne, Sicile et Naples formèrent le royaume dit des „Deux-Siciles“. Jusqu'à l'époque napoléonienne, le seul „roi de Naples“ officiel fut Philippe II d'Espagne, qui avait reçu ce titre de son père, à l'occasion de son mariage avec Marie d'Angleterre.

La Sicile tira peu de profit de son indépendance. Sa richesse — tant matérielle que culturelle — décrut sous les souverains aragonais, et elle se trouva entraînée dans des guerres intermittentes contre Naples. Frédéric II avait fait fi du traité en s'associant avec son fils. La paix ne se conclut qu'en 1372, après que Naples eut lancé une demi-douzaine de vaines offensives. L'accord prévoyait que la Sicile serait sujette de Naples, mais cette stipulation ne fut jamais appliquée dans les faits. En 1377, à la mort de Frédéric III, son beau-frère Pierre IV d'Aragon revendiqua la Sicile. Trois ans plus tard, cependant, il transmit ses droits à son fils Martin et maria son petit-fils (Martin lui aussi) à l'héritière Marie, qui avait été enlevée et lui avait été livrée. Ce Martin I^{er} se révéla monarque heureux dans son gouvernement et aimé de ses sujets. Lorsqu'il mourut en 1409, la succession s'effectua de manière assez curieuse, car c'est son propre père — déjà roi d'Aragon — qui monta sur le trône sous le nom de Martin II. Dès ce moment, la Sicile fut réunie à la couronne d'Aragon et gouvernée par des vice-rois envoyés d'Espagne. Cette situation perdura jusqu'en 1713. Ensuite, l'île passa pour quelque temps à la Savoie (1713–1720) puis à l'Autriche (1720–1735), avant de devenir l'une des deux composantes du royaume bourbo-

nien des Deux-Siciles. Les armoiries de la Sicile (tableau 124) reflètent le long passé commun de l'île et de l'Aragon. A leur côté, l'écu de la première maison d'Anjou.

NAPLES

Charles d'Anjou (tableau 125) avait conquis l'Italie méridionale avec rudesse. En 1276–1277, il avait acheté les droits à la couronne de Jérusalem et avait parti les armes de la Ville Sainte de son propre blason de France au lambel de gueules à quatre pendants. Les „Vêpres siciliennes“ lui coûtèrent la moitié de ses possessions et ses héritiers gaspillèrent en vain temps et argent à essayer de les reconquérir. Son propre fils fut fait prisonnier en 1284 et, à la mort de Charles I^{er} l'année suivante, son petit-fils exerça une brève régence. Charles II fut bientôt libéré par les Aragonais et son fils aîné — prénommé Charles, lui aussi — alla chercher fortune en Hongrie (voir chapitre 22). En 1302, Charles II reconnut à Frédéric II le titre de roi de Trinacrie et la séparation de la Sicile d'avec les territoires continentaux fut confirmée : Eléonore, la fille de Charles, consacra l'accord en épousant Frédéric.

Robert d'Anjou le Sage fut un roi de Naples savant, qui comptait le poète humaniste Pétrarque au nombre de ses amis. Lui-même se considérait comme le chef du parti guelfe (opposé aux Gibelins-Hohenstaufen) en Italie. Le pape l'avait fait vicaire de Romagne et il étendit pas à pas son influence vers le nord du pays. Lorsque l'empereur Henri VII (de la maison de Luxembourg — voir tableau 113) envahit l'Italie et se fit couronner à Rome en 1312, Robert se dressa contre lui et envoya des troupes à Rome. Henri — qui avait de l'Empire une conception déjà démodée — proclama la déposition de Robert et marcha vers le sud pour attaquer Naples. Une mauvaise fièvre le fit mourir en chemin et c'est heureux, car Robert n'avait rien d'un homme de guerre et son assaillant était allié à Frédéric de Sicile. Si le roi de Naples avait eu le sens de l'initiative et le dynamisme qui font les grands souverains, il aurait pu profiter de la situation pour pousser ses troupes au nord de Rome, ce qui lui aurait donné une chance de devenir roi d'Italie... Il laissa donc échapper cette occasion et se contenta de gaspiller ses ressources en de vaines attaques contre la Sicile. De plus, il perdit du terrain en Romagne. Certes, en 1318, Robert le Sage mit la main sur Gênes, mais cette initiative ne suffit pas pour justifier son surnom, d'autant que, dans son propre royaume, la pression fiscale engendra un profond mécontentement parmi la noblesse.

Charles, duc de Calabre et fils du roi Robert, était mort avant son père, de sorte qu'en 1343, lorsque ce dernier disparut, le trône revint à sa fille Jeanne I^{re}. Les armoiries „imaginaires“ de Calabre, telles qu'elles figurent dans l'armorial de Grünenberg (une épée dans une main ailée) se trouvent au tableau 124. Jeanne avait déjà été mariée à son cousin André de Hongrie (qui portait parti de Hongrie et d'Anjou), mais les deux conjoints étaient mal faits pour s'entendre, la reine étant trop déléguée pour apprécier son mari. Celui-ci fut assassiné en 1345, sans doute à l'instigation de Catherine, princesse de Tarente, dont le fils Robert (empereur titulaire de Constantinople)




passait pour l'amant de Jeanne. Quoi qu'il en soit, c'est Louis (le frère de Robert) que Jeanne épousa l'année suivante. Sur ces entrefaites, le roi Louis de Hongrie — frère aîné du mari assassiné — mit à exécution ses plans de vengeance : il envahit Naples et fit exécuter Charles de Durazzo, qu'il croyait être le meurtrier de son frère. Jeanne et son mari s'étaient empressés de fuir, mais ils recouvrèrent rapidement leur trône car la noblesse napolitaine n'accepta pas les Magyars. Le royaume de Naples souffrit alors de deux terribles fléaux : la peste et les méfaits commis par les mercenaires abandonnés derrière lui par le roi de Hongrie.

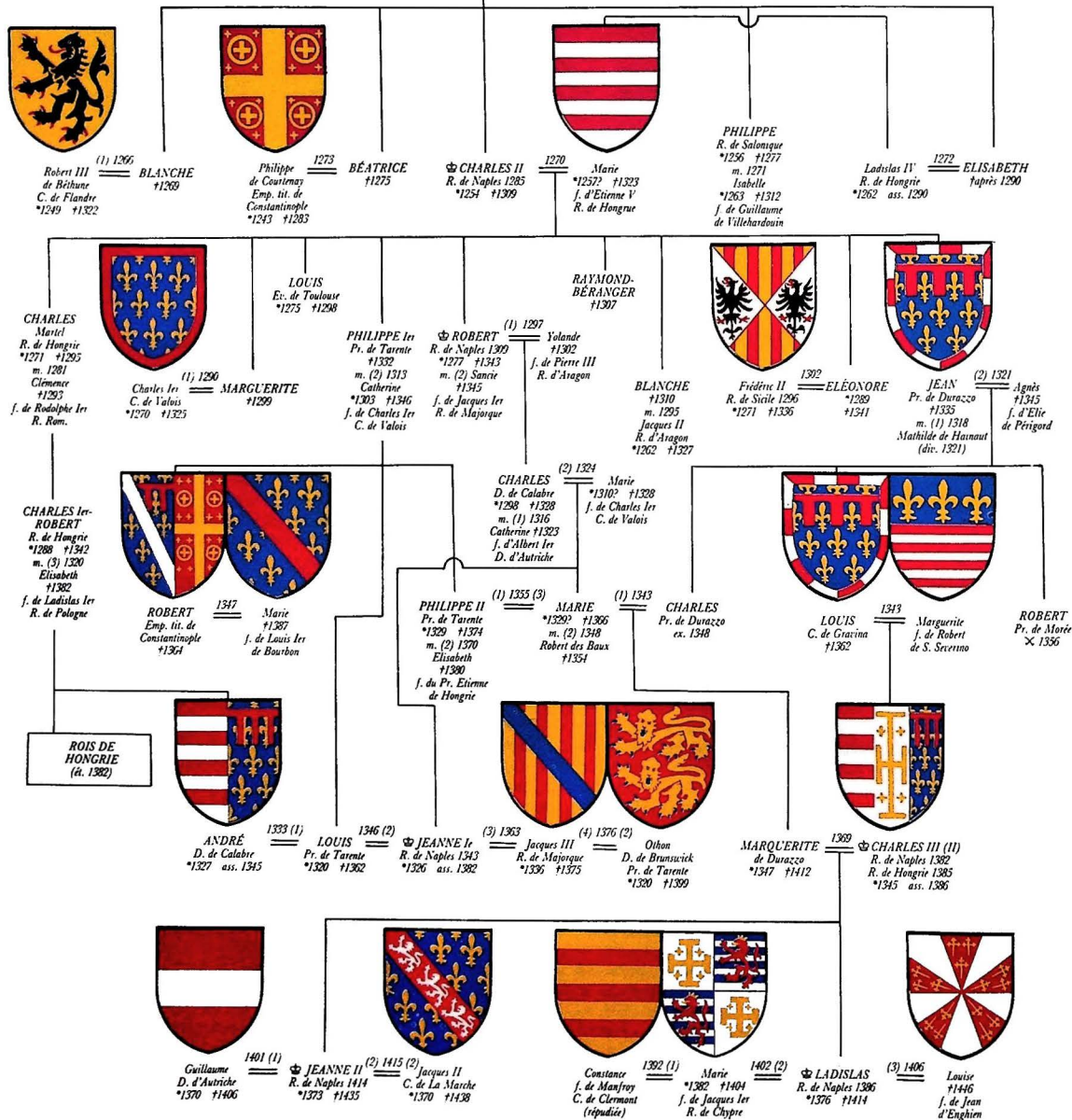
En dépit de ses quatre maris et de sa vie assez dissipée, Jeanne I^{re} n'ayant pas eu d'enfant adopta un parent français éloigné, Louis, duc d'Anjou, mais cette initiative déplut à un autre Charles de Durazzo, à la fois cousin de la reine et son neveu par alliance. Il se rebella et assassina la souveraine. Lui-même devint roi sous le nom de Charles III de Duras. Son blason combine Hongrie, Jérusalem et Anjou. Charles III régna assez longtemps pour repousser une offensive de Louis d'Anjou, qui mourut en 1384. Quant à Charles, il fut à son tour assassiné deux ans plus tard. Dès lors Naples se trouva déchirée par le conflit opposant Ladislas (fils de Charles) et Louis II d'Anjou, lequel finit par perdre la partie. Cependant, la maison royale de France n'oublia point sa revendication sur Naples et Charles IV d'Anjou légua, en 1481, à Louis XI le royaume sur lequel il estimait avoir un droit incontestable. A Ladislas succéda, en 1414, sa sœur Jeanne II, une reine encore plus volage que Jeanne I^{re} et qui, comme elle, n'eut pas d'enfant. Après avoir

Le roi Robert de Naples (1277–1343), en majesté dans un décor de fleurs de lis, face à une suppliante représentant l'Italie. Ms. début du XIVe s.

hésité entre Aragon et Anjou, elle finit par léguer Naples à Alphonse V d'Aragon, qui prit la succession en 1435. La Sicile se trouvait donc, une fois de plus, réunie à Naples sous la couronne d'Aragon ; mais cette réunion n'allait pas durer (voir tableau 124).

Alphonse V mourut en 1458, laissant la Sicile et l'Aragon à son frère Jean, et Naples à son fils bâtard Ferdinand I^{er} (tableau 124). Ce dernier héritait d'un royaume où son autorité était loin d'être reconnue par tous et il lui fallut une série de campagnes pour imposer ses droits à ses sujets. Néanmoins, vers 1464, il avait mis Naples au pas. Il s'allia alors au pape et à Milan contre Florence, et signa finalement un traité de paix (1480) avec Laurent de Médicis. Par la suite, Ferdinand s'inquiéta de plus en plus de la menace d'ingérence française, qui se concrétisa d'ailleurs à sa mort, en 1494. A peine le roi de Naples était-il en terre, que le roi de France Charles VIII envahissait l'Italie. Ferdinand II et son oncle Frédéric furent chassés de leur territoire. Tous deux eurent un règne fort bref et leur pays eut à subir les retombées du conflit franco-espagnol. Louis XII parvint lui aussi jusqu'à Naples mais, en 1502, le royaume était aux mains des Espagnols. Désormais le royaume des Deux-Siciles allait être administré par des vice-rois envoyés d'Espagne. A intervalles réguliers des révoltes des Napolitains opprimés vinrent leur rappeler combien leur gouvernement était impopulaire.

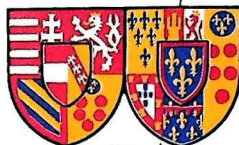
	1246 (1)		(2) 1268	
Biatrie		CHARLES I ^{er}		Marguerite
*1234 †1267		R. de Naples 1265		*1248 †1308
J. de Raymond Béranger V		*1226 †1285		J. d'Eudes
C. de Provence				de Bourgogne



DEUX-SICILES
La Maison de Bourbon-Sicile

TABLEAU 126

3^e FILS DE CHARLES III d'ESPAGNE (TABLEAU 51)



Carolus
*1732 †1814
f. de François I^{er}
Emp. rom.

FERDINAND IV (1) = Lucie D. de Floridia
*1770 †1826
R. de Naples 1739
R. des Deux-Siciles 1816
*1751 †1835
f. de Vincent Migliaccio
c. de Benoit Grifone
Pr. de Pariana

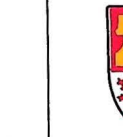


(2) 1790
François I^{er}
Emp. d'Autriche
*1768 †1835

MARIE-
THERÈSE
*1772
†1807



LOUISE
*1773 †1802
m. 1790
Ferdinand III
GD. de Toscane
*1769 †1824



Clémentine
*1777 †1801
f. de Léopold II
Emp. rom.

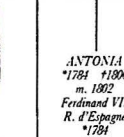
FRANÇOIS
R. des Deux-Siciles
1825
*1777 †1830



Marié-Isabelle
*1789 †1848
f. de Charles IV
R. d'Espagne



CHRISTINE
*1779 †1849
m. 1807
Félix-Charles
R. de Sardaigne
*1765 †1831



Louis-Philippe I^{er}
R. des Français
*1773 †1830

ANTONIA
*1784 †1806
m. 1802
Ferdinand VII
R. d'Espagne
*1784
†1833

LÉOPOLD
*1790 †1851
m. 1816
Clémentine
*1798 †1881
f. de François I^{er}
Emp. d'Autriche

MARIE-
AMÉLIE
*1782
†1866

MARIE-
CHRISTINE
*1806 †1878
m. 1829
Ferdinand VII R. d'Espagne

CAROLINE
*1798 †1870
m. (1) 1816
Ferdinand
D. de Berry
*1778 †1820
m. (2) 1831
Hector
Lucchen Palli
D. della Gracie
*1808 †1864

LOUISE
*1804 †1894
m. 1819
François de Paule
Inf. d'Espagne
*1794 †1865



Christine
*1812 †1836
f. de Victor-Emm. I^{er}
R. de Sardaigne

FERDINAND II
R. des Deux-Siciles 1830
*1810 †1839



Thérèse
*1816 †1867
f. de Charles
AD. d'Autriche

CHARLES
*1811 †1862
m. 1836
Pierluigi
*1815 †1882
f. de Grice
Smyth

LÉOPOLD
*1813 †1860
m. 1837
Marie
*1814 †1874
f. de Joseph
Pr. de Savoie-
Carignan

MARIE-ANT.
*1814 †1838
m. 1833
Léopold II
GD. de Toscane
*1797 †1870

THÉRÈSE
*1822 †1889
m. 1843
Javier
*1822 †1901
Emp. du Brésil

FRANÇOIS
C. d'Aquila
*1824 †1897
m. 1844
Javier
*1822 †1901
Emp. du Brésil

FRANÇOIS
C. de Trapani
*1827 †1892
m. 1830
Marie-Isabelle
*1834 †1901
f. de Léopold II
GD. de Toscane



LOUIS
C. de Trani
*1838 †1886
m. 1861
Mathilde
*1843 †1925
f. de Maximilien
D. en Bavière

ALPHONSE
*1841 †1934

ANTONIA
*1831
†1938



CHARLES-
Louis
AD. d'Autriche
*1833 †1896

MARIE-
ANNONCIADÉ
*1843
†1871

MARIE-
IMMACULÉE
*1844 †1889
m. 1861
Charles-Salvator
AD. d'Autriche-
Toscane
*1839 †1892

GAËTAN
C. d'Aggrate
*1846 †1871
m. 1868
Isabelle
*1851 †1931
f. de François
R. d'Espagne

MARIA-PIA
*1849 †1882
m. 1869
Robert
D. de Parme
*1848 †1907

PASCAL
C. de Bari
*1832 †1904
m. 1878
Blanche
de Marconay
*1848 †1926

MARIE-THERÈSE
*1867 †1909
m. 1889
Guillaume
Pr. de
Hohenzollern
*1864 †1927

FERDINAND
D. de Calabre
*1869 †1960

Marie
*1872 †1954
f. de Louis III
R. de Bavière

CHARLES
*1870 †1949
m. (1) 1901
Marie-Mercédès
*1880 †1904
f. d'Alphonse XII
R. d'Espagne
*1872 †1907
m. 1922
Blanche
Bordessa
C. de Villoralli
*1881 †1963

JANVIER
*1882 †1944
m. 1922
Blanche
Bordessa
C. de Villoralli
*1881 †1963



RAINIER
D. de Castro
*1883 †1973

Caroline
*1896 †1968
f. d'André
C. Zemycki

PHILIPPE
*1885 †1949
m. (1) 1916
Marie-Louise
*1886 †1973
f. d'Emmanuel
D. de Vendôme
(dés. 1925)
m. (2) 1927
Odette
*1902 †1968
f. de Ferdinand
Labori

FRANÇOIS
*1888 †1914

Marguerite
*1902 †1929
Pr. Cantaryski



GABRIEL (2) 1932
Pr. de Bourbon
*1897 †1975

Gréle
*1907
f. de Casimir
Pr. Lubomirski

ROGER
D. de Noto
*1901
†1914

MARIE-
CHRISTINE
*1889 †1985
m. 1948
Manuel
Sotomayor-Luna
V.-Prés. de
l'Ecuador
*1884 †1949

LUCIE
*1908
m. 1938
Eugène
D. d'Alcázar
*1906

CHARLES
D. de Calabre
*1938

Alphonse
*1901 †1964

Alphonse
*1901 †1964

Alphonse
*1901 †1964

Alphonse
*1901 †1964

Alphonse
*1901 †1964

Alphonse
*1901 †1964

Alphonse
*1901 †1964

Alphonse
*1901 †1964

Alphonse
*1901 †1964

Alphonse
*1901 †1964

CHRISTINE
*1966

MARIE-
PALOMA
*1967

PIERRE
D. de Noto
*1968

INÈS
*1971

BÉATRICE
*1930
m. 1978
Charles
Pr. Napoléon
*1930

ANNE
*1937
m. 1977
James Cochin
*1951

CHARLES
*1963

FRANÇOIS
PHILIPPE
*1960

ANTOINE
*1929

ELISABETH
*1933
f. de Philippe
D. de Wurtemberg

JEAN
*1933

MARIE-
CAROLINE
*1962

JANVIER
*1966

MARIE-
ANNONCIADÉ
*1973

CASIMIR
*1938
m. 1967 Marie
*1933
f. d'Amédée D. d'Anse

DEUX-SICILES

Pour les Deux-Siciles, Charles II d'Espagne portait le nom de Charles V (tableau 124). Sa mort en 1700 engendra la guerre de Succession d'Espagne. Une armée autrichienne conquiert Naples en 1707, mais la Sicile tint bon pour Philippe V d'Espagne. Le traité d'Utrecht de 1713 donna la Sicile à la Savoie, et Naples à l'empereur Charles VI. Cependant, sept ans plus tard, la Sicile passa, elle aussi, à l'Autriche, en échange de la Sardaigne. Philippe V d'Espagne avait épousé en secondes nocces l'ambitieuse Elisabeth Farnèse (tableau 130). Celle-ci fit en sorte que son fils aîné, Charles, obtint, en 1731, son duché patrimonial de Parme. Mais, deux ans plus tard, l'Espagne, la France et la Savoie s'allièrent au détriment de l'Autriche et Charles en profita pour envahir Naples et la Sicile, qu'il occupa sans difficulté. Son père eut alors le geste de lui céder tous ses droits, de sorte que Charles, duc de Parme, devint Charles VII, souverain indépendant des Deux-Siciles, tandis que Parme passait à son frère Philippe (voir chapitre 34).

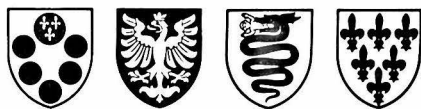
Le nouveau roi n'avait rien d'imposant : petit, il souffrait d'une mauvaise dentition et son nez était aussi voyant que sa piété. Il remplissait de son mieux son rôle de monarque, avec une méticulosité qui provoqua la reconnaissance de ses sujets : lui, au moins, s'intéressait aux moindres détails... Charles VII fit de son armée un outil efficace, encouragea les constructions de toutes sortes et patronna les fouilles d'Herculanum. La réalisation architecturale la plus spectaculaire de son règne fut le grand palais royal de Caserte. Lorsqu'en 1759, à la mort de son demi-frère Ferdinand VI, Charles VII dut regagner l'Espagne, le royaume des Deux-Siciles passa à son troisième fils Ferdinand, l'aîné (Philippe-Antoine) étant en effet idiot et le puîné devenant l'héritier d'Espagne (tableau 51).

Handicapé par une éducation fort lacunaire, Ferdinand IV (tableau 126) se préoccupa peu des affaires de l'Etat : ses seuls véritables passe-temps étaient la chasse et les canulars. Par ailleurs, il subissait sans rechigner l'influence de son épouse autrichienne, la sœur préférée de Marie-Antoinette. Son principal ministre était Acton, émigré anglais de bonne famille, mais la cour de Naples faisait aussi grand cas du ministre d'Angleterre, sir William Hamilton, et de sa remarquable épouse Emma. Par la suite, elle s'enticha aussi de l'admirateur de lady Hamilton, l'amiral Nelson. Horrifié par l'exécution de Louis XVI, Ferdinand IV prit parti contre la république française, si bien que les Français envahirent Naples en 1799 et y établirent la république parthénopéenne. Ferdinand s'était enfui à Palerme, mais la flotte de Nelson lui rendit son trône en 1800. Toutefois, les Bourbons rétablis dans le royaume en furent chassés en 1805 par Napoléon. Ce dernier donna Naples à Joseph Bonaparte (1806), puis à Joachim Murat, qui régna de 1808 à 1815 (tableaux 72-73).

En 1816, Ferdinand réapparut et prit officiellement le titre de roi des Deux-Siciles, fondant en une seule les deux constitutions jusque-là séparées. Si l'on s'en tient à ce règne, il était compté comme Ferdinand III de Sicile et Ferdinand IV de Naples. Il devint Ferdinand I^{er} des Deux-Siciles. Ses armoiries complètes (tableau 124) sont on ne peut plus chargées : d'Espagne soutenu de Naples (Anjou ancien et Jérusalem), flanqué à dextre de Parme (Farnèse, Autriche, Bourgogne et Portugal) et à senestre de Toscane, l'écu entouré du collier de l'Ordre constantinien de Saint-Georges. C'est Charles VII qui amena de Parme cette décoration prétendument originaire de l'Empire romain d'Orient.

La restauration de Ferdinand fut suivie d'émeutes populaires tant en Sicile qu'à Naples. Une constitution démocratique rédigée à la hâte ne donna pas les résultats escomptés et, au bout que quatre ans, le souverain prit le chemin de l'exil. Mais ce n'était qu'un faux rideau : l'année suivante, en 1821, il réapparissait, protégé par les baïonnettes autrichiennes, qui l'imposèrent à Naples jusqu'en 1827. Après la mort de sa femme autrichienne, Ferdinand épousa morganatiquement une ancienne maîtresse.

François I^{er} préféra une vie dissipée aux affaires du royaume et son règne fut l'âge d'or de la corruption et du trafic des charges. Son fils Ferdinand II n'apporta guère d'amélioration en dépit de velléités libérales et lorsque — surtout en Sicile — éclatèrent plusieurs soulèvements, il n'hésita pas à ordonner une sauvage répression. Après qu'il eut fait bombarder plusieurs villes, ses sujets le surnommèrent „Bomba“. Dans un style moins percutant mais plus recherché, le ministre anglais William Gladstone dit un jour que le régime de Ferdinand II était „la négation de Dieu érigée en système de gouvernement“. Le roi mourut en 1859, au moment précis où l'alliance franco-sarde faisait craquer la domination autrichienne sur l'Italie septentrionale. En vain Victor-Emmanuel de Savoie offrit-il par deux fois à François II de partager l'Italie avec lui. Mais le destin allait frapper par la main de Garibaldi qui, à la tête de mille „chemises rouges“, débarqua en Sicile le 11 mai 1860. En juin, il s'était rendu maître de l'île et, en août, il repassait sur le continent. Un mois plus tard, Garibaldi était à Naples. Victor-Emmanuel fut proclamé roi d'Italie à Turin en février 1861 et François II installa ses pénates à Rome sans renoncer pour autant à ses droits, qui se transmirent tour à tour à son demi-frère le comte de Caserte, puis à ses neveux Ferdinand, duc de Calabre, et Rénier. Un troisième frère, né entre Ferdinand et Rénier, abandonna ses droits en épousant une infante d'Espagne, mais ses descendants les ont revendiqués à la mort de Ferdinand, en 1960. Ils sont actuellement reconnus par le chef de la maison de Bourbon et par le roi d'Espagne, en la personne de don Carlos, duc de Calabre, époux de la princesse Anne d'Orléans, fille du comte de Paris.



Chapitre 34

LES DUCHÉS ITALIENS

Si, grâce au royaume de Naples, l'Italie méridionale bénéficiait des avantages d'une certaine unité, la situation était tout à fait différente au nord de Rome. Au Moyen Age, dans cette région, l'autorité se dispersait entre plusieurs Etats souvent centrés sur une ville suffisamment florissante pour s'affranchir du pouvoir impérial. Dès le ^{xii}e siècle, les plus grandes villes de la plaine lombarde — Milan surtout — avaient établi des „communes“. Par ce terme, il faut entendre des institutions qui administraient la zone urbaine et la campagne environnante, et qui s'étaient arrogé, aux dépens de la couronne ou de ses représentants, le droit de rendre justice, de battre monnaie et de percevoir l'impôt. Au début, la forme de ce gouvernement était soit démocratique, soit oligarchique, mais seule Venise conserva ses institutions républicaines jusqu'à la fin. Partout ailleurs, vers la fin du Moyen Age, des dynasties locales se manifestèrent, usurpant d'abord le pouvoir de fait, puis se parant des titres correspondants. Presque toujours leurs membres usèrent de la tyrannie, mais se révélèrent des mécènes sur le plan des arts. Dans les villes, des conflits perpétuels et acharnés opposaient Guelfes et Gibelins (en gros, les partisans du pape et ceux de l'empereur). On vit aussi des Guelfes rivaliser entre eux. Les Etats-cités se livraient à une vigoureuse concurrence commerciale et il n'était pas exceptionnel que les conflits dégénèrent en combats.

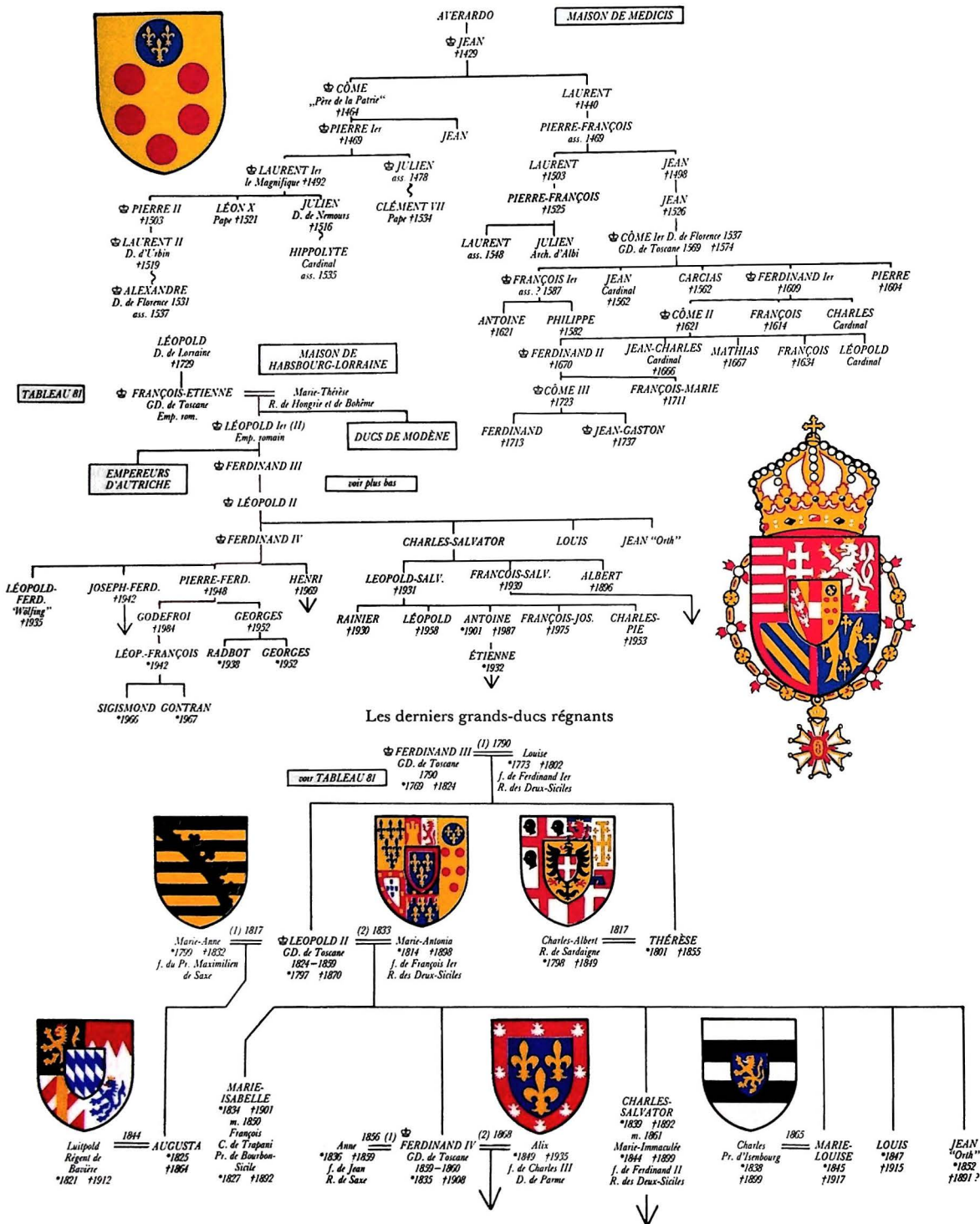
TOSCANE

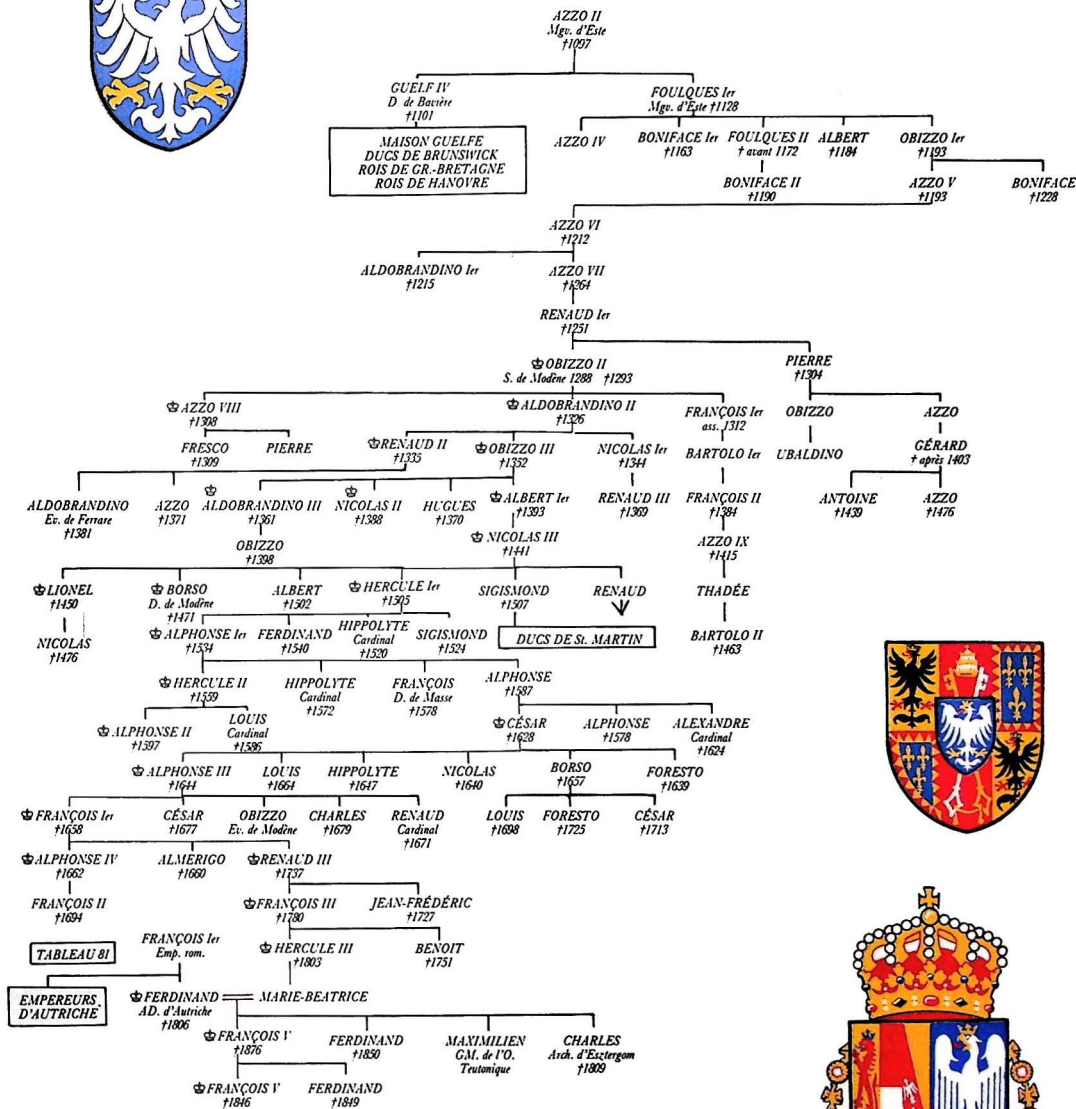
Florence avait fait partie de la marche de Toscane, léguée en 1114 au Saint-Siège par la comtesse Mathilde. Dès cette époque, diverses cités avaient rapidement affirmé leur indépendance : Pise, Lucques, Sienne et Florence elle-même. Cette dernière ville était administrée par douze guildes très attachées à leur rôle politique. Ainsi, Dante fut exilé parce qu'il appartenait au parti des Guelfes „blancs“. Florence formait alors un curieux microcosme. Si elle était la ville dans laquelle s'épanouissaient quelques artistes de génie (Donatello, Uccello, Botticelli, Bellini et autres), c'était aussi une cité où l'on réglait ses comptes dans le sang. Sur le plan internatio-

nal, la politique de Florence tendait en grande partie à favoriser l'expansion des banques établies dans ses murs. C'est ainsi que Jean de Médicis (tableau 127) réalisa une immense fortune. Son fils Cosme — surnommé *Pater Patriae* — fut le personnage dominant d'une société encore républicaine dans sa forme. Sans aucun droit particulier au pouvoir, il fit le vide autour de lui et vécut dans une splendeur royale. Grâce à lui Florence connut une période artistique exceptionnelle, tant sur le plan pictural et musical que littéraire.

Son petit-fils Laurent le *Magnifique* sortit indemne d'un complot tramé en 1478 par les Pazzi, famille de banquiers rivaux, dont la puissance était d'autant plus grande qu'ils avaient des attaches avec le pape Sixte IV. Moins chanceux, son frère Julien avait trouvé la mort à l'intérieur même de la cathédrale. Laurent régna sur Florence avec un éclat inégalé, car il s'entendait mieux encore à manipuler l'appareil du gouvernement qu'à remplir les coffres de sa banque. Il favorisait les activités intellectuelles et dirigeait les travaux des érudits dont il aimait s'entourer, faisant lui-même d'ailleurs œuvre d'écrivain. Un de ses fils et un de ses neveux montèrent sur le trône de saint Pierre. C'est ainsi que Léon X perpétua glorieusement à Rome la tradition familiale du mécénat, et le principal bénéficiaire de ses largesses fut le peintre Raphaël. Clément VII, lui, fit édifier à Florence la chapelle des Médicis, dans laquelle deux œuvres splendides de Michel Ange honorent la mémoire de parents du Souverain Pontife, Julien, duc de Nemours (†1516) et Laurent, duc d'Urbin (†1519). Les armoiries des Médicis comportaient à l'origine plusieurs boules de gueules (*palle*) — parfois huit, parfois moins — sur champ d'or. A l'époque de Cosme, leur nombre était fixé à six. Louis XI de France avait, en 1465, accordé aux Médicis le privilège de remplacer la boule supérieure par un tourteau d'azur à trois fleurs de lys d'or.

Alexandre, fils illégitime de Laurent et duc d'Urbin, fut le premier Médicis à porter vraiment le titre de duc. Il fut assassiné par un lointain cousin, compagnon de débauche, lequel fut à son tour abattu en 1548. Le gouvernement de Florence échut alors à Cosme, fils d'un mercenaire célèbre appartenant à la branche cadette de

TOSCANE
Aperçu général



la famille. Celui-ci agrandit le territoire de la cité par l'acquisition de Sienna, et fut fait grand-duc par le pape. Mais ses successeurs — quoique toujours passionnés d'art — se distinguèrent peu en tant que souverains. François I^{er} fut un libertin notoire et Cosme III, par contre, un goinfre confit en dévotions. Jean-Gaston n'eut pas d'enfant et s'épuisa tellement dans la débauche que, devenu grand-duc, il dut rester alité pendant le plus clair de son règne. Bien avant sa mort, les grandes puissances discutaient déjà du problème de sa succession. Elles résolurent d'abord de l'offrir à l'infant Charles d'Espagne (futur roi de Naples), mais le grand-duché de Toscane fut finalement attribué en 1737 à François de Lorraine (futur empereur) en échange de la Lorraine (chapitre 28). François le transmit à son deuxième fils, Léopold qui (le jour où, en 1790, il reçut la couronne impériale) le céda à son deuxième fils, Ferdinand III. Léopold se montra parfait souverain et rendit la prospérité à ses sujets.

Pendant les guerres napoléoniennes, la Toscane fut d'abord constituée en royaume d'Etrurie, puis une partie fut cédée à la sœur de Napoléon, Elisa Baciocchi (tableaux 72—73) et le reste fut annexé à la France. Après la Restauration, Ferdinand III et Léopold II se révélèrent l'un et l'autre des monarques irréprochables et libéraux. En 1847, Lucques fut récupérée par le grand-duché mais, en 1859, les partisans de l'unité italienne forcèrent Léopold à abdiquer en faveur de son fils. L'année suivante, le gouvernement provisoire vota l'union avec la Sardaigne. Les armoiries des grands-ducs habsbourgeois comportaient un écusson tiercé de Lorraine, d'Autriche et de Toscane (Médicis) posé sur un écartelé de Hongrie, de Bohême, de Bourgogne et de Bar (tableau 127).

L'ordre de Saint-Joseph, dont le collier entoure l'écu, fut fondé en 1807 par Ferdinand III alors qu'il était encore grand-duc de Wurzburg. Il devait ce titre à Napoléon et c'est pourquoi l'insigne est dessiné sur le modèle de la Légion d'Honneur.

MODÈNE

A mi-chemin entre Padoue et Ferrare, la petite ville d'Este a donné son nom à une famille dont sont issues de grandes dynasties, tant en Italie qu'en Allemagne. Azzo II (tableau 128) épousa l'héritière des Guelfes allemands. De cette union devait descendre le puissant Henri *le Lion*, l'empereur Othon IV et, de façon moins directe, les électeurs de Hanovre et les rois de Grande-Bretagne, une ligne masculine qui se perpétue dans la personne du duc de Brunswick (tableau 99). Par son second mariage, Azzo fonda la maison italienne d'Este, qui n'allait s'éteindre qu'en 1803. Un autre fils devint comte du Maine.

Azzo VI fut seigneur de Ferrare en 1208, mais les rivalités locales étaient si fortes qu'il fallut attendre les dernières années d'Azzo VII pour que le fief familial se trouve à l'abri de tout danger. Obizzo II acquit Modène en 1288 et Reggio un an plus tard. Son fils Azzo VIII perdit l'une et l'autre villes, ouvrant ainsi une période trouble de conflits familiaux. Nicolas III remit les choses en place en réunissant sous son autorité Ferrare, Modène, Reggio et Parme. En outre, il fut fait gonfalonier de l'Eglise romaine. Son fils aîné Lionel accorda son

patronage aux artistes de son temps et son puîné Borso obtint de l'empereur Frédéric III le titre de duc de Modène et Ferrare. En outre, il reçut la seigneurie de Rovigo. Dès lors, Borso porta l'aigle impériale dans son blason. Les armoiries originelles d'Este sont d'azur à l'aigle d'argent, couronnée d'or. Les grandes armoiries, datant de 1508, témoignent de l'importance de la maison d'Este. Elles sont écartelées de l'Empire et de France (à la bordure d'or, concession de Charles VIII pour Ferrare) avec, entre les quartiers, un pal aux clés de saint Pierre, surmontées de la tiare (rappel des fonctions de gonfalonier de l'Eglise) et, sur le tout, l'aigle d'Este.

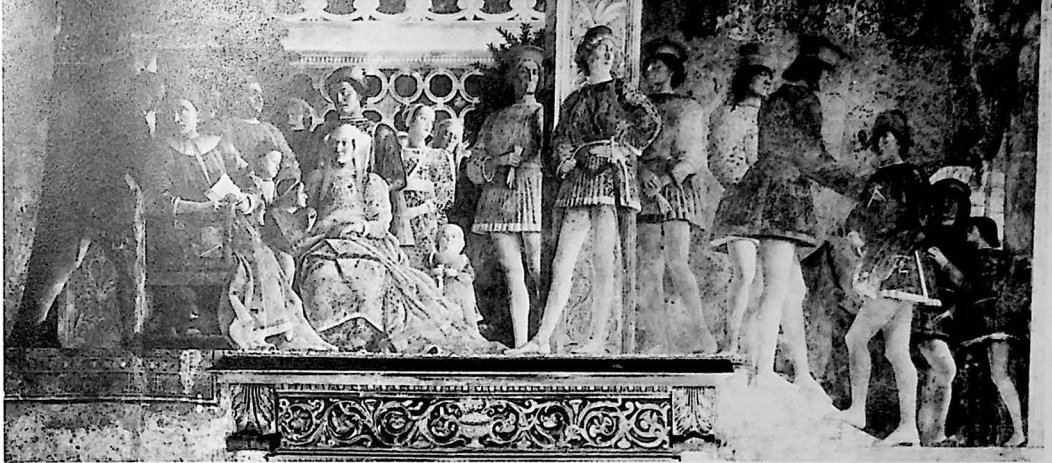
Avec Hercule I^{er} débuta l'âge d'or du duché. Une de ses filles, Isabelle, épousa le marquis de Mantoue et tint en cette ville une cour brillante, que fréquentaient des écrivains tels que Castiglione et des peintres aussi réputés que Raphaël et Mantegna. Son fils, Alphonse I^{er}, épousa la fameuse Lucrèce Borgia, fille naturelle du pape Alexandre VI. Alphonse avait la réputation d'être un homme de guerre, spécialisé en matière d'artillerie, et ses talents lui vinrent bien à point lorsqu'il eut à combattre les armées papales. Hercule II épousa une fille de Louis XII de France et fit construire à Tivoli la merveilleuse villa d'Este. L'Arioste fut attaché à la cour d'Alphonse I^{er} et le Tasse fut anobli par Alphonse II. Ce dernier, qui fit creuser nombre de canaux, avait établi sa résidence principale à Ferrare. Sa mort mit un terme à la branche aînée de la maison. Il avait désigné son cousin César comme héritier, mais le Saint-Siège annexa Ferrare aux Etats pontificaux, de sorte que César n'héritait que de Modène, où il eut la prudence de faire transférer la célèbre bibliothèque familiale.

Les souverains de la branche cadette jouèrent un rôle moins glorieux dans le monde des arts et se montrèrent plus discrets sur la scène politique européenne. Alphonse III se retira dans un monastère en 1629. Alphonse IV fut le père de Marie, seconde femme de Jacques II d'Angleterre et mère du Vieux Prétendant (tableau 7 et 8). Renaud III fit un mariage surprenant : il épousa une très lointaine cousine, Charlotte de Brunswick-Lunebourg. Dernier de la lignée, Hercule III fut chassé par les armées de la Révolution et sa fille unique épousa l'archiduc Ferdinand. En 1814, son petit-fils François IV fut restauré dans le duché, lequel fut gouverné tel un avant-poste autrichien. Le peuple de Modène vota l'union avec la Sardaigne en 1859 et François V fut déposé l'année suivante. La dynastie s'éteignit en 1863.

L'empereur François-Joseph conféra le titre et les armoiries d'Autriche-Este à son héritier, l'archiduc François-Ferdinand (tableau 82) et, après la mort de celui-ci, à l'archiduc Robert, deuxième fils du (futur) empereur Charles. Leur blason familial (en cœur des armes archiduciales) porte Este parti avec un tiercé de Habsbourg-Autriche-Lorraine.

MILAN

Fameuse pour le travail de ses tisserands, de ses armuriers et de ses orfèvres, la grande ville de Milan parvint très vite au premier rang des cités commerçantes de la plaine lombarde. Détruite par *Barberousse* en 1162,



elle fut reconstruite cinq ans plus tard. Milan resta quelque temps aux mains de la famille des guelfes Della Torre mais, en 1277, l'archevêque gibelin Othon Visconti les battit et en suspendit une demi-douzaine dans des cages de fer avant de prendre possession de son siège épiscopal. Dès lors, les Visconti régnèrent sur Milan. Leurs armoiries à la bisse (ou guivre) sont sans doute parlantes. Certains y voient le rappel de l'insigne d'un Sarrasin tué lors d'une croisade ; pour d'autres, l'animal représenté est un monstre occupé à engloutir l'héritier de Milan. Il n'est pas impossible que cet emblème constitue un jeu de mots sur le latin *Anguis*, qui désigne à la fois un serpent et le château des Visconti à Angleria. Mathieu Visconti devint vicaire de l'empire et, dès lors, ses armoiries sont écartelées avec l'aigle impériale. L'empereur Albert ajouta une couronne sur la tête de la guivre des Visconti. (Les armes ainsi combinées passeront aux Sforza lorsque ceux-ci hériteront de Milan.) Mathieu I^{er} agrandit considérablement les domaines de la cité en y adjoignant Pavie, Plaisance, Bergame et d'autres fiefs. Luchino acquit Parme, mais fut assassiné par sa propre femme. Non content d'être archevêque et cardinal, son frère Jean mit la main sur Bologne et le précieux port de Gênes. Il délégua le poète Pétrarque pour le représenter dans les négociations menées avec Venise.

Jean-Galéas I^{er} refit l'Etat que son père Galéas II et son oncle Barnabé avaient administré conjointement après avoir assassiné leur frère Mathieu II. Il fit entreprendre les travaux de la cathédrale de Milan, un des édifices les plus remarquables de l'Europe chrétienne, et obtint de l'empereur le titre de duc. Il était sans scrupule ni remords, et prêt à tout pour créer en Italie septentrionale un Etat puissant. Le succès couronna en grande partie ses entreprises, mais un adversaire redoutable, la république de Venise, bloquait toute expansion vers l'Est tandis que la république de Florence faisait barrage au Sud. Les trois Etats devaient forcément se faire la guerre et les grands chefs de mercenaires (les *condottieri*) profitèrent copieusement de la situation. Après la mort de son frère devenu fou, l'autre fils de Jean-Galéas, Philippe-Marie, tenta de mener à terme les projets de son père, mais il ne progressa que fort peu. Sa fille unique et illégitime Blanche-Marie avait été mariée à un fameux *condottiere*, François Sforza, lui-même bâtarde. La famille Sforza se battit pendant près d'un siècle pour protéger son

Louis III de Gonzague (†1478), seigneur de Mantoue, et son épouse, Barbara de Brandebourg, tous deux assis, entourés de leurs proches et de courtisans. Louis semble consulter son secrétaire, mais aucun des personnages n'a été identifié avec certitude. Fresque d'Andrea Mantegna, 1474.

héritage, mais l'Italie du Nord était devenue un champ clos où s'affrontaient désormais des puissances européennes aussi importantes que la France et l'Autriche. Les Français conquièrent Milan à deux reprises et, à deux reprises, les Sforza revinrent en place. La mort de François II (1535) marqua le glas de la dynastie. Milan passa aux Habsbourg, puis à la couronne d'Espagne. La paix d'Utrecht de 1713 fit passer le Milanais à l'Autriche, qui le conserva jusqu'à l'entrée de la province dans le royaume d'Italie (1860), hormis les quelques années où Napoléon y fut maître.

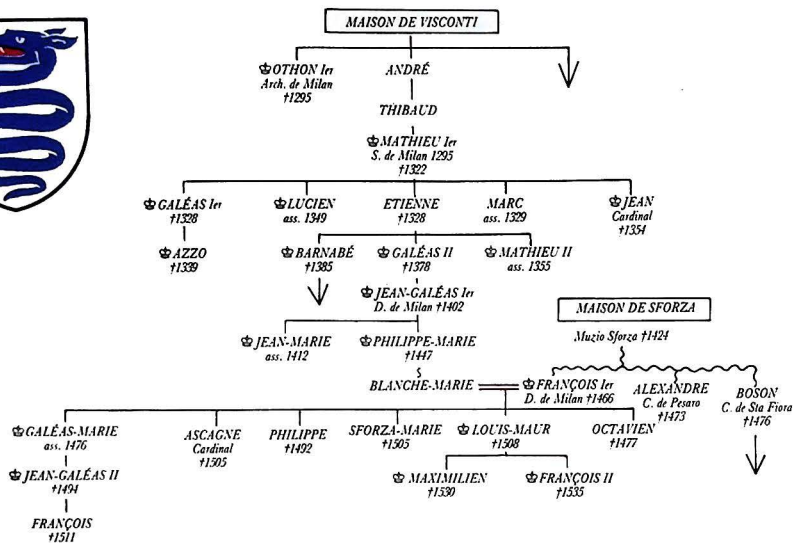
MANTOUE

Mantoue occupe une position stratégique entre deux grands lacs. A l'époque classique, la ville donna naissance à Virgile. Au Moyen Age, elle se transforma en une redoutable forteresse. Plus tard, Mantoue devait voir naître le célèbre troubadour Sordello, chanté par Dante et Browning. En 1328, Louis de Gonzague (tableau 129), un des chefs du parti guelfe, devint capitaine de la ville et, dès lors, le sort de Mantoue allait être lié à celui de sa famille. Ses armoiries originelles portent un simple burelé d'or et de sable. En 1433, l'empereur Sigismond nomma Jean-François marquis de Mantoue et lui concéda également de nouvelles armes, d'argent à la croix de gueules cantonnée de quatre aigles impériales (tableau 129). La cour de Mantoue commença alors à jouer son rôle dans le grand mouvement de la Renaissance. Louis III épousa une Brandebourg, et son petit-fils Jean-François II, la belle et talentueuse Isabelle d'Este, dont les appartements font aujourd'hui encore la gloire du palais.

Frédéric II fit bâtir par son artiste préféré, Jules Romain, le splendide palais du Té, en lisière de la ville. Il obtint le titre de duc de Mantoue en 1530 et conféra le comté de Guastalla à son jeune frère. La ligne cadette s'y perpétua jusque en 1746 et, dans l'intervalle, son domaine devint duché. A Frédéric succéda son fils aîné,

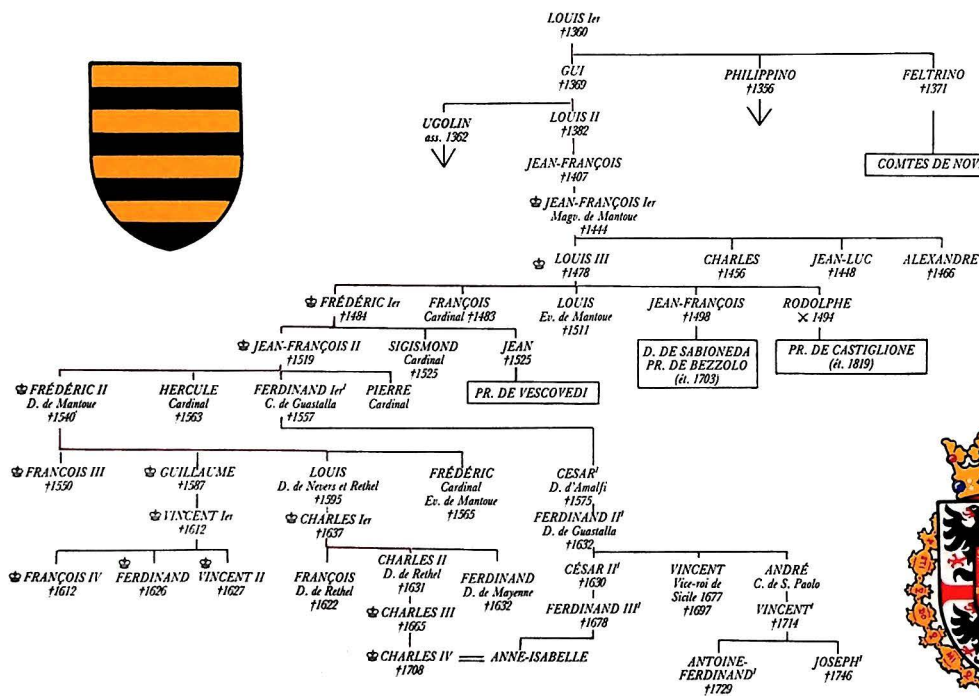
MILAN

Aperçu général



MANTOUE ET GUASTALLA

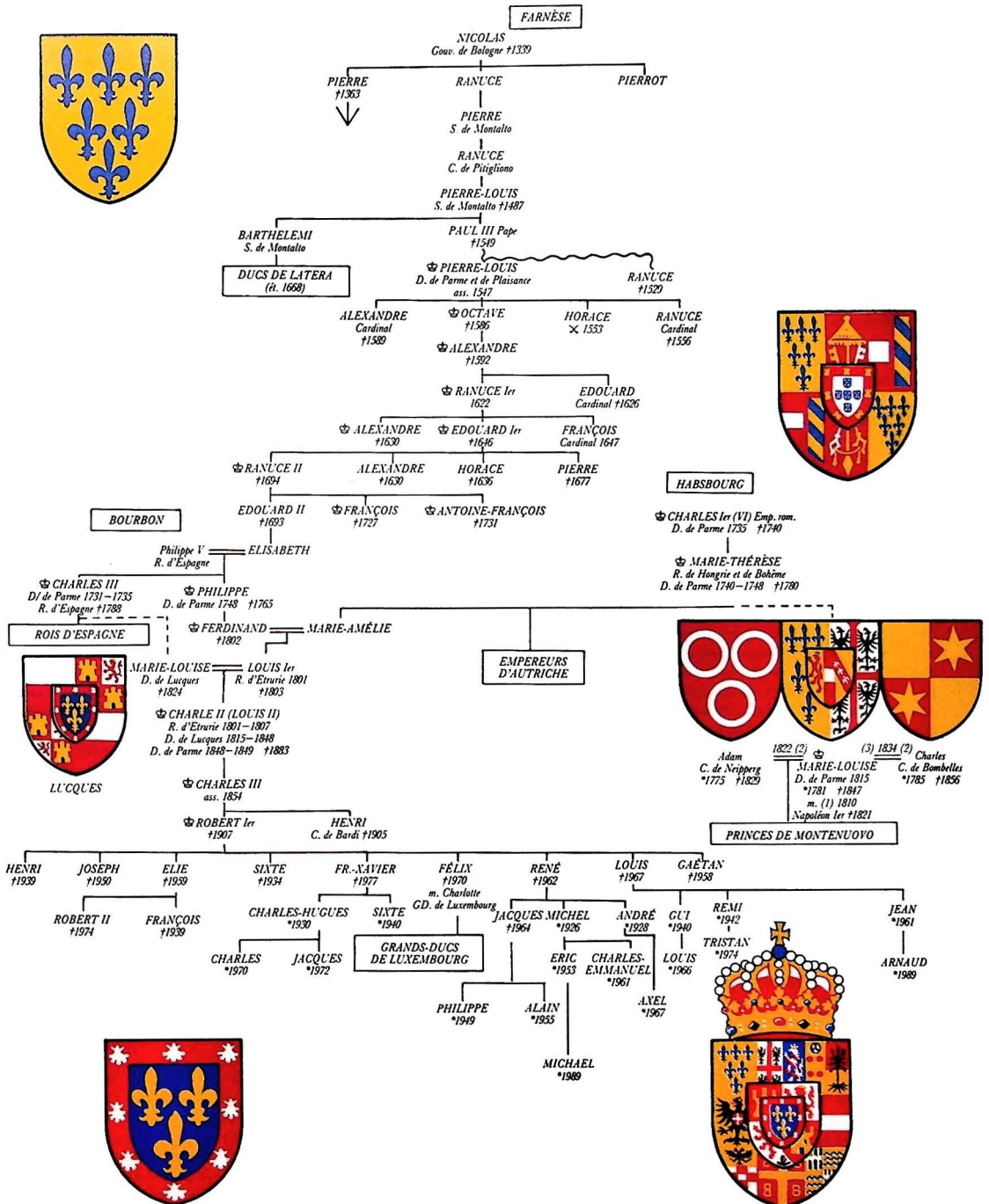
Aperçu général (Maison de Gonzague)



NOTE
1 Régner à Guastalla

PARME Aperçu général

TABEAU 130



François III, mais son troisième fils Louis épousa une héritière française et devint ainsi duc de Nevers. A l'extinction de la ligne aînée en 1627, Charles de Nevers revendiqua Mantoue et fut aussitôt contré par l'empereur, dont les troupes mirent la ville à sac. Charles finit par imposer son droit, mais le destin de Mantoue resta marqué par l'événement : la ville ne retrouva jamais sa prospérité passée. Charles IV fut du côté de la France dans la guerre de Succession d'Espagne, si bien qu'au terme des hostilités, son duché fut partagé entre la Savoie et l'Autriche. Les armoiries complètes, entourées du collier de l'ordre du Saint-Sacrement, portent la croix et les aigles des Gonzague, avec en cœur un écusson à neuf quartiers représentant divers fiefs ou revendications : l'Empire romain d'Orient, Lombardie, Gonzague ancien, Byzance, Aragon, Montferrat, Saxe, Bar et Jérusalem. La disposition de ce blason, où les armes des fiefs sont portées sur l'écu familial, est contraire à la tradition héraldique générale.

PARME

Au Moyen Âge, plusieurs familles se disputaient Parme, la plus importante étant celle de Correggio. En 1346, les Visconti de Milan mirent la main sur la ville mais, de 1512 à 1545, celle-ci passa sous l'autorité du Saint-Siège.

La famille Farnèse (tableau 130) était originaire des environs d'Orvieto, ville d'Ombrie qui faisait partie du patrimoine pontifical. La jolie Julie Farnèse plut au pape Alexandre VI et le frère cadet de la jeune femme, d'abord élu cardinal, finit par coiffer la tiare sous le nom de Paul III. Ses mœurs n'étaient hélas guère plus édifiantes que celles de son prédécesseur et il passa une bonne partie de son pontificat à assurer l'avenir de ses nombreux bâtards. Pierre-Louis Farnèse, ne dédaignant pas les plaisirs, fut cependant un homme à poigne. Il reçut plusieurs seigneuries aux alentours de Rome et, en 1545, fut fait duc de Parme et de Plaisance. Deux ans plus tard, il fut assassiné dans cette dernière ville, qui tomba aux mains des Impériaux. Son fils, le cardinal Alexandre, termina les travaux du grand palais Farnèse, à Rome. Un autre fils, Horace, hérita des propriétés de Romagne. Quant à Octave, après avoir épousé Marguerite (fille naturelle de l'empereur Charles Quint), il reprit Parme, puis Plaisance. Leur fils Alexandre, duc de Parme, fut l'un des plus brillants capitaines du xvie siècle. Il épousa une princesse portugaise et remplit brillamment les fonctions de gouverneur général des Pays-Bas. Si l'Armada de Philippe II était arrivée à bon port, il eût mené l'invasion de l'Angleterre. Ces préoccupations de haute politique ne lui laissèrent évidemment que peu de temps pour s'occuper de son propre duché.

Les armoiries originelles des Farnèse étaient probablement au champ d'or semé de fleurs de lys d'azur, mais le nombre de fleurs fut réduit à six. Alexandre et les ducs qui le suivirent écartelèrent ces armes avec celles d'Autriche-Bourgogne (en souvenir de la mère d'Alexandre) avec, en pal, les clés pontificales surmontées du gonfalon pontifical ou *ombrellino* (à comparer au blason de Modène, tableau 128). Les Farnèse furent, de 1546 à 1641, gonfaloniers de l'Eglise. L'écusson de Portugal provient de l'épouse du glorieux duc de Parme (tableau 116), qui avait apporté à son mari un droit à ce royaume.

La mort du duc Antoine-François en 1731 livra Parme aux machinations de la très adroite reine Isabelle d'Espagne (voir chapitre 11), et le duché passa successivement à ses deux fils. Avant que Philippe ne prenne le pouvoir, Charles fit transporter à Naples la meilleure part des collections artistiques de la ville et, en 1796, les armées de la Révolution française submergèrent Parme. En 1801, un royaume d'Etrurie, situé au sud des Apennins, fut littéralement fabriqué pour Louis, fils du duc détrôné. En 1815, Parme, Plaisance et Guastalla furent réunies en un seul duché au profit de Marie-Louise d'Autriche, épouse de Napoléon exilé à Saint-Hélène. L'ex-impératrice des Français y rencontra le général comte de Neipperg, qu'elle devait épouser morganatiquement après la mort de l'empereur. Femme faible, on a dit d'elle qu'elle ne sut être ni impératrice, ni épouse, ni mère... A sa mort, vers la fin de 1847, Parme et Plaisance revinrent à Charles II, qui avait appris son métier de souverain à la tête du duché de Lucques. Comme duc de Lucques (1815-1848) il a porté les couleurs de la ville écartelées avec les armes d'Espagne et, sur le tout, un écusson de Bourbon. Charles abdiqua en 1849 et son fils fut assassiné cinq ans plus tard. Agé de 12 ans, son petit-fils fut renversé en 1860 et Parme fut incorporée au royaume d'Italie. Le duc dépossédé, Robert I^{er}, finit par être à la tête d'une nombreuse famille. Trois de ses fils lui succédèrent tour à tour comme prétendants. Un autre — le prince Sixte — fut, en 1917, mêlé aux tentatives de paix négociée. Le prince Félix était le père de l'actuel grand-duc de Luxembourg (tableau 39). La prince Xavier fut désigné comme „régent“ du mouvement carliste espagnol (voir chapitre 11), mais la mort de son neveu, le duc Robert II, le fit également duc de Parme en titre. Son fils, le prince Charles-Hugues, est aujourd'hui chef de la famille de Bourbon-Parme et a épousé en 1964 une princesse des Pays-Bas (tableau 36), dont il a divorcé depuis. Les ducs de Parme portent de France à la bordure de gueules chargée de huit coquilles d'argent. Leurs grandes armoiries comportent dix quartiers avec, sur le tout, un écartelé de Castille et de Léon, chargé lui-même de l'écusson familial.



Chapitre 35

POLOGNE

On connaît peu de choses des premiers habitants de la Pologne qui, selon certains documents, occupaient jadis la région située entre l'Oder et la Vistule. Leur nom signifie sans doute „les habitants de la plaine“ et il leur convenait donc parfaitement. De même le territoire plus au nord — la Poméranie — a aussi une appellation d'origine géographique puisqu'il se traduit par „le long de la côte“. Comme nous le verrons, les frontières de la Pologne médiévale se sont beaucoup modifiées d'une génération à l'autre, mais le pays ne fut jamais aussi vaste qu'après son union à la Lituanie, sous Ladislas II, le premier roi de la dynastie des Jagellon (tableau 131).

Au *x* siècle, l'expansion de l'Allemagne vers l'Est mit les rois othoniens en contact direct avec la Pologne, dont les habitants se convertirent au christianisme sous Mieszko I^{er}. Marié à une princesse de Bohême, ce souverain appartenait à une famille qui faisait remonter son origine à un certain Piast, personnage semi-légendaire ayant vécu, supposait-on, au *ix* siècle. Le fils de Mieszko, Boleslas I^{er}, assura l'indépendance de l'Eglise polonaise et reçut, probablement en l'an 1000, le titre royal des mains d'Othon III, dont la nièce épousa par la suite l'héritier de Boleslas. Ce mariage enrichit la dynastie polonaise d'un apport de sang byzantin. La mort de Boleslas fut malheureusement suivie d'une période de discorde et de luttes intestines. Casimir I^{er} (première rangée du tableau 132) rétablit un semblant d'ordre dans l'Eglise et dans l'Etat. Son fils, Boleslas II *le Hardi* fut donc en mesure de se faire couronner roi, et de mener une politique d'expansion. Cependant, en 1079, il fit exécuter l'archevêque Stanislas de Cracovie (qui allait devenir un des saints nationaux) et cette décision semble avoir provoqué l'exil du roi.

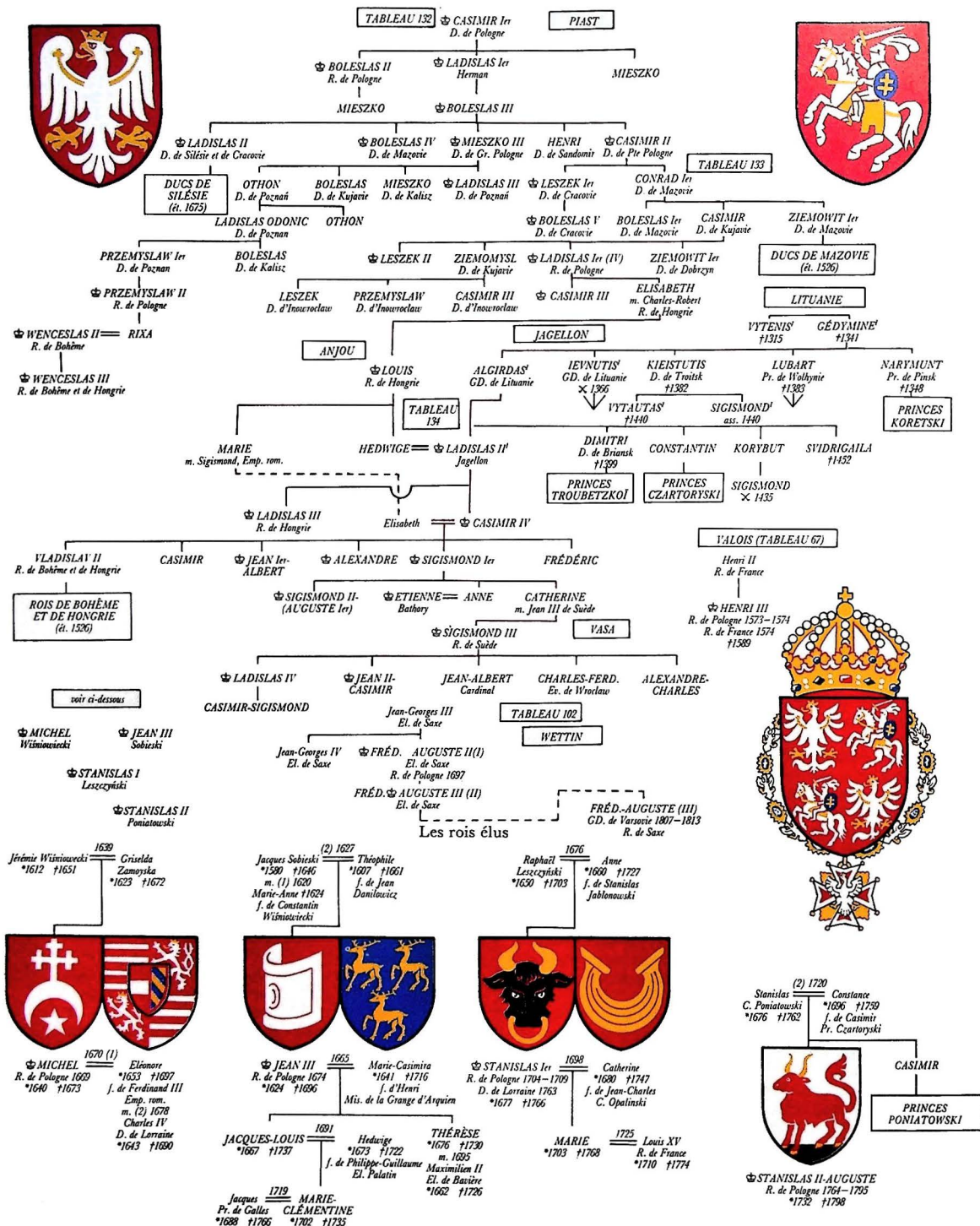
Son frère Ladislas I^{er} était faible au point de n'oser revendiquer le titre de roi. Il fut donc contraint de partager son royaume avec deux de ses fils. Pire : alors que la Russie menaçait, il ne fit rien pour protéger sa frontière orientale. Boleslas III *Bouche Torse*, par contre, parvint à maintenir son autonomie face aux visées germaniques et acquit la Poméranie, porte ouverte sur la mer. Il eut en outre la sagesse, sentant venir sa fin, de répartir très prudemment ses domaines entre ses

nombreux fils. Certains historiens ont critiqué sa façon de procéder, mais Boleslas III semble avoir, de toute bonne foi, cherché à prévenir toute discorde en donnant une primauté incontestable au prince qui détenait Cracovie, la capitale.

Ses intentions ne furent pas récompensées par le destin. Le morcellement politique s'installa en effet en Pologne. Le système de la „primauté“ subsista, mais le prince ainsi favorisé ne jouit plus que d'un pouvoir minimal, limité à la province de „Petite Pologne“ et à la capitale. Toutefois, Cracovie ne cessa de gagner en richesse et en influence. Au nord-ouest, la „Grande Pologne“ était généralement aux mains d'un autre seigneur et, pendant quelque cinq siècles, la Silésie demeura propriété de la branche aînée. Prince à qui son père Boleslas III n'avait rien légué parce que cadet et vraisemblablement posthume, Casimir II finit par prendre Cracovie mais, à sa mort, la confusion fut à son comble. La situation était d'autant plus regrettable que la Pologne avait alors à affronter de rudes voisins. Conrad, duc de Mazovie (tableau 133), sollicita l'assistance des Chevaliers teutoniques contre les Borusses païens. A la fin du *xiii* siècle, l'Ordre avait ainsi occupé la Poméranie et coupé la Pologne de la Baltique. Les hordes mongoles menaçaient le pays sur sa frontière orientale. Batou et son fameux général Souboudaï avaient déferlé de Russie et défait une armée polonaise à Liegnitz, en 1241. Les Polonais étaient commandés par le duc Henri II de Silésie, arrière-petit-fils de Ladislas II (tableau 132). Bien que la Pologne ne fût pas vraiment occupée par les Tartares, elle se trouva presque désintégrée.

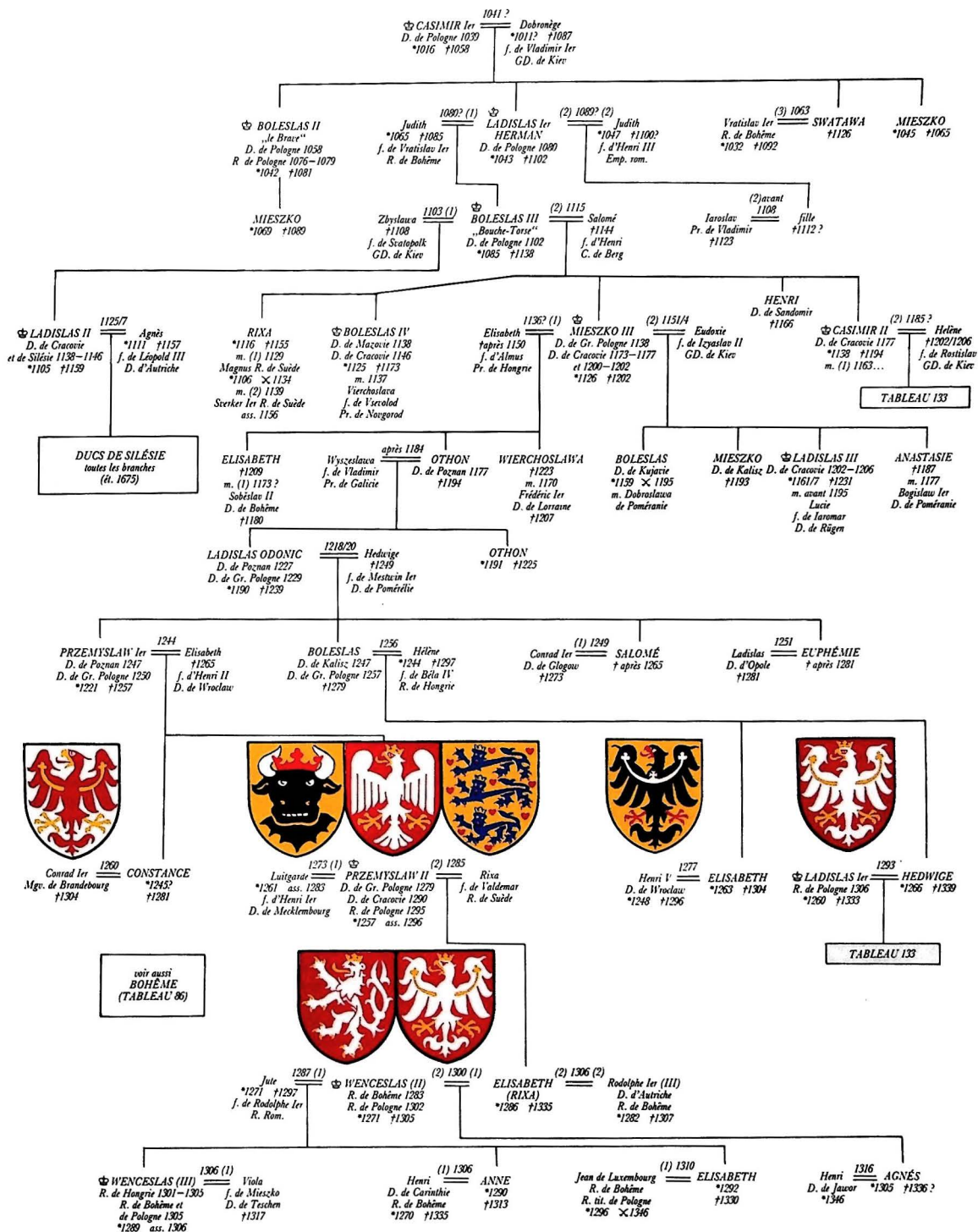
Le sceau équestre de Boleslas V (tableau 133) montre une aigle sur le bouclier. Il ne fait pas de doute qu'à cette époque un motif commençait à s'imposer dans les armoiries du pays : l'aigle d'argent au bec et aux serres d'or, frappée d'un croissant tréflé du même métal, sur fond de gueules. On y ajouta une couronne d'or au début du *xiv* siècle (en tête du tableau 131). Przemyslaw II (tableau 132) réalisa l'union des provinces septentrionales et fut même couronné roi par l'archevêque de Gniezno (Gnesen), mais il fut assassiné peu après. Sa fille unique épousa Wenceslas de Bohême et l'on put croire un

Aperçu général



POLOGNE
Maison de Piast (branche aînée)

TABLEAU 132



moment que la Pologne — ou du moins une grande partie de son territoire — allait devenir une composante d'un empire centré sur Prague. Ce rêve fut réduit à néant par le meurtre de Wenceslas III en 1306. Ces deux derniers rois renaissaient sur un écu mi-parti le lion de Bohême et l'aigle de Pologne.

La fortune se mit alors à tourner en faveur de la dynastie polonaise. Ladislas IV, duc de Cracovie, avait été chassé du pays par Wenceslas II, mais l'opinion publique s'était ralliée à sa cause. L'une après l'autre, les provinces lui firent allégeance et, en 1320, Ladislas se trouva en situation de reprendre le titre royal (et d'ajouter une couronne à son blason). En 1331, à Plowce, il infligea une rude défaite aux Chevaliers teutoniques. A cette époque, la Silésie — bien qu'encore gouvernée par des princes de la famille de Piast — était nettement attirée dans l'orbite de la Bohême et de l'Empire. Ladislas I^{er} (puisque tel devint son nom après son avènement) avait cependant entrepris de reconstruire la Pologne et son œuvre fut poursuivie par son fils Casimir III *le Grand*, bien préparé pour le rôle qu'il avait à jouer. La position de la dynastie polonaise se renforça grâce à une série de mariages dans les maisons de Hongrie, de Bavière et de Poméranie. Un appel lancé au pape contre les agissements des Chevaliers teutoniques provoqua une action en justice dans une ville jusqu'alors peu connue : Varsovie. Des réformes sur le plan intérieur rendirent le pays plus prospère. Casimir acquit l'importante province de Galicie et reprit la Mazovie. Ses villes étaient en plein essor et les lois codifiées. Les juifs, fuyant les persécutions dont ils étaient victimes en Occident, recevaient la protection de la Pologne. L'embellissement de Cracovie allait bon train et la ville était devenue le siège d'une université...

L'UNION AVEC LA LITUANIE

N'ayant pas de fils, Casimir III avait désigné comme héritier son neveu Louis de Hongrie. Les armoiries de ce dernier portaient Hongrie ancien et Anjou, Pologne, Hongrie moderne et Dalmatie. Le nouveau roi avait déjà régné avec éclat sur la Hongrie, mais ce pays lui posait de nombreux problèmes, de même d'ailleurs que l'Italie, où il s'était laissé entraîner dans de délicates affaires. En 1374, Louis publia à Koszyce une charte fameuse qui, entre autres dispositions, consentait des privilèges à la classe des propriétaires terriens de petite noblesse, catégorie sociale d'origine militaire portant le nom collectif de *szlachta*. Louis I^{er} souhaitait laisser la Pologne en héritage à sa fille aînée Marie mais à sa mort en 1382, celle-ci fut élue par les Hongrois. Un conflit de succession éclata, qui dura deux ans, bien qu'Hedwige — fille cadette du défunt roi — fût généralement reconnue comme héritière et ait même été couronnée „roi” en 1384. Finalement, en 1386, Hedwige fut mariée à Jagellon, grand-duc de Lituanie. Cette alliance allait à l'encontre des goûts de la jeune fille, qui conservait le tendre souvenir de son précédent fiancé, Guillaume de Habsbourg. Jagellon (*Jogaila*) était païen ; dans le courant du XIII^e siècle, ses Etats n'avaient cessé de prendre de l'importance jusqu'à s'étendre dans les vallées du Dniester et du Dnieper. Désormais, il promettait à la noblesse

polonaise de se convertir au catholicisme, ainsi que toute sa famille, et de donner à la Pologne le premier rôle dans l'association des deux royaumes. Les armoiries lituanienues (en tête du tableau 131 — à droite) comportent un chevalier armé de toutes pièces, portant un bouclier rond d'azur frappé d'une croix patriarcale d'or. Cet écu fut désormais écartelé avec celui de la Pologne (tableau 133, au milieu et à droite). Jagellon avait en effet tenu sa promesse de se convertir et s'était fait baptiser au début de 1386 sous le nom de Ladislas. Sa femme et lui étaient désormais co-souverains et une nouvelle puissance avait vu le jour en Europe orientale. Les Chevaliers teutoniques qui, depuis deux siècles, s'efforçaient de convertir les Lituanienus par la force avaient soudainement perdu leur raison d'être... Hedwige — il est plaisant de le rapporter — s'accommoda rapidement de la situation et, s'étant prise d'estime pour son mari, collabora fidèlement avec lui. Lorsqu'elle sentit sa fin proche, elle alla jusqu'à lui conseiller de se remarier avec une de ses cousines, Anne de Cilly. Cependant Ladislas II dut se marier quatre fois pour concevoir un héritier. Dans l'intervalle, il remporta en 1410, sur les Chevaliers teutoniques, la sensationnelle victoire de Tannenberg, connue dans l'histoire de la Pologne sous le nom de Grünwald. Ce triomphe était aussi celui de la coopération entre la Pologne et la Lituanie car, en 1410, Ladislas avait transféré ce dernier pays à son cousin Witold (*Vytautas*) (tableau 131).

Selon les documents de l'époque, les familles nobles polonaises — qui étaient organisées en clans portant des armoiries communes — décidèrent d'adopter les familles des boyards lituanienus. Quarante-sept familles étaient concernées et la solidarité entre les deux peuples s'en trouva renforcée.

A Ladislas II succédèrent deux de ses fils (tableau 134). Ladislas III régna quelque temps sur la Hongrie et tomba devant les Turcs à Varna. Son frère, Casimir IV grand-duc de Lituanie, lui succéda en 1445, réunissant ainsi les deux composantes de son héritage. Au terme d'une longue guerre contre les Chevaliers teutoniques, il leur imposa la paix de Torun (1466), par laquelle la Pologne obtenait Marienburg (Malbork) et Dantzic, donc un débouché sur la mer. Cinq ans plus tard, la situation générale permit à Casimir IV de faire valoir les droits de son fils à la couronne de Bohême. A celle-ci, le jeune Ladislas allait joindre celle de Hongrie. Pendant le règne de Casimir, l'assemblée de Pologne — ou *Sejm* — accrut régulièrement son influence. Ces progrès n'avaient rien de surprenant, car la noblesse avait préparé le terrain en négociant sur ce point avec Jagellon dès avant son accession au trône. A la mort du petit-fils de l'ex-grand-duc de Lituanie, la monarchie passa, aux yeux de la majorité, pour une fonction élective. Néanmoins, trois fils de Casimir IV furent élus successivement. Si la splendeur du règne paternel avait joué un rôle dans ces choix, les rejetons ne témoignèrent pas des mêmes qualités que Casimir. Jean-Albert se lança dans une offensive bien préparée mais inutile contre les Turcs en Bukovine. Alexandre — qui gouvernait la Lituanie — finit par unir ce pays à la Pologne en 1501, mais dut céder à la *Sejm* le fameux privilège du *Nihil Novi*, au terme duquel tout changement était interdit sans l'approbation préalable

ble de l'assemblée. Sigismond I^{er} enfin, prince de belle prestance et profondément croyant, eut un règne plus long et moins agité. C'est pourtant à son époque que la première vague de la Réforme atteignit la Pologne et commença à saper les murs de la forteresse catholique que constituait le pays. En 1525, après la sécularisation de l'Ordre teutonique, Sigismond réussit à obtenir l'hommage du premier duc de Prusse (voir chapitre 23). L'année suivante, à la mort du dernier duc de la dynastie des Piast (tableau 131), il parvint à placer la Mazovie (dont la capitale était Varsovie) sous son administration directe. Ses efforts furent moins fructueux lorsqu'il voulut mettre sur pied un appareil militaire efficace, car chacune de ses propositions fut sabotée, tant par la grande que par la petite noblesse, qu'habitaient le même esprit d'indépendance et la même répulsion envers tout impôt.

Durant la première partie du règne de Sigismond II Auguste, le calvinisme réussit une percée en Pologne mais, vers 1565, la contre-Réforme reprit l'initiative et la nation redevint totalement catholique. La Pologne acquit la Livonie et, en 1569, l'union de Lublin souda toutes les provinces en un ensemble indivisible, dirigé par un roi élu. Lorsqu'en 1572 Sigismond II mourut sans descendance, ce royaume tout neuf fut mis à l'épreuve des réalités politiques. La dynastie des Jagellon avait bien servi la Pologne, mais elle avait négligé de doter le pays de solides bases administratives sur lesquelles les souverains futurs eussent pu bâtir. En fait, le royaume était une république au président couronné et doté de compétences trop limitées.

LA MONARCHIE ÉLECTIVE

Cinquante mille membres de la haute et de la petite noblesse se rassemblèrent donc à Varsovie pour choisir un nouveau roi. Des candidats venus de pays voisins, tel Jean III de Suède, durent s'incliner devant Henri de Valois, le fils préféré de la reine de France (tableaux 67 et 131). À peine eût-il reçu la couronne qu'Henri apprit la mort de son frère aîné. Il s'empessa donc de rentrer furtivement en France et l'anarchie s'installa en Pologne, ce dont profita une horde tartare pour mettre à sac toute la partie orientale du pays. Etienne Bathory (tableau 134) sortit vainqueur d'une nouvelle élection. C'était un noble hongrois, prince de Transylvanie depuis 1571. Un petit groupe de sénateurs s'étaient manifestés en faveur de l'empereur Maximilien II, ce qui eût rendu la situation difficile, mais Maximilien eut l'élégance de mourir peu après. Etienne était l'homme idéal pour occuper un trône. De grande taille, il portait belle barbe et moustache bien fournie. En outre, il était énergique et intelligent. Il mena une action vigoureuse pour affirmer l'autorité royale et pour mettre sur pied une armée comprenant un corps d'artillerie. Son règne fut trop court pour lui permettre d'atteindre tous ses objectifs. Comme tous les rois élus de Pologne qui allaient le suivre — et comme Henri de Valois qui l'avait précédé — il plaça son blason personnel sur un écu écartelé aux armes de Pologne et de Lituanie.

Un autre interrègne suivit. Cette fois, la candidature de Sigismond — fils du roi de Suède et neveu de la veuve d'Etienne Bathory — l'emporta sur celle d'un archiduc

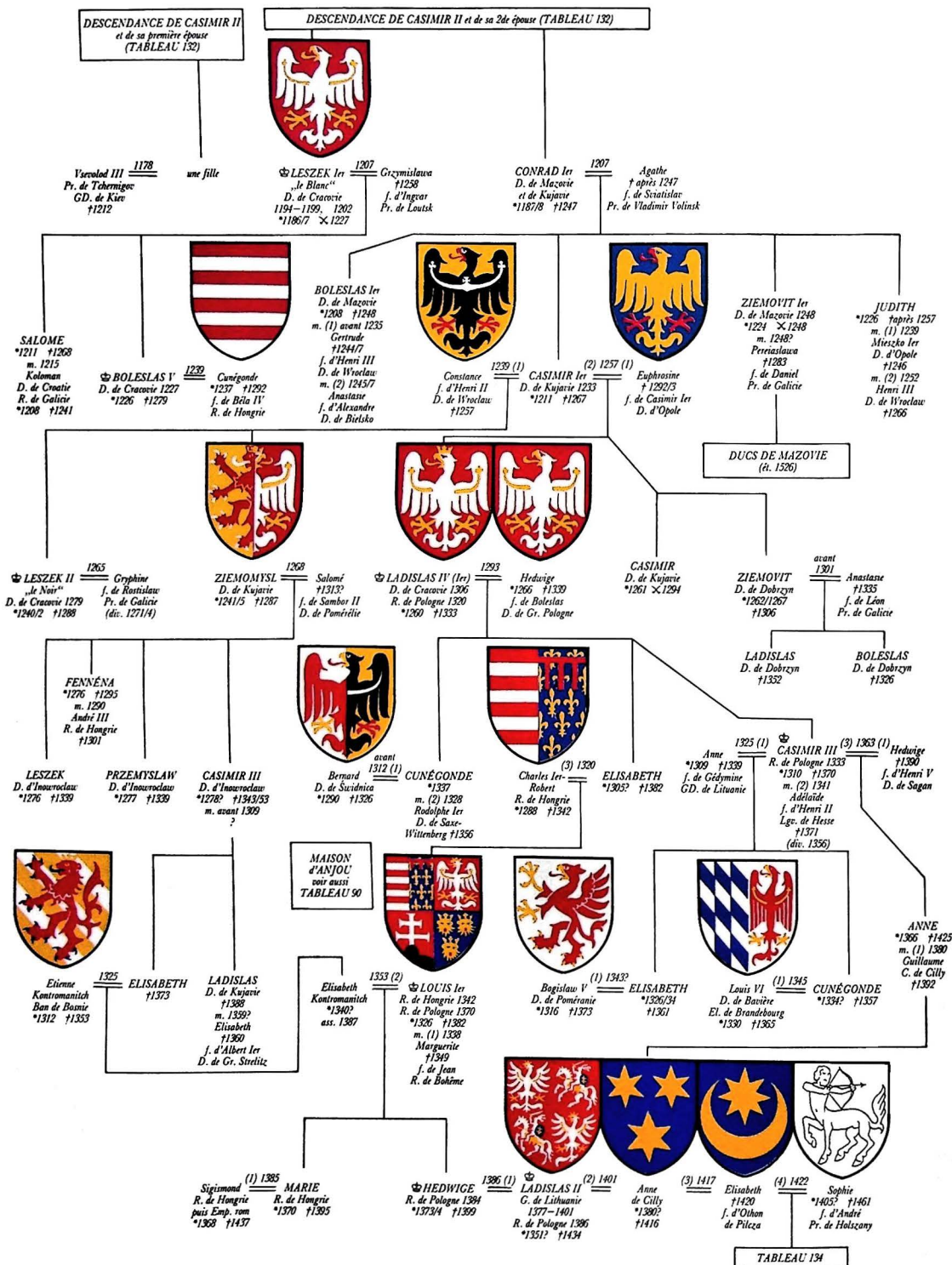
autrichien. Le nouveau roi était dévot et morose, deux traits de caractère qui le préparaient mal pour affronter la noblesse polonaise, dont la jovialité n'avait d'égale que la myopie politique. Faisant preuve d'égoïsme, la *szlachta* refusa de voter des impôts et établit le désastreux principe du *liberum veto*, qui permettait à un seul opposant de bloquer toute proposition de loi, ou de mettre un terme à une séance de la *Sejm*. En 1596, Sigismond créa l'Eglise uniate, qui reconnaissait la suprématie de Rome tout en réunissant une grande partie des sujets de rite orthodoxe. Mais le roi gaspilla le plus clair de son temps à chercher en vain comment assurer sa propre succession au trône de Suède (chapitre 7). A sa décharge, il faut dire qu'il eut assez d'habileté pour tenir la Pologne à l'écart de tout engagement dans la guerre de Trente Ans, qui s'accompagnait d'un cortège de destructions. Cependant, tous ses efforts pour réaliser des réformes internes n'aboutirent qu'à peu de choses.

Son fils Ladislas IV fut élu sans difficulté. Sous son règne, la Pologne fit quelques progrès contre la Suède, la Russie et la Turquie, mais le roi commit l'imprudence de se mêler des affaires des turbulents Cosaques établis sur sa frontière méridionale. Peu après la mort soudaine de Ladislas, l'armée polonaise se fit tailler en pièces par ces bouillants voisins. Le frère du roi, Jean II Casimir, parvint à se faire élire en dépit d'une opposition émanant d'un autre frère, l'évêque de Wrocław (Breslau). En 1651, le nouveau souverain, ayant mis les Cosaques à la raison, dut bientôt faire face à la double invasion des Suédois (au nord) et des Russes (à l'est). En 1667, la Pologne dut céder à la Russie la ville de Kiev et tous ses territoires à l'est du Dnieper. L'année suivante, l'infortuné Jean II abandonnait la couronne et se retirait en France.

Le choix des électeurs se fixa alors sur Michel Wiśniowiecki, noble polonais dont l'aspect évoquait une ascendance tartare. Ses armoiries (tableau 131) sont typiques de l'héraldique polonaise, laquelle compte de nombreux exemples de la croix mouvant soit d'un croissant, soit d'un fer à cheval. Ces armes furent posées sur celles de Pologne et de Lituanie dès que Michel monta sur le trône. Fils d'un célèbre homme de guerre, le nouveau roi avait cependant peu de qualités militaires. C'est au général en chef Jean Sobieski que la Pologne dut ses seuls succès face à la menace turque toujours croissante. Aussi, lors de l'élection suivante, en 1674, ce grand soldat l'emporta-t-il sans difficulté face à la candidature de Charles de Lorraine.

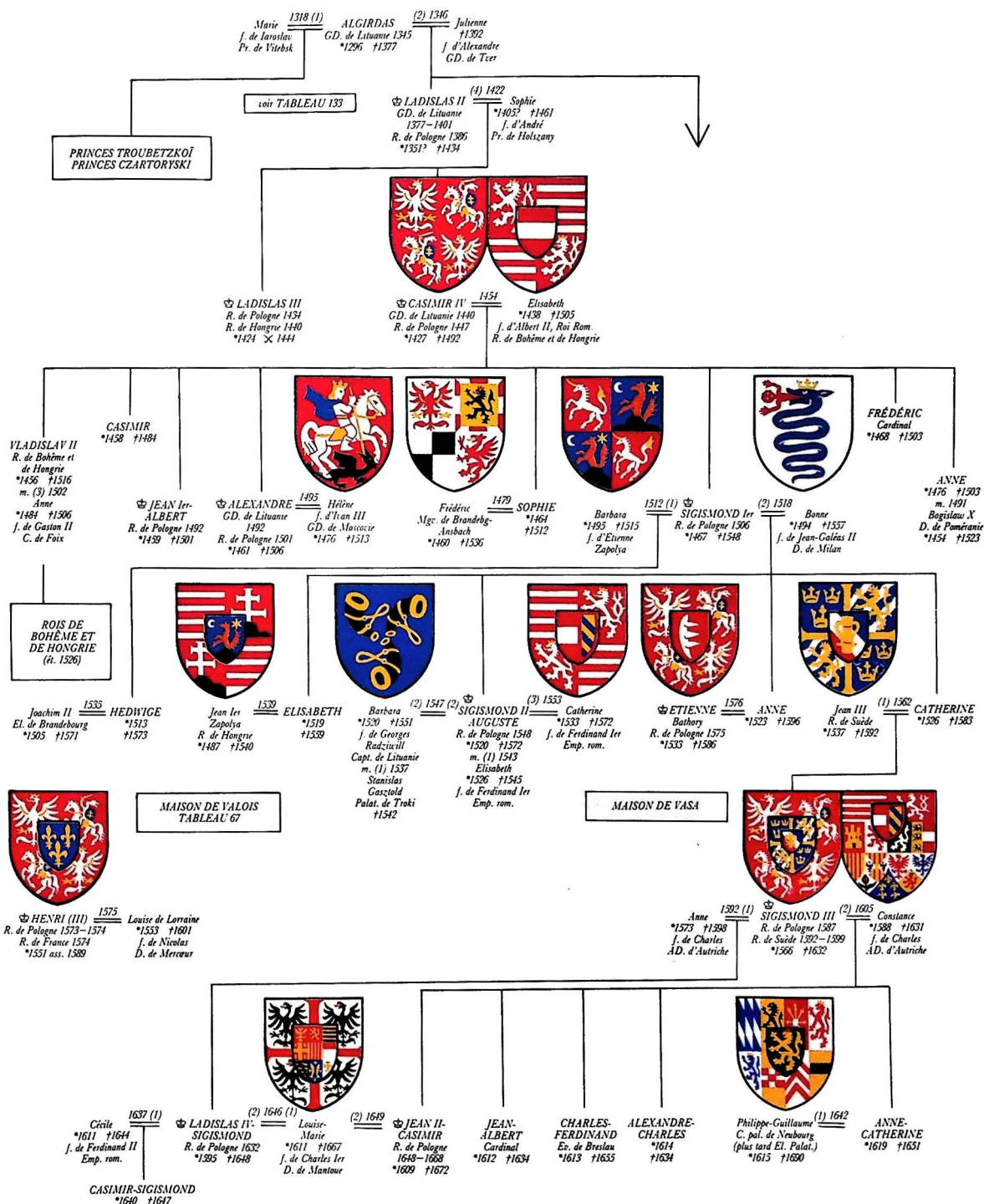
Jean III Sobieski était un colosse de belle tournure et doté d'un caractère alliant l'héroïsme, l'indolence, l'altruisme et une folle impétuosité. Il adorait son épouse française qui a sans doute éperonné son ambition. Jean avait deux objectifs fondamentaux : la défaite de l'empire ottoman et l'établissement d'une monarchie héréditaire en Pologne. Le premier se réalisa dans une large mesure grâce à sa victoire de Vienne en 1683, remportée avec l'aide de son ancien rival Charles de Lorraine, ce qui constitue un exemple rare de clairvoyance politique (chapitre 20). Quant au principe de la succession dynastique, Jean ne put réaliser son projet. Il s'entendait mal avec son fils, peu doué, semble-t-il, pour lui succéder. De nos jours, il saute aux yeux que la mort de Jean

Maison de Piast (branche cadette) et Maison d'Anjou



POLOGNE
Maison de Jagellon et Maison de Vasa

TABLEAU 134



Sobieski marqua la fin de l'âge d'or de la Pologne. La Suède, la Prusse, la Russie et la Turquie avaient grignoté le vaste domaine des Jagellon. Le pouvoir égoïste et destructeur de la *szlachta* avait compromis l'espoir de voir la Pologne médiévale accéder au rang de puissance européenne. Le blason des Sobieski porte un bouclier – ou targe – et provient de leur appartenance au clan Janina. D'autres familles qui existent toujours, telles les Kaszowski et les Suchodolski, ont le même blason, également sur champ de gueules.

Dix noms furent proposés à la mort de Jean III, l'éventail des candidatures allant de son propre fils à un neveu du pape. A un moment crucial de l'élection, l'électeur Frédéric-Auguste de Saxe (tableau 102) annonça qu'il se convertissait au catholicisme. Il devint roi en 1697. Il est difficile d'affirmer qu'Auguste II remplit son métier de souverain à la satisfaction générale. Avant et après son opportune conversion, il se montra paillard, dépensier, vaniteux et ses ambitions furent toujours personnelles (voir chapitre 26 : la Saxe albertine). Sa prodigalité ne plut guère à ses nouveaux sujets et sa politique ne leur apporta que malheurs, le moindre n'étant pas l'entrée de la Pologne dans les guerres opposant la Russie à la Suède. En 1704, face à une offensive suédoise, un groupe de nobles polonais destitua Auguste II pour élire Stanislas Leszczyński, palatin (gouverneur) de Poznan. Auguste II fut contraint à l'abdication deux ans plus tard et ne recouvra le trône de Pologne qu'en 1709, après la victoire des Russes sur Charles XII de Suède, à Poltava. Dès lors, le voisin moscovite allait représenter pour la Pologne un plus grand péril que les Turcs ou les Scandinaves. Il semble qu'avant de mourir, Auguste II ait envisagé un partage de la Pologne, ce qui eût été un héritage empoisonné pour son pays d'adoption.

Auguste III succéda à son père tant en Saxe qu'en Pologne et régna pendant 30 ans. Son accession au trône polonais ne se fit pas sans peine, car Stanislas Leszczyński avait été à nouveau proclamé en 1733. La situation ne se dénoua que deux ans plus tard lorsque Stanislas renonça à la Pologne pour recevoir le duché de Lorraine (voir chapitre 28), où il put donner libre cours à ses indéniables talents dans les splendides travaux qu'il fit exécuter à Nancy. Stanislas devait ce confortable exil à sa fille, qui avait épousé le roi de France, Louis XV. Mais revenons à Auguste III, souverain aussi gras que paresseux. En Saxe, il laissa la direction des affaires à son sycophante, le comte Brühl et, en Pologne, les meilleures charges et l'influence la plus déterminante échurent à la famille des Czartoryski, issue des grands-ducs de Lituanie (tableau 131). Ces favoris nourrissaient certains projets de réforme constitutionnelle, mais ils se heurtè-

rent à l'opposition du clan Potocki lequell, pour trouver un appui, se tourna vers la Prusse plutôt que vers Moscou. Juste à la fin de la guerre de Sept Ans, Auguste III mourut dans cette Pologne où il s'était réfugié pour être le plus loin possible de ce conflit.

L'année suivante, 1764, vit l'élection de Stanislas II Poniatowski. Le nouveau roi devait son trône à trois irrésistibles qualifications. Parent des Czartoryski, il avait été l'amant de Catherine de Russie mais, de plus, la modestie de ses talents politiques avait convaincu le toujours vigilant et infatigable Frédéric de Prusse que le règne de Poniatowski serait la meilleure garantie du maintien du chaos en Pologne. Les aigles noires se rassemblaient pour dépouiller l'aigle blanche. En 1772 elles se laissèrent tomber sur leur proie, l'Autriche suivant la Prusse et la Russie, mais avec quelque hésitation. Le premier partage de la Pologne coûta au pays un quart de son territoire. Un grand mouvement révisionniste naquit en 1788 et, trois ans plus tard, mit au point une nouvelle constitution. Le pouvoir royal fut étendu, le *liberum veto* aboli et l'armée renforcée. Mais tout cela arrivait trop tard... En 1793, les troupes russes envahirent le territoire, précédant de peu les Prussiens. Chaque puissance se servit une part du gâteau et, deux ans plus tard, avec la collaboration des Autrichiens, on joua la dernière acte de cette horrible pièce : totalement dépecée, la Pologne cessa d'exister ! Le neveu du roi, Joseph Poniatowski, se distingua sur les champs de bataille et devint par la suite maréchal de Napoléon. Un soulèvement national conduit par Kosciuszko fut noyé dans le sang. Certes, les Polonais avaient leurs défauts, mais leurs voisins s'étaient conduits avec eux de façon abominable à tous égards.

Dès lors, l'histoire de la Pologne fait peu de place aux maisons régnantes. Napoléon créa un grand-duché de Varsovie qui ne dura pas et dont l'assise territoriale était de toute manière insuffisante. Après Waterloo, le tsar Alexandre I^{er} se fit couronner à Varsovie. Ce geste avait été fait pour plaire aux Polonais, mais les successeurs d'Alexandre n'allaient pas le renouveler. Il fallut l'écroulement des empires allemand, russe et autrichien en 1918 pour qu'une nouvelle république de Pologne voie le jour.

Les armoiries des rois de Pologne, écartelées de Pologne et de Lituanie, figurent au tableau 131. L'écu est entouré du collier de l'ordre de l'Aigle Blanc, fondé par le roi Auguste II. Les derniers rois élus placèrent leur écusson familial en cœur. Comme nous l'avons vu, la religion catholique est depuis longtemps la foi qui anime les Polonais. Rien ne pourrait mieux en témoigner que l'élection qui, en 1978, a fait du cardinal-archevêque de Cracovie le premier pape non italien depuis 1523.



Chapitre 36

RUSSIE

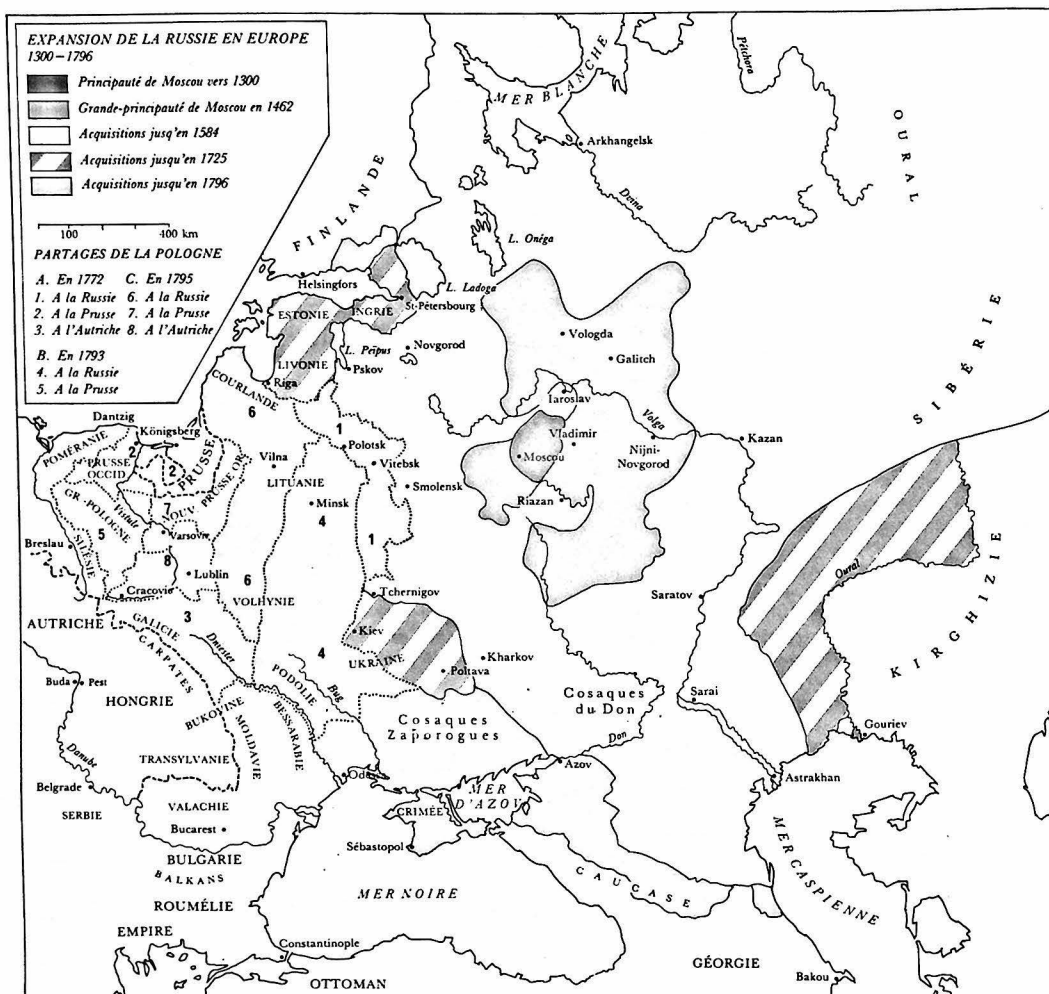
Contrairement à la plupart des dynasties et des royaumes dont nous avons parlé jusqu'ici, la Russie n'a accédé au rang de grande puissance que depuis peu de temps. Les vastes plaines situées entre la Crimée et la mer Blanche n'ont été réunies sous un même sceptre qu'au XVIII^e siècle. Quoique brève, l'histoire de la Russie est cependant compliquée. Dès la fin du X^e siècle, cet immense territoire était en majeure partie colonisé par des peuplades slaves, mais avec un généreux apport de Bulgares, d'Alains, de Huns et autres. Plus d'un siècle auparavant, une dynastie de „Russ“ conduite par un personnage semi-légendaire, Rurik, s'était établie à Novgorod, sur le lac Volkhov. On s'accorde à penser aujourd'hui que ces „Russ“, qui ont donné leur nom au pays, étaient des aventuriers scandinaves, apparentés à ces Varègues qui ont poussé jusqu'à Constantinople. Igor, le fils de Rurik, alla s'établir à Kiev.

L'an 988 a été capital dans l'histoire de la Russie. Vladimir, prince de Kiev, ne trouvant plus dans la foi de ses ancêtres de quoi satisfaire ses aspirations, fit étudier soigneusement les doctrines des Arabes, des juifs, des Romains et des chrétiens de Constantinople. La splendeur de la liturgie byzantine l'encharma et lui fit prendre aussitôt la décision d'opter pour l'Eglise orthodoxe. Compte tenu du relâchement de ses mœurs, sa canonisation ultérieure doit être considérée comme un cadeau de la Providence. La plupart des souverains de la Russie descendront d'un de ses nombreux fils, Iaroslav I^{er} (tableau 135). Les principicules de l'époque n'avaient qu'une conception très floue de l'unité, mais la possession de Kiev conférait cependant une certaine primauté. Vladimir II Monomaque et Rostislav I^{er} furent de grands souverains à Kiev, mais maints territoires moins étendus se trouvaient aux mains d'autres Rurikides, qui s'installaient dans des domaines plus importants dès qu'ils étaient vacants. André I^{er}, grand-duc de Vladimir (tableau 136) mit Kiev à sac et, sous son impulsion, le centre de gravité se déplaça vers le nord, vers sa propre province située à l'est de Moscou. Parmi les autres seigneuries importantes de l'époque, citons Novgorod (grand centre commercial), Smolensk, Halitch (appelé plus tard la Galicie), Riazan et Tchernigov.

Les invasions tartares de la première moitié du XII^e siècle s'abattirent comme une grande faux sur toute la Russie méridionale. Kiev fut ravagée en 1240 et, deux ans plus tard, Batou Khan fixait sa capitale sur la Volga. Ses successeurs, connus sous le nom de khans de la Horde d'Or, imposèrent un tribut aux divers principicules de la maison de Rurik et, pour recevoir l'investiture, chacun d'eux devait faire le long voyage de Saraï. La Russie n'était ouverte qu'en direction de l'ouest. Alexandre Nevski, prince de Novgorod (†1263), remporta deux étonnantes victoires, la première sur les Suédois (1240) et la seconde sur les glaces du lac Peïpous (1242), face aux Chevaliers teutoniques. Son fils cadet, Daniel, fonda la principauté de Moscou. C'est là qu'en 1325 alla s'établir le premier métropolite de Russie.

L'ASCENSION DE LA MOSCOVIE

Dès lors, l'importance de Moscou ne fit que croître. Iouri (Georges) III fit assassiner son cousin Michel (1318) et obtint des Tartares le titre supérieur de grand-duc (ou grand-prince) de Vladimir. Son frère cadet Ivan Kalita (soit Ivan à la Bourse) devint grand-prince en 1328, mais préféra régner depuis Moscou, d'où il percevait les contributions des autres princes. Dimitri IV remporta contre la Horde une grande bataille sur le Don et fut de ce fait surnommé *Donskoï*. Le coup n'était pas décisif et la Horde d'Or allait s'en remettre. Cependant elle ne posa plus aux Russes un problème comparable à celui qui venait de l'ouest, de la Lituanie, pays en pleine expansion après son union avec la Pologne en 1386 (voir chapitre 35 – L'union avec la Lituanie). Basile I^{er} (Vassili), fils de Dimitri, épousa une princesse lituanienne et c'est sous son règne que l'image d'un chevalier monté apparut pour la première fois dans les armoiries des souverains moscovites. On peut penser qu'il s'agit là d'une imitation du blason lituanien. Son petit-fils Ivan III épousa une princesse byzantine et, dès cette époque, le chevalier du blason fut représenté transperçant un dragon de sa lance. Les générations futures allaient reconnaître dans ce preux l'image de saint Georges, mais il est tout à fait possible qu'il s'agisse là d'un motif iconographique



beaucoup plus ancien, importé de Constantinople et représentant l'empereur, champion du christianisme, terrassant le mal.

Ivan III était bossu et de fort vilaine apparence. C'est cependant lui qui jeta les fondations de la grandeur moscovite. En 1478, il absorba Novgorod, puis poussa ses frontières jusqu'à l'Arctique et l'Oural. Il adopta le titre de *gospodar* ou *tsar*, donné par les Slaves au César d'Orient. C'est à cette époque que l'aigle bicéphale d'origine byzantine commença à s'imposer comme emblème de la Russie. Le mariage d'Ivan a incontestablement contribué à tous ces changements et si Constantinople était alors la deuxième Rome, une tradition s'installait, qui allait avec toujours plus de force revendiquer pour Moscou le titre de „troisième Rome.“

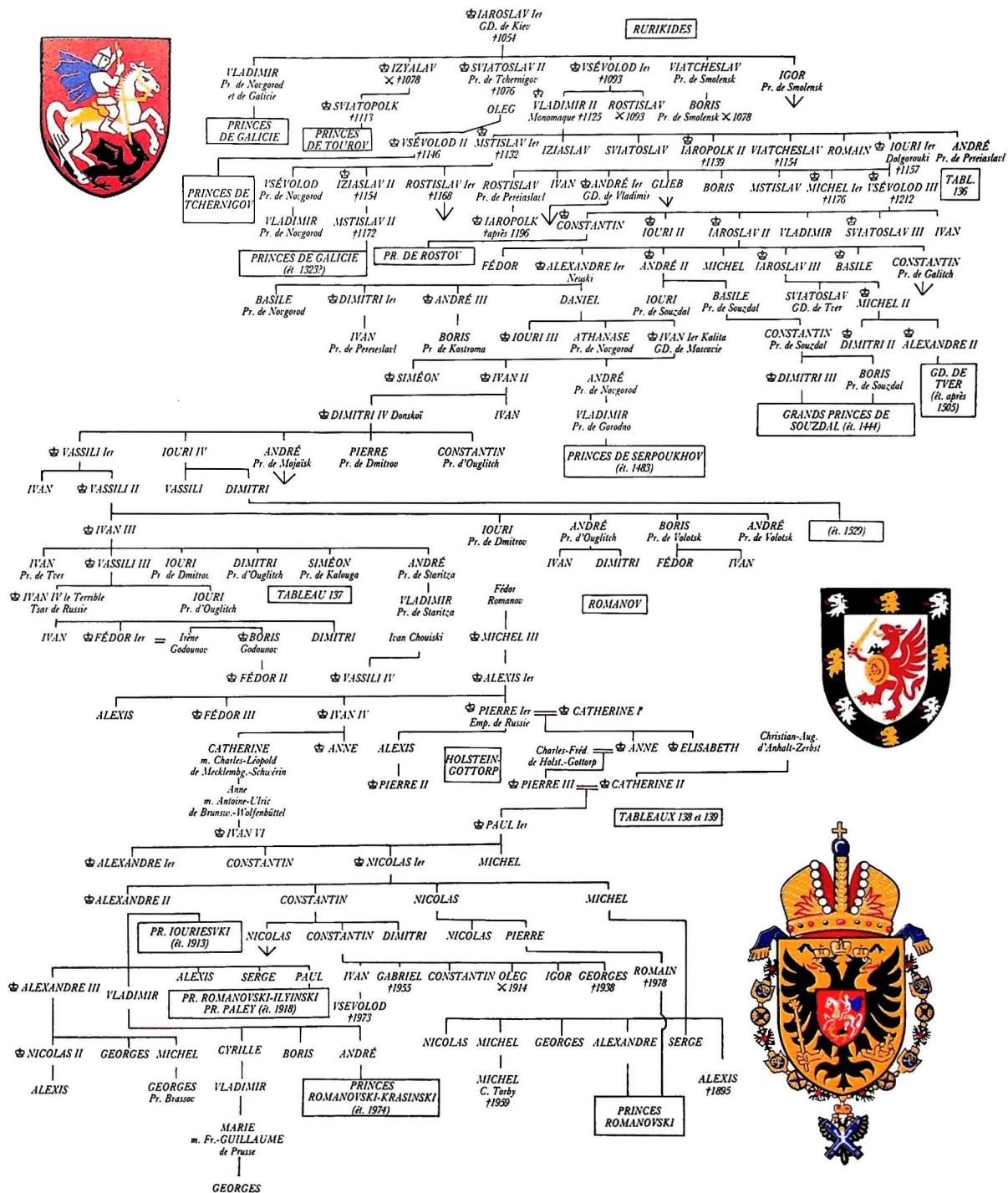
Vassili III poursuivait l'œuvre de son père, encore que ses acquisitions — Pskov et Riazan — eurent moins

d'ampleur. La cour acquit un certain lustre ; le souverain prenait moins l'avis des nobles (*boyards*) qu'à l'époque où le grand-prince n'était qu'un *primus inter pares*. Constatant la stérilité de sa femme, Vassili obtint un divorce qui fit crier au scandale les ecclésiastiques de stricte observance. Issu de ses secondes nocces, Ivan IV *le Terrible* (tableau 135) n'avait que trois ans à la mort de son père.

Cette disparition de l'autorité suscita pour un temps une réaction violente des boyards. Mais quand Ivan fut majeur, il fut couronné tsar — ce fut le premier couronnement de l'histoire de la Russie — et il reprit à son compte la politique familiale. Il annexa donc de vastes secteurs du bassin de la Volga, y compris Kazan et Astrakhan. Mais la mort de sa première femme (qui appartenait à la famille des Romanov), ainsi qu'une grave maladie, semblent avoir altéré un caractère qui n'avait jamais été très stable. Ivan IV ouvrit un règne de

RUSSIE Aperçu général

TABLEAU 135



terreur et mit sur pied, pour faire exécuter ses sauvages décrets, un corps spécial de fonctionnaires armés, la redoutable *Opritchnina* dont les membres, en guise d'insigne, portaient à leur selle une tête de chien et un balai. En 1581, au cours d'un accès de folie, Ivan assassina son fils aîné. C'est sous son règne que les navires venant d'Angleterre et cherchant le passage du nord-ouest, parvinrent pour la première fois aux ports russes. Ivan *le Terrible* mourut en 1584 sans laisser de regrets à personne. Son premier mariage avait été heureux mais, après la mort de sa troisième femme, en dépit de la coutume orthodoxe qui n'autorise pas plus de trois épouses successives, il erra d'alliance en alliance sans trouver le bonheur. Ivan demanda même, par procuration, la main d'une Anglaise, Lady Mary Hastings.

Rachitique et bigot, Théodore (Fédor) I^{er} tomba sous la coupe de son beau-frère Boris Godounov, qui créa le patriarcat de Moscou. L'histoire lui attribue également l'institution du servage mais, en fait, Boris ne fit que confirmer une situation qui, depuis longtemps déjà, liait le paysan à la glèbe. Quand mourut Fédor, Boris apparut comme son successeur tout désigné, mais son règne fut un échec car il ne parvint jamais à maîtriser la classe des boyards, dont il était issu. En outre, le bruit courait que Dimitri, le demi-frère de Fédor I^{er} (que l'on croyait mort dans une rixe en 1591) était toujours en vie. L'opéra éponyme de Moussorgski évoque le règne de Boris qui mourut en 1605. Son fils Fédor II lui succéda, mais de même que sa mère, se fit assassiner quelques mois plus tard et un faux Dimitri tint le pouvoir durant quelques mois. Il est possible que cet imposteur fût un fils naturel d'Ivan *le Terrible*. Il fut toutefois renversé en 1606 au profit du prince Vassili Chouiski, cadet de la maison de Rurik, insignifiant d'apparence et peu doué pour la politique. L'apparition d'un autre Dimitri contraignit Vassili IV à l'abdication. Le prétendant avait été parrainé dans son entreprise par Ladislav, fils de Sigismond III de Pologne. Les Polonais tinrent donc le haut du pavé à Moscou de 1610 à 1612, mais furent chassés par un soulèvement populaire. Une assemblée nationale se rassembla dans la capitale en 1613 et, après quelques délibérations, choisit pour tsar Michel Romanov.

LES ROMANOV

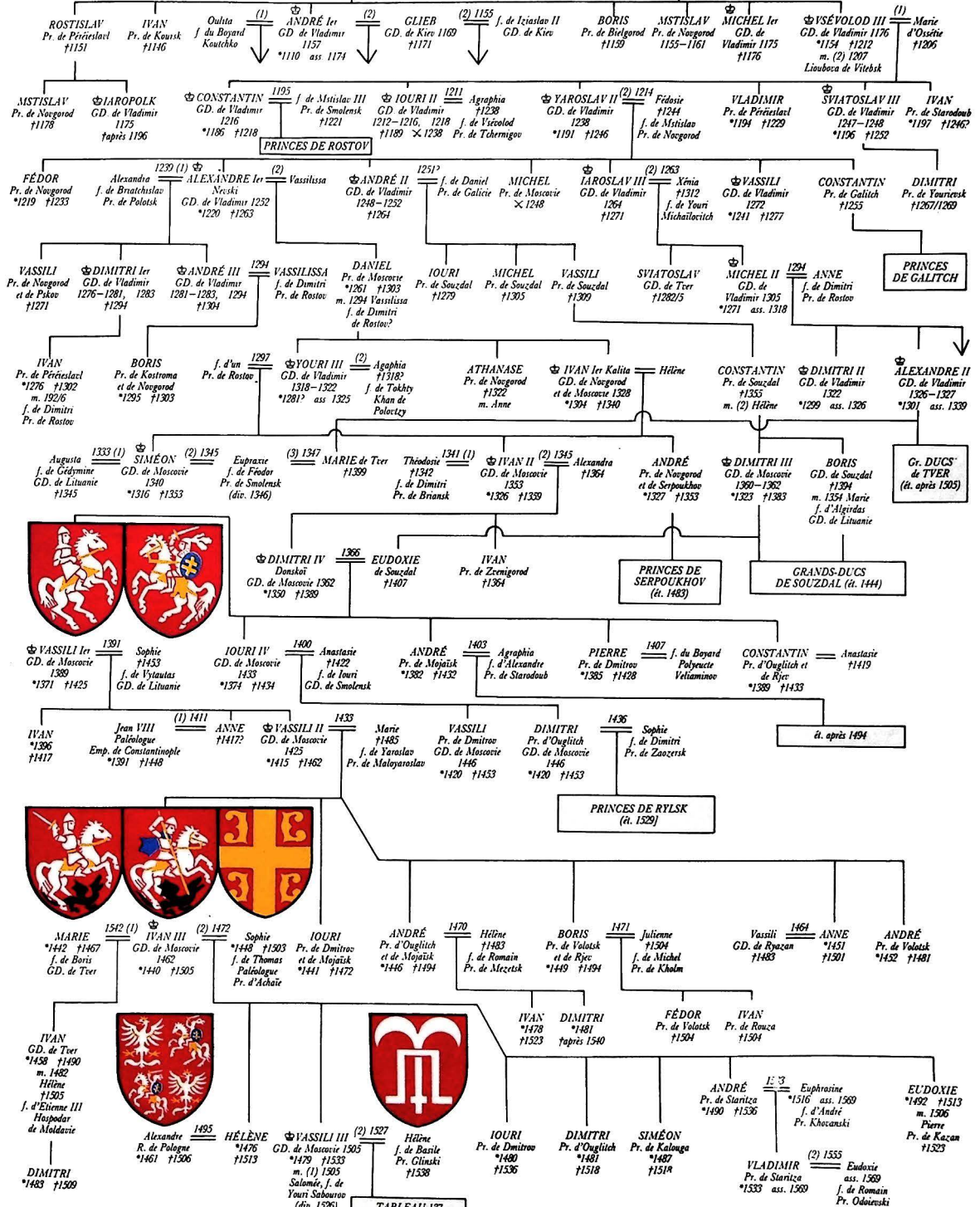
Le jeune souverain trouvait l'Etat en pleine désorganisation. Il parvint à conclure la paix avec la Suède et la Pologne et à rétablir l'ordre intérieur, ce qui eut pour conséquence d'attacher encore plus étroitement les serfs au domaine de leur propriétaire. Michel III adopta le titre byzantin d'„autocrate“, pour montrer explicitement qu'il souhaitait exercer un gouvernement plus ferme. De 1618 à 1633, il partagea le fardeau avec son père, Fédor, que Boris Godounov avait forcé à prendre retraite dans un monastère et qui était devenu patriarche de Moscou sous le nom de Philarète. A la mort de Michel, Alexis I^{er} fut élu à l'unanimité. Il se révéla monarque intelligent et ennemi de toute extravagance. Sous son règne, un flot de conseillers occidentaux vinrent apporter une aide technique et juridique à la Russie. Des troubles surgirent cependant, notamment un soulèvement dans le bassin de

la Volga en 1670—1671. D'autre part, un grand schisme dans l'Eglise orthodoxe provoqua l'excommunication des „Vieux Croyants“. En 1667, après une guerre contre la Pologne, Alexis ajouta à ses Etats une part de la Petite Russie (ou Ukraine), comprenant la cité historique de Kiev.

Avant sa mort, Alexis proclama héritier l'aîné de ses fils survivants, Fédor, mais ce dernier était chétif et mourut à l'âge de 20 ans. Après une courte crise, Ivan V et son demi-frère Pierre devinrent co-souverains sous la régence de leur sœur Sophie. Mais Pierre fut exilé dans un village jusqu'à ce que, à 17 ans, il organisât un coup d'Etat pour se débarrasser à la fois de la régente et d'Ivan V. Le nouveau tsar Pierre I^{er} était un géant de près de 2,50 m! Son éducation n'avait pas été très classique et il trouvait un plaisir intense à pratiquer des travaux manuels, la menuiserie notamment. Sa force de volonté et son dynamisme étaient à toute épreuve. Pierre éprouvait peu de goût pour le luxe, mais croyait avec passion en son pays et à son destin. Ces qualités ne lui permirent cependant pas de se rendre populaire. En 1697, après la mort de son frère, il se lança dans un extraordinaire périple à travers l'Europe occidentale pour s'informer — surtout dans les Pays-Bas et en Angleterre — sur cette civilisation dont la Russie avait un si cruel besoin.

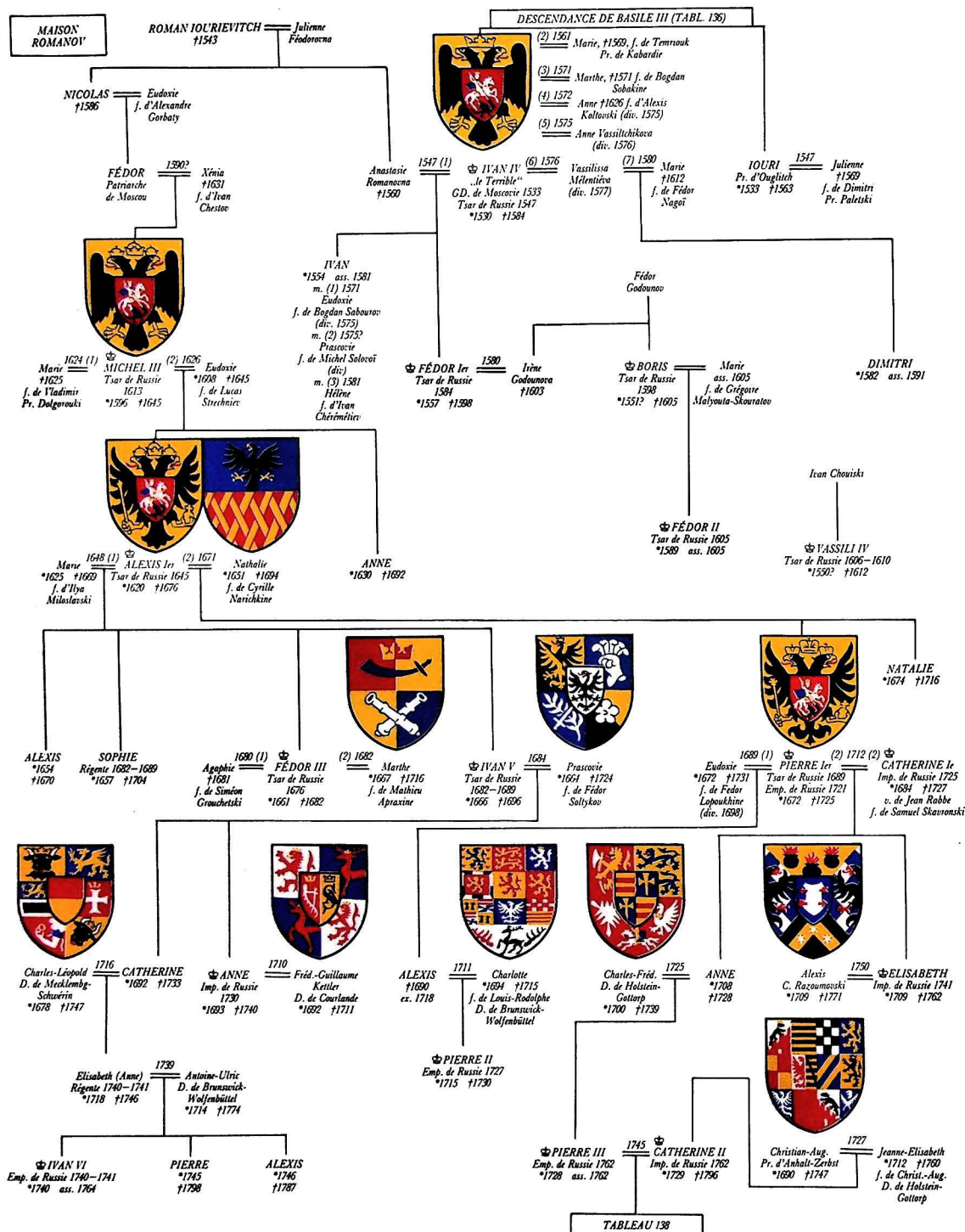
Ses fréquentes crises d'éthylisme et sa cruauté n'enlèvent rien à ses réalisations, qui furent à la mesure de sa gigantesque stature. A l'intérieur du pays, Pierre I^{er} s'attaqua aux aspects les plus traditionalistes de la vie quotidienne. Il interdit le port (pourtant généralisé) de la barbe, combattit le principe de la réclusion des femmes, réfréna le goût de la richesse parmi le clergé et s'en prit même à l'alphabet qui, jugé trop compliqué, perdit huit lettres. Ce tsar eut aussi la clairvoyance d'entamer la collection impériale des vestiges archéologiques de la Russie. Les techniques de l'Ouest et ses normes les plus exigeantes furent imposées dans chaque sphère d'activité d'un pays encore très oriental par ses origines et ses coutumes. Parmi cette multitude de réformes, il faut noter une innovation mineure certes, mais qui nous intéresse au premier chef : l'apparition d'un système héraldique, dont le principe était toutefois plus personnel qu'héréditaire ; l'ensemble ne prit une cohérence suffisante que sous l'empereur Paul I^{er} (1796—1801). On peut cependant se demander si le boyard moyen considéra le droit de porter blason comme une compensation à la perte de sa barbe... Depuis l'époque d'Ivan IV, l'écusson au chevalier du grand-duché de Moscou était posé sur une aigle bicéphale (byzantine), avec une couronne entre les deux têtes. Michel III (1613) fit passer à trois le nombre des couronnes et Alexis I^{er} (1645) dota l'aigle d'un globe et d'un sceptre. Mais les blasons de sa femme et de ses brus (tableau 137) ne furent accordés à leurs familles respectives que sous le règne de Pierre *le Grand*. Les armoiries familiales des Romanov se trouvent au tableau 135 et montrent un griffon armé d'une épée et d'une rondache, dans une bordure de sable (noire) chargée de têtes de lion d'or et d'argent. Pierre I^{er} fonda en 1698 l'ordre de Saint-André, dont les insignes entourent l'écu impérial (tableau 135). En 1721, il adopta le titre occidental d'empereur pour l'ajouter à celui de tsar.

Grands-ducs de Vladimir et de Moscovie (Rurikides)

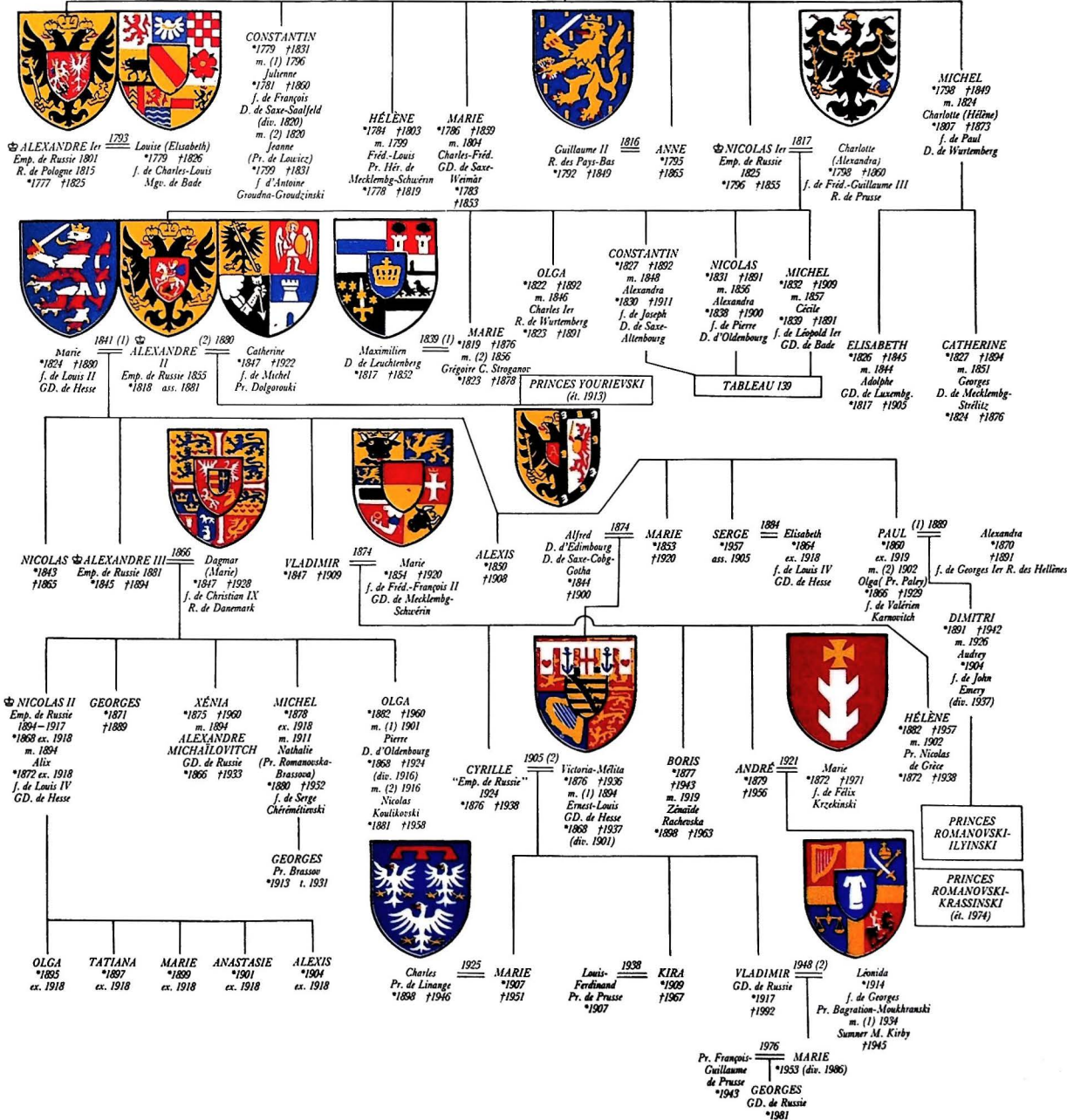
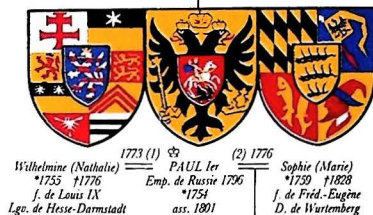
FILS DE YURI I^{er} DOLGOROUKI, GD. de KIEV

RUSSIE

L'avènement des Romanov



FILS DE PIERRE III ET DE CATHERINE II (TABLEAU 137)



Pierre avait ramené de ses voyages la conviction qu'un accès à la mer était indispensable au pays. Son armée détruisit celle de Charles XII à Poltava en 1709, annihilant ainsi le mythe de l'invincibilité suédoise. Mais, six ans auparavant, il avait déjà fondé sa nouvelle capitale de Saint-Petersbourg. C'est ainsi qu'un site nu, au milieu de lacs et de pins, fut transformé en une ville d'une beauté romantique. Mieux encore, le choix du lieu donnait une forme concrète à la vision que Pierre se faisait d'une Russie tournée vers l'Ouest. A l'heure de sa mort, cet homme d'exception avait offert à son pays une administration civile, une armée, une marine et... une mer où cette flotte pût naviguer. L'ascendance de Pierre le Grand, donnée au tableau 140, révèle des origines exclusivement russes.

Pierre I^{er} s'était arrogé le droit de désigner son propre successeur, mais il n'en fit point usage. Dès lors, le trône passa de façon toute arbitraire, d'abord à sa veuve Catherine, puis à son petit-fils, à sa nièce et à sa fille. Aucun de ces monarques n'allait s'imposer et les régiments de la Garde y gagnèrent une influence abusive au point de décider à eux seuls de la dévolution de la couronne, comme on le verra en 1741. Pierre lui-même avait condamné son fils unique Alexis à une mort cruelle pour participation à un complot et avait divorcé de sa première femme. Catherine I^{re}, fille d'un paysan lituanien, était la maîtresse de deux généraux de Pierre le Grand, lesquels pensèrent à la jeune femme pour égayer quelque peu leur souverain, qui finit par l'épouser. Quand le tsar fut sur sa fin, elle seule pouvait encore calmer ses accès de rage et, lorsqu'elle régna elle-même, elle se montra pleine d'autorité, mais frivole et extravagante. A son décès il était encore impossible d'ignorer les droits au trône du petit-fils du tsar défunt, Pierre II. Celui-ci, hélas, mourut de la petite vérole le jour même où, après trois ans de règne, il devait se marier. Un groupe de nobles offrit alors la couronne à Anne, duchesse de Courlande, à condition qu'elle accepte la tutelle d'un Grand Conseil et ramène le siège du gouvernement à Moscou. Anne accepta le préalable, mais s'empressa de l'annuler dès qu'elle fut bien installée sur le trône. Elle fut une souveraine autocratique et impopulaire, souffrant des séquelles de ses longues années d'ennui en Courlande. Son père Ivan V était si fragile qu'on se demandait généralement si c'était bien le sang des Romanov qui coulait dans les veines de l'impératrice. Le port d'Azov, sur la mer Noire, fut conquis sous son règne.

Anne désigna comme héritier son petit-neveu Ivan VI, dont le handicap majeur fut de n'avoir que deux mois à la mort de l'impératrice. La perspective d'une régence exercée par sa mère inquiétait beaucoup de monde et, notamment, la fille survivante de Pierre le Grand, Elisabeth. Bien que née hors mariage, elle était une rivale certaine pour Ivan VI et donc en danger d'être enfermée dans un couvent. Elisabeth remit son sort entre les mains des gardes Preobrajenski, unité qui devait son nom au village où le père d'Elisabeth avait été exilé. Mieux qu'une protection, le régiment offrit à la jeune femme (32 ans) le trône de Russie dès 1741. Ses cousins allemands se retrouvèrent tous en prison, certains pour de très longues périodes. Ce fut sous le règne d'Elisabeth que, dans une

large mesure, le français devint la langue de la cour à Saint-Petersbourg.

L'impératrice était jolie, de belle prestance et montrait beaucoup de goût tant pour la musique que pour la danse. Après plusieurs liaisons, elle contracta un mariage morganatique avec le comte Alexis Razumovski, puis appela en Russie pour lui succéder l'orphelin de sa sœur, le seul descendant de Pierre le Grand encore en vie. Elle fit convertir le jeune homme à la foi orthodoxe et lui donna le titre de grand-duc Pierre avant de le marier à sa cousine sous-germaine Sophie d'Anhalt-Zerbst. Le jour même de son baptême orthodoxe, celle-ci reçut le nom de Catherine. De petite taille, d'une éducation toute relative, le grand-duc Pierre était comparé par certains à un singe. En fait, ses capacités intellectuelles n'étaient pas évidentes, sa moralité n'avait rien de rigoureux et son seul délassement était de faire faire l'exercice à la troupe. Par contre, Catherine était fort belle, avait beaucoup lu et avait le don de juger les hommes avec une rare perspicacité. Comme elle n'affecta jamais le moindre penchant pour Pierre, une certaine incertitude pèse sur l'origine de son fils Paul, né après 9 ans de mariage.

LA GRANDE CATHERINE

Pierre III vouait une admiration puérile à Frédéric le Grand de Prusse, aussi son premier acte d'empereur fut-il de négliger tous les atouts dont disposait la Russie dans la guerre de Sept Ans, le premier conflit européen où elle fût partie prenante. Le tsar abandonna donc tout pour offrir à la Prusse la paix sur un plat d'argent. Puis il libéra les nobles de toute obligation militaire au bénéfice de la couronne. Une telle façon de régner ne pouvait durer. Six mois après son avènement, la énième révolution des gardes du palais déposait Pierre pour proclamer Catherine impératrice de Russie. Quelques semaines plus tard, l'ex-tsar périssait en prison après une querelle d'ivrognes. C'est ainsi qu'a commencé le règne extraordinaire d'une obscure princesse allemande, qui resta durant 34 ans à la tête de l'empire russe. D'une certaine manière, Catherine était un personnage hanté, sinon par le sort tragique de son mari, du moins par la précarité de sa propre position. Son fils était en vie et Ivan VI aussi, toujours enfermé dans un cachot de forteresse. Catherine avait les mains liées par sa dette envers les Gardes et leurs officiers nobles. Elle se trouvait donc dans l'impossibilité de donner libre cours à son intelligence pétillante et à ses opinions libérales. Elle prend place parmi les despotes éclairés de sa génération mais, en Russie, la tendance était plus au despotisme qu'aux lumières. Catherine avait la réputation d'être frugale, mais aussi sensuelle. On ne compte point ses amants, dont la caractéristique était l'imposante stature.

D'importants gains territoriaux marquèrent son règne, grâce à l'annexion de la Crimée (1783) et à la participation de la Russie aux différents partages de la Pologne (voir chapitre 35). Un des favoris de l'impératrice, le prince Potemkine, réorganisa la Russie méridionale. Une flotte fut construite pour la mer Noire, et l'on créa le port de Sébastopol. Entre-temps, l'administration de l'empire subit une refonte complète : les dix provinces de Pierre I^{er} furent morcelées en cinquante gouvernements provin-

ciaux. Dans sa vieillesse, l'impératrice apprit la décapitation de Louis XVI et en fut indignée. Sans doute avait-elle oublié dans quelles circonstances elle était elle-même montée sur le trône. Dans l'ensemble, on ne peut dire que Catherine fut l'inspiratrice d'une Russie nouvelle. Cependant, elle eut le génie de contrôler le cours des événements.

Son fils Paul I^{er} (tableau 138) avait longtemps attendu dans les coulisses et fit sur la scène impériale une apparition aussi brève que dramatique. Fondamentalement outrancier, il éprouvait pour Napoléon une admiration presque égale à celle que son père avait témoignée à l'égard de Frédéric de Prusse. C'est pourquoi Paul prit purement et simplement le contrepied de nombreuses décisions prises par sa mère. Toutefois, il eut la prudence d'instituer l'ordre de primogéniture dans la succession. En 1798, il fut élu grand-maître de l'ordre de Saint-Jean par quelques chevaliers expulsés de Malte. Cette dignité n'enleva cependant rien à l'instabilité de son comportement, qui se traduisait de plus en plus souvent par des actes de cruauté. En 1801 quelques conspirateurs pénétrèrent dans son palais avec l'intention de forcer le tsar à abdiquer. N'arrivant pas à leurs fins, ils l'étranglèrent.

A peine monté sur le trône, son fils Alexandre I^{er} abrogeait un grand nombre d'édits paternels parmi les plus tyranniques, telle l'interdiction de voyager hors de Russie, ou encore celle de lire des livres étrangers. Eduqué sous la direction de sa grand-mère Catherine, le nouveau tsar prêtait une oreille complaisante aux idées réformatrices. Au-delà des frontières, l'horizon politique était tout entier couvert par l'ombre de Napoléon. Dans son propre pays, Alexandre lança un vaste programme d'enseignement et s'efforça, sinon de mettre un terme, du moins un frein à la vente des serfs. En 1805, il fut vaincu par Napoléon à Austerlitz puis, deux ans plus tard, à Eylau et à Friedland. Alexandre fit la paix avec Napoléon à Tilsit mais, dans le même temps, il achevait la conquête de la Finlande aux dépens de la Suède, puis arrachait la Bessarabie aux Turcs. Pour consoler les Finnois, Alexandre prit le titre de grand-duc de Finlande. Dans l'intervalle, les relations de la Russie avec la France s'étaient dégradées et, en 1812, Napoléon lançait sa grande offensive. Le fameux général Koutouzov réussit à contenir les troupes françaises à Borodino, mais dut ensuite abandonner Moscou, la capitale historique, que Napoléon n'occupa que pendant un mois. Les horreurs de la retraite dans les rigueurs d'un hiver précoce sont bien connues. En 1813, la Russie et la Prusse battaient Napoléon à Leipzig. Les négociations de Vienne furent interrompues un temps par les Cent Jours et Waterloo puis, à nouveau réuni, le Congrès se replongea dans l'élaboration d'une nouvelle carte de l'Europe.

Alexandre se considérait comme le sauveur de cette Europe et envisageait une alliance des trois puissances qui dominaient l'Est du continent : l'Autriche, la Prusse et la Russie. Cette „Sainte-Alliance“ montra très vite son caractère réactionnaire, sa subordination à la politique de Metternich opposée au libéralisme d'Europe occidentale et d'Amérique. En ce qui concerne la politique intérieure, Alexandre fit peu de concessions aux idées réformatrices après Waterloo, mais il s'efforça d'effacer



La Grande Catherine, impératrice de Russie (1729—1796), son époux Pierre III qu'elle détrônera, et leur fils, le futur Paul I^{er}, par R. Mathieu, 1756.

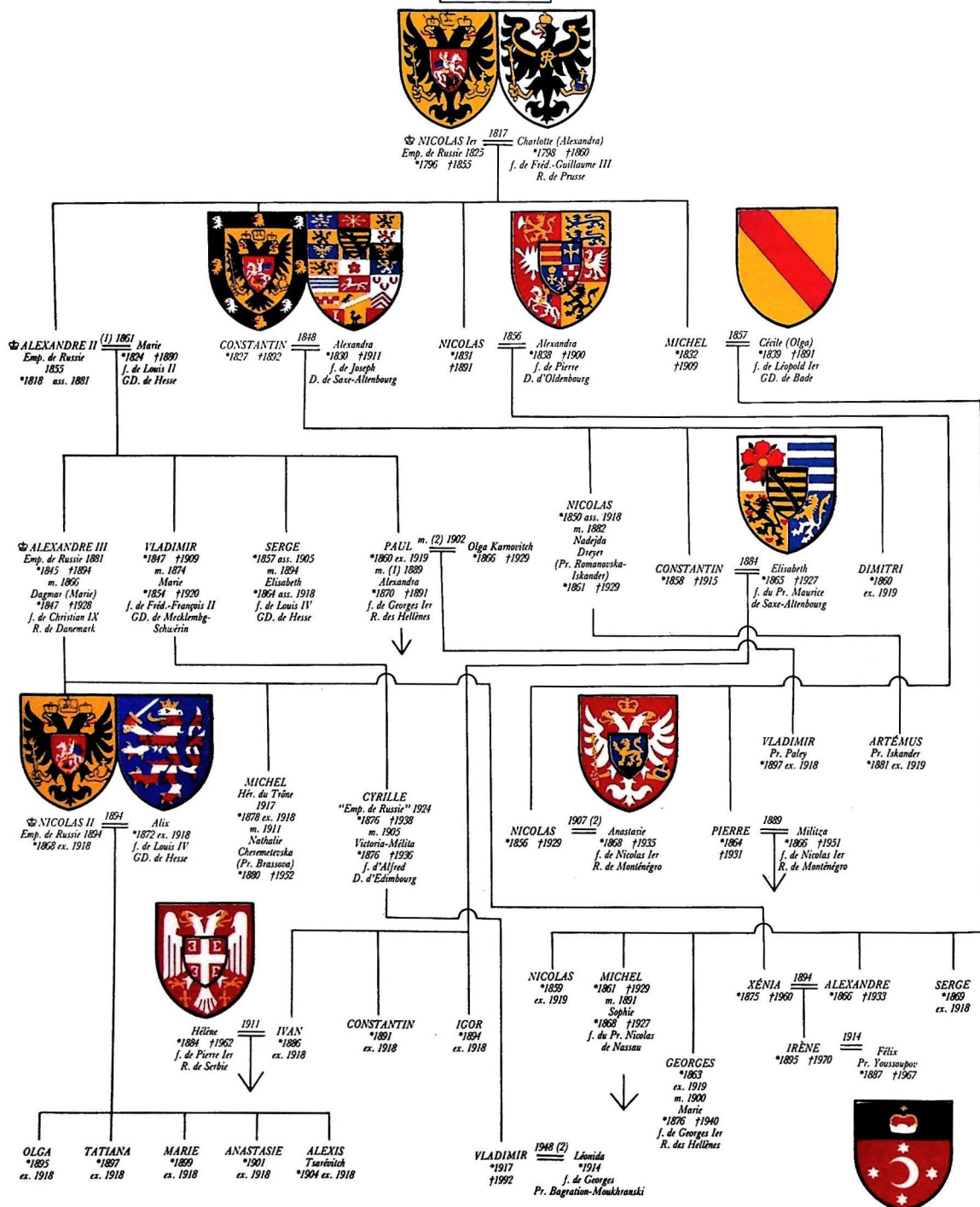
les traces de la guerre et de stimuler un certain renouveau commercial. Plus il prit de l'âge, plus le tsar devint autocrate, alors que nombre de ses sujets — qui avaient eu l'occasion de connaître l'Ouest — s'intéressaient toujours davantage au problème des libertés individuelles et se mettaient à fonder des sociétés secrètes.

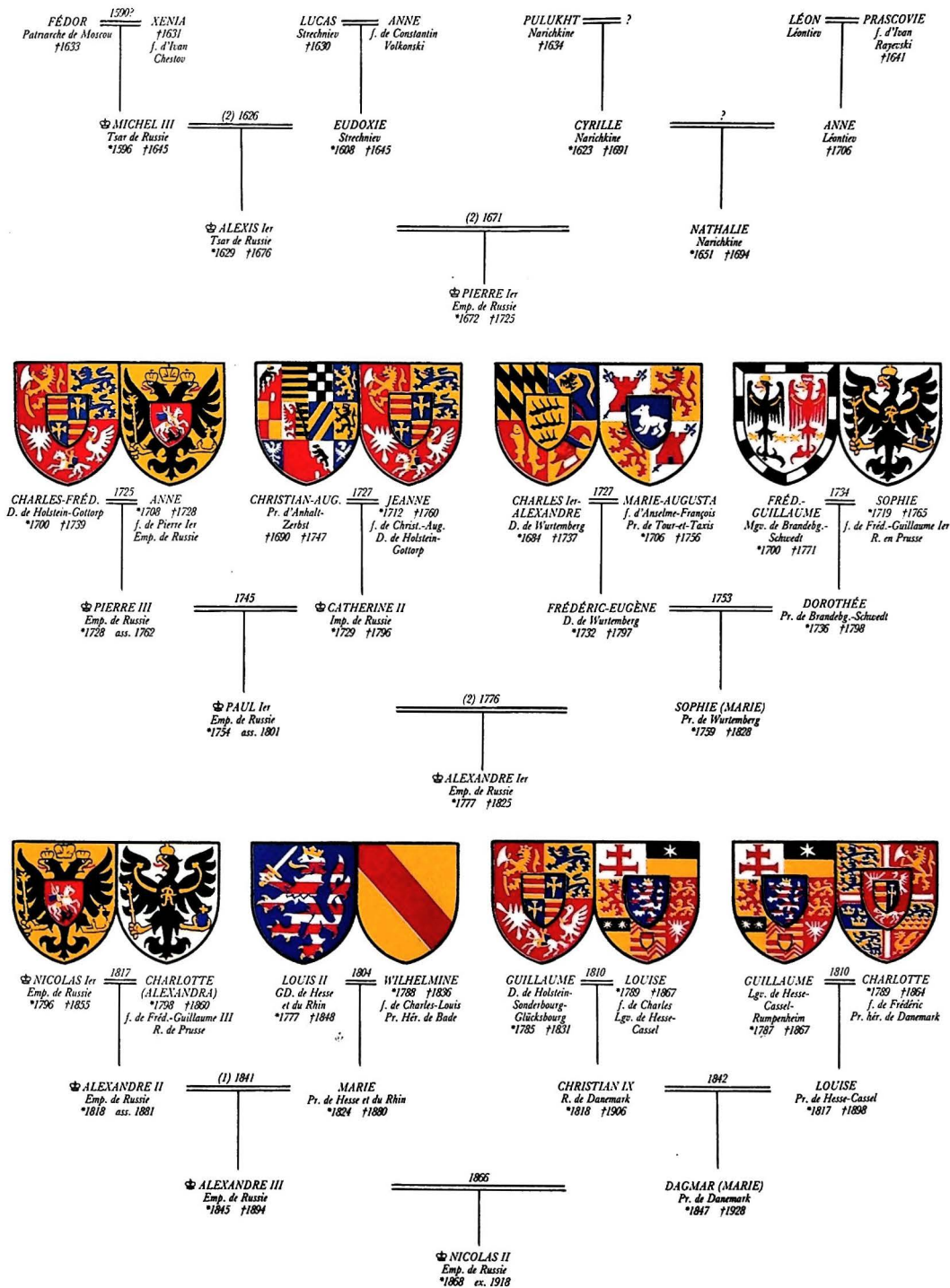
A la mort d'Alexandre I^{er}, son frère Constantin était le premier dans l'ordre de succession mais, ayant déjà contracté un mariage morganatique, il dut renoncer au trône. La couronne passa finalement à l'autre frère, Nicolas I^{er}. Le nouveau monarque avait reçu une éducation militaire et passait pour viscéralement conservateur. D'ailleurs, sa méthode de gouvernement ne fut pas de nature à dissiper cette image défavorable. En

RUSSIE

La Maison impériale et la révolution

voir TABLEAU 138



Ancêtres de Pierre le Grand, d'Alexandre I^{er} et de Nicolas II

1831, il fit réprimer une rébellion polonaise avec une extrême dureté, allant jusqu'à interdire aux Polonais l'usage de leur propre langue. En 1848, il donna un véritable exemple de confraternité conservatrice en envoyant une armée russe en Hongrie pour y réprimer une insurrection dirigée contre les Habsbourg. Nicolas I^{er} fit progresser ses troupes dans le Caucase ; sa diplomatie s'efforça de dominer la Turquie et de faire de la Russie la protectrice des Etats balkaniques. Dans cette manœuvre, il se heurta aux intérêts de la France et de la Grande-Bretagne ; la guerre de Crimée — un des conflits les plus vains de l'histoire de l'humanité — s'engagea peu avant le décès de Nicolas. Son ascendance, de même que celle de son frère aîné Alexandre I^{er}, ne montre que quelques traces de sang russe. A la suite de la politique exogamique introduite par Pierre le Grand, les apports généalogiques prédominants venaient d'Allemagne et principalement du Holstein et de Prusse. Alexandre I^{er} avait été couronné roi de Pologne (voir chapitre 35) et, dans ce pays, il portait par-dessus l'aigle russe un blason parti de Moscou et de Pologne (tableau 138). Ses successeurs allaient se montrer encore moins favorables aux Polonais.

Alexandre II, le fils aîné de Nicolas I^{er}, monta sur le trône sans aucune difficulté. Non seulement il mit fin à la guerre de Crimée, mais il tenta de venir à bout du problème du servage. Dans cet esprit, son gouvernement prit en 1861 d'importantes mesures d'émancipation : les vingt millions de serfs de la couronne furent libérés. Trois ans plus tard, il procéda à une réforme juridique d'importance. La liberté de la presse fut proclamée à Saint-Petersbourg, les universités bénéficièrent d'une certaine autonomie et les budgets de l'Etat furent enfin fixés selon des normes régulières. Par contre, lorsqu'en 1863 une émeute éclata en Pologne, elle fut réprimée avec sauvagerie. En Russie même, la police secrète avait des yeux partout ; l'assassinat et le nihilisme faisaient partie de la vie publique. Sous Alexandre II, la littérature russe prit son essor grâce au talent d'écrivains tels que Tourguéniev, Dostoïevski ou Tolstoï, mais rien dans leurs œuvres ne chantait les louanges du tsar. Les ambitions russes dans les Balkans furent satisfaites en 1878, lors du traité de San Stefano (chapitre 38), mais elles s'évanouirent au traité de Berlin. En 1881, Alexandre II périt sous les éclats d'une bombe lancée par un terroriste.

Alexandre III était un réactionnaire. Sa politique fut toute de nationalisme, d'orthodoxie et d'autocratie. Il persécuta les minorités non russes et celles qui ne souscrivaient pas aux doctrines de l'Eglise d'Orient. Bien sûr, les juifs furent systématiquement persécutés. Au début de son règne, il apporta son appui à la Ligue des Trois Empereurs (Allemagne, Autriche et Russie) mais, peu à peu, il prit l'Allemagne en suspicion et se rapprocha de la France avec laquelle il conclut une alliance militaire en 1894. Durant le règne d'Alexandre III, l'empire s'agrandit de vastes territoires en Asie.

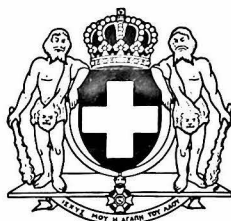
Son fils Nicolas II était un homme simple et honnête, dont la ressemblance physique avec George V d'Angleterre était frappante (les mères des deux souverains étaient sœurs). Pieux, dévoué à sa femme, Nicolas faisait preuve d'une parfaite candeur dans le domaine politique et fut toujours désarmé face aux crises successives qui

marquèrent son règne. Il était partisan de l'autocratie chère à son père, mais n'eut jamais la volonté suffisante pour l'imposer. En 1904-1905, face aux troupes japonaises, la Russie subit un cinglant échec en Mandchourie. En 1905 après une série d'émeutes et un attentat à la bombe, dans lequel périt son oncle le grand-duc Serge, le tsar accorda à son peuple une „douma“ (assemblée parlementaire). La douma ne jouissait que de compétences limitées mais, en dépit de la méfiance mutuelle régnant entre le législatif et l'exécutif, l'assemblée ne cessa, jusqu'en 1914, d'accroître son expérience.

Le meurtre aveugle de François-Ferdinand en Bosnie et l'ultimatum lancé par l'Autriche à la Serbie firent que la Russie, fidèle à son rôle de protecteur des peuples slaves, vola au secours du petit royaume balkanique. Le lourd et irréversible processus de mobilisation de l'armée russe se mit donc en branle. Inexorablement, toutes les grandes puissances entrèrent dans un conflit pour lequel la Sainte Russie était mal préparée, mal équipée. En ces circonstances, la mollesse du tsar apparut chaque jour plus évidente. Tandis que ses troupes subissaient le feu, le tsar, inquiet pour la santé de son fils hémophile, faisait appel aux dons étranges du charlatan Raspoutine. La révolution éclata en 1917 et Nicolas abdiqua en faveur de son frère Michel, lequel refusa d'accepter ce cadeau empoisonné à moins qu'il ne fût offert par une assemblée populaire. Ce fut le dernier acte de la Russie impériale. Les Bolcheviks prirent le pouvoir en octobre et, à peine installé, le nouveau régime mettait fin à la guerre.

La dynastie des Romanov était condamnée par le destin et la fin fut brutale. Le tsar et les membres de sa proche famille (tableau 138) furent emmenés à Iékatérinbourg, dans l'Oural, pour y être massacrés en juillet 1918. Leurs pauvres restes, retrouvés là et identifiés après la dissolution de l'Union soviétique, seront inhumés en la cathédrale de Saint-Petersbourg en 1995. Le tableau 139 témoigne de l'hécatombe perpétrée par les Soviétiques sous le prétexte — moins vain qu'on ne pourrait le croire — que la Russie se trouvait exposée à des invasions étrangères venant au secours de la dynastie déchue. Le lignage du vertueux mais faible Nicolas II se caractérise par un éventail de familles d'origine germanique. Y sont représentées trois lignes de Hesse et deux de Danemark, auxquelles appartenaient également ses ancêtres paternels. Les plus jeunes membres de la famille portaient l'aigle de Russie dans une bordure dérivée des armes originelles des Romanov (voir le blason du grand-duc Constantin au tableau 139). On notera qu'en 1856 le chevalier figurant depuis des siècles dans le blason des tsars de Moscovie fut tourné vers la dextre pour se conformer à l'usage de l'héraldique occidentale.

Aujourd'hui, il n'existe plus d'empereur autocrate de toutes les Russies. Le dernier prétendant fut un cousin issu de germain du tsar Nicolas II, le grand-duc Vladimir décédé en 1992 et qui a été solennellement inhumé à Saint-Petersbourg. Il avait épousé une princesse Bagration, d'une ancienne dynastie qui a régné sur la Georgie, royaume caucasien annexé par Alexandre I^{er}, et dont le blason (tableau 138) rappelle qu'elle descendait du roi David. Leur fille Marie fait actuellement figure de prétendante en attendant la majorité du fils né de son mariage avec un prince prussien, arrière-petit-fils du dernier empereur allemand Guillaume II.



Chapitre 37

GRÈCE

Voici un pays dont le nom seul évoque l'Athènes de Périclès et l'Acropole, la résistance à la Perse et la guerre du Péloponnèse. Mais, durant cette période de son histoire, l'Hellade ne vécut jamais sous une autorité unique et, le plus souvent, préféra une certaine forme de démocratie à la monarchie couronnée. Après la période classique, la péninsule grecque fit tour à tour partie des empires macédonien, romain et byzantin. Elle n'y jouit bien sûr d'aucune indépendance et n'y joua qu'un rôle de second plan. A la fin du ^{vi} siècle, les invasions slaves ravagèrent les Balkans et au milieu du ^{xv} siècle, ceux-ci furent englobés dans l'empire ottoman. Ils s'y trouvaient toujours il y a à peine quelque 150 ans. En dépit de ces vicissitudes, le peuple grec a toujours conservé son identité grâce à sa langue, à sa religion chrétienne (orthodoxe) et au souvenir de son glorieux passé.

Les progrès du nationalisme parmi les peuples européens soumis au pouvoir turc sont un sous-produit de la Révolution française. L'étendard de la révolte fut levé dans le Péloponnèse en 1821 et les insurgés grecs accueillirent dans leurs rangs nombre de sympathisants, parmi lesquels Lord Byron. Six ans plus tard, une escadre mixte composée de navires français, britanniques et russes détruisit la flotte turque à Navarin. En 1832, les puissances occidentales faisaient de la Grèce un Etat indépendant et lui choisissaient comme roi le Bavaois Othon de Wittelsbach (tableau 141). La superficie de cette nouvelle Grèce était assez limitée car la frontière septentrionale courait du golfe d'Arta au golfe de Volos. Othon joua mal son rôle : il amena dans ses fourgons une foule d'Allemands et fit preuve d'un incontestable autoritarisme. Dans son entourage, la personnalité qui se fit le plus remarquer fut le brasseur bavaois Fuchs, passé à la postérité en même temps que ses produits, sous le nom de „Fix“, plus commode à prononcer pour les Grecs. Après 30 ans de règne, Othon abdiqua. Il n'avait pas d'enfant.

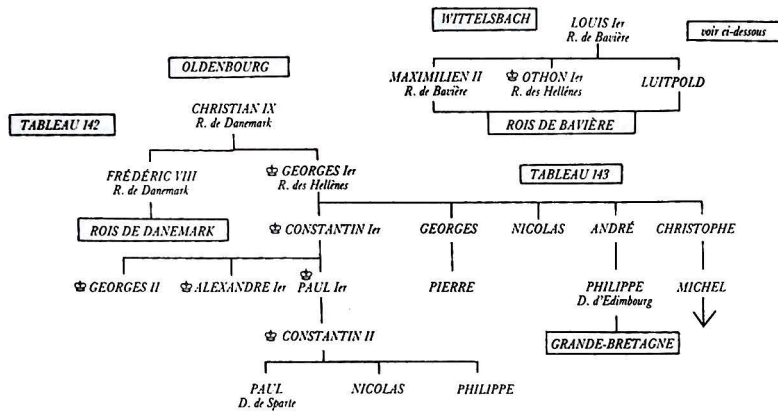
Les Grecs voulurent alors confier le trône à Alfred, duc d'Edimbourg et fils de la reine Victoria. Les grandes puissances européennes lui préférèrent cependant le prince Guillaume de Danemark, qui devint souverain constitutionnel du pays sous le nom de Georges I^{er}, roi

des Hellènes. Cinq de ses descendants portèrent la couronne après lui. En guise de cadeau d'avènement, la Grande-Bretagne transféra les îles ioniennes au roi Georges. Les armoiries de Grèce sont d'azur à la croix alésée d'argent, les deux couleurs étant celles de la famille royale de Bavière (tableau 96) qui se retrouvent dans l'écusson d'Othon I^{er} (tableau 141). Le roi Georges conserva la croix, mais remplaça l'écusson de Bavière par

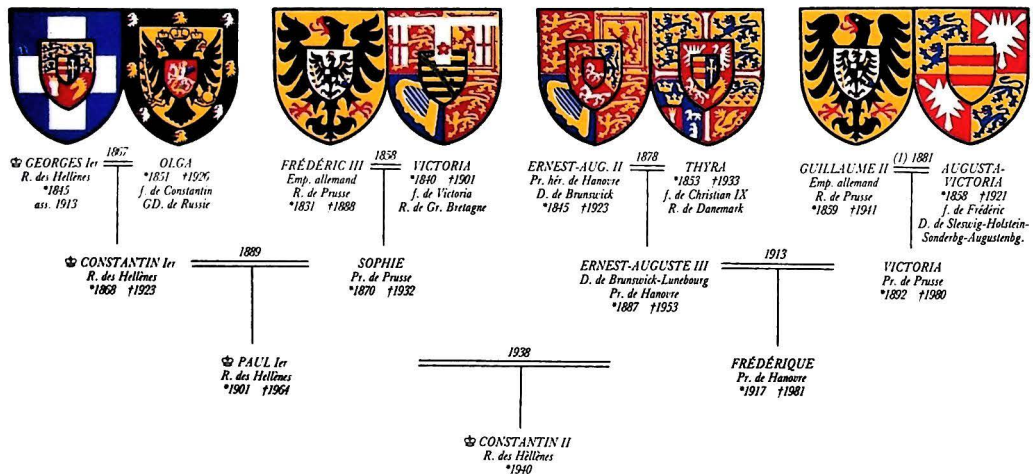
Le roi Georges I^{er}, né prince de Danemark, (1845–1913), fondateur de la dynastie grecque.



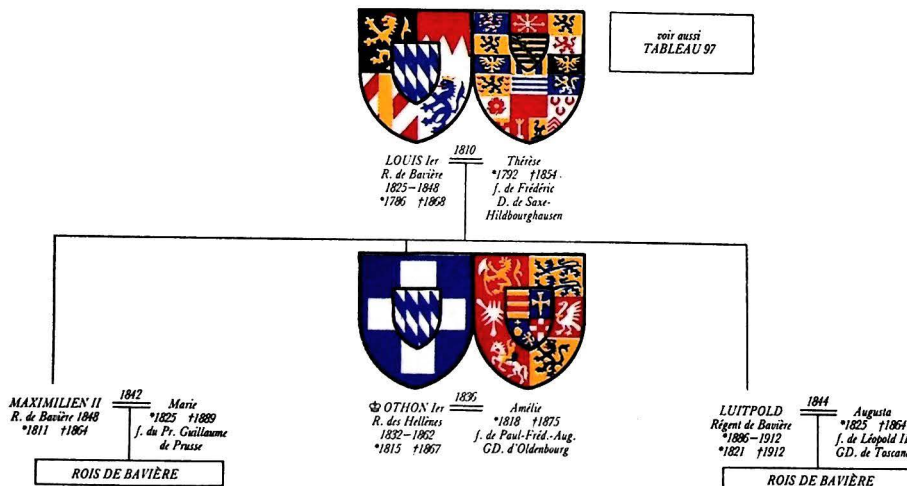
Aperçu général



Ancêtres de Constantin II



Maison de Wittelsbach



voir DANEMARK (TABLEAU 20)



1842
CHRISTIAN IX
R. de Danemark
*1818 †1906

Louise
*1817 †1898
f. de Guillaume
Lgr. de Hesse-Cassel

1860
FRÉDÉRIC VIII
R. de Danemark
*1843 †1912

Louise
*1851 †1926
f. de Charles XV
R. de Suède
et de Norvège

ROIS DE DANEMARK



GEORGES Ier
R. des Hellènes 1863
*1845 ass. 1913

1867
Olga
*1851 †1926
f. de Constantin
GD. de Russie



Alexandre III
Emp. de Russie
*1845 †1894

1896
DAGMAR (MARIE)
*1847 †1928



1889
CONSTANTIN Ier
R. des Hellènes
1913-1917, 1920-1922
*1868 †1923

GEORGES
*1869 †1937
m. 1907
Marie
*1882 †1962
f. de Roland
Pr. Bonaparte

ALEXANDRA
*1870 †1891
m. 1889
Paul
GD. de Russie
*1880
ass. 1919

NICOLAS
*1872 †1938
m. 1902
Hélène
*1882 †1937
f. de Vladimir
GD. de Russie

MARIE
*1876 †1940
m. (1) 1900
Alice
GD. de Russie
*1883 ass. 1919
m. (2) 1922
Périclès Joannides
*1881 †1965

ANDRÉ
*1882 †1944
m. 1903
Georges
*1883 †1969
f. de Pr. Louis
de Battenberg
Mis. de Milford Haven

CHRISTOPHE
*1888 †1940
m. (1) 1920
Anastasia
Stewart
*1883 †1923
m. (2) 1929
Françoise
*1902 †1953
f. de Jean
D. de Guise

TABEAU 143

TABEAU 143

TABEAU 143



1921
GEORGES II
R. des Hellènes
1922-1924, 1935-1947
*1890 †1947

ALEXANDRE Ier
R. des Hellènes 1917
*1853 †1920
m. 1919
Aspasie
*1856 †1972
f. de Pierre Manos

(2) 1921
Carol II
R. de Roumanie
*1883 †1953

HÉLÈNE
*1896 †1982
(div. 1928)



1938
PAUL Ier
R. des Hellènes 1947
*1901 †1964

Frédérique
*1917 †1981
f. d'Ernest-Aug. III
D. de Brunswick-
Lünebourg



Aimon
D. de Spolte
D. d'Aoste
*1900 †1948

1939
IRÈNE
*1904 †1974

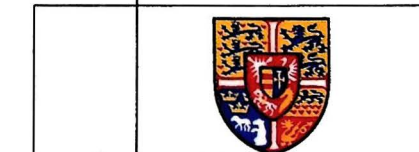
CATHERINE
*1913
m. 1947
Richard
Brandram
*1911



1944
Pierre II
R. de Yougoslavie
*1923 †1970



1962
Juan-Carlos
R. d'Espagne
*1938



SOPHIE
*1938

1964
CONSTANTIN II
R. des Hellènes
1964-1974
*1940

Anne-Marie
*1946
f. de Frédéric IX
R. de Danemark

IRÈNE
Pr. hér. de Grèce
1964-1965
*1942

ALEXIA
*1963

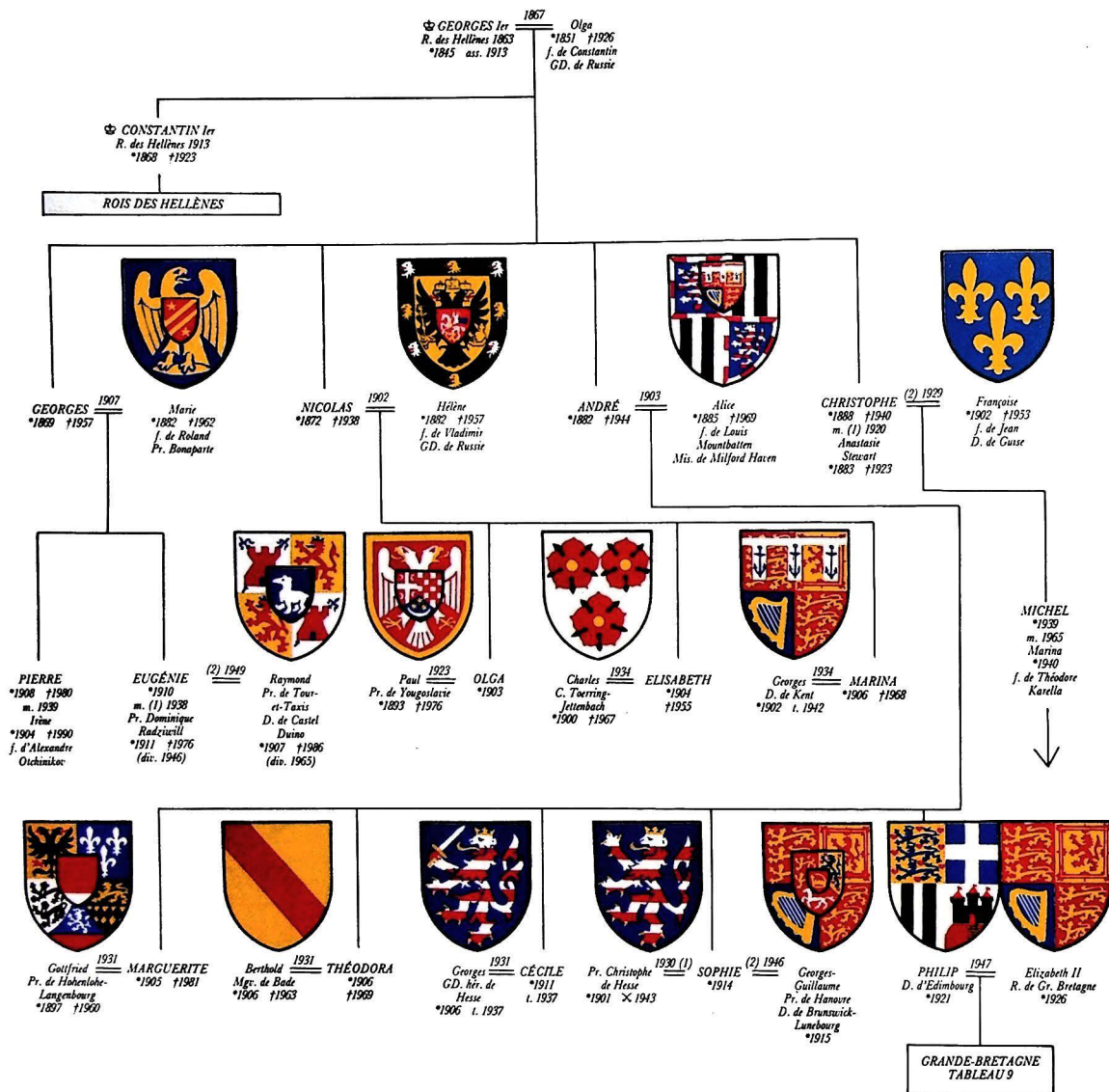
PAUL
D. de Sparte
*1967

NICOLAS
*1969

THÉODORA
*1983

PHILIPPE
*1986

Voir TABLEAU 142



celui de Danemark (tableau 142). Son long règne apporta à la Grèce non seulement la stabilité, mais aussi des frontières moins exiguës. En 1881, la plaine de Thessalie vint s'ajouter au patrimoine national. En 1912-1913, avec la Serbie et la Bulgarie, la Grèce s'engagea dans une guerre contre la Turquie et, lorsque l'heure du triomphe sonna, les trois pays se querellèrent sur le partage du butin. Cependant, dans l'affaire, la Grèce gagna la Crète ainsi qu'une vaste région de la Macédoine, comprenant l'important port de Salonique. C'est dans cette ville qu'un fou assassina le vénérable roi Georges, peu avant le cinquantième anniversaire de son avènement. C'était le premier drame qui devait marquer cette dynastie.

Son fils Constantin I^{er}, ayant épousé une prussienne, avait été impressionné par l'éclat de la puissance militaire allemande, mais comme les Grecs estimaient que leur avenir se trouvait dans le camp allié, Constantin quitta le pays en 1917, après avoir désigné comme successeur son deuxième fils Alexandre.

Le traité de Sèvres (1920) donna à la Grèce la presque totalité de la Turquie d'Europe, Istanbul excepté, ainsi qu'une copieuse tranche d'Asie Mineure, aux alentours de Smyrne. Malheureusement, cette même année, le roi Alexandre mourut des suites d'une morsure d'un de ses singes familiers. Des élections suivirent et, contre toute attente, les Grecs prirent le parti de Constantin qui reprit donc le pouvoir de 1920 à 1922 et s'empessa d'exclure des affaires le ministre Vénizélos, homme politique d'envergure, coupable de s'être opposé jadis au roi Georges et d'avoir, trois ans plus tôt, provoqué le départ de Constantin.

Toutefois, les Alliés victorieux n'avaient pas prévu lors du traité de Sèvres le prompt rétablissement politique de la Turquie sous Mustafa Kémal. Abandonnée par les forces de l'Entente qui prirent prétexte du retour sur le trône du germanophile Constantin, les Grecs subirent une défaite désastreuse en Asie Mineure, sur le fleuve Sakharis. La défaite militaire et la tragédie des populations grecques d'Asie mineure provoquèrent un coup d'état des officiers vénizélistes, qui coûta la vie à cinq ministres et à un général, et obligea Constantin à abdiquer en faveur de son fils Georges II. A l'issue de dix ans de guerre, la Grèce s'était totalement transformée et son cadre social avait été bouleversé par l'afflux d'un million et demi de réfugiés. La tension sociale devenue inquiétante se traduisit par le développement d'un mouvement ouvrier et par l'apparition de partis républicains. Fin 1923, Georges II s'exila et, l'année suivante, un plébiscite instaura la république. Attachée à résoudre de graves problèmes sociaux et économiques, cette république se maintint pendant onze années difficiles, mais peu à peu le sentiment monarchique reprit vigueur.

A la fin de 1935, un autre plébiscite rappela Georges II, qui entreprit d'instituer une monarchie constitutionnelle.

Une subite vague de décès dans le haut personnel politique permit au général Métaxas de prendre le pouvoir. Il imposa la dictature dès le 4 août 1936. Si ce régime autoritaire fut amèrement ressenti, il n'en permit pas moins à la Grèce de repousser victorieusement l'attaque italienne d'octobre 1940. Mais malgré l'aide britannique, les Grecs furent submergés par l'invasion allemande d'avril 1941 : le Roi et son gouvernement prirent le chemin de l'exil. A la fin du conflit mondial, le pays fut ébranlé par une guerre civile déclenchée par les communistes, mais un nouveau plébiscite n'en rappela pas moins Georges II à la fin de 1946. Son royaume s'était agrandi du Dodécanèse, avec Rhodes, cédé par les Italiens. Georges II mourut sans enfant en 1947, laissant le trône à son frère Paul I^{er}. Comme son père Constantin, Paul avait épousé une princesse allemande, Frédérique de Hanovre.

Paul I^{er} mourut en 1964 et le titre de roi des Hellènes revint à son fils Constantin II, qui épousa Anne-Marie de Danemark, une cousine éloignée. Comme l'indique le tableau 141, l'ascendance de ce roi est à prédominance de sang allemand avec un solide apport Hohenzollern. La monarchie grecque n'avait cependant pas terminé son chemin de croix. Le coup d'état du 21 avril 1967 porta au pouvoir une junte militaire qui abolit la Constitution et le système parlementaire. Après une tentative avortée pour renverser le pouvoir des colonels, en décembre 1967, le roi Constantin II fut contraint de quitter la Grèce. Les officiers administrèrent le pays d'une main toujours plus dure et, en juin 1973, à la suite de mutineries dans la marine et dans l'armée, la junte abolit la monarchie, déposa Constantin et proclama la république.

Ce régime dictatorial s'écroula brutalement en 1974 mais, vers la fin de cette année, le peuple grec s'opposa au rétablissement de la monarchie, de sorte que le roi et son héritier le prince Paul, diadoque de Grèce et duc de Sparte, vivent toujours en exil. Si l'on songe à tous les retournements d'opinion qui ont bouleversé le monde et notamment la Grèce au cours de ce siècle, l'idée d'une restauration de la monarchie dans ce pays n'est pas à exclure, mais nul ne saurait dire quand ni dans quelles circonstances.

Les descendants cadets du roi Georges I^{er} (tableau 143) se sont mariés aux quatre coins de l'Europe. L'un des fils du roi a épousé une princesse Bonaparte et l'autre une Bourbon, ce qui est assez piquant. Deux alliances dynastiques lient la Grèce à l'Angleterre : le prince Nicolas était le père de Marina, duchesse de Kent, et le prince André, celui du duc d'Edimbourg, de sorte que les futurs souverains du Royaume-Uni descendront en ligne masculine de la maison de Danemark, en passant par Georges I^{er} de Grèce. Le blason royal de Grèce est entouré du cordon de l'ordre du Rédempteur, fondé par Othon I^{er} en 1834 et rénové par Georges I^{er} en 1863.



Chapitre 38

LES ROYAUMES BALKANIQUES

L'histoire de la péninsule balkanique est d'une extrême complexité. Elle fit jadis partie de l'empire romain, dont la frontière suivait approximativement le cours du Danube, bien que la Dacie (en gros, l'actuelle Roumanie) ait été occupée entre 106 et 271 après J.-C. La plupart des pays balkaniques furent englobés dans l'empire byzantin, héritier de l'empire romain d'Orient. Néanmoins, quelques Etats indépendants, sous des dynasties autochtones, se créèrent à l'occasion, surtout après le sac de Constantinople par les Croisés, en 1204. A partir du xive siècle, les Turcs ottomans se répandirent en Europe, contournant jusqu'en 1453 la ville de Constantinople et poussant leur avance dans la vallée du Danube et jusqu'en Hongrie. Par deux fois, Vienne fut assiégée. On comprend que, dans ces conditions, le mélange des races au sein de la péninsule doit devenu impressionnant, au point que le terme „macédoine“ que nous utilisons pour désigner un mélange de fruits ou de légumes provient tout droit de cette confusion démographique.

Une série de soulèvements nationalistes contre l'occupation turque marquèrent le xixe siècle et nous les décrivons en détail dans les sous-chapitres suivants. Le Monténégro n'avait jamais été aux mains des Turcs ; à la fin du siècle, d'autres Etats chrétiens avaient vu le jour : la Grèce (voir chapitre 37), la Serbie, la Bulgarie et la Roumanie. Le destin de l'empire ottoman („l'homme malade de l'Europe“) préoccupait les chancelleries des puissances occidentales. A l'est, la Russie souhaitait très vivement s'assurer le contrôle de Constantinople et par là un débouché sur une mer chaude, comme la Méditerranée. En 1877, le tsar Alexandre II avança un pion dans cette voie en offrant son assistance aux Bulgares en butte aux Turcs et, par le traité de San Stefano, il s'efforça de créer un Etat bulgare vaste et fort (et susceptible de reconnaître la dette contractée envers sa grande alliée). Les autres puissances n'étaient pas disposées à accepter un tel plan, qui fut entièrement bouleversé par le traité de Berlin de 1878. Ce fut, dans une large mesure, l'œuvre de Disraeli et de Bismarck. Par la suite, l'empire austro-hongrois étendit graduellement son influence en direction du sud.

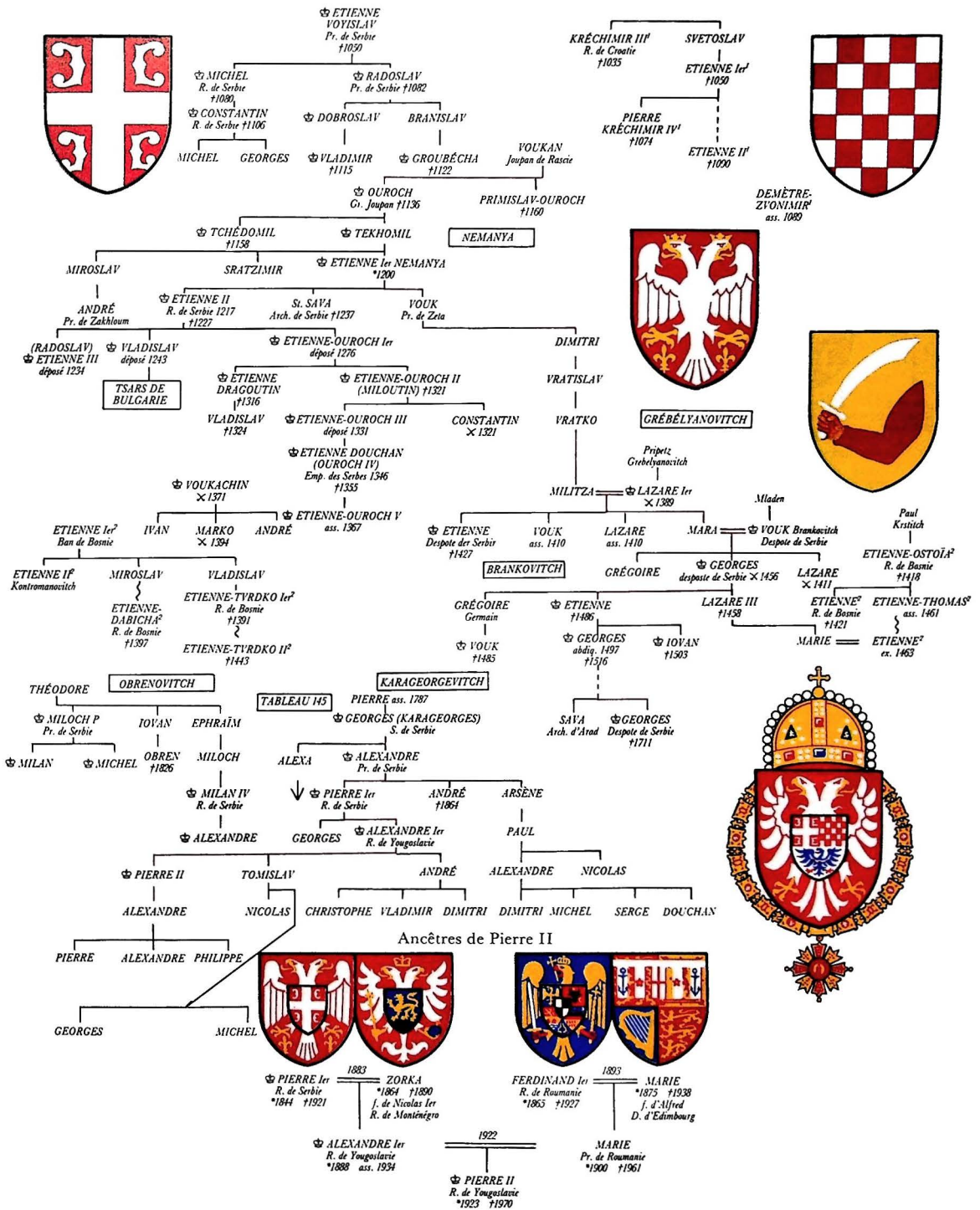
Quatre Etats balkaniques — la Grèce, la Serbie, le

Monténégro et la Bulgarie — s'unirent en 1912 contre l'empire ottoman, alors considérablement diminué. Cette coalition remporta un succès inattendu, mais les vainqueurs ne purent s'entendre, si bien que les puissances occidentales intervinrent à nouveau. La seconde guerre des Balkans éclata donc en 1913, au cours de laquelle on vit la Roumanie se joindre à la Grèce et à la Serbie pour faire pièce aux ambitions de la Bulgarie. Ces trois pays ne retirèrent cependant pas de ces hostilités le bénéfice escompté, car les grandes puissances européennes décidèrent de constituer l'Albanie en Etat distinct et indépendant. Ce nouvel aménagement territorial de la péninsule était à peine confirmé qu'éclatait la Première Guerre mondiale...

LES ETABLISSEMENTS SLAVES

Au cours du vie siècle, des tribus slaves venues du nord envahirent les Balkans. Ils effectuèrent une profonde incursion en Grèce (voir chapitre 37) sans pour autant affecter la continuité de la langue grecque sur toute la péninsule. Les Slaves s'installèrent — et pratiquèrent leur idiome — dans une région qui, aujourd'hui, couvrirait la plus grande partie de la Bulgarie et de la Yougoslavie. Ils y étaient sujets de l'empire byzantin centré sur Constantinople, mais au viii^e siècle une autre peuplade barbare — les Bulgares — franchit le Danube et s'établit au sud du fleuve. D'origine asiatique, ces Bulgares étaient apparentés aux Huns, mais ils adoptèrent cependant la langue slave de leurs sujets. En dépit de négociations menées avec l'Eglise de Rome sous le règne de Boris I^{er} (864), ils adoptèrent la religion orthodoxe. Au cours du xe siècle, les Bulgares prospérèrent au point de devenir l'Etat le plus puissant des Balkans centraux. Ce „premier royaume bulgare“ s'étendit de la mer Noire à l'Adriatique sous la direction de deux souverains remarquables, les tsars Siméon et Samuel. Il fut cependant détruit par le grand empereur byzantin Basile II le Bulgaroctone en 1014. Mais la fin du xii^e siècle fut caractérisée par un déclin de l'empire byzantin et deux Etats indépendants se créèrent sur sa frontière nord. Aussi, en 1186, Jean Asen I^{er} (tableau 149) mit-il sur pied le „second royaume

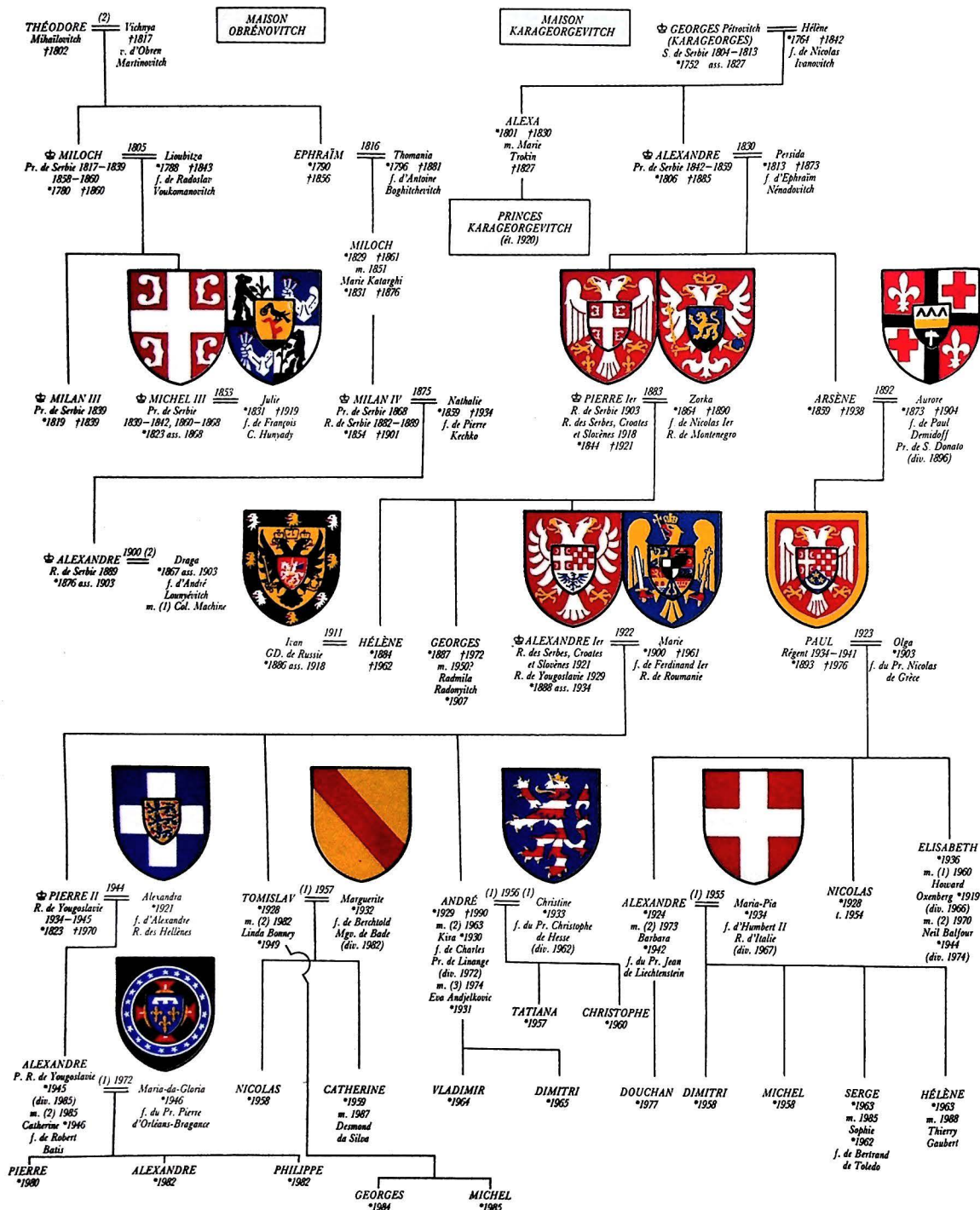
Aperçu général



NOTE
¹ Rois de Croatie
² Souverains de Bosnie

YUGOSLAVIE

Maisons Obrenovitch et Karageorgevitch



bulgare", tandis qu'en direction de l'Adriatique se développait un royaume distinct de Serbie sous Etienne I^{er} Nemanja (tableau 144). L'empire bulgare parvint à son apogée sous Jean Asen II, qui se fit bâtir une splendide capitale à Tarnovo, mais sa mort fut suivie d'une période de troubles. Dans le désordre ambiant, la princesse byzantine Marie Laskaris (tableau 149) joua un rôle assez sinistre. Lorsque la maison d'Asen s'éteignit, la Bulgarie passa sous le sceptre d'un prince serbe, Constantin, qui reprit le nom d'Asen et épousa la princesse Marie Laskaris. La dynastie des Terteres allait leur succéder.

LA SERBIE MÉDIÉVALE

La vallée de la Morava fut le berceau de la Serbie médiévale. Sur l'autre versant des Alpes dinariques et sur l'autre rive de la Save s'étendait le pays des Croates, davantage orienté vers la Hongrie. Chaque tribu serbe était gouvernée par un *joupan* et, de temps à autre, l'un d'entre eux cherchait à affirmer sa suprématie sur ses voisins en revendiquant le titre de prince de Serbie. Le territoire fut inclus dans le „premier royaume bulgare“ mais, par la suite, les Serbes renouvelèrent leur allégeance — assez capricieuse — vis-à-vis de Constantinople. Etienne Nemanja (tableau 144) se proclama roi d'une Serbie indépendante en 1185, fondant ainsi une dynastie au destin glorieux. Lui-même se retira vers la fin de sa vie dans le monastère du mont Athos, mais son fils aîné Etienne II reçut la couronne en grande solennité des mains de son propre frère Sava, futur saint patron du royaume et, à l'époque, archevêque. Par la suite, presque tous les souverains serbes portèrent le nom d'Etienne, dérivé d'un mot grec signifiant „couronné“.

L'expansion de la Serbie sous les Nemanja mit le royaume en contact avec la Hongrie au nord, et la Bulgarie au sud-est. Sa grande époque débuta sous Etienne Ouhroch II et, en 1330, les Bulgares furent définitivement défaits par Etienne Ouhroch III à la bataille de Köstendil. La nouvelle dynastie bulgare des Chichman (tableau 149) fut entièrement soumise à la Serbie et servit sa politique.

La Serbie médiévale connut son âge d'or sous le règne d'Etienne IX Douchan (1331–1355) bien que cette période ait débuté par un acte de pure sauvagerie : le roi avait étranglé son propre père, qu'il jugeait trop influencé par son épouse grecque. Les possessions de Douchan s'étendaient depuis le Danube jusqu'au golfe de Corinthe. Cette expansion territoriale s'effectua surtout aux dépens des empereurs byzantins mais, sur le plan culturel, c'est à Constantinople que les Serbes vainqueurs allaient prendre des leçons. C'est à cette époque que l'on vit s'ériger de nombreuses églises magnifiques, enrichies de fresques de grande valeur artistique. Douchan — cette épithète veut aussi bien dire *l'Etrangleur* que *le Victorieux* — était de haute taille et se révéla excellent chef. En 1346, il s'octroya le titre d'empereur des Serbes et des „Romains“ (Grecs) et mourut à l'âge de 47 ans, alors qu'il lançait une offensive contre Constantinople. La politique balkanique fut alors brutalement troublée par l'arrivée des Turcs ottomans, qui fixèrent leur quartier général à Andrinople (Edirne) en 1367.

L'héritier de Douchan fut détrôné par un de ses sujets, la Bosnie conquit son indépendance sous Etienne Tvrdko (tableau 144) et, en 1389, les forces de la chrétienté slave subirent une défaite catastrophique à Kossovo, face au sultan Mourad I^{er}. Le prince Lazare tomba dans la bataille, mais le sultan fut assassiné peu après, de sorte que les Turcs ne purent exploiter leur victoire. Les héritiers de Lazare gouvernèrent un temps sous la suzeraineté des Turcs puis, en 1459, la Serbie fut officiellement annexée à l'empire ottoman. Marko Kraljevitich, fils du roi Voukachin et héros de ballades et légendes serbes, s'est probablement battu dans le camp turc. Pendant quatre siècles, le peuple serbe vécut sous le gouvernement de la Sublime Porte, mais parvint à maintenir ses traditions, sa langue et sa religion.

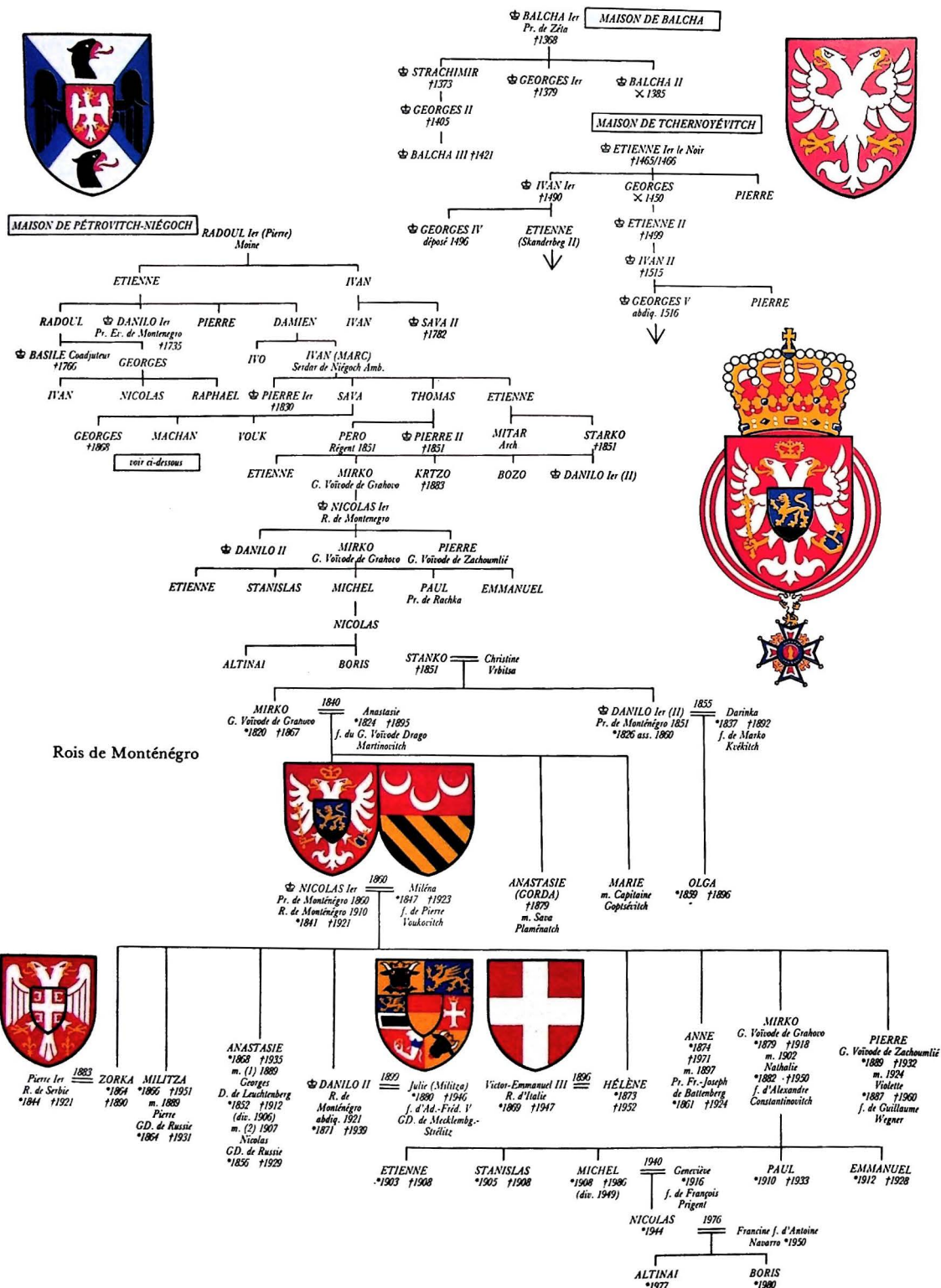
MONTÉNÉGR

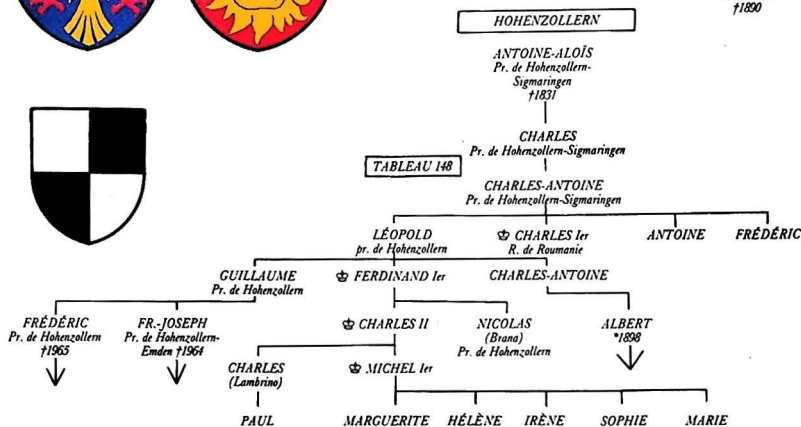
Au nord de l'Albanie, une région sauvage et montagneuse s'appelait, au Moyen Âge, Zeta. Par la suite, on lui a donné le nom de Crna Gora ou Monténégro, ces deux termes signifiant „Montagne noire“. C'est dans cette région qu'après la défaite de Kossovo devant les Turcs, quelques rescapés slaves trouvèrent abri et ne cessèrent de faire flotter la drapeau de la liberté slave tandis que, des siècles durant, l'ogre ottoman dévorait le reste de la péninsule balkanique. Lorsque vint la sombre année de 1389, la dynastie locale des Balchides régnait depuis deux générations (tableau 146) sur Zeta. La famille des Tchernojevitich, qui lui était quelque peu apparentée, lui succéda. Etienne le Noir fut l'allié du grand héros albanais Scanderbeg dans ses batailles contre les Turcs. Ivan transféra sa capitale à Cetinje, ville-monastère dans les hautes terres où, en 1493, Georges IV installa la première presse d'imprimerie utilisant l'alphabet cyrillique. Les guerres défensives contre les Turcs étant devenues presque incessantes, les Monténégrins finirent par mettre au point une tactique tellement efficace que l'on vit une petite armée d'invasion être totalement décimée et une autre, plus importante, mourir de faim !

En 1516, Georges V résolut d'aller vivre à Venise, ville où il avait de nombreux intérêts. Avant de partir pour la cité des doges, il transmit le pouvoir à l'évêque local, le „Vladika“. Pendant 180 années, dirigés par les métropolitains élus, les Monténégrins ne cessèrent de repousser les offensives turques. En 1696 enfin, le métropolitain Daniel Petrovitich de Niegoch édicta une règle selon laquelle le métropolitain (évêque), bien que respectant toujours la loi du célibat, était autorisé à choisir son successeur dans sa propre famille. C'est sous le règne de Daniel I^{er} qu'eurent lieu, en 1703, les „Vêpres monténégrines“, qui se traduisirent par un massacre de musulmans. Les armées dynastiques des Petrovitich-Niegoch se trouvent en haut et à gauche du tableau 146. Les prélats continuèrent donc à régner l'un après l'autre avec plus ou moins de bonheur, mais parvenant toujours à repousser les assauts turcs. Pierre I^{er} réussit même à repousser les troupes napoléoniennes et à agrandir son territoire. Lui succédèrent tour à tour Pierre II, homme de guerre mesurant plus de deux mètres, et Daniel (Danilo) II. Mais ce dernier, dès sa prise de pouvoir en 1851, sécularisa ses fonctions et se maria. Le Monténégro lui fut redevable

MONTÉNÉGO

Aperçu général





Ancêtres de Michel I^{er}



LÉOPOLD *1861
Pr. de Hohenzollern
†1905

ANTONIA *1845 †1913
f. de Ferdinand II
R. de Portugal



ALFRED *1874
D. d'Edimbourg
D. de Saxe-Cobourg-Gotha
†1900

MARIE *1833 †1920
f. d'Alexandre II
Emp. de Russie



GEORGES I^{er} *1867
R. des Hellènes
†1913

OLGA *1851 †1926
f. de Constantin
G.D. de Russie



FRÉDÉRIC III *1858
Emp. allemand
R. de Prusse
†1888

VICTORIA *1840 †1901
f. de Victoria
R. de Gr. Bretagne

FERDINAND I^{er}
R. de Roumanie
*1865 †1927

1893

MARIE
Pr. de Gr. Bretagne
*1875 †1938

CONSTANTIN I^{er}
R. des Hellènes
*1868 †1923

1889

SOPHIE
Pr. de Prusse
*1870 †1932

CHARLES (CAROL) II
R. de Roumanie
*1893 †1953

(2) 1921

MICHEL I^{er}
R. de Roumanie
*1921

HÉLÈNE
Pr. de Grèce
*1896 †1982
(dix. 1920)

d'un nouveau code et d'une armée nouvelle. Son frère Mirko, surnommé *le Glaive du Monténégro*, écrasa les Turcs à Grahovo et fut titré du nom de la bataille ; son fils allait monter sur le trône sous le nom de Nicolas I^{er}.

Ce souverain eut une vie à la fois longue et exceptionnelle. De haute stature et de fort bonne mine, il fut un poète apprécié et un diplomate consommé. En 1876, il déclara la guerre à la Turquie et l'emporta mais, comme pour la Bulgarie, le traité de Berlin le priva des bénéfices substantiels promis à San Stefano. Il obtint néanmoins pour le Monténégro un accès à la mer. Nicolas, jusqu'alors prince, prit le titre d'altesse royale en 1900 et celui de roi en 1910. Les dernières rangées du tableau 146 montrent l'impressionnante série de brillants mariages dynastiques conclus par ses filles avec les maisons de Russie, d'Italie et de Serbie. Ses troupes prirent part à la première guerre des Balkans (1912-1913), puis combattirent aux côtés des Alliés durant la Première Guerre mondiale. Cependant, en 1918, le Monténégro fut réuni à la Serbie avant d'être englobé dans la Yougoslavie. Le vieux roi Nicolas I^{er} ne s'inclina jamais devant cette décision et mourut de chagrin en exil. Les armes de la province médiévale de Zeta portaient une aigle bicéphale sur champ de gueules. Nicolas y ajouta la couronne, l'orbe et le sceptre des maisons royales, ainsi qu'un écusson aux armes de sa famille. Sous l'écu figure l'ordre de Pierre I^{er}.

LA SERBIE MODERNE

En dépit des longues années d'occupation turque qu'ils eurent à subir, les Serbes ne perdirent jamais la notion de leur identité nationale slave, attitude qui se trouva encore renforcée par ce qu'ils apprirent de la Révolution française. Ils se soulevèrent en 1804 pour se mettre aux ordres d'un énergique éleveur de porcs appelé Georges *le Noir* (tableau 145) lequel, pendant neuf ans, dirigea un mouvement indépendantiste. Karageorges s'était emparé de Belgrade et s'était proclamé prince de Serbie. Soutenu par les Turcs, Miloch Obrénovitch provoqua à son tour une insurrection et, après avoir assassiné son prédécesseur, fit de la Serbie une principauté autonome. Les rivalités opposant les Karageorgevitch aux Obrénovitch obscurcirent cependant les décennies suivantes. Le sultan trancha en 1830 en décrétant que la principauté revenait à la famille Obrénovitch et qu'en outre elle devenait héréditaire, bien que Miloch restât sous la suzeraineté turque. Le nouveau prince régna en tyran, mais il est difficile d'imaginer qu'une autre forme de gouvernement eût été possible à cette époque et dans ce pays. Il fut contraint d'abdiquer en 1839 en faveur de son fils Milan III. Ce dernier mourut subitement et fut remplacé par son frère Michel, que ses efforts en vue de moderniser le pays accablèrent à son tour à l'abdication en 1842. Les Serbes se tournèrent alors vers Alexandre, fils de Karageorges. Celui-ci sut préserver la neutralité du pays pendant la guerre de Crimée, et cette attitude lui valut, de la part des puissances occidentales, une garantie d'indépendance. Cependant, l'inclination dont témoigna Alexandre pour l'Autriche le contraignit à abdiquer en 1859, ce qui permit le retour de Miloch, devenu entretemps un vieillard.

Lorsque Miloch mourut, son fils Michel reprit le titre de prince et, dès lors, gouverna avec plus de circonspection. Durant son règne, les lois fiscales furent révisées, une armée régulière fut mise sur pied et, surtout, les troupes turques se retirèrent. En 1868, Michel fut assassiné par des conjurés liés sans doute aux Karageorgevitch et son cousin Milan IV lui succéda. Celui-ci mena une campagne victorieuse contre la Turquie et le traité de Berlin de 1878 l'en récompensa par de larges accroissements de territoires en Macédoine. Fort de son succès, Milan prit le titre de roi en 1882, soulignant ainsi sa totale indépendance vis-à-vis de la Turquie.

Le nouveau roi se mit alors à afficher des sentiments pro-autrichiens et accepta sans rancœur la décision prise par Vienne en 1878 d'occuper la Bosnie et l'Herzégovine. Il est bon de se souvenir qu'à l'époque la Serbie était limitée au nord par la Save et que cette expansion des Habsbourg portait un coup sévère aux ambitions serbes. Comme la prodigalité de Milan lui aliénait les sympathies de ses sujets, le peuple voyait plus volontiers dans le prince Nicolas de Monténégro l'image du porte-drapeau des Slaves. En 1885, Milan IV lança une offensive futile et mal préparée contre les Bulgares et ne fut sauvé du désastre que grâce à la diplomatie de ses amis autrichiens. Quatre ans plus tard, de façon tout à fait inattendue — il n'avait que 35 ans — Milan abdiqua et se retira à Vienne, dont il appréciait les plaisirs. On le revit cependant en Serbie en 1897 où, en qualité de commandant en chef, il fit preuve d'une surprenante efficacité.

Son fils Alexandre s'était déclaré majeur en 1893 et épousa une veuve à la fois dominatrice, impopulaire et stérile, ce qui n'arrangeait rien. Un groupe d'officiers organisèrent un putsch en 1903, au cours duquel le roi et sa femme furent atrocement massacrés, et qui ramena sur le trône Pierre Karageorgevitch, fils d'Alexandre, le banni de 1859. Pierre avait épousé une fille du très romantique prince de Monténégro et aurait acquis rapidement la sympathie de ses sujets si le souvenir de la mort horrible de son prédécesseur n'avait plané sur les premières années de son règne. La cause slave reçut un rude coup en 1908 lorsque l'Autriche annexa officiellement les provinces de Bosnie et d'Herzégovine, qu'elle administrait depuis trente ans.

En 1912, les Etats chrétiens des Balkans résolurent d'attaquer la Turquie et — à la surprise de l'Europe — les armées bulgares, serbes et monténégrines écrasèrent les forces ottomanes. De la Turquie d'Europe, il ne restait que l'enclave de Constantinople. Mais les Bulgares n'étaient pas satisfaits de leurs gains territoriaux. Comme nous le verrons plus loin, les promesses de San Stefano leur restaient sur le cœur. Aussi, provoquant la Seconde Guerre des Balkans, se retournèrent-ils imprudemment contre leurs récents alliés et se firent-ils battre par la Grèce et la Serbie, aidées pour la circonstance par la Roumanie. C'est dans une région déjà familiarisée avec la guerre que l'archiduc François-Ferninand, héritier de l'empire austro-hongrois, entreprit une tournée en 1914. Le 28 juin, il fut abattu par un jeune terroriste serbe à Sarajevo. Bien que cette localité se trouvât en Bosnie autrichienne, Vienne envoya le 23 juillet à la Serbie un sévère ultimatum signifiant pratiquement la fin de l'indépendance serbe. La Russie s'empressa de procla-



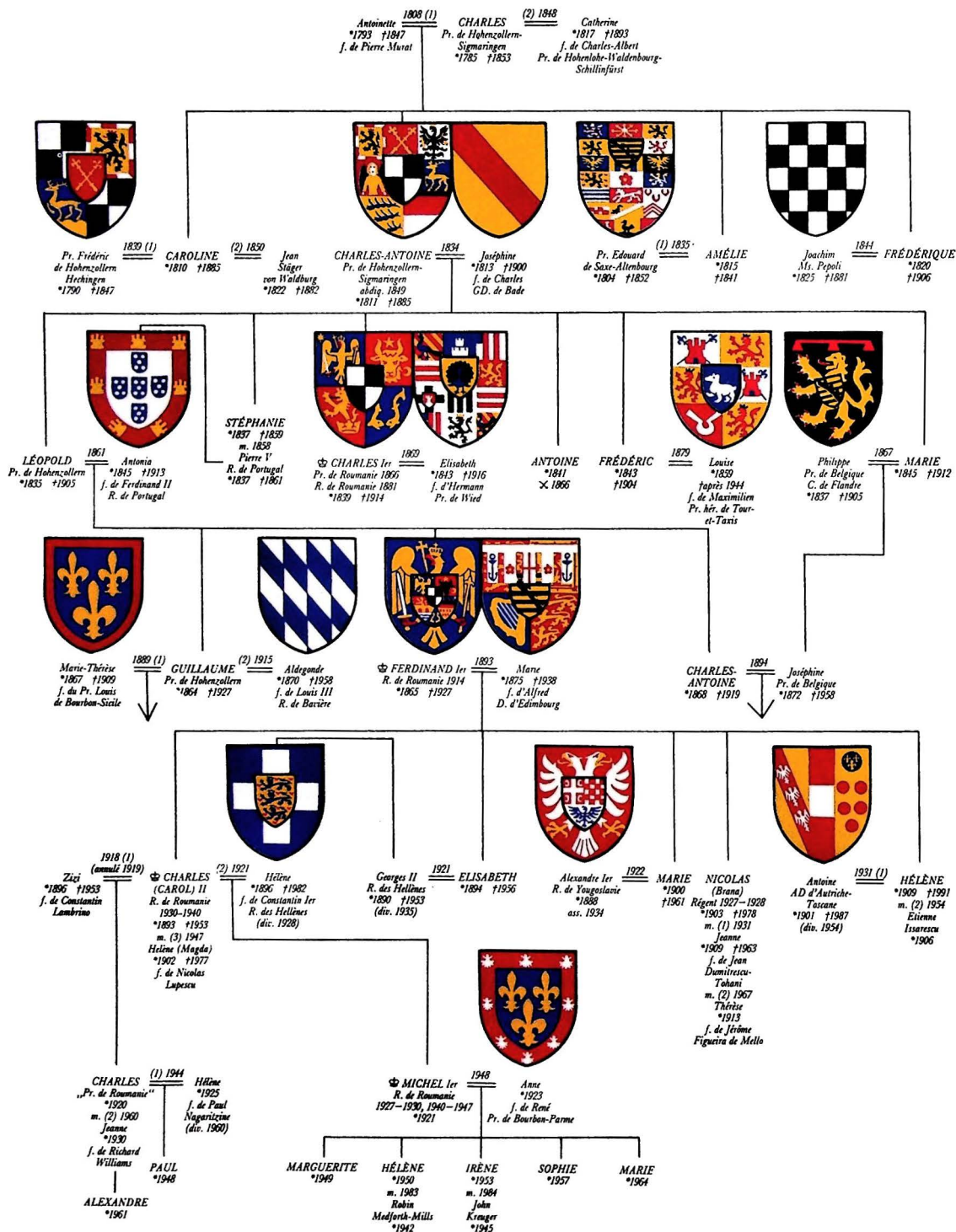
mer sa sympathie envers la Serbie et l'Allemagne rappela son alliance avec l'Autriche. La France, à son tour, se solidarisa avec la position russe et, en août, la Première Guerre mondiale éclatait...

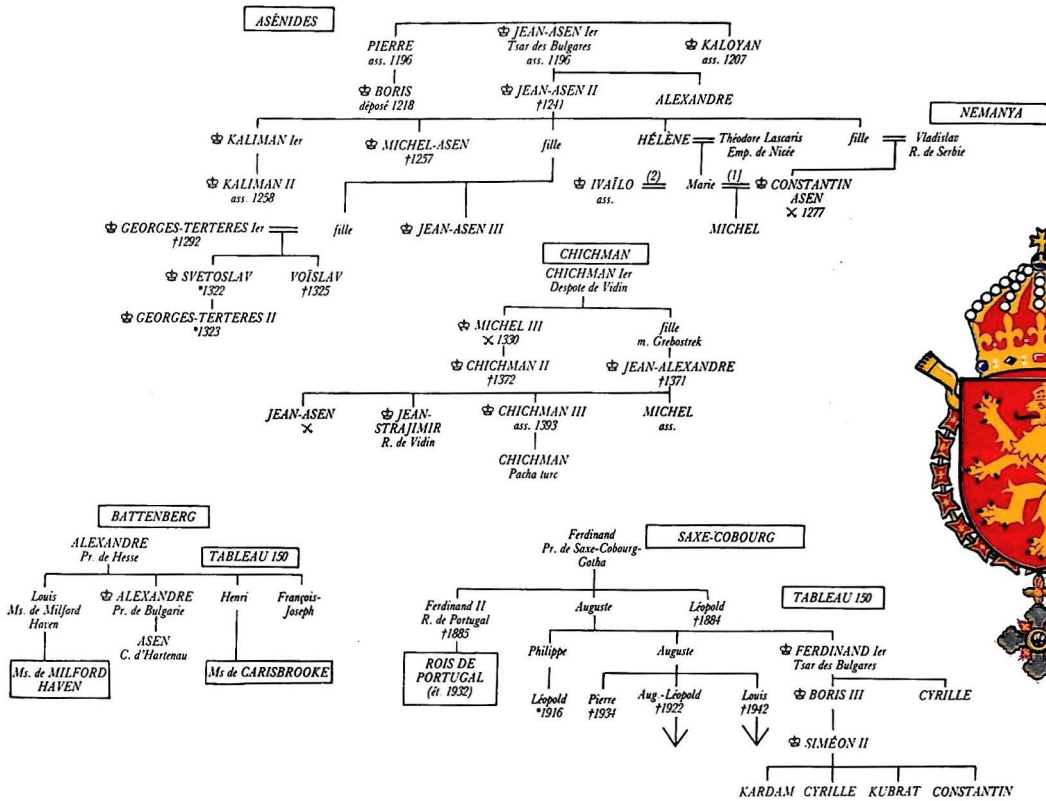
YUGOSLAVIE

Durant le conflit mondial, la Serbie fut submergée par les forces, très supérieures en nombre, de l'empire austro-

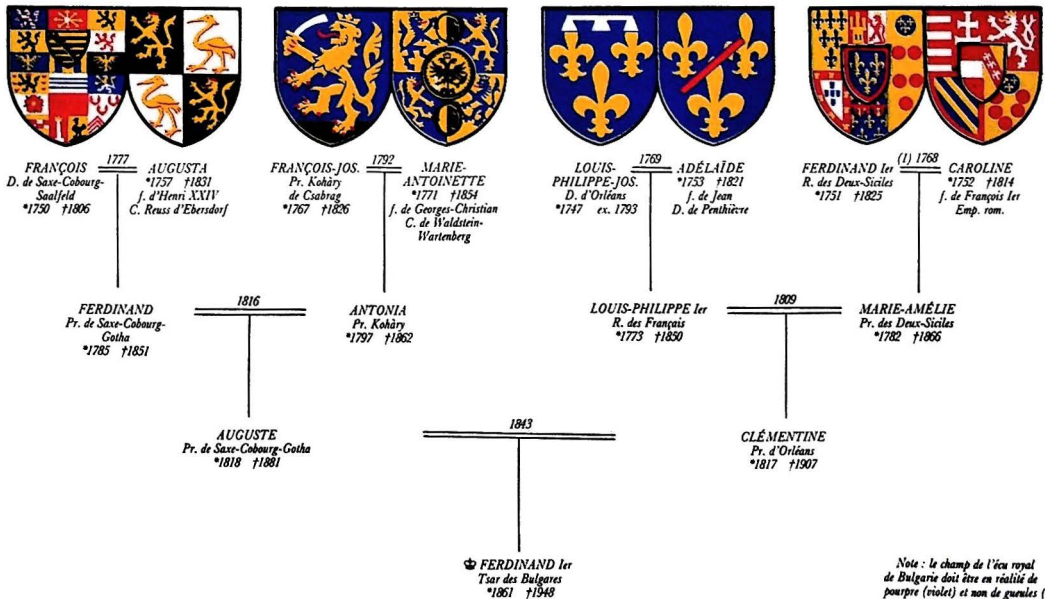
ROUMANIE

Maison de Hohenzollern





Ancêtres de Ferdinand Ier



Note : Le champ de l'écu royal
de Bulgarie doit être en réalité de
pourpre (violet) et non de garnies (rouge).



Le roi Alexandre I^{er} de Yougoslavie (1888–1934) s'entretenant avec des anciens combattants.

hongrois mais, finalement, la victoire alliée de 1918 amena la constitution d'un nouvel Etat dont Pierre I^{er} prit la tête en qualité de roi des Serbes, des Croates et des Slovènes. Déjà vieillissant, le souverain avait déshérité son fils aîné Georges en 1909 en raison des désordres de sa vie privée. Alexandre, son second fils, exerça la régence pour son père. Outre la Serbie originelle et le Monténégro jusque-là indépendant, son royaume comprenait la Bosnie et l'Herzégovine, la Croatie, la Slovénie et presque toute la Dalmatie. Le pays changea de nom en 1929 pour s'appeler Yougoslavie, que l'on peut traduire par „le pays des Slaves du sud“. Malheureusement, ce royaume manquait de cohérence. Dans le nord, Croates et Slovènes vivaient selon des traditions qui les rapprochaient de Vienne : ils étaient en majorité catholiques et utilisaient l'alphabet romain. Dans la partie méridionale, Serbes et Bosniaques étaient orthodoxes ou musulmans, conservaient plus ou moins le souvenir du régime turc et lisaient les textes cyrilliques.

En 1929, bien qu'il eût jusque-là fait preuve de sagesse et de grandes qualités d'homme d'Etat, le roi Alexandre se crut obligé d'abolir la constitution et de diriger de façon dictatoriale. Il fut assassiné par un exilé croate au cours d'un voyage officiel à Marseille, en même temps que le ministre français Barthou. Son fils lui succéda sous le nom de Pierre II, tandis que son cousin Paul assurait la régence. Ce dernier était un fin connaisseur en matière d'art, mais son tempérament éclectique n'était pas de nature à empêcher que la Yougoslavie ne glisse dans l'orbite économique de l'Allemagne nazie, alors en pleine expansion. C'est ainsi qu'en 1941, lorsque Berlin exigea le droit de passage pour ses troupes, Paul et son gouvernement étaient prêts à céder, lorsqu'un groupe d'officiers exila le régent et proclama Pierre II majeur. Devant cette manifestation d'indépendance, les troupes allemandes envahirent la Yougoslavie, obligeant le jeune roi à chercher refuge à l'étranger.

Comme le montre le tableau 144, l'ascendance de

Pierre II se divise à parts égales entre des familles balkaniques et des familles régnantes bien établies en Europe. Son écu est entouré du collier de l'ordre de Saint-Lazare, décoration à ce point exclusive qu'elle n'était conférée qu'au roi et à son héritier présomptif. L'extinction de la famille Obrénovitch laissait le roi Pierre II seul prétendant au trône de Yougoslavie. Les victoires du mouvement de résistance communiste du maréchal Tito (Josip Broz) ont établi en 1944 un Etat fédéral socialiste qui ne lui a guère survécu. Les républiques issues de l'éclatement de la fédération ne sont pas parvenues à faire taire les anciennes rivalités ethniques, mais le chaos politique a permis au fils de Pierre II de renouer le contact avec les monarchistes de Serbie.

Les anciennes armes de la Serbie (tableau 144) se fondaient sur celles que l'on attribue à l'empire byzantin (voir chapitre 30). Les meubles qui cantonnent la croix sont interprétés aujourd'hui comme des briquets mais, à l'origine, il s'agissait probablement de la lettre „C“ (la majuscule cyrillique „S“, pour la Serbie). Les premiers rois de Croatie portaient un écu échiqueté d'argent et de gueules. Au Moyen Age, le blason de la dynastie des Nemanya comportait l'aigle aux deux fleurs de lys sous les serres. Les princes Obrénovitch employaient les vieilles armes de Serbie (tableau 145), mais Pierre I^{er} Karageorgevitch préférait les armes de Némánya avec Serbie en écusson. Son fils, Alexandre I^{er}, abandonna les fleurs de lys des armoiries de Némánya, ajouta un écusson plus élaboré aux armes de Serbie, Croatie et à l'aigle d'azur de Carniole. Ce quartier constituait une protestation héraldique contre le partage, en 1918, du duché de Carniole entre l'Italie et son propre royaume. Son cousin Paul brisait les armoiries principales d'une bordure d'or, mais porta en abîme les armes de Serbie, Croatie et Slovénie. La mère du régent descendait d'un forgeron de Pierre le Grand, dont les descendants furent créés princes en Toscane.

BULGARIE

Comme nous l'avons vu, le second royaume bulgare passa sous la domination des Serbes, puis sous l'autorité de la Sublime Porte. Pendant des siècles, la Bulgarie resta province de l'empire ottoman et vécut dans une paix politique relative. Mais, en 1875, alors que la Bosnie se révoltait contre les abus du pouvoir étranger, le mouvement gagna la Bulgarie. Les Turcs réagirent à cette insurrection, la réprimant avec une brutalité telle que Gladstone y vit le moyen de rallier à ses vues l'opinion publique indignée. Le retentissement de cette affaire attira l'attention des autres puissances sur les Balkans. La Russie envahit et défit la Turquie, puis le traité de San Stefano (1878) proposa la création d'un grand Etat bulgare sous protectorat russe, englobant la plus grande partie de la Macédoine et touchant le littoral de la mer Egée. Comme cet accroissement d'influence de la Russie inquiétait profondément les autres grandes puissances, le traité de Berlin effaça, quelques mois plus tard, les projets élaborés à San Stefano. Une Bulgarie au territoire limité reçut l'autonomie, mais sa partie méridionale (la Roumélie orientale) resta sous l'administration directe de la

Turquie. En 1879, le trône fut offert au prince Alexandre de Battenberg, neveu du tsar (tableau 150).

Six ans après l'avènement d'Alexandre, un soulèvement se produisit en Roumélie orientale dont le pacha turc fut délogé. Alexandre fut sollicité pour prendre les Rouméliens sous son sceptre, ce qu'il accepta après quelque hésitation. Il devenait ainsi le souverain d'une Bulgarie unifiée, bien que toujours plus petite que l'Etat envisagé à San Stefano et dont l'idée obsédait les citoyens. Futillement, Milan IV de Serbie attaqua la Bulgarie mais, conduits par Alexandre, les Bulgares le battirent à Slivnitsa. Malheureusement pour lui, le prince s'était entretemps aliéné la sympathie du tsar et lorsqu'un complot le détrôna en 1886, il ne put que s'exiler en Autriche où, sous le titre de comte de Hartenau, il épousa une resplendissante chanteuse d'opéra. Ses armoiries de prince de Bulgarie (tableau 150) sont écartelées de Bulgarie et Roumélie orientale par une croix pattée avec, sur le tout, l'écu de Hesse brisé d'un lambel. Son frère, qui prit du service dans la marine britannique et devint lord Milford Haven, écartèle Hesse (cette fois avec bordure) et les pals de sable de Battenberg. Bel homme et valeureux, Alexandre avait manqué du talent politique nécessaire à sa fonction.

Le remplacer ne fut pas chose aisée. On offrit le titre bulgare du Danemark au Caucase et même le roi de Roumanie fut sollicité. Finalement, le cadeau fut accepté par le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg-Gotha (tableau 142), qui devint prince de Bulgarie en 1887. Le tableau 149 montre combien était vaste l'éventail de son ascendance. Son père avait du sang allemand et hongrois (François-Joseph, prince Koháry, était le dernier de cette famille), mais les ancêtres de sa mère étaient en majorité Bourbons et Ferdinand épousa une princesse catholique. Il donna à son premier-né un nom typiquement bulgare : Boris. Mais l'enfant ayant été baptisé dans la foi catholique, cela provoqua une telle polémique qu'à l'âge de deux ans, pour satisfaire la population, on le convertit à la religion orthodoxe.

Ferdinand témoigna de l'envergure et de la ruse que l'on attend d'un véritable homme d'Etat. En 1908 il proclama l'indépendance complète de son pays vis-à-vis de la Turquie et s'octroya le titre de tsar. Ce faisant, il prenait un certain risque, mais son geste fut peu à peu accepté tant par la Turquie que par les vieilles monarchies européennes. L'année suivante, il fonda l'ordre des Saints Cyrille et Méthode (les premiers apôtres byzantins ayant entrepris la conversion des Slaves). Le collier de l'ordre entoure le blason traditionnel de la Bulgarie, de pourpre au lion d'or couronné (tableau 149).

Toutes les subtilités diplomatiques de Ferdinand — qui souvent le firent surnommer *le Renard* — ne purent préserver la Bulgarie des malheurs qui allaient l'accabler durant les guerres du xxe siècle. En 1912 le roi se joignit aux autres Etats chrétiens des Balkans dans l'assaut livré à l'empire ottoman. Comme la Bulgarie avait plus que les autres — par ses effectifs et ses victimes — contribué à la victoire commune, elle espérait retirer du conflit les plus grands avantages. Mais les Etats balkaniques triomphants se heurtèrent à l'obstination des grandes puissances à vouloir créer une Albanie indépendante. La Bulgarie en conçut de l'amertume et, perdant toute

circonspection, se jeta sur ses alliés de la veille. La Roumanie se joignit à la Grèce et à la Serbie pour repousser l'assaut bulgare, et le traité de Bucarest, signé en 1913, n'accorda à Ferdinand que des gains dérisoires. Une fois de plus, les espoirs de la Bulgarie se brisaient et l'on conçoit qu'un sentiment de revanche et une inflexible volonté d'expansion aient poussé les Bulgares à entrer, en 1915 dans le camp des empires centraux.

Comble de malheur, l'Allemagne fut défaite en 1918 et le traité de Neuilly octroya à la Grèce l'étroit débouché à la mer Egée qu'avait obtenu la Bulgarie cinq ans plus tôt. Dans cette atmosphère démorale, Ferdinand abdiqua en faveur de son fils dont le nom — Boris III — rappelait la gloire passée du premier royaume bulgare. Le nouveau tsar qui, personnellement, s'intéressait surtout aux chemins de fer, dut faire face à de nombreux problèmes politiques. Cependant, l'expérience venant, il put asseoir son autorité, parvint à cultiver de bonnes relations avec la Yougoslavie et à réprimer certaines révoltes en Macédoine. Après avoir occupé la Dobroudja en 1940, la Bulgarie se joignit l'année suivante au Reich allemand, annexa la Thrace occidentale ainsi que la Macédoine yougoslave, puis déclara la guerre à la Grande-Bretagne en 1941. Boris III mourut mystérieusement au cours d'une visite à Hitler en 1943 et un conseil de régence présidé par son frère Cyrille fut mis sur pied pour régler les affaires durant la minorité de Siméon II, alors âgé de 6 ans. En 1945, Cyrille fut fusillé par les communistes et, l'année suivante, la famille royale fut chassée après un référendum. Le roi Siméon II vit surtout en Espagne et a d'ailleurs épousé une Espagnole. Il a donné à ses enfants des noms qui évoquent la première grande période de l'histoire bulgare.

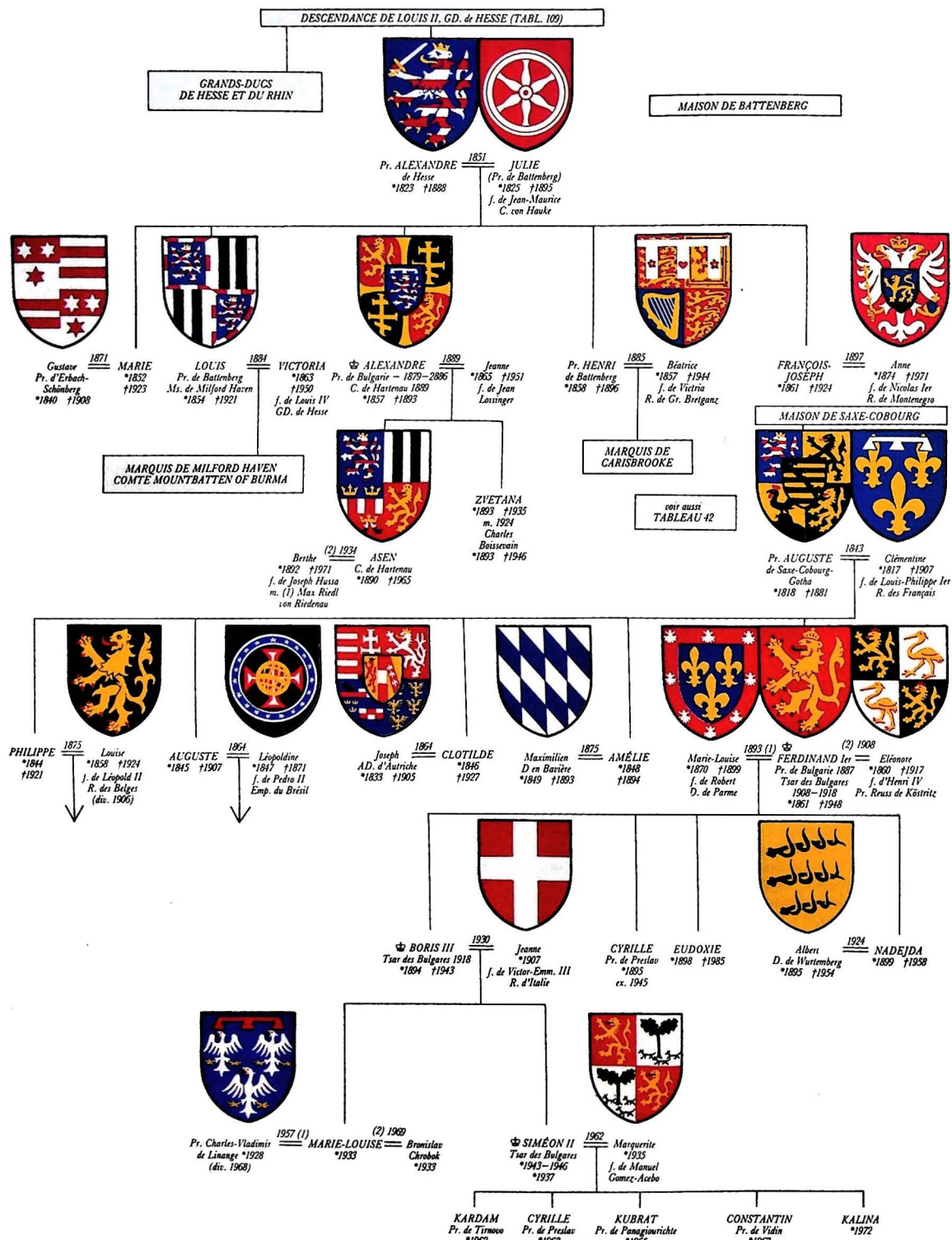
ROUMANIE

Appelée Dacie durant la période classique, la Roumanie a vécu une histoire assez différente de celle des pays voisins. Bien que la majorité de la population se soit, dans un passé récent, convertie à l'Eglise orthodoxe, la Roumanie a conservé sa langue romane. Au Moyen Age, on discernait deux provinces distinctes, la Valachie — dont le nom vient des pionniers valaques — se situait au nord du Danube et au sud des Carpates. Par contre, la Moldavie s'étendait à l'est de ces montagnes et à l'ouest du Prut. Entre le Prut et le Dniester on trouvait la province de Bessarabie, liée historiquement à la Moldavie, mais longtemps convoitée par la Russie.

A la fin du xive siècle, les Turcs contrôlaient toute la région, mais la lutte pour l'indépendance ne cessa jamais. Significative fut l'action de Michel *le Brave* qui, durant huit ans (1593-1601), unit la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie (à l'ouest des Carpates), léguant ainsi aux générations qui suivirent le rêve d'une Roumanie grande et libre. Le xvie siècle vit également l'efflorescence de la décoration dans l'architecture ecclésiastique, les églises s'ornant de larges auvents et de fresques extérieures. Au cours du siècle suivant, les Turcs confièrent souvent l'administration du pays à des familles grecques de Constantinople (les Phanariotes). L'effondrement du régime communiste lui a rendu quelque espoir, ainsi qu'à ses partisans dans son pays.

BULGARIE

Maisons de Hesse et de Saxe-Cobourg



En 1812, la Russie prit la Bessarabie aux Turcs et si, le long du Danube, le sentiment nationaliste prenait corps, il fallait toujours tenir compte de la proximité de l'empire moscovite. A l'issue de la guerre de Crimée, le traité de Paris (1856) réunit la Valachie et la Moldavie en un ensemble auquel fut rendu la Bessarabie. De plus, une personnalité locale, Alexandre Couza, fut choisie comme *voivode*, mot slave qui, tour à tour, avait désigné le général, le gouverneur, voire le prince. La notion de „Roumanie“ fut officialisée en 1859 et la capitale établie à Bucarest. Plus tard, le voivode Couza dut affronter d'importants problèmes économiques et politiques. Il dut abdiquer et, en 1866, Charles de Hohenzollern-Sigmaringen fut élu prince. Il appartenait à une branche de la grande famille des Hohenzollern, plus ancienne que celle de Prusse, et séparée d'elle depuis le xiii^e siècle. Comme sa grand-mère était une nièce de Joachim Murat (tableau 148), cette parenté rendait Charles acceptable aux yeux de Napoléon III. Sa femme, Elisabeth de Wied, était à la fois un écrivain de talent utilisant le pseudonyme de *Carmen Sylva*, et la tante du prince qui, de façon éphémère, allait régner sur l'Albanie en 1914.

Charles I^{er} mena les armées roumaines aux côtés des Russes contre les Turcs (1877) et ses troupes s'illustrèrent dans l'offensive vers Plevna. Le traité de Berlin libéra la Roumanie de toute inféodation vis-à-vis de l'empire ottoman, mais l'obligea à céder une partie de la Bessarabie aux Russes. En échange, elle obtint une région moins riche, la Dobroudja, située au sud des bouches du Danube. Mais cet arrangement fit se dégrader les rapports entre la Roumanie et la Bulgarie ainsi dépossédée. Charles fut couronné roi en 1881. Sa couronne (tableau 147) était coulée dans le métal provenant de canons turcs pris à Plevna. Les armes de la Valachie montrent une aigle tenant une croix dans son bec et surmontée d'un soleil et d'une lune. Les armoiries de Moldavie, également représentées au tableau 147, montrent une tête d'auroch entre un soleil, une étoile et un croissant. Les rois de Roumanie donnèrent à l'aigle la couronne, le sceptre et l'épée symboliques du pouvoir régalien. Sur la poitrine de l'aigle à partir de 1922, un écusson à quartiers représentant la Valachie, la Moldavie, le Banat de Séverin et l'Olténie, la Transylvanie avec, en pointe, les deux dauphins de la Dobroudja ; sur le tout, un écusson plus petit portant l'écartelé de Hohenzollern. Autour de ce blason très fouillé, l'ordre de Charles I^{er}, fondé en 1906.

La Roumanie ne prit aucune part à la première Guerre des Balkans (1912) contre la Turquie, mais intervint contre la Bulgarie, au cours de la seconde (1913). Elle y gagna la Dobroudja méridionale. Quand éclata la Première Guerre mondiale l'attitude germanophile de Charles I^{er} ne faisait pas de doute, mais il mourut en 1914. Le trône passa alors à son neveu Ferdinand, (dont le frère aîné Guillaume perpétuait la lignée princière des Hohenzollern). Celui-ci était déjà marié à une princesse britannique. Le Roumanie rejoignit le camp allié en 1916 et, en dépit de quelques revers militaires initiaux, le pays acquit, lors du traité de Trianon, de vastes territoires aux dépens de l'Autriche-Hongrie, notamment la Transylvanie. En outre, la Russie lui rendit la Bessarabie. En 1922, en grande pompe, Ferdinand fut re-couronné roi de la Grande Roumanie ainsi créée.

Le souverain mourut en 1927, mais son fils Charles (Carol) était un prince fantasque. Au lendemain de la guerre, il avait contracté un mariage morganatique dont était né un fils et, en 1925, il avait fait abandon de tous ses droits au trône. C'est ainsi que le fils qu'il avait eu de son second mariage avec la princesse Hélène de Grèce devint en 1927 Michel I^{er}, sous une régence.

Trois ans plus tard, Carol, revenu, devint Charles II. A cette époque déjà on associait son nom à celui de Magda (ou Hélène) Lupescu et, d'année en année, son règne prit de plus en plus le caractère d'une dictature royale. Carol fut finalement déposé en 1940 et Michel reprit la couronne. Entretemps, le pouvoir effectif était tombé aux mains d'un dictateur favorable à l'Axe Rome-Berlin, le général Antonescu, si bien que la Roumanie envoya des forces considérables seconder les Allemands sur le front russe. Bien qu'après Stalingrad le roi Michel ait opéré un renversement des alliances, l'URSS reprit la Bessarabie après la guerre, tandis qu'une partie de la Dobroudja retournait à la Bulgarie. Le roi Michel fut forcé à l'abdication en 1947 et son pays se transforma en république socialiste. Son ascendance (tableau 147) montre deux quartiers russes, mais également deux britanniques. Sa grand-mère maternelle, la reine Sophie de Grèce, appartenait à la branche cadette des Hohenzollern, celle qui avait conquis la couronne de Prusse. Le sang des lignes aînée et cadette coule donc dans les veines du roi de Roumanie et de ses enfants, qui vivent aujourd'hui en exil avec l'espoir d'une restauration, peut-être moins hypothétique depuis la fin dramatique de la démocratie populaire à Bucarest.

INDEX

Les chiffres imprimés en gras renvoient aux tableaux. Les autres correspondent aux numéros des pages. Les personnages sont repris, soit sous le nom de leur famille, soit sous celui de leur pays ou région. Vous trouverez les termes héraldiques et leur explication dans le premier chapitre.

A

Achaïe, Philippe de Savoie Pr. d' 238
Acton, Jean 252

Aix-la-Chapelle 142, 211

Albanie 245, 286, 297

Albanys 39 : Alexandre D. d' 14 : Henri D. d' 7, 14 ; Léopold D. d' 9, 31 ; Mudroch D. d' 13 ; Robert D. d' 1, 13, 39

Albert, Seigneurs d' 93, 134 ; Jean d' († 1516) 95 ; Jean d' († 1544) 78

Albuquerque, Comtes d' 1 : Eléonore d' 48

Alençon : Catherine d' 44 ; Charles C. d' 65 ; Charles D. d' 67 ; Pierre I. C. d' 64

Allemagne 94-95, 12, 81, 82, 117, 123, 134, 151, 154, 155, 166, 178, 184, 185, 205, 210, 211, 215, 223-227, 245, 246, 285, 293, 296, (voir aussi Saint-Empire)

Agnès d' 150 ; Arnould d' 233 ; Conrad III d' 150, 199, 225 ; Conrad IV d' 225 ; Frédéric III, Emp. d' 9, 141, 147, 185 ; Guillaume I, Emp. d' 9, 32, 47, 94, 185 ; armories 185 ; Guillaume II d' 141, 81, 117, 185 ; ancêtres 95 ; Guillaume Pr. hér. d' 94, 185 ; Henri Pr. d' 94, 185 ; Henri I d' 223 ; Louis le Germanique 123, 223 ; Sophie d' 142

Allemagne du Nord (Confédération) 185

Alsace 141, 184, 185, 211

Altenbourg, Princes d' armories 83

Alvarez do Toledo, Béatrice 117

Amérique 28, 32, 54, 102, 103, 137, 214, 277 ; Etats-Unis d' 107, 137, 172

Amberg, Claus von, Pr. des Pays-Bas 36, 81

Amsterdam, Nouvelle (New York) 76

Andorre 108

Andrassy, Marie 56

Angleterre 1, 7, 14-21, 38, 42, 43, 49, 55, 80, 82, 91, 94, 117, 123, 127, 132, 136, 171, 194, 198, 214, 215, 232, 237 ; armories 1, 16, 17 ; Charles I d' 60, 28, 29 ; Charles II d' 120, 29, 237 ; Edouard le Confesseur d' (Saint) 14, 16, 36 ; armories 5, 66, 20, 24 ; Edouard I d' 65, 66, 17, 38 ; Edouard II d' 17, 38 ; Edouard III d' 5, 66, 17, 20, 21, 93, 127, 129 ; Edouard IV d' 10, 20, 21 ; Edouard VI d' 25 ; Eléonore d' 47 ; Elisabeth d' 85 ; Elisabeth I, R. d' 7, 14, 25, 28, 133 ; ancêtres 10 ; Étienne d' 16, 36 ; Guillaume I le Conquérant d' 2, 14, 16, 29, 246 ; descendants 61, 62, 117, 122 ; Guillaume II Rufus d' 16 ; Guillaume III d' 8, 34, 29, 102, 136 ; ancêtres 37 ; Henri I d' 1, 2, 61, 16, 223-224 ; Henri II d' 16, 36, 123, 129 ; Henri III d' 17, 246 ; Henri IV d' 4, 34, 66, 20, 129 ; Henri V d' 20, 192 ; armories 14 ; Henri VI d' 20 ; Henri VII d' 20, 21, 24 ; Henri VIII d' 49, 24, 25 ; Isabelle d' 113 ; Jacques I d' 7, 10, 14, 19, 28, 171, 237 ; Jacques II d' 29 ; Jean d' 17 ; Marguerite d' († 1275) 12 ; Marguerite d' († 1541) 14 ; Marie I, R. d' 7, 79, 25, 99, 246 ; Marie II Stuart I d' 34 ; Mathilde d' († 1157) 16 ; Mathilde d' († 1189) 223 ; Philippa d' 17, 28 ; Richard I Cœur de Lion d' 2, 16-17, 36, 150, 225 ; Richard II

d' 66, 12, 20, 24, 29 ; Richard III d' 21 (Voir aussi Grande-Bretagne)

Angoulême : Isabelle d' 2 ; Jean C. d' 67 ; Louis (XIX de France), D. d' 69

Anhalt, Princes d' 178, 199, 205 ; Anastasia d' 205

Anhalt-Dessau : Adélaïde d' 38, 39 ; Jeanne-Charlotte d' 93 ; Jean-Georges Pr. d' 34

Anhalt-Köthen, Louis Pr. d' 109

Anhalt-Zerbst : Christian-Auguste Pr. d' 137-140 ; Jean II, Pr. d' 92 ; Siegfried Pr. d' 27 ; Sophie d' 27 (voir aussi Russie : Catherine II)

Anjou 90, 125, 133, 12, 14, 126, 249 ; Alphonse D. d' 107 ; Charles d' 94, 126, 172 (voir aussi Naples) ; Charles C. d' 126, 249 ; Geoffroy Plantagenêt C. d' 2, 10, 11, 16 ; Henri D. d' 133 ; Jean C. d' 64 ; Louis D. d' 249 ; Marguerite d' († 1299) 65 ; Marguerite d' († 1482) 5, 20 ; Marie d' 67 ; René d' 66, 132, 218 ; Yolande d' 218 ; Anjou-Naples 133

Ansbach 178, 184 ; Sabine d' 92

Antibes, Lambert d' 113

Anvers, Lionel d' 71, 211

Aoste, Ducs d' 245 ; armories 345 ; Simon D. d' 142 ; Amédée D. d' 145 (voir aussi Espagne) ; Amédée II d' 69, 123, 245 ; Marguerite d' 82

Appel, Madeleine 109

Apraxine, Marie 137

Apluade 246 ; Guillaume D. d' 246 ; Robert D. d' 246

Aquitaine, Ducs d' 123 ; Aléonore d' 2, 16, 123 ; Guillaume X, D. d' 123

Aragon 45-46, 10, 71, 87, 90, 91, 94, 126, 248, 249 ; armories 45, 94 ; Alphonse I d' 90 ; Alphonse II d' 45, 91 ; Alphonse III d' 9 ; Alphonse IV d' 48 ; Alphonse V d' 95, 249 ; Catherine d' 7, 24, 98 ; Charles (Pr. de Viane) 95 ; Constance d' 98, 113 ; Eléonore d' († 1416) 94 ; Eléonore d' († 1445) 116 ; Elisabeth d' 78 ; Ferdinand I d' 48, 94, 95 ; Ferdinand II d' 48, 95, 98, 134, 154 ; Isabelle d' († 1271) 64, 126 ; Isabelle d' (Sainte) 115, 228 ; Jacques I d' 46, 47, 91, 94 ; Jacques II d' 90, 94 ; Jean I d' 94 ; Jean II d' 44, 48, 53, 94, 95 ; Jean Pr. d' 98 ; Martin d', R. de Sicile 94, 248 ; Pierre II d' 91 ; Pierre III d' 94, 248 ; Pétronille d' 90 ; Ramire I d' 87 ; Ramire II d' 90

Arc, Jeanne d' 132

Arenberg, Anne-Eugénie d' 82

Arles 146, 211

Armada 25, 99, 237, 260

Armagnac : Bernard C. d' 132 ; Bonnet d' 132 ; Jean IV, C. d' 44

Arpad 172 ; Thomas d' 89, 173

Arran, Thomas Boyd C. d' 14

Artois 126, 147 ; Blanche d' 3 ; Bonne d' 75 ; Robert C. d' 64, 126

Arundel, Richard Fitzalan C. d' 4, 158

Ascani, dynastie 178, 189, 199

Attholl, Walter C. d' 13

Aumale, Jeanne d' 47

Austriche 76-84, 54, 81, 99, 108, 112, 150-166, 167, 181, 184, 185, 198, 215, 218, 222-226, 227, 144, 257, 277 ; armories : ancien 76, 150, moderne 76, 150 ; Haute 150 ; Basse 150 ; Agnes d' 89, 150 ; Albert I, D. d' 150 ; Albert II, D. d' 154, 171 ; armories 78, 154 ; Albert V, D. d' 78, 151, 177 ; Albert AD d' 49 ; Anne d' († 1580)

71 ; Anne d' († 1598) 29 ; Anne d' († 1665) 53 ; Antoine d', GM († 1835) 163 ; Antoine AD d' (né 1901) 150 ; Antonia d' 102, 192 ; Catherine d' 134 ; Charles I, Emp. d' 166, 177, 256 ; Charles-Ferdinand AD d' 83, 166 ; Charles-Louis AD d' 82, 119, 126, 166 ; Clémentine d' 128 ; Constance d' 134 ; Eléonore d' 110, 131 ; Elisabeth d' († 1592) 67 ; Elisabeth d' († 1960) 56 ; Eugène d', GM 83 ; Ferdinand d' 90, 121, 166 ; François I d' 163 (voir Emp. rom.) ; François-Charles AD d' 56, 166 ; François-Ferdinand AD d' 82, 166, 185, 256, 280, 292 ; François-Joseph Emp. d' 82, 117, 160, 177, 256 ; ancêtres 84 ; Frédéric I, D. d' 150 ; Frédéric D. d' 46, 151, 188 ; Gisèle d' 97 ; Guillaume D. d' 125 ; Henri Josamir Gott. d' 150 ; Jeanne d' 71, 99 ; Joseph AD d' († 1847) 53, 105, 163 ; Joseph AD d' († 1905) 150 ; Joseph AD d' (né 1933) 83 ; Don Juan d' 99 ; Ladislus D. d' 78, 79, 151 ; Léopold I (Babenberg) Mgv. d' 150 ; Léopold V (Babenberg) D. d' 150 ; Léopold VI (Babenberg) D. d' 150 ; Léopold I, D. d' 151 ; Léopold d', Ev. 155 ; Léopold-Salvator AD d' 51 ; Léopoldine d' 118, 119 ; Marguerite d' († 1267) 86, 113 ; Marguerite d' († 1611) 49, 102 ; Marie-Anne d' 49, 102 ; Marie-Antoinette d' 69, 163, 252 ; Marie-Caroline d' 84, 123, 126, 146, 252 ; Marie-Christine d' 52, 107 ; Marie-Henriette d' 41 ; Marie-Joséphine d' 102 ; Marie-Louise d' 72, 80, 130, 142, 163, 227, 260 ; Maximilien d' († 1618) 80 ; Maximilien d' († 1800) 81 ; Othon AD d' († 1806) 103 ; Othon AD d' (né 1912) 82 ; Rainer AD d' 119 ; Rodolphe IV, D. d' 151 ; Rodolphe d', Card. 81, 163 ; Rodolphe Pr. hér. d' 41, 166

Autriche-Este : Marie-Thérèse d' 97, 163, 181, 194 ; Robert AD d' 82, 123, 256 ; Thérèse d' († 1886) 69 ; Thérèse d' († 1867) 126

Auvergne, Jeanne d' 65, 74

Avignon 127

Aviz : Maison d' 116, 132-233 ; Ordre d' 232

B

Babenberg, famille 77, 150-151, 188 ; Léopold I de 150 ; Marguerite de 150, 151

Bach J.-S. 204

Bade 106, 11, 70, 210, 227 ; Berchtold I, D. de Carinthie 210 ; Berchtold II, D. de Zähringen 210 ; Berchtold Mgv. de 143 ; Caroline de 97 ; Cécile (Olga) de 22, 139 ; Charles GD de 210 ; Charles-Frédéric GD de 210 ; Charles-Louis Pr. hér. de 84 ; Charles III Guillaume Mgv. de 210 ; Christophe I, Mgv. de 210 ; Frédéric de 30 ; Frédéric I, GD de 94, 210 ; Frédéric II, GD de 39 ; Hermann I, Mgv. de 210 ; Hermann V, Mgv. de 77, 150 ; Josephine de 148 ; Léopold I, GD de 30 ; 32, 210 ; Louise de 138 ; Marguerite de 145 ; Marie-José de 84 ; Max († 5929) Pr. de 100, 210 ; Max (né 1933) Mgv. de 210 ; Victoria

de 31, Wilhelmine de 109, 140

Bade-Bade 210 ; Augusta de 69, 71

Bade-Durlach 210 ; Frédéric VI, Mgv. de 29 ; Frédéric Pr. de 35

Bade-Sponheim 210

Baels, Mary-Lilian 41

Bagrination, Léonide 138, 280

Balkans 166, 185, 280, 286-299 (Voir aussi Guerre des Balkans)

Balliol : Jean 12, 38 ; Edouard 38 (Voir aussi Ecosse)

Bar 163, 206, 211, 218, 256, 260 ; Edouard C. de 74

Barcelonne 87 ; Comtes de 87, 90 ; Douce de 115 ; Juan C. de 107 ; Raymond Béranger C. de 90

Basewitz, Ina de 94

Basille 37

Battenberg (Mountbatten) 109, 86, 117, 215-218, 227 ; armories 215, 297 ; Alice 143 ; Louise 30 ; Henri Pr. de 59 ; Louis M. de Millford Haven 150, 297 ; Victoria-Eugénie de 52, 107

Batailles : Aljubarrot (1385) 232 ; Ausertitz (1805) 163, 277 ; Azincourt (1415) 20, 132, 218 ; Bannockburn (1314) 38 ; Blenheim (1704) 29, 158, 192 ; Borodino (1812) 277 ; Bosworth (1585) 24 ; Bouvines (1214) 193 ; Breitenfeld (1631) 66 ; Crécy (1346) 17, 113, 167, 218 ; Cuzstozza (1848) 244 ; Dettingen (1743) 32 ; Elchse (1340) 17 ; Eperon (1515) 23 ; Eylau (1807) 277 ; Fehrbellin (1679) 180 ; Fiodden (1514) 25, 42 ; Friedland (1807) 277 ; Grandson (1476) 147 ; Ina (1806) 181 ; Kossovo (1389) 289 ; (1448) 177 ; Köstendil (1330) 289 ; Las Navas de Tolosa (1214) 90 ; Lechfeld (955) 150, 172 ; Leipzig (1813) 142, 163, 277 ; Léopold (1571) 99, 113 ; Leuthen (1875) 181 ; Liegnitz (1241) 261 ; Lützen (1632) 66 ; Magenta (1859) 244 ; Marchfeld (1278) 167, 172 ; Minden (1759) 32 ; Mohacs (1526) 154, 171 ; (1689) 158 ; Mont Cassel (1328) 127 ; Morgarten (1315) 151 ; Mühlberg (1547) 99, 202 ; Mühldorf (1322) 151, 188 ; Nancy (1477) 147 ; Narva (1700) 70 ; Navarin (Pulos) (1827) 281 ; Pavie (1525) 24, 99, 133 ; Plassey (1757) 32 ; Plevna (1877) 299 ; Poitiers (1356) 17, 127 ; Poltava (1709) 70, 276 ; Rocroy (1643) 134-136 ; Rosbach (1757) 181 ; Sadowa (Königsgratz) (1866) 166, 184, 244 ; Saint-Quentin (1557) 241 ; Salado (1340) 228 ; Solferino (1859) 143, 244 ; Solway Moss (1542) 42 ; Stoke (1487) 24 ; Tagliacozzo (1268) 248 ; Tannenberg (Grünwald) (1410) 264 ; Trafsalgar (1805) 142 ; Valmy (1792) 181, 193 ; Varna (1444) 177, 264 ; Waterloo (1815) 141, 194, 277

Batavia 76 ; République batave 80

Bavère 96-98, 150, 178, 188, 192, 225, 244, 264 ; armories royales 188 ; Adalbert Pr. de 52 ; Alégonde de 194 ; Albert IV le Sage de 78, 192 ; Albert V de 192 ; Albert D. de 194 ; Amélie de 102 ; Augusta de 83 ; Béatrice de 28 ; Charles-Théodore El. de 192, 194 ; Charles-Théodore D. en 40 ; Elisabeth de († 1273) 113 ; Elisabeth de († 1381) 78 ; Elisabeth de († 1873) 94 ; Elisabeth de (1898) 82, 194 ; Elisabeth de († 1965) 41, 186, 194 ; Étienne II, D. de 189 ; Ernest de 192 ; Ferdinand El. de 121 ; Guillaume IV, D. de 84, 192 ; Guillaume V, D. de 192 ; Henri le Lion D. de 195, 199 ; Henri I, D. de 89, 188 ; Henri IV, D. de 192 ; Isabelle de († 1435) 65 ; Isabelle de († 1524) 122 ; Jeanne de 78 ; Jean I de Basse 8 ; Marie-Anne de, Ev. de Liège 188, 192 ; Joseph-Ferdinand de 102, 158, 192 ; Louis I, D. de 188 ; Louis II, R. de 177, 188 ; Louis IV, D. de, Emp. de 151, 189, 226 ; Louis V, D. de 17 ; Louis X, D. de 192 ; Louis I, R. de 97, 141, 194 ; Louis II, R. de 194 ; Louis III, R. de 194 ; Léopold Pr. Rég. de 127, 194 ; Madeleine de 119 ; Marguerite de († 1347) 90 ; Marguerite de († 1423) 75 ; Marie-Antonia de 102 ; Marie-Gabrielle de 98 ; Marie de († 1600) 17 ; Marie de († 1925) 126 ; Marie-Anne de († 1616) 80 ; Marie-Anne de († 1690) 50, 69 ; Mathilde 109 ; Max Pr. et D. en 194 ; Maximilien I, El. de 53, 192 ; Maximilien II (Emmanuel), El. de 81, 102, 192 ; Maximilien III, El. de 192 ; Maximilien I, R. de 59, 97, 194 ; Maximilien II, R. de 194 ; Maximilien D. en 150 ; Maximilien-Joseph D. en 97 ; Othon I, D. de 188 ; Othon II, D. de 188 ; Othon III, D. de 173 ; Othon de (tue) 1299 188 ; Othon de († 1916) 194 ; Rupprecht Pr. hér. de 59, 98, 194 ; Sophie de 56, 81 ; Bavère-Ingolstadt 188 ; Louis VII de 192

Bavère-Landschut 188 ; Georges de 192 ; Henri IV de 192

Bavière-Munich 188 ; Ernest de 192 ; Sophie de 87

Bavière - Straubing 189 ; Jeanne de 87

Bavière Guerre de Succession de 204

Bayreuth 178, 184

Beauchamp, Marguerite 4

Beaufort, famille 20 ; Jeanne 13 ; Jean C. de Somerset ; Jean Ms de Dorset 4 ; Marguerite 10

Beaumont, Hortense 35, 73, 143

Beja : Isabelle de 48, 53 ; Jean de 116, Louis D. de 233, 116

Belgique 40-42, 71, 76, 80, 81, 82-86, 202, 211 ; armories 40, 62, 85 ; Albert I de 41, 86 ; Albert II de 40, 41, 86 ; Baudouin I de 86 ; ancêtres 40, Charles C. de Flandre 40, 41, 86 ; Clémentine de 73 ; Joséphine de 59, 41 ; Léopold I de 41, 42, 59, 82, 86 ; Léopold II de 41, 85, 86 ; Léopold III de 51, 40, 41, 86 ; Louise de 41, 150 ; Marie-José de 122 ; Stéphanie de 41, 82

Berg 180, 194 (Voir aussi Clèves, Juliers)

Berlin 178, 181 ; Traité de (1742) 181 ; Traité de (1878) 280, 286, 296, 299 ; Bernstoff 49

Berry 126 ; Charles de 67, 132 ; Ferdinand de 141 ; Jean D. de 65, 129, 132 ; Louise de 39

Bessarabie 277

Billing, Herman 199

Birkenfeld, Principauté de 222

Bismarck Pr. 54, 146-185, 286

Bohème 85-87, 11, 81, 108, 151, 154, 194 ; Elisabeth de († 1965) 41, 186, 194 ; Étienne II, D. de 189 ; Ernest de 192 ; Ferdinand El. de 121 ; Guillaume IV, D. de 84, 192 ; Guillaume V, D. de 192 ; Henri le Lion D. de 195, 199 ; Henri I, D. de 89, 188 ; Henri IV, D. de 192 ; Isabelle de († 1435) 65 ; Isabelle de († 1524) 122 ; Jeanne de 78 ; Jean I de Basse 8 ; Marie-Anne de, Ev. de Liège 188, 192 ; Joseph-Ferdinand de 102, 158, 192 ; Louis I, D. de 188 ; Louis II, R. de 177, 188 ; Louis IV, D. de, Emp. de 151, 189, 226 ; Louis V, D. de 17 ; Louis X, D. de 192 ; Louis I, R. de 97, 141, 194 ; Louis II, R. de 194 ; Louis III, R. de 194 ; Léopold Pr. Rég. de 127, 194 ; Madeleine de 119 ; Marguerite de († 1347) 90 ; Marguerite de († 1423) 75 ; Marie-Antonia de 102 ; Marie-Gabrielle de 98 ; Marie de († 1600) 17 ; Marie de († 1925) 126 ; Marie-Anne de († 1616) 80 ; Marie-Anne de († 1690) 50, 69 ; Mathilde 109 ; Max Pr. et D. en 194 ; Maximilien I, El. de 53, 192 ; Maximilien II (Emmanuel), El. de 81, 102, 192 ; Maximilien III, El. de 192 ; Maximilien I, R. de 59, 97, 194 ; Maximilien II, R. de 194 ; Maximilien D. en 150 ; Maximilien-Joseph D. en 97 ; Othon I, D. de 188 ; Othon II, D. de 188 ; Othon III, D. de 173 ; Othon de (tue) 1299 188 ; Othon de († 1916) 194 ; Rupprecht Pr. hér. de 59, 98, 194 ; Sophie de 56, 81 ; Bavère-Ingolstadt 188 ; Louis VII de 192

Bavère-Landschut 188 ; Georges de 192 ; Henri IV de 192

Bavière-Munich 188 ; Ernest de 192 ; Sophie de 87

Bavière - Straubing 189 ; Jeanne de 87

Bavière Guerre de Succession de 204

Bayreuth 178, 184

Beauchamp, Marguerite 4

Beaufort, famille 20 ; Jeanne 13 ; Jean C. de Somerset ; Jean Ms de Dorset 4 ; Marguerite 10

Beaumont, Hortense 35, 73, 143

Beja : Isabelle de 48, 53 ; Jean de 116, Louis D. de 233, 116

Belgique 40-42, 71, 76, 80, 81, 82-86, 202, 211 ; armories 40, 62, 85 ; Albert I de 41, 86 ; Albert II de 40, 41, 86 ; Baudouin I de 86 ; ancêtres 40, Charles C. de Flandre 40, 41, 86 ; Clémentine de 73 ; Joséphine de 59, 41 ; Léopold I de 41, 42, 59, 82, 86 ; Léopold II de 41, 85, 86 ; Léopold III de 51, 40, 41, 86 ; Louise de 41, 150 ; Marie-José de 122 ; Stéphanie de 41, 82

Berg 180, 194 (Voir aussi Clèves, Juliers)

158, 166, 167-171, 178, 202, 225; armoiries 167, 171; Albert de 87, 171; Anne de († 1399) 3, 171; Anne de († 1547) 80, 84, 154; Catherine de 78; Charles I de 154, 167 (voir aussi Emp. rom. Charles V); Depoit II de 86, 12, 167; Elisabeth de 78, 151, 167; Ferdinand IV de 154, 158; Frédéric D. de († 1189) 89; Frédéric de 7, 82, 85, 171; Frédéric I de 154; Pécobradsky de 87, 171; Henri de 86; Jean de 66, 86, 167; Judith de 65, 74; Marguerite de (Dagmar) 167; Marguerite de 90; Przemysł Otokar I de 77, 150, 167; Przemysł Otokar II de 77, 150, 167; Vladislav I de 87, 171; Vladislav R. de 171; Wenceslas (Saint) 167; Wenceslas I de 113, 167; Wenceslas II de 132, 167, 261; Wenceslas III de 167, 173, 261; Wenceslas IV de 87, 171

Bohème et Hongrie : Anne de 79, 171; Ladislav (le Posthume) de 154, 171; Louis de 154, 171; Vladislav II de 84, 87, 154, 171

Bohun, Marie 3

Bolcyn : R. Anne 7, 25; Guillaume 10

Bombelles, Charles C. de 130

Bonaparte, famille 72-73, 117, 141, 142-143, 285; armoiries 142; Bonapartes 141; Catherine de 142; Marie 142; Baciocchi 246; Jérôme R. de Westphalie 73, 105, 142, 206; Joseph R. d'Espagne 51, 72, 103, 142, 252; Laetitia 122; Louis R. de Hollande 73, 103, 142, 143; Louis-Napoléon Pr. (né 1879) 143; Louis-Napoléon (né 1914) 73; Lucie 142; Marie 142; Napoléon Emp. 72, 73, 32, 49, 59, 70, 103, 108, 113, 142-143, 163, 181, 184, 194, 204, 206, 210, 227, 237, 268, 277; armoiries 142; Napoléon Fr. 41; Napoléon III, R. de Rome, D. de Reichstadt 72, 73, 277; Napoléon III 73, 135, 166, 185, 244

Borghese, Camille Pr. 143

Borgia, Lucrèce 256

Bosnie (et Herzégovine) 166, 292, 293; Étienne Tvrdko Pr. de 289

Bothwell, James Hepburn C. de 7, 42

Bouillon, Godefroy de 10, 211, 218

Bouligne, Comtes de 211, 228; Mathilde de 228; Philippe C. de 74

Bourbon, Ducs de 62, 68, 12; famille 51, 52, 103, 117, 133, 137; Antoine D. de 95; Béatrice de 86; Blanche de 48; Charlotte de 34; Isabelle de 53, 75; Jeanne de 65; Louis II D. de 129; Marie de 129

Bourbon-Montpensier, Marie de 68

Bourbon-Parme 130; Anne de 148; Félix Pr. de 39, 260; Hugues Pr. de 36, 260; Louis Pr. de 122; René Pr. de 21; Xavier Pr. de 260; Zita de 62

Bourbon-Sicile 126; Charles Pr. de 52; Marie-Thérèse de 148

Bourgogne 74-75, 71, 81, 82, 99, 123, 129, 146-147, 211, 214, 238; armoiries : ancêtre 74, 146; moderne 74, 147; Comté de 129, 146; Ducs de 74, 123, 129; Royaume 146; Agnès de 77; Anne de 3; Antoine de 87, 147; Béatrice de 64; Charles le Téméraire D. de 53, 66, 71, 132; Eudes III, D. de 115; Eudes IV, D. de 74; Henri de 146 (voir aussi Portugal); Hugues I, D. de 146; Hugues III, D. de 146; Hugues IV, D. de 146; Jeanne de 65; Jean Sans Peur D. de 66, 75, 132; Louis de 71, 121; Marguerite de († 1315) 65; Marie de 78, 79, 147, 151-154; Philippe I, D. de 75, 71, 129, 146; Philippe II le Hardi D. de 65, 66, 75, 147, 148; Philippe III le Bon D. de 75, 116

Bowes-Lyon 9, 11; Anne 21; Elizabeth (Reine métr.) 9

Boyards (noblesse slave) 270, 272

Brabant 107, 147, 211, 218; armoiries 107, 86; Henri I, D. de 64, 214; Henri II, D. de 214; Jeanne de 64; Jean I, D. de 211, 214; Jean II, D. de 214; Jean III, D. de 214; Jean IV, D. de 75; Marguerite de 74, 214

Brancage, maison de 116, 119, 233; Alphonse de 116, 232; Catherine de 237; Edouard D. de († 1649) 117; Edouard Duarte D. de (né 1907) 237; Ferdinand II, D. de 233, 237; Jean D.

de 233; Louis-Philippe D. de 118; Marie de 237; Michel (Miguel) de († 1927) 118, 232; Michel (Miguel) de (né 1870) 237; Thédose II, D. de 117, 119

Brahé, Elsa de 29; Tychko 48, 155

Brandenburg 91-93, 171, 178-180, 189, 202; Agnès de 178; Albert de, Arch. 92; Albert Mg. de 180; Albert-Schille, El. de 180; Anne de 219; Anne-Catherine de 132, 103; Conrad I, Mg. de 132, 178; Dorothea de 17, 28; Frédéric I, El. de 178; Frédéric II, El. de 211; Frédéric-Guillaume I, El. de 34, 92, 180; Joachim I, El. de 92, 180; Joachim-Frédéric El. de 180; Jean Mg. de 16; Jean-Georges El. de 92; Jean-Sigismond El. de 92, 180; Cunigonde de 89; Louis VI (de Bavière), El. de 133, 189; Madeleine de 10; Madeleine-Sybille de 103; Marie de 103; Marie-Éléonore de 189; Othon I, Mg. de 178; Othon III, Mg. de 86

Brandenburg-Ansbach, famille 91, 180; Caroline de 8; Frédéric Mg. de 134; Joachim-Ernest de 180

Brandenburg-Bayreuth, famille 91, 180, 184; Christian Mg. de 103; Élisabeth de 71, 102

Brandenburg-Kulmbach, Madeleine de 20

Brandenburg-Schwedt, Frédéric-Guillaume Mg. de 140, Brundisio 41

Breda 71

Bresil 141, 233; armoiries 118, 233; Empire du 141; François de 69; Joseph Pr. de 117; Léopoldine de 150; Marie-Françoise de 119; Pierre I, Emp. du 81, 118, 119, 237; Pierre (Pedro) II, Emp. du 237

Breslau (Wrocław) : Boleslav III, D. de 86; Charles-Ferdinand Ev. de 263; Constance de 133; Henri II de 86; Henri V, D. de 132

Bretagne, Ducs de 132, 133; armoiries 67, 10; Anne de 67, 132; Arthur de 17; Jean III, D. de 47; Jean V, D. de 44; Héaut d'Armes 13

Brignole-Sale, Marie-Catherine de 58

Brinsmead (Traité de) 48

Bruce : Isabelle 24; Robert S. d'Annapole († 1245) 12; Robert S. d'Annapole († 1295) 38 (voir aussi Écosse)

Bruges 71

Brühl, C. von 204, 268

Brusque 99, 195; Albert I le Grand de 195; Anne de 78; Ernest-Auguste IV de 198, 256; Magnus I, D. de 195

Brunwick-Bevern, Frédéric-Albert II, D. de 37, 40

Brunswick-Calenberg, Georges D. 103, 198

Brunswick-Dannenberg, Henri D. de 195

Brunswick-Göttingen, Othon le Borne, D. de 195

Brunswick-Lunebourg 99, 195, 198, 227; Bernard I, D. de 195; Charlotte de 256; Ernest I, D. de 195; Ernest-Auguste D. de 198 (voir aussi Hanovre); Ernest-Auguste III, D. de 141, 198; Ernest-Auguste III, D. de 141, 198; Frédéric de 142; Georges D. de 32; Guillaume de 198; Othon I, D. de 195; Wilhelmme-Amélie de 71

Brunswick-Wolfenbüttel 99, 195; armoiries 99, 198; Antoine-Ulric D. de 84; Antoinette-Amélie de 37, 40; Auguste de 105; Cécile de 195; Catherine de 92; Charles I, D. de 195; Charles II, D. de 195; Charlotte de 137; Elisabeth de 81; Ferdinand D. de 195; Frédéric-Guillaume D. de 198; Guillaume I, D. de († 1882) 195; Henri D. de († 1884) 198; Henri de 193; Julienne de 20; Louise de 93; Sophie de 11

Brunswick-Zelle : Georges-Guillaume de 93; Sophie-Dorothea de 8, 198

Buckingham 147, 211

Buon-Alexandre C. de 13

Bucklingham, Edouard D. de 6, 24

Bulgaria 149, 150, 202, 285, 286, 292,

296-298; armoiries 297; premiers souverains 286; Maison d'Asen 289; Alexandre Pr. de 150, 215, 287; Boris I de 286; Boris III de 122, 297; Ferdinand R. de 42, 95, 149, 86, 297; ancêtres 149; Cyrille Pr. de 297; Simeon I D. de 297

Bulle d'Or (1356) 167, 180, 199, 226; (Hongrie) 122, 172

Burgh : Elisabeth de († 1327) 13; Elisabeth de (1363) 5; Guillaume C. d'Ulster 4

Burgos 87, 91

Burnaby, Caroline 11

Butler, marguerite 10

Byzantin, Marie de 90

Byzantin, Empire (Constantinople) 223, 225, 246, 248, 270, 285, 286, 289, 292; 299; hérétique 126, 226; Empereurs (et familles) : Alexis II 64; 126; Andronic II 90; Basile II le Bulgare 206; Manuel I 172; Marie Laskaris 89, 289; Philippe de Courtenay Emp. ut. de Constantinople 125; R. de 141; Emp. de 141, 246; Sophie Paléologue 136, 269; Théodore 77

C

Calabre, armoiries 124; Charles D. de 248; Ferdinand D. de († 1960) 252; Ferdinand D. de († 1926) 252

Calais 21, 28, 132

Calmar, Union de 18, 43, 48, 54, 61

Calababito, Traité de (1301) 248

Calvi di Bergolo, Charles C. de 127

Cambridge : Georges D. de 8, 32; Marie-Adélaïde de 11; Richard C. de 4, 20

Canning, Georges 49

Capet, famille 84, 123

Carignan, Thomas Pr. de 241

Carintin 79, 150, 151, 167, 188; Berchthold I, D. de 210

Carlisme 107, 141, 260

Carniole 150, 151, 167, 296

Carriac, Marguerite de 12

Castell-Castell, Léopold-Alfred C. de 21

Castell-Remlingen, Sophie-Théodora de 40

Castel-Rüdenhausen, Donata de 95

Castella, Jean de 48

Castelli, Hélène de 52

Castenskild, Jörgen 21

Castille 43, 45, 47-48, 71, 87, 90, 91-94, 228, 233; armoiries 90, 126; Alphonse VI le Brave de 87, 228; Alphonse VII de 90; Alphonse VIII de 2, 47, 90, 91; Alphonse X de 46, 91, 226; Alphonse XI de 48, 91, 122; Alphonse Inf. de 95; Béatrice de 228, 232; Béatrice de 90; Blanche de 64, 256; Éléonore de (débüt XIII) 46; Éléonore de († 1290) 3; Éléonore de († 1416) 44; Ferdinand I de 87, 94; Ferdinand III (Saint) de 47, 113, 90, 91; Ferdinand IV de 115, 91; Ferdinand de la Cerda 91; Frédéric de 91; Henri II de 91, 94; Henri III de 94; Henri IV l'Impuisant 94; Isabelle de 5; Isabelle la Catholique R. de 95, 98; Jeanne de (Beltrance) 95; Jean Inf. de 91; Jean I de 46, 94; Jean II de 53, 116, 9, 93; Pierre le Cruel de 91, 94, 232; Philippe Inf. de 24; Sanche IV de 91; Thérèse de 87; Urrique de († 1126) 90; Urrique de (1220) 115

Castille et Aragon 61; Isabelle de 98; Jeanne la Folle de 49, 78, 79, 84, 71, 98, 154; Jean Pr. de 98; Marie de 116

Castro 91; Inés de 115, 232; Jean de 111; Jeanne de 48, 94; Raimier D. de 129

Catalogne 94, 95, 102, 107

Cateau-Cambrésis, Traité de (1559) 241

Cavendish-Bentham, Charles 11

Cavour, Camille Benso C. de 244

Casati, William 21

Cervantes 102

Chablais 123, 241

Chailon 34, 76

Chambord, Henri C. de («Henri V» de France) 107, 141

Chappagne : Comtes de 91, 127, 218; Henri C. de 64

Chapeaux et Bonnets 70

Charlemagne 10, 38, 82, 87, 99, 123, 147, 150, 163, 188, 219, 232, 227

Chaucer, William Pitt C. de 32

Chaur, Geoffrey 20

Châtillon, Jeanne de 64

Chevalier au Cygne 21

Chevaliers teutoniques (voir Ordres militaires)

Chevron-Villette, Chantal 126

Cholonevski, Honoré de 55

Chor, Sophie C. de 87, 166

Chyprès : Anne de Lusignan 241; Jean I de 241; Marie († 1321) 46; Jeanne († 1404) 125

Cid, El (Rodrigo ou Ruy Diaz de Bivar) 87

Cilly : Anne de 133, 264; Barbara de 87

Clair, Isabelle de 12

Clarence 21; Georges D. de 4, 21; Lionel d'Anvers D. de 3, 20, 21; Thomas D. de 3, 66

Clarendon Lord 29

Clary : Bernardine 30; Juliette de 72

Clermont : Constant de 135; Henri C. de 141; Robert C. de 64, 126

Clèves 180, 184, 194; Agnès de 48; Jean I de 75; Marie de 67

Clèves et Juliers 202; Jean-Guillaume D. 180, 202

Coimbre 228; Pierre D. de 116

Colbert 136

Coligny, Louis de 34-37, 80

Cologne 184, 225; archevêché 192, 225

Colomb, Christophe 95, 98

Comyn, Jean 38

Condé, Ducs de 68; Éléonore de 34; Louis II, D. de († 1686) 80, 136; Louis D. de († 1830) 69

Connaught : Arthur D. de 9, 31; Marguerite de 30

Constantinople (voir byzantin Emp.)

Conti, Princes de 68; Louis-Armand I, Pr. de 71; Louise de 69

Cordoue, Emirat de 87, 90, 91; Gonzalve de 98

Cornellie 135

Cornouailles : Jean C. de 117; Richard C. de (R. des Rom.) 3, 113, 17, 226

Cosques 265

Coucy, Marie de 12

Coumans 172; Elisabeth Pr. de 172

Courlande 244; Anne D. de 276 (voir Russie); Charles D. de 123; Frédéric-Guillaume D. de 137; Jacques D. de 93; Marie de 122

Couronnes (exemples) 117

Courtenay : Henri Ms d'Exter 6, 24; Philippe, Emp. de Constantinople 125; Guillaume C. de Devon 4, 6; Yolande de 89

Couza, Alexandre Voïvode de Roumanie 299

Cracovie 204, 261, 264; Boleslav V, D. de 133, 261; Leszek D. de 133

Crato, Antoine Prieur de 233

Crimée 269, 276 (voir aussi Guerres)

Croatie 166, 172, 173, 289; armoiries 89, 296; Coloman D. de 89, 172; Zvonimir D. de 172

Cromwell, Olivier 28, 29

Croy : Isabelle de (né 1890) 98; Isabelle de († 1931) 83

Cumberland : Ernest D. de 100, 32; Georges de Danemark D. de 19; Guillaume D. de 8, 32

Czartoryski, famille 204, 268; armoiries 83; Marie-Anne de 105

D

Dalécarlie, Auguste D. de 30

Dalmatie 173, 235, 296; armoiries 173

Dal'Pozzo, Marie-Victoire 125

Dampierre, Emmanuel de 52

Danemark 43-54, 171, 184, 219, 285; armoiries 15, 22, 43, 54; Age C. de Rosenberg 54; Abel de 43; Alexandra de 9; 11, 54; Anne de 7, 10; Anne-Marie de 142, 285; Canus I de, Le Grand 43, 228; Christian VII de 49; Charlotte de 140; Christian I de 17, 48, 53, 59, 222; Christian II de (Norvège et Suède) 19, 80, 48, 61; Christian III de 19, 80, 48, 55; Christian IV de 32, 103, 48; Christian V de 49; Christian VI de 20, 49; Christian VII de 49, 222; Christian VIII de 49; Christian IX de 11, 22, 25, 47, 142,

49, 54, 222; ancêtres 27; Christian Pr. de 70; Christophe II de 43; Christophe III de 17, 28, 48, 192; Dagmar (Marie) de 141; Donothée de 10; Elisabeth de 92; Eric IV de 43; Eric V de 18, 43; Eric VI de 43; Eric VII de 17, 43; 48; Frédéric I de 17, 92, 48; Frédéric II de 19, 37, 48; Frédéric III de 48; Frédéric IV de 19, 49; Frédéric V de 49; ancêtres 27; Frédéric VI de 20, 49; Frédéric VII de 19, 184; Frédéric VIII de 30, 49; Frédéric IX de 21, 31, 54; Guillaume Pr. de (Georges I de Grèce - voir aussi Grèce); Ingeburg de 24; Jean de (Norvège et Suède) 48; Marguerite de († 1341) 27; Marguerite de († 1412) 28, 43; Marguerite de († 1460) 144; Margarete R. de (née 1940) 15, 54; ancêtres 22; Olaf II de (IV de Norvège) 17, 43; Sophie-Madeleine de 30; Sween II Estridson de 15, 16, 43; Thyra de 100, 141; Ulrique de 29; Valdemar I, de le Grand 43; Valdemar II de 16, 43; Valdemar IV Attardag de 17, 43

Dante 205, 246, 253

Dantzig 135, 264

Darnley, Henri Stuart 7, 42

Dauphins 50, 67, 69; titre de 129 (voir aussi Vienne); François Dauphin 67; Louis II de 68; Dauphin 50, 69

Degenfeld-Schonberg, Anne de 56

Delmenhorst 112; 49, 54, 222

Deux-Points 192; Alexandre C. pal. de 194; Etienne C. de 192; Jean-Casimir C. de 29; Wolfgang-Guillaume de 119, 194

Deux-Points-Birkenfeld 215; Caroline de 215; Christian II, D. de 98; Christian III, D. de 194; Frédéric C. pal. de 84

Deux-Siciles, Royaume des 126, 252; Alphonse de, C. de Caserte 232; Casimir Pr. de 123; Charles Pr. de 252; Charles VII de 252 (voir aussi Espagne - Charles III); Christine de 121; Ferdinand I de 51, 84, 126, 102, 252; Ferdinand II de 252; François I de 252; François II de 252; Louise de 53; Marie-Annonciade de 82; Marie-Thérèse de 81; Marie-Amélie de 69; Marie-Christine de 53; Marie-Immaculée de 103; Régnier D. Castro 252; Thérèse de 118

Dévotion (Guerre de) 136

Devouilla 38

Diaz, Barthélémy 233

Dideron 137

Dietrichstein, Marie de 55

Dirazili, Benjamin C. de Beaconsfield 286

Dobrensky, Comtes de 69

Dohna-Leistenau, Frédéric de 20, 22

Dolgorouki, Catherine 138

Douglas 10; 194; Archibald C. de 13, 39; Archibald C. d'Angus 7; Charles C. de 98; Robert C. de 118; Jacques 39

Douglas-Hamilton, Marie-Victoire 58

Drake François 25, 99

Draskovich de Trakostjan, Marie de 98, 194

Dreux, Robert de 63 Yolande de 12

Drummond, Annabelle 13

Dudley, Guildford 7

Dunant Henri 143, 244

Durazzo : Charles D. de († 1348) 249; Charles I de († 1382) (voir Naples); Jean de 125

Durlach 210 (voir Bade)

E

Ecosse 12-14, 12, 14-16, 29, 36-42, 55, 117, 141; armoiries 1, 36, 38; Alexandre II de 36, 38; Alexandre III de 3, 38; David I de 36, 39; David II de 38; Duncan I de 36; Guillaume I le Lion de 12, 36, 38; Jean I (Balliol) de 38; Jacques I de 39; Jacques II de 39; Jacques III de 17, 39; Jacques IV de 7, 42; Jacques V de 67, 39, 42; Jacques VI de (l'Angleterre) 39, 42; Macbeth de 36; Malcolm III de 36; Malcolm IV de 36; Marguerite R. de 38; Marguerite (Sainte) R. de 36; Marie Stuart d. d. 14, 39, 42; Robert I (Bruce) d. d. 13, 38, 39; Robert II

(Stuart) d'39; Robert III d' 39, 49
Edimbourg 42; Alfred D. d' 42, 149,
281; Philip D. d' 9, 143, 35; ancêtres
11, 35
Edla, Elisabeth Hensler C. d' 118
Emgont et Buren, A. d' 54
Elbeuf, Ducs d' 110, 218
electeurs 151, 171, 178, 192, 198, 199,
215, 223, 226, 227
Eliz, Pierre C. d' 56
Empereurs et Rois des Romains (voir
Saint-Empire)
Engliten, Louise d' 125
Erbach-Schönberg, Caroline d' 11;
Georges-Auguste C. d' 40, Gustave
Pr. d' 150
Escalona, Jean Fernandez Pacheco D. d'
117
Espagne 45-53, 24, 25, 71, 99-107,
134, 137, 154, 158, 183, 223, 248, 252;
armoiries 43, 99, 102, 107; Alphonse
XII d' 52, 59, 83, 107; armoiries 107;
Alphonse XIII d' 107, 141; ancêtres
53; Alphonse D. de San Jaime 107;
Alphonse D. de Cadix 107; Alphonse
C. de Cavandonga 107; Amédée
(d'Aoste) d' 51, 73, 127, 107; Amédée
d' 97; Anne d' 53, 68; Catherine de
(t 1597) 123; Charles I (voir Emp.
du Saint-Empire - Charles Quint
99); Charles II d' 69, 99, 102, 158,
252; Charles III d' 51, 102, 252, 256;
Charles IV d' 103; Charles C. de
Molina (Don Carlos) 103; Eléonore d'
67; Eulalie d' 69; Ferdinand VI d'
102; Ferdinand VII d' 53, 102, 103;
François Pr. d' 53, 103; Isabelle de
Inf. d' 9; Isabelle R. d' 51, 52, 103;
Jacques D. de Séguise 107; Joseph
(Bonaparte) v. 9; Juan Carlos d' 45,
52, 107; ancêtres 53; Louis I d' 102;
Louis Card. 102; Marguerite d' 102;
Marie d' 80; Marie-Anne d' 117;
Marie-Isabelle d' 126; Marie-Antoi-
nia d' 121; Marie-Louise d' 81, 84,
123; Philippe I d' 49, 78, 84, 154,
158; Philippe II d' 7, 49, 71, 80, 25,
71, 76, 99, 154, 233, 248; Philippe III
d' 102; Philippe V (Anjou) d' 50, 102,
137, 158, 252; ancêtres 53; Philippe-
Antoine d' 252
Este 128, 256-257; armoiries 256; Béa-
trice d' 89; Isabelle d' 256; Marie-
Beatrice d' 81
Autriche-Este: François-Ferdinand d'
82, 256; Robert d' 256; armoiries 256
Estéhar, Nicolas Pr. 55
Estrid, Maison d' 16
Etats-généralux 134, 137
Etrurie, Royaume d' 130, 256, 260;
Louise d' 102
Evreux: Louis C. d' 65; Philippe III, C.
d' 65, 127, 134 (voir aussi Navarre)

F

Falkenstein, Zavis de 86, 90
Farnèse 130, 260; armoiries 260; Elisa-
beth 50, 102, 260; Julie 260
Fernandez de Velasco, Ann 117, 119
Ferrare 256, Hercule II, D. de 67 (voir
aussi Modène)
Finlande 60, 70, 277
Flandre(s) 71, 123, 127; armoiries 56;
Comtes de 123, 127; Charles C. de 41,
86; Gertrude de 218; Isabelle de 64;
Louis III (de Mâle), C. de 146;
Marguerite de 156, 176, 147-214;
Mathilde de 156, 166; Philippe C. I.
C. de (t 1905) 40, 41, 148; Philippe I, C.
de (t 1911) 115; Robert III, C. de 74,
123; Thierry (Theodoric de Lorraine)
C. de 218
Fleury, Cardinal 137, 159
Florence 127, 144, 149, 153-256, 257
Foix, Comtes de 108, 134, 35; Anne de
84, 87; Gaston C. de (t 1470) 67;
Gaston IV, C. de (t 1472) 44, 95;
Germaine de 48, 98; Jean de Grailly
C. de 44
Folkunga, Maison de 27, 60, 70
Foresta, Alix de 73
France 63-71, 12, 16, 20, 25, 29, 38, 39,
80, 81, 95, 102, 113, 116, 117,
123-141, 153, 163, 171, 181, 185, 211,
218, 223, 237, 257, 280; armoiries:
France anciens 62, 63, 173, 127;

France moderne 63, 20 129; Amélie
de 118, Anne de 132; Catherine de
(t 1438) 5, 3, 132, 133; Catherine de
(t 1446) 75; Charles IV de 95, 133;
Charles V de 20, 129; Charles VI de
65, 66, 129; Charles VII de 67, 132;
Charles VIII de 132, 149, 256;
Charles X de 133; Charles N de 141;
Christine de 53; Clémentine de 42,
150; Elisabeth de (t 1568) 49; Elisa-
beth de (t 1644) 49, 53; François de
143; François-Marie 69; Fran-
çois I de 133; François II de 14, 42,
133; Hélène de 122; Henriette-Marie
de 7; Henri I de 122, 123; Henri II de
133, 134; Henri III de 133; Henri IV
de 95, 122, 133, 141, 241; armoiries
67, 68, 123, 134, «Henri V» de 141;
Hugues I (Capet) de 123, 141; Isabel-
le de 3, 17; Jeanne de 74; Jeanne de
127; Jean I de 127; Jean II de 95, 127,
129, 146; Louis IV le Gros de 123;
Louis VII de 123; Louis VIII de 47,
123, 126; Louis IX (Saint) de 94, 126,
132, 134, 248; Louis XI le Hutin de 65,
90, 95, 127, 134; Louis XII de 132, 133,
147, 208, 253; armoiries 123, 133,
XIII de 133; Louis XIII de 50, 53,
134, 218; Louis XIV de 68, 29, 80,
102, 134, 136-137, 192; ancêtres 71;
Louis XV de 69, 103, 137, 218; Louis
XVI de 103, 137, 252, 277; Louis
XVII de 127, 141; Louis XVIII de
141; Louis de 101; Marguerite de
(t 1318) 3; Marguerite de (t 1615)
133; Marie de 20; Philippe I de 123;
Philippe II Auguste de 16, 64, 123,
126; Philippe III de 46, 127; Philippe
IV de 65, 66, 17, 95, 127, 129;
Philippe V de 95, 127, 129, 146;
Philippe VI de 127; Robert I de
123, 129, 146; Voir aussi Bonaparte.
Franche-Comté 129, 136, 146
Franco, général Francisco 107
Francia 178, 188
Freising, Othon Ev. de 150
Frondes 17
Fürstenberg, Principauté de 210; Für-
stenberg-Weitra, Joseph de 55

G

Galice 91, 95, 228; Cunégonde de 86
Galicie 163, 166; armoiries 163
Galles 9, 16, 17; Arthur Pr. de 24;
Charles Pr. de 9, 16, 35; Edouard Pr.
de 1376; G. 66, 17, 32; Edouard Pr.
de (t 1471) 5; Frédéric Pr. de 8, 11, 32
Galloway, Allan S. de 12
Gand, Jean de 3, 4, 5, 6
Garibaldi 24, 252
Gasconie 132
Geddes, Marguerite 109
Gènes 113, 238, 144, 248; Ferdinand D.
de 102, 122
Genève 76, 238, 241
Germanie (voir Allemagne)
germanique (Confédération) 81, 112, 184
Gernier, Rose, Merciana 122
Geyers von Geyersberg, Louise 210
Gibralt 195, 225, 238, 253
Gibraltar 91, 102, 137
Glinicki, Hélène 136
Gloücester: Guillaume-Henri D. de 8,
27; Henri D. D. 9; Humphrey de
5, 21; Richard D. de 9; Thomas D. de
3, 17, 21
Godoy, Manuel 51, 103
Goethe 143, 202, 227
Golovin, Nathalie 9
Gomes-Arco: Louis de 52; Margueri-
te de 150
Görzitz, Jean D. de 28, 87
Goya 103
Goyon de Maugnon, Jacques de 58, 113
Gramont, Charlotte-Catherine de 58,
113
Grange d'Arquin, Marie-Casimir de la
131
Grão Para, Pierre Pr. de 69
Grande-Bretagne 1, 8-11, 24-35, 49,
80, 86, 159, 181, 194, 202, 237, 244,
280; Alice Pr. de 11, 215; Andrew Pr.
de 9; Anne Pr. de (t 1750) 85; Anne
Pr. de (née 1950) 9, 33; Anne R. de 8,
19, 29, 49; Béatrice Pr. de 150;
Harcourt-Mathilde de 20, 49, 93

Charlotte Pr. de 41, 82, 86; Edouard
VII de 11, 20, 42, 35, 86, 122;
Edouard VII de 35; Elizabeth II de
9, 143, 14, 16, 35; ancêtres 11;
Georges I de 20, 32, 198, 201; ancêtres
10; Georges II de 37, 32; Georges III
de 8, 99, 32, 198; Georges IV de 32,
82; Georges V de 35, 117, 122, 280;
Georges VI de 35; Guillaume IV de 32,
198; Louis de 20, 22, 22; Marie Pr.
de (t 1772) 22; Marie Pr. de (t 1938)
144; Marie Pr. de 22; Sophie Pr.
de 144; Victoria Pr. de 37, 33; Victoria
Pr. de (1901) 94, 141, 149, 185; Victoria
R. de 8, 25, 42, 46, 14, 32, 35, 86, 117,
122, 185; ancêtres 11;
Grèce 141-142, 219, 281-285, 286,
292; armoiries 281, 285; Alexandre
de 285; Alexandre de (t 1891) 139;
Alexandre de (né 1921) 145; André
Pr. de 285; Cécile de 109; Christophe
Pr. de 69; Constantin I de 94, 285,
286; Constantin II de 21, 285; ancêtres
141; Georges I de 20, 60, 141, 142,
147, 34, 281, 285; Georges II de 285;
Georges Pr. de 72; Hélène de 149,
299; Irène de 283; Marina de 285;
Othon I de 97, 141, 194, 281, 285;
Paul I de 140, 285, 293; Paul, dia-
que de 285; Sophie de 52, 299
Grèce Le 102
Grenade, Royaume de 91, 95
Grey, Jeanne 23
Grimaldi 57 (voir aussi Monaco)
Groenland 55; armoiries 21, 55
Grünne, Rosalie de 55
Guastalla, Comtes et ducs de 130, 260
Gudensberg, Hedwig de 214
Guedre, Damién de 148, Marie de 13
Guellies 195, 225, 248, 283
Guerres: Balkans (t 19) 285, 286, 292,
297, (t 2) 286, 296, 297, 299; Cent Ans
3, 66, 17, 127; Crimée 143, 244, 280,
299; Deux-Roses 5, 20; Espagne 103;
Franco-prussienne (1870) 143, 185,
194; Mondiales (1917) 35, 49, 81, 86,
106, 166, 175, 185, 296 (t 35, 59, 81,
86, 107); Paysans (Révolte des) 202;
Sept Ans 32, 49, 80, 163, 181,
204; Sept-Semaines 166, 184; Succession
d'Austriche 137, 159; Succession
d'Espagne 50, 102, 137, 158, 181,
241, 252; Trente Ans 48, 66, 108, 134,
155, 158, 171, 192, 202, 204, 206, 215,
222, 227, 265
Guimaraes, Edouard D. de 116, 233
Guinness, Brigitte 94
Gurk, Claude de 110, 133, 218; Anne de
128; Claude de 218; Jean D. de 7,
Marie de 7, 14
Guisard, Robert C. d'Apulie 246
Gurovski, Ignace C. 52
Gutmann, Elisabeth von 55
Gutzmann, armoiries 13, 252; Eléonore
48, 91, 292; Jean D. de Medina
Sidonia 115

H

Habsbourg, armoiries 76, 150; Comtes
de 150; famille de 49-50, 78-80,
117, 134, 142, 147, 150-155, 158, 159,
188, 226, 280; Albert V, C. de 77;
Clémentine de 90; Guillaume de 264
Jutte de 86; Jean de 151; Rodolphe I
de 7, 14, 151, 152, 173, 188, 226.
Voir aussi Autriche.
Hachberg 210; armoiries 106
Hainaut, Comté de 136, 147; Philippe de
3 (voir aussi Hollande)
Halland 48; Bertil D. de 31
Hainaut, Ducs d' 116, 117; Guillaume
252; Jacques 14; Jacques C. d'Arran
14
Hanau, Princes d' 107, 215
Haunau-Lichtenberg, Philippe C. d' 97
Hanau-Münzenberg, Amélie d' 215
Havry 99-100, 29, 32, 184, 194,
195-198, 256; armoiries 195; Ernest-
Auguste I 100, 198; Ernest-Auguste
E. de (voir Grande-Bretagne); Georges
V R. de 100, 198; Georges-Guil-
laume Pr. de 143; Sophie El. de
(t 1714) 99; Sophie-Charlotte de
(t 1705) 95
hansafatique (Ligue) 43, 55
Haraldsen, Sonia 59
Harcourt-Armagnac, Comtes d' 62

Harach, armoiries 184; Augusta d' 93,
184; Marie-Joséph d' 55
Harewood, Comtes d' 9
Harteneau, Comtes d' 297, armoiries 150
Hastings, Marie 272
Hauke, C. Julie von 109, 150, 215
Hauterville, famille 225, 246-248; ar-
moiries 246; Guillaume II le Bon
246; Robert D. d'Apulie 246; Roger I
246; Roger II 266
Hencel de Donnersmark, Charles C. d'
117
Henriques, famille 94; Jeanne 48, 53, 94
Herzegovine (voir Bosnie)
Hesse 107-109, 11, 214-218; ar-
moiries grand-ducales 211; Haute et
Basse Hesse 214; Alexandre Pr. de
150, 215; Alix de 139; Christine de
(née 1933) 145; Christine de (t 1604)
31; Christophe Pr. de 143; Elisabeth
de 14; Henri I, Lvg. de 211, 214; Jean
Lvg. de 214; Marie de 138; Othon
Lvg. de 214; Philippe Lvg. de
(t 1567) 214, 215; Philippe Lvg. de
(né 1886) 122, 215
Hesse-Cassel 109, 184, 214-215, 227;
armoiries 107, 215; Charles Lvg. de
20; Charlotte de 19; Frédéric Lvg.
de R. de Suède 29, 70, 214; Frédéric
II, Lvg. de 8, 22, 61, 147; Frédéric-
Guillaume I, El. de 215; Frédéric-
Guillaume II, Lvg. de 49; Guillaume
VI, Lvg. de 214; Guillaume I, El.
214-215; Guillaume II, El. de 215;
Guillaume Lvg. de 140; Louise de
(t 1867) 140; Louise de (t 1898) 11,
25, 142, 49; Marie-Louise de 55, 37
Hesse-Darmstadt 214, 215-218; ar-
moiries 215; Amélie de 84; Anne
Eléonore de 32, 103; Elisabeth de
84; Ernest-Louis Lvg. de 215; Frédéric
de 93; Georges II, Lvg. de 119;
Louis V, Lvg. de 10; Louis IX, Lvg.
de 97, 215; Louise de 109; Wilhelm-
me de 138
Hesse-Hombourg 215; Frédéric I de
109
Hesse-Marbourg 214; Louis III, Lvg.
de 214
Hesse-Philippsthal 214-215
Hesse-Rheinfels 214; Marie-Eléonore
de 98; Philippe II, Lvg. de 214;
Polyxène de 121
Hesse et du Rhin 215; Ernest-Louis
GD de 215; Georges GD hér. de 143,
215; Louis Pr. de 215; Louis I, GD de
109; Louis II, GD de 140; Louis IV,
GD de 11, 60, 215;
Hitler, Adolf 35, 183
Hohenau, Rosalie C. d' 94
Hohenberg: François-Ferdinand Pr. d'
39, 82; Gertrude de 77
Hohenems, Comtes de 108; Jacques-
Hannibal III, C. de 108
Hohenlohe-Langenberg, Gottfried Pr.
de 143
Hohenlohe-Waldenburg-Schillingfürst,
François de 82
Hohenstaufen, dynastie 113; 206, 225;
Conrad III d' R. des Rom 199;
Conradin 248; Cunégonde de 86;
Jutta de 214; Frédéric de 150 (voir
aussi: Gibelins, Empereurs romains
Frédéric I et II, Souabe)
Hohenzollern-91-92, 148, 13, 187, 299;
famille 158, 178-185, 227; Béatrice
de 78; Conrad de 178; Frédéric I de
178; Frédéric II de 77, 178; Frédéric-
Victor Pr. de 103; Jean-Georges Pr.
de 31
Hohenzollern-Ansbach, Albert de,
D. de Prusse 180
Hohenzollern-Hechingen, famille
178; Frédéric Pr. de 50
Hohenzollern-Sigmaringen, fami-
le 178 (voir aussi Roumanie);
Charles-Antoine Pr. de 148, 178;
Guillaume Pr. de 148; Léopold Pr.
de 118, 147, 148, 178, 185;
Holtzner 48, 48, 49, 184, 222, 280;
armoiries 43; Hedwig de (t 1325)
18, 27; Hedwig de (t 1436) 17;

Mathilde de 16;
Holstein-Augustenburg, Ducs de 222
Holstein-Gottorp 222, Ducs de 48, 49;
Adolphe de 19; Charles-Frédéric de
137; Christian-Auguste D. de 29;
Christian de 29; Frédéric III, D. de
32; Jeanne de 140
Holstein-Ledeburg, Knud C. de 39
Holstein-Norbourg, Elisabeth de 84
Holstein-Plön, Joachim-Ernest D. de
117
Holstein-Sonderburg 112, 222; Jean
D. de 49
Holstein-Sonderburg-Augustenburg:
Augusta-Victoire de 140; Caroline de
(t 1881) 20; Caroline de (t 1932)
31; Jean-Georges Pr. de 222
Holstein-Sonderburg-Beck, Charles-
Antoine de 20, 22
Holstein-Sonderburg-Glücksburg:
Christian D. de R. de Denmark 20,
49, 54; Frédéric D. de 54; Frédéric-
Ferdinand D. de 51; Guillaume D. de
140; Hélène de 21; Otrude de 100
(voir aussi Slesvig)
Holzany, Sophie 133
Horthy (Amiral) 177
Hoyos, Marie-Antoinette de 94
Hongrie 88-90, 126, 150, 158, 159, 167,
172-177, 188, 218, 248, 264, 280, 289
(voir aussi Bohême et Hongrie); ar-
moiries: Hongrie anciens 88, 172, 173
Hollande, moderne 88, 163, 173;
couronne de 172; André de 173;
André II de 214; André III de 173;
Béla III de 64, 89, 173; Béla IV de
172; Charles I Martel de 77, 90, 173,
248; Charles III Robert de 90, 133,
173; Constantine 86; Cunégonde de
133; Elisabeth (sainte) de 172, 214;
Emérie de 45; Étienne (Saint) de 72;
Etienne V de 89; Gabriel Bethlen de
88, 92; Hedwig de 177, 264; Jean
I Zapolya de 88, 134, 177; Jean II de
177; Joseph Pal. de 163; Ladislav I
de 177; Ladislav IV de 90, 173; Léopold
Pal. de 63; Louis I de 90, 133, 173,
177, 249, 264; Marie de 125; Marie
R. de 87, 264; Mathias Corvin de 87,
90, 171, 177; Volande de 46
Huntingdon, David C. d' 12, 38
Hunyadi, Jean 177, Julia 145
Hus Jean 177
Hyde: Anne 7, 29; Edouard C. de
Clarendon 29

I

Irlande 16, 29, 32, 36, 55
Isenbourg, Charles Pr. d' 127
Isenghien, Louis Pr. d' 58
Islande 49, 54; armoiries 11, 54
Italie 98, 99, 123, 133, 163, 166, 211, 223,
225, 238-245, 283; Clotilde de 73;
Humbert II d' 41, 243; Jeanne d'
150; Maria-Pia d' (t 1911) 118;
Maria-Pia (née 1934) 145; Victor-
Emmanuel II d' 59, 244, 252; an-
cêtres 123; armoiries 244, 245; Victor-
Emmanuel III d' 148, 117, 245;
Victor-Emmanuel Pr. de 123 (voir
aussi Aoste, Savoie)

J

Jérusalem, Royaume de 113; Yolande
de 113, 225
Joville, François Pr. de 118; Jean de
126
Juliens 180, 194, 218
Juliens et Bérard: Gérard V, D. de 194;
Guillaume D. de 80

K

Karageorgevitch 145, 292, 296
Karlitz, Ducs de 158
Kassubos, Marguerite Pr. des 16, 43
Kelly, Grace 116
Kent: Edmond C. de 3; Edouard D. de
(t 1820) 8, 41, 42, 95; Edouard D.
(né 1935) 9; Georges D. de 9, 143
Kesselvich, C. Marie 98
Kiev 265, 269, 272; Anne de 122;
Iaroslav GD. de 269; Igor Pr. de 269;
Rostislav I, D. de 269; Vladimir Pr. de

269 ; Vladimir II Monomaque D. de 269
Kinsky, François 55, 56
Kirchberg, Louise de 38
Klauwaerts 127
Kohary : Antonia de 42, 119 ; François-Joseph Pr. de 149, 297
Königsberg 167, 180
Kontromanitch : Elisabeth 90 ; Etienne Ban de Bosnie 133
Krasinski, François de 123
Krzewinski, Marie 138
Kujavski 133 ; Fennena de 89 ; Ziemo-mysl D. de 133
Kybourg, Heilwig de 77

L

Laborde de Monpezat, Henri C. de, Pr. de Danemark 21, 54
Lamezu, Caroline de 58
Lamastre : Blanche 5 ; Edmond, C. de 3 ; Henri D. de 4 ; Jean de Gand D. de 3, 48, 20, 24, 232, 233 ; Philippa de 232
Lara : Alphonse de 94 ; Sanche de 115 ; armoiries 232
Lauenbourg, Duché de 54
Legnica, Sophie de 92
Leinhardt, Marie de 22
Leiningen : Charles Pr. de († 1814) 41 ; Charles Pr. de († 1946) 138 ; Charles-Vladimir Pr. de 150
Leiningen-Hartenbourg, Marie-Polycena de 58
Leipzig 204 ; bataille de 142, 163, 277 ; traité de 199
Lejonhufud, Marguerite 28
Leliaciers 127
Le Mans (email) 16
Lennox, Isabelle de 13
Mathieu, Steward C. de 14
Léon 87, 90, 91, 228 ; armoiries 43, 90, 91 ; Alphonse IX de 47 ; Ferdinand II de 115
Leuchtenberg : Amélie de 118 ; Elisabeth de 34 ; Eugène Pr. de 72, 70 ; Josephine de 30, 32 ; Maximilien D. de 138
Lichtenstein 54-56, 108-112, 227 ; armoiries 54, 59, 13, 112 ; château 108 ; Alfred Pr. de 56 ; Aloys I, Pr. de 108 ; Aloys II Pr. de 82, 112 ; Aloys Pr. de 82, 112 ; Antoine-Florian Pr. de 55, 108 ; Charles Pr. de 108 ; François Pr. de 56 ; François I, Pr. de 56, 112 ; ancêtres 56 ; Gondacre Pr. de 108 ; Hartmann II de 108 ; Jean II, Pr. de 112 ; Jean-Adam Pr. de 108 ; Maximilien Pr. de 108 ; Thérèse de 97 ; Venceslas Pr. de 108, 112
Liège, Principauté épiscopale de 81, 82 ; Albert Pr. de 41, 86 ; Jean Ev. de 189
Ligne 12 ; Antoine Pr. de 39 ; Yolande de 74
Limbourg 147, 211
Limbourg-Stürum, C. de 69
Lippe-Biesterfeld, Bernard Pr. de 36
Lippe-Detmold, Simon-Auguste Pr. de 38
lis (fleur de lis) 123-126
Lisbonne 228, 237
Lituanie 167, 264, 265, 268, 269 ; armoiries 131, 264 ; Jagellon (Jogaila) GD de 264 ; Sophie de 136, 269 ; Witold (Vitautes) de 264
Livonie, Magnus de 48
Lobkowitz, Pr. Georges-Christian 55
Lombardie 163, 166, 211, 238 ; couronne de fer de 211
Lonsay, Elmer Pr. 82
Lope de Vega 102
Lorraine 123, 132, 136, 159, 178, 185, 211, 218, 268 ; armoiries 110, 181, 211 ; Ducs de 132, 138, 218 ; Antoine II, D. de 218 ; Charles I, D. de 218 ; Charles II, D. de 218 ; Charles IV, D. de 218, 100, 158, 218, 265 ; Elisabeth de 121 ; Frédéric IV, D. de 78 ; Frédéric V, D. de 218 ; Frédéric VI (Férr), D. de 218 ; Henri, D. de 68 ; Léopold D. de 69, 218 ; Marie de 58 ; Nicolas-François D. de, Cast. 133, 218 ; René II, D. de 132, 133, 218 ; Rodolphe D. de 218 ; Simon D. de 218 ; Simon II, D. de 218 ; Théodoric (Thierry) II, D. de 218 ;

Lorraine-Aumale, Anne de 123
Lorraine-Brienne, Joseph de 123
Lorraine-Mercœur : Françoise de 123 ; Louise de 67
Lotharinge
Basse (Lothier) 211 ; armoiries 107, 211 ; Charles D. de 211 ; Geberge de 211 ; Godefruy de Bouillon, D. de 211 ; Henri D. de, C. de Limbourg 211 ; Othon II, D. de 211
Haute 110, 211 ; Frédéric I, D. de 110, 111 ; Gérard D. de 211, 218
Loulé, Nunez Mendoca D. de 118
Louvain 211 ; Godefruy le Barbu C. de 211 ; Lambert C. de 211
Löwenstein, famille 192
Löwenstein-Wertheim-Rochefort, Christian de 55
Löwenstein-Wertheim-Rosenberg : Adelaïde de 39, 56, 118 ; Marie de 83 ; Thérèse de 119
Lubomirski, Cécile 126
Lubomirski, Charles II, D. de 130
Luna Marie de 46
Lusace 167, 171, 202 ; armoiries 171
Lusignan, Anne de 241
Luther, Martin 25, 202
Luxembourg, armoiries 81 ; duché de 81, 82 ; famille 11, 131, 178, 226 ; grande-duché de 38-39, 62, 71, 81, 147 ; Adelaïde GD de 81 ; Adolphe GD de 38, 81 ; Antonia de 98 ; Béatrice de 90 ; Charlotte GD de 81 ; Guillaume GD. de 39, 119, 81 ; Jean GD. de 41, 81 ; ancêtres 39 ; Nicolas Pr. de 81 ; Sophie de 100 ; Venceslas D. de 214 (voir aussi Bohême)
Lyon, Jean 13, 39

M

McAlpin, Kenneth 36
Maedone 281, 285, 286, 292, 297
Madrid : Carlos D. de 107 ; Jean D. de 51
Magellan 233
Magenta : Patrice MacMahon D. de 69 ; Bataille de 24
Magyars 150, 159, 166, 172, 249 (voir aussi Hongrie)
Maine 126, 132, 256
Majourie : armoiries 94 ; Jacques I de 46, 94 ; Jacques III de 125
Manderscheid-Blankenheim, Caroline de 55
Mantoue 130, 257 ; armoiries 257, 260 ; Frédéric II, Ms de 257 ; Jean-François Ms de 257 ; Louis III, Ms de 257 (voir aussi Gonzague)
Mar : Isabelle de 13 ; Jean C. de 14
Marbourg 214 ; Conrad de 214
Marche, Jacques II, C. de 44, 125
Marche et Vendôme, comtes de 68
Marche orientale 150, 178 (voir aussi Autriche)
margrave, titre de 150
Maréchal (Le), Isabelle 2, 11
Marlborough, Jean D. de 29, 158
marriage, royal et religieux 117, 227 ;morganatique 117, 210, 252, 277, 299 ; baragania 91
Mazzini : Card. Louis de 58, 113
Mazovie 261, 264 ; Cimburge de 78 ; Conrad de 261
Mazzini, Joseph 24
Mayence 225
Mecklenbourg 111, 13, 61, 219-222 ; armoiries 111, 222 ; Albert D. de 18, 28 ; Albert II, D. de, R. de Suède 219 ; Albert VI, D. de 219 ; Georges D. de, C. de Carlows 83, 222 ; Henri Burwin Pr. de 219 ; Henri I, D. de 17 ; Henri II, D. de 219 ; Frédéric D. de 219 ; Pribislav Pr. de 111, 219
Mecklenbourg-Güstrow, Louise de 19
Mecklenbourg-Schwerin 219 ; Alexandrine de 21 ; Cécile de 94
Charles-Léopold D. de 35, 137
Charles IV, D. de 219 ; Frédéric D. de 219 ; Frédéric-François II, GD. de 22, 222 ; Frédéric-François IV, D. de 100 ; Frédéric-François Pr. hér. de 222 ; Hélène de 68 ; Henri D. de 36, 222 ; Marie de 138 ; Paul-Frédéric GD. de 36 ; Sophie de 19, 37
Mecklenbourg-Stargard 219 ; armoiries 222
Mecklenbourg-Strelitz 219, 222 ;

Adolphe-Frédéric de († 1708) 219 ; Adolphe-Frédéric de († 1718) 222 ; Charles-Louis D. de 11 ; Charles-Michel GD. de 222 ; Charlotte de 8 ; Frédéric de 100 ; Georges-Alexandre D. de, C. de Carlows 222 ; Jutten (Militia) de 148 ; Louise de 93, 95
Médis 127, 163, 218, 253-256 ; armoiries 133 ; Catherine de 97, 132 ; Clau-dia de 80 ; Cosme, Pater Patrias 253 ; Julien D. de Nemours 233 ; Laurent le Magnifique 249, 253 ; Laurent D. d'Urbain 253 ; Marie de 68, 123, 134
Medina Celi, Ducs de 47, 91
Mérac, Gettrude de 89 ;
Merode-Westerloo, Antoinette de 58
Metternich, Pr. 163, 166, 184, 238, 277
Mexique 98, 143 ; Maximilien Emp. du 41, 82, 166
Milan 129, 102, 132, 139, 251, 249, 253, 257 ; armoiries 257 ; Ducs de 257 ; Marie-Thérèse Stroz de 199, 202 ; Conrad Mgv. de 199 ; Dietrich Mgv. de 214 ; Frédéric Mgv. de (voir Saxe) ; Frédéric Mgv. de 205 ; Georges Mgv. de 202 ; Henri Mgv. de 202
Modène 163, 166 ; armoiries 256 ; Ducs de 128, 256 ; Ferdinand I, D. de 81, 163 ; Henri D. de 128, 163, 69, 71
Moldavie 121, 256 ; Marie-Béatrice de 51 ; Marie-Thérèse de 121 ; Renaud III, D. de 256 (voir aussi Este)
Molière 136
Molina : Charles C. de 103 (voir aussi Carlisme) ; Marie de 47, 153
Monaco 57-58, 115-116, 117 ; armoiries 62, 113 ; Albert I, Pr. de 116 ; Antoine Pr. de 113 ; Augustin Pr. de 113 ; Charles I, Pr. de 113 ; Charles III, Pr. de 116 ; Charlotte D. de Valentinois 116 ; Claude de 113 ; Honoré D. de 113 ; Honoré II, Pr. de 113 ; Honoré III, Pr. de 113 ; Honoré IV, Pr. de 113 ; Honoré V, Pr. de 113 ; Honoré, Arch. 113 ; Lambert d'Antibes 113 ; Louis I, Pr. de 58, 113 ; Louis II, Pr. de 116 ; Louise-Hypolyte de 58, 113 ; Lucien de 113 ; Rainier II de 113 ; Rainier III Pr. de 58, 116
Mongols 172, 261
Monpezat, Henri de Laborde C. de, Pr. de Danemark 21, 54
Montagu : Alice 5 ; Henri 6, 24
Montbelliard : armoiries 206 ; Henriette de 206
Monteleone, Alexandre Erba-Odsalchi Pr. de 83
Montenegro 146, 286, 289-292 ; armoiries 202 ; anciens souverains 289 ; Anastasie de 139 ; Anne de 146 ; Daniel I, Pr. de 292 ; Hélène de 122 ; Nicolas I, R. de 59, 147, 292 ; Zorka de 144, 145
Montferrat 241, 160 ; Boniface Ms de 89 ; Guillaume Ms de 17
Montfort, Simon de 2, 11, 17
Montijo, Eugénie 73, 143
Montléart, Jules Pr. de 122
Montpellier 94 ; Marie de 45 ; Traité de 134
Montpensier : Antoine D. de 107 ; Marie de las Mercedes 52, 107
Moravie 167, 171 ; armoiries 227, 163, 167, 171 ; Josse Mgv. de 67, 171 ; Vratislav 86, 167
Mora y Aragon, Fabiola de 41
Mort noire (voir peste)
Mortimer : Anne 5 ; Edmond C. de March 5
Mosbach, Othon C. pal. de 192
Moscou 142, 269, 270, 272, 276 ; armoiries 169-270 ; Grands Ducs de 136 ; Basile I, GD. de 136, 269 ; Dimitri IV, GD. de 269 ; Hélène de 134 ; Ivan I, GD. de 269 ; Ivan III, GD. de 136, 269, 270 ; Jean, GD. de 135, 270, 272 ; assil III GD. de 135, 270, 272
Moskova, Napoléon Ney Pr. de 72
Mountbatten (voir Battenberg)

Muir, Elisabeth 13
Munich, Emma 30
Murat : Joachim R. de Naples 73, 142, 232, 299, Pierre Pr. de 69, 141
Mussolini, Benito 245
N
Namur, Comté de 147 ; Blanche de 18, 28 ; Hedwige de 211 ; Philippe C. de 64
Nantes, Edit de 136
Naples 125-126, 102, 126, 133, 159, 173, 218, 248-252, 253 ; Béatrice de 90 ; Blanche de 46 ; Charles I de 64, 125, 94, 248 ; Charles II de 90, 248 ; Charles III de 125, 249 ; Charles IV de 249 ; Eléonore de 94 ; Ferdinand de 124, 95, 249 ; Ferdinand II de 249 ; Frédéric IV de 249 ; Jeanne I, R. de 90, 248, 249 ; Jeanne II, R. de 95, 249 ; Ladislav de 249 ; Louis C. de Gravely 124 ; Louis I de 249 ; Louis II de 249 ; Robert de 248, 249 (voir aussi Sicile et Deux-Siciles)
Napoléon : v. Bonaparte
Narichkine 10 ; Nathalie 137
Nassau 71, 81, 184 ; armoiries 33, 29, 76 ; Adolphe de, duc de Rom. 71, 228 ; Guillaume D. de 38, 98, 101 (voir aussi Orange) ; Hélène de 36 ; Jean V de 34, 76 ; Sophie de 30, 40
Nassau-Breda, Henri C. de 71
Nassau-Idstein : Jean-Guillaume Friso Pr. de 35, 37, 80 ; Guillaume-Frédéric Pr. de 34, 71
Nassau-Dillenburg : Christian Pr. de 35 ; Englebert I de 71 ; Englebert II de 71 ; Guillaume C. de 34 ; Jeanne de 71 ; Jean V, C. de 34
Nassau-Idstein, Augusta de 38
Nassau-Sarrebrück : Caroline de 97 ; Louis Kraft C. de 98 ; Marie-Sybille de 19
Nassau-Weilbourg 38 ; Charles-Christian Pr. de 36 ; Henriette de († 1829) 81 ; Henriette de († 1859) 105 ; Jean-Ernest Pr. de 38
Navarre 44, 87, 90, 91, 94-95, 107 ; armoiries 44, 88, 90, 134 ; N. française 95, 134 ; N. espagnole 95, 134 ; Antoine de 67, 71, 95 ; Blanche R. de 95 ; Catherine de 95 ; Charles I de 95 ; Charles II de 44, 48, 95 ; Eléonore de 95 ; François-Phébus de 95 ; Garcia I de 90 ; Garcia IV de 90 ; Henri II de 67 ; Jeanne I, R. de 95 ; Jeanne II, R. de 95 ; Jeanne III, R. de 95 ; Henri IV 95 ; Jeanne de († 1304) 65, 127 ; Jeanne de († 1437) 3 ; Jeanne de († 1572) 71 ; Jean II (d'Albret) de 95 ; Marie de 46 ; Philippe III de 65, 127 ; Sanche III de 87 ; Sanche IV de 87 ; Sanche VII de 90, 95 ; Thibaut I de 44, 90, 95
Neipperg, Adam C. de 130, 143, 260
Nelson, Vic. Horatio amiral 49, 142, 252
Nemanya (dynastie) 296
Nemours, Louis D. de 82, 141 (voir aussi Savoie, Nemours)
Nérics, Eugène D. de 30
Névers : comté de 146 ; Ducs de 257 ; Elisabeth de 75 ; Philippe C. de 75
Neville : Anne 5 ; Cécile 4 ; Isabelle 6 ; Ralph C. de Westmoreland 5
Noailles, Marie de 71
Norfolk : Thomas D. de († 1524) 10 ; Thomas D. de (1534) 6, 24 ; Thomas C. de 3, 17
Normandie 11, 55, 123, 126, 132, 246 ; Ducs de 55 ; Guillaume D. de (voir aussi Angleterre) ; Robert D. de 16
Northumberland 36 ; Jean D. de 25
Norvège 18, 13-25, 38, 43, 48, 49, 55-59, 219 ; armoiries 55 ; Christian I de 17, 55, 59 ; Christian III de 19, 35 ; Eric II de 12, 35 ; Eric IV de 13, 35 ; Haakon V de 18, 55 ; Haakon VI de 17, 55 ; Haakon VII de 9, 21, 25, 47, 59 ; Harald III Hardrada 55 ; Ingeborg de 27 ; Magnus III de 55 ; Magnus VII de 16, 24, 55 ; Magnus VIII de 28, 55 ; Marguerite de, pucelle († 1390) 38, 55 ; Margarete de R. de 1412 55 ; Olaf IV de 55 ; Olaf V de 39 ; ancêtres 25 ; armoiries 23 ; Sverker de 35

Novgorod 269, 270 ; Alexandre Nevski Pr. de 269
O
Obrovitch 245, 297
Oettingen, Axel d' 66
Oettingen-Spielberg, Marie-Anne d' 55
Oettingen-Wallerstein, Marie-Thérèse d' 56
Ogily, Angus 9, 35
Olbreuse, Eléonore d' 95, 181
Oldenburg 17, 19-20, 112, 48, 49, 219-222 ; Alexandra de 139 ; Amélie de 141 ; Antoine I, C. de 222 ; Antoine-Günther C. de 222 ; Auguste GD. d' 30, 222 ; Dietrich C. d' 17, 222 ; Egilmar S. d' 222 ; Frédéric-Auguste GD. d' 222 ; Pierre I, D. d' 222
Oliveras C.-D. d' 102
Opalski, Catherine 71, 131
Orléans (Porto Cale) voir Porto
Orléans, Expédition d' 133
Orange, Princes d' 71, 76 ; Caroline d' 38 ; Claudia d' 34, 71 ; Frédéric-Henri Pr. d' 76 ; Guillaume le Taciturne Pr. d' 34, 37, 76 ; Guillaume II de 7, 80, Guillaume III de 8, 34, 80, 219-222 ; Alexandra de 139 ; Amélie de 141 ; Antoine I, C. de 222 ; Antoine-Günther C. de 222 ; Auguste GD. d' 30, 222 ; Dietrich C. d' 17, 222 ; Egilmar S. d' 222 ; Frédéric-Auguste GD. d' 222 ; Pierre I, D. d' 222
Oliveras C.-D. d' 102
Opalski, Catherine 71, 131
Orléans (Porto Cale) voir Porto
Orléans, Expédition d' 133
Orange, Princes d' 71, 76 ; Caroline d' 38 ; Claudia d' 34, 71 ; Frédéric-Henri Pr. d' 76 ; Guillaume le Taciturne Pr. d' 34, 37, 76 ; Guillaume II de 7, 80, Guillaume III de 8, 34, 80, 219-222 ; Alexandra de 139 ; Amélie de 141 ; Antoine I, C. de 222 ; Antoine-Günther C. de 222 ; Auguste GD. d' 30, 222 ; Dietrich C. d' 17, 222 ; Egilmar S. d' 222 ; Frédéric-Auguste GD. d' 222 ; Pierre I, D. d' 222
Oliveras C.-D. d' 102
Opalski, Catherine 71, 131
Orléans (Porto Cale) voir Porto
Orléans, Expédition d' 133
Orange, Princes d' 71, 76 ; Caroline d' 38 ; Claudia d' 34, 71 ; Frédéric-Henri Pr. d' 76 ; Guillaume le Taciturne Pr. d' 34, 37, 76 ; Guillaume II de 7, 80, Guillaume III de 8, 34, 80, 219-222 ; Alexandra de 139 ; Amélie de 141 ; Antoine I, C. de 222 ; Antoine-Günther C. de 222 ; Auguste GD. d' 30, 222 ; Dietrich C. d' 17, 222 ; Egilmar S. d' 222 ; Frédéric-Auguste GD. d' 222 ; Pierre I, D. d' 222
Oliveras C.-D. d' 102
Opalski, Catherine 71, 131
Orléans (Porto Cale) voir Porto
Orléans, Expédition d' 133
Orange, Princes d' 71, 76 ; Caroline d' 38 ; Claudia d' 34, 71 ; Frédéric-Henri Pr. d' 76 ; Guillaume le Taciturne Pr. d' 34, 37, 76 ; Guillaume II de 7, 80, Guillaume III de 8, 34, 80, 219-222 ; Alexandra de 139 ; Amélie de 141 ; Antoine I, C. de 222 ; Antoine-Günther C. de 222 ; Auguste GD. d' 30, 222 ; Dietrich C. d' 17, 222 ; Egilmar S. d' 222 ; Frédéric-Auguste GD. d' 222 ; Pierre I, D. d' 222
Oliveras C.-D. d' 102
Opalski, Catherine 71, 131
Orléans (Porto Cale) voir Porto
Orléans, Expédition d' 133
Orange, Princes d' 71, 76 ; Caroline d' 38 ; Claudia d' 34, 71 ; Frédéric-Henri Pr. d' 76 ; Guillaume le Taciturne Pr. d' 34, 37, 76 ; Guillaume II de 7, 80, Guillaume III de 8, 34, 80, 219-222 ; Alexandra de 139 ; Amélie de 141 ; Antoine I, C. de 222 ; Antoine-Günther C. de 222 ; Auguste GD. d' 30, 222 ; Dietrich C. d' 17, 222 ; Egilmar S. d' 222 ; Frédéric-Auguste GD. d' 222 ; Pierre I, D. d' 222
Oliveras C.-D. d' 102
Opalski, Catherine 71, 131
Orléans (Porto Cale) voir Porto
Orléans, Expédition d' 133
Orange, Princes d' 71, 76 ; Caroline d' 38 ; Claudia d' 34, 71 ; Frédéric-Henri Pr. d' 76 ; Guillaume le Taciturne Pr. d' 34, 37, 76 ; Guillaume II de 7, 80, Guillaume III de 8, 34, 80, 219-222 ; Alexandra de 139 ; Amélie de 141 ; Antoine I, C. de 222 ; Antoine-Günther C. de 222 ; Auguste GD. d' 30, 222 ; Dietrich C. d' 17, 222 ; Egilmar S. d' 222 ; Frédéric-Auguste GD. d' 222 ; Pierre I, D. d' 222
Oliveras C.-D. d' 102
Opalski, Catherine 71, 131
Orléans (Porto Cale) voir Porto
Orléans, Expédition d' 133
Orange, Princes d' 71, 76 ; Caroline d' 38 ; Claudia d' 34, 71 ; Frédéric-Henri Pr. d' 76 ; Guillaume le Taciturne Pr. d' 34, 37, 76 ; Guillaume II de 7, 80, Guillaume III de 8, 34, 80, 219-222 ; Alexandra de 139 ; Amélie de 141 ; Antoine I, C. de 222 ; Antoine-Günther C. de 222 ; Auguste GD. d' 30, 222 ; Dietrich C. d' 17, 222 ; Egilmar S. d' 222 ; Frédéric-Auguste GD. d' 222 ; Pierre I, D. d' 222
Oliveras C.-D. d' 102
Opalski, Catherine 71, 131
Orléans (Porto Cale) voir Porto
Orléans, Expédition d' 133
Orange, Princes d' 71, 76 ; Caroline d' 38 ; Claudia d' 34, 71 ; Frédéric-Henri Pr. d' 76 ; Guillaume le Taciturne Pr. d' 34, 37, 76 ; Guillaume II de 7, 80, Guillaume III de 8, 34, 80, 219-222 ; Alexandra de 139 ; Amélie de 141 ; Antoine I, C. de 222 ; Antoine-Günther C. de 222 ; Auguste GD. d' 30, 222 ; Dietrich C. d' 17, 222 ; Egilmar S. d' 222 ; Frédéric-Auguste GD. d' 222 ; Pierre I, D. d' 222
Oliveras C.-D. d' 102
Opalski, Catherine 71, 131
Orléans (Porto Cale) voir Porto
Orléans, Expédition d' 133
Orange, Princes d' 71, 76 ; Caroline d' 38 ; Claudia d' 34, 71 ; Frédéric-Henri Pr. d' 76 ; Guillaume le Taciturne Pr. d' 34, 37, 76 ; Guillaume II de 7, 80, Guillaume III de 8, 34, 80, 219-222 ; Alexandra de 139 ; Amélie de 141 ; Antoine I, C. de 222 ; Antoine-Günther C. de 222 ; Auguste GD. d' 30, 222 ; Dietrich C. d' 17, 222 ; Egilmar S. d' 222 ; Frédéric-Auguste GD. d' 222 ; Pierre I, D. d' 222
Oliveras C.-D. d' 102
Opalski, Catherine 71, 131
Orléans (Porto Cale) voir Porto
Orléans, Expédition d' 133
Orange, Princes d' 71, 76 ; Caroline d' 38 ; Claudia d' 34, 71 ; Frédéric-Henri Pr. d' 76 ; Guillaume le Taciturne Pr. d' 34, 37, 76 ; Guillaume II de 7, 80, Guillaume III de 8, 34, 80, 219-222 ; Alexandra de 139 ; Amélie de 141 ; Antoine I, C. de 222 ; Antoine-Günther C. de 222 ; Auguste GD. d' 30, 222 ; Dietrich C. d' 17, 222 ; Egilmar S. d' 222 ; Frédéric-Auguste GD. d' 222 ; Pierre I, D. d' 222
Oliveras C.-D. d' 102
Opalski, Catherine 71, 131
Orléans (Porto Cale) voir Porto
Orléans, Expédition d' 133
Orange, Princes d' 71, 76 ; Caroline d' 38 ; Claudia d' 34, 71 ; Frédéric-Henri Pr. d' 76 ; Guillaume le Taciturne Pr. d' 34, 37, 76 ; Guillaume II de 7, 80, Guillaume III de 8, 34, 80, 219-222 ; Alexandra de 139 ; Amélie de 141 ; Antoine I, C. de 222 ; Antoine-Günther C. de 222 ; Auguste GD. d' 30, 222 ; Dietrich C. d' 17, 222 ; Egilmar S. d' 222 ; Frédéric-Auguste GD. d' 222 ; Pierre I, D. d' 222
Oliveras C.-D. d' 102
Opalski, Catherine 71, 131
Orléans (Porto Cale) voir Porto
Orléans, Expédition d' 133
Orange, Princes d' 71, 76 ; Caroline d' 38 ; Claudia d' 34, 71 ; Frédéric-Henri Pr. d' 76 ; Guillaume le Taciturne Pr. d' 34, 37, 76 ; Guillaume II de 7, 80, Guillaume III de 8, 34, 80, 219-222 ; Alexandra de 139 ; Amélie de 141 ; Antoine I, C. de 222 ; Antoine-Günther C. de 222 ; Auguste GD. d' 30, 222 ; Dietrich C. d' 17, 222 ; Egilmar S. d' 222 ; Frédéric-Auguste GD. d' 222 ; Pierre I, D. d' 222
Oliveras C.-D. d' 102
Opalski, Catherine 71, 131
Orléans (Porto Cale) voir Porto
Orléans, Expédition d' 133
Orange, Princes d' 71, 76 ; Caroline d' 38 ; Claudia d' 34, 71 ; Frédéric-Henri Pr. d' 76 ; Guillaume le Taciturne Pr. d' 34, 37, 76 ; Guillaume II de 7, 80, Guillaume III de 8, 34, 80, 219-222 ; Alexandra de 139 ; Amélie de 141 ; Antoine I, C. de 222 ; Antoine-Günther C. de 222 ; Auguste GD. d' 30, 222 ; Dietrich C. d' 17, 222 ; Egilmar S. d' 222 ; Frédéric-Auguste GD. d' 222 ; Pierre I, D. d' 222
Oliveras C.-D. d' 102
Opalski, Catherine 71, 131
Orléans (Porto Cale) voir Porto
Orléans, Expédition d' 133
Orange, Princes d' 71, 76 ; Caroline d' 38 ; Claudia d' 34, 71 ; Frédéric-Henri Pr. d' 76 ; Guillaume le Taciturne Pr. d' 34, 37, 76 ; Guillaume II de 7, 80, Guillaume III de 8, 34, 80, 219-222 ; Alexandra de 139 ; Amélie de 141 ; Antoine I, C. de 222 ; Antoine-Günther C. de 222 ; Auguste GD. d' 30, 222 ; Dietrich C. d' 17, 222 ; Egilmar S. d' 222 ; Frédéric-Auguste GD. d' 222 ; Pierre I, D. d' 222
Oliveras C.-D. d' 102
Opalski, Catherine 71, 131
Orléans (Porto Cale) voir Porto
Orléans, Expédition d' 133
Orange, Princes d' 71, 76 ; Caroline d' 38 ; Claudia d' 34, 71 ; Frédéric-Henri Pr. d' 76 ; Guillaume le Taciturne Pr. d' 34, 37, 76 ; Guillaume II de 7, 80, Guillaume III de 8, 34, 80, 219-222 ; Alexandra de 139 ; Amélie de 141 ; Antoine I, C. de 222 ; Antoine-Günther C. de 222 ; Auguste GD. d' 30, 222 ; Dietrich C. d' 17, 222 ; Egilmar S. d' 222 ; Frédéric-Auguste GD. d' 222 ; Pierre I, D. d' 222
Oliveras C.-D. d' 102
Opalski, Catherine 71, 131
Orléans (Porto Cale) voir Porto
Orléans, Expédition d' 133
Orange, Princes d' 71, 76 ; Caroline d' 38 ; Claudia d' 34, 71 ; Frédéric-Henri Pr. d' 76 ; Guillaume le Taciturne Pr. d' 34, 37, 76 ; Guillaume II de 7, 80, Guillaume III de 8, 34, 80, 219-222 ; Alexandra de 139 ; Amélie de 141 ; Antoine I, C. de 222 ; Antoine-Günther C. de 222 ; Auguste GD. d' 30, 222 ; Dietrich C. d' 17, 222 ; Egilmar S. d' 222 ; Frédéric-Auguste GD. d' 222 ; Pierre I, D. d' 222
Oliveras C.-D. d' 102
Opalski, Catherine 71, 131
Orléans (Porto Cale) voir Porto
Orléans, Expédition d' 133
Orange, Princes d' 71, 76 ; Caroline d' 38 ; Claudia d' 34, 71 ; Frédéric-Henri Pr. d' 76 ; Guillaume le Taciturne Pr. d' 34, 37, 76 ; Guillaume II de 7, 80, Guillaume III de 8, 34, 80, 219-222 ; Alexandra de 139 ; Amélie de 141 ; Antoine I, C. de 222 ; Antoine-Günther C. de 222 ; Auguste GD. d' 30, 222 ; Dietrich C. d' 17, 222 ; Egilmar S. d' 222 ; Frédéric-Auguste GD. d' 222 ; Pierre I, D. d' 222
Oliveras C.-D. d' 102
Opalski, Catherine 71, 131
Orléans (Porto Cale) voir Porto
Orléans, Expédition d' 133
Orange, Princes d' 71, 76 ; Caroline d' 38 ; Claudia d' 34, 71 ; Frédéric-Henri Pr. d' 76 ; Guillaume le Taciturne Pr. d' 34, 37, 76 ; Guillaume II de 7, 80, Guillaume III de 8, 34, 80, 219-222 ; Alexandra de 139 ; Amélie de 141 ; Antoine I, C. de 222 ; Antoine-Günther C. de 222 ; Auguste GD. d' 30, 222 ; Dietrich C. d' 17, 222 ; Egilmar S. d' 222 ; Frédéric-Auguste GD. d' 222 ; Pierre I, D. d' 222
Oliveras C.-D. d' 102
Opalski, Catherine 71, 131
Orléans (Porto Cale) voir Porto
Orléans, Expédition d' 133
Orange, Princes d' 71, 76 ; Caroline d' 38 ; Claudia d' 34, 71 ; Frédéric-Henri Pr. d' 76 ; Guillaume le Taciturne Pr. d' 34, 37, 76 ; Guillaume II de 7, 80, Guillaume III de 8, 34, 80, 219-222 ; Alexandra de 139 ; Amélie de 141 ; Antoine I, C. de 222 ; Antoine-Günther C. de 222 ; Auguste GD. d' 30, 222 ; Dietrich C. d' 17, 222 ; Egilmar S. d' 222 ; Frédéric-Auguste GD. d' 222 ; Pierre I, D. d' 222
Oliveras C.-D. d' 102
Opalski, Catherine 71, 131
Orléans (Porto Cale) voir Porto
Orléans, Expédition d' 133
Orange, Princes d' 71, 76 ; Caroline d' 38 ; Claudia d' 34, 71 ; Frédéric-Henri Pr. d' 76 ; Guillaume le Taciturne Pr. d' 34, 37, 76 ; Guillaume II de 7, 80, Guillaume III de 8, 34, 80, 219-222 ; Alexandra de 139 ; Amélie de 141 ; Antoine I, C. de 222 ; Antoine-Günther C. de 222 ; Auguste GD. d' 30, 222 ; Dietrich C. d' 17, 222 ; Egilmar S. d' 222 ; Frédéric-Auguste GD. d' 222 ; Pierre I, D. d' 222
Oliveras C.-D. d' 102
Opalski, Catherine 71, 131
Orléans (Porto Cale) voir Porto
Orléans, Expédition d' 133
Orange, Princes d' 71, 76 ; Caroline d' 38 ; Claudia d' 34, 71 ; Frédéric-Henri Pr. d' 76 ; Guillaume le Taciturne Pr. d' 34, 37, 76 ; Guillaume II de 7, 80, Guillaume III de 8, 34, 80, 219-222 ; Alexandra de 139 ; Amélie de 141 ; Antoine I, C. de 222 ; Antoine-Günther C. de 222 ; Auguste GD. d' 30, 222 ; Dietrich C. d' 17, 222 ; Egilmar S. d' 222 ; Frédéric-Auguste GD. d' 222 ; Pierre I, D. d' 222
Oliveras C.-D. d' 102
Opalski, Catherine 71, 131
Orléans (Porto Cale) voir Porto
Orléans, Expédition d' 133
Orange, Princes d' 71, 76 ; Caroline d' 38 ; Claudia d' 34, 71 ; Frédéric-Henri Pr. d' 76 ; Guillaume le Taciturne Pr. d' 34, 37, 76 ; Guillaume II de 7, 80, Guillaume III de 8, 34, 80, 219-222 ; Alexandra

IV 248; Clément VII 253; Innocent III 90; Jean-Paul II 268; Léon III 223; Léon X 253; Paul IV 260; Pie VII 142; Pie IX 244; Sixte IV 244; parenté entre les monarques 59, 60, 117, 122; consanguinité 102-103

Paris 123, 132, 134, 137, 142, 143; Henri C de 70, 122, 141; Louis-Philippe C de 141; Traité de 269

Paris, Matthieu (de St Albans), 226

Parne 130, 12, 102, 244, 252, 256, 260; Alexandre Farnèse D de 116, 260; Alix de 127; Caroline de 102; Charles D de 252 (voir aussi Espagne - Charles III); Charles II D de 131, 260; Charles III D de 59, 260; Louis de 260; Marie-Louise D de 150; Octave de 260; Pierre-Louis D de 260; Philippe D de 51, 69, 252, 260; Ranuce II de 121; Robert D de 119, 260 (voir aussi Bourbon, Farnèse)

Pasquier de Franchieu, Béatrice 70

Pawel-Rammingsen, Alphonse R de 100

Pays-Bas, armées 33-37, 62, 80; royaume des 71-78, 147; Béatrix R des 36, 81; Frédéric Pr des 35; Guillaume I des 33, 35, 93, 80, 82; ancêtres 37; Guillaume I des 36, 60, 158, 80, 81; Guillaume III des 105, 80; Irène Pr des 81; Juliana R des 81; ancêtres 36; Louise des 25, 30; Marianne des 94; Wilhelmine R des 36, 81

Pennafel : Jeanne 48; Jean-Emmanuel de 47; Yolande de 115

Penultime : Adélaïde de 69, 149; Pauline de 75

Peppoli, Joachim 148

Pepps, Samuel 29

Pereira, Béatrice D 116

Petrovitch de Niegoch : maison de 289; armoiries 146

Petite (mort noire) 17, 38, 189

Piert, Jeanne de 78

Phillips, cap. March 9, 35

Piast, famille 261, 264, 265

Piémont 238, 241; Thomas II, C de 238

Pilcza, Elisabeth de 133

Plantagenêt 2, 5, 4, 6, 21; Geoffroy C d'Anjou 2, 16 (voir aussi Anjou)

Podiebrad : Catherine 87; Georges 171; armées 87

Poitou 126; Alphonse C de 64, 127

Pologne 131-134, 136, 133, 159, 173, 180, 181, 185, 188, 204, 201-208, 269, 272, 276, 280; armées 131, 158, 261, 264; anciens monarques 261; héraldique 161; petite et grande Pologne 261; partages 163, 181, 268, 276; Alexandre de 134, 264; Auguste II de 265; Auguste III 268 (voir aussi Saxe); Boleslas I 261; Boleslas II de 261; Boleslas III Bouche Torse D de 261; Casimir III le Grand de 264; Casimir IV de 78, 87, 134, 264; Catherine de 29; Charles-Ferdinand de, Ev. de Breslau 265; Elisabeth de († 1333) 86; Elisabeth de († 1392) 90; Etienne (Bathory) 134, 265; Hedwige de († 1339) 133, 73; Hedwige de R de († 1399) 174, 264; Hedwige de († 1573) 87; Henri 14, 131, 133; Jean I Albert de 264; Jean III Casimir 268; Jean III (Sobieski) de 131, 158, 204, 265-268; Marie de 69; Ladislav I de 132, 133, 261; Ladislav II (de Lituanie) 133, 261; Ladislav III de R de Hongrie 177, 264; Ladislav IV de 265, 272; Michel (Winicki) 131, 265; Przemyslas II de 27, 132, 261; Sigismond I de 265; Sigismond II Auguste de 265; Sigismond III (de Suède) 265, 272; Stanislas I (Lesczynski) 71, 131, 268; Stanislas II (Poniatowski) 131, 268; Poles, Richard G; Henri de Montagu 24

Poulaing, Pierre C de 58, 116

Poméranie 43, 61, 66, 70, 180, 261, 264; Bogislaw V de 133; Elisabeth de 87; Euphémie de 16, 18; Georges D de 87; Marguerite de 78; Wartslaw VII de 17, 18, 28

Porto (Portus Cale - Opporto) 228, 237; Alphonse D de 118

Portugal 271-276, 12, 87, 94, 95, 98, 99, 102, 103, 117, 134, 154, 202, 228-237; armées 228; Alphonse I de 228; Alphonse II de 228, 232; Alphonse III de 115, 228, 232; Al-

phonse IV de 228, 232; Alphonse V de 233; Alphonse VII de 237; Antonia de 147, 148; Bérengère de 16; Carlos I de 237; ancêtres 19; Constance de 47; Denis I de 46, 228, 232; Eléonore de 53, 78; Ferdinand (de Saxe-Cobourg) de 118, 86, 107, 237; Ferdinand GM, Ms d'Aviz 116, 232; Henri C de 146, 228; Henri I de Card, 233; Isabelle de 75; Jeanne de 48; Jean Pr de 233; Jean I de 3, 116, 232, 233; Jean II de 116, 232; Jean III de 80, 233; Jean IV de 117, 237; Jean V de 81, 237; ancêtres 119; Jean VI de 51, 237; Joseph de 232; Louis I de 122, 237, 241; Manuel I de 117, 237; Manuel I de 49, 233; Manuel II du 237; Marie de († 1357) 48; Marie de († 1545) 70; Marie I, R de 237; Marie II, R de 42, 118, 86, 237; Marie-Anne de († 1894) 102; Marie-Anne de († 1942) 39; Marie-Joséph de 40; Marie-Thérèse de 82; Miguel de 39, 56, 237; Pierre I de 232; Pierre II de 232, 237; Pierre III de 237; Sanche I 45, 115; Sébastien de 237; Thérèse de 47 (voir aussi Bragance, Brésil, Vizeu)

Portugal, famille 288; Julie 35, 56

Pouchkin : Alexandre 81; Nathalie 38

pragmatique sanction 159, 192

Prague 155, 171; défenestration de 155, 171; traité de 184

Preysing-Lichtene-Moss, Georges C de 98

Przemyslas, dynastie 85-86, 167; Elisabeth de 167

Prim, général 107

Primo de Rivera 107

Provence 94, 123; 132, 238; armées 126; Alphonse II, C de 45, 91; Béatrice de 125, 94, 126, 248; Eléonore de 2, 238; Louis C de 137; Marguerite de 64; Raymond Berengard IV de 126

Provinces-Unies 76, 80, 136; armées 80 (voir aussi Pays-Bas)

Prusse 91-95, 54, 81, 183, 159, 166, 180-185, 198, 205, 215, 244, 276, 277; armées : duchi 80, 180; royaume 180, 185; grande et petite P, 81, 178, 180; Albert-Frédéric D de 180; Alexandre de 36; Charlotte de 158, 159, 140; Eléonore de 92; Elisabeth de 189; Frédéric de 93, 80, 180-181; Frédéric II le Grand 137, 159, 181, 204, 268, 276; ancêtres 95; Frédéric-Guillaume I de 8, 37, 181, 204; Frédéric-Guillaume II de 109, 181; Frédéric-Guillaume III de 80, 276, 185, 184; Frédéric-Guillaume IV de 184; Louis-Ferdinand Pr de 94; Louise-Marguerite de 31; Louise-Ulrique de 29; Marie de 97; Sophie 140; Victoire-Louise de 100; Wilhelmine de († 1820) 35; Wilhelmine de († 1837) 35

Pyrenées 87, 127, 137, 142; traité des 136

Q

Quadri-Wykradt et Isny, Paul Pr de 98

R

Racine 136

Radzwill : Antoine Pr de 93; Barbara Pr de 234; Hieronymus Pr de 83; Louise-Charlotte de 98

Rapollstein, Agathe de 98

Rastatt, traité de (1714) 159

Razumowski 10, 13; C. Alexis de 134, 276

réforme 17, 102; Allemagne 227; Angleterre 25; Autriche 154; Bavière 192; Bohême 155; Danemark 48; Ecosse 42; France 133; Hesse 214; Mecklembourg 219; Norvège 55; Pologne 265; Prusse 180; Saxe 202; Suède 61; Wurtemberg 266

Reichenbach, Emil C de 215

Reichstadt, D de (Napoleon II) 72, 143, 227

Reuss, Augusta de 22

Reuss d'Ebersdorf : Augusta de 42, 146; Henri XXIV, Pr de 11; Henri XXIX, C de 40

Reuss de Greitz, Henri XIII, Pr de 38

Reuss de Koestritz, Eléonore de 150

Reventlow, Anne-Sophie de 19, 49

Rhédy, Claudine de 105, 210

Rhodos von Tunderfeld, Wilhelmine de 210

Richelieu, Card. de 134, 136

Richmond : Edvard Tudor C de 4, 5, 10, 20; Henri Tudor C de 20; Pierre de Savoie, C de 238

Roelt, Catherine de 5, 20

Rohan : Marguerite de 37; Marie-Berthe de 51

Romanov 272; armées 155, 272; Maison des 272-280; Léonore (Philippine) Patriarche de Moscou 272

Rome 211, 223, 226, 238, 241, 248, 260; R de (Napoleon II, D de Reichstadt) 72, 143, 227

Romains, R des 225; armées 223

Rosen, Elsa de 31

Rosenberg, C de 54; Age de 21, 54; Olav 21

Rosenthal, Jeanne de 87

Roskilde, traité de 48

Ross, Euphémie 13

Rothsay, David, D de 13

Roumle orientale 297

Rousseau, Jean-Jacques 137

Roussillon 94, 98, 102, 136

Roviano, Fabrice Pr de 51

Rullo di Calabria, Paola de 41

Rügen, Euphémie de 18, 24

Roumanie 147-148, 286, 292, 299; armées 299; Charles I de 148, 178, 299; Charles (Carol) II de 299; Elisabeth de 142; Ferdinand I de 59, 144, 148, 299; Marie de 145; Michel le Brave de 299; Michel I de 299; ancêtres 147

Rurit 269; Maison de 135, 269-270

Russell, Christine 72

Russie 13 (héraldique); 135-140, 60, 66, 142, 181, 265, 268, 269-280, 286, 296, 299; armées 269-270, 272 (voir aussi Kiev, Moscou, Vladimir pour les anciens monarques); Alexandre I de 135, 181, 159, 166, 180-185, 198, 205, 215, 244, 276, 277; armées : duchi 80, 180; royaume 180, 185; grande et petite P, 81, 178, 180; Albert-Frédéric D de 180; Alexandre de 36; Charlotte de 158, 159, 140; Eléonore de 92; Elisabeth de 189; Frédéric de 93, 80, 180-181; Frédéric II le Grand 137, 159, 181, 204, 268, 276; ancêtres 95; Frédéric-Guillaume I de 8, 37, 181, 204; Frédéric-Guillaume II de 109, 181; Frédéric-Guillaume III de 80, 276, 185, 184; Frédéric-Guillaume IV de 184; Louis-Ferdinand Pr de 94; Louise-Marguerite de 31; Louise-Ulrique de 29; Marie de 97; Sophie 140; Victoire-Louise de 100; Wilhelmine de († 1820) 35; Wilhelmine de († 1837) 35

Pyrenées 87, 127, 137, 142; traité des 136

S

Sabran, Gersende de (née 1942) 70, 141, Gersende de († 1209) 45

Saint-Empire 113, 81, 99, 108, 146, 155, 165, 178, 180, 184, 214, 223-227; armées 223, 225; chancelier 180, 185, 225; maréchal 225; sénéchal 225; échançon 225; Empereurs et/ou Rois des Romains : Charles IV 87, 167, 171, 178, 189, 226; Charles V (Charles Quint - d'Espagne) 71, 98, 99, 113, 132, 154, 202, 206, 223, 241, 260; ancêtres 53; armées 49, 79, 154; Charles VI 50, 81, 108, 158-159, 171, 177, 252; Charles VII (de Bavière) 171, 192; Conrad II 214; Conrad III le Salique 150, 199, 223, 225; Conrad IV 225, 226; Ferdinand

180, 84, 87, 99, 154, 171; Ferdinand II 80, 155, 171; ancêtres 84; Ferdinand III 80, 84, 155; Ferdinand IV 80, 155, 158; François I (de Lorraine) 159, 163, 256; armées 81, 163; François II 59, 81, 126, 163; Frédéric Barberousse 150, 199, 202, 219, 223, 256; Frédéric II 150, 195, 225, 226, 241; Frédéric III 225 (voir aussi Autriche); Henri I 223; Henri II 211, 123, 225; Henri IV 167, 211, 223; Henri V 311, 223; Henri VI 225, 246; Henri VII 167, 226, 248; Joseph I 71, 81, 158, 159; Joseph II 163; Léopold I 153, 158, 192, 198; Léopold II 81; Lothaire I 123, 211; Lothaire II 199; Louis IV 151, 188, 226; Marie-Thérèse 137, 159, 163, 177, 181, 192, 218; ancêtres 84, 163; armées 81, 163; Mathias 155, 171; Maximilien I 75, 78, 79, 147, 154; armées 154; Maximilien II 154, 155, 265; armées 49, 79, 88, 154; Othon I le Grand 150, 172, 223; Othon II 211, 223; Othon III 223, 261; Othon IV (de Saxe) 159, 225, 256; Rodolphe II 157, 226, 157; Sigismund 87, 171, 177, 178, 226, 157; Wenceslas 171

Saint-Marin 108

Saint-Petersbourg (Leningrad) 70, 276, 280

Saint-Pol : Jaquette de 5; Jeanne de 75

Saint-Siège (voir Pape, Vatican)

Saint-Simon, Marie-Christine de 58

salamandre (emblème de François I) 133

salique (Loi) 80, 127

Salisbury, Richard C de 94

Salm, armées 85

Salvati, Dorothée de 5

San Donato : Anatole D de 73, Aurore de 145

Sandoval, Jeanne de 119

San Severino, Marguerite de 125

San Stefano, traité (1878) de 280, 286, 292, 296

Sarajevo 156, 185, 293

Sardaigne 120-122, 102, 159, 166, 238, 241-244, 252; armées 244; Charles-Albert de Savoie R de 59, 119, 122, 127, 244; Charles-Emmanuel II 241; Charles-Emmanuel III 241; Charles-Félix de 244; Christine de 126; Marie-Adélaïde de 71; Marie-Louise de 50; Victor-Amédée II de 69, 121, 241; ancêtres 232; Victor-Amédée III 51, 241; Victor-Emmanuel I de 121, 241 (voir aussi Italie)

Sausenber 120, armées 106

Savoie 120-123, 10, 113, 117, 166, 238-241, 248, 252; armées 123, 238, 241; Amédée V, C de 238; Amédée VI (Comte Vert) de 238; Amédée VII, C de 65, 241; Amédée VIII, (Félix V) D de 75, 241; Béatrice de 47; Boniface de Arch. de Canterbury 238; Charles III, D de 241; Charles-Emmanuel I le Grand de 49, 123, 241; armées 241; Charlotte de 67; Edouard C de 74; Emmanuel-Philibert D de 67, 241; Humbert I, C de 238; Louis I, D de 241; Othon C de 238; Pierre C de 238; Philibert II, C de 78, 241; Thomas I, C de 238; Victor-Amédée D de 53, 68, 241

Savoie-Carignan : Charles-Emmanuel Pr de 102, 122; Elisabeth de 119; Eugénie 158, 241; Victor-Amédée II de 123

Savoie-Nemours, Ducs de 241; Marie de 117; Marie-Jeanne de 121 (voir aussi Sardaigne, Italie)

Saxe 101-105, 159, 178, 199-205, 214, 222, 238; armées 199, 202, 104-205, 241; branche Albertine 202-205; branche Ernestine 202; Albert l'Ours 199; Albert D de 77; Anne de († 1577) 94; Anne de († 1976) 83; Auguste I de 19, 202, 204; Bernard D de 199; Christine de 17; Elisabeth de 122; Ernest El de 199, 202; Ernest-Christie Pr de 39; Frédéric I le Bellicieux El de 199; Frédéric II, El de 78, 199; Frédéric le Sage El de 202; Frédéric-Auguste I, El de R de Pologne 71, 102, 204,

268; ancêtres 103; Frédéric-Auguste II, El de R de Pologne 81, 204, 268; Frédéric-Auguste I, R de 97, 102, 204; Frédéric-Auguste II, R de 204-205; Frédéric-Auguste III, R de 103, 205; Frédéric-Christiane Pr hér de 205, 227; Frédéric-Christiane El de 205; Georges de († 1943) 205; Georges R de 205; Henri le Lion D de 10, 188, 195, 199, 219, 225, 256; Jean R de 204; Jean-Frédéric I, El de 202; Jean-Georges I, El de 103, 204; Jean-Georges IV, El de 102, 206; Joseph de 69; Jutta de 16; Madeleine de 19, 92; Marie-Emmanuel de 205; Marie-Amélie de 51; Marie-Anne de 127; Marie-Elisabeth de 32; Marie-Joséph de 82; Maurice El de 202; Maximilien de 204; Rodolphe II de 199; Sophie-Eléonore de 119

Saxe, Maréchal de 205

Saxe-Altenbourg 202; Alexandra de 11, 139; Charlotte de 105; Edouard Pr de 148; Marie de († 1898) 94; Marie de († 1907) 100

Saxe-Cobourg-Gotha, Ducs de 202; famille 48, 86, 202; Albert Pr de 8, 25, 14, 32, 86, 202; Alfred Pr de 42, 202; Auguste Pr de 150; Charles-Edouard D de 42, 202; Clotilde de 83; Ernest I, D de 41, 95; Ferdinand Pr de 119; Sybille de 31; Victoria-Mélie de 109

Saxe-Cobourg-Saalfeld : Antoinette de 105; Ernest-Frédéric II de 11; François D de 42, 86; François-Josias D de 40, 146; Victoria de 95

Saxe-Eisenach, Ducs de 202; Jean-Guillaume D de 34

Saxe-Eisenberg, Ducs de 202

Saxe-Gotha, Ducs de 202; Augusta de 8, 11

Saxe-Gotha-Altenbourg, Louise de 42, 95

Saxe-Hildburghausen, Ducs de 202; Elisabeth de 11; Louise de 38; Thérèse de 97, 141

Saxe-Iéna, Ducs de 202

Saxe-Lauenbourg, Ducs de 199; Catherine de 28; Dorothée de 19; François-Charles D de 92

Saxe-Meiningen, Ducs de 202; Régine de 82

Saxe-Meiningen-Hildburghausen 202

Saxe-Merseburg, Ducs de 202

Saxe-Römhild, Ducs de 202

Saxe-Saalfeld, Ducs de 202

Saxe-Teschen, Albert D de 122

Saxe-Weimar, Ducs de 202; Augusta de 32, 94; Charles-Alexandre GD de 32; Charles-Auguste GD de 109, 202; Charles-Frédéric GD de 95; Jean D de 202

Saxe-Weissenfels Ducs de 202

Saxe-Wittenberg, Albert D de 199

Saxe-Zeitz, Ducs de 202

Sayn-Wittgenstein, Richard Pr. hér. de 21

Schaumbourg-Lippe : Adélaïde de 20; Charlotte de 105; Christian Pr de 21

Schellenhorn 108

Schlieben : Frédéric de 20; Léopold C de 22

Schönborn-Buchheim, Frédéric-Charles C de 70

Schönborn-Waldenburg : Frédéric Pr de 51; Mathilde de 36

Schwarzburg-Rudolstadt : Adolphe Pr de 36; Anne-Sophie de 40

Schwartzberg, Adolphe Pr de 39; Joseph-Adam Pr de 55

Schwidt, Philippe Mgv. de 93

Schwerin, Richard de 28 (voir aussi Mecklembourg)

Segrave, Jean 3

Serbatsky, 173, 185, 280, 285, 286; armées 286; anciens souverains 289; Alexandre Pr de 292; Alexandre R de 292; Etienne Dragut de 90; Etienne IX Douchar R de 173, 289; Etienne II Nemanya R de 144, 289; Etienne II 289; Etienne Courch 289; Heil de 139; Karaageorg Pr de 292; Georges Pr de († 1972) 296; Michel Pr de 292; Milan II, Pr de 292; Milan IV, R de 292; Miloch Obrenovitch Pr de 292; Pierre I, R de 59, 144, 145, 146, 292-293

Sessa, Joseph D. de 52
 Seymour, R. Jeanne 7, 25
 Shakespeare, William 24
 Sicile 124, 94, 102, 195, 225, 241,
 264-252; armories 94, 248;
 Constance de († 1302) 46, 94; Frédéric
 R. de Trinacrie 248; Frédéric II de
 46, 125, 94, 246, 248; Frédéric III de
 248; Guillaume II le Bon de 246;
 Manfred de 225, 246, 248; Marin I de
 44, 248; Martin II de 248; Marie de
 248; Pierre IV (d'Aragon) de 248;
 Roger II de 246; Victor-Amédée II
 (voir Sardaigne) Naples et Deux-Si-
 ciles
 Silésie 159, 181, 261, 264; armories 163;
 Henri II de 261
 Silverschild, Nicolas B. de 31
 Simmern 192, 194; Éléonore C. de 192
 Slesvig 48, 49, 54, 184, 222
 Slesvig-Holstein 112, 48, 49, 54, 166,
 184, 222; Eric I, D. de 16; Ernest-
 Günther D. de 222; Frédéric-Auguste
 de 49; Hedwige de 17, 18 (voir aussi
 Holstein)
 Snowdon, C. de 935
 Sobieski, JM Marie-Clémentine 8 (voir
 aussi Pologne); Jean III 265
 Solms-Braunfels: Amélie de 34; Frédé-
 ric-Guillaume Pr. de 38; Jean-Albert
 C. de 37
 Solms-Hohensolms-Lich, Éléonore de
 109
 Soltykow, Praskovia 137
 Sommerschenbourg, Dietrich (Thierry)
 C. de 199
 Souabe 178, 206, 210, 223, 225; armoi-
 ries 206; Conradin 226; Elisabeth de
 47; Frédéric II, D. de 225; Philippe
 de, R. d'Allemagne 188, 225, 226;
 Rodolphe de 223
 Soultzbach 194; Christine-Louise de
 121; Marie-Françoise de 84; Théod-
 ore C. de 97; Charles-Théodore de
 194
 Spencer, Diana 9, 35
 Spinola, Aurélie 58
 Staford, Edmond C. de 6
 Sternberg: Cunégonde de 87; Léopoldi-
 ne de 55
 Stolberg, Ferdinande de 40
 Stolberg-Wernigerode, Julienne de 34
 Strathern & Catlinen, David C. de 13
 Strahmore, Claude C. de 11
 Struensee: Jean-Frédéric 49
 Stuart (ou Steward), famille 7, 13-14,
 28, 38-39, 117; armories 39;
 Charles 14; Jacques D. de Ross 14;
 Walter 13 (voir aussi Écosse)
 Sture: Sten 61; Sten le Jeune 61; Svan-
 te 61
 Styrie 150, 151, 155, 167; armories 79,
 151; Charles D. de 71, 80, 155;
 Ferdinand D. de 80, 155; Léopold III
 D. de 151; Rodolphe D. de 151
 Sudermanie: Eric D. de 60; Guillaume
 D. de 30
 Suffolk: Charles Brandon D. de 7;
 Edmond D. de 24; Jean de la Pole D.
 de 6; Henri Grey D. de 7

Sully, D. de 134
 Surrey, Henri C. de 24
 Suède 18, 26-32, 48, 49, 55, 59, 60-70,
 117, 155, 180, 219, 265, 268, 269, 272;
 armories 26, 60; Adolphe-Frédéric
 de 29, 93, 70; Albert-Frédéric de 29,
 93, 70; Albert de 18, 28, 43, 55, 60;
 Astrid de 41; Birger de 16, 60; Birger
 Jarl de 27, 60; Canut Johanson de 27,
 60; Caroline Vasa de 102; Catherine
 de 32; Charles VIII Knutson 28, 61;
 Charles IX 61; Charles IX 66;
 Charles X 29, 66, 70; Charles XI 19,
 66, 70; Charles XII de 66, 70; an-
 cêtres 32; Charles VIII de 30, 70;
 Charles XIV Jean (Bernadotte) 30,
 59, 70; Charles XV de 22, 25, 30, 70;
 Charles XVI Gustave 70, 20; an-
 cêtres 32; Charles-Philippe Pr. de 70;
 Christian I, R. de Danemark et Norvè-
 ge 28, 48, 70; Christian II 61; Chris-
 tian (de Holstein-Sonderbourg-Au-
 gustenbourg) Pr. hér. de 70; Christine
 R. de 66; Christophe de, R. de Dane-
 mark et Norvège 28, 48; Eric IX de
 60; Eric X de 60; Eric XI de 27, 60;
 Eric XII de 60; Eric XIII de 28, 48,
 61, 70; Eric XIV de 61; Frédéric de
 29, 70; Gustave I de 28, 39, 61;
 Gustave II Adolphe 92, 61, 66; Gus-
 tave III 20, 30, 70; Gustave IV 70;
 Gustav V 31, 70; Gustave VI 30,
 70; an- cêtres 32; Ingrid de 21; Jean
 III de 29, 134, 66; Louise de 20, 40;
 Magnus I de 18, 27, 60; Magnus II de
 28, 55, 60, 61; Marguerite R. de
 († 1412) 28, 43, 55, 61; Marguerite de
 († 1977) 21; Marthe de 17; Oscar
 I de 32, 60, 70; Oscar II de 30, 38,
 40, 60, 70; Risa de 24, 132; Sigis-
 mond I, R. de Pologne 29, 134, 56,
 265; Sophie de 32; Stenkl de 60;
 Sverker I de 55, 60; Ulrique-Éléonore
 R. de 70; Victoire de 70; Valdemar de
 27, 60
 Suisse 108, 147, 151, 214
 Schweidnitz: Anne de 87; Bernard de
 133

T

Tarente: Catherine Pr. de 248; Louis Pr.
 de 249; Othon (de Brunswick) Pr. de
 125; Robert Pr. de 248-249
 Tascher de la Pagerie, Joséphine 72, 70,
 142
 Tchécoslavaquie 171
 Teck 105, 117, 106, 210, 227; François
 Pr. de 8, 11, 210; Marie de 9, 35, 210
 Telles de Meneses, Éléonore de 115, 232
 Terres, famille 289
 Teschen, armories 171; Charles D. de
 38, 53, 81, 163; Viola de 86
 Thun, Comtes de 12; Éléonore de 57
 Thuringe 107-108, 190, 204, 214; ar-
 moires 108; boucliers conservés 214;
 Agnès de 77; Albert I, Lg. de 113;
 Conrad GM 214; Guillaume III,
 Lg. de 199; Henri Raspe Lg. de, R.

d' Allemagne 214; Henri Lg. de,
 Mgv. de Misnie 214; Herman I de, C.
 pal. de Saxe 214; Herman II 214;
 Judith de 86; Louis C. de 214; Louis
 II de Fer, Lg. de 214; Louis III, Lg.
 de, C. pal. de Saxe 214; Louis IV,
 Lg. de 89, 214; Sophie de 214
 Tirol 79, 151, 154, 155, 158, 188, 189;
 Charles D. de 80; Charles C. de 80;
 Claudia-Félicité de 158; Elisabeth de
 77; Ferdinand C. de 80, 155; Frédé-
 ric IV, C. de 151; Léopold V, C. de
 155; Meinhard V, C. de 151
 Tilney, Agnès 10
 Toerring-Jettenbach, Charles C. de 143
 Tolte 87, 90
 Torlonia, Alexandre Pr. de Civitella-
 Cesi 52
 Toscane, Grand Duché de 127, 163, 166,
 253-256; Alexandre D. de 253; Au-
 gusta de 97; Cosme I, GD. de 253;
 Cosme II, GD. de 256; Ferdinand III,
 GD. de 85, 163, 256; François I, GD.
 de 71, 256; Jean-Gaston GD. de 256;
 Léopold II, GD. de 102, 127, 256;
 Louise de 103; Mathilde C. de 253;
 Thérèse de 119 (voir aussi Médicis)
 Török de Zöndör, Charlotte de 109
 Toulouse: Jeanne de 64; Louis-Alexan-
 dre C. de 71
 Tour d'Auvergne, Anne de la 14
 Tour et Taxis, Elisabeth de († 1881)
 119; Elisabeth de († 1978) 227, 103;
 Louis-Philippe Pr. de 39; Louise de
 148; Marie-Augusta de 140
 Transylvanie 166, 177, 265, 299; Gabriel
 Bethlen Pr. de, R. de Hongrie 88, 92
 Trapani, François C. de 252
 Trente, Concile de 154
 Trianon, Traité (1900) de 299
 Trinacrie (voir Sicile)
 Trondheim 55, 66
 Troyes, Traité de 132
 Tudor 6-7, 20-21, 24-25, 117; Owen
 5, 20
 Turquie/Turcs 70, 154, 158, 177, 245,
 264, 268, 28, 286, 299, 297, 299
 Tver, Marie de 136

U

Uden, Nicolas van 119
 Urach: 116, 206, 210; Elisabeth d' 56;
 Guillaume D. d' 58, 116
 Urgel: armories 94; Evêques d' 108;
 Jacques I, C. d' 46, 94; Thérèse d' 46
 Usér, Jean-Charles D. d' 58
 Utrecht: archevêché d' 71; traité (paix)
 (1713) d' 80, 137, 141, 241, 252, 257;
 Union (1579) d' 76

V

Vaduz, Comté de 108
 Valachie 299; armories 146
 Valence 87, 91, 94
 Valois, Rois de France 65-67,
 127-133; Blanche de 87; Catherine

de, Pr. de Tarente 248; Charles C. de
 65, 66, 125; Philippe de 127
 Varsovie 264, 265; Grand Duché de 204,
 268
 Vasa, Maison de 28, 29, 61
 Vaican, Cité du 108, 244-245
 Vaud 238; Louis C. de 238
 Vaudémont 218; Antoine D. de 218;
 Gérard C. de 218
 Velasquez 102, 103
 Venaisin, Comté de 127
 Vendôme, Comtes de 62; César C. de
 123; Catherine de (voir aussi
 Marche)
 Venise 163, 185, 238, 244, 253, 257, 289
 vépres: siciliennes 94, 288; monténégrines
 289
 Verdun, Traité de 82, 123, 211, 223
 Vêron, Hermann I, Mgv. de 210
 Verrailles, 136, 194, 245
 Vesterbotten, Gustave-Adolphe D. de 31
 Vesterbottland, Charles D. de 30
 Vienne (Autriche) 102, 108, 143, 150,
 151, 163, 171, 265, 292, 293; Traité de
 (1735) 159; Congrès de (1814-1815)
 163, 181, 204, 215, 222, 244, 277
 Vienne (France), Dauphins de 128, 146;
 Guignes de 146; Jean II de 90
 Vikings 14, 16, 55, 95, 246
 Villena, Henri D. de 48
 Visborg: Lennart C. de 31; Oscar C. de
 30; Sigvard C. de 31
 Visio, Ferdinand D. de 116, 232; Henri
 le Navigateur D. de 116, 233
 Vladimir 269; Ivan Kalita G. Pr. de
 269; Iouri (Georges) GD. de 269
 Vogland 202
 Vollenhoven, Pierre van 36
 Voltaire 137, 181, 218, 227
 Vukotich, Milène 146

W

Waldbourg-Zeil, Constantine C. de 98
 Waldeck-Antoine-Ulric Pr. de 97; Ma-
 rie de 105
 Waldeck & Pyrmont: Emma de 35;
 Georges-Victor Pr. de 36; Hélène de
 31
 Waldstein-Wartenbourg, Marie-Antoi-
 nette de 149
 Wallace, Guillaume 38
 Wallenstein (Waldstein) 222
 Warrenne, Isabelle de 12
 Warwick: Edmond C. de 24; Richard C.
 de 20
 Washington 32
 Wellington, Arthur Wellesley D. de 94,
 103, 185, 237
 Welser, Philippe 80
 Wendes (voir Mecklembourg)
 Werle-Waren, Mathilde de 18
 Westphalie 99, 184; Traité (Paix de
 1848) 66, 136, 155, 180, 192
 Wetin, famille 101-103, 199; armoi-
 ries 199, 203; branche albertine
 202-203; branche ernestine 202;
 Conrad Mgv. de Misnie 199; Dietrich
 (Thierry) de 199 (voir aussi Saxe)

Widville (Woodville), Elisabeth 4, 10, 21
 Wied: Elisabeth de 148, 299; Frédéric
 de 105; Guillaume Pr. de, R. d'Alba-
 nie 299; Guillaume Pr. de († 1907) 35
 Wied-Runkel, Charles-Louis Pr. de 38
 Wilczek, Georgine 56
 Willich von Pollnitz, Caroline 109
 Windischgrätz, Othon Pr. de 82
 Windsor, Maison de 9; D. de 35
 Wisniowiecki 131
 Wittelsbach, armories 96, 188, 281;
 famille 96-98, 66, 178, 188-184, 199,
 225, 227, 281; Othon de 188 (voir
 aussi Bavière)
 Wroclaw (Breslau): Boleslaw III, D. de
 86; Charles-Ferdinand Ev. de 265;
 Constance de 133; Henri II de 86;
 Henri V, D. de 132
 Wurtemberg 104-105, 117, 185,
 206-210, 227; armories 206; Albert
 D. de 150; Alexandre D. de
 206-210; Catherine de 73, 206;
 Charles D. de 210; Charles I Alexan-
 dre D. de 140, 206; Christine-Frédé-
 ric de 84; Christophe D. de 206;
 Eberhard II, D. de 206; Eberhard V,
 D. de 206; Eberhard VI, D. de 206;
 Elisabeth de 126; Frédéric I, D. de
 206; Frédéric-Eugène D. de 206;
 Frédéric I, R. de 206; armories 105;
 Guillaume D. de 210; Guillaume I, R.
 de 105; Guillaume II, R. de 210;
 Jean-Frédéric D. de 92; Louis D. de
 († 1817) 38; Louis D. de (né 1930)
 210; Louis III, D. de 206; Marie de
 53, 81; Marie-Isabelle de 103; Ma-
 rie-Thérèse de 69; Pauline de 32, 38;
 Philippe D. de 210; Sophie de
 († 1828) 138; Sophie de († 1877) 35;
 Ulric VI, D. de 206

Y

York: Edmond D. d' 3, 48; Edouard D.
 d' 4, 20; Elisabeth d' 4; Frédéric d'
 93; Marguerite d' 75; Richard D. d'
 5, 20
 Ysenbourg & Büdingen, Alexandra de
 100
 Yougoslavie 144-145, 296; Alexandre
 I de 143, 145, 296; Alexandre Pr. de
 123; Paul Pr. de 143, 145, 296;
 Pierre II de 142, 296; an- cêtres 144
 Yourievski, armories des Princes 138

Z

Zähringen, famille (voir Bade)
 Zamosky, Caroline 126, 232
 Zapolya, Barbara 134
 Ziska, Jean 171

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1	GRANDE-BRETAGNE : aperçu général /15	Tableau 27	SUÈDE : les anciens rois et la Maison de Folkunga /63
Tableau 2	ANGLETERRE : les Normands et les premiers Plantagenêts /18	Tableau 28	SUÈDE : la Maison de Folkunga et l'accession de la Maison de Vasa /64
Tableau 3	ANGLETERRE : les Plantagenêts et la guerre de Cent Ans /19	Tableau 29	SUÈDE : la Maison de Vasa /65
Tableau 4	ANGLETERRE : les derniers Plantagenêts /22	Tableau 30	SUÈDE : les Maisons de Holstein-Gottorp et de Bernadotte /67
Tableau 5	ANGLETERRE : la guerre des Deux Roses /23	Tableau 31	SUÈDE : la Maison de Bernadotte /68
Tableau 6	ANGLETERRE : l'élimination du sang Plantagenêt sous les Tudors /26	Tableau 32	SUÈDE : les ancêtres de Charles XII, de Gustave VI et de Charles XVI /69
Tableau 7	ANGLETERRE : les Tudors et les Stuarts /27	Tableau 33	PAYS-BAS ET LUXEMBOURG : aperçu général de la Maison de Nassau /72
Tableau 8	GRANDE-BRETAGNE : la Maison de Hanovre /30	Tableau 34	PAYS-BAS : les <i>stadhouders</i> de la Maison de Nassau-Orange /73
Tableau 9	GRANDE-BRETAGNE : la Maison de Windsor /31	Tableau 35	PAYS-BAS : les <i>stadhouders</i> et les rois aux XVIII ^e et XIX ^e siècles /74
Tableau 10	ANGLETERRE : les ancêtres d'Elisabeth I ^{re} et de George I ^{er} /33	Tableau 36	PAYS-BAS : les reines au XIX ^e siècle ; les ancêtres de la reine Juliana /75
Tableau 11	GRANDE-BRETAGNE : les ancêtres de la Reine Victoria, d'Elizabeth II et du prince Philip /34	Tableau 37	PAYS-BAS : les ancêtres de Guillaume III, prince d'Orange, et du roi Guillaume I ^{er} /77
Tableau 12	ECOSSE : les rois jusqu'à l'accession au trône de Robert Bruce /37	Tableau 38	LUXEMBOURG : la Maison de Nassau-Weilbourg (XVIII ^e et XIX ^e siècles) /78
Tableau 13	ECOSSE : les Bruce et les Stuarts /40	Tableau 39	LUXEMBOURG : les grands-ducs au XIX ^e siècle ; les ancêtres du grand-duc Jean /79
Tableau 14	ECOSSE : les rois Stuarts jusqu'à l'accession au trône d'Angleterre /41	Tableau 40	BELGIQUE : aperçu général ; les ancêtres de Léopold I ^{er} et de Baudouin I ^{er} /83
Tableau 15	DANEMARK : aperçu général /44	Tableau 41	BELGIQUE : la Maison de Saxe-Cobourg /84
Tableau 16	DANEMARK : la Maison d'Estrid /45	Tableau 42	La Maison de Saxe-Cobourg sur les trônes d'Europe /85
Tableau 17	DANEMARK : l'accession de la Maison d'Oldenbourg /46	Tableau 43	ESPAGNE : aperçu général /88
Tableau 18	DANEMARK, NORVÈGE ET SUÈDE : l'union de Calmar /47	Tableau 44	NAVARRÉ : aperçu général ; la Maison d'Évreux /89
Tableau 19	DANEMARK ET NORVÈGE : la Maison d'Oldenbourg jusqu'au XVIII ^e siècle /50	Tableau 45	ARAGON ET CASTILLE : les anciens rois /92
Tableau 20	DANEMARK ET NORVÈGE : la Maison d'Oldenbourg aux XIX ^e et XX ^e siècles /51	Tableau 46	ARAGON : l'extinction de la première dynastie /93
Tableau 21	DANEMARK : la Maison de Holstein-Glücksbourg /52	Tableau 47	CASTILLE : l'union avec le Léon jusqu'au début du XIX ^e siècle /96
Tableau 22	DANEMARK : les ancêtres de Frédéric V, de Christian IX et de Margrete II /53	Tableau 48	CASTILLE : l'union avec l'Aragon /97
Tableau 23	NORVÈGE : aperçu général /56	Tableau 49	ESPAGNE : la Maison de Habsbourg /100
Tableau 24	NORVÈGE : les anciens rois (Maison d'Yngling) /57	Tableau 50	ESPAGNE : la guerre de Succession (Maisons de Habsbourg et de Bourbon) /101
Tableau 25	NORVÈGE : les rois depuis la séparation d'avec la Suède ; les ancêtres d'Olav V /58	Tableau 51	ESPAGNE : la Maison de Bourbon et la branche carliste /104
Tableau 26	SUÈDE : aperçu général /62	Tableau 52	ESPAGNE : la Maison de Bourbon depuis la restauration de 1874 /105

Tableau 53	ESPAGNE : les ancêtres de Charles I ^{er} , de Philippe V et de Juan-Carlos /106	Tableau 91	BRANDEBOURG ET PRUSSE : aperçu général /179
Tableau 54	LIECHTENSTEIN : aperçu général /109	Tableau 92	BRANDEBOURG : la Maison de Hohenzollern au xvie et au début du xviie siècle /182
Tableau 55	LIECHTENSTEIN : les premiers princes souverains /110	Tableau 93	PRUSSE : les premiers rois /183
Tableau 56	LIECHTENSTEIN : les princes au xxe siècle ; les ancêtres de François-Joseph II /111	Tableau 94	PRUSSE ET EMPIRE ALLEMAND : la fin de la monarchie /186
Tableau 57	MONACO : aperçu général (la Maison de Grimaldi) /114	Tableau 95	PRUSSE : la branche aînée au xxe siècle ; les ancêtres de Frédéric II et de Guillaume II /187
Tableau 58	MONACO : les princes depuis le xviii ^e siècle /115	Tableau 96	BAVIÈRE ET PALATINAT : aperçu général (la Maison de Wittelsbach) 190
Tableaux 59–60	Les parentés des monarques européens avant et à l'époque de la Première Guerre mondiale /118–119	Tableau 97	BAVIÈRE : les rois jusqu'à la fin de la monarchie /191
Tableaux 61–62	Ascendance commune des actuels souverains européens depuis Guillaume le Conquérant /120–121	Tableau 98	BAVIÈRE : la Maison royale depuis la fin de la monarchie ; les ancêtres de Maximilien I ^{er} /193
Tableau 63	FRANCE : aperçu général /124	Tableau 99	BRUNSWICK ET HANOVRE : aperçu général (les Guelfes) /196
Tableau 64	FRANCE : les premiers rois capétiens /125	Tableau 100	HANOVRE : les rois depuis la séparation d'avec la Grande-Bretagne /197
Tableau 65	FRANCE : la succession de la Maison de Valois /128	Tableau 101	SAXE : aperçu général /200
Tableau 66	FRANCE : la guerre de Cent Ans /130	Tableau 102	SAXE : les derniers Electeurs et les premiers rois /201
Tableau 67	FRANCE : les Maisons de Valois-Orléans et Angoulême /131	Tableau 103	SAXE : la Maison royale depuis la fin de la monarchie ; les ancêtres de l'électeur Frédéric-Auguste I ^{er} /203
Tableau 68	FRANCE : la Maison de Bourbon /135	Tableau 104	WURTEMBERG : aperçu général /207
Tableau 69	FRANCE : la fin de la monarchie /138	Tableau 105	WURTEMBERG : les rois jusqu'à la fin de la monarchie /208
Tableau 70	FRANCE : la Maison d'Orléans (xixe et xxe siècles) /139	Tableau 106	BADE : aperçu général /209
Tableau 71	FRANCE : les ancêtres de Louis XIV, de Louis XVI et de Louis-Philippe /140	Tableaux 107–108	BRABANT, THURINGE ET HESSE : aperçu général /212–213
Tableaux 72–73	FRANCE : les Bonaparte /144–145		
Tableau 74	BOURGOGNE : aperçu général ; l'extinction de la première Maison de Bourgogne /148	Tableau 109	HESSE ET LE RHIN : les grands-ducs jusqu'à la fin de la monarchie /216
Tableau 75	BOURGOGNE : la seconde Maison /149	Tableau 110	LORRAINE : aperçu général ; les ancêtres de François I ^{er} -Etienne /217
Tableau 76	AUTRICHE : aperçu général /152	Tableau 111	MECKLEMBOURG : aperçu général /220
Tableau 77	AUTRICHE : la Maison de Babenberg et l'accession des Habsbourg /153	Tableau 112	OLDENBOURG : aperçu général ; Slesvig-Holstein /221
Tableau 78	AUTRICHE : la Maison de Habsbourg aux xive et xve siècles /156	Tableau 113	LE SAINT EMPIRE : aperçu général (jusqu'à Frédéric III) ; la Maison de Hohenstaufen /224
Tableau 79	AUTRICHE : L'expansion par les mariages /157	Tableau 114	PORTUGAL : aperçu général /229
Tableau 80	AUTRICHE, BOHÈME ET HONGRIE : les Habsbourg aux xvie et xviii ^e siècles /160	Tableau 115	PORTUGAL : les premiers rois (Maison de Bourgogne) /230
Tableau 81	AUTRICHE, BOHÈME ET HONGRIE : le xviii ^e et le début du xixe siècle /161	Tableau 116	PORTUGAL : la Maison d'Aviz /231
Tableau 82	AUTRICHE, BOHÈME ET HONGRIE : la fin de la monarchie /162	Tableau 117	PORTUGAL : la Maison de Bragance /234
Tableau 83	AUTRICHE : les branches collatérales (xixe et xxe siècles) /164	Tableau 118	PORTUGAL : la Maison de Bragance-Saxe-Cobourg /235
Tableau 84	AUTRICHE, BOHÈME ET HONGRIE : les ancêtres de Ferdinand II, de Marie-Thérèse et de François-Joseph I ^{er} /165	Tableau 119	PORTUGAL : les ducs de Bragance aux xixe et xxe siècles ; les ancêtres de Jean V et de Charles I ^{er} /236
Tableau 85	BOHÈME : aperçu général : les ducs Przemyslides /168	Tableau 120	ITALIE ET SARDAIGNE : aperçu général (la Maison de Savoie) /239
Tableau 86	BOHÈME : les rois Przemyslides /169	Tableau 121	SARDAIGNE : les rois jusqu'à l'extinction de la branche aînée /240
Tableau 87	BOHÈME : la Maison de Luxembourg et les Jagellons /170	Tableau 122	SARDAIGNE ET ITALIE UNIFIÉE : les rois jusqu'à la fin de la monarchie /242
Tableau 88	HONGRIE : aperçu général /174	Tableau 123	ITALIE : la Maison de Savoie durant la Seconde Guerre mondiale ; les ancêtres de Victor-Amédée II et de Victor-Emmanuel II /243
Tableau 89	HONGRIE : la Maison d'Arpad /175	Tableau 124	SICILE ET NAPLES : aperçu général /247
Tableau 90	HONGRIE : les Maisons d'Anjou, de Luxembourg et les Jagellons /176	Tableau 125	NAPLES : la première Maison d'Anjou /250

Tableau 126	LES DEUX-SICILES : la Maison de Bourbon-Sicile /251	Tableau 140	RUSSIE : les ancêtres de Pierre I ^{er} , d'Alexandre I ^{er} et de Nicolas II /279
Tableau 127	TOSCANE : aperçu général ; les derniers grands-ducs régnants /254	Tableau 141	GRÈCE : aperçu général ; les ancêtres de Constantin II ; la Maison de Wittelsbach /282
Tableau 128	MODÈNE : aperçu général (la Maison d'Este) /255	Tableau 142	GRÈCE : la Maison d'Oldenbourg /283
Tableau 129	MILAN : aperçu général MANTOUE ET GUASTALLA : aperçu général (la Maison de Gonzague) /258	Tableau 143	GRÈCE : les branches collatérales (les fils de Georges I ^{er}) /284
Tableau 130	PARME : aperçu général /259	Tableau 144	YOUgoslavie (SERBIE, CROATIE, BOSNIE) : aperçu général ; les ancêtres de Pierre II /287
Tableau 131	POLOGNE ET LITUANIE : aperçu général ; les rois élus /262	Tableau 145	YOUgoslavie : les Maisons d'Obrénovitch et de Karageorgévitch /288
Tableau 132	POLOGNE : les Piast (branche aînée) /263	Tableau 146	MONTÉNÉGRE : aperçu général ; les rois de Monténégro /290
Tableau 133	POLOGNE : les Piast (branche cadette) et la Maison d'Anjou /266	Tableau 147	ROUMANIE : aperçu général, les ancêtres de Michel I ^{er} /291
Tableau 134	POLOGNE : les Jagellons et la Maison de Vasa /267	Tableau 148	ROUMANIE : la Maison de Hohenzollern 294
Tableau 135	RUSSIE : aperçu général /271	Tableau 149	BULGARIE : aperçu général ; les ancêtres de Ferdinand I ^{er} /295
Tableau 136	RUSSIE : les grands-ducs de Vladimir et de Moscou (les Rurikides) /273	Tableau 150	BULGARIE : les Maisons de Hesse et de Saxe-Cobourg /298
Tableau 137	RUSSIE : l'accession des Romanov /274		
Tableau 138	RUSSIE : la Maison Romanov-Holstein-Gottorp /275		
Tableau 139	RUSSIE : la Maison impériale et la révolution /278		

CONCORDANCE DES TOPONYMES D'EUROPE CENTRALE

<i>Nom traditionnel</i>	<i>Nom actuel</i>	<i>Nom traditionnel</i>	<i>Nom actuel</i>
Beuthen	Bytom (PL)	Olmütz	Olomouc (CZ)
Bielitz	Bielsko (PL)	Oppeln	Opole (PL)
Breslau	Wrocław (PL)	Podiebrad	Poděbrady (CZ)
Cilly	Celje (SLO)	Posen	Poznań (PL)
Deux-Ponts	Zweibrücken (D)	Ratibor	Raciborz (PL)
Dobrin	Dobrzyń (PL)	Ratisbonne	Regensburg (D)
Durazzo	Durrës (ALB)	Rosenberg	Rožmberk (CZ)
Glogau	Głogów (PL)	Rosenthal	Rožmítal (CZ)
Jägerndorf	Krnov (CZ)	Sarrebrück	Saarbrücken (D)
Jamnitz	Jemnice (CZ)	Schweidnitz	Swidnica (PL)
Krumau	Krumlov (CZ)	Sonderbourg	Sonderborg (DK)
Kunstadt	Kunštát (CZ)	Sternberg	Šternberk (CZ)
Küstrin	Kostrzyn (PL)	Teschen	Č. Těšín (CZ)
Leitomischel	Litomyšl (CZ)		Cieszyn (PL)
Liegnitz	Legnica (PL)	Troppau	Opava (CZ)
Misnie	Meissen (D)	Wartenberg	Stráž p. R. (CZ)
Münsterberg	Ziębice (PL)	Znaim	Znojmo (CZ)



